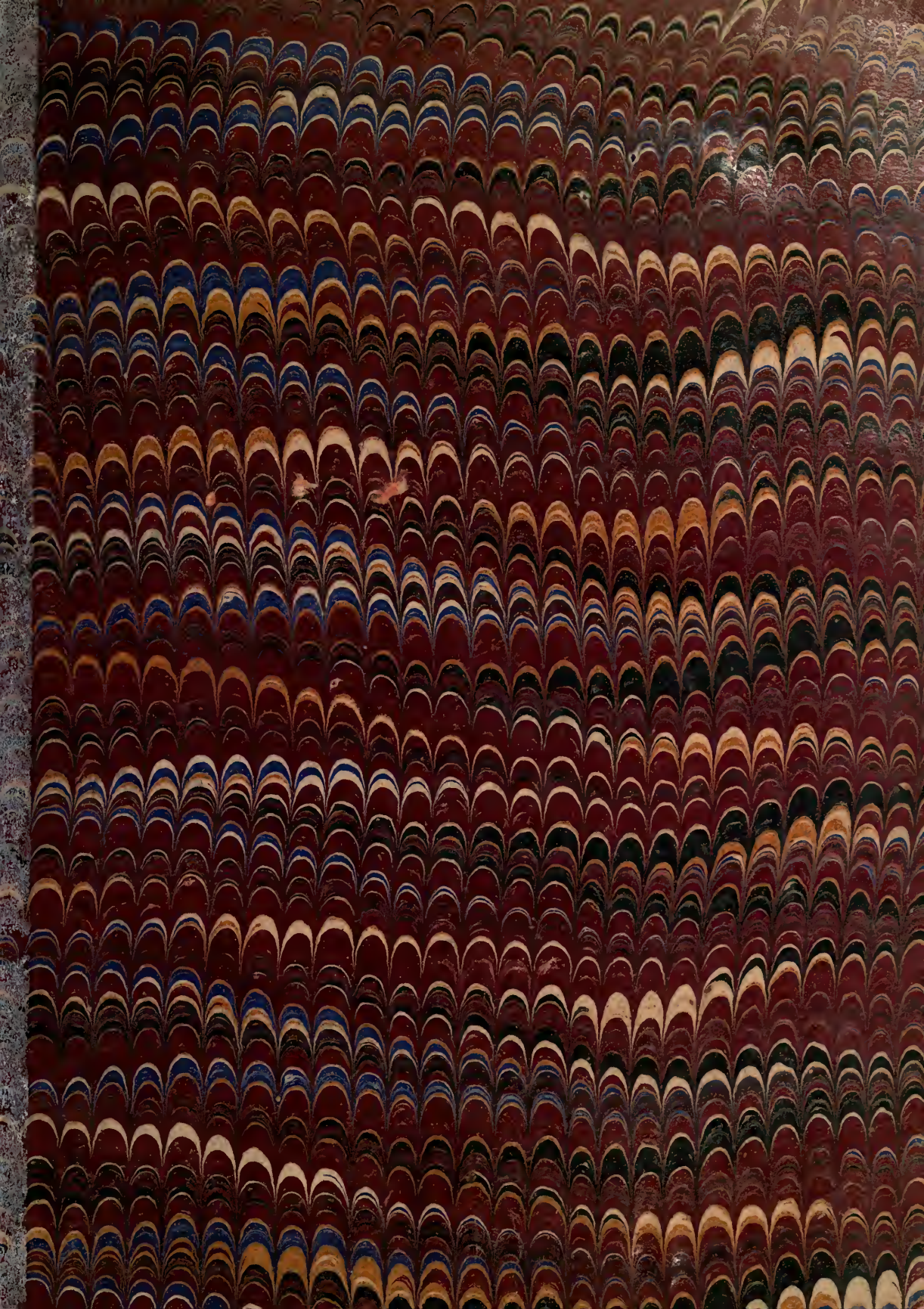
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00006900 5



Digitized for Microsoft Corporation
by the Internet Archive in 2007.
From University of Toronto.
May be used for non-commercial, personal, research,
or educational purposes, or any fair use.
May not be indexed in a commercial service.

43

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft ®

CHEFS-D'ŒUVRE DU THÉATRE FRANÇAIS

PIÈCES CHOISIES DE

CORNEILLE — RACINE — MOLIÈRE — VOLTAIRE

REGNARD — MARIVAUX, ETC.

MOLIÈRE

Digitized by Microsoft ®

MOLIÈRE (J.-B. Poquelin *dit*)

1622-1675

(D'après un portrait communiqué par la *Bibliothèque nationale.*)

Digitized by Microsoft®

CHEFS-D'ŒUVRE DU THÉATRE FRANÇAIS

MOLIÈRE

LES PRÉCIEUSES RIDICULES — LE MISANTHROPE
L'AVARE — LES FEMMES SAVANTES
LE BOURGEOIS GENTILHOMME — LE MALADE IMAGINAIRE

PAR

JULES FAVRE

DOCTEUR ÈS-LETTRES, LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
DIRECTEUR DU COLLÈGE SAINTE-BARBE

PARIS
SANARD ET DERANGEON, ÉDITEURS
174, RUE SAINT-JACQUES, 174

Digitized by Microsoft®

PQ
1821
1887
LIBRARY
AUG 7 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

Digitized by Microsoft®

AVANT-PROPOS

Dans le présent travail nous nous sommes conformé au plan déjà suivi pour les éditions de Corneille et de Racine. Obligé, comme pour Racine, de faire un choix même parmi les chefs-d'œuvre, puisque la Librairie de Vulgarisation s'est engagée à ne publier qu'un volume de chaque auteur, préoccupé en outre du caractère d'un grand nombre de nos lecteurs, qui sont les élèves avancés des écoles primaires et ceux des classes moyennes de nos lycées, nous n'avons pas donné de place dans notre *Théâtre choisi de Molière* à l'*École des Femmes*, à *Don Juan* et à *Tartuffe*. Est-ce un scrupule exagéré? Nous ne le croyons pas. Cependant, dans l'histoire du théâtre de Molière nous n'avons rien laissé de côté; ces trois chefs-d'œuvre, comme les autres que nous avons publiés, comme les comédies d'intrigue et les farces, nous les avons étudiés et appréciés.

Nous nous sommes inspiré des études que nous signalons dans le cours de l'Introduction, principalement de celles de MM. Taschereau, Eudore Soulié, Louis Moland, Paul Mesnard et Eugène Despois, les éditeurs du *Molière* de la *Collection des grands Écrivains*, dont nous avons suivi le texte, et enfin du livre récent de M. Gustave Larroumet.

J. F.

Digitized by Microsoft ®

Digitized by Microsoft ®

INTRODUCTION

Depuis plus de deux cents ans que Molière est mort, sa vie et son théâtre n'ont cessé d'exciter la curiosité et l'admiration.

Jamais renommée ne fut plus éclatante. De son vivant, il jouit de la protection du roi et de l'estime particulière de Boileau (1); le public se presse à ses comédies, comme le constatent au jour le jour les gazetiers burlesques; dans ses luttes contre ses ennemis, les rieurs finissent toujours par être de son côté; Louis XIV lui-même fait taire les calomnies de Montfleury et de Le Boulanger de Chalussay. Molière meurt sur la brèche; mais son œuvre lui survit. Ses camarades jouent ses pièces en gardant pieusement la tradition. L'un d'eux, La Grange, dans quelques pages discrètes et sobres, mais scrupuleusement exactes, retrace les principaux traits de sa vie. Cependant les comédiens qu'il avait formés disparaissent à leur tour, et ceux qui les remplacent perdent le sens de son théâtre. Mais il n'y a guère que les lettrés qui s'en aperçoivent. Le public applaudit, comprend et admire Molière à travers toutes les interprétations. Pendant tout le dix-septième siècle Molière est donc apprécié à sa juste valeur.

L'éclipse, qui obscurcit momentanément sa gloire, commence avec le dix-huitième siècle, non sans éclaircies cependant, comme nous allons le voir, et cesse au début du nôtre : la critique alors revient à Molière avec une sorte d'enthousiasme, et, de nos jours, c'est de tous nos grands écrivains le plus étudié, le plus vénéré.

Ainsi, faute d'acteurs qui fussent dans le ton, à cause de la prédilection manifestée pour la tragédie par les délicats du siècle de Voltaire, et peut-être aussi, comme le remarque judicieusement M. Louis Moland (2), à cause de leur goût pour « l'ingénieux et le

(1) On connaît la réponse que fit un jour Boileau à Louis XIV qui lui demandait quel était le plus grand poète de son temps : « Sire, c'est Molière. »

(2) *Molière, sa vie et ses œuvres*, par Louis Moland, Paris, Garnier frères.

Digitized by Microsoft®

fin, le compassé et l'élégant », l'auteur du *Tartuffe* fut négligé. A son observation pleine de force et de franchise le dix-huitième siècle préféra des genres de comédies plus artificiels ou systématiques. Des Molièristes cependant, — il y en avait déjà alors, — protestèrent contre cet injuste abandon, et ce même siècle dédaigneux pour le grand poète produisit ses premiers biographes et ses premiers éditeurs : Grimarest, Bruzen de Lamartinière, Joly et Bret. A la Comédie française, à l'occasion du centenaire de Molière (1773), sur l'initiative de Lekain, une représentation extraordinaire eut lieu, dont la recette devait être consacrée à élever une statue au poète dans le foyer de la nouvelle salle alors en construction : au lieu de la statue, les comédiens ne purent avoir qu'un buste, les « gens du bel air » (1) et les riches s'étant abstenus. En revanche, les petites bourses s'étaient vidées (2). Enfin l'Académie s'honora en mettant au concours l'éloge de ce Molière qui manquait à sa gloire. Chamfort eut le prix, et l'appréciation de cet ingénieux critique compte parmi les pages les plus brillantes qui aient été écrites sur le génie de Molière. Après la courte biographie écrite par La Grange parurent des notices moins curieuses encore, si c'est possible, celles de Baillet (1686) et de Charles Perrault (1697) ; vint ensuite l'article du *Dictionnaire historique* où Bayle ne se contenta point, comme ses devanciers, de rappeler les succès et les mérites de l'écrivain, en ne donnant sur l'homme que les renseignements indispensables, mais essaya, le premier, de pénétrer jusque dans la vie privée de Molière. L'intérêt passionné pour les détails intimes concernant le poète commença, on peut le dire, avec cet article de Bayle. Pour l'écrire, Bayle s'était inspiré du pamphlet, la *Fameuse Comédienne*, véritable réquisitoire, resté anonyme, contre Armande Béjart. A partir de ce moment, les biographes de Molière se succèdent sans lasser la curiosité du public. Le premier est Le Gallois de Grimarest (1705). Grimarest n'avait point connu l'auteur du *Misanthrope*, mais il avait interrogé un homme qui avait vécu dans son intimité, l'acteur Baron, avec lequel il était lié. Il laissa cependant échapper dans son récit nombre d'inexacti-

(1) Expression employée par Lekain dans le passage de ses *Mémoires* où il rappelle cette cérémonie.

(2) Soixante et onze ans plus tard, à l'anniversaire de Molière et sur l'initiative d'un autre célèbre comédien, Regnier, un monument devait être élevé en grande pompe qui rappellerait la gloire de l'illustre poète, la fontaine Molière.

Digitized by Microsoft®

tudes, ce qui lui attira ce sévère jugement de Boileau : « L'auteur ne sait rien de la vie de Molière, se trompe dans tout, ne sait pas même les faits que tout le monde sait. » Cet arrêt n'a pas empêché l'ouvrage de Grimarest d'être réédité plusieurs fois, et Voltaire de faire à cet obscur biographe l'honneur d'abréger son travail : ce fut, au moins pour le style, tout profit pour les lecteurs. Quant au fond, il convient d'être moins rigoureux. M. Gustave Larroumet, l'un des historiens les plus compétents de Molière, prend la défense de Grimarest en ces termes : « Grimarest fait son possible pour être bien informé, et, somme toute, son livre a rendu les plus grands services; c'est encore le plus riche fonds sur l'histoire de Molière... Il faut examiner de près tout ce qu'il raconte, mais il serait toujours imprudent de ne pas s'en occuper, car, même avec le résultat accumulé de nos recherches, nous aurions sans lui bien des lacunes à regretter dans la vie de Molière (1). » Il serait imprudent aussi de ne point s'en tenir à l'opinion de M. Gustave Larroumet. Il ne faut citer que pour mémoire après Grimarest, Bruzen de la Martinière, qui reprit la version de La Grange et celle de Grimarest, sans rien ajouter d'essentiel à ce qu'on savait déjà, La Serre et les frères Parfait qui copièrent, ou peu s'en faut, leurs devanciers. La biographie de La Serre précédait l'édition donnée par Marc-Antoine Joly et illustrée par Boucher; l'édition de Bret, plus estimée que celle de Joly, prenait encore l'abrégé de Voltaire comme point de départ. On le voit, bien que les délicats négligeassent Molière au dix-huitième siècle, il restait encore assez de fervents pour honorer sa mémoire.

Mais c'est surtout dans notre siècle que la religion de Molière — le mot n'est pas trop fort — a eu ses fidèles, nous pourrions même dire ses fanatiques. Nous passons sous silence la période révolutionnaire où Molière, l'obligé de Louis XIV, était jugé à la mode de J.-J. Rousseau, quand son caractère n'était point altéré pour l'adapter de force aux idées du jour. C'est dans notre siècle, dis-je, dans les premières années de la Restauration, que les recherches les plus minutieuses ont été entreprises à travers les archives de Paris et de la province sur la vie et la carrière du poète-comédien. Ces recherches ont été souvent couronnées de succès. Après les travaux de Cailhava (1802), de Népomucène Lemercier, après Petitot, Auger, Auguis

(1) *La Comédie de Molière*, par Gustave Larroumet, chez Hachette.

Digitized by Microsoft®

et Aimé Martin qui donnèrent en 1812, en 1819, en 1822, en 1824-1826, des éditions de Molière fort remarquées, mais dont les études préliminaires étaient toujours à la remorque de la biographie de Grimarest, Taschereau écrivit son *Histoire de la vie et des ouvrages de Molière*, le premier livre bien ordonné, complet, vraiment critique qui ait été publié sur ce sujet (1825). L'ouvrage est allé s'amendant, s'améliorant à chaque édition jusqu'à la dernière publiée en 1863. L'auteur avait profité de toutes les découvertes partielles faites autour de la mémoire de Molière. Cette même année (1863) paraissaient les *Recherches sur Molière et sur sa famille* de M. Eudore Soulié. Les documents fournis par cet infatigable chercheur qui était en même temps un sérieux et pénétrant critique étaient d'une grande importance. S'ils ne détruisaient pas entièrement les affirmations de Taschereau, du moins renouvelaient-ils de fond en comble la biographie de Molière. Entre Taschereau et Soulié, deux chercheurs laborieux et un historien sagace avaient apporté leur contingent au monument définitivement élevé à la gloire de Molière par Eudore Soulié, qui sut tirer parti de leurs trouvailles, L. F. Beffara, avec sa *Dissertation sur J.-B. Poquelin-Molière* (1821), où il était si sûrement informé de l'enfance du poète, de l'origine d'Armande, la femme de Molière, de la famille des Béjarts, Bazin, déjà connu par son *Histoire de France sous le règne de Louis XIII et le ministère de Richelieu*, avec ses *Notes historiques sur la vie de Molière*, Jal enfin, l'auteur du *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, avec ses articles si curieux sur Molière, les Poquelins et les Béjarts.

Nous n'avons rappelé que les noms et les travaux des maîtres : nombre d'érudits et de curieux ont fourni des notes intéressantes à la biographie de Molière établie par Eudore Soulié. Ce n'est pas ici le lieu de dresser la liste de tous ceux qui ont apporté leur pierre à l'édifice. Il faut seulement mettre en garde ceux de nos lecteurs qui voudraient s'instruire auprès de tous les biographes connus du grand poète, contre deux « Moliéristes », regardés longtemps, mais à tort, comme des érudits très sûrs, Paul Lacroix, qui se faisait appeler le plus souvent le *bibliophile Jacob*, et Édouard Fournier, l'ancien chroniqueur dramatique du journal *la Patrie*. MM. Paul Lacroix et Édouard Fournier, le premier, dans *ses Collections moliéresques*, où les erreurs ne se comptent plus, le second,

Digitized by Microsoft®

dans son *Roman de Molière* (1863), dont les hypothèses ont été ruinées par les *Recherches* d'Eudore Soulié, n'ont souvent fait que compliquer la légende qui s'était formée autour du poète.

Depuis Eudore Soulié, de nouvelles et heureuses découvertes sont dues à M. A. Vitu, du *Figaro*, « qui a fixé l'emplacement de la maison mortuaire de Molière, du jeu de paume des Métayers, son premier théâtre, et de la maison de Poquelin père aux piliers des Halles (1) »; à M. Henri Chardon, l'historien de Madeleine Béjart et du comte de Modène; à M. Jules Loiseleur surtout, l'auteur des *Points obscurs de la vie de Molière*. Enfin une revue bi-mensuelle, dirigée avec autorité par M. Georges Monval, archiviste de la Comédie française, publie tout ce qui peut intéresser les nombreux amis de Molière, et forme, après huit ans de succès, plusieurs volumes remplis de renseignements utiles et curieux.

Il fallait réunir ces éléments divers d'informations et les fondre dans une biographie qui fût aussi exacte que possible. C'est ce qu'a fait M. Louis Moland dans son livre : *Molière, sa vie et ses œuvres*. C'est ce que fera, avec autant de compétence et de talent, M. Paul Mesnard, le continuateur de Despois pour l'édition du *Molière* de la *Collection des Grands Écrivains*, avec cet avantage de plus sur son devancier, qu'il sera venu le second. Deux autres écrivains, l'un mort il y a quelques années, l'autre qui vient de prendre une place distinguée dans la critique contemporaine, ont écrit, à propos de Molière, des livres dont l'histoire du poète est le principal élément, mais non l'objet. Despois, le premier, l'auteur de l'*Histoire du théâtre sous Louis XIV*, avait été, on le sait, chargé de l'édition savante de Molière à la maison Hachette; il n'a pu que la commencer. M. Gustave Larroumet, le second, dans un récent ouvrage intitulé *la Comédie de Molière*, a groupé autour du poète, dont il a d'ailleurs ingénieusement reconstitué la physionomie propre, tous ceux qui ont été mêlés à sa vie et ont pu avoir quelque influence sur son talent : son père Poquelin; son amie, presque son associée, Madeleine Béjart; sa femme, Armande Béjart; son lieutenant, le meilleur interprète de ses comédies après lui, La Grange; enfin son protecteur Louis XIV.

En 1800, les comédiens français, dans une fête qu'ils donnaient

(1) Gustave Larroumet, ouvr. cité.

Digitized by Microsoft®

à l'acteur anglais Kemble, déclaraient, après tant d'autres, que Molière était le plus grand génie littéraire de la France. Kemble répondit que « Molière appartenait à l'univers ». En effet, Molière fut autant admiré dans le reste du monde civilisé que dans sa patrie. Ainsi, dans le Nord, en Hollande, en Suède, dans le Danemark, Molière, déjà de son vivant, était fort estimé et très goûté. Plus tard, au commencement du dix-huitième siècle, Holberg, le célèbre auteur dramatique danois, le créateur du théâtre national dans son pays, commença sa carrière en donnant une traduction de l'*Avare* (1721). Dans les comédies qui suivirent et où il peignait les mœurs et les ridicules de ses compatriotes, c'est encore Molière qui pour les traits généraux de l'humanité lui servit de modèle. Sur le théâtre de Stockholm, ce qui réussit le plus pendant tout le dix-huitième siècle, ce furent des traductions de l'*École des Maris*, du *Mariage forcé*, du *Médecin malgré lui*, du *Bourgeois gentilhomme*. Dès 1670, en Angleterre, les pièces de notre grand comique furent représentées avec le plus grand succès. Les auteurs anglais s'inspirèrent d'abord des farces de Molière, les transformèrent pour les adapter au goût grossier de leur public; puis, avec le temps, l'imitation s'éleva, et Sheridan, le plus grand auteur dramatique de l'Angleterre après Shakespeare, étudia certainement de fort près les chefs-d'œuvre de Molière. Dans ce siècle, Walter Scott alla jusqu'à mettre notre poète au-dessus de Shakespeare lui-même, et, il y a quelques années, les pièces de Molière jouées à Londres par la Comédie française ont excité une vive curiosité. Tout récemment, en Amérique, des érudits comparaient Molière à Shakespeare et gardaient la balance égale pour ces deux grands génies. Dès 1670 aussi, l'Allemagne admira Molière; on le traduisit, on l'imita, on le regarda comme un modèle. Francfort, Leipsig, Hambourg se disputèrent l'honneur de célébrer son mérite. Sauf le critique Schlegel que sa haine de la France rendait aveugle pour le génie de notre grand comique, en Allemagne, Molière fut toujours hautement apprécié. On sait que Goethe vengea Molière, si Molière avait besoin d'être vengé, des impertinences de Schlegel en le proclamant « un homme unique », un auteur inimitable, le classique par excellence. Il semble que, de nos jours, l'Allemagne ait adopté Molière comme un des siens ou plutôt qu'elle le considère comme un de ces génies supérieurs qu'un seul pays, qu'une seule époque ne sauraient revendiquer exclusivement. Il y a de l'autre

Digitized by Microsoft®

côté du Rhin sur Molière et son théâtre presque autant de travaux curieux et minutieux qu'en France : il suffit de citer les noms qui les ont signés, Paul Lindau, MM. C. Humbert, de Bielefeld, du docteur Schweitzer, H. Fritsche, W. Knœrich et R. Mahrenholtz. Si nous passons de l'Allemagne en Italie, nous voyons l'influence de Molière s'exercer dans le pays de Scaramouche dès 1696. Goldoni devait, le siècle suivant, régénérer la comédie italienne en se conformant à la poétique de Molière. La Pologne et la Russie se mirent aussi à l'école de notre grand poète, un peu plus tard que l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie, contrées plus civilisées et plus instruites. Mais, au dix-huitième siècle, surtout dans la seconde moitié, les traductions de Molière furent nombreuses en Pologne, et c'est en 1757 qu'Ivan Krotopov fit paraître en russe la plus grande partie des œuvres de Molière. On sait que le théâtre français à Saint-Pétersbourg est suivi par un public empressé et favorable; si les pièces modernes excitent vivement la curiosité des Russes, le répertoire de Molière est loin de l'avoir lassée. Il n'y a guère que l'Espagne qui se soit montrée assez longtemps rebelle à reconnaître le génie de Molière. Il fallut attendre jusqu'en 1812 pour voir sur le théâtre de Lope de Véga une adaptation de l'*École des Maris*, due au poète Léandro Moratin. Mais il est juste de rappeler que tout le dix-huitième siècle fut pour l'Espagne, en ce qui concerne la littérature dramatique, une époque de décadence.

On le voit, à peu d'exceptions près, puisqu'il y a des traductions du poète en néerlandais, en serbo-croate, en tchèque, en roumain, en grec moderne, en magyar, en arménien, en turc, en persan, puisqu'à Constantinople même, il est traduit heureusement et représenté avec succès, Molière est universellement répandu, admiré ou compris. Il y avait intérêt à suivre, tant en France qu'en Europe, l'histoire des succès de son théâtre.

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft ®

MOLIÈRE

SA VIE ET SON THÉATRE

I

VIE DE MOLIÈRE

Jean-Baptiste Poquelin, qui devait illustrer le pseudonyme de Molière, fut baptisé en l'église Saint-Eustache, à Paris, le 15 janvier 1622. Il était probablement né le jour même ou la veille, rue Saint-Honoré, dans une maison située au coin de la rue de la Tonnellerie, aujourd'hui rue du Pont-Neuf, ou bien au coin de la rue des Vieilles Étuves, aujourd'hui rue Sauval. Son père, Jean Poquelin, exerçait la profession de marchand tapissier et possédait la charge de valet de chambre tapissier du roi, depuis longtemps transmise dans sa famille. C'était, semble-t-il, un homme de caractère assez âpre, fort avare, et de qui son fils ne reçut autre chose qu'une éducation très soignée. Sa mère, Marie Cressé, qu'il perdit à l'âge de onze ans, nous apparaît, au contraire, comme une femme de goûts relevés et d'humeur libérale. Il était l'aîné de quatre enfants, trois garçons et une fille, auxquels il devait survivre. Un an après la mort de Marie Cressé, Jean Poquelin se remaria avec une demoiselle Catherine Fleurette, dont il eut deux filles.

Il ne serait pas impossible que Molière eût emprunté à son

Digitized by Microsoft®

propre père quelques-uns des traits dont il a peint son Harpagon, mais nous ne croyons pas que Catherine Fleurette, morte après trois ans de mariage, ait servi de modèle à la Béline du *Malade imaginaire*. On remarquera aussi que, sauf Mme Jourdain, les mères tiennent très peu de place dans le théâtre de Molière. Selon la remarque de M. G. Larroumet, « Molière, homme d'observation et de vérité, se serait abstenu de peindre des caractères qu'il ne connaissait point par expérience personnelle, ou encore il ne songeait pas à mettre dans la vie des autres une influence qui s'était à peine exercée dans la sienne (1). »

De bonne heure, le futur poète comique manifesta un goût très vif pour le théâtre, encouragé par son grand-père maternel Louis Cressé. Son père y coupa court en le mettant dans le meilleur des collèges que Paris possédât alors, celui de Clermont, rue Saint-Jacques, dirigé par les Jésuites. En cinq ans, de 1636 à 1641, Molière y termina d'excellentes études et en sortit, nous dit La Grange, « fort bon humaniste et encore plus grand philosophe; » philosophe, grâce à l'épicurien Gassendi, dont il fut l'élève particulier en même temps que Chapelle, Hesnaut, Bernier et Cyrano de Bergerac. Ce fut, entre Chapelle et lui, le point de départ d'une longue amitié; mais il est peu probable, malgré la légende, qu'il se soit lié d'affection à cette époque avec le prince de Conti, son futur protecteur, dont le séparait une trop grande différence d'âge et de condition. A Gassendi il dut encore la morale tolérante et large qui devait inspirer son caractère et une estime particulière pour le poète Lucrèce, qu'il traduisit plus tard avec Hesnaut; il ne reste de cette traduction qu'un spirituel passage sur les illusions de l'amour, inséré dans le *Misanthrope*.

Au sortir du collège de Clermont, le jeune Poquelin alla prendre à l'Université d'Orléans ses grades en droit et, dit-on, débuta comme avocat; mais il n'aurait plaidé qu'une fois, repris par sa passion précoce pour le théâtre et décidé à la suivre, malgré la vive résistance de son père.

Dès cette époque, en effet, il était en liaison réglée avec les enfants d'un huissier des eaux et forêts, les Béjarts, poussés vers la scène par une vocation aussi forte. Il fréquentait en leur compagnie

(1) *La Comédie de Molière*, ouvr. cité.

Digitized by Microsoft®

tout ce qu'il y avait alors de spectacles dans Paris : hôtel de Bourgogne, salle du Marais, parades foraines de la place Dauphine et du Pont-Neuf. En vain son père, pour le détourner, le confia-t-il aux soins d'un maître écrivain, Georges Pinel, qui devait lui apprendre la tenue des livres, et, pour le dépayser, l'envoya-t-il à sa place suivre Louis XIII comme tapissier dans la campagne du Roussillon. Aussitôt de retour, Jean-Baptiste Poquelin se mettait, ou se remettait, à jouer la comédie avec les Béjarts et quelques autres « enfants de famille ». Peu après, il transformait ce passe-temps en profession et, le 30 juin 1643, décidant son maître, Pinel, à suivre son exemple, il signait l'acte d'association d'une troupe qui prenait le nom d'*Illustre Théâtre*. Il dissimulait en même temps son nom de famille sous celui de *Molière*.

Les noms de ses premiers camarades méritent d'être retenus. C'étaient Joseph, Madeleine et Geneviève Béjart, Denis Beys, Germain Clérin, Nicolas Bonnenfant, Georges Pinel, qui prit le nom de La Couture, Madeleine Malingre et Catherine de Surlis. Une partie devait le quitter, à intervalles plus ou moins éloignés; seuls, les Béjarts lui restèrent fidèles jusqu'au bout. Il était surtout uni d'une étroite amitié avec Madeleine, qui le conseilla, dirigea l'administration matérielle de ses diverses troupes et le maria avec sa sœur Armande. Pour le reste, Molière était le vrai chef et l'âme de la « compagnie ».

L'*Illustre Théâtre* s'installa d'abord à la porte de Nesles, dans le jeu de paume des Métayers, sur l'emplacement d'où partent aujourd'hui les rues de Seine et Mazarine. Ses débuts ne furent pas heureux. Il dut se transporter bientôt au port Saint-Paul, à la lisière du quartier à la mode, le Marais. Même insuccès dans ce nouveau local. Il fallut emprunter et, comme on ne pouvait payer à l'échéance, Molière, qui avait répondu pour ses camarades et que son père laissait sans ressources, fut emprisonné au Châtelet. Madeleine Béjart avait, paraît-il, couru les provinces du Midi, quand elle faisait partie d'une troupe nomade; Molière connaissait la même région pour y avoir suivi la cour. L'*Illustre Théâtre* se décida à tenter la fortune en province et se mit en route vers la fin de 1646. Molière devait rester douze ans éloigné de Paris.

Il serait trop long de relever ici toutes les étapes de ses voyages. Il suffira de dire que l'on constate son passage, entre

Digitized by Microsoft®

1646 et 1658, à Toulouse, Bordeaux, Nantes, Fontenay-le-Comte, Châteauroux, Angoulême, Limoges, Narbonne, Agen, Lyon, Vienne, Montpellier, Pézenas, Béziers, Nîmes, Orange, Avignon, Grenoble, Rouen. Ses séjours les plus prolongés furent Lyon et les villes où siégaient les états du Languedoc : Montpellier, Pézenas et Béziers. Il avait été appelé aux états par le prince de Conti, gouverneur de la province et grand amateur de théâtre, qui lui témoigna quelque temps beaucoup de sympathie, et, brusquement tourné à la dévotion, finit par l'abandonner. C'est à Lyon, en 1655, qu'il fit représenter sa première comédie écrite, l'*Étourdi;* à Béziers, en décembre 1656, il donna le *Dépit amoureux;* l'un et l'autre en cinq actes et en vers. En même temps, il composait, à la façon italienne, des canevas sur lesquels brodait librement l'imagination de ses acteurs. Deux de ces canevas nous ont été conservés, la *Jalousie du Barbouillé* et *le Médecin volant;* des autres, le *Docteur amoureux*, le *Maître d'école*, les *Trois Docteurs rivaux*, *Gros-René écolier*, le *Docteur pédant*, *Gorgibus dans le sac*, la *Casaque*, *etc.*, il ne reste que des titres, mais il est probable qu'il en a fait entrer les principales scènes, éprouvées par de nombreuses représentations provinciales, dans les pièces qu'il composa plus tard.

Dès cette époque, Molière laissait voir ce goût de l'observation directe, qui fut une des sources les plus fécondes de son génie et qui devait lui valoir le surnom de *Contemplateur*. On montre encore à Pézenas un grand fauteuil où il s'asseyait, dans la boutique du barbier Gély, pour étudier à son aise les types originaux qui se succédaient devant lui.

Cette campagne à travers la France fut des plus fructueuses. Molière et deux de ses camarades, Madeleine et Joseph Béjart, s'y enrichirent : on a la preuve de gros placements faits par les trois associés et, lorsqu'il mourut en 1659, Joseph Béjart devait laisser une vraie fortune. Ce qui valait encore mieux pour Molière, c'est le trésor d'expérience qu'il rapportait de cette longue épreuve; son génie, son activité, son talent d'acteur s'y formèrent au point de suffire désormais à toutes les tâches et à toutes les fatigues.

En 1658, la troupe songe au retour. Elle se met en route pour Paris et y rentre au mois d'octobre 1658; elle comprenait alors, outre Molière, Charles Dufresne, Joseph et Louis Béjart, Du Parc, de Brie et Madeleine Béjart, Marquise du Parc, Catherine de Brie, Geneviève

Digitized by Microsoft®

Béjart, appelée, du nom de sa mère, et pour la distinguer de sa sœur Madeleine, M^lle^ Hervé.

Molière s'était préalablement assuré de la protection de Monsieur, duc d'Orléans, frère du roi. Il dut à ce patronage de pouvoir débuter au Louvre devant Louis XIV, le 24 octobre 1658, avec *Nicomède* de Corneille et une de ses propres farces provinciales, le *Docteur amoureux*. Il plut beaucoup au jeune roi, qui lui témoigna dès lors un goût très vif et l'installa aussitôt dans la salle du Petit-Bourbon.

C'est là que, le 18 novembre 1659, Molière fit représenter sa première comédie parisienne, les *Précieuses ridicules*, en un acte et en prose. La coterie mondaine et littéraire qu'il attaquait dans cette pièce était encore très puissante et, en l'absence de Louis XIV, alors aux Pyrénées, elle réussit à faire interdire les *Précieuses* pour quelques jours : aussitôt informé, le roi leva la défense. L'accueil enthousiaste du public et les aveux des précieux eux-mêmes vengèrent le poète de cette petite persécution. Dès le premier jour un vieillard se serait écrié, du milieu du parterre : « Courage, Molière! voilà la bonne comédie! » Un des oracles de la société précieuse, Ménage, se vantait d'avoir dit le même jour à Chapelain : « Monsieur, nous approuvions, vous et moi, toutes les sottises qui viennent d'être critiquées avec tant de bon sens; mais, croyez-moi, pour me servir de ce que saint Remy dit à Clovis, il nous faudra brûler ce que nous avons adoré et adorer ce que nous avons brûlé. » Les *Précieuses ridicules* furent, en effet, le signal de la plus salutaire révolution dans le goût public : les petits écrits, le langage affecté chers à la coterie perdirent rapidement de la faveur dont ils jouissaient et, treize ans plus tard, Molière devait assurer sa victoire en revenant à la charge, avec les *Femmes savantes*, contre un des travers d'esprit qui lui furent toujours le plus antipathiques.

Aux *Précieuses ridicules* succéda, le 30 mai 1660, *Sganarelle*, en un acte et en vers, simple farce, mais où le grand poète se montrait déjà tout entier, avec sa verve puissante, sa franchise de touche, son éclat de couleur, son bon sens jusque dans l'extrême bouffonnerie et son instinct comique dans les jeux de scène les plus conventionnels.

Au mois d'octobre de la même année, la salle de Petit-Bourbon était démolie pour faire place à la future colonnade du Louvre. Aussitôt le roi accordait à Molière le théâtre qui avait été construit

Digitized by Microsoft®

en 1641 pour la tragédie de *Mirame* du cardinal de Richelieu, au Palais-Royal. Sur cette scène parurent toutes les pièces que le poète ne donna point d'abord à la cour.

Molière aimait à jouer la tragédie, mais il y était médiocre. Non seulement il eût voulu représenter avec succès des pièces de ce genre, mais il eût voulu en composer lui-même et, dans la plupart de ses comédies, il fait une place quelquefois excessive à l'élément sérieux. C'est ce goût malheureux qui lui inspira une comédie héroïque en cinq actes et en vers, *Don Garcie de Navarre ou le Prince jaloux*, représentée le 4 février 1661 et très mal accueillie par le public. Averti par cet échec, le poète ne s'obstina pas : il ne livra point sa pièce à l'impression et se contenta d'en sauver quelques beaux vers, qu'on retrouve dans le *Misanthrope*.

Il prit bientôt sa revanche, le 24 juin 1661, avec l'*École des maris*, en cinq actes et en vers. Dans ce sujet, emprunté aux *Adelphes* de Térence, Molière se révélait à la fois peintre de mœurs et de caractères, déjà très préoccupé des plus grands objets que puisse s'attribuer la comédie, assez négligent des moyens d'intrigue, mais observateur et satirique pénétrant, poète entièrement maître de sa forme, inventeur dans l'imitation, par-dessus tout, maître du rire. Quelques jours plus tard, le 23 août, au château de Vaux, chez le surintendant Fouquet, il donnait, devant le roi et la cour, la charmante improvisation des *Fâcheux*, libre comédie à tiroirs en trois actes et en vers, toute en tableaux et en portraits, faite, apprise et représentée en quinze jours. Le succès fut des plus vifs. Le roi ne dédaigna pas de servir de collaborateur au poète, en lui désignant un original à peindre, M. de Soyecourt, son grand veneur, et la Fontaine enthousiasmé s'écria : « C'est mon homme! »

C'est à ce moment que se place le plus grand événement de la vie privée de Molière. Le 20 février 1662, il épousait une sœur de sa camarade et amie Madeleine, Armande-Grésinde-Claire-Élisabeth Béjart dont il devait tracer un portrait charmant dans le *Bourgeois gentilhomme*. Il avait quarante ans et sa femme vingt. Ce mariage fut des plus malheureux; il empoisonna la vie du grand poète. Très coquette et de petit jugement, Armande Béjart a été certainement calomniée par ses contemporains qui lui prêtent libéralement les plus scandaleuses et les plus nombreuses intrigues, mais, la part faite à la calomnie, et en admettant qu'elle ait été une épouse fidèle, elle ne

Digitized by Microsoft®

se montra pas la compagne qu'aurait méritée un homme tel que Molière, chez qui le cœur était à la hauteur du génie. L'existence des deux époux fut une suite de brouilles et de réconciliations, où l'on peut trouver, comme toujours, des torts réciproques de caractère ou de conduite, mais dans laquelle Armande mit le moins d'affection et de patience. Là est une des causes de la tristesse que l'on remarquait chez Molière et qui alla toujours croissant jusqu'à la fin de sa vie.

Ce mariage fut, en outre, pour le poète, la cause d'attaques odieuses, plusieurs fois renouvelées par les ennemis que son succès lui suscitait déjà en grand nombre. L'un d'eux, un comédien de l'hôtel de Bourgogne, Montfleury, ne craignit pas d'accuser le poète, dans une requête adressée au roi, d'avoir épousé sa propre fille. Les actes authentiques et les faits opposent un démenti très net à cette abominable calomnie. Louis XIV, d'ailleurs, montra le cas qu'il faisait de la requête en servant de parrain au premier-né du poète.

Disons ici, pour n'y plus revenir, que Molière eut de son mariage trois enfants, dont deux fils qui vécurent peu de temps, et une fille, Esprit-Madeleine, qui grandit, se maria et mourut obscurément, sans laisser de postérité.

L'année même de son mariage, le 26 décembre 1662, Molière donnait l'*École des femmes*, en cinq actes et en vers. C'était encore un progrès vers la haute comédie, une manifestation éclatante d'un génie de plus en plus maître de lui et la peinture d'une des plus fortes situations que puisse offrir le théâtre : d'un côté, la rivalité amoureuse de la jeunesse et de la vieillesse; de l'autre, l'instinct et la grâce de la femme triomphant de toutes les contraintes. Le succès fut immense et porta la jalousie jusqu'à la rage. Les dévots, inquiétés par la liberté d'esprit du poète, l'accusèrent d'impiété; les précieuses, d'immoralité; les pédants, de désobéissance aux règles; les marquis, de plate bouffonnerie. Molière leur répondit à tous d'un seul coup avec la *Critique de l'École des femmes* (1er juin 1663), où il trouvait le moyen de donner la forme dramatique à une simple controverse littéraire, tournait ses critiques en ridicule et exposait avec une éloquence spirituelle la manière dont il entendait son art.

Fidèle à son goût si promptement déclaré pour Molière et voulant le couvrir par une protection ostensible, le roi avait porté le poète, pour une somme de mille livres, sur sa première liste de pen-

Digitized by Microsoft®

sions. Boileau, débutant, lui adressait des stances qui, en montrant la sûreté précoce du goût chez le poète-critique, procuraient à Molière une amitié durable et un ferme appui. Encouragé par ces marques de faveur et d'estime, d'une importance alors bien différente, mais égales aux yeux de la postérité, Molière achevait de tourner ses ennemis en ridicule dans un acte en prose, l'*Impromptu de Versailles* (14 octobre 1663). Rien de plus hardi que cette petite pièce expressément autorisée, commandée même par le roi. Molière achevait d'y exposer sa poétique; il y indiquait le plan de l'œuvre qu'il se proposait d'accomplir; il y traçait enfin les tableaux les plus amusants et les plus curieux de sa troupe et de lui-même dans son rôle de directeur. Si Louis XIV ne pouvait prémunir entièrement son poète-comédien contre les mauvais traitements de ses courtisans raillés, tels que la Feuillade, il le mettait à l'abri de représailles encore plus dangereuses; il lui témoignait une faveur assez ostensible pour qu'elle ait donné naissance à la légende dite de l'*En-cas de nuit*. Un matin, dit-on, les valets de chambre du roi ayant refusé de manger avec Molière, Louis XIV l'aurait fait asseoir à sa table et lui aurait servi une aile de poulet de sa propre main. Eugène Despois et M. G. Larroumet ont démontré l'impossibilité de cette anecdote, mais elle a été imaginée d'après les marques de protection non équivoques accordées au poète par le roi.

Molière composa ensuite le *Mariage forcé* (29 janvier 1664), farce en un acte et en prose, dans le goût de ses canevas provinciaux, puis la comédie galante de la *Princesse d'Élide* (8 mai 1664), en cinq actes mêlés de prose et de vers et accompagnés de musique, premier essai dans un genre où il excella, la comédie-ballet, que Louis XIV aimait beaucoup, mais qui devait parfois détourner le poète d'œuvres plus importantes ou imposer à quelques-unes de ses meilleures pièces un mélange fâcheux de bouffonneries musicales. A la suite de la *Princesse d'Élide*, il fit représenter les trois premiers actes du *Tartuffe*, encore inachevé. Le poète gardait rancune au parti dévot depuis l'*École des Femmes*, et sa clairvoyance prophétique lui montrait les dangers que l'hypocrisie allait bientôt susciter à la religion comme à la société. Mais l'attaque parut trop hardie à Louis XIV. Il interdit les représentations publiques de la pièce et ne leva cette défense que cinq ans plus tard, le 5 février 1669. Molière, en attendant des jours meilleurs, composa *Don Juan ou le Festin de*

Digitized by Microsoft®

Pierre (15 février 1665), en cinq actes et en prose, d'après un drame espagnol alors très à la mode, où, tout en peignant de traits plaisants ou vigoureux l'effrayante figure de séducteur qui devait inspirer Mozart et Alfred de Musset, il trouva le moyen d'atteindre dans une scène épisodique les hypocrites, ses ennemis les plus dangereux comme les plus acharnés. Cette fois encore Louis XIV trouva Molière trop hardi et arrêta la pièce en plein succès. Il dédommagea le poète en s'attachant sa troupe sous le nom de *Troupe du roi*, avec une pension de six mille livres.

D'une santé toujours chancelante, Molière avait demandé la guérison aux médecins, qui ne purent la lui donner. Irrité de leur insuccès, constatant l'ignorance, le pédantisme, l'infatuation, les pratiques barbares qui les distinguaient alors, il les avait raillés au passage dans *Don Juan*. Ce fut le signal d'une guerre qui ne cessa plus. Le 15 septembre 1665, il les prenait à partie dans un amusant petit acte en prose, l'*Amour médecin*.

L'année suivante, le 4 juin 1666, il revenait à la grande comédie et donnait le *Misanthrope*, son chef-d'œuvre avec *Tartuffe*, et le chef-d'œuvre de la comédie dans tous les temps. Dans une critique simple et forte, il réunissait deux types inoubliables, l'honnête homme victime de sa droiture et de son humeur, Alceste, et la grande coquette Célimène; autour d'eux il groupait des caractères qui incarnaient chacun un défaut, un vice, un travers, une qualité morale, miroirs où l'humanité reconnaîtra toujours quelques-uns de ses traits. Au *Misanthrope* il joignit bientôt (6 août 1666) trois actes en prose, le *Médecin malgré lui*, étonnant mélange de bouffonnerie et d'observation, de fantaisie burlesque et de vérité.

A la fin de la même année (2 décembre), il donnait à la cour le *Ballet des muses*, pour lequel il ébaucha une comédie héroïque en vers, *Mélicerte*, dont les deux premiers actes furent seuls achevés, et une *Pastorale comique*, simple livret, avec des indications de danse figurative et quelques vers destinés à être chantés. *Mélicerte* fut remplacée dans ce divertissement, le 5 janvier 1667, par une comédie en un acte et en prose, le *Sicilien ou l'Amour peintre*, esquisse charmante, d'une grâce et d'une fraîcheur toujours jeunes.

La fécondité et l'activité de Molière, malgré son labeur écrasant, ses chagrins domestiques, ses souffrances physiques, l'interdiction persistante de *Tartuffe* et l'amertume qu'il en éprouvait, atteignent à

Digitized by Microsoft®

cette époque un prodigieux développement. La seule année 1668 voit paraître *Amphitryon* (13 janvier), en cinq actes et en vers; *Georges Dandin* (18 juillet), en trois actes et en prose; l'*Avare* (9 septembre), en cinq actes et en prose. *Georges Dandin* prenait texte d'un genre d'infortune conjugale raillé de tout temps dans notre pays pour exposer avec une gaieté amère la sottise du vilain qui croit s'élever par un mariage au-dessus de son rang et la perversité de la demoiselle noble qui se venge de son humiliation par l'effronterie dans l'adultère. l'*Avare* et *Amphitryon*, librement imités de Plaute, étaient deux chefs-d'œuvre : l'un d'observation profonde appliquée à l'un des vices les plus redoutables et les plus odieux; l'autre, de fantaisie amoureuse, traduite par la plus exquise poésie. On a voulu voir dans *Amphitryon* la célébration allégorique des amours de Louis XIV avec M^me^ de Montespan : les dates permettent de défendre le poète contre cette accusation de fâcheuse complaisance.

Au mois de septembre 1669, Molière va représenter à Chambord, devant la cour, les trois actes en prose d'une comédie-ballet, *Monsieur de Pourceaugnac*, nouvelle satire de la médecine, jointe à celle des ridicules provinciaux. Sur les indications du roi lui-même, il compose une nouvelle comédie-ballet, en quatre actes et en prose, les *Amants magnifiques*, représentée en février 1670, et, le 14 octobre de la même année, il offre à la cour, sur le théâtre de Chambord, le *Bourgeois gentilhomme*, en cinq actes et en prose, simple comédie-ballet d'après le titre, en réalité un des chefs-d'œuvre de la haute comédie, quoique la pièce finisse en bouffonnerie de carnaval. C'est, en effet, d'après un travers éternel de notre nature, l'envie de singer les grands, une peinture exécutée avec une verve qui fait songer en même temps, comme on l'a dit, à Aristophane et à Rabelais, avec une sûreté de bon sens qui n'appartient qu'à Molière.

Le mois de janvier 1671 vit paraître la tragédie-ballet de *Psyché*, en cinq actes et en vers, qui réunissait dans une collaboration unique Molière, Corneille, Quinault et le musicien Lulli, depuis longtemps associé aux travaux du poète. Un peu languissante dans l'ensemble, cette œuvre renferme des parties charmantes, où Molière, auteur du premier acte et d'une scène du second, a mis beaucoup de vers touchants ou gracieux, d'autres délicieuses dans lesquelles le vieux Corneille a fait parler à la galanterie un langage d'une grâce incom-

Digitized by Microsoft®

MADELEINE BÉJART

1618-1672

DANS LE RÔLE DE MAGDELON DES *PRÉCIEUSES*.

D'après une peinture attribuée à Abraham Bosse et reproduite dans *le Moliériste* de novembre 1882.

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft®

parable. Le 24 mai 1671, Molière donne une comédie d'intrigue, les *Fourberies de Scapin*, où se retrouve la verve juvénile de l'*Étourdi*, fortifiée par l'ampleur croissante du génie et jointe à des parties d'un comique supérieur. La *Comtesse d'Escarbagnas* (2 décembre 1671) n'est qu'une esquisse en un acte et en prose dans le genre de *Monsieur de Pourceaugnac*, mais toujours empreinte de force créatrice et où les silhouettes les plus légères acquièrent un relief vigoureux et durable.

Une fois de plus, après ces intermèdes consacrés aux plaisirs royaux ou inspirés du goût d'une bouffonnerie qui ne l'abandonnera jamais, Molière revint à la haute comédie avec les *Femmes savantes* (11 mars 1672), en cinq actes et en vers, dignes d'être comparées, pour la vérité comique et la perfection de la forme, au *Misanthrope* et à *Tartuffe*, bien supérieures à l'*École des Maris* et à l'*École des Femmes* dont elles se rapprochent, et aussi intéressantes encore aujourd'hui pour le fond des idées, qu'au premier jour de leur apparition. Quelques mois après, le 10 février 1673, il faisait représenter le *Malade imaginaire*, en cinq actes et en prose, dérision suprême de la médecine, des médecins, de la maladie et de son cortège, où l'exubérante gaieté de la forme dissimule la tristesse du fond, et dans laquelle l'observation créatrice des caractères s'unit à la plus libre fantaisie. En terminant la quatrième représentation, le 17 février, il fut pris d'un vomissement de sang. On l'emporta dans son domicile, rue de Richelieu, en face de l'endroit où s'élève aujourd'hui sa statue; il y mourut dans la nuit du 17 au 18, assisté de deux religieuses auxquelles il donnait l'hospitalité, de son élève et camarade Baron, de sa femme Armande, en demandant un prêtre qui mit beaucoup de mauvaise volonté à venir assister l'auteur de *Tartuffe* et arriva trop tard.

Cette fin, aussi chrétienne que les circonstances l'avaient permis, ne préserva pas le corps de Molière des rigueurs que l'Église réservait alors aux comédiens morts sans confession. Le curé de Saint-Eustache, sa paroisse, refusa de lui accorder la sépulture ecclésiastique; il fallut un ordre de Louis XIV pour que l'archevêque de Paris permît une inhumation nocturne au cimetière Saint-Joseph, sans passer par l'église, sans pompe ni chant religieux. Un contemporain décrit ainsi cette humble cérémonie, d'un si frappant contraste avec l'apothéose que la postérité réservait au grand

Digitized by Microsoft®

poète : « Mardi, 21 février 1673, sur les neuf heures du soir, l'on a fait le convoi de Jean-Baptiste Poquelin Molière, tapissier, valet de chambre, illustre comédien, sans autre pompe, sinon de trois ecclésiastiques; quatre prêtres ont porté le corps dans une bière de bois, couverte du poêle des tapissiers; six enfants bleus portant six cierges dans des chandeliers d'argent; plusieurs laquais portant des flambeaux de cire allumés. Le corps, pris rue de Richelieu, devant l'hôtel de Crussol, a été porté au cimetière de Saint-Joseph et enterré au pied de la croix. Il y avoit grande foule de peuple, et l'on a fait distribuer de mille à douze cents livres aux pauvres qui s'y sont trouvés, à chacun cinq sols. » On voit combien sont justifiés ces admirables vers où Boileau, rappelant la fin du grand poète, laissait percer une émotion bien rare de sa part et d'autant plus touchante.

Au moment de la mort de Molière, sa troupe comprenait les acteurs suivants : La Grange, La Thorillière, Hubert, du Croisy, de Brie, Baron, Beauval et M^lles^ Molière, de Brie, Hervé, Beauval, La Grange. Affaiblie par des défections, mais peu à peu reconstituée par de nouvelles recrues, elle alla s'établir rue Guénégaud, sous la direction d'Armande Béjart, qui porta dignement son veuvage, et, secondée par La Grange, se consacra avec un dévouement méritoire à l'œuvre de son mari. Elle acquit bientôt assez de vitalité pour que Louis XIV fondît avec elle, le 23 juin 1673, la troupe du Marais et celle de l'hôtel de Bourgogne, le 21 octobre 1680. Ainsi la Comédie française se trouvait fondée; elle dure encore sur les bases que lui ont données ses fondateurs et que le temps a respectées. Malgré la vieille illustration de l'hôtel de Bourgogne et du théâtre du Marais, c'est bien de la troupe du grand comique qu'est sortie notre première institution théâtrale, et la postérité n'a fait que justice en baptisant la Comédie française du nom de « maison de Molière ».

Un type popularisé par un admirable buste de Houdon représente Molière sous des traits plus élégants que nature, mais où reste cependant assez de vérité pour qu'on y retrouve la physionomie du poète-comédien, idéalisée par la gloire. Du rapprochement de ses portraits authentiques, M. Larroumet tire l'image suivante : « Le cou est très court, la tête enfoncée dans les épaules, le buste massif et trapu, les jambes longues et grêles. Sur ce corps sans harmonie une grosse tête, avec un visage rond, des pommettes

Digitized by Microsoft®

saillantes, des yeux petits et très écartés l'un de l'autre, un nez large à la racine et des narines dilatées, une grande bouche et des lèvres épaisses, un menton fortement accusé, le teint brun, la moustache et les cheveux presque noirs. » Ce n'est pas précisément la grâce; mais ces grands traits, éclairés par la flamme du génie, brillaient au repos d'une beauté supérieure; dans l'action théâtrale ils atteignaient à la noblesse tragique, comme dans le portrait peint par Mignard et qui représente Molière dans César de la *Mort de Pompée*, ou revêtaient toutes les expressions burlesques, bouffonnes, comiques, nécessaires dans ses rôles de comédie.

Médiocre acteur tragique, ainsi qu'on l'a déjà vu, Molière parlait d'abord avec une excessive volubilité. Des efforts qu'il fit pour se corriger il lui resta une sorte de « hoquet ou de tic de gorge ». Malgré cela, dans la comédie, il était excellent. « Encore meilleur acteur que bon auteur, dit le médecin Jean Bernier, il avoit, comme on dit, son visage dans ses mains. » Le gazetier Donneau de Visé complète ainsi le portrait : « Il étoit tout comédien, depuis les pieds jusqu'à la tête; il sembloit qu'il eût plusieurs voix; tout parloit en lui, et, d'un pas, d'un sourire, d'un clin d'œil et d'un remuement de tête, il faisoit concevoir plus de choses que le plus grand parleur n'auroit pu dire en une heure. »

Comme directeur de théâtre, il avait formé une troupe sans rivale. Lui-même a représenté au naturel, dans l'*Impromptu de Versailles*, l'activité, le soin, l'instinct théâtral, la justesse, l'autorité surtout avec laquelle il la conduisait. Segrais déclare qu'elle avait une justesse « inconnue jusque-là sur les théâtres de Paris, » et il ajoute : « On a vu par son moyen ce qui ne s'étoit pas encore vu et ce qui ne se verra jamais, une troupe accomplie de comédiens, formée de sa main, dont il étoit l'âme et qui ne peut avoir de pareille. »

L'énergie nécessaire qu'il montrait à l'égard de ses comédiens ne l'empêchait pas de leur inspirer une affection profonde, car elle se concilait, nous dit La Grange, avec « une honnêteté et une manière engageante, qui les obligea tous à lui protester (lorsqu'on leur enleva la salle du Petit-Bourbon) qu'ils vouloient courir sa fortune et qu'ils ne le quitteroient jamais, quelque proposition qu'on leur fît et quelque avantage qu'ils pussent trouver ailleurs. »

De nombreux témoignages nous permettent de reconstituer la physionomie qu'il offrait dans le commerce habituel de la vie. Ce qui

Digitized by Microsoft®

frappait le plus ses contemporains, c'était son attitude d'observation toujours en quête d'études prises sur le vif. Donneau de Visé le met en scène de la manière suivante chez un marchand de la rue Saint-Denis, sous l'anagramme d'Élomire. C'est le marchand qui parle : « Élomire n'a pas dit une parole. Je l'ai trouvé appuyé sur ma boutique, dans la posture d'un homme qui rêve. Il avoit les yeux collés sur trois ou quatre personnes de qualité qui marchandoient des dentelles; il paraissoit attentif à leurs discours, et il sembloit par le mouvement de ses yeux qu'il regardoit jusques au fond de leurs âmes pour y voir ce qu'elles ne disoient pas; je crois même qu'il avoit ses tablettes et qu'à la faveur de son manteau il a écrit, sans être aperçu, ce qu'elles ont dit de plus remarquable. — Peut-être, fait observer une des interlocutrices, que c'étoit un crayon, et qu'il dessinoit leurs grimaces pour les faire représenter au naturel sur son théâtre. — S'il ne les a dessinées sur ses tablettes, reprend l'autre, je ne doute point qu'il ne les ait imprimées dans son imagination. C'est un dangereux personnage; il y en a qui ne vont point sans leurs mains, mais l'on peut dire de lui qu'il ne va point sans ses yeux ni sans ses oreilles. » Même attitude dans le monde, où il écoute et regarde aussi attentivement. Il s'est peint lui-même, à ce point de vue, dans la *Critique de l'École des femmes.*

Ses qualités de cœur et de caractère, l'agrément et la sûreté de son commerce lui valurent de nombreux amis. Il en comptait dans tous les rangs de la société. Déjà, lors de ses débuts en province, il trouvait chez des personnes notables un accueil empressé : ainsi chez Pierre de Boissat, bailli de Vienne en Dauphiné et membre de l'Académie française. A Lyon, les magistrats lui témoignaient, ainsi qu'à ses amis les Béjarts, une considération particulière.

A Paris, il a pour intimes Chapelle, Boileau, La Fontaine et, pendant quelque temps, Racine, dont il encourage les débuts, mais qui, en lui enlevant une de ses meilleures actrices, M^lle^ du Parc, et en portant à la troupe rivale de l'hôtel de Bourgogne sa tragédie d'*Alexandre*, déjà jouée au Palais-Royal, avait accumulé coup sur coup les mauvais procédés à son égard. Il traite Corneille vieillissant avec une générosité pleine de délicatesse. Le peintre Mignard, qu'il a connu jadis à Avignon, reste son ami et celui de son entourage. Il est très attaché au physicien Rohault, que l'on voit mêlé à ses affaires de famille les plus intimes et « se livre à lui sans réserve ».

Digitized by Microsoft®

Avec ses autres amis, il est « civil et honorable dans toutes ses actions, parfaitement honnête homme, d'une droiture de cœur inviolable ».

Il avait à se plaindre de son père, qui l'avait abandonné au moment de son entrée dans la carrière théâtrale, l'avait laissé emprisonner pour dettes, quoique riche lui-même à ce moment, et ne lui avait compté qu'une part du bien de sa mère. Lorsque Jean Poquelin, devenu vieux, connut les revers de la fortune, son fils vint à son aide avec l'obligeance la plus discrète. Dans ses relations d'affection ou d'intérêt avec les membres de sa famille, il se montra toujours plein de cœur et de désintéressement.

Souvent attaqué, et de la manière la plus révoltante, dans ses intérêts, son repos, sa gloire, son honneur, il laisse à ses ennemis leurs armes honteuses et n'exerce que des représailles littéraires, comme il le fait à l'égard de Boursault. Il ne se défend même pas contre ses anciens amis qui l'abandonnent et le trahissent, contre le musicien Lulli, par exemple, qu'il avait associé à sa gloire et aidé de sa bourse.

On le recherche partout et, malgré le préjugé qui pesait alors sur sa profession, il est accueilli chez les plus grands personnages. Le maréchal de Vivonne, dont Boileau faisait un si bel éloge, vivait avec lui, d'après Voltaire, comme Lélius avec Térence. Le grand Condé lui disait : « Je vous prie, à toutes vos heures vides, de venir me trouver; faites-vous annoncer par un valet de chambre : je quitterai tout pour être à vous. »

Enfin, il était bon et charitable à l'égard de tous ceux qui s'adressaient à lui. « Il donnoit aux pauvres avec plaisir et ne leur faisoit jamais des aumônes ordinaires. » Un de ses anciens camarades de province, Mignot, dit Mondorge, lui arrivait un jour avec toutes les marques d'une détresse profonde : « Que croyez-vous que je lui doive donner? » disait-il à Baron, qui s'était chargé de servir d'intermédiaire au malheureux comédien. Et comme Baron opinait pour quelques pistoles : « Je vais les lui donner pour moi, répondait Molière; mais en voilà vingt autres que je lui donnerai pour vous; je veux qu'il connaisse que c'est à vous qu'il a l'obligation du service que je lui rends. » Aux vingt-quatre pistoles il joignit un bel habit de théâtre, afin que « le pauvre homme y trouvât de la ressource pour sa profession. » L'inventaire de ses papiers révèle qu'il avait obligé de sa bourse un grand nombre de personnes.

Digitized by Microsoft®

Il est assez ordinaire, pour l'honneur de l'humanité, que le génie se joigne aux qualités morales. Mais, à ce point de vue, Molière mérite une admiration particulière. Ce n'est pas une des moindres causes de la sympathie qu'il inspire à ceux qui l'étudient de près comme à ceux qui devinent ses qualités morales à travers ses œuvres.

Digitized by Microsoft®

II

LE THÉATRE DE MOLIÈRE

Corneille et Racine ont eu avant eux Sophocle et Euripide, dont la gloire balance la leur. Molière ne relève de personne : il diffère absolument d'Aristophane, de Plaute, de Térence, des auteurs du moyen âge, de ceux du seizième siècle et de ses prédécesseurs directs. Son modèle, c'est la nature humaine; sa faculté dominante, l'observation. Molière est le premier en France qui, dans la comédie, ait peint d'après nature les mœurs de son siècle avec cette fantaisie du poète qui en relève l'exactitude et surtout avec cette sagacité pénétrante qui sait découvrir les ressorts les plus cachés des actions humaines. « Ce n'est point le tableau de la nature, dit Lamennais, c'est la nature même : elle est là sous vos yeux dans sa vivante réalité et sa libre allure. » On peut le proclamer l'auteur comique par excellence. Le caractère de son génie, c'est, comme le dit Sainte-Beuve, « l'humanité éternelle intimement liée à la peinture des mœurs de son époque ». Sous le haut-de-chausses de Chrysale, bourgeois du temps, comme sous la perruque courte avec petit rabat uni du pédant Lysidas vous reconnaissez l'homme de tous les siècles. C'est à cause de cette universalité que Molière appartient au monde entier au moins autant qu'à la France.

La comédie de Molière ne rappelle en rien celle d'Aristophane. Elle est plus impersonnelle, et sa satire ne vise qu'à railler les manies et fustiger les vices des hommes. Elle ne dirige point ses coups contre le gouvernement du pays. Cette liberté d'ailleurs lui eût été refusée sous la royauté absolue; mais elle a droit de contrôle sur les mœurs de la société; elle peut s'attaquer aux courtisans, aux hypocrites, aux mauvais et jaloux poètes; elle est essentiellement morale. Aristophane

Digitized by Microsoft®

peint moins l'homme universel que le peuple Athénien dont il ne pouvait corriger la sotte crédulité pour les Cléons qui le trompaient en le flattant. Au point de vue historique, les pièces d'Aristophane offrent un très vif intérêt; mais, malgré l'imagination du poète, la vigueur, le feu et souvent l'exquise élégance de sa langue, ce ne sont que des satires éloquentes et courageuses d'une époque disparue; elles restent des documents anciens, pleins de passion et de vie, pour servir à l'histoire de la période la plus agitée de la démocratie athénienne.

Les chefs-d'œuvre de Ménandre furent brûlés par les empereurs byzantins qui se montrèrent trop dociles aux conseils de leurs directeurs de conscience. Ce zèle excessif n'a laissé subsister que quelques fragments cités çà et là dans les ouvrages anciens. Mais, s'il faut en croire tous les témoignages de l'antiquité, Ménandre fut un grand poète qui étudia le cœur humain et sut donner la vie humaine en spectacle aux vivants eux-mêmes. Toutefois Molière ne put rien lui devoir, puisque son théâtre ne nous est point parvenu.

Plaute, comme Aristophane, avec plus de rudesse et de brutalité, mais avec autant de verve et de bouffonnerie, a peint la société romaine de son temps. Sa comédie est une satire sociale. Le sénat romain était d'une sévérité excessive pour le théâtre : il restreignait les limites du champ ouvert à ses observations. Plaute sut cependant dans ce champ étroit se mouvoir à l'aise, et sa principale originalité consista à venger l'esclave des cruautés de son maître, en prêtant à la victime l'intelligence et souvent la probité, au bourreau la sottise et parfois même la scélératesse. Mais, comme il était interdit aux poètes de mettre sur la scène la famille romaine, la matrone et sa fille, par suite, la tendresse maternelle et l'amour chaste, les jeunes gens que nous montre Plaute n'ont de commerce qu'avec les entremetteuses et les courtisanes. Quelle différence avec Molière devant qui s'ouvrait, soit à la cour, soit à la ville, puisqu'il lui était permis de toucher à tout, sauf au principe sacré de la royauté, une immense galerie de vices, de travers, de manies, de ridicules, et qui pouvait, pénétrant dans la maison du bourgeois, dans le boudoir de la coquette, même dans le salon du courtisan, observer de près les intrigues, les faiblesses et les lâchetés!

Térence fut un disciple de Ménandre, presque son traducteur, si l'on s'en tient à son propre aveu. Peut-être faut-il voir dans cet

Digitized by Microsoft®

aveu un excès de modestie? Car il a imité d'autres poètes, et il a su s'approprier ce qu'il empruntait. Cependant il est bien certain qu'il n'ose guère voler de ses propres ailes, et que son théâtre rappelle beaucoup plus les fables grecques qu'il n'est l'image saisissante de la société romaine au temps de Scipion et de Lélius. Il est donc moins personnel, moins observateur que Plaute : sa gaieté n'est point intempérante; elle est discrète et délicate; il s'attendrit quelquefois, et même chez lui le bonhomme Chrémès élève souvent la voix. Mais ce qui lui manque, — et critiques anciens et modernes se sont accordés pour le reconnaître, — c'est la verve, l'audace, l'originalité. Ses comédies sont moins faites pour être jouées que pour être lues. Il est plutôt écrivain poli et élégant qu'auteur dramatique capable de donner une nouvelle vie aux personnages que lui fournissent les Ménandre et les Diphile.

Ainsi donc, dans l'antiquité grecque et latine, Ménandre mis à part, faute de points de comparaison, nul poète ne saurait être placé au-dessus de Molière. Et cependant Molière a la bouffonnerie entraînante d'Aristophane, la hardiesse et la vigoureuse gaieté de Plaute, la sensibilité et la délicatesse de Térence. Il a de plus qu'eux le « don de réaliser dans des types individuels les traits généraux de la nature humaine (1). »

Est-ce à dire cependant que Molière n'ait point profité de la lecture d'Aristophane, de Plaute et de Térence? On connaît le mot qu'il avait, dit-on, souvent sur les lèvres : « Je prends mon bien partout où je le trouve. » Nous aurons plus d'une fois, dans le cours de cet ouvrage, l'occasion de montrer les sources diverses où a puisé Molière. Il a trouvé un peu de ce bien chez les classiques, et il a pris ce qu'il a trouvé. Il avoue lui-même que jusqu'aux *Précieuses ridicules* il étudiait Plaute et Térence, et épluchait les fragments de Ménandre. Molière a imité Aristophane, Plaute et Térence, mais il a perfectionné ce qu'il leur a emprunté. Il a fondu avec un art exquis ses imitations avec ses observations originales. Aristophane ne pouvait rien lui fournir comme sujets de comédies : les mœurs françaises étaient trop différentes des mœurs athéniennes. Il demande à l'auteur des *Nuées* des détails de situation et des traits de dialogue. Il sait choisir dans l'œuvre romaine de Plaute les caractères qui peuvent être de tous les

(1) Gérusez, *Histoire de la littérature française*, t. II.

Digitized by Microsoft ®

temps et les intrigues qui n'ont pas besoin, pour attacher, de se dérouler dans une société plutôt que dans une autre. L'*Aululaire* et l'*Amphitryon* de Plaute deviennent l'*Avare* et aussi *Amphitryon*. Au théâtre de Térence il prend les caractères des deux frères (les *Adelphes*) qui élèvent leurs fils et pupille d'une façon toute différente, l'avantage ne restant point à l'éducation trop sévère, mais, en transportant ces figures dans sa comédie de l'*École des Maris*, il transforme l'idée du poète latin : ce ne sont plus deux jeunes hommes que des pères élèvent; ce sont deux jeunes filles que leurs tuteurs se réservent pour femmes, remplissant par anticipation leurs rôles, l'un de mari jaloux, l'autre d'époux complaisant, ce dernier comprenant mieux que son frère que dans l'âge mûr l'amour, pour être supporté, doit être aimable et peu exigeant.

Il n'y a aucun rapport entre la comédie de Molière et le théâtre des premiers siècles du moyen âge. Ce théâtre, essentiellement religieux, à la fois grave et bouffon, emprunte ses sujets à l'histoire sainte; il fait en quelque sorte partie du culte. Au treizième siècle, il y a comme un essai de comédie profane, mais ce n'est encore qu'un embryon. Viennent les *Mystères* d'abord, où l'élément tragique domine jusqu'à ce qu'il règne exclusivement, puis les *soties*, petites pièces satiriques où sous des allégories téméraires est ridiculisé tout ce qui est puissant et abuse de la puissance.

Nous sommes encore loin de la comédie. Ce qui en approche le plus, c'est *la farce* où à côté d'êtres symboliques se trouvent déjà des personnages réels. La farce la plus célèbre fut celle de *Maître Pierre Pathelin* où la satire est particulière, s'appliquant à un certain nombre de personnages déterminés. Au seizième siècle, comme pour les autres genres de poésie, les écrivains qui abordèrent la comédie se firent gloire de n'être que les tributaires de l'antiquité latine et grecque et du théâtre italien.

Nous arrivons aux prédécesseurs directs de Molière. Le plus digne d'être cité, parmi les premiers, est Pierre de Larivey, l'auteur de la comédie des *Esprits* où se rencontrent des traits de mœurs véritables et un caractère d'avare heureusement esquissé. Après Pierre de Larivey, nous avons les imitateurs du théâtre espagnol, qui avait remplacé dans la faveur du public et des écrivains la farce italienne, les Hardy, les Théophile, les Scudéry et les Scarron. Il reste deux des comédies qui ne sont que des ébauches où l'imagination

Digitized by Microsoft ®

a le pas sur l'observation, des tissus d'événements romanesques qui semblent produits par le hasard; comme dans la farce italienne, ce sont toujours les mêmes personnages, le docteur, le capitan, le juge avec leurs ridicules convenus; comme dans la comédie latine, vous voyez des jeunes gens poursuivant des courtisanes, des esclaves fripons tirant par leur adresse des « barbons de pères » l'argent qui est le nerf de l'amour galant; vous voyez aux prises le maître et le valet, le premier attendant tout du second, et le second faisant payer cher au premier les ressources de son imaginative; comme dans le théâtre espagnol enfin, le romanesque et la fantaisie, l'imprévu et l'invraisemblable se disputent les yeux, sinon l'attention des spectateurs. Mais de caractères, il n'y en a pas l'ombre; l'observation de la nature, vous en chercheriez en vain la moindre trace. La gaieté seule, cette qualité qui n'a jamais manqué en France à quelque époque que ce soit, anime un peu ces imitations lourdes et complexes.

Corneille lui-même, avant le *Menteur*, a donné dans ces défauts. Son seul mérite était une langue déjà formée, nette et franche. Cependant déjà avec *Mélite* la vraie comédie semble s'annoncer. Si dans ses premières pièces l'intrigue est fort embrouillée, si les acteurs sont toujours des personnages de convention et s'il n'y a encore que des situations au lieu de caractères, Corneille est plus difficile à se contenter que ses contemporains; il imite avec plus de réserve et souvent invente ingénieusement d'autres moyens que ceux qui étaient communément employés pour amuser la foule. Il élève un peu le goût du public; bientôt il leur offrira une comédie véritablement digne de ce nom, le *Menteur*, et Molière avouera que, sans cette pièce qui lui a montré la véritable voie où il devait s'engager, il eût continué de faire des comédies d'intrigue. Dans le *Menteur*, cependant, quelque supérieure que fût cette œuvre aux compositions plus ou moins insipides qui l'avaient précédée, restaient bien des défauts que devait éviter Molière, comme, par exemple, pour ne citer que les plus saillants, l'invention encore arbitraire des situations, l'inconstance des mœurs dépeintes, qui étaient aussi espagnoles que françaises, et la présence trop visible du poète qui parle au nom de ses personnages.

Molière ne trouva pas du premier coup l'admirable forme qu'il a su doner à son théâtre depuis l'*École des Maris :* il tâtonna longtemps avant d'en être absolument maître, et il commença par

Digitized by Microsoft ®

divertir le public au moyen de farces à la manière des Italiens. N'oublions pas qu'avant de charmer les Parisiens il courut assez longtemps la province, et qu'il dut, pour complaire à ses spectateurs provinciaux ou campagnards, composer à la hâte de petites comédies en un acte sur des sujets faciles et connus. On en cite quelques-unes que La Grange ou La Thorillière, dans leurs registres, disent être de Molière : le *Docteur amoureux*, *Gorgibus dans le sac*, le *Fagoteux*, ébauches des *Fourberies de Scapin* et du *Médecin malgré lui*, la *Casaque*. Ces farces n'ont pas été imprimées : Molière n'y avait pas mis la dernière main, et il les supprima plus tard « lorsqu'il se fut proposé pour but, comme dit La Grange (préface de l'édition de 1682), dans toutes ses pièces d'obliger les hommes à se corriger de leurs défauts. » Mais il en est deux, la *Jalousie de Barbouillé* et le *Médecin volant*, dont il nous reste le texte que tous les critiques autorisés attribuent à Molière.

Après la farce à laquelle il devait revenir plus d'une fois encore pendant sa carrière, Molière s'attaqua à la comédie d'intrigue. Il délaissa bientôt ce genre, et, à partir de l'*École des Maris*, toutes ses pièces un peu importantes furent des comédies de caractères.

Avant d'apprécier rapidement l'œuvre de Molière, il convient de classer ses pièces selon leurs caractères déterminés. Nous ne parlerons dans cette étude préliminaire ni des *Précieuses ridicules*, ni du *Misanthrope*, ni de *l'Avare*, ni du *Bourgeois gentilhomme*, ni des *Femmes savantes*, ni du *Malade imaginaire*, puisque nous leur consacrons des analyses spéciales. Le théâtre de Molière peut se diviser en farces, comédies d'intrigue, comédies de mœurs, comédies de caractères. Dans la première catégorie se rangent : la *Jalousie de Barbouillé*, le *Médecin volant*, le *Mariage forcé*, le *Médecin malgré lui*, *Monsieur de Pourceaugnac*, les *Fourberies de Scapin*, la *Comtesse d'Escarbagnas;* dans la seconde : l'*Étourdi*, le *Dépit amoureux* et *Sganarelle;* dans la troisième : les *Précieuses ridicules*, l'*École des Maris*, l'*École des Femmes*, *Georges Dandin*, le *Bourgeois gentilhomme*, les *Femmes savantes;* dans la quatrième : *Don Juan*, le *Misanthrope*, le *Tartuffe*, l'*Avare*, le *Malade imaginaire*. Restent des pièces qu'il est assez difficile de définir et qui ont été composées rapidement sur la demande du roi, sortes de tour de force qui exigent plus de souplesse et de facilité que de véritable talent : la *Princesse d'Élide*,

Digitized by Microsoft®

l'*Amour médecin*, *Mélicerte*, la *Pastorale comique*, l'*Amour peintre*, les *Amants magnifiques*. Pour terminer cette nomenclature, nous citons le seul échec sérieux de la carrière du poète, *Don Garcie de Navarre*, essai malheureux dans le genre héroïque; deux comédies à part, *Amphitryon*, imitation en vers libres de la comédie de Plaute; *Psyché*, en collaboration avec Corneille, et toute empreinte des aimables souvenirs de la mythologie antique; une pièce à tiroirs, les *Fâcheux*, composée aussi pour une fête royale; deux comédies enfin fort intéressantes parce que Molière s'y est dépeint comme critique, auteur et acteur, et où l'on peut surprendre le secret de son art : la *Critique de l'École des Femmes* et l'*Impromptu de Versailles*.

Dans tout son théâtre, Molière s'est attaché à exprimer les faiblesses et les vices, à peindre les manies et les ridicules. Si on compare son œuvre aux comédies que ses prédécesseurs ont écrites, on appréciera son prodigieux mérite d'invention. Il y avait tout à faire en France pour la comédie lorsque Molière parut. Son génie a suffi à une si lourde tâche. Il s'est attaqué courageusement au vice et l'a terrassé : il a démasqué ou bafoué don Juan, Tartuffe, Harpagon. Il a raillé les faiblesses; il a raillé le Sganarelle de l'*École des Maris*, celui du *Mariage forcé*, *Georges Dandin*, sans se laisser arrêter par ce que ces faiblesses parfois avaient de touchant, de pitoyable même : les quarante ans d'Arnolphe et son amour sincère pour une jeune fille de dix-sept ans n'ont point trouvé grâce devant sa critique, malgré la ressemblance que les spectateurs eux-mêmes pouvaient faire entre ce personnage et l'auteur qui l'avait créé. Il a poursuivi tous les ridicules, leur déclarant une guerre acharnée : les pecques provinciales qui veulent imiter les véritables Précieuses; les faux savants, Trissotin, Vadius, Lysidas, qui ne sont maîtres que dans la science de l'envie; Philaminte, Bélise, Armande, entêtées de bel esprit et perdant de gaieté de cœur ce qui fait le mérite d'une mère, d'une tante que le célibat n'a pas affolée, d'une sœur aînée, la dignité, la bonté, la grâce; les Fâcheux qui importunent autrui de leurs affaires ou même de leurs projets, les médecins qui eussent mieux aimé voir mourir tous leurs malades que renoncer à leur robe, à leur latin et à leur Aristote, le bourgeois prétentieux qui veut se faire passer pour gentilhomme et paie du repos et de la fortune de sa famille cette vanité misérable. Il a observé les manies avec

Digitized by Microsoft®

une rare perspicacité : ici, c'est Argante, qui s'imagine être malade quand il est sain et vigoureux, qui sacrifie tout à sa folie : l'argent de la maison donné aux Purgon et aux apothicaires, et jusqu'au bonheur de sa fille, qu'il veut marier à un médecin, prenant ainsi un gendre pour le servir; là c'est Alceste dont la vertu chagrine se révolte contre les moindres travers avec la même indignation qu'elle éclaterait contre les crimes. Même dans ses farces, Molière n'a pas perdu de vue le but qu'il s'était proposé. L'observation humaine, la plus fine et la plus pénétrante se décèle, pour ne citer qu'un exemple, dans le *Médecin malgré lui*, où se trouve cette scène d'un comique si franc, cette image si ressemblante de la réalité : une femme battue par son mari, criant sous les coups, puis aidant son mari à rosser le voisin qui intervient pour la défendre.

Il est à remarquer que Molière s'attaqua moins au vice qu'il ne combattit les ridicules : c'est que le vice résiste à tous les assauts. Le type de Don Juan n'a point disparu de la société; il existe encore des familles où Tartuffe veille sur une proie facile et n'attend que le moment favorable de la saisir; Harpagon n'a corrigé personne. Le libertinage, l'hypocrisie et l'avarice sont des vices inhérents à la nature humaine, qu'il est difficile au moraliste chrétien ou philosophe de déraciner, à plus forte raison, à l'auteur comique. Le théâtre n'a pas à être une école de vertu; il a rempli son véritable rôle, quand il est une école de bienséance. C'est ce qu'a si bien compris Molière. Le ridicule peut sinon s'anéantir, du moins diminuer, et n'a-t-on pas le droit de dire que les *Précieuses ridicules* et les *Femmes savantes* ont eu la gloire, sinon de détruire complètement le pédantisme féminin, du moins de le rendre plus rare? L'exemple d'Arnolphe ne fait-il point plus circonspects et plus prudents ceux qui veulent, comme lui, changer la nature et s'imaginer qu'un homme mûr amoureux n'a rien à redouter d'un jeune et aimable rival? Nombre de célibataires qui ont l'âge du Sganarelle du *Mariage forcé* ne consultent ni Pancrace ni Marphurius; ils ne pensent point à épouser soit Dorimène soit quelque autre. Molière a donc composé plus souvent des comédies où sont dépeints des ridicules et des manies. Il a compris que de ce côté la victoire était plus facile.

La *Jalousie de Barbouillé* est le canevas de *Georges Dandin*. Dans les commencements de sa carrière, Molière, nous l'avons dit,

Digitized by Microsoft®

joua des farces à l'imitation des Italiens. Ainsi il emprunta le sujet de la *Jalousie de Barbouillé* à un conte de Boccace, dont voici l'analyse : « Une certaine nuit, Tofano ferme la porte de la maison à sa femme restée dehors. Ne pouvant par ses prières obtenir de rentrer, elle fait semblant de se précipiter dans un puits, et y jette une grosse pierre. Tofano sort de sa maison et court au puits; elle cependant rentre, lui ferme à son tour la porte, et se met à le gronder et à l'injurier. » Il est aisé de voir qu'il y a dans cette donnée une idée fort plaisante de comédie. Boccace nous montre un mari et une femme qui ne s'entendent point; Molière fait plus et mieux : la femme de Barbouillé est jeune et coquette; Barbouillé est vieux et jaloux. Le tour joué par la femme au mari devient ainsi plus amusant et plus cruel. Molière reprendra plus tard cet essai de jeune homme et s'en servira pour son troisième acte de *Georges Dandin*.

La seconde farce qu'on attribue à Molière, le *Médecin volant*, est aussi d'inspiration italienne. Pour la première fois le poète y dirige ses coups contre les médecins. Molière s'est certainement souvenu de cette petite comédie lorsqu'il a composé l'*Amour médecin* et surtout le *Médecin malgré lui*. Vous y voyez un lourdaud du nom de Sganarelle que son maître Valère veut déguiser en médecin pour duper le bonhomme Gorgibus dont il convoite la fille Lucile. Il s'agit d'arracher la belle à la prison où la tient enfermée son père, loin, bien loin du galant. Gorgibus est tout à fait le sot bonhomme que Valère annonçait à Sganarelle, car le médecin improvisé n'a qu'à parler d'Hippocrate et de Gallien et qu'à citer du latin plus ou moins orthodoxe et même du français, des lambeaux de vers de tragédie, pour en imposer au vieillard. Il lui conseille de faire prendre l'air à sa fille et de la loger dans un jardin éloigné de la geôle paternelle. Ainsi les amoureux se rapprocheront, et la surveillance de Gorgibus sera en défaut. Le déménagement s'opère, et cependant Sganarelle amuse Gorgibus pour l'empêcher d'accompagner Lucile. Dans les inventions de Sganarelle, pas si lourdaud qu'il en a l'air, il y a en germe nombre de fourbes de maître Scapin. Fourberie d'esprit et souplesse du corps, tout y est : Sganarelle saute par les fenêtres et vole pour ainsi dire avec une telle rapidité que les yeux les plus curieux sont éblouis par ses tours d'adresse : c'est bien le Docteur *volant*. A la fin la ruse se découvre, mais Gorgibus consentira à l'union de

Digitized by Microsoft ®

Valère et de sa fille Lucile, car Valère, comme tous les jeunes gens de Molière, a du bien, quelque naissance, et beaucoup de probité.

Lorsque Molière donna sa troisième farce, le *Mariage forcé*, il était fort célèbre; il avait fait représenter l'*École des Maris* et l'*École des Femmes*. Il était en faveur et déjà le roi songeait à faire servir son talent aux divertissements de la cour. Louis XIV lui avait demandé une première pièce qui fut les *Fâcheux;* il lui en demanda une seconde qui devait être le *Mariage forcé*. Noblesse obligeait en quelque sorte. Molière ne pouvait plus se contenter, bien qu'il eût peu de temps pour composer ses comédies de commande, de quelques plaisanteries faciles, un peu grasses même,- comme dans ses deux premières farces. Le roi devait figurer dans le ballet qui suivait la comédie. Aussi, bien qu'il y ait dans le *Mariage forcé* beaucoup de bouffonnerie, comme d'ailleurs le permettait le genre, et toujours l'imitation du théâtre italien, on y rencontre des traits plaisants de comédie et une observation originale. Sganarelle, à cinquante-deux ans, songe à se marier: il fait part de son projet à un vieil ami, Géronimo. Celui-ci l'en dissuade. Les sages raisons données par Géronimo n'ébranlent point Sganarelle, parce qu'elles blessent surtout son amour-propre. Géronimo finit par se désintéresser, même quand il sait que la belle n'est autre que la coquette Dorimène, et il félicite ironiquement son compère de l'heureux choix qu'il a fait. Dorimène qui ne voulait un mari que pour échapper à la contrainte paternelle attend avec impatience l'heure de la liberté. Mais, croyant Sganarelle encore plus sot qu'il n'est, elle commet l'imprudence de chanter en sa présence l'hymne de l'indépendance conjugale. L'imprudent réfléchit. Molière, impitoyable dans son observation, nous a montré dupes et malheureux les Arnolphe et les Dandin; une fois dans sa carrière, il prête un peu de bon sens à un vieillard amoureux; il lui ouvre les yeux au bord du précipice. Sganarelle consulte deux habiles hommes pour savoir s'il fera bien à son âge de prendre femme. Mais les deux savants, l'impétueux Pancrace et le calme Marphurius, poursuivant leurs méditations tout en l'écoutant, ne lui proposent point de solution. Il n'est pas plus heureux avec deux magiciennes égyptiennes. Il se « dégoûte » tout à fait de son mariage quand il voit le beau Lycaste parler de près à sa future femme. Il veut alors se dégager. C'est d'abord avec Alcantor, le père de la belle; mais tout ce qu'il dit pour inspirer le mépris de

Digitized by Microsoft ®

sa personne ne produit aucun effet; Alcantor est bien un père de la comédie de Molière; Sganarelle prend sa fille sans dot, cela lui suffit : Sganarelle a toutes les qualités et tous les charmes. Il se retire cependant devant l'insistance de son gendre, car il n'a pas perdu l'espoir de lui donner ce doux nom, bien résolu à mener les choses à un dénouement heureux pour lui. En effet son fils Alcidas, duelliste redoutable, vient à son tour faire entendre raison au pauvre Sganarelle. Et c'est le mariage forcé! N'avions-nous pas raison de dire plus haut que dans cette farce il y avait une observation originale et des traits qui appartiennent à la vraie comédie?

Ces qualités se retrouvent, et à un plus haut degré, dans le *Médecin malgré lui*. Cette farce eut toujours un très grand succès. La bouffonnerie y prend moins de place que l'art; l'allure en est vive et la gaieté entraînante; dans aucune autre de ses comédies, la fantaisie de Molière n'a été plus éclatante. Reprenant le canevas du *Fagoteux* et même un peu celui du *Médecin volant*, Molière y déclare la guerre aux médecins plutôt qu'à la médecine, aux côtés ridicules de cette profession si honorable aujourd'hui mais qui, au temps du poète, confinait au pur charlatanisme et cherchait à sauver sa profonde nullité par une solennité grotesque. Le *Médecin malgré lui* est une pièce essentiellement française : elle doit nombre de ses heureuses facéties à nos vieux fabliaux, surtout au « Vilain mire », c'est-à-dire au « Paysan médecin ». Mais si le fond du sujet a été emprunté par le poète, quelle originalité dans les détails, dans cette première scène de la comédie qui est la peinture d'une vérité si parfaite de ce que pouvait être un ménage populaire sous le règne de Louis XIV, dans la seconde, où l'intervention du voisin Robert est si mal récompensée, dans les traits plaisants qui abondent sur les lèvres de Sganarelle répondant aux domestiques de Géronte, dans l'heureuse idée qui vient au poète, après Rabelais, je le veux bien, mais qui est cependant mise au point par lui pour le théâtre, de faire de Lucinde, la malade par amour, une muette à qui sans beaucoup de peine le faux docteur rend la parole!

Monsieur de Pourceaugnac fut joué devant la cour, pour la première fois, à Chambord. Comme dans tous les divertissements composés pour le roi, cette farce était entremêlée d'entrées de ballet et de musique. Elle fut presque improvisée en quelques jours par Molière. Malgré la rapidité avec laquelle elle fut écrite, elle plut à la cour et remporta un grand succès à la ville. Elle est en effet très gaie,

Digitized by Microsoft ®

d'une gaieté étourdissante; les plaisanteries un peu grasses sur les lavements n'empêchent pas qu'elle n'ait aussi certains mérites qui la font goûter des délicats. Ainsi la consultation des deux docteurs est une satire frappante de vérité du charlatanisme inconscient souvent, auquel leur ignorance condamnait les médecins du temps de Molière; cette scène est d'un comique irrésistible, mais d'un comique d'observation. Dans *Monsieur de Pourceaugnac* comme dans *le Médecin malgré lui*, comme dans presque toutes les œuvres du poète, les commentateurs pourraient relever des imitations. Dans *Monsieur de Pourceaugnac*, par exemple, les deux fourbes Sbrigani et Léandre rappellent Léonide et Liban de l'*Asinaire* de Plaute : les quatre drôles se congratulent réciproquement pour leurs méfaits et l'adresse qu'ils y déploient. Ailleurs, Plaute semble encore avoir été mis à contribution : il y a, dans les *Ménechmes*, un personnage que l'on croit fou et qui est soumis à l'examen d'un médecin, véritable ancêtre des docteurs de *Monsieur de Pourceaugnac*. Molière serait encore le débiteur de Scarron, l'auteur du *Marquis ridicule* ou de la *Comtesse faite à la hâte*. Qu'importent tous ces rapprochements? « Molière, dit Sainte-Beuve, le plus créateur et le plus inventif des génies, est peut-être celui qui a le plus imité, et de partout. » Oui, les imitations chez Molière sont de toute source et infinies. Plaute, Térence, Horace, Boccace, Rabelais, Regnier, Montaigne, Boisrobert, Cyrano de Bergerac, d'autres encore, tous lui ont fourni quelque chose, des sujets, des caractères, des scènes, des traits. Mais tout ce qu'il imite en passant dans son œuvre se transforme. Les *Fourberies de Scapin* sont imitées de Térence, avec quelques souvenirs de Plaute çà et là; car, nous le savons, Molière ne s'attache exclusivement à aucun modèle; il prend aux uns et aux autres ce qui convient le mieux à son tour d'esprit : son imitation est éclectique. Et même les *Fourberies de Scapin* sont bien différentes du *Phormion* de Térence. D'abord, le mouvement, la langue, l'intrigue ne sont pas les mêmes dans les deux pièces. Tout est lent, sage et raisonnable chez le poète latin; chez le poète français, c'est la verve la plus animée, la gaieté la plus entraînante. Il n'y a que les traits heureux d'observation, les mots franchement comiques qui les désignent que Molière prend sans déguisement à son devancier. Pour les caractères, quels changements! Phormion est un parasite, type bien connu dans l'antiquité, mais qui n'existait plus du temps de

Digitized by Microsoft®

Molière; Molière le remplace par le valet Scapin, cousin germain du souple Mascarille de l'*Étourdi;* les jeunes amoureux ont pris le masque moderne, et les pères avares et grognons se rapprochent beaucoup plus des Gorgibus et des Harpagon que des vieux barbons du théâtre latin. Boileau fut, dans son *Art poétique*, très sévère pour Molière, et ce fut précisément la farce que nous apprécions qui provoqua ses rigueurs. Il accusa l'auteur du *Misanthrope* d'avoir dans cette pièce, allié Tabarin à Térence. Cette alliance existe en effet. Molière, préoccupé surtout d'amuser le public, n'a pas craint d'emprunter à Tabarin la scène bouffonne où le vieux Géronte, placé dans un sac, est roué de coups par Scapin qui se venge de mauvais traitements antérieurement reçus. Il est redevable aussi de la scène de la galère à un autre poète, à son ancien condisciple, Cyrano de Bergerac. Mais l'idée imaginée par Cyrano ou empruntée par lui aux Italiens, Molière l'a reprise et se l'est appropriée par la façon toute nouvelle dont il a su la présenter. Le même poète qui a composé le *Misanthrope* peut écrire les *Fourberies de Scapin* sans déchoir. Qui peut le plus peut le moins. Et, d'ailleurs, est-ce un mince mérite que d'exciter, trois actes durant, le rire des spectateurs, de tenir la curiosité tout le temps en éveil par la bonne humeur la plus joyeuse et la plus bouffonne?

La dernière farce, dont nous ayons à parler, la *Comtesse d'Escarbagnas*, fut une véritable improvisation. Obligé de faire vite — le roi n'aimait pas attendre — Molière a esquissé une véritable petite comédie, à laquelle manque l'action, et dont le sujet même est à peine posé, mais qui, dans maints endroits, est un portrait de mœurs très réussi. C'est une peinture de la vie de province, une satire des grandes dames ridicules, des femmes de hoberaux qui veulent imiter les véritables comtesses de Saint-Germain ou de Versailles et n'arrivent qu'à les singer, minaudant gauchement quand elles reçoivent les hommages des robins pédants et des lourds financiers d'Angoulême. Pas plus pour *la Comtesse d'Escarbagnas* que pour *Monsieur de Pourceaugnac*, il faudrait croire que Molière ait eu le dessein de ridiculiser deux provinces françaises déterminées plutôt que la province en général. Le Limousin et l'Angoumois ne méritent vraiment ni cet excès d'honneur ni cette indignité. On est porté à croire que ces deux farces, jouées à une époque où Molière était dans tout l'éclat de sa réputation, avaient

Digitized by Microsoft®

été esquissées et déjà représentées autrefois pendant la période laborieuse des débuts et des voyages à travers la France. Sollicité par le roi de fournir au plus vite quelque comédie qui donnât prétexte à un ballet, et pressé par le temps, Molière n'eut qu'à ouvrir ses cartons ou à rassembler ses souvenirs pour reconstituer à la hâte ces deux bluettes dont l'action primitivement s'était passée à Limoges et à Angoulême ; il ne changea même point les noms de lieux.

Sauf les deux premières, où le trait de comique vrai échappe, pour ainsi dire, au génie qui s'ignore encore, toutes ces farces sont de légers crayons de comédie. Si le temps n'eût point manqué au poète, si la mort ne fût point venue trop tôt, il eût certainement repris pour les achever ces ébauches dont la nécessité de plaire au roi et de lui plaire vite, l'empêcha de faire de véritables tableaux. Même dans l'état où elles nous sont parvenues, elles suffiraient à sa gloire. N'eût-il composé que ces essais, Molière serait notre premier comique. Car, « il y a déjà le mouvement inimitable, l'agilité dramatique, la multiplicité des incidents, le revirement imprévu » (1).

Avant d'entrer dans sa véritable voie, avant d'écrire des comédies de mœurs et de caractères, Molière avait donné d'abord presque coup sur coup trois comédies d'intrigue, l'*Étourdi*, le *Dépit amoureux* et *Sganarelle*. Entre le *Dépit* et *Sganarelle* avait paru son premier portrait des mœurs du temps, les *Précieuses ridicules*. Comme dans la farce, dans la comédie d'intrigue, Molière imite les Italiens, mais comme il sait imiter, en s'appropriant ses emprunts.

L'*Étourdi* rappelle l'*Inavvertito, comedia di Nicolo Barbieri detto Beltrame*. C'est une comédie étincelante d'esprit et d'imagination. L'intrigue est menée par Mascarille, maître fourbe, dont la tête est farcie de ruses. Son maître, Lélie, est un jeune étourdi qui a grand besoin de son aide. Mascarille à chaque instant fait les affaires de Lélie; à chaque instant Lélie, sans le vouloir, à contretemps, rend inutiles les efforts de son valet. Il semble que la pièce va finir à chaque bévue commise par l'étourdi, mais elle se relève, Mascarille ayant trouvé un nouveau tour de sa façon qui répare le mal. Mascarille a l'esprit si fécond en ressources qu'il compliquerait l'intrigue à l'infini malgré les maladresses de son maître; mais il faut bien terminer, et le dénouement imaginé par le poète est quel-

(1) Faguet, *les Grands Maîtres du dix-septième siècle.*

Digitized by Microsoft ®

conque. C'est que nous sommes en pleine intrigue; qu'importe comment elle se dénoue, pourvu que les complications aient amusé et occupé le public? Il y a cependant dans l'*Étourdi* plus que dans le *Menteur*, la seule comédie véritablement digne de ce nom avant l'apparition de la première œuvre de Molière, des traits qui rapprochent cette pièce de la comédie de caractère : ainsi les mœurs sont mieux observées et partant plus vraies; on n'est plus seulement dans le domaine de la fantaisie et de l'imagination. Mascarille, Lélie, Trufaldin, Anselme, Pandolphe sont des personnages vivants. La langue, qu'admire Victor Hugo, sans être encore aussi ferme et aussi facile qu'elle le sera six ou sept ans plus tard, est déjà celle de la comédie, vivante et populaire.

Il y a deux pièces dans le *Dépit amoureux;* l'une, — c'est celle que l'on joue encore aujourd'hui et qui a été réduite à deux actes — appartient véritablement à Molière; l'autre, beaucoup plus longue et fort embrouillée, qui ne vaut pas la peine d'être discutée, n'est qu'une imitation d'une pièce italienne. Le *Dépit amoureux* en effet, ce sont ces jolies scènes de brouille entre amants et de raccommodement, si pleines de sensibilité et de franchise, qui sont bien de l'invention de Molière, et qu'il a sous une autre forme, le fonds restant le même, immuable comme la nature qui l'a inspiré, reproduites dans le *Tartuffe* et le *Bourgeois gentilhomme*. Le *Dépit amoureux* ainsi réduit devrait être plutôt compris parmi les comédies de caractère que parmi les comédies d'intrigue; c'est à cause de l'imbroglio qui remplit trois autres actes sur cinq que nous lui avons donné ce classement.

Sganarelle, soit devant Louis XIV, soit à la ville devant les bourgeois, remporta un succès que dépassa seulement l'*École des Maris*. L'intrigue est des plus comiques, et comme le sujet est clair par lui-même, elle ne saurait dérouter et fatiguer le lecteur. « Il y entre un peu plus de caractère, » pour parler comme Voltaire, que dans l'*Étourdi*, et si son dénouement est encore plus mauvais que celui de cette comédie, elle offre cependant aux maris agités, comme Sganarelle, le conseil pratique de ne pas prendre si facilement que leur modèle l'alarme sur de fausses apparences.

Avec les *Précieuses ridicules* et *Sganarelle*, Molière s'achemina vers la comédie de mœurs et de caractère. L'*École des Maris* renouvelait absolument l'art de la comédie au dix-septième siècle,

Digitized by Microsoft®

comme le *Cid* et *Andromaque* avaient renouvelé successivement l'art de la tragédie. L'observation dans l'*École des Maris* est plus profonde que dans les pièces qui l'ont précédée. Pour la première fois il semble que le poète veuille s'appliquer sinon à corriger les vices — but difficile à atteindre — du moins à faire rire les honnêtes gens sur des travers franchement et éloquemment raillés. C'est aussi une comédie de mœurs, parce que les deux frères Ariste et Sganarelle représentent le premier la société nouvelle avec son indulgence raisonnée pour les défauts inhérents à notre nature, le second la société ancienne avec ses rigueurs excessives et étroites. Sganarelle veut prendre un cœur de force, et le cœur d'une femme, l'imprudent! Ariste essayera de gagner celui de Léonor, et il réussira à force de sagesse, de raison, de générosité et d'indulgence. Isabelle et Léonor sont bien de leur temps, elles aussi. Il y avait en 1661 nombre de jeunes filles expertes et résolues comme elles, émancipées même. Léonor n'avait point à se défendre puisqu'elle n'était point tyrannisée, mais elle eût avec autant de volonté qu'Isabelle revendiqué son indépendance d'esprit et la liberté de sa conscience, si elle eût été opprimée. La conduite de la pièce est des plus simples; nous n'avons plus d'intrigue compliquée; les personnages ne sont plus des rôles, mais des caractères. Il ne reste plus rien d'arbitraire et d'artificiel : ce sont des ridicules de la nature. Le parterre va se reconnaître lui-même sur la scène. Sganarelle veut épouser sa pupille Isabelle. Égoïste et vain, il ne doute pas de son consentement. Il ne fait rien non plus pour lui plaire. Il lui refuse tous les plaisirs de son âge; il lui interdit même la société de sa sœur Léonor, fiancée à Ariste, son frère, qui, lui au contraire, laisse à la jeune fille toutes sortes de libertés. Qu'arrive-t-il? Isabelle le déteste; elle n'a qu'un désir, se délivrer de sa prison et de l'odieux geôlier. Elle aime le jeune Valère; il s'en doute bien un peu; mais il faudrait qu'un mot de sa main le convainquît. C'est Sganarelle lui-même qu'elle charge de donner le billet. Sganarelle est trop confiant dans son propre mérite et dans l'excellence de son système d'éducation pour soupçonner un instant le rôle de dupe qu'il joue. Il porte la lettre au destinataire sans songer à l'ouvrir. D'ailleurs, Isabelle, que la contrainte à rendue dissimulée, lui a dit qu'elle l'aimait et ne serait jamais la femme d'un autre. Il l'a cru naïvement. Enhardie par ce premier succès et connaissant bien la vanité de son tuteur, elle lui demande

Digitized by Microsoft ®

ARMANDE BÉJART

VERS 1643-1700

(D'après les portraits et le costume qui lui sont rapportés, communiqués par la *Comédie française.*)

Digitized by Microsoft ®

Digitized by Microsoft ®

d'amener Valère pour qu'elle signifie en sa présence son congé au jeune impertinent. Sganarelle tombe dans ce second panneau, non parce qu'il est sot, mais parce qu'il est vain. Valère arrive en effet, et Isabelle, dans un langage à dessein équivoque, mais que l'intéressé devine, tandis que Sganarelle s'attribue les caresses, fait entendre au galant que le moment est venu de la sauver. Enfin Sganarelle la trouve à une heure tardive sur le seuil de la maison; elle avait résolu de s'échapper; il s'étonne un peu, mais il est bientôt rassuré quand Isabelle lui dit qu'elle a prêté sa chambre à Léonor qui veut y recevoir son amant, précisément ce Valère qui ose la courtiser. Elle rentre seule, sous prétexte de refuser à sa sœur de se prêter à un rendez-vous; Sganarelle l'admire; elle sort bientôt enveloppée d'une mantille. Il la prend pour Léonor et il est ravi en songeant au désespoir d'Ariste quand il se verra si bien récompensé de ses complaisances. Il suit la fausse Léonor, la voit entrer chez Valère, et vient annoncer l'équipée à son frère, heureux du mal qui lui arrive. Mais tout s'explique, et c'est lui, au contraire, qui est impitoyablement raillé.

Il semblait à Molière que le sujet de l'*Ecole des Maris* pouvait être repris et traité à nouveau. L'*École des Femmes* est en effet, le second volume du traité sur l'émancipation de la femme dont l'*École des Maris* est le premier. L'observation, déjà si profonde dans l'*École des Maris*, pénètre ici plus avant dans le cœur humain. C'est moins un tableau des mœurs du temps que la satire toujours actuelle de préjugés et de travers qui ne sont pas près de disparaître. Sganarelle comptait sur les verroux pour être assuré de la vertu de sa femme; Arnolphe compte sur l'ignorance et la simplicité d'esprit dans lesquelles il entretient la sienne pour la maintenir dans l'innocence. Mauvais raisonnement de part et d'autre. C'est la liberté de leur conscience, leur honneur, qui garde les femmes dans le devoir. Depuis Bartholo, on ne fait plus le premier calcul; on fait encore le second, et c'est pourquoi l'*École des Femmes* est une comédie plus populaire que l'*École des Maris*. Mais le résultat est le même dans les deux écoles : le plus fort et le plus malin sont battus par la plus faible et la plus innocente. Arnolphe a adopté au berceau la fille d'une pauvre paysanne; il veut l'élever à sa guise pour en faire sa femme. Il l'a placée dans un obscur couvent où il a recommandé qu'on ne lui apprît rien, qu'on la

Digitized by Microsoft ®

rendit aussi sotte que possible. A sa sortie du couvent, il l'a enfermée dans une maison, à la campagne, sous la garde de deux domestiques qu'il a su choisir parmi les plus simples. Quand le rideau se lève, elle a seize ans. C'est l'âge qu'il attendait pour son mariage. Après un voyage de quinze jours, il vient trouver Agnès, — c'est ainsi qu'on la nomme. Tout est bien changé dans cette maison autrefois si calme; Agnès aime un galant du nom d'Horace, qui a surpris sa retraite, et les domestiques ont été dégrossis par les largesses de l'amoureux.

Arnolphe tient la nouvelle de la bouche même d'Horace, qu'il connaît et à qui il ne veut pas découvrir ses futurs projets par crainte du ridicule et aussi parce qu'il désire, maintenant qu'il est prévenu, écarter l'ennemi de la place. Quand il voit Agnès, elle avoue ingénûment tout ce qui est arrivé; ah! elle a bien profité au couvent! Arnolphe, troublé, mais toujours sûr de lui, sachant d'ailleurs que le galant n'en est encore qu'à l'intrigue, profite de l'aventure pour faire à la pauvre enfant un sermon tout hérissé de menaces et de morale. L'effet contraire est produit. La jeune fille soupire davantage après son amoureux. Arnolphe, se croyant toujours le plus fort, lui ordonne de jeter une pierre à l'impertinent quand il repassera sous sa fenêtre. Elle jette la pierre en effet, mais enveloppée d'une lettre. C'est encore Horace qui raconte ce trait hardi qu'on n'aurait pas attendu de la simplicité d'Agnès. Le piquant, c'est que le jeune homme ignore qu'Arnolphe est précisément le barbon dont il rit si fort. Arnolphe n'habitait point dans la maison où loge Agnès et n'y venait d'ailleurs qu'à la nuit tombante. La comédie continue; Horace a été reçu dans la chambre d'Agnès. Le jaloux en est instruit par l'intéressé lui-même. Il faut en finir; Arnolphe, sachant toujours de la même manière l'heure d'un dernier rendez-vous entre les deux amants, arme ses gens pour rosser le galant; les valets sont à leur poste et chargent Horace tandis qu'il monte à l'échelle de corde; Arnolphe, qui de la fenêtre de sa pupille dirige le guet-apens, ne s'aperçoit pas qu'Agnès s'enfuit de sa chambre pour aller retrouver son amant. Et c'est toujours Horace qui informe l'infortuné Arnolphe de son malheur. Ce malheur est complet, car il est obligé autant par les bienséances que par la nécessité du vaincu de céder Agnès à Horace. Agnès retrouve en effet, au dénouement, un père de qui elle dé-

Digitized by Microsoft®

pend désormais et qui lui donne pour mari cet Horace même qu'elle aime et à qui il l'avait fiancée depuis son enfance.

Dans l'*École des Maris* et dans l'*École des Femmes* Sganarelle et Arnolphe sont sur le point de faire une sottise, un mariage disproportionné; le hasard est plus sage qu'eux; il les affranchit des accidents à venir. Il n'en est pas de même dans *Georges Dandin*. Georges Dandin est un riche vilain qui a épousé la fille d'un gentilhomme et ne rencontre dans cette union malheureuse que désillusions et tourments. C'est une sorte de développement du *Mariage forcé*. Dans cette farce, nous quittions Sganarelle au moment où son hymen était conclu par contrainte; ici, Sganarelle ou plutôt Georges Dandin « a tâté du mariage »; il sait ce qu'il lui en aura coûté de n'avoir pas choisi une femme dans sa condition. Georges Dandin rappelle aussi la *Jalousie de Barbouillé* pour une scène amusante. Cette scène est conduite de la même façon dans les deux pièces. Angélique courait les aventures; en rentrant, elle trouve la porte fermée, son mari ne veut pas lui ouvrir; il fournira aux parents de sa femme qu'il a envoyé chercher, la preuve manifeste de son inconduite. La perfide fait semblant de perdre connaissance. Le bonhomme descend, craignant un vrai malheur. Mais la femme a disparu; la porte se referme, et c'est au tour du mari d'être confondu. Quand les parents arrivent, c'est l'accusateur qu'ils trouvent en faute. *Georges Dandin* fut aussi composée pour une fête de la cour. Mais, soit que le poète fût mieux inspiré que dans la plupart des comédies qu'il écrivit sur commande et eût rencontré un sujet d'une observation plus facile, soit qu'il eût eu plus de temps à lui consacrer, cette comédie a des passages d'une haute portée; c'est une de celles qui ont excité les plus vives polémiques. Elle est certainement très hardie : Molière n'a porté l'adultère proprement dit sur la scène que dans deux pièces, dans *Georges Dandin*, comédie de mœurs, et dans *Amphitryon*, imitation libre de la tragi-comédie de Plaute, et dont l'action se passe entre les dieux et les héros, ce qui diminue et atténue considérablement ce que la fable a de scabreux et de choquant. Dans le théâtre moderne, l'adultère est un sujet de drame devenu presque banal; mais il semble interdit à la comédie. Les honnêtes gens, pour parler comme Molière, ne sauraient en rire. Peut-être l'espèce de gêne que l'on éprouve à la vue de Georges Dandin innocent et forcé par les Soten-

Digitized by Microsoft®

ville de demander pardon à genoux à sa femme coupable, quand les apparences seules sont contre lui, est-elle une des causes nombreuses — elles sont complexes — du succès discuté de cette comédie?

Après l'*École des Femmes*, Molière semblait avoir atteint l'apogée de son art. Il lui était réservé de monter plus haut encore. Il restait un peu de bouffonnerie dans ses premières comédies de mœurs, même dans cette dernière : l'observateur avait chargé certains caractères pour que la vérité, toujours difficile à saisir dans sa simplicité, apparût plus facilement dans toute sa force au plus grand nombre. Les délicats regrettaient cette trace de l'ancien métier. Ils relevaient aussi d'autres défauts qui allaient complètement disparaître dans les œuvres de la seconde manière : les invraisemblances de lieu et d'intrigue, la place publique où s'échangeaient trop souvent des confidences qui doivent rester secrètes, l'arrivée romanesque d'Enrique, ce père qui tombe d'Amérique comme du ciel, la fréquence des *aparté*, — moyen si artificiel, — l'abondance aussi des monologues, si éloignés de la nature dans leur convention, ce dénouement postiche enfin, qui terminait à la diable une œuvre de premier ordre dans son ensemble et conçue avec une originalité si puissante. C'est Molière qui avait ainsi rendu sévères pour lui-même Boileau et tous ces esprits distingués qui d'instinct espéraient en lui un poète qui montrât la comédie épurée de tous ces moyens puérils, un philosophe qui mît à nu « le cœur de l'homme dans la seule diversité de ses mouvements, fournissant à tous les plaisirs de surprise, d'émotion et de rire (1). » Le *Misanthrope*, *Tartuffe*, les *Femmes savantes*, au premier rang de toutes les comédies qu'il écrivit après l'*École des Femmes*, en mettant à part les pièces de divertissement faites trop vite pour compter à côté des chefs-d'œuvre, répondirent complètement à cet idéal.

Don Juan pourrait servir de transition entre l'*École des Femmes* et *Tartuffe* au point de vue de l'art. Laissons de côté le dénouement féerique qui fait sourire plutôt que trembler et qui détonne autant dans cette œuvre de Molière qu'eût détonné un dénouement eschylien dans une comédie de Ménandre. Mais comme nous sommes frappés de la hardiesse extraordinaire de la pensée du poète!

(1) Nisard, *Histoire de la littérature française.*

Digitized by Microsoft ®

En même temps qu'il s'attaquait — les trois premiers actes de *Tartuffe* avaient paru — à une force puissante, et d'autant plus terrible qu'elle se fait une arme de la piété dont l'apparence seule suffit à l'estime de beaucoup de gens, à l'hypocrisie d'un Tartuffe, Molière s'attaque à une autre force redoutable, « au grand seigneur méchant homme ». « Quel mal en effet, dit M. Louis Moland avec tant de justesse, quel mal peut faire l'homme à qui sa naissance permet tout, qui ne rencontre dans ceux qui l'environnent que complaisance et bassesse, qui a tous les moyens de corruption et toutes les chances d'impunité, lorsqu'il n'a plus aucune croyance qui le retienne et qu'il ne respecte plus rien? » *Don Juan* ou le *Festin de Pierre* et le *Tartuffe* se complètent l'un l'autre. *Tartuffe* offre le spectacle de la fausse dévotion, forme déguisée de l'athéisme, et du mal qu'elle fait dans la maison d'un simple bourgeois; Don Juan celui de l'athée qui brave toutes les foudres divines et humaines et profite de sa naissance pour tromper la bonté du roi jusqu'à ce qu'il la lasse, la crédulité de son père, jusqu'à ce que ses vices partout étalés ouvrent les yeux au vieillard indigné, l'amour de femmes du monde et de filles de village que son élégance, son esprit, sa beauté séduisent et perdent, la patience de ses créanciers qu'il flatte, berne et ne paie pas, la fidélité enfin de son valet à qui il devra dans l'éternité ses gages comme il les lui devait sur la terre.

Que d'intérêt, d'action et de passion dans le *Tartuffe!* C'est certainement la plus populaire des comédies de Molière. Un intrus, Tartuffe, qu'un bon bourgeois, Orgon, a rencontré à l'église, et qui a su tromper cette pauvre dupe par les dehors pieux « d'une sainte personne » est entré dans la maison de son protecteur, y a fait adopter les règles de la plus étroite dévotion, aidé dans ses réformes par l'autorité toute puissante du chef de famille et l'approbation hautement déclarée de M^me^ Pernelle, la mère d'Orgon. Au logis on déteste cet ennemi, dont l'hypocrisie religieuse et la perfidie n'ont échappé à personne : le fils Damis parle à chaque instant de lui couper les deux oreilles; Cléante, le beau-frère raisonnable d'Orgon, le persiffle et le raille, puis le supplie, — mais moqueries et prières, sont en pure perte, — de quitter une maison où il a apporté le trouble et le chagrin; Dorine, la suivante, la soubrette au franc parler et au bon sens populaire, lui fait entendre de cruelles vérités

Digitized by Microsoft®

qui n'entament point sa béate indifférence. Mariane regarde en lui avec horreur le mari que son père lui destine; Elmire, plus sage que tous les autres, plus avisée, en femme curieuse et experte qui trouve dans sa bonté agissante le remède à tant de maux, songe à le perdre. Elle y arrivera, dût le moyen être dangereux pour elle-même. Tartuffe est un fort vilain homme qui n'est pas seulement ridicule comme les Sganarelle, comme Arnolphe, comme Georges Dandin, mais qui est effrayant. On sent que Molière a mis toute sa passion et tout son génie à peindre le faux dévot qui est le plus pervers de tous les hommes, le plus redoutable. C'est assurément la seule comédie où Molière ait de parti pris prévenu et instruit les hommes, en les mettant en garde contre le vice le plus odieux de la nature. Celui qu'il a couvert de ridicule, c'est Orgon, la dupe, le niais qui se laisse prendre aux apparences. S'il n'y avait dans cette comédie Orgon et M^me^ Pernelle, si Dorine ne l'égayait de temps à autre par son rire franc et son bon sens si comique, si vrai, si entraînant, s'il n'y avait la jolie scène de dépit amoureux entre Valère et Mariane, *Tartuffe* serait un véritable drame, et un drame des plus noirs. Comment Tartuffe est-il démasqué? Vous le savez. Elmire feint de répondre à la « flamme coupable » qu'il lui montre. Ce drôle convoite en même temps la fortune et la femme de son hôte. Il a déjà obtenu l'une de l'imbécillité d'Orgon qui lui a fait une donation de tous ses biens; il espère que l'autre se donnera d'elle-même. Il se laisse prendre deux fois au piège que lui tend Elmire; la première fois, la précipitation de Damis manque de tout perdre. Si l'habileté de Tartuffe n'eût péché par quelque endroit comme tout ce qui est humain d'ailleurs, c'en était fait de l'expérience tentée par la femme d'Orgon. Mais il est trop épris et il est trop vain, — la vanité est un des travers que Molière attaque sans cesse, — pour ne pas croire à la sincérité des sentiments d'Elmire. La seconde fois, il est perdu sans ressources. Orgon a été témoin de sa déloyauté. Quelque aveugle qu'il fût, il ne pouvait nier l'évidence. Orgon veut chasser le traître; mais c'est l'intrus qui, muni de l'acte en règle de la donation, parle au contraire de mettre tout le monde à la porte de chez *lui*. Il l'eût fait sans pitié si le roi n'intervenant tout à coup dans la personne d'un exempt n'eût châtié l'habile coupable qui n'avait rien à craindre des lois et que seul Dieu ou Louis XIV pouvait atteindre là-haut ou ici-bas.

Digitized by Microsoft ®

Il nous reste peu de chose à dire des pièces qui lui ont été commandées pour servir de divertissements à la cour. Il était difficile qu'il y fût aussi complet que dans ses comédies mûries. Néanmoins il lui échappe, malgré la précipitation du travail, des traits de vrai comique où l'on reconnaît son génie qui seulement sommeille. *Psyché* et *Amphitryon*, on le sait, sont des imitations où il se meut à l'aise, où il lutte, surtout dans *Amphitryon*, d'esprit et de grâce avec Plaute. Si son Sosie n'est pas plus amusant que celui de l'auteur latin, il ne faut pas oublier qu'il a créé à côté de ce personnage déjà connu celui de Cléanthis, la femme de Sosie qui est une merveille, le chef-d'œuvre de la bouffonnerie. C'est la seule pièce qui pour son style ait trouvé grâce devant Fénelon : il est vrai que jamais son vers, libre d'ailleurs, ne fut plus spirituel et plus aisé.

Molière a été souvent attaqué pour son style. On se rappelle le jugement sévère de Fénelon : « En pensant bien, il parle souvent mal; il se sert des phrases les plus forcées et les moins naturelles. Térence dit en quatre mots avec la plus grande simplicité ce que celui-ci ne dit qu'avec une multitude de métaphores qui approchent du galimatias. J'aime bien mieux sa prose que ses vers. Par exemple l'*Avare* est moins mal écrit que les pièces qui sont en vers. Il est vrai que la versification française l'a gêné; il est vrai même qu'il a mieux réussi pour les vers dans l'*Amphitryon*, où il a pris la liberté de faire des vers irréguliers. Mais, en général, il me paraît, jusque dans sa prose, ne parler point assez simplement pour exprimer toutes les passions (1). » De son côté, La Bruyère lui reconnaissait tous les mérites, sauf celui d'écrire purement. « Il n'a manqué à Molière que d'éviter le jargon et le barbarisme (2). » Enfin Vauvenargues disait : « On trouve dans Molière tant de négligences et d'expressions bizarres et impropres qu'il y a peu de poètes, si j'ose le dire, moins corrects et moins purs que lui. » De nos jours, un critique ordinairement sagace, M. Scherer, a repris l'opinion exprimée par Fénelon, La Bruyère et Vauvenargues, et sans ménagement a déclaré que notre grand comique était aussi mauvais écrivain qu'on pouvait l'être, qu'il était un poète extrêmement négligé, et qu'il « ne parvenait à satisfaire aux lois de la versification qu'à force

(1) *Lettre à l'Académie.* Projet d'un traité sur la Comédie.
(2) Les Caractères. Des ouvrages de l'esprit.

Digitized by Microsoft®

d'explétifs, de synonymes et de pléonasmes (1). » Nous allons essayer de discuter ces jugements, d'en dégager ce qu'ils offrent de vrai et d'incontestable, mais d'y faire aussi la part de l'exagération et de la rigueur.

La langue de Molière est puisée aux sources vives du génie national. Elle est facile, souple, riche et populaire. Elle se prête à tous les âges, à tous les sexes, à toutes les conditions. Elle rappelle la familiarité de la conversation. Elle reproduit enfin la vérité des mœurs et des caractères. Alain, Pierrot, Charlotte, Mathurine, parlent comme au village; Tartuffe emploie le langage cauteleux de l'hypocrite; Trissotin, Vadius, Lysidas sont entortillés, précieux; Clitandre est élégant et ferme; Philinte aimable et complaisant; Célimène met de l'esprit dans ses moindres médisances et Éliante une grâce pleine d'abandon dans son plaidoyer en faveur des âmes vraiment éprises; M^me^ Jourdain se fait entendre sans chercher l'expression; elle est simple et précise comme elle est franche. Martine, Dorine, Nicole enfin, en servantes qui ont droit de conseil à la maison, ne font point de façon pour dire ce qu'elles pensent, et le disent clairement. Cependant, si Molière sait prêter le langage qui leur convient aux précieuses, aux courtisans, aux pédants, c'est surtout le bourgeois qu'il fait parler d'après nature. Son œuvre est d'inspiration bourgeoise, et son style abonde en locutions familières, en proverbes d'usage, en métaphores qui enfreignent sans doute les règles de la rhétorique, mais que l'observateur a retenues fidèlement, tandis qu'elles sortaient de la bouche soit d'un oisif de Pézenas soit d'un client dans la maison de son père. On ne saurait croire quelle énergie et quelle couleur ces tours de phrase vraiment populaires et reproduits instantanément sur le papier ou gardés dans une mémoire heureuse donnent au style d'un poète à qui la correction d'ailleurs n'était pas indifférente, mais qui recherchait avant tout dans le dialogue la passion et la vie (2). Aussi n'y

(1) *Études sur la littérature contemporaine,* VIII. Une hérésie littéraire.

(2) « Pour écrire de génie dans la comédie, il faut savoir écouter ses originaux, saisir au passage leurs paroles toutes chaudes et les fixer sur le papier. Le droit du poète sur ce langage se réduit à en ôter les fautes de français. Rien n'est plus écrit de génie dans notre langue que cette conversation du Sganarelle et du Gorgibus, si efficace par tant d'excellentes sentences de ménage, si piquante par ces locutions parisiennes où Malherbe reconnaissait le vrai français. » Nisard, *Histoire de la littérature française.*

Digitized by Microsoft ®

a-t-il guère lieu de s'étonner que La Bruyère ait pu apercevoir dans la langue de Molière ce que nous voyons moins au dix-neuvième siècle : le « jargon » et le « solécisme ». Ce jargon et ces solécismes, c'était la manière toute nouvelle et très naturelle dont s'exprimait le poète; c'étaient les termes du langage courant employés par lui, véritables hardiesses aux yeux d'écrivains de profession, conditions de durée au contraire pour le style d'un auteur dramatique.

Fénelon accepte encore la prose de Molière; mais il ne saurait supporter ses vers. M. Schérer, lui aussi, reproche surtout à Molière sa versification lâche et traînante, encombrée de chevilles et de pléonasmes. Cette critique est formulée avec une sévérité excessive. Il n'est que trop vrai qu'il y a un peu de redondance dans les vers du poète; qu'il s'y rencontre des obscurités, des embarras de construction, des négligences échappées à la précipitation; que ses personnages parfois quittent le ton familier de la conversation et le tour rapide du dialogue pour faire, à tour de rôle, d'assez longs discours où la rhétorique a trop de part; que le style amoureux chez lui n'est point dépourvu d'afféterie et de prolixité. Mais les chevilles que M. Schérer se plaint de rencontrer si souvent dans les vers de Molière ne sont point si nombreuses qu'il le soutient; il est bien rare que si l'idée déjà exprimée dans le premier vers est reprise dans le second, cette répétition n'ajoute au sens et ne le fortifie. Il ne faut pas prendre une gradation ascendante très marquée pour une tautologie. Quant aux pléonasmes, il en est de deux sortes : ceux qui constituent une véritable incorrection grammaticale et ceux qui sont l'expression à dessein répétée de la même idée. Dans la conversation, celui qui veut faire admettre son opinion ne répète-t-il point, souvent dans les mêmes termes, ce qu'il a déjà dit? Ces pléonasmes rapprochent précisément le style de Molière du langage naturel. Il ne faut pas adresser au seul Molière, pour le galimatias amoureux, une critique qui tombe aussi bien sur Corneille, Racine, Boileau, sur tous les écrivains du temps. Et même, en ce qui concerne cet idiome spécial, y a-t-il lieu de tant reprocher au poète l'emploi d'un jargon qui, après tout, était employé dans le monde? De tout temps, les amoureux, quand ce n'est pas un poète moderne qui invente leur dialogue, n'ont-ils point parlé une langue à part, entortillée et peu naturelle, qui n'a rien de la vérité de leur passion? Cependant, à côté des « feux » et des « chaînes » dont brûle ou est entravé Clitan-

Digitized by Microsoft®

dre lui-même, qu'on se rappelle l'exquise délicatesse dans l'expression de la tendresse d'une Elvire ou de l'amour d'Alceste.

Il y a donc un juste milieu à garder entre l'admiration dévote qui soutient que sa langue est irréprochable et la sévérité excessive des critiques qui, à l'exemple de la Bruyère, lui refusent le don d'écrire purement. Il nous semble que M. Émile Faguet dans ses *Grands maîtres du dix-huitième siècle* a su faire judicieusement le départ de ce qu'il y a d'excellent et de moins parfait dans la langue de Molière. Nous lui empruntons bien volontiers ses conclusions : « Molière a une langue très riche, la plus riche peut-être de son siècle, et directement puisée aux sources vives du siècle précédent, colorée, abondante, jaillissante. L'image est presque toujours neuve chez lui et pleine de sens; elle n'a pas cette rigueur superstitieuse qui sent l'école, mais elle est libre, hardie et vivante. La vivacité du tour est un charme, et le mouvement du style est presque toujours incroyable, à désespérer tout imitateur et à dépasser les forces de tout interprète..... Molière est un grand écrivain négligé. Il écrivait vite, pressé par le temps, par les nécessités de son théâtre, par les ordres du roi..... Il n'y a pas, depuis l'antiquité grecque jusqu'à nos jours, un seul poète comique qui puisse, même comme écrivain, être comparé à cet étonnant improvisateur. » Voilà, ou je me trompe fort, l'éloge et la critique mis tout à fait au point.

Arrivé au terme de cette étude, il convient que nous jugions d'ensemble la comédie de Molière. Molière a ramené son art du goût du romanesque au goût du naturel. Il s'est surtout préoccupé de l'étude des caractères. A partir de l'*École des Maris*, l'intrigue, autrefois si importante, n'est devenue pour lui qu'un accessoire indifférent, et c'est à peine même s'il songe à terminer raisonnablement les pièces qu'il a conçues et qu'il conduit jusqu'au dénouement avec tant d'originalité et d'habileté. Je ne vois guère que les dénouements du *Tartuffe* et des *Femmes savantes* qui soient logiques et celui de l'*École des Maris* qui soit naturel. Mais les dénouements de l'*École des femmes* et de l'*Avare* sont sacrifiés : on sait que les acteurs, qui n'ont rien à dire dans les scènes finales de l'*Avare*, pour distraire l'attention ou pour tromper l'impatience du public, s'amusent à des jeux de scène bouffons pendant que leurs camarades expédient la prose du maître.

Molière a surtout voulu faire des portraits qui fussent ressemblants.

Digitized by Microsoft ®

Il a observé les hommes vrais autour de lui, et il a été vrai lui-même. Ses créations sont devenues des types. Fénelon reconnaissait qu'il avait enfoncé plus avant que Térence dans la connaissance de l'homme; on pourrait dire que nul poète dramatique n'a mieux connu que lui les caractères. Ceux qu'il a mis sur le théâtre portent son empreinte. Ce sont de saisissantes figures qui ne s'effaceront jamais à travers les âges. Les noms, d'abord particuliers, d'un grand nombre de ses personnages sont devenus des noms génériques. Arnolphe rappelle l'égoïsme et la vanité de l'homme qui dispose des autres dans son intérêt et croit que tous doivent l'admirer comme il s'admire lui-même; il suffit de dire le nom d'Agnès pour que dans l'esprit s'éveille tout de suite l'idée de l'ingénue dont les yeux s'ouvrent malgré le bandeau dont on les a couverts, les noms d'Isabelle et d'Henriette, pour qu'on songe à ces jeunes filles pleines de bon sens, de caractère et de volonté, qui ne veulent point voir le côté romanesque dans le mariage, ceux de don Juan, de Tartuffe, pour qu'on s'efforce d'éviter, même dans notre époque où les grands seigneurs ont été remplacés par d'autres puissances aussi redoutables, l'homme qui est sûr de l'impunité et accumule autour de lui les dupes et les malheureux, l'hypocrite odieux qui dans l'ombre poursuit ses projets ambitieux. Alceste, c'est le généreux grondeur qu'on s'obstine à ne point trouver ridicule; Philinte, le sceptique aimable que, contre l'idée de Molière qui certainement faisait de ce philosophe accommodant le personnage raisonnable de sa comédie, on s'obstine aussi à ne point estimer à cause de sa résignation impertinente et de son détachement de nos petites misères. Harpagon, Célimène, Arsinoé, Béline, Chrysale, M^me^ Jourdain sont les types inoubliables de l'avare, de la coquette, de la prude, de la marâtre qui abuse de la faiblesse de son second mari pour écarter de son testament les enfants du premier lit, du bon bourgeois qui laisse porter à sa femme dans le ménage celui de nos vêtements qui remplace aujourd'hui le haut-de-chausse du temps de Molière, la femme de bon sens, enfin, qui mériterait chez elle de le porter. Qui sait? Le nom d'Armande des *Femmes savantes* était particulier hier encore à une femme savante, à une exception dans le genre. Demain, dans notre siècle où l'émancipation de la femme ne connaît plus de bornes, ce nom pourrait bien s'appliquer à une espèce entière.

A côté de ces types immortels du théâtre de Molière, de ces figu-

Digitized by Microsoft®

res qui ne sauraient vieillir parce qu'elles sont de tous les temps, vous avez les caractères qui ne se rapportent qu'au siècle de Molière, qui ont, comme toutes ses créations, une grande dose de vérité générale et humaine, mais qui ont aussi leur part de mœurs contemporaines, de mode pour ainsi dire. Il était difficile que Molière ne peignît point les travers de son époque; s'il était artiste, et un artiste de premier ordre, un poète dans toute la force du terme, il était aussi acteur et surtout directeur de troupe. Parmi ces figures contemporaines, observées avec tant de malice et d'exactitude, il faut citer, en première ligne, la fille et la nièce de Gorgibus, les Précieuses ridicules, ensuite les facheux, dont Molière a tracé la silhouette aujourd'hui effacée dans la comédie qui porte ce nom, les pédants Lysidas, Oronte, Trissotin et Vadius, — ils ont bien des successeurs aujourd'hui; mais ces successeurs sont moins naïfs; toutefois Molière a mis chez ces pédants le plus qu'il a pu de l'homme de tous les âges, — tous les médecins et leur malade et les petits marquis qui ont été en butte à ses traits, les acteurs et actrices de sa troupe, *animaux* si difficiles à conduire, les femmes savantes Philaminte et Bélise, M. Jourdain, enfin, qui voudrait aujourd'hui être député ou au moins se faire décorer.

Molière n'a évidemment pas laissé un tableau complet de la vie au dix-septième siècle. Il est mort trop tôt; il avait beaucoup de projets de comédie que sa fin prématurée l'a empêché de réaliser. Dans l'*Impromptu de Versailles*, il reconnaît qu'il n'a pas épuisé dans son œuvre tout le ridicule des hommes. Il n'avait montré l'homme de cour que sous des couleurs sympathiques; il n'y avait pas à Versailles que des Clitandres. Il n'a pas eu le loisir de peindre ces « lâches courtisans de la faveur » qu'il promettait, « ces perfides adorateurs de la fortune qui vous encensent dans la prospérité et vous accablent dans la disgrâce ». « Qui peut dire aussi jusqu'où il serait allé dans la peinture plus circonstanciée de la vie réelle, aristocratique, bourgeoise ou provinciale (1)? » Il eût peut-être repris les types de l'avocat, de l'homme d'affaires, du hobereau de province, des nobles qui redorent leur blason avec la fortune des bourgeois enrichis, du paysan, dont il ne traite qu'en passant, dans les *Fourberies de Scapin*, et dont il n'a laissé que de fugitives silhouettes, le maître Simon de

(1) Jules Lemaître, *la Comédie française après Molière.*

Digitized by Microsoft®

l'*Avare*, le notaire du *Malade imaginaire*, M. de Pourceaugnac et la Comtesse d'Ecarbagnas, les Sotenville, le Pierrot, la Mathurine et la Charlotte du *Don Juan*.

Enfin, à côté de ces figures contemporaines, vous avez les types consacrés par la tradition latine et italienne. Presque tous les valets de Molière sont imités de Plaute ou de la comédie italienne, le Mascarille de l'*Étourdi*, Ergaste, de l'*École des Maris*, La Montagne, des *Fâcheux*, La Flèche de l'*Avare*, Covielle, du *Bourgeois gentilhomme*. Dans les pères de la comédie de Molière, il y a aussi, à côté de traits modernes, beaucoup de la convention antique, non seulement dans les pièces imitées du théâtre latin, comme les *Fourberies de Scapin*, l'*Avare*, mais même dans les comédies fruits de l'observation personnelle. J'en dirais autant des jeunes gens de son théâtre; ils sont amoureux tous comme ceux de Térence et de Plaute; mais s'ils n'avaient point leurs valets pour les aider dans leurs aventures, leur flamme courrait risque d'être rarement satisfaite. Quant aux soubrettes, on a pu dire à juste titre les soubrettes de Molière. C'est dans la création de ces personnages si amusants, dont sa domestique La Forêt a pu d'abord servir de modèle, que Molière a mis le plus d'imagination et de fantaisie. Quel progrès depuis la Lisette de l'*École des Maris* jusqu'à Toinette du *Malade imaginaire*, en passant par Dorine, du *Tartuffe*, et Martine des *Femmes savantes!* Je cite aussi, comme lui appartenant en propre, le maître Jacques de l'*Avare*, le Dubois du *Misanthrope* et surtout le Sganarelle de *Don Juan*.

Molière est un poète moral, si l'on veut bien ne pas prendre le théâtre pour un prêche, si l'on veut voir dans la comédie, ce qu'elle est, la représentation de la vie dans ce qu'elle a d'actuel par rapport au poète qui tient compte des travers de son époque et dans ce qu'elle a de général par rapport au philosophe qui connaît, pour les avoir étudiés à fond, les ridicules de l'humanité. C'est l'idéal que Molière a atteint dans son œuvre imparfaite non au point de vue de l'art, mais faute seulement d'une vie plus longue. Toutes les qualités françaises se trouvent réunies dans son théâtre : l'imagination créatrice, la fantaisie, la délicatesse, la gaieté vraie, l'esprit, et surtout ce qui est si français, la raison indulgente et éclairée s'alliant naturellement au bon sens populaire.

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft ®

LES

PRECIEVSES RIDICVLES.

COMEDIE

REPRESENTE'E

au Petit Bourbon.

A PARIS,
Chez GVILLAVME DE LVYNE,
Libraire-Iuré, au Palais, dans la
Salle des Merciers, à la Iuſtice.

M. DC. LX.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Digitized by Microsoft®

PERSONNAGES	ACTEURS 1659	ACTEURS 1887
	—	—
LA GRANGE, DU CROISY, amants rebutés	La Grange. Du Croisy.	MM. H. Samary. Gravolet.
GORGIBUS, bon bourgeois	L'Espy.	Garraud.
MADELON, fille de Gorgibus, CATHOS, nièce de Gorgibus, précieuses ridicules.	Madeleine Béjart. Catherine de Brie.	Mme Samary. Mlle Kalb.
MAROTTE, servante des précieuses ridicules	Marie Ragueneau ou Marie Hervé.	
ALMANZOR, laquais des précieuses ridicules	De Brie.	
Le marquis DE MASCARILLE, valet de La Grange	Molière.	MM. Berr.
Le vicomte DE JODELET, valet de Du Croisy	Jodelet.	Truffier.
LUCILE, voisine de Gorgibus		
CÉLIMÈNE, voisine de Gorgibus		
Premier porteur de chaise	Du Parc.	Villain.
Deuxième porteur de chaise.		
Voisines.		
Violons.		

La scène est à Paris, dans la maison de Gorgibus.

Digitized by Microsoft®

HISTOIRE DES *PRÉCIEUSES RIDICULES*

AU THÉATRE

(1659-1887)

Les *Précieuses ridicules* furent données pour la première fois le mardi 18 novembre 1659, sur le théâtre du Petit-Bourbon. Molière et ses acteurs étaient à Paris depuis un an; le roi, devant qui ils avaient représenté le 24 octobre 1658, au Louvre, *Nicomède* et le *Docteur amoureux*, avait été satisfait, et leur avait accordé de jouer alternativement avec les comédiens italiens dans la salle du Petit-Bourbon qui faisait partie de l'hôtel du même nom, situé le long de la Seine entre le vieux Louvre et l'église Saint-Germain l'Auxerrois. De son côté, le duc d'Orléans, frère de Louis XIV, protégeait officiellement Molière et ses camarades et leur permettait de prendre le titre de *troupe de Monsieur*. Si Molière n'était point livré à ses seules forces pour entrer en lutte avec ses puissants rivaux de l'hôtel de Bourgogne et de l'hôtel du Marais, il avait cependant fort à redouter surtout de la supériorité des premiers dans la tragédie et du droit qu'ils avaient de s'appeler la *troupe royale des comédiens*. Il lui fallait frapper un grand coup pour piquer la curiosité; il lui fallait imaginer un sujet qui pût joindre la nouveauté à l'intérêt. Il composa les *Précieuses* et prit avec cette comédie une excellente position devant ses concurrents. Laissant de côté les canevas italiens et les traditions jusqu'à ce jour en usage dans le théâtre français, il écrivit une comédie originale, essentiellement française, on pourrait même

Digitized by Microsoft ®

dire parisienne, où, selon le mot si juste de Sainte-Beuve, « il vit les choses avec ses yeux » (1). Le succès de cette petite pièce, bien qu'en prose et en un acte, fut éclatant.

Les acteurs qui créèrent les *Précieuses* étaient les meilleurs de la troupe : Molière, *Mascarille;* Jodelet, La Grange, du Croisy, les personnages du même nom; L'Espy, *Gorgibus;* de Brie, *Almanzor*, du Parc, le premier porteur de chaise; Madeleine Béjart, *Madelon;* Catherine de Brie, *Cathos;* Marie Ragueneau, qui fut plus tard M^lle^ La Grange, ou Marie Hervé (Geneviève Béjart), *Marotte* (2).

Ce n'est pas la première fois que nous voyons le nom de Jodelet. Nous avons déjà eu l'occasion de parler de cet excellent comique dans notre théâtre de Corneille (3). Nous ajouterons ici qu'il entra dans la troupe de Monsieur, avec son frère l'Espy, à Pâques 1659; il venait du Marais. Il ne garda pas longtemps son rôle dans les *Précieuses*, puisqu'il mourut le 26 mars 1660, mais, quoique septuagénaire, il le créa avec la plus amusante bouffonnerie.

Dans la première scène de l'*Impromptu de Versailles*, Molière, s'adressant publiquement à La Grange, lui fait ce bel éloge : « Pour vous, je n'ai rien à vous dire. » Charles Varlet, dit de La Grange (1639-1692), était aussi honnête homme que bon comédien. Il entra dans la troupe de Molière en 1659; il arrivait de province. Molière se plut à le former. Dans les *Précieuses*, il joua, comme du Croisy, sous son nom, sans que le public parisien, qui ne le connaissait pas encore, fût étonné de cette anomalie. A côté d'eux, d'ailleurs, Jodelet, très célèbre au contraire, ne paraissait-il point, dans la comédie de Molière, sous son pseudonyme de théâtre? Dès 1664, Molière donna à La Grange la plus grande marque de son estime en se déchargeant sur lui des fonctions d'orateur de la troupe. On sait qu'à cette époque l'orateur de la troupe annonçait sur la scène les nouveautés qui se préparaient et adressait au public des compliments de reconnaissance. Il fallait à la fois être estimé des camarades et des spectateurs et ne point manquer de tact et d'intelligence pour remplir ce rôle. La Grange était en effet un lettré; nous avons vu qu'il donna en 1682, avec l'aide de Vinot, une édition très soignée

(1) Il faut lire dans les *Portraits littéraires*, t. II, l'étude consacrée à Molière.
(2) Voy. le *Moliériste*, t. IV.
(3) Voir notre Théâtre de Corneille, *Histoire du Menteur*, p. 384.

Digitized by Microsoft®

du théâtre de Molière avec biographie de son maître. Il était aussi fort soigneux, très consciencieux; aussi son *Extrait des recettes et des affaires de la comédie depuis Pâques de l'année* 1659 *jusqu'en* 1685, registre heureusement publié par la Comédie française en 1876, avec une très utile étude sur La Grange, de son administrateur, M. Édouard Thierry, est-il le plus précieux des documents que nous ayons pour servir à l'histoire de la troupe de Molière.

Du Croisy (1630-1695) n'était guère connu non plus en 1659. Il sortait à peine d'une troupe de campagne. On sait qu'il était gentilhomme; son nom de Du Croisy lui venait d'un petit fief de la Beauce. Il s'appelait Philbert Gassot, sieur du Croisy. Dans la tragédie, il était chargé des confidents. Le rôle le plus important qu'il créa dans la comédie fut celui de *Tartuffe*. Molière devait singulièrement l'estimer pour lui confier un pareil personnage. Il joua encore d'original les rôles de Marphurius dans le *Mariage forcé*, du sénateur, dans le *Sicilien*, d'Aristomène, dans la *Princesse d'Élide*, du philosophe, dans le *Bourgeois gentilhomme* et de M. Harpin dans la *Comtesse d'Escarbagnas*.

L'Espy était le frère de Jodelet. On sait très peu de choses de lui. Comme il arrive souvent aux membres d'une même famille qui suivent la même carrière, surtout dans les lettres ou les arts, il eut à souffrir du voisinage de son célèbre frère. L'Espy avait bien l'âge qui convenait au rôle de Gorgibus en 1559, puisque La Grange nous apprend dans le registre dont il a été question plus haut qu'il se retira, en 1663, ayant « plus de soixante ans ».

Edme Villequin, dit de Brie, du nom de la province où il était né, était le mari de la fameuse M^lle^ de Brie, connue pour son dévouement aux intérêts de la troupe et son attachement à Molière. C'était un acteur de second ordre, même de troisième, une *utilité*. De plus il avait un caractère difficile; on le supportait surtout à cause de sa femme. Molière, qui toujours tira parti des défauts physiques ou moraux de ses pensionnaires, lui donnait des rôles conformes à ses allures de bretteur, ou, par contraste, pour amuser le parterre, le chargeait de personnages complètement différents de son humeur, comme celui du « petit garçon » Almanzor.

René Berthelot, dit du Parc, puis Gros-René, en souvenir de sa création du personnage de ce nom dans le *Dépit amoureux*, était le mari de M^lle^ du Parc, dont nous avons parlé dans notre histoire

Digitized by Microsoft®

d'*Andromaque* au théâtre (1). Après avoir joué, à la première représentation, le petit rôle d'un porteur de chaise, il remplaça Jodelet dans celui du vicomte de Jodelet. « Homme fort rond de toutes les manières, » comme il le dit lui-même et de lui-même dans le *Dépit amoureux*, il avait le jeu un peu gros, mais d'un comique irrésistible. Si l'on en croyait Loret, le gazetier de la *Muse historique*, il eût valu « trois Jodelet ». Mais Loret n'était point difficile à contenter, et c'était toujours le titulaire actuel de l'emploi qui avait à ses yeux le plus de talent.

Madeleine Béjart fut l'associée de Molière à l'*Illustre Théâtre* et dans les tournées de province. Pendant une longue carrière, qui ne dura pas moins de trente-cinq ans, soit dans les rôles de reines où elle montrait beaucoup de noblesse, soit dans les soubrettes, où elle était la verve et la gaieté mêmes, elle ne cessa de plaire au public. Molière avait toujours compté sur son intelligence, sur son dévouement, sur son activité : il avait en elle une amie sincère. Dans l'*Impromptu de Versailles*, il rend témoignage aussi à son talent et à son habileté de comédienne. Il devait souvent la consulter, et ne combattre ses avis, le cas échéant, qu'avec une sorte de respectueuse estime Madeleine Béjart créa selon toute vraisemblance le rôle de Madelon dans les *Précieuses*, celui de la suivante dans *Sganarelle;* elle fut tour à tour dona Elvire dans *don Garcie de Navarre*, Lisette de l'*École des Maris;* elle récita, en costume de nymphe, le *Prologue* composé par Pellisson pour la comédie des *Fâcheux*, et y remporta un grand succès de beauté, bien qu'elle eût alors quarante-trois ans, puis elle joua la précieuse Climène dans la *Critique de l'École des Femmes* et parut dans l'*Impromptu de Versailles* comme tous les autres sociétaires, et Molière lui fit tenir un langage plein de franchise et d'autorité. Elle consentit à représenter une Égyptienne, dans le *Mariage forcé*, Philis, dans la *Princesse d'Élide*, Corinne, dans *Mélicerte*. Sa plus belle création devait être la Dorine de *Tartuffe*. On peut dire qu'elle a incarné ce type de maîtresse servante. Elle fut encore, dans l'*Avare*, Frosine l'entremetteuse, enfin Nérine, dans *Monsieur de Pourceaugnac*. A partir de cette pièce (sept. 1669) elle se retira : elle n'avait plus que deux ans et demi à vivre; elle mourut le 9 janvier 1672.

(1) Voy. notre théâtre de Racine, *Histoire d'Andromaque*.

Digitized by Microsoft®

M^lle de Brie (Catherine Le Clerc du Rozet) était entrée à Lyon dans la troupe de Molière : celui-ci avait engagé en même temps que la femme, le mari, Edme Villequin, dit de Brie. Excellente comédienne, elle était aussi d'une remarquable beauté. On sait qu'elle fut toujours très dévouée à Molière; elle était même éprise de lui, et le consola dans ses chagrins. Elle créa dans l'*École des femmes* le rôle d'Agnès, qui fut son triomphe, dans la *Princesse d'Élide*, celui de Cynthie, Arsinoé, du *Misanthrope*, Mariane, de *Tartuffe*.

Marotte était le diminutif familier de *Marie*. Nous avons vu que dans cette comédie, sauf pour Mascarille et Gorgibus, Molière avait donné aux autres personnages principaux les noms mêmes ou les pseudonymes des acteurs qui les jouaient ou des prénoms qui se rapprochaient de ceux qu'ils portaient réellement, par exemple La Grange, du Croisy, Jodelet, *Madelon* (*Madeleine* Béjart), *Cathos* (*Catherine* de Brie). Il est vraisemblable que c'est ou *Marie* Ragueneau ou *Marie* Hervé qui tenait le bout de rôle de Marotte. Marie Ragueneau, fille d'un comédien de province qui se faisait appeler de l'Estang, ne joua jamais que les utilités. Elle épousa La Grange. Marie Hervé n'était autre que Geneviève Béjart, la seconde des sœurs Béjart, la première étant Madeleine, la troisième, Armande, qui fut plus tard la femme de Molière; elle avait pris le nom de sa mère pour se distinguer de sa sœur aînée Madeleine, la seule encore connue au théâtre.

M^lle du Parc, qui ne faisait point partie de la troupe de Molière en 1659, — elle avait été engagée à peu près dans le même temps que la de Brie, mais elle avait quitté ses camarades dès leur arrivée à Paris (1658) pour aller jouer au Marais et n'était rentrée au milieu d'eux qu'à Pâques 1660 — exigea, comme don de joyeux retour, le rôle de Cathos que M^lle de Brie lui céda, sinon volontiers, du moins par esprit de sacrifice. M^lle du Parc y fut « façonnière » à souhait. Molière, dans l'*Impromptu de Versailles*, reconnaissait qu'elle jouait les « façonnières « à merveille, bien que de tels personnages fussent contraires à son caractère, et que c'était en cela précisément, qu'elle « faisoit voir qu'elle étoit excellente comédienne ».

Molière obtint dans le rôle de Mascarille le plus grand succès. Sous sa perruque, qui « étoit si grande qu'elle balayoit la place à chaque fois qu'il faisoit la révérence », avec son chapeau, qui « étoit si petit qu'il étoit aisé de juger que le marquis le portoit bien

Digitized by Microsoft®

plus souvent dans la main que sur la tête », avec ses canons, qui « sembloient n'être faits que pour servir de cachès aux enfants qui jouent à cligne-musette », avec ses souliers enfin, qui « étoient si couverts de rubans qu'il n'est pas possible de dire s'ils étoient de roussi (c'est-à-dire de cuir de Russie), de vache d'Angleterre ou de maroquin » mais « qui avoient un demi-pied de haut », de sorte qu'on était fort en peine de savoir « comment des talons si hauts et si délicats pouvoient porter le corps du marquis, ses rubans, ses canons et sa poudre », Molière avait habillé le personnage de la façon la plus amusante. Excellent comédien, s'il fut médiocre tragique, il se montra un Mascarille parfait de prétentions et de ridicule (1).

Dans les *Précieuses ridicules* Molière visait des originaux puissants; ils montrèrent leur crédit, en faisant interdire cette pièce dès la seconde représentation. Cette persécution ne pouvait qu'aider au succès de la comédie nouvelle; le premier soir, elle avait été jouée avec *Cinna*, sans la moindre réclame. Lorsque l'interdiction fut levée après quatorze jours, les *Précieuses* furent données avec la tragédie de du Ryer, *Alcyonée;* pour cette représentation, le prix du parterre fut au moins doublé. Ce succès ne fit que s'accroître; un moment interrompu pour cause de force majeure (la démolition du Petit Bourbon), il recommença sur la salle du Palais-Royal. En moins de deux ans cette comédie avait atteint le chiffre, très beau pour l'époque, de cinquante-trois représentations.

Très goûtées à la ville, les *Précieuses* furent aussi fort bien accueillies à la Cour et chez les grands. Sans doute, cette comédie se rattachait encore aux canevas italiens que Molière avait longtemps imités; les *lazzi*, les gestes, les jeux de scène multipliés y prenaient une trop large place; Mascarille et Jodelet pouvaient donner libre carrière à leur imagination et ajouter au texte maintes saillies bouffonnes, et la tradition nous apprend que les successeurs de Molière et de Jodelet ne se sont point privés, chacun selon son goût, ou plutôt son manque de goût, d'en agrémenter le dialogue consacré; mais enfin, pour la première fois, des personnages vrais étaient mis sur le théâtre, ainsi Madelon et Cathos, sottes de province qui

(1) Tous les membres de phrase cités entre guillemets sont empruntés à M^lle^ Desjardins, auteur du temps, qui a composé le *Récit de la Farce des Précieuses*.

Digitized by Microsoft®

COQUELIN

Rôle de Mascarille.

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft ®

veulent singer les véritables précieuses de Paris, et les imitent, bien entendu, avec la maladresse la plus grotesque; comme contraste, Gorgibus, le bon bourgeois, plein de sens et de jugement, qui dit à sa fille et à sa nièce les plus dures vérités, sans finesse, mais avec une franchise et une énergie qui plaisent aux honnêtes gens; les deux prétendants, La Grange et Du Croisy, droits et sensés comme Gorgibus, mais plus délicats, humiliés dans leur amour-propre ou plutôt dans leur dignité quand ils se voient rebutés par ces « pecques provinciales », et tirant d'elles la vengeance à la fois la plus cruelle et la plus amusante. L'intrigue était des plus simples : point d'incidents artificiels, d'aventures romanesques. Le romanesque, cette fois, était dans les caractères. Le poète avait voulu peindre avec force un état d'esprit, une mode de son temps, le travers du bégueulisme bel-esprit, comme dit Sainte-Beuve, et il y avait réussi. Il avait transporté tout vivants sur le théâtre des personnages qui existaient réellement et que le parterre reconnut de prime abord.

Deux jeunes gens, appartenant à la bourgeoisie de leur temps, La Grange et Du Croisy, demandent à un brave homme de leur condition, Gorgibus, le premier, la main de sa fille Madelon, le second, la main de sa nièce Cathos. Gorgibus les accueille volontiers. Mais Madelon et Cathos, qui lisent les romans à la mode, et sont entêtées de bel-esprit et de bel air, ne trouvent point les galants assez versés dans la littérature précieuse ni surtout vêtus à la façon recherchée des brillants seigneurs qui sont dépeints dans l'*Astrée*. Elles les éconduisent dédaigneusement, malgré les reproches de Gorgibus qui les traite de folles et les « envoie à tous les diables ». La Grange et Du Croisy se sont entendus pour se venger de ces impertinentes. C'est par l'endroit le plus sensible qu'ils les blesseront, dans leur amour-propre. Éconduits et insolentes seront ainsi à deux de jeu.

La Grange et Du Croisy chargent leurs valets Mascarille et Jodelet, drôles qui ne manquent ni d'esprit ni de manières, de se déguiser l'un en marquis, et l'autre en vicomte, et de se présenter à la « ruelle » de Madelon et de Cathos sous les noms de marquis de Mascarille et de vicomte de Jodelet avec des costumes extravagants et exagérant la mode. Ils devront plaire aux deux précieuses. Les maîtres se réservent le dénouement.

Digitized by Microsoft®

La comédie commence dans la comédie. Mascarille fait son apparition. Les sottes, le prenant pour un vrai marquis, le reçoivent avec empressement. Il les éblouit par tous ses discours où il parle de sa qualité, de ses relations mondaines et littéraires, des œuvres qu'il a en portefeuille ou dans la tête; il les flatte en leur trouvant de la grâce, de l'esprit et du mérite. La prétention la plus précieuse éclate dans tout ce qu'il dit; Madelon et Cathos répondent sur le même ton. Elles sont éprises du marquis galant et spirituel, surtout Madelon qui le regarde en soupirant. A ce moment propice arrive Jodelet. Les deux « seigneurs » s'embrassent, et la conversation continue. Jodelet, moins habile d'abord que Mascarille, aurait pu éventer la ruse, n'était la confiance aveugle qu'inspirent aux deux précieuses la qualité et l'esprit de Mascarille. Un marquis comme Mascarille, ne peut avoir que des amis qui soient de son monde et qui aient son tour d'esprit. D'ailleurs Jodelet se met bien vite au diapason. Cathos a trouvé en lui le langoureux et tendre amant qu'elle cherchait. Jodelet propose à Mascarille et à « ces dames » de danser; les violons arrivent; mais à peine font-ils entendre les premières mesures que La Grange et Du Croisy entrent à leur tour, et tombent à coups de bâtons sur leurs valets. L'étonnement des précieuses ne connaît plus de bornes quand elles voient, sur l'ordre de La Grange et de Du Croisy, le faux marquis de Mascarille et le non moins faux vicomte de Jodelet dépouillés de leurs habits d'emprunt. Leur punition est complète. Elles sortent confondues, poursuivies des reproches que leur adresse Gorgibus et profondément outragées.

Molière attaquait dans cette première comédie de mœurs la fausse distinction, la fausse galanterie, l'affectation dans les sentiments et dans leur expression. Amoureux du simple, du franc et du vrai, Molière « l'homme au masque ouvert et à l'allure naturelle » veut d'abord et avant tout « déblayer la scène de ces mesquins embarras pour s'y déployer à l'aise et y établir son droit de franc parler (1). » Il ne dirige pas ses coups contre les vraies précieuses, contre la marquise de Rambouillet et même sa fille Julie d'Angennes ni contre leur spirituelle et charmante société. L'hôtel de Rambouillet, sous la direction de ces femmes d'élite, avait rendu à l'es-

(1) Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, t. II.

Digitized by Microsoft®

prit français, en l'intéressant à des sujets délicats, et à notre langue, en l'épurant, de réels services. Molière faisait la guerre aux précieuses qui étaient venues ensuite, qui avaient exagéré la délicatesse de sentiments et de langage, comme M^me^ de Sablé et surtout M^lle^ de Scudéry. Comprenant les devoirs de la comédie et les nécessités du grossissement au théâtre, il ne met point ces nobles dames sur la scène, mais il sacrifie au parterre de simples bourgeoises, d'autant plus ridicules dans leurs prétentions que ces prétentions, qui conservent au moins chez leurs modèles quelque délicatesse, sont grossièrement imitées par elles. D'ailleurs, de Paris l'esprit précieux avait gagné la province. En se propageant, il s'était gâté de plus en plus et était tombé dans le grotesque. Molière avait pu rencontrer dans ses courses à travers la province en 1654 ou 1655, époque où sévissait la rage du précieux, des Madelons et des Cathos semblables à celles de sa comédie. Cependant, on trouve dans cette pièce des traits qui s'appliquent aussi bien à la société précieuse de Paris en ce temps-là, qu'à la société précieuse de la province, et l'on peut dire que le poète a fondu avec habileté dans son œuvre les ridicules de l'une et de l'autre. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple et ne faire qu'un rapprochement, si Madelon et Cathos ont changé leurs prénoms trop bourgeois pour prendre les jolis et ridicules pseudonymes à physionomie pastorale de *Polyxène* et d'*Aminthe*, M^lle^ de Scudéry ne se faisait-elle pas appeler *Sapho*, M^me^ de Sablé, *Stéphanie?* Si Madelon et Cathos ont tant d'horreur pour le mariage et de goût pour les stages amoureux de plusieurs années, Julie d'Angennes elle-même ne leur avait-elle point donné l'exemple, elle qui avait fait attendre treize ans son fiancé, M. de Montausier?

Le succès des *Précieuses ridicules* suscita à Molière de nombreux ennemis. Les vraies précieuses applaudirent de bon cœur à la critique si fine et si sensée que le poète faisait de leurs sottes imitatrices. Celles-ci trouvèrent un avocat plus violent qu'habile, Antoine Baudeau, sieur de Somaize, l'auteur des *Vraies précieuses*, une contre-partie de la pièce de Molière, et du *Grand Dictionnaire des Précieuses*. Somaize ne fit preuve dans sa comédie, qui d'ailleurs ne fut point représentée, ni d'invention ni d'esprit; il lui donna le même cadre que celui des *Précieuses ridicules*. Seulement le faux baron et le faux poète qui rappellent Mascarille et Jodelet

Digitized by Microsoft®

sont démasqués par les *Précieuses* qui s'aperçoivent bien vite de la nullité des galants. Par malheur, leur conversation, que Somaize prétend être le langage des vraies précieuses, est un jargon fastidieux et obscur. On ne saurait être plus maladroit. Dans la préface de cette pièce manquée, Somaize, prenant à partie les *Précieuses ridicules*, accusait Molière d'insolence, d'hypocrisie, de plagiat; il l'accusait de dépouiller toute dignité. Que de méfaits à la fois! L'outrage forcé ne saurait atteindre. Molière n'était point insolent; il était courageux; il n'était point hypocrite; il attaquait en face les ennemis du simple et du naturel; il n'était point plagiaire, puisque c'était la première comédie qu'il tirait « du grand livre du monde. » Somaize manquait enfin plus encore de loyauté que de mesure en faisant un crime à un acteur comique de rappeler parfois dans ses jeux de physionomie les grimaces d'un Trivelin ou d'un Scaramouche. C'était une des nécessités de son métier. Autant valait-il condamner la profession de comédien. L'excommunication était lancée depuis longtemps. Ce même Somaize, qui avait accusé sans raison Molière d'avoir pillé la *Précieuse* de l'abbé de Pure, jouée à l'hôtel de Bourgogne par les comédiens italiens, ne craignit point de mettre en vers la comédie des *Précieuses ridicules;* il retira même, pour la vente de sa version rimée, de grands avantages de la célébrité de l'original. Dans la préface de cette copie versifiée, il attaque encore Molière comme auteur : « il a, dit-il, volé sa pièce aux Italiens; il n'y a ajouté pour sa part que quelques lazzi, » mais il reconnaît que « Mascarille », comme il appelle le poète, est « un bon farceur ». Il faut lui tenir compte, en vérité, de cette concession. Il est certain, puisque Somaize l'avoue, que Molière était un excellent comique : la vérité est incontestable quand elle perce à travers la calomnie et la jalousie.

L'accusation de plagiat n'est point fondée. C'est en 1656, lorsque Molière était dans le Languedoc, que la *Précieuse* de l'abbé de Pure fut jouée par les Italiens. Il n'est guère vraisemblable qu'il ait même connu cette comédie écrite tout entière en italien, et véritable canevas à improvisations scéniques. Le sujet d'ailleurs n'était point le même; la *Précieuse* de l'abbé de Pure était une apologie de la société de M^lle^ de Scudéry; les *Précieuses* de Molière sont une satire assez grosse de cette même société. Les détails mêmes différaient singulièrement. Dans la comédie de l'abbé de

Digitized by Microsoft®

Pure, l'idée du déguisement vient aux valets; on sait que dans la pièce de Molière, ce sont les maîtres qui, pour se venger, imaginent ce tour malicieux; les valets ne sont que des instruments.

Le *Grand Dictionnaire des Précieuses* est le vocabulaire des locutions précieuses; il parut le 12 avril 1660, plusieurs mois après la représentation des *Précieuses;* Molière ne lui dut rien. C'est au contraire Somaize qui emprunta, sans le dire, au peintre de Madelon et de Cathos nombre de phrases plaisantes. Le dictionnaire eut deux éditions. Dans aucune des deux Somaize ne prit à partie Molière. Ou il ne le trouvait plus digne de ses coups ou sa malignité était épuisée. Molière eut dans sa carrière d'autres ennemis, et de plus puissants; Somaize, qui avait été le plus acharné contre son premier succès, ne dit rien sur les autres pièces du poète.

Le sujet porté à la scène par Molière avait été traité avant lui. Mais, au théâtre, la nouveauté n'est point dans le sujet; elle est dans la façon dont il est présenté et developpé. Les ridicules sont toujours les mêmes depuis qu'il y a des hommes, et qui ont des passions. Quand un ridicule nouveau apparaît, il tient plus de la mode que de la nature; c'est une bizarrerie singulière et passagère; ce n'est point un travers de l'humanité. Le faux bel esprit, l'affectation dans la pensée et dans l'expression, appartiennent au contraire aux ridicules depuis longtemps raillés et qui, selon toute apparence, ne seront jamais corrigés. Avant Molière, des attaques avaient donc été dirigées contre les précieux. Ainsi Charles Sorel, dans le *Berger extravagant* (1627), s'était moqué non sans esprit des romans délayés en une douzaine de tomes et des vers tendres, langoureux et insignifiants qui font pâmer les lectrices de l'*Astrée*. En 1630, Agrippa d'Aubigné, dans ses *Aventures du baron de Feneste*, avait raillé les aventuriers reçus et choyés à la cour, hâbleurs et poltrons, qui voulaient singer les galants et les délicats. Plus tard, Saint-Évremond, dans le *Cercle*, spirituelle satire où les vers se mêlaient à la prose, et Chapuzeau, dans une comédie, non représentée d'ailleurs, le *Cercle des Femmes*, ont poursuivi l'esprit précieux. Le premier surtout, avec la sûreté de son jugement, a très bien saisi le ridicule de ces femmes pour qui « l'amour n'excite point de passion véritable, mais forme une espèce de religion; qui « ôtent à l'amour ce qu'il a de naturel »; qui « ont tiré une passion toute sensible du cœur à l'esprit, et converti des mouvements en

Digitized by Microsoft®

idées ». Mais est-il besoin de le dire? Molière est celui qui a porté au précieux les coups les plus droits et les plus sensibles. Si le précieux eût dû succomber, il eût péri de la main de Molière.

Les trois plus fameux Mascarilles immédiatement après Molière ont été Préville (1), Dazincourt (2) et Dugazon (3). Ces deux derniers, comme le titulaire actuel du rôle, M. Coquelin cadet, tombaient dans la charge. Ils prenaient des libertés excessives dans le rôle de Mascarille, changeaient notablement le texte pour l'ajuster aux ornements nouveaux du costume; car, au siècle dernier, c'était en habit de ville qu'on jouait Molière. On se croyait obligé de moderniser la pièce et, par cette prétention ridicule, on lui enlevait tout son cachet. Dans notre siècle, on est revenu au respect du style de Molière et du costume dont il avait décrit l'extravagance; il y a encore quelques jeux de scène établis par ces trois comédiens que l'on a maintenus et auxquels la Comédie française ferait bien de renoncer, ne fût-ce que pour se mettre au niveau de la critique contemporaine si historique, partant si sévère et si exacte.

Les trois plus célèbres *Mascarilles* de notre époque ont été MM. Regnier, Got et Coquelin aîné. Disons tout de suite que, plus respectueux du maître que leurs devanciers, ils ont joué ce rôle dans le ton de la comédie, évitant le burlesque et la charge, tout en lui conservant sa piquante fantaisie. M. Coquelin, surtout, a fait sien ce personnage.

La plus récente représentation des *Précieuses*, à la Comédie française réunissait les interprètes suivants : La Grange : M. H. Samary; du Croisy : M. Gravolet; Gorgibus : M. Garraud; Madelon : M^me^ Samary; Cathos : M^lle^ Kalb; Mascarille : M. Beer; Jodelet : M. Truffier. M. Beer faisait son troisième début; il lui était difficile de ne point rappeler le jeu de M. Coquelin aîné. Aussi l'a-t-il rappelé souvent. Toutefois il a su apporter sa note personnelle. M. Truffier lui a donné savamment la réplique dans le rôle de Jodelet qu'il joue avec une mesure et une sobriété auxquelles ne nous avaient point habitués ses prédécesseurs. Les deux précieuses ont trouvé

(1) Nous parlons plus loin de Préville dans notre *Histoire du Bourgeois gentilhomme au théâtre.*

(2) Voy. sur Dazincourt dans notre Corneille l'*Histoire du Menteur au théâtre.*

(3) Voy. plus loin l'histoire du *Bourgeois gentilhomme au théâtre.*

Digitized by Microsoft®

dans Mesdames Samary et Kalb d'excellentes interprètes. Mme Samary surtout semble s'être approprié le rôle de Madelon.

Après leurs cinquante-trois premières représentations en moins de deux ans, les *Précieuses*, du vivant de Molière, ne furent plus jouées que trois fois. Elles furent reprises en 1680 et leur succès persista jusqu'en 1701. A partir de cette date, elles s'éclipsent. De 1702 à 1725 elles ne paraissent qu'une fois à la scène. On peut expliquer ces vicissitudes de leur histoire au théâtre. Dans leur nouveauté, elles ont un bruyant succès; bien des spectateurs en effet devaient partager l'enthousiasme du bourgeois du parterre et crier bravo à la première comédie, véritablement digne de ce nom, du poète. Mais, la curiosité satisfaite par un chiffre très honorable de représentations, Molière étant directeur de théâtre et obligé de donner du nouveau à un public exigeant, Molière étant d'ailleurs aussi un grand observateur dont l'esprit et la verve étaient sollicités par d'autres ridicules et d'autres travers, on comprend que les *Précieuses* aient été négligées pour faire place aux chefs-d'œuvre qui se succédèrent, voire même aux farces, comme le *Médecin malgré lui*, les *Fourberies de Scapin*, le *Mariage forcé*, etc... A partir de 1680, les *Précieuses* inspirent de nouveau l'intérêt; elles ont un regain de succès. Molière est mort; on aime à passer en revue tout son théâtre; d'ailleurs, c'est l'époque où le précieux, réduit au silence sinon vaincu depuis 1659, relève la tête. A cette seconde attaque le précieux résiste; il prend de nouvelles forces de jour en jour; Boileau, qui avait été l'auxiliaire de Molière, se taisait alors et enhardissait l'ennemi par son silence. Aussi en 1701, la comédie de Molière paraît une pièce archaïque qui n'a plus de portée et qu'on laisse de côté avec les vieux costumes et les modes passées. Sous la Régence, on ne se piquait guère de platonisme et de désintéressement dans l'amour. Cathos et Madelon parlaient un langage qui avait vieilli et montraient des ridicules qui ne se comprenaient plus, « l'esprit précieux s'alliant très bien à cette époque avec une conception très positive de l'amour » (1).

A partir de 1725, les *Précieuses* reparurent sur la scène. Elles n'eurent d'abord qu'un petit nombre de représentations, et encore très peu suivies. Cependant elles se maintinrent jusqu'à la fin du siècle. Sous Louis XV, elles furent jouées vingt-quatre fois à la cour,

(1) Gustave Larroumet, édition des *Précieuses ridicules*, chez Garnier frères.

Digitized by Microsoft ®

cent quatre-vingt-treize fois à la ville; sous Louis XVI, dix fois à Versailles, quarante-neuf fois à la Comédie française (1).

Sous la première République, le Consulat et l'Empire, les *Précieuses* ne sont pas représentées une seule fois. Les esprits étaient alors bien loin des raffinements et des délicatesses. Sous la Restauration, la monarchie de Juillet, la seconde République, le second Empire et la troisième République, les *Précieuses* ont graduellement retrouvé leur succès d'autrefois : elles ont eu, de 1814 à 1830, 28 représentations; de 1830 à 1848, 94; de 1848 à 1851, 10; de 1851 à 1870, 110; de nos jours, du 4 septembre 1870 au 1er octobre 1887, 125 environ.

(1) E. Despois, *Molière*, t. I, pp. 537 et suiv.

Digitized by Microsoft®

LES PRÉCIEUSES RIDICULES

SCÈNE PREMIÈRE

LA GRANGE, DU CROISY.

DU CROISY.

Seigneur La Grange...

LA GRANGE.

Quoi?

DU CROISY.

Regardez-moi un peu sans rire.

LA GRANGE.

Eh bien?

DU CROISY.

Que dites-vous de notre visite? En êtes-vous fort satisfait?

LA GRANGE.

A votre avis, avons-nous sujet de l'être tous deux?

DU CROISY.

Pas tout à fait, à dire vrai.

LA GRANGE.

Pour moi, je vous avoue que j'en suis tout scandalisé. A-t-on jamais vu, dites-moi, deux pecques provinciales faire plus les renchéries que celles-là, et deux hommes traités avec plus de mépris que nous? A peine ont-elles pu se résoudre à nous faire donner des sièges. Je n'ai jamais vu tant parler à l'oreille qu'elles ont fait entre elles, tant bâiller, tant se frotter les yeux, et demander tant de fois : « Quelle heure est-il? » Ont-elles répondu que oui et non à tout ce que nous avons

Digitized by Microsoft ®

pu leur dire? Et ne m'avouerez-vous pas enfin que, quand nous aurions été les dernières personnes du monde, on ne pouvoit nous faire pis qu'elles ont fait?

DU CROISY.

Il me semble que vous prenez la chose fort à cœur.

LA GRANGE.

Sans doute, je l'y prends, et de telle façon que je me veux venger de cette impertinence. Je connois ce qui nous a fait mépriser. L'air précieux n'a pas seulement infecté Paris; il s'est aussi répandu dans les provinces, et nos donzelles ridicules en ont humé leur bonne part. En un mot, c'est un ambigu de précieuse et de coquette que leur personne. Je vois ce qu'il faut être pour en être bien reçu; et, si vous m'en croyez, nous leur jouerons tous deux une pièce qui leur fera voir leur sottise et pourra leur apprendre à connoître un peu mieux leur monde.

DU CROISY.

Et comment encore?

LA GRANGE.

J'ai un certain valet, nommé Mascarille, qui passe, au sentiment de beaucoup de gens, pour une manière de bel esprit; car il n'y a rien à meilleur marché que le bel esprit maintenant. C'est un extravagant, qui s'est mis dans la tête de vouloir faire l'homme de condition. Il se pique ordinairement de galanterie et de vers, et dédaigne les autres valets, jusqu'à les appeler brutaux.

DU CROISY.

Eh bien, qu'en prétendez-vous faire?

LA GRANGE.

Ce que j'en prétends faire? Il faut... Mais sortons d'ici auparavant.

Digitized by Microsoft®

SCÈNE II

GORGIBUS, DU CROISY, LA GRANGE.

GORGIBUS.

Eh bien, vous avez vu ma nièce et ma fille? Les affaires iront-elles bien? Quel est le résultat de cette visite?

LA GRANGE.

C'est une chose que vous pourrez mieux apprendre d'elles que de nous. Tout ce que nous pouvons vous dire, c'est que nous vous rendons grâce de la faveur que vous nous avez faite, et demeurons vos très humbles serviteurs.

DU CROISY.

Vos très humbles serviteurs.

GORGIBUS, seul.

Ouais! il me semble qu'ils sortent mal satisfaits d'ici. D'où pourroit venir leur mécontentement? Il faut savoir un peu ce que c'est. Holà!

SCÈNE III

GORGIBUS, MAROTTE.

MAROTTE.

Que désirez-vous, Monsieur?

GORGIBUS.

Où sont vos maîtresses?

MAROTTE.

Dans leur cabinet.

GORGIBUS.

Que font-elles?

Digitized by Microsoft®

MAROTTE.

De la pommade pour les lèvres.

GORGIBUS.

C'est trop pommadé : dites-leur qu'elles descendent.

SCÈNE IV

GORGIBUS.

Ces pendardes-là, avec leur pommade, ont, je pense, envie de me ruiner. Je ne vois partout que blancs d'œufs, lait virginal, et mille autres brimborions que je ne connois point. Elles ont usé, depuis que nous sommes ici, le lard d'une douzaine de cochons pour le moins; et quatre valets vivroient tous les jours des pieds de mouton qu'elles emploient.

SCÈNE V

MADELON, CATHOS, GORGIBUS.

GORGIBUS.

Il est bien nécessaire, vraiment, de faire tant de dépense pour vous graisser le museau! Dites-moi un peu ce que vous avez fait à ces Messieurs, que je les vois sortir avec tant de froideur? Vous avois-je pas commandé de les recevoir comme des personnes que je voulois vous donner pour maris?

MADELON.

Et quelle estime, mon père, voulez-vous que nous fassions du procédé irrégulier de ces gens-là?

CATHOS.

Le moyen, mon oncle, qu'une fille un peu raisonnable se pût accommoder de leur personne?

GORGIBUS.

Et qu'y trouvez-vous à redire?

Digitized by Microsoft ®

MADELON.

La belle galanterie que la leur! Quoi! débuter d'abord par le mariage!

GORGIBUS.

Et par où veux-tu donc qu'ils débutent? par le concubinage? N'est-ce pas un procédé dont vous avez sujet de vous louer toutes deux, aussi bien que moi? Est-il rien de plus obligeant que cela? Et ce lien sacré où ils aspirent n'est-il pas un témoignage de l'honnêteté de leurs intentions?

MADELON.

Ah! mon père, ce que vous dites là est du dernier bourgeois. Cela me fait honte de vous ouïr parler de la sorte; et vous devriez un peu vous faire apprendre le bel air des choses.

GORGIBUS.

Je n'ai que faire ni d'air ni de chanson. Je te dis que le mariage est une chose sainte et sacrée, et que c'est faire en honnêtes gens que de débuter par là.

MADELON.

Mon Dieu! que si tout le monde vous ressembloit, un roman seroit bientôt fini! La belle chose que ce seroit si d'abord Cyrus épousoit Mandane, et qu'Aronce de plain-pied fût marié à Clélie!

GORGIBUS.

Que me vient conter celle-ci?

MADELON.

Mon père, voilà ma cousine qui vous dira, aussi bien que moi, que le mariage ne doit jamais arriver qu'après les autres aventures. Il faut qu'un amant, pour être agréable, sache débiter les beaux sentiments, pousser le doux, le tendre et le passionné, et que sa recherche soit dans les formes. Premièrement, il doit voir au temple, ou à la promenade, ou dans quelque cérémonie publique, la personne dont il devient amoureux; ou bien être conduit fatalement chez elle par un parent ou un ami, et sortir de là tout rêveur et mélancolique.

Digitized by Microsoft®

Il cache un temps sa passion à l'objet aimé, et cependant lui rend plusieurs visites, où l'on ne manque jamais de mettre sur le tapis une question galante qui exerce les esprits de l'assemblée. Le jour de la déclaration arrive, qui doit se faire ordinairement dans une allée de quelque jardin, tandis que la compagnie s'est un peu éloignée; et cette déclaration est suivie d'un prompt courroux, qui paroît à notre rougeur, et qui, pour un temps, bannit l'amant de notre présence. Ensuite il trouve moyen de nous apaiser, de nous accoutumer insensiblement au discours de sa passion, et de tirer de nous cet aveu qui fait tant de peine. Après cela viennent les aventures, les rivaux qui se jettent à la traverse d'une inclination établie, les persécutions des pères, les jalousies conçues sur de fausses apparences, les plaintes, les désespoirs, les enlèvements, et ce qui s'ensuit. Voilà comme les choses se traitent dans les belles manières; et ce sont des règles dont, en bonne galanterie, on ne sauroit se dispenser. Mais en venir de but en blanc à l'union conjugale, ne faire l'amour qu'en faisant le contrat de mariage, et prendre justement le roman par la queue! Encore un coup, mon père, il ne se peut rien de plus marchand que ce procédé; et j'ai mal au cœur de la seule vision que cela me fait.

GORGIBUS.

Quel diable de jargon entends-je ici? Voici bien du haut style.

CATHOS.

En effet, mon oncle, ma cousine donne dans le vrai de la chose. Le moyen de bien recevoir des gens qui sont tout à fait incongrus en galanterie? Je m'en vais gager qu'ils n'ont jamais vu la Carte de Tendre, et que Billet-doux, Petits-Soins, Billets-galants et Jolis-Vers sont des terres inconnues pour eux. Ne voyez-vous pas que toute leur personne marque cela, et qu'ils n'ont point cet air qui donne d'abord bonne opinion des gens? Venir en visite amoureuse

Digitized by Microsoft®

avec une jambe toute unie, un chapeau désarmé de plumes, une tête irrégulière en cheveux, et un habit qui souffre une indigence de rubans...! mon Dieu! quels amants sont-ce là! Quelle frugalité d'ajustement, et quelle sécheresse de conversation! On n'y dure point, on n'y tient pas. J'ai remarqué encore que leurs rabats ne sont pas de la bonne faiseuse et qu'il s'en faut plus d'un grand demi-pied que leurs hauts-de-chausse ne soient assez larges.

GORGIBUS.

Je pense qu'elles sont folles toutes deux, et je ne puis rien comprendre à ce baragouin. Cathos, et vous Madelon...

MADELON.

Hé! de grâce, mon père, défaites-vous de ces noms étranges, et nous appelez autrement.

GORGIBUS.

Comment, ces noms étranges! Ne sont-ce pas vos noms de baptême?

MADELON.

Mon Dieu, que vous êtes vulgaire! Pour moi, un de mes étonnements, c'est que vous ayez pu faire une fille si spirituelle que moi. A-t-on jamais parlé, dans le beau style, de Cathos ni de Madelon? et ne m'avouerez-vous pas que ce seroit assez d'un de ces noms pour décrier le plus beau roman du monde?

CATHOS.

Il est vrai, mon oncle, qu'une oreille un peu délicate pâtit furieusement à entendre prononcer ces mots-là; et le nom de Polyxène que ma cousine a choisi, et celui d'Aminte que je me suis donné, ont une grâce dont il faut que vous demeuriez d'accord.

GORGIBUS.

Écoutez; il n'y a qu'un mot qui serve. Je n'entends point que vous ayez d'autres noms que ceux qui vous ont été donnés par vos parrains et marraines. Et, pour ces messieurs dont il est question, je connois leurs familles et leurs biens,

Digitized by Microsoft®

et je veux résolûment que vous vous disposiez à les recevoir pour maris. Je me lasse de vous avoir sur les bras; et la garde de deux filles est une charge un peu trop pesante pour un homme de mon âge.

CATHOS.

Pour moi, mon oncle, tout ce que je puis vous dire, c'est que je trouve le mariage une chose tout à fait choquante. Comment est-ce qu'on peut souffrir la pensée de coucher contre un homme vraiment nu?

MADELON.

Souffrez que nous prenions un peu haleine parmi le beau monde de Paris, où nous ne faisons que d'arriver. Laissez-nous faire à loisir le tissu de notre roman, et n'en pressez point tant la conclusion.

GORGIBUS, à part.

Il n'en faut point douter, elles sont achevées. (*Haut.*) Encore un coup, je n'entends rien à toutes ces balivernes, je veux être maître absolu; et, pour trancher toutes sortes de discours, ou vous serez mariées toutes deux avant qu'il soit peu, ou, ma foi, vous serez religieuses; j'en fais un bon serment.

SCÈNE VI

CATHOS, MADELON.

CATHOS.

Mon Dieu! ma chère, que ton père a la forme enfoncée dans la matière! Que son intelligence est épaisse! et qu'il fait sombre dans son âme!

MADELON.

Que veux-tu, ma chère? J'en suis en confusion pour lui : j'ai peine à me persuader que je puisse être véritablement sa fille, et je crois que quelque aventure un jour me viendra développer une naissance plus illustre.

Digitized by Microsoft®

CATHOS.

Je le croirois bien; oui, il y a toutes les apparences du monde. Et pour moi, quand je me regarde aussi...

SCÈNE VII

CATHOS, MADELON, MAROTTE.

MAROTTE.

Voilà un laquais qui demande si vous êtes au logis, et dit que son maître vous veut venir voir.

MADELON.

Apprenez, sotte, à vous énoncer moins vulgairement. Dites : « Voilà un nécessaire qui demande si vous êtes en commodité d'être visibles. »

MAROTTE.

Dame! je n'entends point le latin; et je n'ai pas appris, comme vous, la filofie dans le *Grand Cyre*.

MADELON.

L'impertinente! Le moyen de souffrir cela! Et qui est-il, le maître de ce laquais?

MAROTTE.

Il me l'a nommé le marquis de Mascarille.

MADELON.

Ah! ma chère, un marquis! Oui, allez dire qu'on nous peut voir. C'est sans doute un bel esprit qui a ouï parler de nous.

CATHOS.

Assurément, ma chère.

MADELON.

Il faut le recevoir dans cette salle basse plutôt qu'en notre chambre. Ajustons un peu nos cheveux au moins, et soutenons notre réputation. Vite, venez nous tendre ici dedans le conseiller des grâces.

Digitized by Microsoft®

MAROTTE.

Par ma foi, je ne sais point quelle bête c'est là : il faut parler chrétien, si vous voulez que je vous entende.

CATHOS.

Apportez-nous le miroir, ignorante que vous êtes, et gardez-vous bien d'en salir la glace par la communication de votre image.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE VIII

MASCARILLE, DEUX PORTEURS.

MASCARILLE.

Holà, porteurs, holà. Là, là, là, là, là, là. Je pense que ces marauds-là ont dessein de me briser, à force de heurter contre les murailles et les pavés.

PREMIER PORTEUR.

Dame! c'est que la porte est étroite. Vous avez voulu aussi que nous soyons entrés jusqu'ici.

MASCARILLE.

Je le crois bien. Voudriez-vous, faquins, que j'exposasse l'embonpoint de mes plumes aux inclémences de la saison pluvieuse, et que j'allasse imprimer mes souliers en boue? Allez, ôtez votre chaise d'ici.

SECOND PORTEUR.

Payez-nous donc, s'il vous plaît, Monsieur.

MASCARILLE.

Hem?

SECOND PORTEUR.

Je dis, Monsieur, que vous nous donniez de l'argent, s'il vous plaît.

MASCARILLE, lui donnant un soufflet.

Comment, coquin! demander de l'argent à une personne de ma qualité!

Digitized by Microsoft®

SECOND PORTEUR.

Est-ce ainsi qu'on paye les pauvres gens? et votre qualité nous donne-t-elle à dîner?

MASCARILLE.

Ah! ah! ah! je vous apprendrai à vous connoître. Ces canailles-là s'osent jouer à moi!

PREMIER PORTEUR, prenant un des bâtons de sa chaise.

Çà, payez-nous vitement.

MASCARILLE.

Quoi?

PREMIER PORTEUR.

Je dis que je veux avoir de l'argent tout à l'heure.

MASCARILLE.

Il est raisonnable.

PREMIER PORTEUR.

Vite donc.

MASCARILLE.

Oui-da. Tu parles comme il faut, toi; mais l'autre est un coquin qui ne sait ce qu'il dit. Tiens : es-tu content?

PREMIER PORTEUR.

Non, je ne suis pas content; vous avez donné un soufflet à mon camarade, et... (*levant son bâton*).

MASCARILLE.

Doucement. Tiens, voilà pour le soufflet. On obtient tout de moi quand on s'y prend de la bonne façon. Allez, venez me reprendre tantôt pour aller au Louvre, au petit coucher.

SCÈNE IX

MAROTTE, MASCARILLE.

MAROTTE.

Monsieur, voilà mes maîtresses qui vont venir tout à l'heure.

Digitized by Microsoft®

MASCARILLE.

Qu'elles ne se pressent point : je suis ici posté commodément pour attendre.

MAROTTE.

Les voici.

SCÈNE X

MADELON, CATHOS, MASCARILLE, ALMANZOR.

MASCARILLE, après avoir salué.

Mesdames, vous serez surprises sans doute de l'audace de ma visite : mais votre réputation vous attire cette méchante affaire; et le mérite a pour moi des charmes si puissants, que je cours partout après lui.

MADELON.

Si vous poursuivez le mérite, ce n'est pas sur nos terres que vous devez chasser.

CATHOS.

Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'y ayez amené.

MASCARILLE.

Ah! je m'inscris en faux contre vos paroles. La renommée accuse juste en contant ce que vous valez; et vous allez faire pic, repic et capot tout ce qu'il y a de galant dans Paris.

MADELON.

Votre complaisance pousse un peu trop avant la libéralité de ses louanges; et nous n'avons garde, ma cousine et moi, de donner de notre sérieux dans le doux de votre flatterie.

CATHOS.

Ma chère, il faudroit faire donner des sièges.

MADELON.

Holà! Almanzor!

ALMANZOR.

Madame?

Digitized by Microsoft®

MADELON.

Vite, voiturez-nous ici les commodités de la conversation.

MASCARILLE.

Mais, au moins, y a-t-il sûreté ici pour moi? (*Almanzor sort.*)

CATHOS.

Que craignez-vous?

MASCARILLE.

Quelque vol de mon cœur, quelque assassinat de ma franchise. Je vois ici des yeux qui ont la mine d'être de fort mauvais garçons, de faire insulte aux libertés, et de traiter une âme de Turc à More. Comment diable! d'abord qu'on les approche, ils se mettent sur leur garde meurtrière! Ah! par ma foi, je m'en défie; et je m'en vais gagner au pied, ou je veux caution bourgeoise qu'ils ne me feront point de mal.

MADELON.

Ma chère, c'est le caractère enjoué.

CATHOS.

Je vois bien que c'est un Amilcar.

MADELON.

Ne craignez rien, nos yeux n'ont point de mauvais desseins. et votre cœur peut dormir en assurance sur leur prud'homie.

CATHOS.

Mais, de grâce, Monsieur, ne soyez point inexorable à ce fauteuil qui vous tend les bras il y a un quart d'heure; contentez un peu l'envie qu'il a de vous embrasser.

MASCARILLE, après s'être peigné et avoir ajusté ses canons.

Eh bien, Mesdames, que dites-vous de Paris?

MADELON.

Hélas! qu'en pourrions-nous dire? Il faudroit être l'antipode de la raison pour ne pas confesser que Paris est le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, du bel esprit et de la galanterie.

MASCARILLE.

Pour moi, je tiens que, hors de Paris, il n'y a point de salut pour les honnêtes gens.

Digitized by Microsoft®

CATHOS.

C'est une vérité incontestable.

MASCARILLE.

Il y fait un peu crotté; mais nous avons la chaise.

MADELON.

Il est vrai que la chaise est un retranchement merveilleux contre les insultes de la boue et du mauvais temps.

MASCARILLE.

Vous recevez beaucoup de visites? Quel bel esprit est des vôtres?

MADELON.

Hélas! nous ne sommes pas encore connues, mais nous sommes en passe de l'être, et nous avons une amie particulière qui nous a promis d'amener ici tous ces messieurs du *Recueil des pièces choisies*.

CATHOS.

Et certains autres qu'on nous a nommés aussi pour être les arbitres souverains des belles choses.

MASCARILLE.

C'est moi qui ferai votre affaire mieux que personne : ils me rendent tous visite; et je puis dire que je ne me lève jamais sans une demi-douzaine de beaux esprits.

MADELON.

Eh! mon Dieu! nous vous serons obligées de la dernière obligation, si vous nous faites cette amitié; car enfin il faut avoir la connoissance de tous ces messieurs-là, si l'on veut être du beau monde. Ce sont eux qui donnent le branle à la réputation dans Paris; et vous savez qu'il y en a tel dont il ne faut que la seule fréquentation pour vous donner bruit de connoisseuse, quand il n'y auroit rien autre chose que cela. Mais pour moi, ce que je considère particulièrement, c'est que par le moyen de ces visites spirituelles, on est instruite de cent choses qu'il faut savoir de nécessité et qui sont de l'essence du bel esprit. On apprend par là chaque jour les petites nouvelles galantes, les jolis commerces de prose et de vers. On sait à

Digitized by Microsoft ®

JEANNE SAMARY

Rôle de Cathos.

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft ®

point nommé : « Un tel a composé la plus jolie pièce du monde sur un tel sujet; une telle a fait des paroles sur un tel air; celui-ci a fait un madrigal sur une jouissance; celui-là a composé des stances sur une infidélité; Monsieur un tel écrivit hier au soir un sixain à Mademoiselle une telle, dont elle lui a envoyé la réponse ce matin sur les huit heures; un tel auteur a fait un tel dessein; celui-là en est à la troisième partie de son roman; cet autre met ses ouvrages sous la presse ». C'est là ce qui vous fait valoir dans les compagnies; et, si l'on ignore ces choses, je ne donnerois pas un clou de tout l'esprit qu'on peut avoir.

CATHOS.

En effet, je trouve que c'est renchérir sur le ridicule, qu'une personne se pique d'esprit et ne sache pas jusqu'au moindre petit quatrain qui se fait chaque jour; et pour moi, j'aurois toutes les hontes du monde s'il falloit qu'on vînt à me demander si j'aurois vu quelque chose de nouveau que je n'aurois pas vu.

MASCARILLE.

Il est vrai qu'il est honteux de n'avoir pas des premiers tout ce qui se fait. Mais ne vous mettez pas en peine; je veux établir chez vous une académie de beaux esprits, et je vous promets qu'il ne se fera pas un bout de vers dans Paris que vous ne sachiez par cœur avant tous les autres. Pour moi, tel que vous me voyez, je m'en escrime un peu quand je veux; et vous verrez courir de ma façon, dans les belles ruelles de Paris, deux cents chansons, autant de sonnets, quatre cents épigrammes, et plus de mille madrigaux, sans compter les énigmes et les portraits.

MADELON.

Je vous avoue que je suis furieusement pour les portraits; je ne vois rien de si galant que cela.

MASCARILLE.

Les portraits sont difficiles et demandent un esprit profond : vous en verrez de ma manière qui ne vous déplairont pas.

CATHOS.

Pour moi, j'aime terriblement les énigmes.

Digitized by Microsoft®

MASCARILLE.

Cela exerce l'esprit, et j'en ai fait quatre encore ce matin, que je vous donnerai à deviner.

MADELON.

Les madrigaux sont agréables, quand ils sont bien tournés.

MASCARILLE.

C'est mon talent particulier, et je travaille à mettre en madrigaux toute l'histoire romaine.

MADELON.

Ah! certes, cela sera du dernier beau. J'en retiens un exemplaire au moins, si vous le faites imprimer.

MASCARILLE.

Je vous en promets à chacune un, et des mieux reliés. Cela est au-dessous de ma condition; mais je le fais seulement pour donner à gagner aux libraires qui me persécutent.

MADELON.

Je m'imagine que le plaisir est grand de se voir imprimer.

MASCARILLE.

Sans doute. Mais, à propos, il faut que je vous dise un impromptu que je fis hier chez une duchesse de mes amies que je fus visiter; car je suis diablement fort sur les impromptus.

CATHOS.

L'impromptu est justement la pierre de touche de l'esprit.

MASCARILLE.

Écoutez donc.

MADELON.

Nous y sommes de toutes nos oreilles.

MASCARILLE.

Oh! oh! je n'y prenois pas garde :
Tandis que, sans songer à mal, je vous regarde,
Votre œil en tapinois me dérobe mon cœur.
Au voleur! au voleur! au voleur! au voleur!

CATHOS.

Ah! mon Dieu! voilà qui est poussé dans le dernier galant.

Digitized by Microsoft®

MASCARILLE.

Tout ce que je fais a l'air cavalier; cela ne sent point le pédant.

MADELON.

Il en est éloigné de plus de deux mille lieues.

MASCARILLE.

Avez-vous remarqué ce commencement *oh! oh?* Voilà qui est extraordinaire : *oh! oh!* Comme un homme qui s'avise tout d'un coup : *oh! oh!* La surprise : *oh! oh!*

MADELON.

Oui, je trouve ce *oh! oh!* admirable.

MASCARILLE.

Il semble que cela ne soit rien.

CATHOS.

Ah! mon Dieu! que dites-vous? Ce sont là de ces sortes de choses qui ne se peuvent payer.

MADELON.

Sans doute; et j'aimerois mieux avoir fait ce *oh! oh!* qu'un poème épique.

MASCARILLE.

Tudieu! vous avez le goût bon.

MADELON.

Hé! je ne l'ai pas tout à fait mauvais.

MASCARILLE.

Mais n'admirez-vous pas aussi : *je n'y prenois pas garde? Je n'y prenois pas garde*, je ne m'apercevois pas de cela : façon de parler naturelle, *je n'y prenois pas garde. Tandis que, sans songer à mal*, tandis qu'innocemment, sans malice, comme un pauvre mouton, *je vous regarde*, c'est-à-dire je m'amuse à vous considérer, je vous observe, je vous contemple, *votre œil en tapinois*... Que vous semble de ce mot *tapinois?* n'est-il pas bien choisi?

CATHOS.

Tout à fait bien.

Digitized by Microsoft®

MASCARILLE.

Tapinois, en cachette; il semble que ce soit un chat qui vienne de prendre une souris : *tapinois*.

MADELON.

Il ne se peut rien de mieux.

MASCARILLE.

Me dérobe mon cœur, me l'emporte, me le ravit. *Au voleur! au voleur! au voleur! au voleur!* Ne diriez-vous pas que c'est un homme qui crie et court après un voleur pour le faire arrêter? *Au voleur! au voleur! au voleur! au voleur!*

MADELON.

Il faut avouer que cela a un tour spirituel et galant.

MASCARILLE.

Je veux vous dire l'air que j'ai fait dessus.

CATHOS.

Vous avez appris la musique?

MASCARILLE.

Moi? point du tout.

CATHOS.

Et comment donc cela se peut-il?

MASCARILLE.

Les gens de qualité savent tout sans avoir jamais rien appris.

MADELON.

Assurément, ma chère.

MASCARILLE.

Écoutez si vous trouverez l'air à votre goût. *Hem, hem, la, la, la, la, la.* La brutalité de la saison a furieusement outragé la délicatesse de ma voix; mais il n'importe, c'est à la cavalière.

(*Il chante.*)

Oh! oh! je n'y prenois pas garde, etc.

Digitized by Microsoft ®

CATHOS.

Ah! que voilà un air qui est passionné! Est-ce qu'on n'en meurt point?

MADELON.

Il y a de la chromatique là-dedans.

MASCARILLE.

Ne trouvez-vous pas la pensée bien exprimée dans le chant? *Au voleur! au voleur! au voleur!* Et puis comme si l'on crioit bien fort : *au, au, au, au, au voleur!* Et tout d'un coup, comme une personne essouflée : *au voleur!*

MADELON.

C'est là savoir le fin des choses, le grand fin, le fin du fin. Tout est merveilleux, je vous assure; je suis enthousiasmée de l'air et des paroles.

CATHOS.

Je n'ai encore rien vu de cette force-là.

MACARILLE.

Tout ce que je fais me vient naturellement; c'est sans étude.

MADELON.

La nature vous a traité en vraie mère passionnée, et vous en êtes l'enfant gâté.

MASCARILLE.

A quoi donc passez-vous le temps?

CATHOS.

A rien du tout.

MADELON.

Nous avons été jusqu'ici dans un jeûne effroyable de divertissements.

MASCARILLE.

Je m'offre à vous mener l'un de ces jours à la comédie, si vous voulez; aussi bien on en doit jouer une nouvelle que je serai bien aise que nous voyions ensemble.

MADELON.

Cela n'est pas de refus.

Digitized by Microsoft®

MASCARILLE.

Mais je vous demande d'applaudir comme il faut quand nous serons là; car je me suis engagé de faire valoir la pièce, et l'auteur m'en est venu prier encore ce matin. C'est la coutume ici qu'à nous autres gens de condition les auteurs viennent lire leurs pièces nouvelles, pour nous engager à les trouver belles, et leur donner de la réputation; et je vous laisse à penser si, quand nous disons quelque chose, le parterre ose nous contredire. Pour moi, j'y suis fort exact; et, quand j'ai promis à quelque poète, je crie toujours : « Voilà qui est beau! » devant que les chandelles soient allumées.

MADELON.

Ne m'en parlez point, c'est un admirable lieu que Paris; il s'y passe cent choses tous les jours qu'on ignore dans les provinces, quelque spirituelle qu'on puisse être.

CATHOS.

C'est assez; puisque nous sommes instruites, nous ferons notre devoir de nous écrier comme il faut sur tout ce qu'on dira.

MASCARILLE.

Je ne sais si je ne me trompe, mais vous avez toute la mine d'avoir fait quelque comédie.

MADELON.

Hé! il pourroit être quelque chose de ce que vous dites.

MASCARILLE.

Ah! ma foi, il faudra que nous la voyions. Entre nous, j'en ai composé une que je veux faire représenter.

CATHOS.

Et à quels comédiens la donnerez-vous?

MASCARILLE.

Belle demande! Aux grands comédiens. Il n'y a qu'eux qui soient capables de faire valoir les choses; les autres sont des ignorants, qui récitent comme l'on parle; ils ne savent pas faire ronfler les vers et s'arrêter au bel endroit. Et le moyen de connoître où est le beau vers, si le comé-

Digitized by Microsoft®

dien ne s'y arrête, et ne nous avertit par là qu'il faut faire le brouhaha?

CATHOS.

En effet, il y a manière de faire sentir aux auditeurs les beautés d'un ouvrage; et les choses ne valent que ce qu'on les fait valoir.

MASCARILLE.

Que vous semble de ma petite-oie? La trouvez-vous congruante à l'habit?

CATHOS.

Tout à fait.

MASCARILLE.

Le ruban est bien choisi.

MADELON.

Furieusement bien: C'est Perdrigeon tout pur.

MASCARILLE.

Que dites-vous de mes canons?

MADELON.

Ils ont tout à fait bon air.

MASCARILLE.

Je puis me vanter au moins qu'ils ont un grand quartier de plus que tous ceux qu'on fait.

MADELON.

Il faut avouer que je n'ai jamais vu porter si haut l'élégance de l'ajustement.

MASCARILLE.

Attachez un peu sur ces gants la réflexion de votre odorat.

MADELON.

Ils sentent terriblement bon.

CATHOS.

Je n'ai jamais respiré une odeur mieux conditionnée.

MASCARILLE.

Et celle-là? (*Il donne à sentir les cheveux poudrés de sa perruque.*)

Digitized by Microsoft®

MADELON.

Elle est tout à fait de qualité; le sublime en est touché délicieusement.

MASCARILLE.

Vous ne me dites rien de mes plumes? Comment les trouvez-vous?

CATHOS.

Effroyablement belles.

MASCARILLE.

Savez-vous que le brin me coûte un louis d'or? Pour moi, j'ai cette manie de vouloir donner généralement sur tout ce qu'il y a de plus beau.

MADELON.

Je vous assure que nous sympathisons vous et moi. J'ai une délicatesse furieuse pour tout ce que je porte; et jusqu'à mes chaussettes je ne puis rien souffrir qui ne soit de la bonne faiseuse.

MASCARILLE, s'écriant brusquement.

Ahi! ahi! ahi! doucement. Dieu me damne, Mesdames, c'est fort mal en user; j'ai à me plaindre de votre procédé : cela n'est pas honnête.

CATHOS.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

MASCARILLE.

Quoi! toutes deux contre mon cœur en même temps! M'attaquer à droite et à gauche! Ah! c'est contre le droit des gens; la partie n'est pas égale; et je m'en vais crier au meurtre.

CATHOS.

Il faut avouer qu'il dit les choses d'une manière particulière.

MADELON.

Il a un tour admirable dans l'esprit.

CATHOS.

Vous avez plus de peur que de mal, et votre cœur crie avant qu'on l'écorche.

Digitized by Microsoft®

MASCARILLE.

Comment diable! il est écorché depuis la tête jusqu'aux pieds.

SCÈNE XI

CATHOS, MADELON, MASCARILLE, MAROTTE.

MAROTTE.

Madame, on demande à vous voir.

MADELON,

Qui?

MAROTTE.

Le vicomte de Jodelet.

MASCARILLE.

Le vicomte de Jodelet?

MAROTTE.

Oui, Monsieur.

CATHOS.

Le connoissez-vous?

MASCARILLE.

C'est mon meilleur ami.

MADELON.

Faites entrer vitement.

MASCARILLE.

Il y a quelque temps que nous ne nous sommes vus, et je suis ravi de cette aventure.

CATHOS.

Le voici.

Digitized by Microsoft ®

SCÈNE XII

CATHOS, MADELON, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, ALMANZOR.

MASCARILLE.

Ah! vicomte!

JODELET. (Ils s'embrassent l'un l'autre.)

Ah! marquis!

MASCARILLE.

Que je suis aise de te rencontrer!

JODELET.

Que j'ai de joie de te voir ici!

MASCARILLE.

Baise-moi donc encore un peu, je te prie.

MADELON, à Cathos.

Ma toute bonne, nous commençons d'être connues; voilà le beau monde qui prend le chemin de nous venir voir.

MASCARILLE.

Mesdames, agréez que je vous présente ce gentilhomme-ci; sur ma parole, il est digne d'être connu de vous.

JODELET.

Il est juste de venir vous rendre ce qu'on vous doit; et vos attraits exigent leurs droits seigneuriaux sur toutes sortes de personnes.

MADELON.

C'est pousser vos civilités jusqu'aux derniers confins de la flatterie.

CATHOS.

Cette journée doit être marquée dans notre almanach comme une journée bienheureuse.

MADELON, à Almanzor.

Allons, petit garçon, faut-il toujours vous répéter les choses? Voyez-vous pas qu'il faut le surcroît d'un fauteuil?

Digitized by Microsoft®

MASCARILLE.

Ne vous étonnez pas de voir le vicomte de la sorte; il ne fait que sortir d'une maladie qui lui a rendu le visage pâle comme vous le voyez.

JODELET.

Ce sont fruits des veilles de la cour et des fatigues de la guerre.

MASCARILLE.

Savez-vous, Mesdames, que vous voyez dans le vicomte un des vaillants hommes du siècle? C'est un brave à trois poils.

JODELET.

Vous ne m'en devez rien, marquis, et nous savons ce que vous savez faire aussi.

MASCARILLE.

Il est vrai que nous nous sommes vus tous deux dans l'occasion.

JODELET.

Et dans des lieux où il faisoit fort chaud.

MASCARILLE, regardant Cathos et Madelon.

Oui, mais non pas si chaud qu'ici. Hi! hi! hi!

JODELET.

Notre connoissance s'est faite à l'armée; et la première fois que nous nous vîmes, il commandoit un régiment de cavalerie sur les galères de Malte.

MASCARILLE.

Il est vrai : mais vous étiez pourtant dans l'emploi avant que j'y fusse; et je me souviens que je n'étois que petit officier encore, que vous commandiez deux mille chevaux.

JODELET.

La guerre est une belle chose; mais ma foi! la cour récompense bien mal aujourd'hui les gens de service comme nous.

MASCARILLE.

C'est ce qui fait que je veux pendre l'épée au croc.

Digitized by Microsoft®

CATHOS.

Pour moi, j'ai un furieux tendre pour les hommes d'épée.

MADELON.

Je les aime aussi; mais je veux que l'esprit assaisonne la bravoure.

MASCARILLE.

Te souviens-tu, vicomte, de cette demi-lune que nous emportâmes sur les ennemis au siège d'Arras?

JODELET.

Que veux-tu dire, avec ta demi-lune? C'étoit bien une lune tout entière.

MASCARILLE.

Je pense que tu as raison.

JODELET.

Il m'en doit bien souvenir, ma foi! j'y fus blessé à la jambe d'un coup de grenade, dont je porte encore les marques. Tâtez un peu, de grâce; vous sentirez quel coup c'étoit là.

CATHOS, *après avoir touché l'endroit.*

Il est vrai que la cicatrice est grande.

MASCARILLE.

Donnez-moi un peu votre main, et tâtez celui-ci : là, justement au derrière de la tête. Y êtes-vous?

MADELON.

Oui, je sens quelque chose.

MASCARILLE.

C'est un coup de mousquet que je reçus, la dernière campagne que j'ai faite.

JODELET, *découvrant sa poitrine.*

Voici un autre coup qui me perça de part en part à l'attaque de Gravelines.

MASCARILLE, *mettant la main sur le bouton de son haut-de-chausse.*

Je vais vous montrer une furieuse plaie.

MADELON.

Il n'est pas nécessaire : nous le croyons sans y regarder.

Digitized by Microsoft®

MASCARILLE.

Ce sont des marques honorables, qui font voir ce qu'on est.

CATHOS.

Nous ne doutons point de ce que vous êtes.

MASCARILLE.

Vicomte, as-tu là ton carrosse?

JODELET.

Pourquoi?

MASCARILLE.

Nous mènerions promener ces dames hors des portes, et leur donnerions un cadeau.

MADELON.

Nous ne saurions sortir aujourd'hui.

MASCARILLE.

Ayons donc les violons pour danser.

JODELET.

Ma foi, c'est bien avisé.

MADELON.

Pour cela, nous y consentons; mais il faut donc quelque surcroît de compagnie.

MASCARILLE.

Holà Champagne, Picard, Bourguignon, Casqueret, Basque, La Verdure, Lorrain, Provençal, La Violette. Au diable soient tous les laquais! Je ne pense pas qu'il y ait un gentilhomme en France plus mal servi que moi. Ces canailles me laissent toujours seul.

MADELON.

Almanzor, dites aux gens de monsieur le marquis qu'ils aillent querir des violons, et nous faites venir ces messieurs et ces dames d'ici près pour peupler la solitude de notre bal.

(*Almanzor sort.*)

MASCARILLE.

Vicomte, que dis-tu de ces yeux?

JODELET.

Mais toi-même, marquis, que t'en semble?

Digitized by Microsoft®

MASCARILLE.

Moi, je dis que nos libertés auront peine à sortir d'ici les braies nettes. Au moins, pour moi, je reçois d'étranges secousses, et mon cœur ne tient plus qu'à un filet.

MADELON.

Que tout ce qu'il dit est naturel! Il tourne les choses le plus agréablement du monde.

CATHOS.

Il est vrai qu'il fait une furieuse dépense en esprit.

MASCARILLE.

Pour vous montrer que je suis véritable, je veux faire un impromptu là-dessus. (*Il médite.*)

CATHOS.

Hé! je vous en conjure de toute la dévotion de mon cœur, que nous ayons quelque chose qu'on ait fait pour nous.

JODELET.

J'aurois envie d'en faire autant; mais je me trouve un peu incommodé de la veine poétique pour la quantité de saignées que j'y ai faites ces jours passés.

MASCARILLE.

Que diable est-ce là! Je fais toujours bien le premier vers, mais j'ai peine à faire les autres. Ma foi, ceci est un peu trop pressé; je vous ferai un impromptu à loisir, que vous trouverez le plus beau du monde.

JODELET.

Il a de l'esprit comme un démon.

MADELON.

Et du galant, et du bien tourné.

MASCARILLE.

Vicomte, dis-moi un peu, y a-t-il longtemps que tu n'as vu la comtesse?

JODELET.

Il y a plus de trois semaines que je ne lui ai rendu visite.

Digitized by Microsoft®

MASCARILLE.

Sais-tu bien que le duc m'est venu voir ce matin, et m'a voulu mener à la campagne courir un cerf avec lui?

MADELON.

Voici nos amies qui viennent.

SCÈNE XIII

LUCILE, CÉLIMÈNE, CATHOS, MADELON, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, ALMANZOR, VIOLONS.

MADELON.

Mon Dieu! mes chères, nous vous demandons pardon. Ces messieurs ont eu fantaisie de nous donner les âmes des pieds, et nous vous avons envoyé querir pour remplir les vides de notre assemblée.

LUCILE.

Vous nous avez obligées, sans doute.

MASCARILLE.

Ce n'est ici qu'un bal à la hâte; mais, l'un de ces jours, nous vous en donnerons un dans les formes. Les violons sont-ils venus?

ALMANZOR.

Oui, Monsieur, ils sont ici.

CATHOS.

Allons donc, mes chères, prenez place.

MASCARILLE, dansant lui seul comme par prélude.

La, la, la, la, la, la, la, la.

MADELON.

Il a tout à fait la taille élégante.

CATHOS.

Et a la mine de danser proprement.

MASCARILLE, ayant pris Madelon pour danser.

Ma franchise va danser la courante aussi bien que mes pieds.

Digitized by Microsoft®

En cadence, violons, en cadence! Oh! quels ignorants! Il n'y a pas moyen de danser avec eux. Le diable vous emporte! ne sauriez-vous jouer en mesure? La, la, la, la, la, la, la, la. Ferme, ô violons de village!

JODELET, dansant ensuite.

Holà! ne pressez pas si fort la cadence, je ne fais que sortir de maladie.

SCÈNE XIV

DU CROISY, LA GRANGE, MADELON, CATHOS, LUCILE, CÉLIMÈNE, JODELET, MASCARILLE, MAROTTE, VIOLONS.

LA GRANGE, un bâton à la main.

Ah! ah! coquins, que faites-vous ici? Il y a trois heures que nous vous cherchons.

MASCARILLE, se sentant battre.

Ahi! ahi! ahi! vous ne m'aviez pas dit que les coups en seroient aussi.

JODELET.

Ahi! ahi! ahi!

LA GRANGE.

C'est bien à vous, infâme que vous êtes, à vouloir faire l'homme d'importance!

DU CROISY.

Voilà qui vous apprendra à vous connoître.

SCÈNE XV

MADELON, LUCILE, CÉLIMÈNE, CATHOS, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, VIOLONS.

MADELON.

Que veut donc dire ceci?

Digitized by Microsoft®

JODELET.

C'est une gageure.

CATHOS.

Quoi! vous laisser battre de la sorte.

MASCARILLE.

Mon Dieu! je n'ai pas voulu faire semblant de rien, car je suis violent, et je me serois emporté.

MADELON.

Endurer un affront comme celui-là en notre présence!

MASCARILLE.

Ce n'est rien, ne laissons pas d'achever. Nous nous connoissons il y a longtemps, et entre amis on ne va pas se piquer pour si peu de chose.

SCÈNE XVI

DU CROISY, LA GRANGE, MADELON, CATHOS, CÉLIMÈNE, LUCILE, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, VIOLONS.

LA GRANGE.

Ma foi, marauds, vous ne vous rirez pas de nous, je vous le promets. Entrez, vous autres. (*Trois ou quatre spadassins entrent.*)

MADELON.

Quelle est donc cette audace de venir nous troubler de la sorte dans notre maison?

DU CROISY.

Comment, Mesdames! nous endurerons que nos laquais soient mieux reçus que nous, qu'ils viennent vous faire l'amour à nos dépens et vous donner le bal?

MADELON.

Vos laquais?

Digitized by Microsoft ®

LA GRANGE.

Oui, nos laquais; et cela n'est ni beau ni honnête de nous les débaucher comme vous faites.

MADELON.

O ciel! quelle insolence!

LA GRANGE.

Mais ils n'auront pas l'avantage de se servir de nos habits pour vous donner dans la vue; et, si vous voulez les aimer, ce sera, ma foi, pour leurs beaux yeux. Vite, qu'on les dépouille sur-le-champ.

JODELET.

Adieu notre braverie.

MASCARILLE.

Voilà le marquisat et la vicomté à bas.

DU CROISY.

Ah! ah! coquins, vous avez l'audace d'aller sur nos brisées! vous irez chercher autre part de quoi vous rendre agréables aux yeux de vos belles, je vous en assure.

LA GRANGE.

C'est trop de nous supplanter, et de nous supplanter avec nos propres habits.

MASCARILLE.

O fortune, quelle est ton inconstance!

DU CROISY.

Vite, qu'on leur ôte jusqu'à la moindre chose.

LA GRANGE.

Qu'on emporte toutes ces hardes, dépêchez. Maintenant, Mesdames, en l'état qu'ils sont, vous pouvez continuer vos amours avec eux tant qu'il vous plaira; nous vous laisserons toute sorte de liberté pour cela, et nous vous protestons, Monsieur et moi, que nous n'en serons aucunement jaloux.

Digitized by Microsoft®

SCÈNE XVII

MADELON, CATHOS, JODELET, MASCARILLE, VIOLONS.

CATHOS.

Ah! quelle confusion!

MADELON.

Je crève de dépit.

UN DES VIOLONS, à Mascarille.

Qu'est-ce donc que ceci? Qui nous payera, nous autres?

MASCARILLE.

Demandez à monsieur le vicomte.

UN DES VIOLONS, à Jodelet.

Qui est-ce qui nous donnera de l'argent?

JODELET.

Demandez à monsieur le marquis.

SCÈNE XVIII

GORGIBUS, MADELON, CATHOS, JODELET, MASCARILLE, VIOLONS.

GORGIBUS.

Ah! coquines que vous êtes, vous nous mettez dans de beaux draps blancs, à ce que je vois! Je viens d'apprendre de belles affaires, vraiment, de ces messieurs et de ces dames qui sortent!

MADELON.

Ah! mon père, c'est une pièce sanglante qu'ils nous ont faite.

GORGIBUS.

Oui, c'est une pièce sanglante, mais qui est un effet de votre impertinence, infâmes. Ils se sont ressentis du traite-

Digitized by Microsoft®

ment que vous leur avez fait; et cependant, malheureux que je suis, il faut que je boive l'affront.

MADELON.

Ah! je jure que nous serons vengées, ou que je mourrai en la peine. Et vous, marauds, osez-vous vous tenir ici après votre insolence?

MASCARILLE.

Traiter comme cela un marquis! Voilà ce que c'est que le monde; la moindre disgrâce nous fait mépriser de ceux qui nous chérissoient. Allons, camarade, allons chercher fortune autre part; je vois bien qu'on n'aime ici que la vaine apparence, et qu'on n'y considère point la vertu toute nue.

(*Ils sortent tous deux.*)

SCÈNE XIX

GORGIBUS, MADELON, CATHOS, VIOLONS.

UN DES VIOLONS.

Monsieur, nous entendons que vous nous contentiez à leur défaut pour ce que nous avons joué ici.

GORGIBUS, les battant.

Oui, oui, je vais vous contenter, et voici la monnoie dont je vous veux payer. Et vous, pendardes, je ne sais qui me tient que je vous en fasse autant. Nous allons servir de fable et de risée à tout le monde, et voilà ce que vous vous êtes attiré par vos extravagances. Allez vous cacher, vilaines; allez vous cacher pour jamais. (*Seul.*) Et vous qui êtes cause de leur folie, sottes billevesées, pernicieux amusement des esprits oisifs, romans, vers, chansons, sonnets et sonnettes, puissiez-vous être à tous les diables!

FIN DES PRÉCIEUSES RIDICULES.

Digitized by Microsoft®

LE
MISANTROPE
COMEDIE.

Par I.B.P. DE MOLIERE.

A PARIS.
Chez IEAN RIBOV, au Palais, vis à vis la Porte
de l'Eglise de la Sainte Chapelle,
à l'Image Saint Louis.

M. DC. LXVII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Digitized by Microsoft ®

PERSONNAGES	ACTEURS 1667*	ACTEURS 1887
ALCESTE, amant de Célimène.....	Molière.	MM. Worms.
PHILINTE, ami d'Alceste.....		Baillet.
ORONTE, amant de Célimène.....	Du Croisy.	Prudhon.
CÉLIMÈNE, amante d'Alceste.....	Mlle Molière.	Mmes Tholer.
ÉLIANTE, cousine de Célimène.....	Mlle du Parc.	Broisat.
ARSINOÉ, amie de Célimène.....	Mlle de Bric.	Fayolle.
CLITANDRE, ACASTE, marquis.....	Hubert.	MM. Boucher. H. Samary.
BASQUE, valet de Célimène.....		
Un garde de la maréchaussée de France..		Falconnier.
DUBOIS, valet d'Alceste.....		Joliet.

* Ceux connus.

La scène est à Paris.

Digitized by Microsoft®

GRANDVAL

Rôle d'Alceste.

1710-1784.

(D'après une estampe communiquée par la *Comédie française.*)

Digitized by Microsoft ®

Digitized by Microsoft ®

HISTOIRE DU *MISANTHROPE* AU THÉATRE

(1666-1887)

Si l'on en croit Brossette, le biographe de Boileau, le jour où Boileau récita, chez le comte de Broussin, sa deuxième satire, Molière lut devant le même personnage et ses invités le premier acte du *Misanthrope :* c'était en 1664. La première représentation de cette comédie n'eut lieu que deux ans après, le 4 juin 1666, au théâtre du Palais-Royal. Par l'intervalle qui sépare la lecture de la représentation, on peut juger du soin qu'apporta Molière à la composition de cette pièce. Il dut, selon le conseil de son ami, qui avait consacré à son éloge cette deuxième satire dont nous parlons plus haut, mettre plus d'une fois son *Misanthrope* sur le métier avant de le trouver à point. Quoi qu'en pense Alceste, pour les chefs-d'œuvre, « le temps fait beaucoup à l'affaire (1). »

La cour était en deuil; il y avait à peine six mois que la reine-mère Anne d'Autriche était morte. Aussi un grand nombre de ces spectateurs délicats dont le poète recherchait surtout les suffrages manquèrent-ils à la première, comme on dit aujourd'hui. Quelques-uns cependant durent se mêler au public bourgeois, car Donneau de

(1) Dans sa tragi-comédie de *Don Garcie de Navarre*, Molière avait peint l'amour jaloux. Mais ce n'est qu'une ébauche; le *Misanthrope* est le tableau achevé. Il a transporté dans son chef-d'œuvre quarante vers de la tragi-comédie. Il ne faudrait pas cependant, croyons-nous, pousser trop loin la comparaison entre les deux pièces. Alceste est certainement jaloux, mais la jalousie n'est point sa seule souffrance; il est surtout misanthrope.

Digitized by Microsoft ®

Visé, le fondateur du *Mercure galant*, qui nous a laissé une lettre sur le *Misanthrope*, intéressante analyse faite au sortir du théâtre, a déclaré « que les courtisans ont assez fait voir par leurs applaudissements qu'ils trouvoient la comédie fort belle. »

On s'étonne que Molière n'ait point attendu que le deuil de la cour fût terminé, pour donner le *Misanthrope*. On oublie trop que si Molière était courtisan — nous employons le mot dans son meilleur sens — il était aussi directeur de théâtre et, comme tel, contraint de renouveler son affiche. Le public exigeait sans cesse du nouveau; et les pièces, même les meilleures, n'avaient pas alors à la scène la vie aussi longue que certaines de nos comédies contemporaines. D'ailleurs, nous serions volontiers porté à croire que Grimarest n'était point mal informé quand dans sa *Vie de Molière* il nous dit que le *Misanthrope* fut joué devant toute la cour, avant la représentation publique. Les courtisans avaient donc pu porter leur jugement favorable à cette répétition spéciale pour le roi et pour eux. Le point qui reste ignoré, c'est l'endroit où se trouvait alors la cour; le *Misanthrope* ne fut certainement pas joué à Fontainebleau où elle se tenait pendant le deuil. Peut-être le fut-il chez Madame Henriette d'Angleterre, protectrice déclarée des poètes. Grimarest nous apprend que la princesse goûta fort la comédie, sauf « le grand flandrin de vicomte qui crache dans un puits pour faire des ronds. »

Il est certain que le *Misanthrope* remporta les suffrages des courtisans. Les critiques du temps, les gazetiers burlesques, l'ont constaté. Subligny, dans la *Muse Dauphine*, treize jours après la première représentation de cette pièce « de beauté très singulière », écrit que « *toute la cour* en dit du bien. » Nous connaissons aussi le sentiment de Donneau de Visé à ce sujet. Robinet, dans sa *Lettre en vers* du 12 juin, avoue que Molière n'a rien fait encore à cette date qui soit « de la hauteur » du *Misanthrope*.

Il est certain aussi que le parterre, au jugement duquel Molière tenait presque autant qu'à celui de la cour, fut peu sensible à ce nouveau genre de comique. On n'a qu'à consulter le Registre de La Grange. Le premier soir, le *Misanthrope* ne fit point salle comble. Les sociétaires n'eurent à se partager, frais généraux non compris, que 1,447 livres; à la seconde représentation, la recette fut de 1,617 livres; le théâtre fut à peine garni le troisième jour : on ne compta

Digitized by Microsoft®

que 886 livres; les représentations qui suivirent varièrent, à partir de la quatrième, entre 900 et 600 livres; elles tombèrent même deux fois à 212 et à 349 livres. Après une interruption de quelques jours, le *Misanthrope* fut joué de nouveau; la plus grosse recette ne s'éleva qu'à 531 livres. A une troisième reprise, les 3, 5, 7, 10, 12 septembre, le *Misanthrope* fut accompagné du *Médecin malgré lui*, avec des recettes, en suivant les dates, de 973, 913, 558, 646, 866 livres. Le 14 septembre, il n'y eut que 325 livres. Il est vrai que ce jour-là, le *Médecin malgré lui* avait été remplacé par une autre pièce. On ne peut nier que *le Médecin malgré lui* n'ait soutenu le *Misanthrope*, sinon dans sa première nouveauté, du moins, dans le cours de ses représentations : les chiffres ont leur éloquence. Du reste, le *Misanthrope* rejoué seul à partir du 15 octobre et jusqu'au 21 n'atteignit jamais plus haut que 579 livres, et une fois seulement. Les autres soirs, le gain oscilla entre 428 et 273 livres.

Le *Misanthrope* fut joué trentre-quatre fois de suite au Palais-Royal, en 1666; quatre fois, en 1667, deux en 1668. De 1669 à 1673, il eut vingt-quatre représentations, et de 1673 à 1715, deux cent quatre-vingt-dix-neuf.

Molière fut vivement attristé de l'insuccès du *Misanthrope* devant le grand public. Mais il fut consolé par le jugement des délicats et surtout par celui du sévère Boileau, qui ne cessa de lui dire que cette comédie était son meilleur ouvrage. Non seulement, les lettrés admiraient le fond, mais ils n'avaient aussi que des éloges à adresser à la forme. Subligny proclamait la pièce « un chef-d'œuvre inimitable », et déclarait que les vers « étoient les plus charmants du monde », qu'on ne pouvait rien comparer « à leur tour et à leur force. » Subligny se faisait l'écho des admirateurs.

Aujourd'hui encore, le *Misanthrope* a moins d'action sur la foule que les *Femmes savantes* ou le *Tartuffe*. Les connaisseurs au contraire en font leur régal. Ils sont moins frappés que le gros du public du manque de mouvement et d'action. L'intérêt particulier qu'inspire Alceste, intérêt plus littéraire que dramatique, est aussi plus délicat que le désespoir comique du pauvre Chrysale, victime des sottises des femmes qui l'entourent, et que le caractère très marqué en somme de l'hypocrite cupide et libidineux qui s'appelle Tartuffe.

Digitized by Microsoft®

Il est impossible cependant qu'un vrai chef-d'œuvre n'ait pas été compris dans son ensemble de tous et du premier coup. Au temps de Molière comme au nôtre, les beautés immortelles de cette comédie n'échappèrent à personne, et les connaisseurs ne furent point les seuls qui les apprécièrent. Toute la partie humaine de la pièce, si je puis ainsi dire, ne laissa aucun spectateur indifférent. La partie littéraire, critique, fut moins goûtée. La délicatesse de certaines scènes ne fut point saisie par tout le monde : ainsi celle du sonnet; beaucoup applaudirent Oronte, et furent ensuite assez confus quand ils entendirent les critiques d'Alceste. Dans ce passage, le poète s'adressait aux lecteurs convaincus de Boileau, et il restait encore au parterre et dans les loges nombre d'amateurs de pointes, ou qui en faisaient, ou qui les trouvaient naturelles. De même, dans la scène des portraits, dans ces dialogues spirituels, dans ces médisances fines et distinguées malgré leur mordant, dans cette satire délicate d'un salon de courtisans où s'échappaient maintes allusions à des personnages qu'on pouvait facilement reconnaître, à la condition qu'on fît partie de leur société, les coups ne pouvaient porter avec la même justesse sur les bourgeois du Marais et sur les seigneurs qui assistaient au grand ou au petit lever. Mais ce que les simples bourgeois admirèrent aussi bien que les courtisans, ce fut l'âme fière et noble d'Alceste aux prises avec l'esprit médisant, la coquetterie, mais aussi la grâce séduisante de Célimène; tous s'intéressèrent à la lutte entre ces deux caractères opposés qui s'attirent et se repoussent; à l'amour sérieux, profond et malheureux du Misanthrope, à sa sincérité pleine de rudesse, à ses nobles maladresses, à sa haine vigoureuse pour le vice.

Alceste, dans le *Misanthrope*, n'est pas le seul personnage qui concentre l'attention. Tartuffe était le héros principal de la comédie de ce nom. Il n'avait qu'à paraître pour que tous les autres fussent relégués au second plan, et, même absent, son nom, l'attente où on était de le voir, ce que l'on disait de son caractère, tout excitait l'intérêt au plus haut point. Il n'en est pas de même dans le *Misanthrope :* deux figures se partagent la curiosité : Alceste et Célimène, l'homme sincère qui dit partout et en toute circonstance ce qu'il « a sur le cœur », la jeune et séduisante coquette habituée à déguiser sa pensée sous les tours les plus délicats, mais aussi les plus perfides, encensée par des galants dont le langage tombe des lèvres, et des

Digitized by Microsoft®

lèvres seulement, répondant à leurs hommages par les plus jolies mais aussi les plus cruelles médisances contre tel ou tel courtisan, n'épargnant personne dans sa revue des ridicules de la société où elle vit. Et cependant ces deux âmes, qui paraissent si opposées l'une à l'autre, sont attirées l'une vers l'autre par une passion profonde chez Alceste, et chez Célimène par une prédilection dont elle ne saurait se défendre.

La raison n'est point ce qui règle l'amour.

Autour de ces deux figures se forme un groupe composé de Philinte, l'ami d'Alceste, aussi tolérant que l'autre est sévère et impitoyable, d'Éliante, la cousine de Célimène, aussi sincère et bienveillante que la jolie veuve est perfide et médisante, d'Arsinoé, qui fut Célimène à vingt ans comme Célimène sera Arsinoé à trente-cinq, prude après avoir été coquette, et ne pouvant pardonner à Célimène les galanteries que sa jeunesse et sa beauté lui attirent, tandis qu'elle ne récolte plus que les dédains. Derrière ces personnages importants s'agitent les prétendants aux faveurs de Célimène, Oronte, le poète qui compose pour la belle des sonnets surannés, les petits marquis, Acaste et Clitandre, qui entretiennent dans ses habitudes de cruel persiflage celle dont ils aiment surtout l'esprit de médisance. C'est le salon de Célimène qui est le milieu dans lequel l'action s'engage et se déroule : le poète a voulu faire et a fait un tableau de la société choisie de son temps. Nous ne sommes plus au Marais, chez Gorgibus, ou même chez M. Jourdain. Nous sommes dans le monde des courtisans. Le seul Alceste se trouve dépaysé dans cette société de mensonges. Son cœur s'est aigri à ne voir que des lâchetés, à n'entendre que des fourberies. Son âme vertueuse est prise d'une haine vigoureuse contre le vice qui est général à la cour comme à la ville, et il est résolu à rompre en visière à tout le genre humain. Il ne peut plus voir un seul homme; c'est dans un désert qu'il veut vivre désormais; et déjà il eût quitté ce monde qu'il déteste, s'il n'y eût été encore retenu par Célimène. Mais il vient chez elle pour lui dire nettement le parti qu'il veut prendre et la décider à l'accompagner dans sa solitude. Tel est son état d'esprit quand s'ouvre la comédie.

Alceste, dès le lever du rideau, reproche à son ami Philinte d'avoir

Digitized by Microsoft®

embrassé dans la rue, — l'accolade alors était la poignée de mains d'aujourd'hui, — un homme qu'il connaissait à peine, et dont il n'a pu même lui dire le nom, quand ils se sont séparés. Philinte s'était montré trop complaisant en vérité. Mais Alceste exagère la rigueur quand, pour ce péché véniel, il ne parle rien moins que de lui enlever son amitié. Selon lui, Philinte est comme les autres : il donne dans les mœurs du temps! Alceste irrité continue son réquisitoire contre l'humanité : il trouve partout des preuves à l'appui de son mécontentement. Ainsi il a un procès avec un franc scélérat, que tout le monde estime à sa valeur; mais ce « pied plat » n'a qu'à se montrer dans un salon pour qu'aussitôt on lui fasse fête. Alceste est sûr de perdre son procès, bien qu'il ait mille fois raison. Il ne veut solliciter aucun juge; il ne fera aucune des démarches nécessaires. Voir le juge, à cette époque, ce n'était point chercher à le circonvenir, c'était le mettre au courant de sa cause. Alceste, en cette circonstance, est aussi maladroit que le serait aujourd'hui un plaideur qui, fort de son droit, ne voudrait rien confier de ses affaires à un avocat et à un avoué et attendrait tout du tribunal, n'oubliant que la chose la plus importante, c'est-à-dire de l'éclairer sur ses véritables intérêts. Une fois engagé dans ces excès, Alceste ne connaît plus de mesure. Il voudrait « pour la beauté du fait avoir perdu sa cause! » — « On lui ferait injustice aux yeux de l'univers! » Car l'univers, n'en doutons pas, ne le perd point de vue. Alceste est orgueilleux en même temps qu'il est misanthrope. La misanthropie est souvent de l'orgueil; on déteste les autres, parce que les autres ne font pas attention au mérite que l'on croit avoir. Passant du particulier au général, Alceste va jusqu'à soutenir qu'on doit dire son fait à tout le monde, même à la vieille Émilie qui met du blanc et veut faire la jolie. Philinte soutient la thèse contraire, et, comme tous ceux qui parlent par système, exagère, de son côté, la cause de la tolérance, quand il prétend qu'il n'est pas plus étonné de souffrir les hommes injustes, intéressés, fourbes, que de voir « des singes malfaisants et des loups pleins de rage ». Cependant il a l'avantage dans la discussion; il est plus raisonnable que son ami et il lui présente une objection qu'il est impossible à Alceste de réfuter. « Vous détestez les hommes, lui dit-il; vous voulez fuir le monde. Comment expliquer alors la faiblesse qui vous retient dans les filets de Célimène? Célimène n'est-elle point le plus gracieux ornement de cette société que vous haïssez? » — « C'est vrai, répond-il, mais

Digitized by Microsoft®

En dépit qu'on en ait, elle se fait aimer;
Sa grâce est la plus forte.

Et, comme il est orgueilleux, qu'il croit à son mérite, il ajoute que sans doute sa flamme

De ces vices du temps pourra purger son âme.

A quoi Philinte riposte spirituellement :

Si vous faites cela, vous ne ferez pas peu.

Mais voici Oronte. Il est venu faire sa cour à Célimène. On lui a dit que la maîtresse de céans était sortie. Il est monté sachant que Philinte et Alceste se trouvaient au salon. Oronte est un des indignes rivaux d'Alceste. Il est, de plus, poète, véritable homme de lettres, d'un amour-propre inquiet, lisant ses vers à tous venants. Il prend malgré lui Alceste pour juge d'un sonnet qu'il a composé en l'honneur d'une dame qui de quelque espérance a bien voulu flatter sa flamme. Cette dame, quelle est-elle? Sans doute Célimène. L'allusion ne doit pas échapper à Alceste. Toutefois, dans le jugement qu'il portera tout à l'heure, le seul bon goût le guidera; la jalousie n'y sera pour rien. Oronte commence la lecture de ses vers tendres et langoureux. Philinte, fidèle à ses habitudes, s'extasie, à peine l'autre a-t-il commencé. Alceste fait tous ses efforts pour être poli. Il se récuse d'abord; il répond ensuite par détours. Quelle violence pour son caractère! Poussé à bout, il déclare que le sonnet ne vaut rien, et le prouve, en le critiquant d'abord, puis en chantant une vieille chanson où la passion parle toute pure et où l'on sent un cœur vraiment épris. Sa franchise vient de lui faire un ennemi de plus. Pour le coup, il est plus que jamais résolu à s'isoler du reste des humains, et il interdit brutalement à Philinte de le suivre.

Célimène ne paraît qu'au second acte. Alceste est venu pour s'expliquer avec elle. Il va droit au fait. Célimène connaît l'amour qu'elle lui a inspiré; l'apparence même d'un partage l'irrite : elle a trop d'amants qui l'obsèdent; il faut qu'elle choisisse. La coquette serait fort embarrassée de répondre catégoriquement comme l'exige impérieusement Alceste. Alceste oublie qu'il n'est pas chez lui, qu'il parle à une femme qui est encore libre et n'a point de comptes à lui

Digitized by Microsoft®

rendre. Mais sa passion l'excuse. Sans doute Célimène préfère Alceste à tous les autres; mais elle préfère encore à Alceste la douceur des hommages amoureux. Heureusement son valet annonce une visite, puis deux, puis trois, et bientôt son salon est rempli. Ce sont Acaste et Clitandre, les élégants marquis, contents de leurs petites personnes et faisant métier de galanterie; c'est Philinte, qu'Alceste ne peut plus voir depuis ses lâches complaisances; c'est Éliante, dont le caractère se fût si bien allié à celui d'Alceste, si la raison réglait les affaires de cœur. Alceste, en entendant le valet annoncer successivement toute cette société, avait menacé de céder la partie; Célimène, qui connaît son pouvoir, lui dit tout bas qu'elle s'étonne qu'il soit encore là, et qu'il lui est loisible de s'éloigner. Il reste; mais il ne prendra point part à l'entretien. La scène délicieuse des portraits commence; tous les courtisans ridicules ont « leur paquet »; c'est Célimène qui tient le dé de la conversation avec une délicieuse impertinence. Alceste, qui s'est contenu aussi longtemps qu'il l'a pu, éclate à la fin au grand dépit de Célimène honteuse d'avoir reçu dans sa compagnie ce fâcheux qui oublie les règles les plus élémentaires de la bienséance; Alceste s'adresse aux véritables coupables, à ceux qui nourrissent l'humeur satirique de Célimène par leurs ris complaisants. Son intervention maladroite et généreuse en même temps risquerait de lui susciter une rencontre avec les deux marquis, si un garde de la maréchaussée ne venait à propos le chercher pour comparaître devant le tribunal où l'appelle Oronte, dont il a critiqué le sonnet.

Cette affaire terminée, Alceste, qui veut finir son différend avec Célimène, reparaît aussitôt dans le salon qu'il a brusquement quitté. Mais il ne fait qu'apercevoir Célimène; c'est la prude Arsinoé dont il est forcé d'essuyer le fâcheux entretien. Arsinoé, encore toute meurtrie des traits que la malice de Célimène vient de lui décocher, excite contre sa rivale la jalousie d'Alceste et promet de lui montrer les preuves de sa perfidie. A peine Alceste a-t-il en mains une lettre que Célimène écrivait à un amant quelconque et où elle parlait d'Alceste avec indifférence, même avec dédain, qu'il accourt pour confondre la volage. Mais dans la violence de son attaque la tendresse déborde. Il ne saurait briser sa chaîne; il voit Célimène, et toute sa colère s'apaise. Il n'a pas le loisir de lui proposer de le suivre dans son désert; toutes les fois qu'il est sur le point de lui

Digitized by Microsoft®

« parler à cœur ouvert » un tiers arrive qui détourne la conversation. Cette fois, c'est Dubois, son valet, qui vient lui porter une lettre ou plutôt, après avoir cherché en vain cette lettre dans toutes ses poches, lui déclare qu'il l'a oubliée sur sa table.

Cette lettre annonce à Alceste qu'il a perdu son procès. Que lui importe cette nouvelle injustice si, comme il espère, Célimène consent à partager son désert? Il revient chez sa maîtresse. Il la trouve aux prises avec les soupirants dont elle nourrissait les espérances et qu'elle trompait tout à la fois. C'est d'abord Oronte, qui la prie de choisir entre Alceste et lui. Alceste désire la même franchise. Célimène tâche de se tirer de cette extrémité avec son habileté ordinaire; mais, pour la première fois, elle ne réussit point, et les deux rivaux exigent un langage clair et net. Arsinoé s'est bien vengée. Elle a donné aussi aux deux marquis des lettres qui perdent à leurs yeux la perfide Célimène. Acaste et Clitandre, blessés dans leur amour-propre, font grand éclat de sa fourberie. Ils la quittent de la façon la plus désobligeante. Oronte, non moins impertinent, cède « la dame » à Alceste. Quand tous sont sortis, Alceste, aussi maltraité cependant que les autres, mais véritablement épris, consent à oublier tous les forfaits de Célimène mais à une condition — le malheureux a bien le droit de l'imposer — à la condition qu'elle le suivra dans le désert où il a fait vœu de vivre désormais. La jeune femme ne veut pas renoncer ainsi au monde quand elle est dans tout l'éclat de la beauté :

La solitude effraie une âme de vingt ans.

Telle est sa réponse. Elle sait bien, la coquette, que son salon retrouvera ses visiteurs, et que de nouveaux marquis remplaceront les deux évaporés qui viennent de l'abandonner. Sa liberté vaut mieux que l'amour de l'importun Alceste; et elle sera courtisée longtemps encore avant qu'elle atteigne l'âge d'Arsinoé.

Alceste comprend, mais trop tard, combien Éliante eût été plus digne de lui; il n'ose plus lui donner son cœur qu'un moment, dans un accès de jalousie et pour se venger de Célimène, il lui avait offert. Éliante prévient son excuse en avouant son amour pour Philinte. Alceste fait à ses deux amis de touchants adieux.

Je ne connais pas de plus heureux dénouement que celui du *Misanthrope*. Bridoison ne pourrait appliquer sa formule à cette ad-

Digitized by Microsoft ®

mirable comédie : elle ne se termine pas par le mariage du héros et de l'héroïne. Tout est achevé, et pourtant rien n'est conclu. Ou plutôt cette pièce a la fin qu'elle aurait eue dans la réalité : Alceste et Célimène ne pouvaient s'unir l'un à l'autre. S'ils s'étaient unis, le spectateur aurait emporté de la représentation une impression pénible ; Alceste, qu'on aime malgré ses travers, eût eu trop à souffrir de la coquetterie de Célimène.

Telle est l'action du *Misanthrope*. Elle est peu compliquée, comme celle d'*Athalie*, comme celle des chefs-d'œuvre du théâtre grec. La situation est des plus simples, mais elle est forte et dramatique. On ne perd pas de vue un seul instant le fait principal qui est le mariage d'Alceste et de Célimène. Le caractère d'Alceste se développe sous nos yeux avec la plus merveilleuse gradation, sans qu'elle paraisse convenue et symétrique. Comme celui de Célimène, il demeure constant jusqu'au dénouement.

Nous avons déjà eu l'occasion de dire que Philinte avait été aux yeux de Molière le personnage raisonnable de sa comédie. Sans doute, il pousse la complaisance au-delà des limites permises. Mais ce n'en est pas moins lui qui résume en quatre vers l'idée générale que le poète a voulu développer :

> Il faut parmi le monde une vertu traitable;
> A force de sagesse, on peut être blâmable;
> La parfaite raison fuit toute extrémité,
> Et veut que l'on soit sage avec sobriété.

Or Alceste a une vertu farouche; il manque de sagesse puisqu'il aime éperdûment une coquette; il se lance à chaque instant dans tous les excès, et, à chaque instant, il se vante de sa sagesse. Il fait la leçon à tout le monde et à propos de tout, et, malgré tout ce qu'elle a de généreux, sa colère éclate presque toujours hors de propos. Néanmoins on peut dire de lui avec une légère variante ce qu'il dit de Célimène :

> En dépit qu'on en ait, on ne peut que l'aimer.

Il se fait plaindre aussi; on oublie ses travers pour n'entendre que les accents indignés d'une âme vertueuse; et, à la fin, quand on le voit trahi, et, après le sacrifice de son amour-propre, le plus dur pour un honnête homme, quand on le voit isolé, les yeux se mouil-

Digitized by Microsoft®

lent de larmes, et notre sympathie lui est acquise. C'est cette double impression de ridicule et d'estime qu'on emporte de lui qui explique sans les justifier les critiques de J.-J. Rousseau et la suite qu'a cru pouvoir donner au *Misanthrope* Fabre d'Églantine dans sa comédie le *Philinte de Molière*. J.-J. Rousseau, dans sa *Lettre des Spectacles* a dit : « Molière a ridiculisé la vertu dans la personne d'Alceste. » Ce reproche serait fondé, si Molière avait fait d'Alceste un homme réellement vertueux; mais nous avons vu qu'Alceste était un honnête homme, mais un honnête homme irascible, mal élevé, s'emportant avec une égale violence contre les vices et contre les simples travers, ridicule précisément par ce manque de mesure que l'on retrouve appliqué à d'autres objets chez l'égoïste Arnolphe, chez l'avare Harpagon, chez le vaniteux Jourdain. C'est par là qu'Alceste est un personnage comique; dans l'ensemble, il commande le respect, parce que tous ses actes sont désintéressés; ses travers et ses maladresses n'empêchent point qu'il ait le cœur sincère et l'âme vertueuse. Beaucoup voudraient être ridicules comme lui; M. de Montausier était fier qu'on crût que Molière l'eût pris pour modèle. Molière cependant avait emprunté ce caractère à l'humanité, non à son époque. Il se peut qu'à certains traits on ait cru reconnaître tel ou tel grand seigneur de la cour, qu'on l'ait reconnu lui-même; il n'en est pas moins vrai que Molière a peint Alceste d'après la définition que Platon donne du Misanthrope : « un homme qui, ayant ajouté foi sans examen à un autre homme qu'il croyait vrai, solide et fidèle, le trouve faux, perfide et trompeur. Après plusieurs épreuves semblables, il hait également tous les hommes, et finit par se persuader qu'il n'y a rien d'honnête en eux. »

Fabre d'Églantine, dans le *Philinte de Molière*, présente, à l'exemple de Rousseau, Philinte comme un homme méprisable. Rousseau l'appelait un fripon. La comédie de Fabre d'Églantine est la peinture de l'égoïste puni par son égoïsme même. On y retrouve Éliante, qui n'a point rencontré auprès de son mari tout le bonheur qu'il lui avait promis, et Alceste, qui quitte momentanément son désert pour obliger Philinte à son insu.

Un fripon est sur le point d'escroquer à quelqu'un deux cent mille écus par un billet faux. Alceste veut dévoiler cette fourbe. Il a pourtant un nouveau procès pour son compte. Il est donc incorrigible de vouloir trancher toujours et partout du généreux ! Philinte le raille

Digitized by Microsoft ®

et l'accueille mal. Les hommes dupes sont toujours ridicules, lui dit-il. Tant pis pour eux! Or, le dupé est précisément Philinte lui-même. Il s'en aperçoit trop tard. La pièce ne manque point d'un certain intérêt; mais, si elle veut passer pour la suite du *Misanthrope*, l'auteur est parti d'un point de départ faux, et il a certainement trahi les intentions de Molière.

Robinet, dans sa *lettre en vers à Madame*, du 12 juin 1666, ne donne, comme interprètes originaux du *Misanthrope*, que les actrices, et encore il se contente de citer leurs noms de théâtre sans dire quels rôles elles remplissent.

> Au reste, chacun des acteurs
> Charme et ravit les spectateurs,
> Et l'on y peut voir les trois Grâces
> Menant les amours sur leurs traces,
> Sous le visage et les attraits
> De trois objets jeunes et frais,
> Molière, du Parc et de Brie.

Nous croyons que Robinet, en citant les noms, a implicitement suivi l'ordre des personnages. Nul doute pour M^lle^ Molière : elle était la grande coquette de la troupe; Célimène lui revenait de droit (1). Il nous semble que M^lle^ du Parc dut être chargée de rendre Éliante. Nous avons vu, dans notre *Histoire des Précieuses* au théâtre, que c'était une comédienne exigeante; il ne lui aurait guère plu de paraître sous les traits d'Arsinoé. D'ailleurs, elle était plus jeune que M^lle^ de Brie, et, quoi qu'on en ait dit, Arsinoé est, comme le lui reproche Célimène, dans la saison « propre à la pruderie ». M^lle^ de Brie créa très vraisemblablement Arsinoé. Elle jouait sûrement ce rôle, — nous en avons la preuve écrite, — en 1685. Il était d'ailleurs dans ses moyens. Reportons-nous à l'*Impromptu de Versailles*, à cette pièce si utile à consulter quand on veut connaître Molière et sa troupe dans les coulisses, « devant que les chandelles soient allumées. « Molière y est censé distribuer à ses acteurs les rôles d'une pièce qu'il va jouer devant le roi, et voici ce qu'il dit à M^lle^ de Brie : « Pour vous, vous faites une de ces femmes qui peuvent être les plus vertueuses personnes du monde, pourvu qu'elles sauvent les apparences; de

(1) Nous reparlerons de M^lle^ Molière dans notre *Histoire du Bourgeois gentilhomme au théâtre.*

Digitized by Microsoft®

ces femmes qui croient que le péché n'est que dans le scandale, qui veulent conduire doucement les affaires qu'elles ont sur le pied d'attachement honnête. Entrez bien dans ce caractère. » Ce caractère n'est-il pas en tous points semblable à celui d'Arsinoé? Le rôle d'Alceste fut créé par Molière. On peut être certain, comme le dit M. Paul Mesnard, que l'acteur sut facilement mettre dans l'interprétation « la flamme du génie qui avait inspiré l'auteur ». Du Croisy, Hubert et Brécourt créèrent Oronte, Acaste et Dubois qu'ils jouaient encore en 1685 aux côtés de M^lle^ Molière, devenue M^lle^ Guérin (Célimène) et de Brie (Arsinoé) (1). Hubert fut comme Baron un élève que Molière se plut à former. Il était charmant dans les marquis. Mais il se distingua surtout dans les travestis, les mères et les duègnes : il jouait avec succès Madame Jourdain, Madame Pernelle, la Comtesse d'Escarbagnas, la Bélise des *Femmes savantes*. Il était aussi utilisé pour la tragédie : il était chargé des confidents. Nous ne savons quel fut l'acteur qui créa le rôle de Philinte. On a cité sans preuves le nom de la Thorillière. Ce qui est certain, c'est qu'en 1685, ce personnage était tenu par Guérin, le second mari de la femme de Molière. Le rôle de Clitandre, du second marquis, fut peut-être joué pour la première fois par La Grange. On ne peut dire quels furent les autres interprètes originaux. En 1685, les rôles de Clitandre et du garde de la maréchaussée avaient été confiés à Villiers et à Rosimont. Guérin (Eustache-François, sieur d'Estriché) naquit à Paris en 1636. Il commença à être connu à partir de la réunion de la troupe de l'Hôtel du Marais à celle du Palais-Royal en 1680. Il s'acquit dans les confidents de la tragédie, Narcisse, Arbate, Théramène, une grande réputation. Il apportait beaucoup de naturel dans la comédie et il joua, en particulier, avec succès, dans le théâtre de Molière, les rôles d'Harpagon et de Chrysale. On peut dire qu'il faillit mourir sur la brèche. Le Mazurier raconte que, comme le 25 juillet 1717 on devait jouer *Héraclius* à l'Opéra, Guérin, qui remplissait le rôle d'Exupère, tomba tout habillé dans les coulisses, d'une attaque d'apoplexie. Ses camarades, qui l'estimaient beaucoup, rendirent l'argent. Il ne fut pas emporté par ce coup; il se rétablit

(1) *Répertoire des comédies françoises qui se peuvent jouer* (en 1685). Ms. français de la Bibliothèque nationale. (Note de l'éditeur du *Molière* de la *Collection des grands Écrivains*.)

Digitized by Microsoft ®

même. Il vécut encore jusqu'en 1728, et mourut à l'âge de quatre-vingt-onze ans. Guérin était d'une grande probité; c'était un galant homme dans toute l'acception du terme.

Les deux principaux rôles dans le *Misanthrope* sont Alceste et Célimène. Nous allons passer rapidement en revue tous les interprètes célèbres qui se sont succédé depuis Molière et Armande Béjart. Sept jours après la mort du maître, Baron, alors âgé seulement de vingt ans, parut dans Alceste. Il était en vérité trop jeune; aussi voyons-nous en 1685 ce personnage confié à La Grange. Ce n'est qu'à la fin de sa carrière que Baron rendit avec puissance toute la fierté sauvage de ce rôle difficile entre tous. Les contemporains racontent qu'il apportait beaucoup de noblesse et de dignité, mais qu'il rendait le *Misanthrope* aimable et sympathique par la politesse délicate dont il savait ennoblir les brusqueries et la mauvaise humeur d'Alceste. Il prenait le ton du grand monde. Au lieu de pousser trop loin et d'outrer le caractère, il l'adoucissait. C'était sans doute le jeu de Molière lui-même dont Baron avait conservé la tradition en y ajoutant ses qualités personnelles. L'acteur Dancourt, qui fut en même temps un aimable poète comique (1), observateur superficiel mais spirituel, se fit remarquer dans Alceste. Mais il resta, cela va sans dire, à une grande distance de Baron. Les deux Quinault, surtout le tragédien Quinault-Dufresne, tinrent ce personnage avec autorité; le second y déployait une élégance d'homme de cour qui plaisait beaucoup, mais qui exagérait peut-être la politesse compatible avec la rude sincérité d'Alceste. Le comédien qui réussit le plus, après Baron, dans ce rôle, fut Grandval. Il y rappelait son devancier pour sa finesse, sa distinction, sa noblesse et les nuances délicates de son jeu. Grandval (Charles-François-Nicolas Racot de) débuta en 1729 dans l'emploi des jeunes premiers de la tragédie et de la comédie pour remplacer Quinault-Dufresne qui prenait les premiers rôles laissés libres par la mort de Baron. En deux mois il conquit le sociétariat : il n'avait pas dix-neuf ans. Parmi les rôles qu'il créa pendant cette première période de sa carrière, il faut citer celui de Nérestan dans *Zaïre*. En 1741, le départ de Quinault-Dufresne le laissa maître de la pre-

(1) M. Jules Lemaître a écrit une jolie étude sur Dancourt poète comique. Son livre est intitulé : *La Comédie après Molière*.

Digitized by Microsoft®

mière place. Toutefois, comme il n'avait que trente ans et qu'il était fort élégant de sa personne, il cumula les premiers rôles et les rôles de jeunes premiers. Dans cette seconde période, il créa parmi ces derniers Égisthe dans *Mérope*, parmi les premiers Brutus, dans la *Mort de César* et Oreste dans la tragédie de ce nom. Mais en 1750 parut son redoutable rival, Lekain. Grandval dut céder au nouveau venu tous les premiers rôles de la tragédie et se cantonner dans ceux de la haute comédie. Là, il ne craignait aucun concurrent. Cependant il fut forcé de quitter le théâtre assez jeune, à cinquante ans, à cause d'un grasseyement, dont il n'avait jamais pu se corriger et dont on ne s'était pas aperçu dans ses plus beaux jours, mais qu'on ne pouvait plus tolérer à son déclin. Il eut le tort de revenir sur cette sage décision; il rentra au théâtre pour jouer les grands premiers rôles de la comédie de caractères où il était inimitable, comme celui d'Alceste, et ajouter à ce répertoire les pères nobles. Cette dernière période de sa carrière fut terne; le public se montra indifférent pour ses efforts, et ceux qui ne l'avaient point vu dans l'éclat de sa jeunesse s'étonnaient qu'il eût eu autrefois tant de réputation.

Bellecourt peut être aussi cité avec honneur, mais il était un peu froid, tandis que Molé, le plus distingué après lui dans l'ordre chronologique, était trop furieux et trop emporté. Après Molé, Larive, en 1790, piqua la curiosité dans Alceste. On suit toujours avec intérêt un tragédien qui s'essaie dans la comédie. Mais il ne semble pas que Larive y ait produit un effet nouveau. Il a exagéré le jeu déjà très dramatique de Molé. Dans ce siècle, les meilleurs Alcestes ont été Fleury, Damas, Lafon, Firmin, Geffroy, Bressant. M. Lafontaine s'y est montré quatre ou cinq fois. Tout récemment MM. Maubant, Worms et Laroche ont voulu jouer ce rôle qui est l'ambition de tous les acteurs de race. Enfin, en dernier lieu, c'était M. Delaunay qui l'interprétait. Depuis la retraite de M. Delaunay, M. Worms en a pris possession. Fleury — je m'en rapporte au jugement du feuilletoniste Geoffroy, — ne s'est rendu qu'avec le temps maître de ce rôle. A force de persévérance et de travail, il a fini par y être excellent. Comédien de tradition, il s'est efforcé de s'inspirer autant qu'il l'a pu du jeu de Baron, d'après tout ce qu'il en avait lu ou entendu dire. Damas, comme Molé et Larive, était plein de chaleur et d'emportement. Il indis-

Digitized by Microsoft ®

posait peut-être un peu les délicats par ses cris et la violence de ses gestes; mais il avait l'art inappréciable pour un comédien, de remuer les cœurs. Il détaillait avec un art infini la chanson du roi Henri. Lafon, sans être parfait, dans *Alceste*, a su s'y faire applaudir dès ses débuts; et, le jour de sa retraite, c'est sous les traits du Misanthrope qu'il est venu adresser ses adieux au public. Firmin et Geffroy étudièrent ce rôle avec un soin minutieux et s'y montrèrent, le premier, violent et terrible, le second triste et sombre. Firmin, à sa représentation de retraite, en 1845, joua le rôle d'Alceste pour la dernière fois. Théophile Gautier salua en ces termes le départ du vaillant artiste : « Firmin a joué Alceste avec ce feu et cette verve dont il emporte le secret avec lui, et l'on peut dire qu'il y avait longtemps que le *Misanthrope* n'avait été représenté ainsi.... Nul n'a possédé autant que Firmin cette animation, cette fièvre qui fait circuler dans toutes les veines..... la liqueur rouge de l'existence..... Il faut avouer aussi, pour tout dire, qu'il était à ses mauvais moments, qui n'en a pas? turbulent, inquiet, convulsif; il brûlait les planches, ce qui est la froideur des artistes chaleureux. » Les meilleurs rôles de Firmin avec le Misanthrope, étaient Hernani et le duc de Richelieu, dans M^lle^ *de Belle-Isle*, d'Alexandre Dumas père. M. Legouvé, dans ses *Soixante ans de souvenirs*, a aussi jugé très favorablement l'acteur Firmin qu'il compare, pour les qualités physiques et le jeu à la fois plein de flamme et de verve, à Delaunay, qui vient de prendre sa retraite. Firmin et Delaunay tinrent successivement le même emploi. Avant de représenter Alceste, Firmin, comme Delaunay, avait joué Acaste. Tandis que Delaunay détaillait à ravir le délicieux morceau qui ouvre le troisième acte, Firmin l'emportait dans un mouvement endiablé.

Bressant était aussi élégant que les plus élégants qui l'avaient précédé; mais il ne savait ou ne pouvait faire croire à la sincérité de son amour : derrière Alceste, c'était don Juan qu'on trouvait. M. Lafontaine est un élève de Fréderick Lemaitre et de Geffroy : il apportait une grande fougue dans son interprétation. Mais son jeu n'était pas assez réglé, et, à côté de parties superbes, il y avait des lacunes considérables. MM. Maubant et Laroche n'ont pu s'élever au-dessus d'une honnête médiocrité. Quant à M. Worms, on ne peut encore porter un jugement sur une seule épreuve : il jouera ce rôle qu'il paraît capable de porter, quelque lourd qu'il soit.

Digitized by Microsoft®

La plus charmante Célimène après la Molière fut Mlle Gaussin que Collé, dans son journal, cite particulièrement et avec éloge. Bien que tragédienne, elle y montra beaucoup de simplicité, de naturel et de grâce. Adrienne Lecouvreur, au contraire, dans ce rôle, qu'elle joua avant la Gaussin, n'oubliait pas assez qu'elle était tragédienne. On remarqua ensuite et on trouva absolument supérieure Mme Préville, la femme de l'illustre comique de ce nom. Fine et spirituelle, d'une physionomie aimable et douce, d'une taille majestueuse, elle était une Célimène élégante et mordante. On cite d'elle un trait qui lui fait le plus grand honneur. Elle ne voulut plus paraître dans ce rôle dès qu'elle eut atteint la quarantaine. Il lui était impossible, disait-elle, de représenter à cet âge une coquette de vingt ans; et elle refusait de trahir les intentions du poète. Les admirateurs allèrent jusqu'à lui conseiller de remplacer dans le texte les fameux vingt ans par trente ans qui seraient plus vraisemblables. Elle eut le bon esprit et le courage de résister à la tentation. Mlles Molé et Mézeray tinrent ce rôle par droit d'emploi plutôt que de conquête. Une élève de Mme Préville, Mlle Contat, rappela la distinction, la finesse et le ton spirituel de son professeur. Elle était surtout une Célimène pleine de verve. Sa voix était tendre et profonde. « Elle parlait, disait Mlle Mars, son élève, comme la Malibran chantait. » Mme Vanhove-Talma et Mlle Leverd jouèrent honnêtement ce rôle, — c'est déjà un grand mérite, — mais sans lui donner d'éclat. Mlle Leverd, moins sage que Mme Talma, moins pondérée, exagérait la coquetterie de Célimène et lui prêtait une hardiesse que n'autorisait point son rang dans le monde : Célimène est médisante et coquette; mais c'est une honnête femme. Nous arrivons au tour de Mlle Mars pour qui ce rôle de Célimène semblait naturellement fait. Elle y était coquette des pieds à la tête, mais avec un enjouement plein de grâce, et, dans la scène des portraits, avec une finesse piquante. Quel charme dans sa voix! Quelle malice dans son regard! M. Paul Mesnard, qui a pu voir Mlle Mars jouant ce rôle dans les dernières années de sa carrière, analyse ainsi le talent qu'elle y déployait : « Son insolence, dans la scène où elle se venge des méchancetés d'Arsinoé, enfonçait cruellement le trait avec une politesse poignante qui jamais ne s'écartait du meilleur ton. Un jeu de paupières, une certaine inflexion de voix lui suffisait pour exercer ses triomphantes représailles, sans qu'elle eût besoin de trop

Digitized by Microsoft®

appuyer sur aucune parole, de rien souligner..... Toute la fierté de la coquette, qui n'avouera jamais sa blessure, se montrait dans la manière dont elle recevait le dernier éclat du courroux d'Alceste. Dès le premier mot d'un si dur adieu, elle préparait sa retraite, commençait une révérence qui finissait avec le dernier vers. En sortant, elle reprenait un air de défi; elle avait un coup d'éventail par-dessus l'épaule qui voulait beaucoup dire et lui donnait l'air de congédier celui même qui la quittait. » M^lle^ Mars (Anne-Françoise-Hippolyte Boutet de Monvel, dite M^lle^ Mars) est née à Paris le 9 février 1779. Ce fut une enfant de la balle; sa mère, Marguerite Salvetat, était comédienne, et son père, Monvel, faisait partie de la troupe du théâtre Montansier. Reçue sociétaire du Théâtre-Français en 1799, elle y remplit avec un grand succès les rôles de jeunes amoureuses. Son premier triomphe fut le sourd-muet du drame de Bouilly, *l'Abbé de l'Épée*. A partir de ce moment, elle voulut le premier rang, lutta pour l'obtenir par son talent sur la scène, par ses querelles intérieures dans la compagnie, et l'emporta enfin, par droit de conquête, hâtons-nous de le dire. Elle créa, pour ne rappeler que les pièces modernes célèbres, *Valérie*, dans la comédie de ce nom de Scribe, les rôles principaux de *l'École des Vieillards*, des *Enfants d'Édouard*, de Casimir Delavigne, M^lle^ *de Belle-Isle*, d'Alexandre Dumas, *Dona Sol* et *la Tisbé* dans *Hernani* et *Angelo*, Louise de Lignerolles, dans la pièce ainsi intitulée de M. Legouvé. Bien que comédienne avant tout, elle rechercha aussi et rencontra le succès dans le drame. Elle défendit la cause des romantiques, et leur prêta le secours de son admirable talent. Elle ne négligeait point cependant le répertoire de Molière et de Beaumarchais; elle fut incomparable dans Célimène, nous l'avons dit, dans Henriette des *Femmes savantes* et dans la Suzanne du *Mariage de Figaro*. M^lle^ Mars mourut à Paris le 20 mars 1847.

Nous pouvons parler d'un certain nombre de Célimènes que nous avons entendues nous-mêmes. La plus célèbre fut sans contredit M^me^ Arnould Plessy, retirée du théâtre depuis le 8 mai 1876. Elle eut l'honneur, à sa sortie du Conservatoire où elle avait eu Samson comme professeur, d'exciter la jalousie de M^lle^ Mars, en jouant à ses côtés un rôle d'ingénue dans *Une Passion secrète* de Scribe. Dans le répertoire, elle fut l'interprète distinguée de Marivaux et de Molière. Elle a été une Elmire incomparable, une Céli-

Digitized by Microsoft®

mène pleine de séduction et de malice : elle ripostait avec une impertinence des plus spirituelles à Arsinoé qui venait de donner à Célimène le conseil charitable que l'on sait.

Mme Madeleine Brohan était belle et froide; elle n'avait point grande allure cependant. Mlle Croizette était fière et majestueuse; elle en imposait par sa taille et son élégance. Elle avait surtout les qualités extérieures du rôle. Mlle Tholer s'y montre trop une coquette bourgeoise; son persiflage manque de souffle. La dernière Célimène qu'il nous ait été donné d'applaudir était une échappée du Conservatoire, Mlle Marsy, qui faisait beaucoup espérer d'elle. Mais Mlle Marsy s'est mariée et a quitté le théâtre.

Les rôles secondaires d'Éliante, d'Arsinoé, de Philinte, d'Oronte et des deux marquis ont eu des interprètes honorables. Il y a intérêt à citer les acteurs qui s'y sont distingués dans la seconde moitié de notre siècle. Nous avons déjà eu l'occasion de parler de Firmin et de M. Delaunay dans Acaste. Pourquoi M. Delaunay a-t-il quitté ce rôle où il donnait l'idée de l'exquis pour prendre celui d'Alceste où il a à peu près échoué? Nous avons vu longtemps le rôle de Philinte joué sans éclat mais en raisonneur par M. Maubant. N'était sa taille, n'était surtout sa tournure un peu trop bourgeoise, M. Thiron, qui n'a fait qu'y paraître, y eût apporté beaucoup de bonne humeur. Oronte a été très bien joué tour à tour par Mirecourt, qui n'a jamais pu arriver au sociétariat, malgré un réel mérite, et M. Coquelin aîné. Je ne sais si Mirecourt n'était point plus naturel que M. Coquelin, et partant plus comique. Mme Broisat a été et est encore une parfaite Éliante. La meilleure Arsinoé que nous ayons vue a été Mme Favart.

Aujourd'hui le *Misanthrope* à la Comédie française trouverait difficilement cet excellent ensemble d'interprètes qu'on exige pour la représentation d'un chef-d'œuvre et auquel d'ailleurs elle nous a habitués. On a Alceste : c'est M. Worms. On a Éliante, Mlle Broisat. M. Baillet ou M. Dupont-Vernon peuvent jouer Philinte; M. Prudhon s'est fait apprécier dans Oronte. Mais où est Arsinoé? Où est Acaste? Où est surtout Célimène?

Digitized by Microsoft ®

Digitized by Microsoft ®

LE MISANTHROPE

COMÉDIE

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE.

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous?

ALCESTE.

Laissez-moi, je vous prie.

PHILINTE.

Mais encor, dites-moi, quelle bizarrerie...

ALCESTE.

Laisez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.

PHILINTE.

Mais on entend les gens au moins sans se fâcher.

ALCESTE.

Moi, je veux me fâcher, et ne veux point entendre.

PHILINTE.

Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre,
Et quoique amis enfin, je suis tout des premiers....

ALCESTE.

Moi, votre ami? Rayez cela de vos papiers.
J'ai fait jusques ici profession de l'être;
Mais après ce qu'en vous je viens de voir paroître,

Digitized by Microsoft ®

Je vous déclare net que je ne le suis plus,
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.

PHILINTE.

Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte?

ALCESTE.

Allez, vous devriez mourir de pure honte;
Une telle action ne sauroit s'excuser,
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.
Je vous vois accabler un homme de caresses,
Et témoigner pour lui les dernières tendresses;
De protestations, d'offres et de serments,
Vous chargez la fureur de vos embrassements;
Et quand je vous demande après quel est cet homme,
A peine pouvez-vous dire comme il se nomme;
Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,
Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent.
Morbleu! c'est une chose indigne, lâche, infâme,
De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son âme;
Et si, par un malheur, j'en avois fait autant.
Je m'irois, de regret, pendre tout à l'instant.

PHILINTE.

Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable,
Et je vous supplierai d'avoir pour agréable
Que je me fasse un peu grâce sur votre arrêt,
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît.

ALCESTE.

Que la plaisanterie est de mauvaise grâce!

PHILINTE.

Mais, sérieusement, que voulez-vous qu'on fasse?

ALCESTE.

Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur,
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

PHILINTE.

Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie,
Il faut bien le payer de la même monnoie,

Digitized by Microsoft ®

MADEMOISELLE MARS

RÔLE DE CÉLIMÈNE

1779-1847

(D'après une photographie communiquée par la *Bibliothèque Nationale.*)

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft ®

Répondre, comme on peut, à ses empressements,
Et rendre offre pour offre, et serments pour serments.

ALCESTE.

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode;
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités avec tous font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier faquin il court en faire autant?
Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée;
Et la plus glorieuse a des régals peu chers,
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers :
Sur quelque préférence une estime se fonde,
Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.
Puisque vous y donnez, dans ces vices du temps,
Morbleu! vous n'êtes pas pour être de mes gens;
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
Qui ne fait de mérite aucune différence;
Je veux qu'on me distingue; et, pour le trancher net,
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

PHILINTE.

Mais, quand on est du monde, il faut bien que l'on rende
Quelques dehors civils que l'usage demande.

ALCESTE.

Non, vous dis-je, on devroit châtier, sans pitié,
Ce commerce honteux de semblants d'amitié.
Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre,

Digitized by Microsoft ®

Que ce soit lui qui parle, et que nos sentiments
Ne se masquent jamais sous de vains compliments.

PHILINTE.

Il est bien des endroits où la pleine franchise
Deviendroit ridicule et seroit peu permise;
Et parfois, n'en déplaise à votre austère honneur,
Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
Seroit-il à propos et de la bienséance
De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense?
Et quand on a quelqu'un qu'on hait ou qui déplaît,
Lui doit-on déclarer la chose comme elle est?

ALCESTE.

Oui.

PHILINTE.

Quoi? vous iriez dire à la vieille Émilie
Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie,
Et que le blanc qu'elle a scandalise chacun?

ALCESTE.

Sans doute.

PHILINTE.

A Dorilas, qu'il est trop importun,
Et qu'il n'est, à la cour, oreille qu'il ne lasse
A conter sa bravoure et l'éclat de sa race?

ALCESTE.

Fort bien.

PHILINTE.

Vous vous moquez.

ALCESTE.

Je ne me moque point,
Et je vais n'épargner personne sur ce point.
Mes yeux sont trop blessés, et la cour et la ville
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile;
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font;
Je ne trouve partout que lâche flatterie

Digitized by Microsoft®

Qu'injustice notre siècle et les communs usages;
Je n'y puis p[illegible] mortels trop de perfection :
Est de rompre au temps sans obstination;
[illegible]olie à nulle autre seconde
Ce chagrin phi[illegible]ôler de corriger le monde.
Je ris des noirs[illegible]ne vous, cent choses tous les jours,
Et crois voir en [illegible]nieux aller, prenant un autre cours;
Ces deux frères q[illegible]aque pas je puisse voir paroître,
Dont... [illegible]ne vous, on ne me voit point être;
[illegible]ment les hommes comme ils sont,
Mon Dieu! lais[illegible]à souffrir ce qu'ils font;
[illegible]e même qu'à la ville.
Non : tout de bon, quittez toutes ces incartades.
Le monde par vos soins ne se changera pas;
Et puisque la franchise a pour vous tant d'appas,
Je vous dirai tout franc que cette maladie,
Partout où vous allez, donne la comédie,
Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du temps
Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

ALCESTE.

Tant mieux, morbleu, tant mieux, c'est ce que je demande;
Ce m'est un fort bon signe, et ma joie en est grande :
Tous les hommes me sont à tel point odieux,
Que je serois fâché d'être sage à leurs yeux.

PHILINTE.

Vous voulez un grand mal à la nature humaine.

ALCESTE.

Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine.

PHILINTE.

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,
Seront enveloppés dans cette aversion?
Encore en est-il bien, dans le siècle où nous sommes...

ALCESTE.

Non : elle est générale, et je hais tous les hommes :
Les uns, parce qu'ils sont méchants et malfaisants,

Digitized by Microsoft®

Que ce soit lui qui parle, et que nos sentiments ts,
Ne se masquent jamais sous de vains complimen

PHILINTE.

Il est bien des endroits où la pleine franchise
Deviendroit ridicule et seroit peu permise;
Et parfois, n'en déplaise à votre austère honne raître;
Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur. tre;
Seroit-il à propos et de la bienséance si
De dire à mille gens tout ce que d'eux on d'ici.
Et quand on a quelqu'un qu'on hait ou confonde,
Lui doit-on déclarer la chose comme le monde,
par eur revêtu

ALCESTE.

ronder le mérite et rougir la vertu.
Oui, quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne,
Son misérable honneur ne voit pour lui personne;
Nommez-le fourbe, infâme et scélérat maudit,
Tout le monde en convient et nul n'y contredit.
Cependant sa grimace est partout bienvenue :
On l'accueille, on lui rit, partout il s'insinue;
Et s'il est, par la brigue, un rang à disputer,
Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.
Tête bleu! ce me sont de mortelles blessures,
De voir qu'avec le vice on garde des mesures;
Et parfois il me prend des mouvements soudains
De fuir dans un désert l'approche des humains.

PHILINTE.

Mon Dieu, des mœurs du temps mettons-nous moins en peine,
Et faisons un peu grâce à la nature humaine;
Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
Et voyons ses défauts avec quelque douceur.
Il faut, parmi le monde, une vertu traitable;
A force de sagesse, on peut être blâmable;
La parfaite raison fuit toute extrémité,
Et veut que l'on soit sage avec sobriété.
Cette grande roideur des vertus des vieux âges

Digitized by Microsoft®

Heurte trop notre siècle et les communs usages;
Elle veut aux mortels trop de perfection :
Il faut fléchir au temps sans obstination;
Et c'est une folie à nulle autre seconde
De vouloir se mêler de corriger le monde.
J'observe, comme vous, cent choses tous les jours,
Qui pourroient mieux aller, prenant un autre cours;
Mais quoi qu'à chaque pas je puisse voir paroître,
En courroux, comme vous, on ne me voit point être;
Je prends tout doucement les hommes comme ils sont,
J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font;
Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,
Mon flegme est philosophe autant que votre bile.

ALCESTE.

Mais ce flegme, Monsieur, qui raisonnez si bien,
Ce flegme pourra-t-il ne s'échauffer de rien?
Et s'il faut, par hasard, qu'un ami vous trahisse,
Que, pour avoir vos biens, on dresse un artifice,
Ou qu'on tâche à semer de méchants bruits de vous,
Verrez-vous tout cela sans vous mettre en courroux?

PHILINTE.

Oui, je vois ces défauts dont votre âme murmure
Comme vices unis à l'humaine nature;
Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisants et des loups pleins de rage.

ALCESTE.

Je me verrai trahir, mettre en pièces, voler,
Sans que je sois... Morbleu! je ne veux point parler,
Tant ce raisonnement est plein d'impertinence.

PHILINTE.

Ma foi! vous ferez bien de garder le silence.
Contre votre partie éclatez un peu moins,
Et donnez au procès une part de vos soins.

Digitized by Microsoft®

ALCESTE.

Je n'en donnerai point, c'est une chose dite.

PHILINTE.

Mais qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite?

ALCESTE.

Qui je veux? La raison, mon bon droit, l'équité.

PHILINTE.

Aucun juge par vous ne sera visité?

ALCESTE.

Non. Est-ce que ma cause est injuste ou douteuse?

PHILINTE.

J'en demeure d'accord; mais la brigue est fâcheuse,
Et...

ALCESTE.

Non : j'ai résolu de n'en pas faire un pas.
J'ai tort, ou j'ai raison.

PHILINTE.

Ne vous y fiez pas.

ALCESTE.

Je ne remuerai point.

PHILINTE.

Votre partie est forte,
Et peut, par sa cabale, entraîner...

ALCESTE.

Il n'importe.

PHILINTE.

Vous vous tromperez.

ALCESTE.

Soit. J'en veux voir le succès.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

J'aurai le plaisir de perdre mon procès.

PHILINTE.

Mais enfin....

Digitized by Microsoft®

ALCESTE.

Je verrai, dans cette plaiderie,
Si les hommes auront assez d'effronterie,
Seront assez méchants, scélérats et pervers,
Pour me faire injustice aux yeux de l'univers.

PHILINTE.

Quel homme!

ALCESTE.

Je voudrois, m'en coûtât-il grand'chose,
Pour la beauté du fait avoir perdu ma cause.

PHILINTE.

On se riroit de vous, Alceste, tout de bon,
Si l'on vous entendoit parler de la façon.

ALCESTE.

Tant pis pour qui riroit.

PHILINTE.

Mais cette rectitude
Que vous voulez en tout avec exactitude,
Cette pleine droiture, où vous vous renfermez,
La trouvez-vous ici dans ce que vous aimez?
Je m'étonne, pour moi, qu'étant, comme il le semble,
Vous et le genre humain si fort brouillés ensemble,
Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux,
Vous ayez pris chez lui ce qui charme vos yeux;
Et ce qui me surprend encore davantage,
C'est cet étrange choix où votre cœur s'engage.
La sincère Éliante a du penchant pour vous,
La prude Arsinoé vous voit d'un œil fort doux :
Cependant à leurs vœux votre âme se refuse,
Tandis qu'en ses liens Célimène l'amuse,
De qui l'humeur coquette et l'esprit médisant
Semble si fort donner dans les mœurs d'à présent.
D'où vient que, leur portant une haine mortelle,
Vous pouvez bien souffrir ce qu'en tient cette belle?
Ne sont-ce plus défauts dans un objet si doux?
Ne les voyez-vous pas? ou les excusez-vous?

Digitized by Microsoft®

ALCESTE.

Non, l'amour que je sens pour cette jeune veuve
Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui treuve,
Et je suis, quelque ardeur qu'elle m'ait pu donner,
Le premier à les voir, comme à les condamner.
Mais, avec tout cela, quoique je puisse faire,
Je confesse mon foible, elle a l'art de me plaire :
J'ai beau voir ses défauts, et j'ai beau l'en blâmer,
En dépit qu'on en ait, elle se fait aimer;
Sa grâce est la plus forte, et sans doute ma flamme
De ces vices du temps pourra purger son âme.

PHILINTE.

Si vous faites cela, vous ne ferez pas peu.
Vous croyez être donc aimé d'elle?

ALCESTE.

Oui, parbleu!
Je ne l'aimerois pas, si je ne croyois l'être.

PHILINTE.

Mais si son amitié pour vous se fait paroître,
D'où vient que vos rivaux vous causent de l'ènnui?

ALCESTE.

C'est qu'un cœur bien atteint veut qu'on soit tout à lui,
Et je ne viens ici qu'à dessein de lui dire
Tout ce que là-dessus ma passion m'inspire.

PHILINTE.

Pour moi, si je n'avois qu'à former des désirs,
La cousine Éliante auroit tous mes soupirs;
Son cœur, qui vous estime, est solide et sincère,
Et ce choix plus conforme étoit mieux votre affaire.

ALCESTE.

Il est vrai : ma raison me le dit chaque jour;
Mais la raison n'est pas ce qui règle l'amour.

PHILINTE.

Je crains fort pour vos feux, et l'espoir où vous êtes
Pourroit...

Digitized by Microsoft®

SCÈNE II

ORONTE, ALCESTE, PHILINTE.

ORONTE.

J'ai su là-bas que, pour quelques emplettes,
Éliante est sortie, et Célimène aussi;
Mais comme l'on m'a dit que vous étiez ici,
J'ai monté pour vous dire, et d'un cœur véritable,
Que j'ai conçu pour vous une estime incroyable,
Et que, depuis longtemps, cette estime m'a mis
Dans un ardent désir d'être de vos amis.
Oui, mon cœur au mérite aime à rendre justice,
Et je brûle qu'un nœud d'amitié nous unisse :
Je crois qu'un ami chaud, et de ma qualité,
N'est pas assurément pour être rejeté.
C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse.

(*En cet endroit Alceste paroît tout rêveur, et semble n'entendre pas qu'Oronte lui parle.*)

ALCESTE.

A moi, Monsieur?

ORONTE.

A vous. Trouvez-vous qu'il vous blesse?

ALCESTE.

Non pas; mais la surprise est fort grande pour moi,
Et je n'attendois pas l'honneur que je reçoi.

ORONTE.

L'estime où je vous tiens ne doit point vous surprendre,
Et de tout l'univers vous la pouvez prétendre.

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

L'État n'a rien qui ne soit au-dessous
Du mérite éclatant que l'on découvre en vous.

Digitized by Microsoft®

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Oui, de ma part, je vous tiens préférable
A tout ce que j'y vois de plus considérable.

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Sois-je du ciel écrasé, si je mens!
Et pour vous confirmer ici mes sentiments,
Souffrez qu'à cœur ouvert, Monsieur, je vous embrasse,
Et qu'en votre amitié je vous demande place.
Touchez là, s'il vous plaît. Vous me la promettez,
Votre amitié?

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Quoi? vous y résistez?

ALCESTE.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me voulez faire;
Mais l'amitié demande un peu plus de mystère,
Et c'est assurément en profaner le nom
Que de vouloir le mettre à toute occasion.
Avec lumière et choix cette union veut naître;
Avant que nous lier, il faut nous mieux connaître;
Et nous pourrions avoir telles complexions,
Que tous deux du marché nous nous repentirions.

ORONTE.

Parbleu! c'est là-dessus parler en homme sage,
Et je vous en estime encore davantage :
Souffrons donc que le temps forme des nœuds si doux;
Mais, cependant, je m'offre entièrement à vous :
S'il faut faire à la cour pour vous quelque ouverture,
On sait qu'auprès du roi je fais quelque figure;
Il m'écoute, et dans tout il en use, ma foi!

Digitized by Microsoft®

Le plus honnêtement du monde avecque moi.
Enfin je suis à vous de toutes les manières;
Et comme votre esprit a de grandes lumières,
Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,
Vous montrer un sonnet que j'ai fait depuis peu,
Et savoir s'il est bon qu'au public je l'expose.

ALCESTE.

Monsieur, je suis mal propre à décider la chose;
Veuillez m'en dispenser.

ORONTE.

Pourquoi?

ALCESTE.

J'ai le défaut
D'être un peu plus sincère en cela qu'il ne faut.

ORONTE.

C'est ce que je demande, et j'aurois lieu de plainte,
Si, m'exposant à vous pour me parler sans feinte,
Vous alliez me trahir, et me déguiser rien.

ALCESTE.

Puisqu'il vous plaît ainsi, Monsieur, je le veux bien.

ORONTE.

Sonnet... C'est un sonnet. *L'espoir*... C'est une dame
Qui de quelque espérance avoit flatté ma flamme.
L'espoir... Ce ne sont point de ces grands vers pompeux,
Mais de petits vers doux, tendres et langoureux.
(*A toutes ces interruptions il regarde Alceste.*)

ALCESTE.

Nous verrons bien.

ORONTE.

L'espoir... Je ne sais si le style
Pourra vous en paroître assez net et facile,
Et si du choix des mots vous vous contenterez.

ALCESTE.

Nous allons voir, Monsieur.

ORONTE.

Au reste, vous saurez

Digitized by Microsoft®

Que je n'ai demeuré qu'un quart d'heure à le faire.

ALCESTE.

Voyons, Monsieur; le temps ne fait rien à l'affaire.

ORONTE.

L'espoir, il est vrai, nous soulage
Et nous berce un temps notre ennui;
Mais, Philis, le triste avantage,
Lorsque rien ne marche après lui!

PHILINTE.

Je suis déjà charmé de ce petit morceau.

ALCESTE, bas.

Quoi? vous avez le front de trouver cela beau?

ORONTE.

Vous eûtes de la complaisance;
Mais vous en deviez moins avoir,
Et ne vous pas mettre en dépense
Pour ne me donner que l'espoir.

PHILINTE.

Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont mises!

ALCESTE, bas.

Morbleu! vil complaisant, vous louez des sottises?

ORONTE.

S'il faut qu'une attente éternelle
Pousse à bout l'ardeur de mon zèle,
Le trépas sera mon recours.
Vos soins ne m'en peuvent distraire :
Belle Philis, on désespère,
Alors qu'on espère toujours.

PHILINTE.

La chute en est jolie, amoureuse, admirable.

ALCESTE, bas.

La peste de ta chute, empoisonneur, au diable!
En eusses-tu fait une à te casser le nez!

PHILINTE.

Je n'ai jamais ouï de vers si bien tournés.

Digitized by Microsoft ®

ALCESTE.

Morbleu!...

ORONTE.

Vous me flattez, et vous croyez peut-être....

PHILINTE.

Non, je ne flatte point.

ALCESTE, bas.

Et que fais-tu donc, traître?

ORONTE, à Alceste.

Mais, pour vous, vous savez quel est notre traité :
Parlez-moi, je vous prie, avec sincérité.

ALCESTE.

Monsieur, cette matière est toujours délicate,
Et sur le bel esprit nous aimons qu'on nous flatte.
Mais un jour, à quelqu'un, dont je tairai le nom,
Je disois, en voyant des vers de sa façon,
Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire
Sur les démangeaisons qui nous prennent d'écrire;
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressements
Qu'on a de faire éclat de tels amusements;
Et que, par la chaleur de montrer ses ouvrages,
On s'expose à jouer de mauvais personnages.

ORONTE.

Est-ce que vous voulez me déclarer par là
Que j'ai tort de vouloir...?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela;
Mais je lui disois, moi, qu'un froid écrit assomme,
Qu'il ne faut que ce foible à décrier un homme.
Et qu'eût-on, d'autre part, cent belles qualités,
On regarde les gens par leurs méchants côtés.

ORONTE.

Est-ce qu'à mon sonnet vous trouvez à redire?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela; mais pour ne point écrire,

Digitized by Microsoft®

Je lui mettois aux yeux comme, dans notre temps,
Cette soif a gâté de fort honnêtes gens.

ORONTE.

Est-ce que j'écris mal? et leur ressemblerois-je?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela; mais enfin, lui disois-je,
Quel besoin si pressant avez-vous de rimer?
Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer?
Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.
Croyez-moi, résistez à vos tentations,
Dérobez au public ces occupations;
Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme,
Le nom que dans la cour vous avez d'honnête homme,
Pour prendre, de la main d'un avide imprimeur,
Celui de ridicule et misérable auteur;
C'est ce que je tâchai de lui faire comprendre.

ORONTE.

Voilà qui va fort bien, et je crois vous entendre.
Mais ne puis-je savoir ce que dans mon sonnet?...

ALCESTE.

Franchement, il est bon à mettre au cabinet.
Vous vous êtes réglé sur de méchants modèles,
Et vos expressions ne sont point naturelles.

Qu'est-ce que *Nous berce un temps notre ennui?*
Et que *Rien ne marche après lui?*
Que *Ne vous pas mettre en dépense,*
Pour ne me donner que l'espoir?
Et que *Philis, on désespère,*
Alors qu'on espère toujours?

Ce style figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractère et de la vérité :
Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est point ainsi que parle la nature.
Le méchant goût du siècle, en cela, me fait peur.

Digitized by Microsoft ®

Nos pères, tous grossiers, l'avoient beaucoup meilleur,
Et je prise bien moins tout ce que l'on admire,
Qu'une vieiHe chanson que je m'en vais vous dire :

Si le roi m'avoit donné
Paris, sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de m'amie,
Je dirois au roi Henri :
« Reprenez votre Paris,
J'aime mieux m'amie, au gué!
J'aime mieux m'amie. »

La rime n'est pas riche, et le style en est vieux :
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux
Que ces colifichets dont le bon sens murmure,
Et que la passion parle là toute pure?

Si le roi m'avait donné
Paris, sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de m'amie,
Je dirois au roi Henri :
« Reprenez votre Paris,
J'aime mieux m'amie, au gué!
J'aime mieux m'amie. »

Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris.
Oui, Monsieur le rieur, malgré vos beaux esprits,
J'estime plus cela que la pompe fleurie
De tous ces faux brillants, où chacun se récrie.

ORONTE.

Et moi, je vous soutiens que mes vers sont fort bons.

ALCESTE.

Pour les trouver ainsi vous avez vos raisons;
Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir d'autres,
Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres.

Digitized by Microsoft®

ORONTE.

Il me suffit de voir que d'autres en font cas.

ALCESTE.

C'est qu'ils ont l'art de feindre; et moi, je ne l'ai pas.

ORONTE.

Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en partage?

ALCESTE.

Si je louois vos vers, j'en aurois davantage.

ORONTE.

Je me passerai bien que vous les approuviez.

ALCESTE.

Il faut bien, s'il vous plaît, que vous vous en passiez.

ORONTE.

Je voudrois bien, pour voir, que, de votre manière,
Vous en composassiez sur la même matière.

ALCESTE.

J'en pourrois, par malheur, faire d'aussi méchants;
Mais je me garderois de les montrer aux gens.

ORONTE.

Vous me parlez bien ferme, et cette suffisance...

ALCESTE.

Autre part que chez moi cherchez qui vous encense.

ORONTE.

Mais, mon petit Monsieur, prenez-le un peu moins haut.

ALCESTE.

Ma foi! mon grand Monsieur, je le prends comme il faut.

PHILINTE, se mettant entre-deux.

Eh! Messieurs, c'en est trop : laissez cela, de grâce.

ORONTE.

Ah! j'ai tort, je l'avoue, et je quitte la place.
Je suis votre valet, Monsieur, de tout mon cœur.

ALCESTE.

Et moi, je suis, Monsieur, votre humble serviteur.

Digitized by Microsoft®

SCÈNE III

PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE.

Eh bien, vous le voyez : pour être trop sincère,
Vous voilà sur les bras une fâcheuse affaire;
Et j'ai bien vu qu'Oronte, afin d'être flatté....

ALCESTE.

Ne me parlez pas.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

Plus de société.

PHILINTE.

C'est trop...

ALCESTE.

Laissez-moi là.

PHILINTE.

Si je...

ALCESTE.

Point de langage.

PHILINTE.

Mais quoi...

ALCESTE.

Je n'entends rien.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

Encore?

PHILINTE.

On outrage....

Digitized by Microsoft®

ALCESTE.

Ah, parbleu, c'en est trop; ne suivez point mes pas.

PHILINTE.

Vous vous moquez de moi, je ne vous quitte pas.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Microsoft®

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

ALCESTE, CÉLIMÈNE.

ALCESTE.

Madame, voulez-vous que je vous parle net?
De vos façons d'agir je suis mal satisfait;
Contre elles dans mon cœur trop de bile s'assemble,
Et je sens qu'il faudra que nous rompions ensemble.
Oui, je vous tromperois de parler autrement,
Tôt ou tard nous romprons indubitablement;
Et je vous promettrois mille fois le contraire,
Que je ne serois pas en pouvoir de le faire.

CÉLIMÈNE.

C'est pour me quereller donc, à ce que je voi,
Que vous avez voulu me ramener chez moi?

ALCESTE.

Je ne querelle point; mais votre humeur, Madame,
Ouvre au premier venu trop d'accès dans votre âme :
Vous avez trop d'amants qu'on voit vous obséder,
Et mon cœur de cela ne peut s'accommoder.

CÉLIMÈNE.

Des amants que je fais me rendez-vous coupable?
Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable?
Et lorsque pour me voir ils font de doux efforts,
Dois-je prendre un bâton pour les mettre dehors?

Digitized by Microsoft ®

ALCESTE.

Non, ce n'est pas, Madame, un bâton qu'il faut prendre,
Mais un cœur à leurs vœux moins facile et moins tendre.
Je sais que vos appas vous suivent en tous lieux;
Mais votre accueil retient ceux qu'attirent vos yeux;
Et sa douceur offerte à qui vous rend les armes
Achève sur les cœurs l'ouvrage de vos charmes.
Le trop riant espoir que vous leur présentez
Attache autour de vous leurs assiduités;
Et votre complaisance un peu moins étendue
De tant de soupirants chasseroit la cohue.
Mais au moins dites-moi, Madame, par quel sort
Votre Clitandre a l'heur de vous plaire si fort?
Sur quel fonds de mérite et de vertu sublime
Appuyez-vous en lui l'honneur de votre estime?
Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt
Qu'il s'est acquis chez vous l'estime où l'on le voit?
Vous êtes-vous rendue, avec tout le beau monde,
Au mérite éclatant de sa perruque blonde?
Sont-ce ses grands canons qui vous le font aimer?
L'amas de ses rubans a-t-il su vous charmer?
Est-ce par les appas de sa vaste rhingrave
Qu'il a gagné votre âme en faisant votre esclave?
Ou sa façon de rire et son ton de fausset
Ont-ils de vous toucher su trouver le secret?

CÉLIMÈNE.

Qu'injustement de lui vous prenez de l'ombrage!
Ne savez-vous pas bien pourquoi je le ménage,
Et que dans mon procès, ainsi qu'il m'a promis,
Il peut intéresser tout ce qu'il a d'amis?

ALCESTE.

Perdez votre procès, Madame, avec constance,
Et ne ménagez point un rival qui m'offense.

CÉLIMÈNE.

Mais de tout l'univers vous devenez jaloux.

Digitized by Microsoft®

ALCESTE.

C'est que tout l'univers est bien reçu de vous.

CÉLIMÈNE.

C'est ce qui doit rasseoir votre âme effarouchée,
Puisque ma complaisance est sur tous épanchée;
Et vous auriez plus lieu de vous en offenser,
Si vous me la voyiez sur un seul ramasser.

ALCESTE.

Mais moi que vous blâmez de trop de jalousie,
Qu'ai-je de plus qu'eux tous, Madame, je vous prie?

CÉLIMÈNE.

Le bonheur de savoir que vous êtes aimé.

ALCESTE.

Et quel lieu de le croire a mon cœur enflammé?

CÉLIMÈNE.

Je pense qu'ayant pris le soin de vous le dire,
Un aveu de la sorte a de quoi vous suffire.

ALCESTE.

Mais qui m'assurera que, dans le même instant,
Vous n'en disiez peut-être aux autres tout autant?

CÉLIMÈNE.

Certes, pour un amant, la fleurette est mignonne,
Et vous me traitez là de gentille personne.
Eh bien, pour vous ôter d'un semblable souci,
De tout ce que j'ai dit je me dédis ici,
Et rien ne sauroit plus vous tromper que vous-même.
Soyez content.

ALCESTE.

Morbleu! faut-il que je vous aime?
Ah! que si de vos mains je rattrape mon cœur,
Je bénirai le Ciel de ce rare bonheur!
Je ne le cèle pas, je fais tout mon possible
A rompre de ce cœur l'attachement terrible;
Mais mes plus grands efforts n'ont rien fait jusqu'ici,
Et c'est pour mes péchés que je vous aime ainsi.

Digitized by Microsoft ®

CÉLIMÈNE.

Il est vrai, votre ardeur est pour moi sans seconde.

ALCESTE.

Oui, je puis là-dessus défier tout le monde.
Mon amour ne se peut concevoir, et jamais
Personne n'a, Madame, aimé comme je fais.

CÉLIMÈNE.

En effet, la méthode en est toute nouvelle,
Car vous aimez les gens pour leur faire querelle;
Ce n'est qu'en mots fâcheux qu'eclate votre ardeur,
Et l'on n'a vu jamais un amour si grondeur.

ALCESTE.

Mais il ne tient qu'à vous que son chagrin ne passe;
A tous nos démêlés coupons chemin, de grâce,
Parlons à cœur ouvert, et voyons d'arrêter...

SCÈNE II

CÉLIMÈNE, ALCESTE, BASQUE.

CÉLIMÈNE.

Qu'est-ce?

BASQUE.

Acaste est là-bas.

CÉLIMÈNE.

Eh bien, faites monter.

ALCESTE.

Quoi? l'on ne peut jamais vous parler tête à tête?
A recevoir le monde on vous voit toujours prête?
Et vous ne pouvez pas, un seul moment de tous,
Vous résoudre à souffrir de n'être pas chez vous?

CÉLIMÈNE.

Voulez-vous qu'avec lui je me fasse une affaire?

Digitized by Microsoft®

GEFFROY

Rôle d'Alceste.

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft ®

ALCESTE.

Vous avez des regards qui ne sauroient me plaire.

CÉLIMÈNE.

C'est un homme à jamais ne me le pardonner,
S'il savoit que sa vue eût pu m'importuner.

ALCESTE.

Et que vous fait cela pour vous gêner de sorte...?

CÉLIMÈNE.

Mon Dieu! de ses pareils la bienveillance importe;
Et ce sont de ces gens qui, je ne sais comment,
Ont gagné dans la cour de parler hautement.
Dans tous les entretiens on les voit s'introduire;
Ils ne sauroient servir, mais ils peuvent vous nuire;
Et jamais, quelque appui qu'on puisse avoir d'ailleurs,
On ne doit se brouiller avec ces grands brailleurs.

ALCESTE.

Enfin, quoi qu'il en soit, et sur quoi qu'on se fonde,
Vous trouvez des raisons pour souffrir tout le monde;
Et les précautions de votre jugement...

SCÈNE VII

BASQUE, ALCESTE, CÉLIMÈNE.

BASQUE.

Voici Clitandre encor, Madame.

ALCESTE. Il témoigne s'en vouloir aller.
Justement.

CÉLIMÈNE.

Où courez-vous?

ALCESTE.

Je sors.

Digitized by Microsoft®

CÉLIMÈNE.

Demeurez.

ALCESTE.

Pourquoi faire?

CÉLIMÈNE.

Demeurez.

ALCESTE.

Je ne puis.

CÉLIMÈNE.

Je le veux.

ALCESTE.

Point d'affaire.

Ces conversations ne font que m'ennuyer,
Et c'est trop que vouloir me les faire essuyer.

CÉLIMÈNE.

Je le veux, je le veux.

ALCESTE.

Non, il m'est impossible.

CÉLIMÈNE.

Eh bien, allez, sortez, il vous est tout loisible.

SCÈNE IV

ÉLIANTE, PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE, ALCESTE, CÉLIMÈNE, BASQUE.

ÉLIANTE.

Voici les deux marquis qui montent avec nous :
Vous l'est-on venu dire?

CÉLIMÈNE.

Oui. Des sièges pour tous.

(A Alceste.)

Vous n'êtes pas sorti?

Digitized by Microsoft®

ALCESTE.

Non; mais je veux, Madame,
Ou pour eux, ou pour moi, faire expliquer votre âme.

CÉLIMÈNE.

Taisez-vous.

ALCESTE.

Aujourd'hui, vous vous expliquerez.

CÉLIMÈNE.

Vous perdez le sens.

ALCESTE.

Point. Vous vous déclarerez.

CÉLIMÈNE.

Ah!

ALCESTE.

Vous prendrez parti.

CÉLIMÈNE.

Vous vous moquez, je pense.

ALCESTE.

Non; mais vous choisirez : c'est trop de patience.

CLITANDRE.

Parbleu! je viens du Louvre, où Cléonte, au levé,
Madame, a bien paru ridicule achevé.
N'a-t-il point quelque ami qui pût, sur ses manières,
D'un charitable avis lui prêter les lumières?

CÉLIMÈNE.

Dans le monde, à vrai dire, il se barbouille fort;
Partout il porte un air qui saute aux yeux d'abord;
Et lorsqu'on le revoit après un peu d'absence,
On le retrouve encor plus plein d'extravagance.

ACASTE.

Parbleu! s'il faut parler de gens extravagants,
Je viens d'en essuyer un des plus fatigants :
Damon, le raisonneur, qui m'a, ne vous déplaise,
Une heure, au grand soleil, tenu hors de ma chaise.

Digitized by Microsoft®

CÉLIMÈNE.

C'est un parleur étrange, et qui trouve toujours
L'art de ne vous rien dire avec de grands discours;
Dans les propos qu'il tient, on ne voit jamais goutte,
Et ce n'est que du bruit que tout ce qu'on écoute.

ÉLIANTE, à Philinte.

Ce début n'est pas mal; et contre le prochain
La conversation prend un assez bon train.

CLITANDRE.

Timante encor, Madame, est un bon caractère.

CÉLIMÈNE.

C'est de la tête aux pieds un homme tout mystère,
Qui vous jette en passant un coup d'œil égaré,
Et, sans aucune affaire, est toujours affairé.
Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde;
A force de façons, il assomme le monde;
Sans cesse il a, tout bas, pour rompre l'entretien,
Un secret à vous dire, et ce secret n'est rien;
De la moindre vétille il fait une merveille,
Et jusques au bonjour, il dit tout à l'oreille.

ACASTE.

Et Géralde, Madame?

CÉLIMÈNE.

O l'ennuyeux conteur!
Jamais on ne le voit sortir du grand seigneur;
Dans le brillant commerce il se mêle sans cesse,
Et ne cite jamais que duc, prince ou princesse :
La qualité l'entête, et tous ses entretiens
Ne sont que de chevaux, d'équipage et de chiens;
Il tutoye en parlant ceux du plus haut étage,
Et le nom de Monsieur est chez lui hors d'usage.

CLITANDRE.

On dit qu'avec Bélise il est du dernier bien.

CÉLIMÈNE.

Le pauvre esprit de femme, et le sec entretien!

Digitized by Microsoft ®

Lorsqu'elle vient me voir, je souffre le martyre :
Il faut suer sans cesse à chercher que lui dire,
Et la stérilité de son expression
Fait mourir à tous coups la conversation.
En vain, pour attaquer son stupide silence,
De tous les lieux communs vous prenez l'assistance :
Le beau temps et la pluie, et le froid et le chaud
Sont des fonds qu'avec elle on épuise bientôt.
Cependant sa visite, assez insupportable,
Traîne en une longueur encore épouvantable;
Et l'on demande l'heure, et l'on bâille vingt fois,
Qu'elle grouille aussi peu qu'une pièce de bois.

ACASTE.

Que vous semble d'Adraste?

CÉLIMÈNE.

Ah! quel orgueil extrême!
C'est un homme gonflé de l'amour de soi-même.
Son mérite jamais n'est content de la cour :
Contre elle il fait métier de pester chaque jour,
Et l'on ne donne emploi, charge ni bénéfice,
Qu'à tout ce qu'il se croit on ne fasse injustice.

CLITANDRE.

Mais le jeune Cléon, chez qui vont aujourd'hui
Nos plus honnêtes gens, que dites-vous de lui?

CÉLIMÈNE.

Que de son cuisinier il s'est fait un mérite,
Et que c'est à sa table à qui l'on rend visite.

ÉLIANTE.

Il prend soin d'y servir des mets fort délicats.

CÉLIMÈNE.

Oui; mais je voudrois bien qu'il ne s'y servît pas :
C'est un fort méchant plat que sa sotte personne,
Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne.

PHILINTE.

On fait assez de cas de son oncle Damis :

Digitized by Microsoft®

Qu'en dites-vous, Madame?

CÉLIMÈNE.

Il est de mes amis.

PHILINTE.

Je le trouve honnête homme, et d'un air assez sage.

CÉLIMÈNE.

Oui; mais il veut avoir trop d'esprit, dont j'enrage;
Il est guindé sans cesse; et dans tous ses propos,
On voit qu'il se travaille à dire de bons mots.
Depuis que dans la tête il s'est mis d'être habile,
Rien ne touche son goût, tant il est difficile;
Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit,
Et pense que louer n'est pas d'un bel esprit,
Que c'est être savant que trouver à redire,
Qu'il n'appartient qu'aux sots d'admirer et de rire,
Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du temps,
Il se met au-dessus de tous les autres gens;
Aux conversations même il trouve à reprendre;
Ce sont propos trop bas pour y daigner descendre;
Et les deux bras croisés, du haut de son esprit
Il regarde en pitié tout ce que chacun dit.

ACASTE.

Dieu me damne, voilà son portrait véritable.

CLITANDRE.

Pour bien peindre les gens vous êtes admirable.

ALCESTE.

Allons, ferme, poussez, mes bons amis de cour;
Vous n'en épargnez point, et chacun a son tour :
Cependant aucun d'eux à vos yeux ne se montre,
Qu'on ne vous voie, en hâte, aller à sa rencontre,
Lui présenter la main, et d'un baiser flatteur
Appuyer les serments d'être son serviteur.

CLITANDRE.

Pourquoi s'en prendre à nous? Si ce qu'on dit vous blesse,
Il faut que le reproche à Madame s'adresse.

Digitized by Microsoft®

ALCESTE.

Non, morbleu! c'est à vous; et vos ris complaisants
Tirent de son esprit tous ces traits médisants.
Son humeur satirique est sans cesse nourrie
Par le coupable encens de votre flatterie;
Et son cœur à railler trouverait moins d'appas,
S'il avoit observé qu'on ne l'applaudît pas.
C'est ainsi qu'aux flatteurs on doit partout se prendre
Des vices où l'on voit les humains se répandre.

PHILINTE.

Mais pourquoi pour ces gens un intérêt si grand,
Vous qui condamneriez ce qu'en eux on reprend?

CÉLIMÈNE.

Et ne faut-il pas bien que Monsieur contredise?
A la commune voix veut-on qu'il se réduise,
Et qu'il ne fasse pas éclater en tous lieux
L'esprit contrariant qu'il a reçu des cieux?
Le sentiment d'autrui n'est jamais pour lui plaire;
Il prend toujours en main l'opinion contraire,
Et penseroit paroître un homme du commun,
Si l'on voyoit qu'il fût de l'avis de quelqu'un.
L'honneur de contredire a pour lui tant de charmes,
Qu'il prend contre lui-même assez souvent les armes;
Et ses vrais sentiments sont combattus par lui,
Aussitôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.

ALCESTE.

Les rieurs sont pour vous, Madame, c'est tout dire,
Et vous pouvez pousser contre moi la satire.

PHILINTE.

Mais il est véritable aussi que votre esprit
Se gendarme toujours contre tout ce qu'on dit,
Et que, par un chagrin que lui-même il avoue,
Il ne sauroit souffrir qu'on blâme, ni qu'on loue.

ALCESTE.

C'est que jamais, morbleu! les hommes n'ont raison.

Digitized by Microsoft®

Que le chagrin contre eux est toujours de saison,
Et que je vois qu'ils sont, sur toutes les affaires,
Loueurs impertinents ou censeurs téméraires.

CÉLIMÈNE.

Mais...

ALCESTE.

Non, Madame, non; quand j'en devrois mourir,
Vous avez des plaisirs que je ne puis souffrir;
Et l'on a tort ici de nourrir dans votre âme
Ce grand attachement aux défauts qu'on y blâme.

CLITANDRE.

Pour moi, je ne sais pas, mais j'avouerai tout haut
Que j'ai cru jusqu'ici Madame sans défaut.

ACASTE.

De grâces et d'attraits je vois qu'elle est pourvue;
Mais les défauts qu'elle a ne frappent point ma vue.

ALCESTE.

Ils frappent tous la mienne, et loin de m'en cacher,
Elle sait que j'ai soin de les lui reprocher;
Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte;
A ne rien pardonner le pur amour éclate;
Et je bannirois, moi, tous ces lâches amants
Que je verrois soumis à tous mes sentiments,
Et dont, à tous propos, les molles complaisances
Donneroient de l'encens à mes extravagances.

CÉLIMÈNE.

Enfin, s'il faut qu'à vous s'en rapportent les cœurs,
On doit, pour bien aimer, renoncer aux douceurs,
Et du parfait amour mettre l'honneur suprême
A bien injurier les personnes qu'on aime.

ÉLIANTE.

L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces lois,
Et l'on voit les amants vanter toujours leur choix;
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
Et dans l'objet aimé tout leur devient aimable :

Digitized by Microsoft ®

Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et savent y donner de favorables noms.
La pâle est au jasmin en blancheur comparable;
La noire à faire peur, une brune adorable;
La maigre a de la taille et de la liberté;
La grasse est dans son port pleine de majesté;
La malpropre sur soi, de peu d'attraits chargée,
Est mise sous le nom de beauté négligée;
La géante paroît une déesse aux yeux;
La naine, un abrégé des merveilles des cieux;
L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne;
La fourbe a de l'esprit; la sotte est toute bonne;
La trop grande parleuse est d'agréable humeur,
Et la muette garde une honnête pudeur.
C'est ainsi qu'un amant dont l'ardeur est extrême
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

ALCESTE.

Et moi, je soutiens, moi...

CÉLIMÈNE.

Brisons là ce discours,
Et dans la galerie allons faire deux tours.
Quoi? vous vous en allez, Messieurs?

CLITANDRE ET ACASTE.

Non pas, Madame.

ALCESTE.

La peur de leur départ occupe fort votre âme.
Sortez quand vous voudrez, Messieurs; mais j'avertis
Que je ne sors qu'après que vous serez sortis.

ACASTE.

A moins de voir Madame en être importunée,
Rien ne m'appelle ailleurs de toute la journée.

CLITANDRE.

Moi, pourvu que je puisse être au petit couché,
Je n'ai point d'autre affaire où je sois attaché.

Digitized by Microsoft®

CÉLIMÈNE.

C'est pour rire, je crois...

ALCESTE.

Non, en aucune sorte;
Nous verrons si c'est moi que vous voudrez qui sorte.

SCÈNE V

BASQUE, ALCESTE, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ACASTE, PHILINTE, CLITANDRE.

BASQUE.

Monsieur, un homme est là qui voudroit vous parler,
Pour affaire, dit-il, qu'on ne peut reculer.

ALCESTE.

Dis-lui que je n'ai point d'affaires si pressées.

BASQUE.

Il porte une jaquette à grand'basques plissées,
Avec du dor dessus.

CÉLIMÈNE.

Allez voir ce que c'est,
Ou bien faites-le entrer.

ALCESTE.

Qu'est-ce donc qu'il vous plaît?
Venez, Monsieur.

SCÈNE VI

GARDE, ALCESTE, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ACASTE, PHILINTE, CLITANDRE.

GARDE.

Monsieur, j'ai deux mots à vous dire.

Digitized by Microsoft ®

ALCESTE.

Vous pouvez parler haut, Monsieur, pour m'en instruire.

GARDE.

Messieurs les Maréchaux, dont j'ai commandement,
Vous mandent de venir les trouver promptement,
Monsieur.

ALCESTE.

Qui? moi, Monsieur?

GARDE.

Vous-même.

ALCESTE.

Et pourquoi faire?

PHILINTE.

C'est d'Oronte et de vous la ridicule affaire.

CÉLIMÈNE.

Comment?

PHILINTE.

Oronte et lui se sont tantôt bravés
Sur certains petits vers, qu'il n'a pas approuvés;
Et l'on veut assoupir la chose en sa naissance.

ALCESTE.

Moi, je n'aurai jamais de lâche complaisance.

PHILINTE.

Mais il faut suivre l'ordre : allons, disposez-vous....

ALCESTE.

Quel accommodement veut-on faire entre nous?
La voix de ces Messieurs me condamnera-t-elle
A trouver bons les vers qui font notre querelle?
Je ne me dédis point de ce que j'en ai dit,
Je les trouve méchants.

PHILINTE.

Mais d'un plus doux esprit....

ALCESTE.

Je n'en démordrai point : les vers sont exécrables.

Digitized by Microsoft®

PHILINTE.

Vous devez faire voir des sentiments traitables.
Allons, venez.

ALCESTE.

J'irai; mais rien n'aura pouvoir
De me faire dédire.

PHILINTE.

Allons vous faire voir.

ALCESTE.

Hors qu'un commandement exprès du Roi me vienne
De trouver bons les vers dont on se met en peine,
Je soutiendrai toujours, morbleu! qu'ils sont mauvais,
Et qu'un homme est pendable après les avoir faits.

(*A Clitandre et Acaste qui rient.*)

Par la sangbleu? Messieurs, je ne croyais pas être
Si plaisant que je suis.

CÉLIMÈNE.

Allez vite paroître
Où vous devez.

ALCESTE.

J'y vais, Madame, et sur mes pas
Je reviens en ce lieu, pour vider nos débats.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Microsoft®

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

CLITANDRE, ACASTE.

CLITANDRE.

Cher Marquis, je te vois l'âme bien satisfaite :
Toute chose t'égaye, et rien ne t'inquiète.
En bonne foi, crois-tu, sans t'éblouir les yeux,
Avoir de grands sujets de paroître joyeux?

ACASTE.

Parbleu! je ne vois pas, lorsque je m'examine,
Où prendre aucun sujet d'avoir l'âme chagrine.
J'ai du bien, je suis jeune, et sors d'une maison
Qui se peut dire noble avec quelque raison;
Et je crois, par le rang que me donne ma race,
Qu'il est fort peu d'emplois dont je ne sois en passe.
Pour le cœur, dont surtout nous devons faire cas,
On sait, sans vanité, que je n'en manque pas,
Et l'on m'a vu pousser, dans le monde, une affaire
D'une assez vigoureuse et gaillarde manière.
Pour de l'esprit, j'en ai sans doute, et du bon goût
A juger sans étude et raisonner de tout,
A faire aux nouveautés, dont je suis idolâtre,
Figure de savant sur les bancs du théâtre,
Y décider en chef, et faire du fracas
A tous les beaux endroits qui méritent des Ah.
Je suis assez adroit; j'ai bon air, bonne mine,

Digitized by Microsoft®

Les dents belles surtout, et la taille fort fine.
Quant à se mettre bien, je crois, sans me flatter,
Qu'on seroit mal venu de me le disputer.
Je me vois dans l'estime autant qu'on y puisse être,
Fort aimé du beau sexe, et bien auprès du maître.
Je crois qu'avec cela, mon cher Marquis, je croi
Qu'on peut, par tout pays, être content de soi.

CLITANDRE.

Oui; mais, trouvant ailleurs des conquêtes faciles,
Pourquoi pousser ici des soupirs inutiles?

ACASTE.

Moi? Parbleu! je ne suis de taille ni d'humeur
A pouvoir d'une belle essuyer la froideur.
C'est aux gens mal tournés, aux mérites vulgaires,
A brûler constamment pour des beautés sévères,
A languir à leurs pieds et souffrir leurs rigueurs,
A chercher le secours des soupirs et des pleurs,
Et tâcher, par des soins d'une très longue suite,
D'obtenir ce qu'on nie à leur peu de mérite.
Mais les gens de mon air, Marquis, ne sont pas faits
Pour aimer à crédit, et faire tous les frais.
Quelque rare que soit le mérite des belles,
Je pense, Dieu merci! qu'on vaut son prix comme elles,
Que pour se faire honneur d'un cœur comme le mien,
Ce n'est pas la raison qu'il ne leur coûte rien,
Et qu'au moins, à tout mettre en de justes balances,
Il faut qu'à frais communs se fassent les avances.

CLITANDRE.

Tu penses donc, Marquis, être fort bien ici?

ACASTE.

J'ai quelque lieu, Marquis, de le penser ainsi.

CLITANDRE.

Crois-moi, détache-toi de cette erreur extrême :
Tu te flattes, mon cher, et t'aveugles toi-même.

Digitized by Microsoft ®

ACASTE.

Il est vrai, je me flatte et m'aveugle en effet.

CLITANDRE.

Mais qui te fait juger ton bonheur si parfait?

ACASTE.

Je me flatte.

CLITANDRE.

Sur quoi fonder tes conjectures?

ACASTE.

Je m'aveugle.

CLITANDRE.

En as-tu des preuves qui soient sûres?

ACASTE.

Je m'abuse, te dis-je.

CLITANDRE.

Est-ce que de ses vœux
Célimène t'a fait quelques secrets aveux?

ACASTE.

Non, je suis maltraité.

CLITANDRE.

Réponds-moi, je te prie.

ACASTE.

Je n'ai que des rebuts.

CLITANDRE.

Laissons la raillerie,
Et me dis quel espoir on peut t'avoir donné.

ACASTE.

Je suis le misérable, et toi le fortuné :
On a pour ma personne une aversion grande,
Et quelqu'un de ces jours il faut que je me pende.

CLITANDRE.

Oh! çà, veux-tu, Marquis, pour ajuster nos vœux,
Que nous tombions d'accord d'une chose tous deux?
Que qui pourra montrer une marque certaine
D'avoir meilleure part au cœur de Célimène

Digitized by Microsoft®

L'autre ici fera place au vainqueur prétendu,
Et le délivrera d'un rival assidu?

ACASTE.

Ah, parbleu! tu me plais avec un tel langage,
Et du bon de mon cœur à cela je m'engage.
Mais, chut!

SCÈNE II

CÉLIMÈNE, ACASTE, CLITANDRE.

CÉLIMÈNE.

Encore ici?

CLITANDRE.

L'amour retient nos pas.

CÉLIMÈNE.

Je viens d'ouïr entrer un carrosse là-bas :
Savez-vous qui c'est?

CLITANDRE.

Non.

SCÈNE III

BASQUE, CÉLIMÈNE, ACASTE, CLITANDRE.

BASQUE.

Arsinoé, Madame,
Monte ici pour vous voir.

CÉLIMÈNE.

Que me veut cette femme?

BASQUE.

Éliante là-bas est à l'entretenir.

Digitized by Microsoft®

CÉLIMÈNE.

De quoi s'avise-t-elle et qui la fait venir?

ACASTE.

Pour prude consommée en tous lieux elle passe,
Et l'ardeur de son zèle...

CÉLIMÈNE.

Oui, oui, franche grimace :
Dans l'âme elle est du monde, et ses soins tentent tout
Pour accrocher quelqu'un, sans en venir à bout.
Elle ne sauroit voir qu'avec un œil d'envie
Les amants déclarés dont une autre est suivie;
Et son triste mérite, abandonné de tous,
Contre le siècle aveugle est toujours en courroux.
Elle tâche à couvrir d'un faux voile de prude
Ce que chez elle on voit d'affreuse solitude;
Et pour sauver l'honneur de ses foibles appas,
Elle attache du crime au pouvoir qu'ils n'ont pas.
Cependant un amant plairoit fort à la dame,
Et même pour Alceste elle a tendresse d'âme.
Ce qu'il me rend de soins outrage ses attraits,
Elle veut que ce soit un vol que je lui fais;
Et son jaloux dépit, qu'avec peine elle cache,
En tous endroits, sous main, contre moi se détache.
Enfin je n'ai rien vu de si sot à mon gré,
Elle est impertinente au suprême degré,
Et...

SCÈNE IV

ARSINOÉ, CÉLIMÈNE.

CÉLIMÈNE.

Ah! quel heureux sort en ce lieu vous amène?
Madame, sans mentir, j'étois de vous en peine.

Digitized by Microsoft®

ARSINOÉ.

Je viens pour quelque avis que j'ai cru vous devoir.

CÉLIMÈNE.

Ah, mon Dieu! que je suis contente de vous voir!

ARSINOÉ.

Leur départ ne pouvoit plus à propos se faire.

CÉLIMÈNE.

Voulons-nous nous asseoir?

ARSINOÉ.

Il n'est pas nécessaire.
Madame, l'amitié doit surtout éclater
Aux choses qui le plus nous peuvent importer;
Et comme il n'en est point de plus grande importance
Que celles de l'honneur et de la bienséance,
Je viens, par un avis qui touche votre honneur,
Témoigner l'amitié que pour vous a mon cœur.
Hier j'étois chez des gens de vertu singulière,
Où sur vous du discours on tourna la matière;
Et là, votre conduite, avec ses grands éclats,
Madame, eut le malheur qu'on ne la loua pas.
Cette foule de gens dont vous souffrez visite,
Votre galanterie, et les bruits qu'elle excite
Trouvèrent des censeurs plus qu'il n'auroit fallu,
Et bien plus rigoureux que je n'eusse voulu.
Vous pouvez bien penser quel parti je sus prendre :
Je fis ce que je pus pour vous pouvoir défendre,
Je vous excusai fort sur votre intention,
Et voulus de votre âme être la caution.
Mais vous savez qu'il est des choses dans la vie
Qu'on ne peut excuser, quoiqu'on en ait envie;
Et je me vis contrainte à demeurer d'accord
Que l'air dont vous viviez vous faisoit un peu tort,
Qu'il prenoit dans le monde une méchante face,
Qu'il n'est conte fâcheux que partout on n'en fasse,
Et que, si vous vouliez, tous vos déportements

Digitized by Microsoft®

Pourroient moins donner prise aux mauvais jugements.
Non que j'y croie, au fond, l'honnêteté blessée :
Me préserve le Ciel d'en avoir la pensée!
Mais aux ombres du crime on prête aisément foi,
Et ce n'est pas assez de bien vivre pour soi.
Madame, je vous crois l'âme trop raisonnable,
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

CÉLIMÈNE.

Madame, j'ai beaucoup de grâces à vous rendre :
Un tel avis m'oblige, et loin de le mal prendre,
J'en prétends reconnoître, à l'instant, la faveur,
Par un avis aussi qui touche votre honneur;
Et comme je vous vois vous montrer mon amie
En m'apprenant les bruits que de moi l'on publie
Je veux suivre, à mon tour, un exemple si doux,
En vous avertissant de ce qu'on dit de vous.
En un lieu, l'autre jour, où je faisois visite,
Je trouvai quelques gens d'un très rare mérite,
Qui, parlant des vrais soins d'une âme qui vit bien,
Firent tomber sur vous, Madame, l'entretien.
Là, votre pruderie et vos éclats de zèle
Ne furent pas cités comme un fort bon modèle :
Cette affectation d'un grave extérieur,
Vos discours éternels de sagesse et d'honneur,
Vos mines et vos cris aux ombres d'indécence
Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence,
Cette hauteur d'estime où vous êtes de vous,
Et ces yeux de pitié que vous jetez sur tous,
Vos fréquentes leçons, et vos aigres censures
Sur des choses qui sont innocentes et pures,
Tout cela, si je puis vous parler franchement,
Madame, fut blâmé d'un commun sentiment.
A quoi bon, disoient-ils, cette mine modeste,

Digitized by Microsoft®

Et ce sage dehors que dément tout le reste?
Elle est à bien prier exacte au dernier point;
Mais elle bat ses gens, et ne les paye point.
Dans tous les lieux dévots elle étale un grand zèle;
Mais elle met du blanc et veut paroître belle.
Elle fait des tableaux couvrir les nudités;
Mais elle a de l'amour pour les réalités.
Pour moi, contre chacun je pris votre défense,
Et leur assurai fort que c'étoit médisance;
Mais tous les sentiments combattirent le mien;
Et leur conclusion fut que vous feriez bien
De prendre moins de soin des actions des autres,
Et de vous mettre un peu plus en peine des vôtres;
Qu'on doit se regarder soi-même un fort long temps,
Avant que de songer à condamner les gens;
Qu'il faut mettre le poids d'une vie exemplaire
Dans les corrections qu'aux autres on veut faire;
Et qu'encor vaut-il mieux s'en remettre, au besoin,
A ceux à qui le Ciel en a commis le soin.
Madame, je vous crois aussi trop raisonnable,
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

ARSINOÉ.

A quoi qu'en reprenant on soit assujettie,
Je ne m'attendois pas à cette repartie,
Madame, et je vois bien, par ce qu'elle a d'aigreur,
Que mon sincère avis vous a blessée au cœur.

CÉLIMÈNE.

Au contraire, Madame; et si l'on étoit sage,
Ces avis mutuels seroient mis en usage :
On détruiroit par là, traitant de bonne foi,
Ce grand aveuglement où chacun est pour soi.
Il ne tiendra qu'à vous qu'avec le même zèle
Nous ne continuions cet office fidèle,

Digitized by Microsoft®

Et ne prenions grand soin de nous dire, entre nous,
Ce que nous entendrons, vous de moi, moi de vous.

ARSINOÉ.

Ah! Madame, de vous je ne puis rien entendre :
C'est en moi que l'on peut trouver fort à reprendre.

CÉLIMÈNE.

Madame, on peut, je crois, louer et blâmer tout,
Et chacun a raison suivant l'âge ou le goût.
Il est une saison pour la galanterie;
Il en est une aussi propre à la pruderie.
On peut, par politique, en prendre le parti,
Quand de nos jeunes ans l'éclat est amorti :
Cela sert à couvrir de fâcheuses disgrâces.
Je ne dis pas qu'un jour je ne suive vos traces :
L'âge amènera tout, et ce n'est pas le temps,
Madame, comme on sait, d'être prude à vingt ans.

ARSINOÉ.

Certes, vous vous targuez d'un bien foible avantage,
Et vous faites sonner terriblement votre âge.
Ce que de plus que vous on en pourroit avoir
N'est pas un si grand cas pour s'en tant prévaloir;
Et je ne sais pourquoi votre âme ainsi s'emporte,
Madame, à me pousser de cette étrange sorte.

CÉLIMÈNE.

Et moi, je ne sais pas, Madame, aussi pourquoi
On vous voit, en tous lieux, vous déchaîner sur moi.
Faut-il de vos chagrins, sans cesse, à moi vous prendre,
Et puis-je mais des soins qu'on ne va pas vous rendre?
Si ma personne aux gens inspire de l'amour,
Et si l'on continue à m'offrir chaque jour
Des vœux que votre cœur peut souhaiter qu'on m'ôte,
Je n'y saurois que faire, et ce n'est pas ma faute :
Vous avez le champ libre, et je n'empêche pas
Que pour les attirer vous n'ayez des appas.

Digitized by Microsoft ®

ARSINOÉ.

Hélas! et croyez-vous que l'on se mette en peine
De ce nombre d'amants dont vous faites la vaine,
Et qu'il ne nous soit pas fort aisé de juger
A quel prix aujourd'hui l'on peut les engager?
Pensez-vous faire croire, à voir comme tout roule,
Que votre seul mérite attire cette foule?
Qu'ils ne brûlent pour vous que d'un honnête amour,
Et que pour vos vertus ils vous font tous la cour?
On ne s'aveugle point par de vaines défaites,
Le monde n'est point dupe; et j'en vois qui sont faites
A pouvoir inspirer de tendres sentiments,
Qui chez elles pourtant ne fixent point d'amants;
Et de là nous pouvons tirer des conséquences,
Qu'on n'acquiert point leurs cœurs sans de grandes avances,
Qu'aucun pour nos beaux yeux n'est notre soupirant,
Et qu'il faut acheter tous les soins qu'on nous rend.
Ne vous enflez donc point d'une si grande gloire
Pour les petits brillants d'une foible victoire;
Et corrigez un peu l'orgueil de vos appas,
De traiter pour cela les gens de haut en bas.
Si nos yeux envioient les conquêtes des vôtres,
Je pense qu'on pourroit faire comme les autres,
Ne se point ménager, et vous faire bien voir
Que l'on a des amants quand on en veut avoir.

CÉLIMÈNE.

Ayez-en donc, Madame, et voyons cette affaire :
Par ce rare secret efforcez-vous de plaire;
Et sans...

ARSINOÉ.

Brisons, Madame, un pareil entretien :
Il pousseroit trop loin votre esprit et le mien;
Et j'aurois pris déjà le congé qu'il faut prendre,
Si mon carrosse encor ne m'obligeoit d'attendre.

Digitized by Microsoft ®

Mme ARNOULD PLESSY

Rôle de Célimène.

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft ®

CÉLIMÈNE.

Autant qu'il vous plaira vous pouvez arrêter,
Madame, et là-dessus rien ne doit vous hâter;
Mais, sans vous fatiguer de ma cérémonie,
Je m'en vais vous donner meilleure compagnie;
Et Monsieur, qu'à propos le hasard fait venir,
Remplira mieux ma place à vous entretenir.
Alceste, il faut que j'aille écrire un mot de lettre,
Que, sans me faire tort, je ne saurois remettre.
Soyez avec Madame : elle aura la bonté
D'excuser aisément mon incivilité.

SCÈNE V

ALCESTE, ARSINOÉ.

ARSINOÉ.

Vous voyez, elle veut que je vous entretienne,
Attendant un moment que mon carrosse vienne;
Et jamais tous ses soins ne pouvoient m'offrir rien
Qui me fût plus charmant qu'un pareil entretien.
En vérité, les gens d'un mérite sublime
Entraînent de chacun et l'amour et l'estime;
Et le vôtre, sans doute, a des charmes secrets
Qui font entrer mon cœur dans tous vos intérêts.
Je voudrois que la cour, par un regard propice,
A ce que vous valez rendît plus de justice :
Vous avez à vous plaindre, et je suis en courroux,
Quand je vois chaque jour qu'on ne fait rien pour vous.

ALCESTE.

Moi, Madame! Et sur quoi pourrois-je en rien prétendre?
Quel service à l'État est-ce qu'on m'a vu rendre?
Qu'ai-je fait, s'il vous plaît, de si brillant de soi,
Pour me plaindre à la cour qu'on ne fait rien pour moi?

Digitized by Microsoft®

ARSINOÉ.

Tous ceux sur qui la cour jette des yeux propices
N'ont pas toujours rendu de ces fameux services.
Il faut l'occasion, ainsi que le pouvoir;
Et le mérite enfin que vous nous faites voir
Devroit...

ALCESTE.

Mon Dieu! laissons mon mérite, de grâce;
De quoi voulez-vous là que la cour s'embarrasse?
Elle auroit fort à faire, et ses soins seroient grands
D'avoir à déterrer le mérite des gens.

ARSINOÉ.

Un mérite éclatant se déterre lui-même :
Du vôtre, en bien des lieux, on fait un cas extrême;
Et vous saurez de moi qu'en deux fort bons endroits
Vous fûtes hier loué par des gens d'un grand poids.

ALCESTE.

Eh! Madame, l'on loue aujourd'hui tout le monde,
Et le siècle par là n'a rien qu'on ne confonde :
Tout est d'un grand mérite également doué,
Ce n'est plus un honneur que de se voir loué;
D'éloges on regorge, à la tête on les jette,
Et mon valet de chambre est mis dans la Gazette.

ARSINOÉ.

Pour moi, je voudrois bien que, pour vous montrer mieux.
Une charge à la cour vous pût frapper les yeux.
Pour peu que d'y songer vous nous fassiez les mines,
On peut pour vous servir remuer des machines,
Et j'ai des gens en main que j'emploierai pour vous,
Qui vous feront à tout un chemin assez doux.

ALCESTE.

Et que voudriez-vous, Madame, que j'y fisse?
L'humeur dont je me sens veut que je m'en bannisse.
Le Ciel ne m'a point fait, en me donnant le jour,
Une âme compatible avec l'air de la cour;

Digitized by Microsoft®

Je ne me trouve point les vertus nécessaires
Pour y bien réussir et faire mes affaires.
Être franc et sincère est mon plus grand talent;
Je ne sais point jouer les hommes en parlant;
Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il pense
Doit faire en ce pays fort peu de résidence.
Hors de la cour, sans doute, on n'a pas cet appui,
Et ces titres d'honneur qu'elle donne aujourd'hui;
Mais on n'a pas aussi, perdant ces avantages,
Le chagrin de jouer de fort sots personnages :
On n'a point à souffrir mille rebuts cruels,
On n'a point à louer les vers de Messieurs tels,
A donner de l'encens à Madame une telle,
Et de nos francs marquis essuyer la cervelle.

ARSINOÉ.

Laissons, puisqu'il vous plaît, ce chapitre de cour;
Mais il faut que mon cœur vous plaigne en votre amour;
Et pour vous découvrir là-dessus mes pensées,
Je souhaiterois fort vos ardeurs mieux placées.
Vous méritez, sans doute, un sort beaucoup plus doux,
Et celle qui vous charme est indigne de vous.

ALCESTE.

Mais, en disant cela, songez-vous, je vous prie,
Que cette personne est, Madame, votre amie?

ARSINOÉ.

Oui; mais ma conscience est blessée en effet
De souffrir plus longtemps le tort que l'on vous fait;
L'état où je vous vois afflige trop mon âme,
Et je vous donne avis qu'on trahit votre flamme.

ALCESTE.

C'est me montrer, Madame, un tendre mouvement,
Et de pareils avis obligent un amant!

ARSINOÉ.

Oui, toute mon amie, elle est et je la nomme
Indigne d'asservir le cœur d'un galant homme;

Digitized by Microsoft®

Et le sien n'a pour vous que de feintes douceurs.

ALCESTE.

Cela se peut, Madame : on ne voit pas les cœurs;
Mais votre charité se seroit bien passée
De jeter dans le mien une telle pensée.

ARSINOÉ.

Si vous ne voulez pas être désabusé,
Il faut ne vous rien dire, il est assez aisé.

ALCESTE.

Non; mais sur ce sujet quoi que l'on nous expose,
Les doutes sont fâcheux plus que toute autre chose;
Et je voudrois, pour moi, qu'on ne me fît savoir
Que ce qu'avec clarté l'on peut me faire voir.

ARSINOÉ.

Eh bien, c'est assez dit; et sur cette matière
Vous allez recevoir une pleine lumière.
Oui, je veux que de tout vos yeux vous fassent foi :
Donnez-moi seulement la main jusque chez moi;
Là je vous ferai voir une preuve fidèle
De l'infidélité du cœur de votre belle;
Et si pour d'autres yeux le vôtre peut brûler,
On pourra vous offrir de quoi vous consoler.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Digitized by Microsoft®

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

ÉLIANTE, PHILINTE.

PHILINTE.

Non, l'on n'a point vu d'âme à manier si dure,
Ni d'accommodement plus pénible à conclure :
En vain de tous côtés on l'a voulu tourner,
Hors de son sentiment on n'a pu l'entraîner;
Et jamais différend si bizarre, je pense,
N'avoit de ces Messieurs occupé la prudence.
« Non, Messieurs, disoit-il, je ne me dédis point,
Et tomberai d'accord de tout, hors de ce point.
De quoi s'offense-t-il? et que veut-il me dire?
Y va-t-il de sa gloire à ne pas bien écrire?
Que lui fait mon avis, qu'il a pris de travers?
On peut être honnête homme et faire mal des vers :
Ce n'est point à l'honneur que touchent ces matières;
Je le tiens galant homme en toutes les manières,
Homme de qualité, de mérite et de cœur,
Tout ce qu'il vous plaira, mais fort méchant auteur.
Je louerai, si l'on veut, son train et sa dépense,
Son adresse à cheval, aux armes, à la danse;
Mais pour louer ses vers, je suis son serviteur;
Et lorsque d'en mieux faire on n'a pas le bonheur,
On ne doit de rimer avoir aucune envie,
Qu'on n'y soit condamné sur peine de la vie. »

Digitized by Microsoft®

Enfin toute la grâce et l'accommodement
Où s'est, avec effort, plié son sentiment,
C'est de dire, croyant adoucir bien son style :
« Monsieur, je suis fâché d'être si difficile,
Et pour l'amour de vous, je voudrois, de bon cœur,
Avoir trouvé tantôt votre sonnet meilleur. »
Et dans une embrassade, on leur a, pour conclure,
Fait vite envelopper toute la procédure.

ÉLIANTE.

Dans ses façons d'agir, il est fort singulier;
Mais j'en fais, je l'avoue, un cas particulier,
Et la sincérité dont son âme se pique
A quelque chose, en soi, de noble et d'héroïque.
C'est une vertu rare au siècle d'aujourd'hui,
Et je la voudrois voir partout comme chez lui.

PHILINTE.

Pour moi, plus je le vois, plus surtout je m'étonne
De cette passion où son cœur s'abandonne :
De l'humeur dont le Ciel a voulu le former
Je ne sais pas comment il s'avise d'aimer;
Et je sais moins encor comment votre cousine
Peut être la personne où son penchant l'incline.

ÉLIANTE.

Cela fait assez voir que l'amour, dans les cœurs,
N'est pas toujours produit par un rapport d'humeurs;
Et toutes ces raisons de douces sympathies
Dans cet exemple-ci se trouvent démenties.

PHILINTE.

Mais croyez-vous qu'on l'aime, aux choses qu'on peut voir?

ÉLIANTE.

C'est un point qu'il n'est pas fort aisé de savoir.
Comment pouvoir juger s'il est vrai qu'elle l'aime?
Son cœur de ce qu'il sent n'est pas bien sûr lui-même;
Il aime quelquefois sans qu'il le sache bien,
Et croit aimer aussi parfois qu'il n'en est rien.

Digitized by Microsoft®

PHILINTE.

Je crois que notre ami, près de cette cousine,
Trouvera des chagrins plus qu'il ne s'imagine;
Et, s'il avoit mon cœur, à dire vérité,
Il tourneroit ses vœux tout d'un autre côté,
Et par un choix plus juste, on le verroit, Madame,
Profiter des bontés que lui montre votre âme.

ÉLIANTE.

Pour moi, je n'en fais point de façons, et je croi
Qu'on doit, sur de tels points, être de bonne foi :
Je ne m'oppose point à toute sa tendresse;
Au contraire, mon cœur pour elle s'intéresse;
Et, si c'étoit qu'à moi la chose pût tenir,
Moi-même à ce qu'il aime on me verroit l'unir.
Mais si dans un tel choix, comme tout se peut faire,
Son amour éprouvoit quelque destin contraire,
S'il falloit que d'un autre on couronnât les feux,
Je pourrois me résoudre à recevoir ses vœux;
Et le refus souffert, en pareille occurrence,
Ne m'y feroit trouver aucune répugnance.

PHILINTE.

Et moi, de mon côté, je ne m'oppose pas,
Madame, à ces bontés qu'ont pour lui vos appas;
Et lui-même, s'il veut, il peut bien vous instruire
De ce que là-dessus j'ai pris soin de lui dire.
Mais si, par un hymen qui les joindroit eux deux,
Vous étiez hors d'état de recevoir ses vœux,
Tous les miens tenteroient la faveur éclatante
Qu'avec tant de bonté votre âme lui présente :
Heureux si, quand son cœur s'y pourra dérober,
Elle pouvoit sur moi, Madame, retomber.

ÉLIANTE.

Vous vous divertissez, Philinte.

PHILINTE.

Non, Madame,

Digitized by Microsoft®

Et je vous parle ici du meilleur de mon âme,
J'attends l'occasion de m'offrir hautement,
Et de tous mes souhaits j'en presse le moment.

SCÈNE II

ALCESTE, ÉLIANTE, PHILINTE.

ALCESTE.

Ah! faites-moi raison, Madame, d'une offense
Qui vient de triompher de toute ma constance.

ÉLIANTE.

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous qui vous puisse émouvoir?

ALCESTE.

J'ai ce que sans mourir je ne puis concevoir;
Et le déchaînement de toute la nature
Ne m'accableroit pas comme cette aventure.
C'en est fait... Mon amour... Je ne saurois parler.

ÉLIANTE.

Que votre esprit un peu tâche à se rappeler.

ALCESTE.

O juste Ciel! faut-il qu'on joigne à tant de grâces
Les vices odieux des âmes les plus basses?

ÉLIANTE.

Mais encor qui vous peut...?

ALCESTE.

Ah! tout est ruiné;
Je suis, je suis trahi, je suis assassiné :
Célimène... Eût-on pu croire cette nouvelle?
Célimène me trompe et n'est qu'une infidèle.

ÉLIANTE.

Avez-vous, pour le croire, un juste fondement?

PHILINTE.

Peut-être est-ce un soupçon conçu légèrement,

Digitized by Microsoft®

Et votre esprit jaloux prend parfois des chimères...

ALCESTE.

Ah, morbleu! mêlez-vous, Monsieur, de vos affaires.
C'est de sa trahison n'être que trop certain,
Que l'avoir, dans ma poche, écrite de sa main.
Oui, Madame, une lettre écrite pour Oronte,
A produit à mes yeux ma disgrâce et sa honte :
Oronte, dont j'ai cru qu'elle fuyoit les soins,
Et que de mes rivaux je redoutois le moins.

PHILINTE.

Une lettre peut bien tromper par l'apparence,
Et n'est pas quelquefois si coupable qu'on pense,

ALCESTE.

Monsieur, encore un coup, laissez-moi, s'il vous plaît,
Et ne prenez souci que de votre intérêt.

ÉLIANTE.

Vous devez modérer vos transports, et l'outrage...

ALCESTE.

Madame, c'est à vous qu'appartient cet ouvrage;
C'est à vous que mon cœur a recours aujourd'hui
Pour pouvoir s'affranchir de son cuisant ennui.
Vengez-moi d'une ingrate et perfide parente,
Qui trahit lâchement une ardeur si constante;
Vengez-moi de ce trait qui doit vous faire horreur.

ÉLIANTE.

Moi, vous venger! Comment?

ALCESTE.

En recevant mon cœur.

Acceptez-le, Madame, au lieu de l'infidèle :
C'est par là que je puis prendre vengeance d'elle;
Et je la veux punir par les sincères vœux,
Par le profond amour, les soins respectueux,
Les devoirs empressés et l'assidu service
Dont ce cœur va vous faire un ardent sacrifice.

Digitized by Microsoft®

ÉLIANTE.

Je compatis, sans doute, à ce que vous souffrez,
Et ne méprise point le cœur que vous m'offrez;
Mais peut-être le mal n'est pas si grand qu'on pense,
Et vous pourrez quitter ce désir de vengeance.
Lorsque l'injure part d'un objet plein d'appas,
On fait force desseins qu'on n'exécute pas :
On a beau voir, pour rompre, une raison puissante,
Une coupable aimée est bientôt innocente;
Tout le mal qu'on lui veut se dissipe aisément,
Et l'on sait ce que c'est qu'un courroux d'un amant.

ALCESTE.

Non, non, Madame, non : l'offense est trop mortelle,
Il n'est point de retour, et je romps avec elle;
Rien ne sauroit changer le dessein que j'en fais,
Et je me punirois de l'estimer jamais.
La voici. Mon courroux redouble à cette approche;
Je vais de sa noirceur lui faire un vif reproche,
Pleinement la confondre, et vous porter après
Un cœur tout dégagé de ses trompeurs attraits.

SCÈNE III

CÉLIMÈNE, ALCESTE.

ALCESTE.

O ciel! de mes transports puis-je être ici le maître?

CÉLIMÈNE.

Ouais! Quel est donc le trouble où je vous vois paraître?
Et que me veulent dire et ces soupirs poussés,
Et ces sombres regards que sur moi vous lancez?

ALCESTE.

Que toutes les horreurs dont une âme est capable

Digitized by Microsoft ®

A vos déloyautés n'ont rien de comparable;
Que le sort, les démons, et le Ciel en courroux
N'ont jamais rien produit de si méchant que vous.

CÉLIMÈNE.

Voilà certainement des douceurs que j'admire.

ALCESTE.

Ah! ne plaisantez point, il n'est pas temps de rire :
Rougissez bien plutôt, vous en avez raison;
Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison.
Voilà ce que marquoient les troubles de mon âme :
Ce n'étoit pas en vain que s'alarmoit ma flamme;
Par ces fréquents soupçons, qu'on trouvoit odieux,
Je cherchois le malheur qu'ont rencontré mes yeux;
Et malgré tous vos soins et votre adresse à feindre,
Mon astre me disoit ce que j'avois à craindre,
Mais ne présumez pas que, sans être vengé,
Je souffre le dépit de me voir outragé.
Je sais que sur les vœux on n'a point de puissance,
Que l'amour veut partout naître sans dépendance,
Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,
Et que toute âme est libre à nommer son vainqueur.
Aussi ne trouverois-je aucun sujet de plainte,
Si pour moi votre bouche avoit parlé sans feinte;
Et, rejetant mes vœux dès le premier abord,
Mon cœur n'auroit eu droit de s'en prendre qu'au sort.
Mais d'un aveu trompeur voir ma flamme applaudie,
C'est une trahison, c'est une perfidie,
Qui ne sauroit trouver de trop grands châtiments,
Et je puis tout permettre à mes ressentiments.
Oui, oui, redoutez tout après un tel outrage;
Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage :
Percé du coup mortel dont vous m'assassinez,
Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés,
Je cède aux mouvements d'une juste colère,
Et je ne réponds pas de ce que je puis faire.

Digitized by Microsoft®

CÉLIMÈNE.

D'où vient donc, je vous prie, un tel emportement?
Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement?

ALCESTE.

Oui, oui, je l'ai perdu, lorsque dans votre vue
J'ai pris, pour mon malheur, le poison qui me tue,
Et que j'ai cru trouver quelque sincérité
Dans les traîtres appas dont je fus enchanté.

CÉLIMÈNE.

De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre?

ALCESTE.

Ah! que ce cœur est double et sait bien l'art de feindre!
Mais pour le mettre à bout j'ai des moyens tout prêts :
Jetez ici les yeux, et connoissez vos traits;
Ce billet découvert suffit pour vous confondre,
Et contre ce témoin on n'a rien à répondre.

CÉLIMÈNE.

Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit?

ALCESTE.

Vous ne rougissez pas en voyant cet écrit?

CÉLIMÈNE.

Et par quelle raison faut-il que j'en rougisse?

ALCESTE.

Quoi? vous joignez ici l'audace à l'artifice?
Le désavouerez-vous, pour n'avoir point de seing

CÉLIMÈNE.

Pourquoi désavouer un billet de ma main?

ALCESTE.

Et vous pouvez le voir sans demeurer confuse
Du crime dont vers moi son style vous accuse?

CÉLIMÈNE.

Vous êtes, sans mentir, un grand extravagant.

ALCESTE.

Quoi? vous bravez ainsi ce témoin convaincant?
Et ce qu'il m'a fait voir de douceur pour Oronte

Digitized by Microsoft®

N'a donc rien qui m'outrage, et qui vous fasse honte?

CÉLIMÈNE.

Oronte! Qui vous dit que la lettre est pour lui?

ALCESTE.

Les gens qui dans mes mains l'ont remise aujourd'hui.
Mais je veux consentir qu'elle soit pour un autre :
Mon cœur en a-t-il moins à se plaindre du vôtre?
En serez-vous vers moi moins coupable en effet?

CÉLIMÈNE.

Mais si c'est une femme à qui va ce billet,
En quoi vous blesse-t-il? et qu'a-t-il de coupable?

ALCESTE.

Ah! le détour est bon, et l'excuse admirable.
Je ne m'attendois pas, je l'avoue, à ce trait,
Et me voilà, par là, convaincu tout à fait.
Osez-vous recourir à ces ruses grossières?
Et croyez-vous les gens si privés de lumières?
Voyons, voyons un peu par quel biais, de quel air,
Vous voulez soutenir un mensonge si clair,
Et comment vous pourrez tourner pour une femme
Tous les mots d'un billet qui montre tant de flamme?
Ajustez, pour couvrir un manquement de foi,
Ce que je m'en vais lire...

CÉLIMÈNE.

Il ne me plaît pas, moi.
Je vous trouve plaisant d'user d'un tel empire,
Et de me dire au nez ce que vous m'osez dire.

ALCESTE.

Non, non : sans s'emporter, prenez un peu souci
De me justifier les termes que voici.

CÉLIMÈNE.

Non, je n'en veux rien faire, et dans cette occurrence,
Tout ce que vous croirez m'est de peu d'importance.

ALCESTE.

De grâce, montrez-moi, je serai satisfait,

Digitized by Microsoft ®

Qu'on peut pour une femme expliquer ce billet.

CÉLIMÈNE.

Non, il est pour Oronte, et je veux qu'on le croie;
Je reçois tous ses soins avec beaucoup de joie;
J'admire ce qu'il dit, j'estime ce qu'il est,
Et je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît.
Faites, prenez parti, que rien ne vous arrête,
Et ne me rompez pas davantage la tête.

ALCESTE.

Ciel! rien de plus cruel peut-il être inventé?
Et jamais cœur fut-il de la sorte traité?
Quoi? d'un juste courroux je suis ému contre elle,
C'est moi qui me viens plaindre, et c'est moi qu'on querelle!
On pousse ma douleur et mes soupçons à bout,
On me laisse tout croire, on fait gloire de tout;
Et cependant mon cœur est encore assez lâche
Pour ne pouvoir briser la chaîne qui l'attache,
Et pour ne pas s'armer d'un généreux mépris
Contre l'ingrat objet dont il est trop épris?
Ah! que vous savez bien ici, contre moi-même
Perfide, vous servir de ma foiblesse extrême,
Et ménager pour vous l'excès prodigieux
De ce fatal amour né de vos traîtres yeux!
Défendez-vous au moins d'un crime qui m'accable
Et cessez d'affecter d'être envers moi coupable;
Rendez-moi, s'il se peut, ce billet innocent :
A vous prêter les mains ma tendresse consent;
Efforcez-vous ici de paroître fidèle,
Et je m'efforcerai, moi, de vous croire telle.

CÉLIMÈNE.

Allez, vous êtes fou, dans vos transports jaloux,
Et ne méritez pas l'amour qu'on a pour vous.
Je voudrois bien savoir qui pourroit me contraindre
A descendre pour vous aux bassesses de feindre,
Et pourquoi, si mon cœur penchoit d'autre côté,

Digitized by Microsoft®

Je ne le dirois pas avec sincérité.
Quoi? de mes sentiments l'obligeante assurance
Contre tous vos soupçons ne prend pas ma défense?
Auprès d'un tel garant, sont-ils de quelque poids?
N'est-ce pas m'outrager que d'écouter leur voix?
Et puisque notre cœur fait un effort extrême
Lorsqu'il peut se résoudre à confesser qu'il aime,
Puisque l'honneur du sexe, ennemi de nos feux,
S'oppose fortement à de pareils aveux,
L'amant qui voit pour lui franchir un tel obstacle
Doit-il impunément douter de cet oracle?
Et n'est-il pas coupable en ne s'assurant pas
A ce qu'on ne dit point qu'après de grands combats?
Allez, de tels soupçons méritent ma colère,
Et vous ne valez pas que l'on vous considère :
Je suis sotte, et veux mal à ma simplicité
De conserver encor pour vous quelque bonté;
Je devrois autre part attacher mon estime,
Et vous faire un sujet de plainte légitime.

ALCESTE.

Ah! traîtresse, mon foible est étrange pour vous!
Vous me trompez sans doute avec des mots si doux.
Mais il n'importe, il faut suivre ma destinée :
A votre foi mon âme est toute abandonnée;
Je veux voir, jusqu'au bout, quel sera votre cœur,
Et si de me trahir il aura la noirceur.

CÉLIMÈNE.

Non, vous ne m'aimez point comme il faut que l'on aime.

ALCESTE.

Ah! rien n'est comparable à mon amour extrême;
Et dans l'ardeur qu'il a de se montrer à tous,
Il va jusqu'à former des souhaits contre vous.
Oui, je voudrais qu'aucun ne vous trouvât aimable,
Que vous fussiez réduite en un sort misérable,
Que le Ciel, en naissant, ne vous eût donné rien,

Digitized by Microsoft®

Que vous n'eussiez ni rang, ni naissance, ni bien,
Afin que de mon cœur l'éclatant sacrifice
Vous pût d'un pareil sort réparer l'injustice,
Et que j'eusse la joie et la gloire, en ce jour,
De vous voir tenir tout des mains de mon amour.

CÉLIMÈNE.

C'est me vouloir du bien d'une étrange manière!
Me préserve le Ciel que vous ayez matière!...
Voici Monsieur Dubois, plaisamment figuré.

SCÈNE IV

DUBOIS, CÉLIMÈNE, ALCESTE.

ALCESTE.

Que veut cet équipage, et cet air effaré?
Qu'as-tu?

DUBOIS.

Monsieur...

ALCESTE.

Hé bien?

DUBOIS.

Voici bien des mystères.

ALCESTE.

Qu'est-ce?

DUBOIS.

Nous sommes mal, Monsieur, dans nos affaires.

ALCESTE.

Quoi?

DUBOIS.

Parlerai-je haut?

ALCESTE.

Oui, parle, et promptement.

Digitized by Microsoft®

DUBOIS.

N'est-il point là quelqu'un?...

ALCESTE.

Ah! que d'amusement!
Veux-tu parler?

DUBOIS.

Monsieur, il faut faire retraite.

ALCESTE.

Comment?

DUBOIS.

Il faut d'ici déloger sans trompette.

ALCESTE.

Et pourquoi?

DUBOIS.

Je vous dis qu'il faut quitter ce lieu.

ALCESTE.

La cause?

DUBOIS.

Il faut partir, Monsieur, sans dire adieu.

ALCESTE.

Mais par quelle raison me tiens-tu ce langage?

DUBOIS.

Par la raison, Monsieur, qu'il faut plier bagage.

ALCESTE.

Ah! je te casserai la tête assurément,
Si tu ne veux, maraud, t'expliquer autrement.

DUBOIS.

Monsieur, un homme noir et d'habit et de mine
Est venu nous laisser, jusque dans la cuisine,
Un papier griffonné d'une telle façon,
Qu'il faudroit pour le lire, être pis que démon.
C'est de votre procès, je n'en fais aucun doute;
Mais le diable d'enfer, je crois, n'y verroit goutte.

ALCESTE.

Hé bien? quoi? ce papier, qu'a-t-il à démêler,

Digitized by Microsoft ®

Traître, avec le départ dont tu viens me parler!

DUBOIS.

C'est pour vous dire ici, Monsieur, qu'une heure ensuite,
Un homme qui souvent vous vient rendre visite
Est venu vous chercher avec empressement,
Et ne vous trouvant pas, m'a chargé doucement,
Sachant que je vous sers avec beaucoup de zèle,
De vous dire.... Attendez, comme est-ce qu'il s'appelle?

ALCESTE.

Laisse-là son nom, traître, et dis ce qu'il t'a dit.

DUBOIS.

C'est un de vos amis enfin, cela suffit.
Il m'a dit que d'ici votre péril vous chasse,
Et que d'être arrêté le sort vous y menace.

ALCESTE.

Mais quoi? n'a-t-il voulu te rien spécifier?

DUBOIS.

Non : il m'a demandé de l'encre et du papier,
Et vous a fait un mot, où vous pourrez, je pense,
Du fond de ce mystère avoir la connaissance.

ALCESTE.

Donne-le donc.

CÉLIMÈNE.

Que peut envelopper ceci?

ALCESTE.

Je ne sais; mais j'aspire à m'en voir éclairci.
Auras-tu bientôt fait, impertinent au diable?

DUBOIS, après l'avoir longtemps cherché.

Ma foi! je l'ai, Monsieur, laissé sur votre table.

ALCESTE.

Je ne sais qui me tient...

CÉLIMÈNE.

Ne vous emportez pas,
Et courez démêler un pareil embarras.

Digitized by Microsoft ®

ALCESTE.

Il semble que le sort, quelque soin que je prenne,
Ait juré d'empêcher que je vous entretienne;
Mais pour en triompher, souffrez à mon amour
De vous revoir, Madame, avant la fin du jour.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Microsoft ®

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE.

La résolution en est prise, vous dis-je.

PHILINTE.

Mais quel que soit ce coup, faut-il qu'il vous oblige?....

ALCESTE.

Non : vous avez beau faire et beau me raisonner,
Rien de ce que je dis ne me peut détourner :
Trop de perversité règne au siècle où nous sommes,
Et je veux me tirer du commerce des hommes.
Quoi, contre ma partie on voit tout à la fois
L'honneur, la probité, la pudeur et les lois;
On publie en tous lieux l'équité de ma cause;
Sur la foi de mon droit mon âme se repose;
Cependant je me vois trompé par le succès,
J'ai pour moi la justice et je perds mon procès!
Un traître, dont on sait la scandaleuse histoire,
Est sorti triomphant d'une fausseté noire!
Toute la bonne foi cède à sa trahison!
Il trouve, en m'égorgeant, moyen d'avoir raison!
Le poids de sa grimace, où brille l'artifice,
Renverse le bon droit et tourne la justice!
Il fait par un arrêt couronner son forfait!
Et non content encor du tort que l'on me fait,

Digitized by Microsoft®

Il court parmi le monde un livre abominable,
Et de qui la lecture est même condamnable,
Un livre à mériter la dernière rigueur,
Dont le fourbe a le front de me faire l'auteur,
Et là-dessus, on voit Oronte qui murmure,
Et tâche méchamment d'appuyer l'imposture!
Lui, qui d'un honnête homme à la cour tient le rang,
A qui je n'ai rien fait qu'être sincère et franc,
Qui me vient, malgré moi, d'une ardeur empressée,
Sur des vers qu'il a faits demander ma pensée;
Et parce que j'en use avec honnêteté,
Et ne le veux trahir, lui ni la vérité,
Il aide à m'accabler d'un crime imaginaire!
Le voilà devenu mon plus grand adversaire!
Et jamais de son cœur je n'aurai de pardon,
Pour n'avoir pas trouvé que son sonnet fût bon!
Et les hommes, morbleu! sont faits de cette sorte!
C'est à ces actions que la gloire les porte!
Voilà la bonne foi, le zèle vertueux,
La justice et l'honneur que l'on trouve chez eux!
Allons, c'est trop souffrir les chagrins qu'on nous forge:
Tirons-nous de ce bois et de ce coupe-gorge.
Puisque entre humains ainsi vous vivez en vrais loups,
Traîtres, vous ne m'aurez de ma vie avec vous.

PHILINTE.

Je trouve un peu bien prompt le dessein où vous êtes,
Et tout le mal n'est pas si grand que vous le faites :
Ce que votre partie ose vous imputer
N'a point eu le crédit de vous faire arrêter;
On voit son faux rapport lui-même se détruire,
Et c'est une action qui pourroit bien lui nuire.

ALCESTE.

Lui? De semblables tours il ne craint point l'éclat :
Il a permission d'être franc scélérat;
Et loin qu'à son crédit nuise cette aventure,

Digitized by Microsoft®

On l'en verra demain en meilleure posture.

PHILINTE.

Enfin il est constant qu'on n'a point trop donné
Au bruit que contre vous sa malice a tourné :
De ce côté déjà vous n'avez rien à craindre;
Et pour votre procès, dont vous pouvez vous plaindre,
Il vous est en justice aisé d'y revenir,
Et contre cet arrêt...

ALCESTE.

Non; je veux m'y tenir.
Quelque sensible tort qu'un tel arrêt me fasse,
Je me garderai bien de vouloir qu'on le casse :
On y voit trop à plein le bon droit maltraité,
Et je veux qu'il demeure à la postérité
Comme une marque insigne, un fameux témoignage
De la méchanceté des hommes de notre âge.
Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter;
Mais pour vingt mille francs j'aurai droit de pester
Contre l'iniquité de la nature humaine,
Et de nourrir pour elle une immortelle haine.

PHILINTE.

Mais enfin...

ALCESTE.

Mais enfin, vos soins sont superflus :
Que pouvez-vous, Monsieur, me dire là-dessus?
Aurez-vous bien le front de me vouloir en face
Excuser les horreurs de tout ce qui se passe?

PHILINTE.

Non : je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît :
Tout marche par cabale et par pur intérêt;
Ce n'est plus que la ruse aujourd'hui qui l'emporte,
Et les hommes devroient être faits d'autre sorte.
Mais est-ce une raison que leur peu d'équité
Pour vouloir se tirer de leur société?
Tous ces défauts humains nous donnent dans la vie

Digitized by Microsoft®

GRANDMESNIL

1737-1816

Rôle d'Harpagon.

Digitized by Microsoft ®

Digitized by Microsoft ®

Des moyens d'exercer notre philosophie :
C'est le plus bel emploi que trouve la vertu;
Et si de probité tout étoit revêtu,
Si tous les cœurs étoient francs, justes et dociles,
La plupart des vertus nous seroient inutiles,
Puisqu'on en met l'usage à pouvoir sans ennui
Supporter, dans nos droits, l'injustice d'autrui;
Et de même qu'un cœur d'une vertu profonde...

ALCESTE.

Je sais que vous parlez, Monsieur, le mieux du monde;
En beaux raisonnements vous abondez toujours;
Mais vous perdez le temps et tous vos beaux discours.
La raison, pour mon bien, veut que je me retire :
Je n'ai point sur ma langue un assez grand empire;
De ce que je dirois je ne répondrois pas,
Et je me jetterois cent choses sur les bras.
Laissez-moi, sans dispute, attendre Célimène :
Il faut qu'elle consente au dessein qui m'amène;
Je vais voir si son cœur a de l'amour pour moi,
Et c'est ce moment-ci qui doit m'en faire foi.

PHILINTE.

Montons chez Éliante, attendant sa venue.

ALCESTE.

Non : de trop de souci je me sens l'âme émue.
Allez-vous-en la voir, et me laissez enfin
Dans ce petit coin sombre, avec mon noir chagrin.

PHILINTE.

C'est une compagnie étrange pour attendre,
Et je vais obliger Éliante à descendre.

Digitized by Microsoft®

SCÈNE II

ORONTE, CÉLIMÈNE, ALCESTE.

ORONTE.

Oui, c'est à vous de voir si par des nœuds si doux,
Madame, vous voulez m'attacher tout à vous.
Il me faut de votre âme une pleine assurance :
Un amant là-dessus n'aime point qu'on balance.
Si l'ardeur de mes feux a pu vous émouvoir,
Vous ne devez point feindre à me le faire voir;
Et la preuve, après tout, que je vous en demande,
C'est de ne plus souffrir qu'Alceste vous prétende,
De le sacrifier, Madame, à mon amour,
Et de chez vous enfin le bannir dès ce jour.

CÉLIMÈNE.

Mais quel sujet si grand contre lui vous irrite,
Vous à qui j'ai tant vu parler de son mérite?

ORONTE.

Madame, il ne faut point ces éclaircissements;
Il s'agit de savoir quels sont vos sentiments.
Choisissez, s'il vous plaît, de garder l'un ou l'autre :
Ma résolution n'attend rien que la vôtre.

ALCESTE, sortant du coin où il s'étoit retiré.

Oui, Monsieur a raison : Madame, il faut choisir,
Et sa demande ici s'accorde à mon désir.
Pareille ardeur me presse, et même soin m'amène;
Mon amour veut du vôtre une marque certaine,
Les choses ne sont pas pour traîner en longueur,
Et voici le moment d'expliquer votre cœur.

ORONTE.

Je ne veux point, Monsieur, d'une flamme importune
Troubler aucunement votre bonne fortune.

Digitized by Microsoft®

ALCESTE.

Je ne veux point, Monsieur, jaloux ou non jaloux,
Partager de son cœur rien du tout avec vous.

ORONTE.

Si votre amour au mien lui semble préférable...

ALCESTE.

Si du moindre penchant elle est pour vous capable...

ORONTE.

Je jure de n'y rien prétendre désormais.

ALCESTE.

Je jure hautement de ne la voir jamais.

ORONTE.

Madame, c'est à vous de parler sans contrainte.

ALCESTE.

Madame, vous pouvez vous expliquer sans crainte.

ORONTE.

Vous n'avez qu'à nous dire où s'attachent vos vœux.

ALCESTE.

Vous n'avez qu'à trancher, et choisir de nous deux.

ORONTE.

Quoi? sur un pareil choix vous semblez être en peine!

ALCESTE.

Quoi? votre âme balance et paroît incertaine!

CÉLIMÈNE.

Mon Dieu! que cette instance est là hors de saison,
Et que vous témoignez, tous deux, peu de raison!
Je sais prendre parti sur cette préférence,
Et ce n'est pas mon cœur maintenant qui balance :
Il n'est point suspendu, sans doute, entre vous deux,
Et rien n'est si tôt fait que le choix de nos vœux.
Mais je souffre, à vrai dire, une gêne trop forte
A prononcer en face un aveu de la sorte;
Je trouve que ces mots qui sont désobligeants
Ne se doivent point dire en présence des gens;
Qu'un cœur de son penchant donne assez de lumière,

Digitized by Microsoft ®

Sans qu'on nous fasse aller jusqu'à rompre en visière,
Et qu'il suffit enfin que de plus doux témoins
Instruisent un amant du malheur de ses soins.

ORONTE.

Non, non, un franc aveu n'a rien que j'appréhende :
J'y consens pour ma part.

ALCESTE.

Et moi, je le demande :
C'est son éclat surtout qu'ici j'ose exiger,
Et je ne prétends point vous voir rien ménager.
Conserver tout le monde est votre grande étude;
Mais plus d'amusement, et plus d'incertitude.
Il faut vous expliquer nettement là-dessus,
Ou bien pour un arrêt je prends votre refus;
Je saurai, de ma part, expliquer ce silence,
Et me tiendrai pour dit tout le mal que j'en pense.

ORONTE.

Je vous sais fort bon gré, Monsieur, de ce courroux,
Et je lui dis ici même chose que vous.

CÉLIMÈNE.

Que vous me fatiguez avec un tel caprice!
Ce que vous demandez a-t-il de la justice?
Et ne vous dis-je pas quel motif me retient?
J'en vais prendre pour juge Éliante qui vient.

SCÈNE III

ÉLIANTE, PHILINTE, CÉLIMÈNE, ORONTE, ALCESTE.

CÉLIMÈNE.

Je me vois, ma cousine, ici persécutée
Par des gens dont l'humeur y paroît concertée.
Ils veulent l'un et l'autre, avec même chaleur,

Digitized by Microsoft®

Que je prononce entre eux le choix que fait mon cœur,
Et que, par un arrêt qu'en face il me faut rendre,
Je défende à l'un d'eux tous les soins qu'il peut prendre.
Dites-moi si jamais cela se fait ainsi.

ÉLIANTE.

N'allez point là-dessus me consulter ici :
Peut-être y pourriez-vous être mal adressée,
Et je suis pour les gens qui disent leur pensée.

ORONTE.

Madame, c'est en vain que vous vous défendez.

ALCESTE.

Tous vos détours ici seront mal secondés.

ORONTE.

Il faut, il faut parler, et lâcher la balance.

ALCESTE.

Il ne faut que poursuivre à garder le silence.

ORONTE.

Je ne veux qu'un seul mot pour finir nos débats.

ALCESTE.

Et moi, je vous entends si vous ne parlez pas.

SCÈNE IV

ACASTE, CLITANDRE, ARSINOÉ,
PHILINTE, ÉLIANTE, ORONTE, CÉLIMÈNE, ALCESTE.

ACASTE.

Madame, nous venons tous deux, sans vous déplaire,
Éclaircir avec vous une petite affaire.

CLITANDRE.

Fort à propos, Messieurs, vous vous trouvez ici,
Et vous êtes mêlés dans cette affaire aussi.

ARSINOÉ.

Madame, vous serez surprise de ma vue;

Digitized by Microsoft®

Mais ce sont ces Messieurs qui causent ma venue :
Tous deux ils m'ont trouvée, et se sont plaints à moi
D'un trait à qui mon cœur ne sauroit prêter foi.
J'ai du fond de votre âme une trop haute estime,
Pour vous croire jamais capable d'un tel crime :
Mes yeux ont démenti leurs témoins les plus forts;
Et l'amitié passant sur de petits discords,
J'ai bien voulu chez vous leur faire compagnie,
Pour vous voir vous laver de cette calomnie.

ACASTE.

Oui, Madame, voyons, d'un esprit adouci,
Comment vous vous prendrez à soutenir ceci.
Cette lettre par vous est écrite à Clitandre?

CLITANDRE.

Vous avez pour Acaste écrit ce billet tendre?

ACASTE.

Messieurs, ces traits pour vous n'ont point d'obscurité,
Et je ne doute pas que sa civilité
A connoître sa main n'ait trop su vous instruire;
Mais ceci vaut assez la peine de le lire.

Vous êtes un étrange homme de condamner mon enjouement, et de me reprocher que je n'ai jamais tant de joie que lorsque je ne suis pas avec vous. Il n'y a rien de plus injuste : et si vous ne venez bien vite me demander pardon de cette offense, je ne vous le pardonnerai de ma vie. Notre grand flandrin de Vicomte...
Il devroit être ici.
Notre grand flandrin de Vicomte, par qui vous commencez vos plaintes, est un homme qui ne sauroit me revenir; et depuis que je l'ai vu; trois quarts d'heure durant, cracher dans un puits pour faire des ronds, je n'ai pu jamais prendre bonne opinion de lui. Pour le petit Marquis...
C'est moi-même, Messieurs, sans nulle vanité.
Pour le petit Marquis, qui me tint hier longtemps la main, je trouve qu'il n'y a rien de si mince que toute sa per-

Digitized by Microsoft®

sonne; et ce sont de ces mérites qui n'ont que la cape et l'épée. Pour l'homme aux rubans verts...

A vous le dé, Monsieur. (*Il regarde Alceste.*)

Pour l'homme aux rubans verts, il me divertit quelquefois avec ses brusqueries et son chagrin bourru; mais il est cent moments où je le trouve le plus fâcheux du monde. Et pour l'homme à la veste...

Voici votre paquet. (*Il regarde Oronte.*)

Et pour l'homme à la veste, qui s'est jeté dans le bel esprit et veut être auteur malgré tout le monde, je ne puis me donner la peine d'écouter ce qu'il dit; et sa prose me fatigue autant que ses vers. Mettez-vous donc en tête que je ne me divertis pas toujours si bien que vous pensez; que je vous trouve à dire plus que je ne voudrois, dans toutes les parties où l'on m'entraîne; et que c'est un merveilleux assaisonnement aux plaisirs qu'on goûte que la présence des gens qu'on aime.

CLITANDRE.

Me voici maintenant moi.

Votre Clitandre dont vous me parlez, et qui fait tant le doucereux, est le dernier des hommes pour qui j'aurois de l'amitié. Il est extravagant de se persuader qu'on l'aime; et vous l'êtes de croire qu'on ne vous aime pas. Changez, pour être raisonnable, vos sentiments contre les siens; et voyez-moi le plus que vous pourrez, pour m'aider à porter le chagrin d'en être obsédée.

D'un fort beau caractère on voit là le modèle,
Madame, et vous savez comment cela s'appelle?
Il suffit : nous allons l'un et l'autre en tous lieux
Montrer de votre cœur le portrait glorieux.

ACASTE.

J'aurois de quoi vous dire, et belle est la matière;
Mais je ne vous tiens pas digne de ma colère;
Et je vous ferai voir que les petits marquis

Digitized by Microsoft®

Ont, pour se consoler, des cœurs du plus haut prix. (*Acaste et Clitandre sortent en riant.*)

ORONTE.

Quoi? de cette façon je vois qu'on me déchire,
Après tout ce qu'à moi je vous ai vu m'écrire!
Et votre cœur, paré de beaux semblants d'amour,
A tout le genre humain se promet tour à tour!
Allez, j'étois trop dupe, et je vais ne plus l'être.
Vous me faites un bien, me faisant vous connoître :
J'y profite d'un cœur qu'ainsi vous me rendez,
Et trouve ma vengeance en ce que vous perdez.
(*A Alceste.*)
Monsieur, je ne fais plus d'obstacle à votre flamme,
Et vous pouvez conclure affaire avec Madame. (*Il se retire.*)

ARSINOÉ.

Certes, voilà le trait du monde le plus noir;
Je ne m'en saurois taire, et me sens émouvoir.
Voit-on des procédés qui soient pareils aux vôtres?
Je ne prends point de part aux intérêts des autres;
Mais, Monsieur, que chez vous fixoit votre bonheur,
Un homme comme lui, de mérite et d'honneur,
Et qui vous chérissoit avec idolâtrie,
Devoit-il...?

ALCESTE.

Laissez-moi, Madame, je vous prie,
Vider mes intérêts moi-même là-dessus,
Et ne vous chargez point de ces soins superflus.
Mon cœur a beau vous voir prendre ici sa querelle,
Il n'est point en état de payer ce grand zèle;
Et ce n'est pas à vous que je pourrai songer,
Si par un autre choix je cherche à me venger.

ARSINOÉ.

Hé! croyez-vous, Monsieur, qu'on ait cette pensée,
Et que de vous avoir on soit tant empressée?
Je vous trouve un esprit bien plein de vanité,

Digitized by Microsoft ®

Si de cette créance il peut s'être flatté.
Le rebut de Madame est une marchandise
Dont on auroit grand tort d'être si fort éprise.
Détrompez-vous, de grâce, et portez-le moins haut,
Ce ne sont pas des gens comme moi qu'il vous faut;
Vous ferez bien encor de soupirer pour elle,
Et je brûle de voir une union si belle.

(*Elle se retire.*)

ALCESTE.

Eh bien! je me suis tû, malgré ce que je voi,
Et j'ai laissé parler tout le monde avant moi :
Ai-je pris sur moi-même un assez long empire,
Et puis-je maintenant...?

CÉLIMÈNE.

Oui, vous pouvez tout dire.
Vous en êtes en droit, lorsque vous vous plaindrez,
Et de me reprocher tout ce que vous voudrez.
J'ai tort, je le confesse, et mon âme confuse
Ne cherche à vous payer d'aucune vaine excuse.
J'ai des autres ici méprisé le courroux,
Mais je tombe d'accord de mon crime envers vous.
Votre ressentiment, sans doute, est raisonnable :
Je sais combien je dois vous paroître coupable,
Que toute chose dit que j'ai pu vous trahir,
Et qu'enfin vous avez sujet de me haïr.
Faites-le, j'y consens.

ALCESTE.

Hé! le puis-je, traîtresse?
Puis-je ainsi triompher de toute ma tendresse?
Et quoique avec ardeur je veuille vous haïr,
Trouvé-je un cœur en moi tout prêt à m'obéir?

(*A Éliante et Philinte.*)

Vous voyez ce que peut une indigne tendresse,
Et je vous fais tous deux témoins de ma faiblesse.
Mais, à vous dire vrai, ce n'est pas encor tout,

Digitized by Microsoft®

Et vous allez me voir la pousser jusqu'au bout,
Montrer que c'est à tort que sages on nous nomme,
Et que dans tous les cœurs il est toujours de l'homme.
Oui, je veux bien, perfide, oublier vos forfaits;
J'en saurai, dans mon âme, excuser tous les traits,
Et me les couvrirai du nom d'une foiblesse
Où le vice du temps porte votre jeunesse,
Pourvu que votre cœur veuille donner les mains
Au dessein que j'ai fait de fuir tous les humains,
Et que dans mon désert, où j'ai fait vœu de vivre,
Vous soyez, sans tarder, résolue à me suivre :
C'est par là seulement que, dans tous les esprits,
Vous pouvez réparer le mal de vos écrits,
Et qu'après cet éclat, qu'un noble cœur abhorre,
Il peut m'être permis de vous aimer encore.

CÉLIMÈNE.

Moi, renoncer au monde avant que de vieillir,
Et dans votre désert aller m'ensevelir!

ALCESTE.

Et s'il faut qu'à mes feux votre flamme réponde,
Que nous doit importer tout le reste du monde?
Vos désirs avec moi ne sont-ils pas contents?

CÉLIMÈNE.

La solitude effraye une âme de vingt ans :
Je ne sens point la mienne assez grande, assez forte,
Pour me résoudre à prendre un dessein de la sorte.
Si le don de ma main peut contenter vos vœux,
Je pourrai me résoudre à serrer de tels nœuds;
Et l'hymen...

ALCESTE.

Non : mon cœur à présent vous déteste,
Et ce refus lui seul fait plus que tout le reste.
Puisque vous n'êtes point, en des liens si doux,
Pour trouver tout en moi, comme moi tout en vous,
Allez, je vous refuse, et ce sensible outrage

Digitized by Microsoft®

De vos indignes fers pour jamais me dégage.

(*Célimène se retire, et Alceste parle à Éliante.*)

Madame, cent vertus ornent votre beauté,
Et je n'ai vu qu'en vous de la sincérité;
De vous, depuis longtemps, je fais un cas extrême;
Mais laissez-moi toujous vous estimer de même;
Et souffrez que mon cœur, dans ses troubles divers,
Ne se présente point à l'honneur de vos fers :
Je m'en sens trop indigne, et commence à connaître
Que le Ciel pour ce nœud ne m'avoit point fait naître;
Que ce seroit pour vous un hommage trop bas
Que le rebut d'un cœur qui ne vous valoit pas;
Et qu'enfin...

ÉLIANTE.

Vous pouvez suivre cette pensée :
Ma main de se donner n'est pas embarrassée;
Et voilà votre ami, sans trop m'inquiéter,
Qui, si je l'en priois, la pourroit accepter.

PHILINTE.

Ah! cet honneur, Madame, est toute mon envie,
Et j'y sacrifierois et mon sang et ma vie.

ALCESTE.

Puissiez-vous, pour goûter de vrais contentements,
L'un pour l'autre à jamais garder ces sentiments!
Trahi de toutes parts, accablé d'injustices,
Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les vices,
Et chercher sur la terre un endroit écarté
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

PHILINTE.

Allons, Madame, allons employer toute chose,
Pour rompre le dessein que son cœur se propose.

FIN DU MISANTHROPE.

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft ®

L'AVARE,

COMEDIE.

Par I. B. P. MOLIERE.

A PARIS,
Chez IEAN RIBOV, au Palais, vis-à-vis
la Porte de l'Egliſe de la Sainte Chapelle,
à l'Image S. Louis.

M. DC. LXIX.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Digitized by Microsoft®

PERSONNAGES	ACTEURS 1668	ACTEURS 1887
HARPAGON, père de Cléante et d'Élise, et amoureux de Mariane.....	Molière.	MM. Got. Leloir. Clerh. Laugier.
CLÉANTE, fils d'Harpagon, amant de Mariane.....	Hubert?	Boucher.
ÉLISE, fille d'Harpagon, amante de Valère.	Mlle de Brie?	Mme Baretta.
VALÈRE, fils d'Anselme, et amant d'Élise.	La Grange?	M. Prudhon.
MARIANE, amante de Cléante, et aimée d'Harpagon.....	Mlle Molière?	Mlle Reichemberg.
ANSELME, père de Valère et de Mariane.		M. Martel.
FROSINE, femme d'intrigue.....	Madeleine Béjard.	Mme Pauline Granger
MAITRE SIMON, courtier.....		MM. Joliet.
MAITRE JACQUES, cuisinier et cocher d'Harpagon	Du Croisy?	Coquelin-Cadet.
LA FLÈCHE, valet de Cléante.....	Béjard.	Berr.
DAME CLAUDE, servante d'Harpagon...		
BRINDAVOINE, LA MERLUCHE, } laquais d'Harpagon.....		
LE COMMISSAIRE		Villain.
LE CLERC DU COMMISSAIRE.....		

La scène est à Paris.

Digitized by Microsoft ®

HISTOIRE DE L'*AVARE* AU THÉATRE

(1668-1887)

L'*Avare* fut représenté pour la première fois sur le théâtre du Palais-Royal le dimanche 9 septembre 1668. Cette comédie fut jouée dans sa nouveauté neuf fois presque de suite avec des recettes médiocres qui furent, en suivant l'ordre des jours, le 9 septembre, de 1069 livres 10 sous, le 11, de 495 livres, le 14, de 434, le 16, de 664 (mais c'était un dimanche), le 21, de 515 livres 10 sous, le 30 (encore un dimanche), de 477 livres, 10 sous, le 2 octobre, de 271, 10, le 5, de 143, 10, et le 7, bien que ce fût un dimanche, de 255, 10. Ces renseignements nous sont fournis par le *Registre de La Grange*. Il est incontestable que l'*Avare* ne fut pas un succès au début. Après neuf représentations, dont deux seulement avaient attiré un grand nombre de spectateurs, la première, et c'était tout naturel, et celle du dimanche 16 septembre, à laquelle assistèrent le frère du Roi et madame Henriette d'Angleterre, comme nous l'apprend le gazetier Robinet, l'*Avare* disparut momentanément de la scène.

On ne le reprit que deux mois après, du moins au théâtre — car il fut joué une fois à la cour en novembre — à partir du 14 décembre 1668. Le *Misanthrope* avait dû être appuyé, on se le rappelle, du *Médecin malgré lui;* l'*Avare*, pendant le cours de sa seconde carrière, fut soutenu, lui aussi, par une farce intitulée le *Fin lourdaud*, dont on ne connaît ni le sujet ni l'auteur. L'*Avare*, ainsi accompagné, eut, dans la seconde quinzaine de décembre, huit représentations avec des recettes honorables.

Digitized by Microsoft®

Quelle était la cause de la froideur du public? Les connaisseurs avaient ri aux excellents traits dont cette comédie est semée : elle avait plu à la cour; et cependant le succès n'avait pas été éclatant. Robinet lui-même, au milieu de ces éloges qu'il prodiguait, on le sait, avec banalité, laisse percer cependant la critique qui était faite par le plus grand nombre. On reprochait à l'auteur d'avoir pour cette pièce, comme il l'avait déjà fait pour *Don Juan*, violé les lois du théâtre. Toute comédie sérieuse devait, selon le préjugé, être écrite en vers, la prose étant réservée à la farce. Or, l'*Avare* était en prose. Voici l'aveu de Robinet : Molière, dit-il,

> ... parle en prose, et non en vers;
> Mais *nonobstant les goûts divers*,
> Cette prose est si théâtrale,
> Qu'en douceur les vers elle égale.

A cette première raison s'en ajoutait une autre, du moins à ce qu'il semble. Le poète avait demandé cette nouvelle comédie non à son observation, mais aux souvenirs de l'antiquité latine. Le sujet avait été emprunté à Plaute. Sans doute, Plaute était alors médiocrement connu; il était plus nouveau pour le public qu'un auteur espagnol ou italien. Mais c'était imiter; ce n'était pas créer, et Molière avait donné le *Misanthrope* et surtout le *Tartuffe!* Il y avait comme une sorte de déception dans l'attente de tous. Cependant il venait de remporter un beau et fructueux succès avec *Amphitryon* sorti de la même inspiration. L'auteur ou plutôt le directeur de théâtre voulait suivre une mine qui lui paraissait riche et qu'il pouvait facilement exploiter. Imiter lui était chose aisée. Le public le savait bien, et sentait vaguement que des œuvres comme *Tartuffe* et le *Misanthrope* devaient avoir d'autres lendemains que l'*Amphitryon* et l'*Avare*. La faveur, au théâtre, surtout pour les génies ou les talents de premier ordre, n'est conservée qu'à ceux qui s'élèvent à chaque production. Il est incontestable que l'*Avare*, écrit avec abondance et où se trouvaient nombre de vers qui n'attendaient que la rime, avait coûté au poète moins d'effort et de peine que les comédies immortelles qui l'avaient précédé, et que dans cette autre carrière qui nous ramenait à ses débuts, Molière servait plutôt les intérêts de sa troupe qu'il ne satisfaisait le public : l'art semblait être sacrifié au métier. Telle serait, croyons-nous, la cause de l'indifférence du plus grand nombre :

Digitized by Microsoft®

cette indifférence a été constatée par les recettes insignifiantes des premiers soirs.

L'*Avare* devait cependant reprendre le rang auquel il avait droit, et le jugement de Boileau estimant presque seul dès son apparition la comédie à sa valeur allait être universellement ratifié. Elle avait besoin que le temps fît son œuvre d'impartialité et de justice.

L'*Avare* fut joué en janvier, mai, juillet et août 1669, et eut onze représentations au théâtre, une à la Cour, à Saint-Germain, le samedi 3 août, avec *Tartuffe*. En 1670, dans les mois de mars, avril, juin, septembre; en 1671, dans les mois d'avril, mai, novembre; en 1672, dans les mois de mai, juin, juillet, août, septembre et octobre, on compte vingt représentations. Les meilleures comédies de Molière ne furent point jouées plus souvent que l'*Avare*. De 1669 à 1672, l'*Avare* parut seul : le *Fin Lourdaud* ne l'accompagne plus à partir du 22 janvier 1669. Le retour de faveur ou plutôt de justice s'accentue. Molière put donc de son vivant en être l'heureux témoin. On sait que l'*Avare*, depuis, n'a jamais quitté le répertoire, et que c'est une des comédies de Molière le plus justement applaudies. Elle est parfaitement composée : le comique y est d'une grande force, et l'observation d'une puissante vérité. Si une Célimène et un Tartuffe paraissent au premier abord des personnages plus vivants, plus modernes, sans trop de réflexion cependant, on peut s'apercevoir qu'Harpagon, qui avait des ancêtres, a eu aussi sa postérité. Plaute a créé Euclion; Molière, Harpagon; Balzac, le père Grandet.

Molière a évidemment emprunté le sujet de l'*Avare* à la pièce de Plaute, l'*Aulularia* (la Marmite). Mais il a pris plus de liberté qu'il n'avait fait avec *Amphitryon*. Tandis que pour cette dernière comédie, il s'était contenté, gardant la fable latine et inventant le seul personnage de Cléanthis, de donner à sa traduction, pur ouvrage de cabinet, je ne sais quoi de l'aisance gauloise dans le tour et le charme d'une langue parfaite et d'une versification facile, pour son *Avare*, il a absolument transformé la donnée primitive. L'avarice est une passion dont le fond est immuable. Elle ne varie que dans ses effets et par le temps où elle s'exerce. Plaute l'avait peinte; Molière, venant à son tour, a conservé les principaux traits de la physionomie; mais il a marqué cette physionomie du caractère de son époque. Le modèle a changé de costume.

Digitized by Microsoft®

L'Avare de Plaute s'appelle Euclion. C'est un véritable indigent. Tout à coup il trouve dans son jardin une marmite pleine d'or. Jugez de son affolement! Le voilà riche! Il ne sait que faire de son trésor. Moins joyeux que le savetier de la Fontaine, il est aussi tourmenté et embarrassé de sa bonne aubaine. Il a peur d'être volé, et, pour éviter ce malheur qu'il ne pourrait supporter, il cache soigneusement à tous son heureuse fortune. Il est plus pauvre que jamais, dit-il à tous venants, et il ne détourne pas de la marmite la moindre pièce d'or pour soulager sa misère. Il n'a qu'un souci : la dérober aux regards indiscrets. Aussi à chaque instant il la change de place : il ne trouve jamais de cachette assez sûre.

Euclion a une fille unique, dont il est question pendant toute la pièce, mais qui ne paraît pas sur la scène. Elle prie tous les jours avec ferveur le dieu Lare qui protège l'humble foyer de son père. Touché de sa piété et désireux qu'elle épouse le mari qui lui plaît, le dieu a fait découvrir au bonhomme ce trésor. Du temps de Plaute, comme de nos jours, la dot était le prélude nécessaire du mariage. Mais de tout temps aussi il a existé des pères qui souhaitent de marier leurs filles sans qu'il leur en coûte rien. Euclion est de ceux-là. Il s'est bien gardé de parler de la marmite à sa fille. Aussi agrée-t-il avec empressement la demande en mariage que lui adresse un vieux voisin, le riche Mégadore. Celui-ci consent à prendre femme sans dot, et s'engage à payer tous les frais de la noce.

Mégadore envoie chez son futur beau-père les cuisiniers qu'il a loués pour préparer le repas. Méfiant et craignant pour son or, Euclion les injurie, les bat et les chasse. Mais à peine sont-ils partis qu'il court à son jardin pour s'assurer que la marmite est toujours à sa place. Un esclave, surprenant le secret de ses inquiétudes, a fini par la découvrir et la voler.

Euclion connaît bien vite toute l'étendue de son malheur. Il se livre à un violent désespoir. On lui a pris ce qu'il avait de plus cher au monde! Tandis qu'il pleure et s'arrache les cheveux de colère, un jeune homme accourt; c'est le maître du larron et le neveu de Mégadore. Il aime depuis longtemps la fille d'Euclion et il en est aimé. Leur mariage est devenu une nécessité. Il appartient à Euclion de lui laisser un bien qu'il lui a ravi, il le reconnaît,

Digitized by Microsoft®

mais il est tout prêt à réparer sa faute. Euclion, qui ne songe qu'à son or, répond tout de travers au jeune homme. Il ne comprend pas la métaphore; ce bien, dont il s'agit, ne peut être que sa marmite. L'esclave vient annoncer à son maître le larcin qu'il a commis. Le jeune homme réclame l'or pour le restituer à Euclion. La pièce latine s'arrête là. Il semble probable qu'à la fin la marmite était rendue à Euclion qui la gardait pour lui; la fille d'Euclion épousait le mari qui lui plaisait, selon le désir du dieu Lare; Mégadore, en bon oncle qu'il était, comprenant qu'il lui convenait de céder le pas à plus jeune que lui, dotait ses neveu et nièce et se chargeait de toutes les dépenses. Le dénouement imaginé par ce professeur du quinzième siècle, qui essaya de remplir la lacune du manuscrit inachevé de l'*Aulularia*, Urceus Codrus, est tout simplement ridicule. Ne nous montre-t-il pas Euclion si joyeux d'avoir retrouvé son or qu'il le donne spontanément au jeune homme en même temps que sa fille? On ne demandait point à Codrus d'être un observateur. Mais en sa qualité d'érudit, il n'aurait point dû oublier le précepte d'Horace : un caractère doit rester jusqu'à la fin ce qu'il est au début de la pièce.

Avant d'être traité par Molière, le sujet de l'*Avare* le fut par Pierre de Larivey, le premier, avant Molière, qui ait imité l'antiquité et le théâtre italien avec un discernement habile. Dans sa comédie des *Esprits* inspiré à la fois des *Adelphes* de Térence et de l'*Aululaire* de Plaute, nous voyons un vieillard grondeur, du nom de Séverin, qui est en même temps un avare. Il a deux fils, Urbain, qu'il élève avec sévérité, et le cadet dont s'est chargé son frère Hilaire, brave homme plein de douceur et d'indulgence. Les deux jeunes gens se ressentent de cette éducation contraire : Hilaire n'a qu'à se louer de son neveu; Urbain est un mauvais sujet. Vous vous rappelez la fable des *Adelphes* et celle de l'*École des Maris* de Molière. Voici maintenant l'imitation de la fable de l'*Aululaire*. Séverin a dû faire un voyage pour ses affaires. Séverin est riche, mais ne veut point le paraître. En cela, il diffère d'Euclion qui, nous l'avons vu, est pauvre avant la découverte de la marmite et reste pauvre après. Urbain profite de cette absence pour traiter magnifiquement ses amis et sa maîtresse Féliciane dans la maison de son père. Retour imprévu du bonhomme. Comment faire pour lui cacher la folle équipée? Son valet Frontin

Digitized by Microsoft®

trouve le moyen. Il lui persuade que la maison est hantée par des *esprits;* la ruse réussit. Cependant on dérobe au vieillard une bourse qu'il avait enterrée. Comme Euclion, il crie, tempête, demande son argent à tous les échos. On promet de lui rendre la bourse à la condition qu'il laissera Urbain épouser Féliciane. Féliciane, que l'on croyait sans fortune, est au contraire fort à l'aise; il lui tombe au dénouement un père qui est un riche marchand protestant, échappé au massacre de la Saint-Barthélemy. Hilaire s'engage à payer les frais de la noce.

L'Harpagon de Molière est riche et connu pour tel. Il en est de même de Séverin. Aussi leur position est-elle beaucoup plus comique que celle d'Euclion qui est regardé comme pauvre. Elle les expose à toutes sortes d'embarras dont naîtra le rire. Ainsi Harpagon sera obligé de donner un repas à une jeune fille qu'il veut épouser, et rien ne sera plus amusant que la situation où il est de traiter la belle par nécessité et le désir qu'il a de le faire cependant avec le moins d'argent qu'il se pourra. Molière, pour la création de son principal caractère, est un peu le débiteur de Larivey. Il a compris qu'un avare riche, usurier, « fesse-mathieu », ainsi que l'appelle Maître Jacques, intéresserait beaucoup plus qu'un pauvre diable, devenant riche tout à coup, — c'est le cas d'Euclion, — ébloui comme le savetier de la fable devant tant de pièces d'or, affolé, et partant excusable. Harpagon, au contraire, ne mérite aucune circonstance atténuante. C'est un ladre de la pire espèce. Il aime l'argent pour l'argent. Cette passion lui fait oublier ses devoirs de père de famille : il y laisse toute sa dignité. Harpagon est un usurier, « un Juif, un arabe » qui prête « plus qu'au denier quatre », profite de la situation de jeunes gens réduits par l'avarice de leurs pères à trouver des ressources à quelque prix que ce soit pour leur faire accepter, outre « le furieux intérêt qu'il exige » des hardes, nippes et bijoux qu'ils seront obligés de payer argent comptant le jour de l'échéance. Il prête sans le savoir, dans ces conditions draconiennes, à son propre fils. A-t-il le droit de lui reprocher sa prodigalité?

Harpagon a une fille, Élise, dont-il ne s'occupe pas, et qui, à son insu, se risque dans une aventure répréhensible en soi et dont les conséquences seraient honteuses, si celui qui la courtise n'était un fort galant homme, comme sont d'ailleurs tous les amoureux

Digitized by Microsoft®

de Molière. Ce jeune et mystérieux personnage est Valère. Pour entrer dans la maison d'Harpagon et se rapprocher d'Élise, il s'est présenté à l'avare en qualité d'intendant, mais sans gages. Il a été accueilli, et depuis ses services gratuits sont d'autant mieux appréciés qu'il flatte en toutes choses les manies du maître de céans. Il espère à la longue gagner la confiance du père et obtenir plus facilement la main de la fille. Si Harpagon n'était un avare, si son égoïsme et aussi sa vanité ne l'aveuglaient, ne se fût-il point méfié d'un domestique qui ne veut point être payé, n'eût-il point flairé une aventure romanesque? Heureusement que Valère respecte l'aimable jeune fille qui s'est fiée à son honneur. On voit, au dénouement qu'il est digne d'elle aussi bien par la naissance que par le cœur. Qui serait responsable, si les choses tournaient mal? Son fils Cléante ne reçoit pas de lui le moindre secours; aussi joue-t-il avec frénésie et s'adresse-t-il aux usuriers qui écornent d'avance l'héritage à venir déjà livré par lui aux hommes d'affaires. S'il spécule sur la mort de son père et même la promet à brève échéance pour exciter l'intérêt des prêteurs, à qui la faute? Ce qui excuse un peu Cléante, c'est sa générosité. Il contracte une dernière dette pour adoucir la condition médiocre de Marianne qu'il aime, avant de savoir que son père a jeté les yeux sur elle, et de la mère de Marianne. La pauvreté de ces femmes sympathiques lui inspire une tendre pitié. Son choix, du reste, est des plus heureux. Marianne se trouve être la sœur de Valère et la fille du seigneur Anselme qui demande au dénouement à Harpagon pour son fils la main d'Élise et qui donne Marianne à Cléante. Harpagon a des valets; mais il les habille à peine, les paie mal, et les chasse à la veille des étrennes. Il a un carrosse et des chevaux, mais la voiture, achetée d'occasion sans doute, a toujours besoin d'être réparée et ne sert pas, et les chevaux sont maigres à faire pitié, ne prenant ni exercice ni avoine. Leur cocher, qui est en même temps le cuisinier de la maison, se ferait scrupule de les conduire en pareil état. Une fantaisie lui vient, celle d'épouser une jeune fille, dont on lui a vanté la simplicité, et qu'il croit riche. J'avoue qu'au premier abord on s'explique peu Harpagon amoureux ou même désireux de prendre femme. Peut-être Molière a-t-il voulu, par cette invention, nous dépeindre avec plus de force l'égoïsme de ce barbon. Il ne cherche qu'une compagne qui sera son souffre-douleur pour

Digitized by Microsoft®

remplacer Élise et Cléante que leur majorité ou le mariage peuvent d'un moment à l'autre affranchir de sa tutelle. Il est à la veille, d'ailleurs, de se débarrasser de l'un et de l'autre : il a songé au seigneur Anselme », quinquagénaire riche et accommodant, pour Élise, et il réserve à Cléante une veuve mûre qui lui apportera une grosse dot. Son avarice ne l'abandonne pas un seul instant : elle est à la fois raisonnée et exclusive. Ses enfants doivent penser comme lui, et ne considérer dans le monde que l'argent : la jeunesse, la conformité de caractère, d'âge et de sentiment, l'inclination, chansons que tout cela! L'argent, voilà le maître des cœurs! n'oublions pas, du reste, que s'il veut épouser Mariane, c'est que Frosine, l'entremetteuse, l'a assuré qu'elle avait du bien. Rappelez-vous sa grimace significative quand la commère lui constitue une dot imaginaire en énumérant toutes les dépenses que ne fera pas Marianne. Il n'entend raison que lorsque Frosine, pour couper court à la discussion d'intérêt, lui dit : Mon Dieu! vous toucherez assez! » Il touchera, cela lui suffit. Elle peut avoir des espérances. Et ses habitudes d'économie, après tout, lui font entrevoir une réelle compatibilité d'humeur entre sa future femme et lui. Mais ce caprice, qui nous paraît moins singulier après examen, ne le détourne point de son idée fixe; il n'a d'yeux que pour sa chère cassette, il reste ladre, bien qu'il feigne l'amoureux, et il ne paie Frosine d'aucune générosité pour son bon office. Et, quand on lui a volé son argent, « son cher argent, » il ne pense plus à Marianne; c'est à peine si pour lui elle a existé. Quand sa cassette lui est rendue, il consent à tout ce qu'on veut, à la condition que le seigneur Anselme se charge de tous les frais et lui achète un habit pour le mariage. Jusqu'au bout son caractère reste le même. Une seule passion l'absorbe, l'avarice; le poète n'a voulu que peindre cette passion, et il y est entré aussi profondément qu'il était permis à l'observation humaine.

Que doit Molière à Plaute? Il ne lui doit que l'idée de peindre l'avarice. Mais il a changé les circonstances de l'action, et le personnage principal lui-même est absolument transformé. Il n'a emprunté que quelques traits çà et là au poète latin. Ainsi Mégadore, qui consent à prendre, comme nous l'avons vu, sans dot la fille d'Euclion, a inspiré les tirades de Valère, au premier acte, où l'intendant supposé déclare qu'une jeune fille n'a rien à examiner quand

Digitized by Microsoft®

WORMS

Rôle de Valère.

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft ®

s'offre un prétendant qui l'épouse *sans dot*. La pièce de Plaute s'ouvre par une scène où tout de suite le caractère de l'avare se décèle : il veut chasser sa servante dont les yeux furettent partout. Il y a aussi dans l'*Avare* une scène analogue entre Harpagon et La Flèche, le domestique de Cléante. Dans l'*Aululaire*, c'est l'esclave du neveu de Mégadore qui dérobe la marmite; dans l'*Avare*, c'est La Flèche qui vole la cassette d'Harpagon. Dans les deux comédies, l'avare volé se livre à un violent désespoir. Le monologue pathétique de Molière est traduit de très près de celui de Plaute. Enfin la fameuse scène du quiproquo où les deux interlocuteurs, le père et l'amant de la fille, ne s'entendent point et pensent, l'un au vol de son trésor, l'autre à la jeune fille qu'il a séduite, est la même dans les deux pièces. C'est Plaute qui l'a imaginée; Molière, en la reprenant, l'a rendue plus décente.

Larivey, dans sa comédie des *Esprits*, est aussi débiteur de Plaute. Mais il a été créateur dans son imitation. Nous avons vu plus haut qu'en faisant riche son avare Séverin, il avait donné à Molière une heureuse idée. Ajoutons qu'il a prêté à son Séverin des accents d'avarice, une naïveté de passion, dont Molière a pu profiter. Molière enfin a pris pour son *Avare* le dénouement que Larivey avait trouvé pour sa comédie des *Esprits*. Mais, hâtons-nous de le dire, ces ressemblances entre les deux pièces, si elles font honneur à Larivey, ne doivent point diminuer le mérite de Molière. Il est encore plus original que son devancier dans cette imitation d'une comédie de Plaute. Son *Avare* est plus curieusement étudié. Séverin est un père grondeur, un vieillard poltron et aussi un avare. Harpagon est toujours et partout un avare.

Pour le détail, Molière ne s'est point fait faute d'emprunter à un grand nombre d'auteurs comiques. Il prenait son bien partout où il le trouvait. Il élevait l'imitation à la dignité d'un art véritable. Ainsi, pour ne citer que quelques ressemblances, la scène d'Harpagon prêteur et mis tout à coup en présence de son fils qui recourait, sans le connaître, à l'assistance du plus cruel usurier de Paris, se trouvait déjà dans la *Belle Plaideuse* de Bois-Robert. Mais combien a plus de force le dialogue de Molière! Dans cette même comédie on entendait la lecture d'un mémoire de fesse-mathieu qui a inspiré quelques articles plaisants à celui qui a été remis à La Flèche par maître Simon. Les intrigues de Frosine, ses

Digitized by Microsoft®

démarches, ses entremises, Molière avait pu en rencontrer d'analogues dans le théâtre italien. J'en dirai autant du rôle de Maître Jacques qui rappelle assez par ses rodomontades avant le danger, sa poltronnerie pendant, sa lâcheté après, l'Arlequin valet de Pantalon de la comédie italienne, jaloux de Lelio (Valère) qui a conquis les bonnes grâces de son maître.

Il ne faudrait pas s'exagérer l'importance de ces emprunts. Molière était avant tout frappé par ses propres observations. Dans le travail de la composition, les souvenirs comiques qui lui restaient de ses lectures lui revenaient à l'esprit. Ces souvenirs, quand ils étaient heureux et surtout quand ils se rapportaient à l'idée qu'il développait, le poète ne les négligeait point; mais ils prenaient sous sa plume une forme originale. Ce qui était de son invention se combinait si naturellement avec ce qu'il empruntait que le tout portait sa marque personnelle. Est-il possible qu'il en soit autrement? Un auteur dramatique saurait-il échapper à cette suggestion? Racine ne s'est-il point souvenu dans son *Mithridate* de cette scène de l'*Avare* où Harpagon, voulant connaître le fond de la pensée de son fils, use de ruse, lui fait croire qu'ayant réfléchi sur son âge et la nécessité d'accommoder les caractères, il renonce à Marianne et la lui donne en mariage? Dira-t-on que Racine a été le plagiaire de Molière?

On a fait, au point de vue de la morale, de grosses critiques à cette comédie. « C'est un grand vice, dit J.-J. Rousseau, d'être avare et de prêter à usure; mais n'en est-ce pas un plus grand encore à un fils de voler son père, et de lui manquer de respect, de lui faire mille insultants reproches, et, quand ce père irrité lui donne sa malédiction, de répondre d'un air goguenard qu'il n'a que faire de ses dons! Si la plaisanterie est excellente, en est-elle moins punissable; et la pièce où l'on fait aimer le fils insolent qui l'a faite, en est-elle moins une école de mauvaises mœurs? » Pourquoi vouloir toujours faire du théâtre une école? La comédie est le miroir de la société humaine, telle qu'elle est. Le prêche ne corrige point; la comédie, pas davantage, même en riant. Je reconnais que Cléante est loin d'être le modèle des fils. Mais quel père a-t-il? Il souhaite sa mort, il lui manque de respect, tout cela est vrai. Mais si le poète va si loin, c'est qu'il tire impitoyablement toutes les conséquences de la situation où se trouvent ses personnages. Il est impossible qu'un jeune homme soit plus sevré de tendresse, plus humilié que ne l'est

Digitized by Microsoft ®

Cléante. Croit-on qu'Harpagon pleurerait beaucoup s'il enterrait son fils et sa fille? N'est-ce pas lui qui répond à Frosine lui disant par flatterie qu'il faudra l'assommer et qu'il mettra en terre et ses enfants et les enfants de ses enfants ce mot d'un égoïsme si cruel : « Tant mieux! » Où J.-J. Rousseau a-t-il vu que le spectateur aimait ce fils insolent? Il est moins antipathique qu'Harpagon; quand il n'est point en rivalité avec son père ou obligé de se défendre contre son avarice, c'est un jeune homme généreux et sensible. Et, s'il fait plaisir à voir et à entendre, c'est dans cette jolie scène du premier acte où il ouvre son cœur à Élise et reçoit les confidences amoureuses de sa sœur; c'est encore dans cette scène charmante de l'acte III où, parlant au nom de son père, qui n'en peut mais, il offre à Marianne le diamant que le vieillard a au doigt et la supplie de le garder, maintenant qu'il est « tombé dans de si belles mains »! Dans les scènes pénibles mais vraies où le père et le fils sont en lutte, on les supporte l'un et l'autre. J.-J. Rousseau dit que Cléante vole son père. Cela n'est pas tout à fait exact puisque Cléante, qui n'a pas autorisé La Flèche à faire ce larcin, rend intacte la cassette d'Harpagon, à la condition que celui-ci accordera son consentement à son mariage et à celui de sa sœur. Lorsque Cléante, à qui son père vient de donner légèrement sa malédiction, répond « qu'il n'a que faire de ses dons », emporté par la colère, il ne songe pas plus dans la riposte qu'Harpagon dans l'attaque à l'énormité du mot et de la chose. « Je te donne ma malédiction! » sur les lèvres d'Harpagon, n'a pas plus d'importance que l'insulte ordinaire de *pendard* ou de *bourreau*. « Si le fils d'Harpagon, dit Saint-Marc-Girardin dans son *Cours de littérature dramatique*, lui manque de respect, c'est que, dans ce moment, l'avare, l'usurier et le vieillard amoureux, les trois vices ou les trois ridicules d'Harpagon, cachent et dérobent le père. » Molière fait répondre aussi Cléante avec la plus grande justesse à son père qui lui dit : « Ne suis-je pas ton père, et ne me dois-tu pas respect? » — « Ce ne sont point ici des choses où les enfants soient obligés de déférer aux pères, et l'amour ne connaît personne. »

Il est dans l'*Avare* une scène charmante dont nous avons déjà parlé : c'est celle où Cléante fait accepter, malgré son père, à Marianne, le diamant que porte à son doigt Harpagon et qui « jette quantité de feux ». Il serait bien fâcheux que le poète nous eût privés de cette aimable revanche du jeune homme vaincu par le

Digitized by Microsoft®

vieillard, et, dans ce cas particulier, du faible écrasé par le fort. Rien n'est plus amusant que la sourde colère de l'avare, qui envoie tout bas son fils à tous les diables, mais ne peut réclamer son bien qui lui est ainsi enlevé à sa barbe. Toutefois, n'est-on pas un peu étonné qu'Harpagon ait ce diamant au doigt? Étant donné son caractère, ne paraîtrait-il point plus naturel que le diamant fût avec l'or de la cassette caché à toutes les convoitises?

Dans toutes les autres comédies de Molière, comme le fait remarquer justement M. Ch.-L. Livet (voyez sa curieuse édition de l'*Avare*) (1), il y a à côté du personnage principal un homme dont le caractère est opposé au sien, un homme qui sait apprécier la vertu contraire à son vice, ou la bienséance contraire à son travers : ainsi nous avons Cléante à côté de Tartuffe, Philinte à côté d'Alceste, pour ne citer que les antagonistes des deux chefs-d'œuvre. « Au milieu des tristes personnages qui entourent Harpagon, dit M. Livet, trouvons-nous du moins quelques honnêtes gens sur qui nous aimions à reposer nos yeux et qui nous inspirent une estime sympathique? » Peut-être pourrait-on apporter quelque adoucissement à ce jugement sévère? Cléante et Valère ne manquent pas, le premier, d'une certaine générosité de cœur, le second, d'une réelle délicatesse de sentiments. Mais il est bien vrai qu'on souffre, quelque coupable que soit Harpagon, bien que le père en lui, ayant foulé aux pieds tous ses devoirs, n'ait plus aucun droit, à entendre parler Cléante comme il le fait, à entendre surtout quelques-uns de ses vœux criminels? La sincérité souffre trop aussi au métier que fait Valère, pour qu'on puisse lui pardonner son hypocrisie même en considérant la pureté de ses intentions. Nous demandons grâce pour Marianne et surtout pour Élise qui est imprudente, je le veux bien, dans l'engagement où elle s'est jetée avec Valère, mais qui est excusable, n'ayant plus de mère pour la guider, ayant un père si peu tendre et si occupé ailleurs. Bien qu'elle ait pris pour témoin dame Claude, ne regrette-t-elle pas tous les jours ce qu'elle a fait, malgré l'assurance qu'elle a de la foi de Valère, sachant bien qu'une fille ne peut ainsi librement disposer d'elle-même?

Ces réserves faites, l'*Avare* est un chef-d'œuvre. Mais nous ne saurions le mettre au rang du *Misanthrope* et de *Tartuffe*.

(1) Chez Paul Dupont.

Digitized by Microsoft®

Robinet n'a point cité les noms des acteurs qui ont créé les rôles de l'*Avare;* il s'est contenté de constater que toute la troupe avait fort bien donné. On peut en croire cependant La Grange et Vinot qui, dans leur préface de l'édition de 1682, faisant allusion à la toux dont était incommodé leur maître vers la fin de sa vie, écrivent ces deux lignes significatives : « Il s'étoit joué lui-même sur cette incommodité dans la cinquième scène du second acte de l'*Avare*. » Harpagon était certainement représenté par Molière. Le rôle de La Flèche peut être attribué à Béjard. Nous avons déjà vu dans notre *Histoire des Précieuses ridicules au théâtre* que ce directeur modèle tirait parti des défauts physiques de ses comédiens. Or, à la fin de la troisième scène du premier acte, Harpagon, congédiant La Flèche, dont il suspecte les intentions à l'égard de son or, murmure ces paroles : « Voilà un pendard de valet qui m'incommode fort, et je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là. » Béjard est désigné ici clairement : il était boiteux. Un troisième personnage, Frosine, semble avoir eu une célèbre créatrice. « Dans l'*Avare*, dit M. Gustave Larroumet, Madeleine Béjard prend la robe feuille-morte et le bonnet fleuri de l'entremetteuse Frosine (1). » On est réduit aux conjectures pour les autres rôles. Toutefois le *Répertoire des comédies françaises qui se peuvent jouer en* 1686 nous donne la distribution suivante : *Élise*, M^lle^ de Brie; *Marianne*, M^lle^ Guérin, la veuve de Molière; *Frosine*, M^lle^ Beauval ou M^lle^ La Grange; *Valère*, La Grange; *Harpagon*, Brécourt ou Rosimont; *Cléante*, Raisin ou Hubert; *Maître Jacques*, du Croisy; *La Flèche*, Guérin. On serait assez porté à croire que ceux des acteurs qui tenaient ces rôles en 1685 et qui faisaient déjà partie de la troupe de Molière en 1668 remplissaient alors les personnages qu'ils avaient créés dix-sept ans plus tôt.

Nous avons parlé de Brécourt dans notre théâtre de Racine (2). Quant à Rosimont, ce fut l'héritier des rôles joués par Molière. Il faisait partie de la troupe de l'hôtel du Marais, dont il était la gloire, lorsque l'auteur de l'*Avare* mourut. Les comédiens du Palais-Royal, croyant que cet acteur était le seul qui fût capable de recueillir la succession de leur chef, s'empressèrent de l'engager. Il débuta sur

(1) *Histoire d'Andromaque au Théâtre.*
(2) *La Comédie de Molière*, p. 110.

Digitized by Microsoft ®

leur théâtre, le 3 mars 1673, par le rôle d'Argan, dans le *Malade imaginaire*, et y remporta tout de suite un très grand succès. Jusqu'à l'année de sa mort (1686), Rosimont tint avec autorité l'emploi de Molière. Raisin, que l'on surnomma plus tard le *petit Molière* (1656-1693), après avoir joué en province avec son frère, comédien médiocre, débuta à Paris à l'hôtel de Bourgogne en 1679. C'était un acteur d'une grande souplesse, qui pouvait paraître dans tous les personnages et ne se limitait point à un emploi déterminé. Tendre, galant ou spirituel dans les marquis et les petits maîtres, il se montrait hardi et plein de malice dans les valets; il passait tout naturellement de Scapin à Arnolphe, et son air devenait maussade et renfrogné. A la mort de Rosimont, il remplaça cet excellent acteur, sans que le public ressentît trop vivement cette perte. Au contraire, sa mort prématurée, occasionnée par une imprudence — il s'était baigné après un grand souper auquel, selon son habitude, il avait fait honneur, — priva la Comédie d'un comique très heureusement doué, d'un artiste de premier ordre. La Thorillière et Guérin, qui se partagèrent ses rôles, en faisant leur possible, même avec talent, ne purent diminuer les regrets de ceux qui avaient pu l'apprécier.

M^me^ Beauval, femme de Jean Pitel, sieur de Beauval, un simple moucheur de chandelles d'une troupe de province, après des commencements difficiles mais de bruyants succès en Hollande, en Flandre et à Lyon, qui attirèrent sur elle l'attention de Molière, débuta au Palais-Royal en septembre 1670. Elle devait remplacer Madeleine Béjard qui s'était retirée du théâtre un an auparavant. C'est elle qui créa le rôle de Nicole dans le *Bourgeois gentilhomme*. Jusqu'en 1704, elle joua les soubrettes et les reines de comédie à la satisfaction des plus difficiles. Mais en cette année apparut M^lle^ Desmares qui la doubla sur l'ordre du Dauphin. M^me^ Beauval comprit que c'était son arrêt de retraite : elle s'y résigna. Les autres rôles qu'elle a créés dans le répertoire de Molière sont : une des sœurs de *Psyché*, et Julie de la *Comtesse d'Escarbagnas;* dans celui de Regnard : la Nérine du *Joueur*, Lisette du *Distrait*, Lisette des *Folies amoureuses*.

Les meilleurs Harpagons après Molière, Rosimont, Brécourt et Raisin, furent Guérin d'Estriché, dont il a déjà été question plus d'une fois, en particulier dans notre histoire du *Misanthrope;* La

Digitized by Microsoft®

Thorillière, le fils du camarade de Molière, dont la principale qualité était un naturel exquis; Duchemin, ancien notaire, excellent *financier*, qui a joui pendant une carrière de vingt-quatre ans de la faveur du public; le dernier des La Thorillière, le petit-fils de celui qui faisait partie de la troupe de Molière, mais qui était loin de rappeler le comique fin et délicat de son père, arrachant, pour ainsi dire, les applaudissements à force de charger; Grandmesnil, le plus fort assurément, Molière excepté.

Grandmesnil (Jean-Baptiste Fauchard de) (1737-1816), d'abord avocat au Parlement de Paris, puis forcé de s'exiler parce qu'il s'était déclaré contre le Parlement Maupeou, se réfugia à Bruxelles (1771). Il ne put, dans cette ville, résister à la vocation qu'il avait toujours eue pour le théâtre. Il se montra dans les rôles de valet. Lorsqu'il put revenir en France sans danger, il alla jouer à Marseille et à Bordeaux. Au lieu des valets, il avait pris les rôles dits à manteau. Il débuta enfin à la Comédie française dans ce dernier emploi (1790) et il y conquit bientôt une place considérable. Il y resta jusqu'en 1811, et fut un interprète excellent de Molière. Les deux rôles, où il a laissé les plus durables souvenirs, furent Arnolphe et précisément Harpagon. Dans l'*Avare*, il était parfait de naturel et de vérité. Il produisait un grand effet dans le fameux monologue. Grandmesnil, par la correction de sa vie et son éducation, était très estimé en dehors du théâtre. Fort instruit, il fut membre de l'Institut dans la section de la Littérature et des Beaux-Arts. Il mourut à Paris en 1816.

Après Grandmesnil, il faut citer Duparai, Guiot, Provost, Talbot, Got, Leloir et Clerh. Voici le jugement que portait sur Provost Théophile Gautier : « C'est un grand, un très grand acteur que Provost... il est arrivé à la perfection par l'étude; ses progrès ont été de chaque jour... Provost, contrairement aux acteurs dont le talent a grandi par les recherches et par l'étude, possède un jeu franc, varié, simple et toujours large. » M. Talbot, aujourd'hui sociétaire retiré, a longtemps plu dans Harpagon. M. Got, au regret de tous les connaisseurs, ne s'y est montré qu'un trop petit nombre de fois.

Dans Maître Jacques, on peut citer comme excellents interprètes, Michot, au commencement de ce siècle, La Rochelle, qui jouait à côté de Grandmesnil, Monrose, Coquelin aîné et Thiron. Delaunay

Digitized by Microsoft®

a été un charmant Cléante, et les deux meilleurs Valères de ce siècle ont été Firmin et M. Worms, tous deux pleins de chaleur et de verve.

Digitized by Microsoft ®

L'AVARE

COMÉDIE

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

VALÈRE, ÉLISE.

VALÈRE.

Hé quoi! charmante Élise, vous devenez mélancolique, après les obligeantes assurances que vous avez eu la bonté de me donner de votre foi? Je vous vois soupirer, hélas! au milieu de ma joie! Est-ce du regret, dites-moi, de m'avoir fait heureux? et vous repentez-vous de cet engagement où mes feux ont pu vous contraindre?

ÉLISE.

Non, Valère, je ne puis pas me repentir de tout ce que je fais pour vous. Je m'y sens entraîner par une trop douce puissance, et je n'ai pas même la force de souhaiter que les choses ne fussent pas. Mais, à vous dire vrai, le succès me donne de l'inquiétude; et je crains fort de vous aimer un peu plus que je ne devrois.

VALÈRE.

Eh que pouvez-vous craindre, Élise, dans les bontés que vous avez pour moi?

ÉLISE.

Hélas! cent choses à la fois : l'emportement d'un père,

Digitized by Microsoft ®

les reproches d'une famille, les censures du monde; mais plus que tout, Valère, le changement de votre cœur, et cette froideur criminelle dont ceux de votre sexe payent le plus souvent les témoignages trop ardents d'un innocent amour.

VALÈRE.

Ah! ne me faites pas ce tort de juger de moi par les autres. Soupçonnez-moi de tout, Élise, plutôt que de manquer à ce que je vous dois. Je vous aime trop pour cela; et mon amour pour vous durera autant que ma vie.

ÉLISE.

Ah! Valère, chacun tient les mêmes discours. Tous les hommes sont semblables par les paroles; et ce n'est que les actions qui les découvrent différents.

VALÈRE.

Puisque les seules actions font connoître ce que nous sommes, attendez donc au moins à juger de mon cœur par elles, et ne me cherchez point de crimes dans les injustes craintes d'une fâcheuse prévoyance. Ne m'assassinez point, je vous prie, par les sensibles coups d'un soupçon outrageux; et donnez-moi le temps de vous convaincre, par mille et mille preuves, de l'honnêteté de mes feux.

ÉLISE.

Hélas! qu'avec facilité on se laisse persuader par les personnes que l'on aime! Oui, Valère, je tiens votre cœur incapable de m'abuser. Je crois que vous m'aimez d'un véritable amour, et que vous me serez fidèle : je n'en veux point du tout douter, et je retranche mon chagrin aux appréhensions du blâme qu'on pourra me donner.

VALÈRE.

Mais pourquoi cette inquiétude?

ÉLISE.

Je n'aurois rien à craindre si tout le monde vous voyoit des yeux dont je vous vois, et je trouve en votre personne de quoi avoir raison aux choses que je fais pour vous. Mon cœur,

Digitized by Microsoft®

pour sa défense, a tout votre mérite, appuyé du secours d'une reconnaissance où le ciel m'engage envers vous. Je me représente à toute heure ce péril étonnant, qui commença de nous offrir aux regards l'un de l'autre; cette générosité surprenante qui vous fit risquer votre vie pour dérober la mienne à la fureur des ondes; ces soins pleins de tendresse, que vous me fîtes éclater après m'avoir tirée de l'eau; et les hommages assidus de cet ardent amour, que ni le temps ni les difficultés n'ont rebuté, et qui, vous faisant négliger et parents et patrie, arrête vos pas en ces lieux, y tient en ma faveur votre fortune déguisée, et vous a réduit, pour me voir, à vous revêtir de l'emploi de domestique de mon père. Tout cela fait chez moi sans doute un merveilleux effet; et c'en est assez à mes yeux, pour me justifier l'engagement où j'ai pu consentir; mais ce n'est pas assez, peut-être, pour le justifier aux autres; et je ne suis pas sûre qu'on entre dans mes sentiments.

VALÈRE.

De tout ce que vous avez dit, ce n'est que par mon seul amour que je prétends auprès de vous mériter quelque chose; et, quant aux scrupules que vous avez, votre père lui-même ne prend que trop soin de vous justifier à tout le monde; et l'excès de son avarice, et la manière austère dont il vit avec ses enfants, pourraient autoriser des choses plus étranges. Pardonnez-moi, charmante Élise, si j'en parle ainsi devant vous. Vous savez que sur ce chapitre on n'en peut pas dire de bien. Mais enfin, si je puis, comme je l'espère, retrouver mes parents, nous n'aurons pas beaucoup de peine à nous le rendre favorable. J'en attends des nouvelles avec impatience, et j'en irai chercher moi-même, si elles tardent à venir.

ÉLISE.

Ah! Valère, ne bougez d'ici, et songez seulement à vous bien mettre dans l'esprit de mon père.

Digitized by Microsoft ®

VALÈRE.

Vous voyez comme je m'y prends, et les adroites complaisances qu'il m'a fallu mettre en usage pour m'introduire à son service; sous quel masque de sympathie et de rapports de sentiments je me déguise pour lui plaire, et quel personnage je joue tous les jours avec lui, afin d'acquérir sa tendresse. J'y fais des progrès admirables; et j'éprouve que, pour gagner les hommes, il n'est point de meilleure voie que de se parer à leurs yeux de leurs inclinations, que de donner dans leurs maximes, encenser leurs défauts, et applaudir à ce qu'ils font. On n'a que faire d'avoir peur de trop charger la complaisance; et la manière dont on les joue a beau être visible, les plus fins toujours sont de grandes dupes du côté de la flatterie; et il n'y a rien de si impertinent et de si ridicule qu'on ne fasse avaler, lorsqu'on l'assaisonne en louanges. La sincérité souffre un peu au métier que je fais : mais, quand on a besoin des hommes, il faut bien s'ajuster à eux; et puisqu'on ne sauroit les gagner que par là, ce n'est pas la faute de ceux qui flattent, mais de ceux qui veulent être flattés.

ÉLISE.

Mais que ne tâchez-vous aussi à gagner l'appui de mon frère, en cas que la servante s'avisât de révéler notre secret?

VALÈRE.

On ne peut pas ménager l'un et l'autre; et l'esprit du père et celui du fils sont des choses si opposées, qu'il est difficile d'accommoder ces deux confidences ensemble. Mais vous, de votre part, agissez auprès de votre frère, et servez-vous de l'amitié qui est entre vous deux, pour le jeter dans nos intérêts. Il vient. Je me retire. Prenez ce temps pour lui parler, et ne lui découvrez de notre affaire que ce que vous jugerez à propos.

ÉLISE.

Je ne sais si j'aurai la force de lui faire cette confidence.

Digitized by Microsoft®

SCÈNE II

CLÉANTE, ÉLISE.

CLÉANTE.

Je suis bien aise de vous trouver seule, ma sœur; et je brûlois de vous parler, pour m'ouvrir à vous d'un secret.

ÉLISE.

Me voilà prête à vous ouïr, mon frère. Qu'avez-vous à me dire?

CLÉANTE.

Bien des choses, ma sœur, enveloppées dans un mot. J'aime.

ÉLISE.

Vous aimez?

CLÉANTE.

Oui, j'aime. Mais, avant que d'aller plus loin, je sais que je dépends d'un père, et que le nom de fils me soumet à ses volontés; que nous ne devons point engager notre foi sans le consentement de ceux dont nous tenons le jour; que le ciel les a faits les maîtres de nos vœux, et qu'il nous est enjoint de n'en disposer que par leur conduite; que n'étant prévenus d'aucune folle ardeur, ils sont en état de se tromper bien moins que nous, et de voir beaucoup mieux ce qui nous est propre; qu'il en faut plutôt croire les lumières de leur prudence que l'aveuglement de notre passion; et que l'emportement de la jeunesse nous entraîne le plus souvent dans des précipices fâcheux. Je vous dis tout cela, ma sœur, afin que vous ne vous donniez pas la peine de me le dire; car enfin, mon amour ne veut rien écouter, et je vous prie de ne me point faire de remontrances.

Digitized by Microsoft®

ÉLISE.

Vous êtes-vous engagé, mon frère, avec celle que vous aimez?

CLÉANTE.

Non; mais j'y suis résolu; et je vous conjure, encore une fois, de ne me point apporter de raisons pour m'en dissuader.

ÉLISE.

Suis-je, mon frère, une si étrange personne?

CLÉANTE.

Non, ma sœur, mais vous n'aimez pas. Vous ignorez la douce violence qu'un tendre amour fait sur nos cœurs; et j'appréhende votre sagesse.

ÉLISE.

Hélas! mon frère, ne parlons point de ma sagesse. Il n'est personne qui n'en manque du moins une fois en sa vie; et, si je vous ouvre mon cœur, peut-être serai-je à vos yeux bien moins sage que vous.

CLÉANTE.

Ah! plût au ciel que votre âme, comme la mienne...

ÉLISE.

Finissons auparavant votre affaire, et me dites qui est celle que vous aimez.

CLÉANTE.

Une jeune personne qui loge depuis peu en ces quartiers, et qui semble être faite pour donner de l'amour à tous ceux qui la voient. La nature, ma sœur, n'a rien formé de plus aimable; et je me sentis transporté, dès le moment que je la vis. Elle se nomme Marianne, et vit sous la conduite d'une bonne femme de mère, qui est presque toujours malade, et pour qui cette aimable fille a des sentiments d'amitié qui ne sont pas imaginables. Elle la sert, la plaint et la console avec une tendresse qui vous toucheroit l'âme. Elle se prend d'un air le plus charmant du monde aux choses qu'elle fait, et l'on voit briller mille grâces en toutes ses

Digitized by Microsoft®

actions, une douceur pleine d'attraits une bonté toute engageante, une honnêteté adorable, une... Ah! ma sœur, je voudrois que vous l'eussiez vue!

ÉLISE.

J'en vois beaucoup, mon frère, dans les choses que vous me dites; et, pour comprendre ce qu'elle est, il me suffit que vous l'aimez.

CLÉANTE.

J'ai découvert sous main qu'elles ne sont pas fort accommodées, et que leur discrète conduite a de la peine à étendre à tous leurs besoins le peu de bien qu'elles peuvent avoir. Figurez-vous, ma sœur, quelle joie ce peut être, que de relever la fortune d'une personne que l'on aime; que de donner adroitement quelques petits secours aux modestes nécessités d'une vertueuse famille; et concevez quel déplaisir ce m'est de voir que, par l'avarice d'un père, je sois dans l'impuissance de goûter cette joie, et de faire éclater à cette belle aucun témoignage de mon amour.

ÉLISE.

Oui, je conçois assez, mon frère, quel doit être votre chagrin.

CLÉANTE.

Ah! ma sœur, il est plus grand qu'on ne peut croire. Car, enfin, peut-on rien voir de plus cruel que cette rigoureuse épargne qu'on exerce sur nous, que cette sécheresse étrange où l'on nous fait languir? Et que nous servira d'avoir du bien, s'il ne nous vient que dans le temps que nous ne serons plus dans le bel âge d'en jouir? et si, pour m'entretenir même, il faut que maintenant je m'engage de tous côtés; si je suis réduit avec vous à chercher tous les jours les secours des marchands, pour avoir moyen de porter des habits raisonnables? Enfin, j'ai voulu vous parler pour m'aider à sonder mon père sur les sentiments où je suis; et, si je l'y trouve contraire, j'ai résolu d'aller en d'autres lieux, avec cette aimable personne, jouir de la fortune que le Ciel voudra

Digitized by Microsoft®

nous offrir. Je fais chercher partout, pour ce dessein, de l'argent à emprunter; et si vos affaires, ma sœur, sont semblables aux miennes, et qu'il faille que notre père s'oppose à nos désirs, nous le quitterons là tous deux, et nous affranchirons de cette tyrannie où nous tient depuis si longtemps son avarice insupportable.

ÉLISE.

Il est bien vrai que tous les jours il nous donne, de plus en plus, sujet de regretter la mort de notre mère, et que...

CLÉANTE.

J'entends sa voix. Éloignons-nous un peu pour nous achever notre confidence; et nous joindrons après nos forces pour venir attaquer la dureté de son humeur.

SCÈNE III

HARPAGON, LA FLÈCHE.

HARPAGON.

Hors d'ici tout à l'heure, et qu'on ne réplique pas. Allons! que l'on détale de chez moi, maître juré filou, vrai gibier de potence.

LA FLÈCHE (à part)

Je n'ai jamais rien vu de si méchant que ce maudit vieillard; et je pense, sauf correction, qu'il a le diable au corps.

HARPAGON.

Tu murmures entre tes dents?

LA FLÈCHE.

Pourquoi me chassez-vous?

HARPAGON.

C'est bien à toi, pendard, à me demander des raisons! Sors vite, que je ne t'assomme.

Digitized by Microsoft®

LA FLÈCHE.

Qu'est-ce que je vous ai fait?

HARPAGON.

Tu m'as fait que je veux que tu sortes.

LA FLÈCHE.

Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

HARPAGON.

Va-t'en l'attendre dans la rue, et ne sois point dans ma maison, planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe, et faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir sans cesse devant moi un espion de mes affaires; un traître, dont les yeux maudits assiègent toutes mes actions, dévorent ce que je possède, et furettent de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler.

LA FLÈCHE.

Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour vous voler? Êtes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses, et faites sentinelle jour et nuit?

HARPAGON.

Je veux renfermer ce que bon me semble et faire sentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards qui prennent garde à ce qu'on fait! (*A part.*) Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. (*Haut.*) Ne serais-tu point homme à faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché?

LA FLÈCHE.

Vous avez de l'argent caché?

HARPAGON.

Non, coquin, je ne dis pas cela. (*A part.*) J'enrage. (*Haut.*) Je demande si, malicieusement, tu n'irois point faire courir le bruit que j'en ai?

LA FLÈCHE.

Hé! que nous importe que vous en ayez, ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose?

Digitized by Microsoft®

HARPAGON, levant la main pour donner un soufflet à La Flèche.

Tu fais le raisonneur; je te baillerai de ce raisonnement-ci par les oreilles. Sors d'ici, encore une fois.

LA FLÈCHE.

Eh bien, je sors.

HARPAGON.

Attends. Ne m'emportes-tu rien?

LA FLÈCHE.

Que vous emporterois-je?

HARPAGON.

Viens, çà, que je voie. Montre-moi tes mains.

LA FLÈCHE.

Les voilà.

HARPAGON.

Les autres.

LA FLÈCHE.

Les autres?

HARPAGON.

Oui.

LA FLÈCHE.

Les voilà.

HARPAGON, montrant les hauts-de-chausses de La Flèche.

N'as-tu rien mis ici dedans?

LA FLÈCHE.

Voyez vous-même.

HARPAGON, tâtant le bas des chausses de La Flèche.

Ces grands hauts-de-chausses sont propres à devenir les recéleurs des choses qu'on dérobe: et je voudrois qu'on en eût fait pendre quelqu'un.

LA FLÈCHE, à part.

Ah! qu'un homme comme cela mériteroit bien ce qu'il craint! et que j'aurois de joie à le voler!

HARPAGON.

Euh?

LA FLÈCHE.

Quoi?

Digitized by Microsoft®

HARPAGON.

Qu'est-ce que tu parles de voler?

LA FLÈCHE.

Je vous dis que vous fouillez bien partout pour voir si je vous ai volé.

HARPAGON.

C'est ce que je veux faire.

(*Harpagon fouille dans les poches de La Flèche.*)

LA FLÈCHE, à part.

La peste soit de l'avarice, et des avaricieux!

HARPAGON.

Comment? que dis-tu?

LA FLÈCHE.

Ce que je dis?

HARPAGON.

Oui; qu'est-ce que tu dis d'avarice, et d'avaricieux?

LA FLÈCHE.

Je dis que la peste soit de l'avarice, et des avaricieux.

HARPAGON.

De qui veux-tu parler?

LA FLÈCHE.

Des avaricieux.

HARPAGON.

Et qui sont-ils, ces avaricieux?

LA FLÈCHE.

Des vilains, et des ladres.

HARPAGON.

Mais qui est-ce que tu entends par là?

LA FLÈCHE.

De quoi vous mettez-vous en peine?

HARPAGON.

Je me mets en peine de ce qu'il faut.

LA FLÈCHE.

Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous?

Digitized by Microsoft®

HARPAGON.

Je crois ce que je crois; mais je veux que tu me dises à qui tu parles quand tu dis cela.

LA FLÈCHE.

Je parle... je parle à mon bonnet.

HARPAGON.

Et moi, je pourrois bien parler à ta barrette.

LA FLÈCHE.

M'empêcherez-vous de maudire les avaricieux?

HARPAGON.

Non; mais je t'empêcherai de jaser, et d'être insolent. Tais-toi.

LA FLÈCHE.

Je ne nomme personne.

HARPAGON.

Je te rosserai, si tu parles.

LA FLÈCHE.

Qui se sent morveux, qu'il se mouche!

HARPAGON.

Te tairas-tu?

LA FLÈCHE.

Oui, malgré moi.

HARPAGON.

Ha, ha.

LA FLÈCHE, montrant à Harpagon une des poches de son justaucorps.

Tenez, voilà encore une poche. Êtes-vous satisfait?

HARPAGON.

Allons, rends-le-moi sans te fouiller.

LA FLÈCHE.

Quoi?

HARPAGON.

Ce que tu m'as pris.

LA FLÈCHE.

Je ne vous ai rien pris du tout.

HARPAGON.

Assurément?

Digitized by Microsoft®

LA FLÈCHE.

Assurément.

HARPAGON.

Adieu. Va-t'en à tous les diables!

LA FLÈCHE, à part.

Me voilà fort bien congédié.

HARPAGON.

Je te le mets sur ta conscience, au moins.

SCÈNE IV

HARPAGON.

Voilà un pendard de valet qui m'incommode fort; et je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là. Certes, ce n'est pas une petite peine que de garder chez soi une grande somme d'argent; et bienheureux qui a tout son fait bien placé, et ne conserve seulement que ce qu'il faut pour sa dépense. On n'est pas peu embarrassé à inventer, dans toute une maison, une cache fidèle; car, pour moi, les coffres-forts me sont suspects, et je ne veux jamais m'y fier. Je les tiens justement une franche amorce à voleurs, et c'est toujours la première chose que l'on va attaquer.

SCÈNE V

HARPAGON; ÉLISE *et* CLÉANTE *parlant ensemble, et restant dans le fond du théâtre.*

HARPAGON, se croyant seul.

Cependant je ne sais si j'aurai bien fait d'avoir enterré dans mon jardin dix mille écus qu'on me rendit hier. Dix mille écus

Digitized by Microsoft®

en or chez soi est une somme assez... (*A part, apercevant Élise et Cléante.*) O ciel! je me serai trahi moi-même. La chaleur m'aura emporté; et je crois que j'ai parlé haut en raisonnant tout seul. (*A Cléante et à Élise.*) Qu'est-ce?

CLÉANTE.

Rien, mon père.

HARPAGON.

Y a-t-il longtemps que vous êtes là?

ÉLISE.

Nous ne venons que d'arriver.

HARPAGON.

Vous avez entendu...

CLÉANTE.

Quoi, mon père?

HARPAGON.

Là...

ÉLISE.

Quoi?

HARPAGON.

Ce que je viens de dire.

CLÉANTE.

Non.

HARPAGON.

Si fait, si fait.

ÉLISE.

Pardonnez-moi.

HARPAGON.

Je vois bien que vous en avez ouï quelques mots. C'est que je m'entretenois en moi-même de la peine qu'il y a aujourd'hui à trouver de l'argent; et je disois qu'il est bienheureux qui peut avoir dix mille écus chez soi.

CLÉANTE.

Nous feignions à vous aborder, de peur de vous interrompre.

Digitized by Microsoft®

COQUELIN CADET

Rôle de Maître Jacques.

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft®

HARPAGON.

Je suis bien aise de vous dire cela, afin que vous n'alliez pas prendre les choses de travers, et vous imaginer que je dise que c'est moi qui ai dix mille écus.

CLÉANTE.

Nous n'entrons point dans vos affaires.

HARPAGON.

Plût à Dieu que je les eusse, dix mille écus!

CLÉANTE.

Je ne crois pas...

HARPAGON.

Ce serait une bonne affaire pour moi.

ÉLISE.

Ce sont des choses...

HARPAGON.

J'en aurois bon besoin.

CLÉANTE.

Je pense que...

HARPAGON.

Cela m'accommoderoit fort.

ÉLISE.

Vous êtes...

HARPAGON.

Et je ne me plaindrois pas, comme je le fais, que le temps est misérable.

CLÉANTE.

Mon Dieu, mon père, vous n'avez pas lieu de vous plaindre; et l'on sait que vous avez assez de bien.

HARPAGON.

Comment, j'ai assez de bien! Ceux qui le disent en ont menti. Il n'y a rien de plus faux; et ce sont des coquins qui font courir tous ces bruits-là.

ÉLISE.

Ne vous mettez point en colère.

Digitized by Microsoft®

HARPAGON.

Cela est étrange, que mes propres enfants me trahissent et deviennent mes ennemis?

CLÉANTE.

Est-ce être votre ennemi, que de dire que vous avez du bien?

HARPAGON.

Oui, de pareils discours, et les dépenses que vous faites, seront cause qu'un de ces jours on me viendra chez moi couper la gorge, dans la pensée que je suis tout cousu de pistoles.

CLÉANTE.

Quelle grande dépense est-ce que je fais?

HARPAGON.

Quelle? Est-il rien de plus scandaleux que ce somptueux équipage que vous promenez par la ville? Je querellois hier votre sœur; mais c'est encore pis. Voilà qui crie vengeance au ciel; et, à vous prendre depuis les pieds jusqu'à la tête, il y auroit là de quoi faire une bonne constitution. Je vous l'ai dit vingt fois, mon fils, toutes vos manières me déplaisent fort; vous donnez furieusement dans le marquis; et, pour aller ainsi vêtu, il faut bien que vous me dérobiez.

CLÉANTE.

Hé! comment vous dérober?

HARPAGON.

Que sais-je? Où pouvez-vous donc prendre de quoi entretenir l'état que vous portez?

CLÉANTE.

Moi, mon père? c'est que je joue; et, comme je suis fort heureux, je mets sur moi tout l'argent que je gagne.

HARPAGON.

C'est fort mal fait. Si vous êtes heureux au jeu, vous en devriez profiter, et mettre à honnête intérêt l'argent que vous gagnez, afin de le trouver un jour. Je voudrois bien savoir, sans parler du reste, à quoi servent tous ces rubans dont vous voilà lardé depuis les pieds jusqu'à la tête; et si une demi-douzaine d'aiguillettes ne suffit pas pour attacher un haut-de-

Digitized by Microsoft®

chausses. Il est bien nécessaire d'employer de l'argent à des perruques, lorsque l'on peut porter des cheveux de son cru qui ne coûtent rien. Je vais gager qu'en perruques et rubans, il y a du moins vingt pistoles; et vingt pistoles rapportent par année dix-huit livres six sols huit deniers, à ne les placer qu'au denier douze.

CLÉANTE.

Vous avez raison.

HARPAGON.

Laissons cela, et parlons d'autre affaire. (*Apercevant Cléante et Élise qui se font des signes.*) Hé! (*Bas, à part.*) Je crois qu'ils se font signe l'un à l'autre de me voler ma bourse. (*Haut.*) Que veulent dire ces gestes-là?

ÉLISE.

Nous marchandons, mon frère et moi, à qui parlera le premier, et nous avons tous deux quelque chose à vous dire.

HARPAGON.

Et moi, j'ai quelque chose aussi à vous dire à tous deux.

CLÉANTE.

C'est de mariage, mon père, que nous désirons vous parler.

HARPAGON.

Et c'est de mariage aussi que je veux vous entretenir.

ÉLISE.

Ah! mon père.

HARPAGON.

Pourquoi ce cri? Est-ce le mot, ma fille, ou la chose, qui vous fait peur?

CLÉANTE.

Le mariage peut nous faire peur à tous deux, de la façon que vous pouvez l'entendre; et nous craignons que nos sentiments ne soient pas d'accord avec votre choix.

HARPAGON.

Un peu de patience. Ne vous alarmez point. Je sais ce qu'il faut à tous deux; et vous n'aurez, ni l'un ni l'autre, aucun lieu de vous plaindre de tout ce que je prétends faire. Et,

Digitized by Microsoft®

pour commencer par un bout (*à Cléante*), avez-vous vu, dites-moi, une jeune personne appelée Marianne, qui ne loge pas loin d'ici?

CLÉANTE.

Oui, mon père.

HARPAGON.

Et vous?

ÉLISE.

J'en ai ouï parler.

HARPAGON.

Comment, mon fils, trouvez-vous cette fille?

CLÉANTE.

Une fort charmante personne.

HARPAGON.

Sa physionomie?

CLÉANTE.

Tout honnête, et pleine d'esprit.

HARPAGON.

Son air, et sa manière?

CLÉANTE.

Admirables, sans doute.

HARPAGON.

Ne croyez-vous pas qu'une fille comme cela mériteroit assez que l'on songeât à elle?

CLÉANTE.

Oui, mon père.

HARPAGON.

Que ce seroit un parti souhaitable?

CLÉANTE.

Très souhaitable.

HARPAGON.

Qu'elle a toute la mine de faire un bon ménage?

CLÉANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Et qu'un mari auroit satisfaction avec elle?

Digitized by Microsoft ®

CLÉANTE.

Assurément.

HARPAGON.

Il y a une petite difficulté; c'est que j'ai peur qu'il n'y ait pas avec elle tout le bien qu'on pourroit prétendre.

CLÉANTE.

Ah! mon père, le bien n'est pas considérable, lorsqu'il est question d'épouser une honnête personne.

HARPAGON.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Mais ce qu'il y a à dire, c'est que, si l'on n'y trouve pas tout le bien qu'on souhaite, on peut tâcher de regagner cela sur autre chose.

CLÉANTE.

Cela s'entend.

HARPAGON.

Enfin, je suis bien aise de vous voir dans mes sentiments; car son maintien honnête et sa douceur m'ont gagné l'âme, et je suis résolu de l'épouser, pourvu que j'y trouve quelque bien.

CLÉANTE.

Euh?

HARPAGON.

Comment?

CLÉANTE.

Vous êtes résolu, dites-vous...

HARPAGON.

D'épouser Marianne.

CLÉANTE.

Qui? Vous, vous?

HARPAGON.

Oui, moi, moi, moi. Que veut dire cela?

CLÉANTE.

Il m'a pris tout à coup un éblouissement, et je me retire d'ici.

Digitized by Microsoft®

HARPAGON.

Cela ne sera rien. Allez vite boire dans la cuisine un grand verre d'eau claire.

SCÈNE VI

HARPAGON, ÉLISE.

HARPAGON.

Voilà de mes damoiseaux fluets, qui n'ont non plus de vigueur que des poules. C'est là, ma fille, ce que j'ai résolu pour moi. Quant à ton frère, je lui destine une certaine veuve dont, ce matin, on m'est venu parler; et, pour toi, je te donne au seigneur Anselme.

ÉLISE.

Au seigneur Anselme?

HARPAGON.

Oui; un homme mûr, prudent et sage, qui n'a pas plus de cinquante ans, et dont on vante les grands biens.

ÉLISE, faisant une révérence.

Je ne veux point me marier, mon père, s'il vous plaît.

HARPAGON, contrefaisant sa révérence.

Et moi, ma petite fille, m'amie, je veux que vous vous mariiez, s'il vous plaît.

ÉLISE, faisant encore la révérence.

Je vous demande pardon, mon père.

HARPAGON, contrefaisant Élise.

Je vous demande pardon, ma fille.

ÉLISE.

Je suis très humble servante au seigneur Anselme; mais (*faisant encore la révérence*), avec votre permission, je ne l'épouserai point.

Digitized by Microsoft®.

HARPAGON.

Je suis votre très humble valet; mais (*contrefaisant Élise*) avec votre permission, vous l'épouserez dès ce soir.

ÉLISE.

Dès ce soir?

HARPAGON.

Dès ce soir.

ÉLISE, faisant encore la révérence,

Cela ne sera pas, mon père.

HARPAGON, contrefaisant encore Élise.

Cela sera, ma fille.

ÉLISE.

Non.

HARPAGON.

Si.

ÉLISE.

Non, vous dis-je.

HARPAGON.

Si, vous dis-je.

ÉLISE.

C'est une chose où vous ne me réduirez point.

HARPAGON.

C'est une chose où je te réduirai.

ÉLISE.

Je me tuerai plutôt que d'épouser un tel mari.

HARPAGON.

Tu ne te tueras point et tu l'épouseras. Mais voyez quelle audace! A-t-on jamais vu une fille parler de la sorte à son père?

ÉLISE.

Mais a-t-on jamais vu un père marier sa fille de la sorte?

HARPAGON.

C'est un parti où il n'y a rien à redire, et je gage que tout le monde approuvera mon choix.

Digitized by Microsoft ®

ÉLISE.

Et moi, je gage qu'il ne sauroit être approuvé d'aucune personne raisonnable.

HARPAGON, apercevant Valère de loin.

Voilà Valère. Veux-tu qu'entre nous deux nous le fassions juge de cette affaire?

ÉLISE.

J'y consens.

HARPAGON.

Te rendras-tu à son jugement?

ÉLISE.

Oui. J'en passerai par ce qu'il dira.

HARPAGON.

Voilà qui est fait.

SCÈNE VII

VALÈRE, HARPAGON, ÉLISE.

HARPAGON.

Ici, Valère. Nous t'avons élu pour nous dire qui a raison, de ma fille ou de moi.

VALÈRE.

C'est vous, Monsieur, sans contredit.

HARPAGON.

Sais-tu bien de quoi nous parlons?

VALÈRE.

Non. Mais vous ne sauriez avoir tort, et vous êtes toute raison.

HARPAGON.

Je veux, ce soir, lui donner pour époux un homme aussi riche que sage; et la coquine me dit au nez qu'elle se moque de le prendre. Que dis-tu de cela?

Digitized by Microsoft®

VALÈRE.

Ce que j'en dis?

HARPAGON

Oui.

VALÈRE.

Eh, eh!

HARPAGON.

Quoi?

VALÈRE.

Je dis que, dans le fond, je suis de votre sentiment; et vous ne pouvez pas que vous n'ayez raison. Mais aussi n'a-t-elle pas tort tout à fait, et...

HARPAGON.

Comment? Le seigneur Anselme est un parti considérable; c'est un gentilhomme qui est noble, doux, posé, sage, et fort accommodé et auquel il ne reste aucun enfant de son premier mariage. Sauroit-elle mieux rencontrer?

VALÈRE.

Cela est vrai. Mais elle pourroit vous dire que c'est un peu précipiter les choses et qu'il faudroit au moins quelque temps pour voir si son inclination pourroit s'accommoder avec...

HARPAGON.

C'est une occasion qu'il faut prendre vite aux cheveux. Je trouve ici un avantage qu'ailleurs je ne trouverois pas; et il s'engage à la prendre sans dot.

VALÈRE.

Sans dot?

HARPAGON.

Oui.

VALÈRE.

Ah! je ne dis plus rien. Voyez-vous? voilà une raison tout à fait convaincante; il se faut rendre à cela.

HARPAGON.

C'est pour moi une épargne considérable.

VALÈRE.

Assurément; cela ne reçoit point de contradiction. Il est vrai

Digitized by Microsoft ®

que votre fille vous peut représenter que le mariage est une plus grande affaire qu'on ne peut croire; qu'il y va d'être heureux ou malheureux toute sa vie, et qu'un engagement qui doit durer jusqu'à la mort ne se doit jamais faire qu'avec de grandes précautions.

HARPAGON.

Sans dot!

VALÈRE.

Vous avez raison. Voilà qui décide tout; cela s'entend. Il y a des gens qui pourroient vous dire qu'en de telles occasions l'inclination d'une fille est une chose, sans doute, où l'on doit avoir de l'égard, et que cette grande inégalité d'âge, d'humeur et de sentiments rend un mariage sujet à des accidents très fâcheux.

HARPAGON.

Sans dot!

VALÈRE.

Ah! il n'y a pas de réplique à cela; on le sait bien. Qui diantre peut aller là-contre? Ce n'est pas qu'il n'y ait quantité de pères qui aimeroient mieux ménager la satisfaction de leurs filles que l'argent qu'ils pourroient donner; qui ne les voudroient point sacrifier à l'intérêt, et chercheroient, plus que toute autre chose, à mettre dans un mariage cette douce conformité qui sans cesse y maintient l'honneur, la tranquillité et la joie, et que...

HARPAGON.

Sans dot!

VALÈRE.

Il est vrai; cela ferme la bouche à tout. Sans dot! Le moyen de résister à une raison comme celle-là?

HARPAGON, à part, regardant vers le jardin.

Ouais! Il me semble que j'entends un chien qui aboie. N'est-ce point qu'on en voudroit à mon argent? (*A Valère.*) Ne bougez, je reviens tout à l'heure.

Digitized by Microsoft®

SCÈNE VIII

ÉLISE, VALÈRE.

ÉLISE.

Vous moquez-vous, Valère, de lui parler comme vous faites?

VALÈRE.

C'est pour ne point l'aigrir, et pour en venir mieux à bout. Heurter de front ses sentimens est le moyen de tout gâter, et il y a de certains esprits qu'il ne faut prendre qu'en biaisant; des tempéraments ennemis de toute résistance; des naturels rétifs, que la vérité fait cabrer, qui toujours se roidissent contre le droit chemin de la raison, et qu'on ne mène qu'en tournant où l'on veut les conduire. Faites semblant de consentir à ce qu'il veut, vous en viendrez mieux à vos fins, et...

ÉLISE.

Mais ce mariage, Valère?

VALÈRE.

On cherchera des biais pour le rompre.

ÉLISE.

Mais quelle invention trouver, s'il se doit conclure ce soir

VALÈRE.

Il faut demander un délai, et feindre quelque maladie.

ÉLISE.

Mais on découvrira la feinte, si l'on appelle des médecins.

VALÈRE.

Vous moquez-vous? Y connaissent-ils quelque chose? Allez, allez, vous pourrez avec eux avoir quel mal il vous plaira, ils vous trouveront des raisons pour vous dire d'où cela vient.

Digitized by Microsoft ®

SCENE IX

HARPAGON, ÉLISE, VALÈRE.

HARPAGON, à part, dans le fond du théâtre.

Ce n'est rien, Dieu merci.

VALÈRE, sans voir Harpagon.

Enfin notre dernier recours, c'est que la fuite nous peut mettre à couvert de tout, et si votre amour, belle Élise, est capable d'une fermeté..... (*Apercevant Harpagon.*) Oui, il faut qu'une fille obéisse à son père. Il ne faut point qu'elle regarde comme un mari est fait, et lorsque la grande raison de *sans dot* s'y rencontre, elle doit être prête à prendre tout ce qu'on lui donne.

HARPAGON.

Bon. Voilà bien parlé, cela!

VALÈRE.

Monsieur, je vous demande pardon si je m'emporte un peu et prends la hardiesse de lui parler comme je fais.

HARPAGON.

Comment! j'en suis ravi, et je veux que tu prennes sur elle un pouvoir absolu. (*A Élise.*) Oui; tu as beau fuir, je lui donne l'autorité que le ciel me donne sur toi, et j'entends que tu fasses tout ce qu'il te dira.

VALÈRE, à Élise.

Après cela, résistez à mes remontrances.

Digitized by Microsoft®

SCÈNE X

HARPAGON, VALÈRE.

VALÈRE.

Monsieur, je vais la suivre, pour lui continuer les leçons que je lui faisois.

HARPAGON.

Oui; tu m'obligeras. Certes...

VALÈRE.

Il est bon de lui tenir un peu la bride haute.

HARPAGON.

Cela est vrai. Il faut...

VALÈRE.

Ne vous mettez pas en peine, je crois que j'en viendrai à bout.

HARPAGON.

Fais, fais. Je m'en vais faire un petit tour en ville, et reviens tout à l'heure.

VALÈRE, adressant la parole à Élise, et s'en allant du côté par où elle est sortie.

Oui, l'argent est plus précieux que toutes les choses du monde, et vous devez rendre grâces au ciel de l'honnête homme de père qu'il vous a donné. Il sait ce que c'est que de vivre. Lorsqu'on s'offre de prendre une fille sans dot, on ne doit point regarder plus avant. Tout est renfermé là-dedans, et *sans dot* tient lieu de beauté, de jeunesse, de naissance, d'honneur, de sagesse et de probité.

HARPAGON.

Ah! le brave garçon! Voilà parlé comme un oracle. Heureux qui peut avoir un domestique de la sorte!

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Microsoft®

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

CLÉANTE, LA FLÈCHE.

CLÉANTE.

Ah! traître que tu es, où t'es-tu donc allé fourrer? Ne t'avois-je donc pas donné ordre...

LA FLÈCHE.

Oui, Monsieur, et je m'étais rendu ici pour vous attendre de pied ferme; mais monsieur votre père, le plus malgracieux des hommes, m'a chassé dehors malgré moi, et j'ai couru risque d'être battu.

CLÉANTE.

Comment va notre affaire? Les choses pressent plus que jamais; et, depuis que je t'ai vu, j'ai découvert que mon père est mon rival.

LA FLÈCHE.

Votre père amoureux?

CLÉANTE.

Oui, et j'ai eu toutes les peines du monde à lui cacher le trouble où cette nouvelle m'a mis.

LA FLÈCHE.

Lui, se mêler d'aimer! De quoi diable s'avise-t-il? Se moque-t-il du monde? Et l'amour a-t-il été fait pour des gens bâtis comme lui?

CLÉANTE.

Il a fallu, pour mes péchés, que cette passion lui soit venue en tête.

Digitized by Microsoft®

LA FLÈCHE.

Mais par quelle raison lui faire un mystère de votre amour?

CLÉANTE.

Pour lui donner moins de soupçon, et me conserver, au besoin, des ouvertures plus aisées pour détourner ce mariage. Quelle réponse t'a-t-on faite?

LA FLÈCHE.

Ma foi, Monsieur, ceux qui empruntent sont bien malheureux; et il faut essuyer d'étranges choses, lorsqu'on en est réduit à passer, comme vous, par les mains des fesse-mathieux!

CLÉANTE.

L'affaire ne se fera point?

LA FLÈCHE.

Pardonnez-moi. Notre maître Simon, le courtier qu'on nous a donné, homme agissant et plein de zèle, dit qu'il a fait rage pour vous, et il assure que votre seule physionomie lui a gagné le cœur.

CLÉANTE.

J'aurai les quinze mille francs que je demande?

LA FLÈCHE.

Oui, mais à quelques petites conditions qu'il faudra que vous acceptiez, si vous avez dessein que les choses se fassent.

CLÉANTE.

T'a-t-il fait parler à celui qui doit prêter l'argent?

LA FLÈCHE.

Ah! vraiment, cela ne va pas de la sorte. Il apporte encore plus de soin à se cacher que vous, et ce sont des mystères bien plus grands que vous ne pensez. On ne veut point du tout dire son nom, et l'on doit aujourd'hui l'aboucher avec vous dans une maison empruntée, pour être instruit, par votre bouche, de votre bien et de votre famille; et je ne doute point que le seul nom de votre père ne rende les choses faciles.

Digitized by Microsoft®

CLÉANTE.

Et principalement notre mère étant morte, dont on ne peut m'ôter le bien.

LA FLÈCHE.

Voici quelques articles qu'il a dictés lui-même à notre entremetteur, pour vous être montrés avant que de rien faire :

Supposé que le prêteur voie toutes ses sûretés, et que l'emprunteur soit majeur, et d'une famille où le bien soit ample, solide, assuré, clair, et net de tout embarras; on fera une bonne et exacte obligation par-devant un notaire, le plus honnête homme qu'il se pourra, et qui, pour cet effet, sera choisi par le prêteur, auquel il importe le plus que l'acte soit dûment dressé.

CLÉANTE.

Il n'y a rien à dire à cela.

LA FLÈCHE.

Le prêteur, pour ne charger sa conscience d'aucun scrupule, prétend ne donner son argent qu'au denier dix-huit.

CLÉANTE.

Au denier dix-huit? Parbleu! voilà qui est honnête. Il n'y a pas lieu de se plaindre.

LA FLÈCHE.

Cela est vrai.

Mais comme le dit prêteur n'a pas chez lui la somme dont il est question, et que, pour faire plaisir à l'emprunteur, il est contraint lui-même de l'emprunter d'un autre, sur le pied du denier cinq, il conviendra que le dit premier emprunteur paye cet intérêt, sans préjudice du reste, attendu que ce n'est que pour l'obliger que le dit prêteur s'engage à cet emprunt.

CLÉANTE.

Comment diable! quel Juif! quel Arabe est-ce là? C'est plus qu'au denier quatre.

LA FLÈCHE.

Il est vrai; c'est ce que j'ai dit. Vous avez à voir là-dessus.

Digitized by Microsoft®

CLÉANTE.

Que veux-tu que je voie? J'ai besoin d'argent, et il faut bien que je consente à tout.

LA FLÈCHE.

C'est la réponse que j'ai faite.

CLÉANTE.

Il y a encore quelque chose?

LA FLÈCHE.

Ce n'est plus qu'un petit article.

Des quinze mille francs qu'on demande, le prêteur ne pourra compter en argent que douze mille livres; et, pour les mille écus restans, il faudra que l'emprunteur prenne les hardes, nippes, et bijoux, dont s'ensuit le mémoire, et que le dit prêteur a mis, de bonne foi, au plus modique prix qu'il lui a été possible.

CLÉANTE.

Que veut dire cela?

LA FLÈCHE.

Ecoutez le mémoire :

Premièrement, un lit de quatre pieds, à bandes de point de Hongrie, appliquées fort proprement sur un drap de couleur d'olive, avec six chaises et la courte-pointe de même : le tout bien conditionné, et doublé d'un petit taffetas changeant rouge et bleu.

Plus, un pavillon à queue, d'une bonne serge d'Aumale rose sèche, avec le mollet et les franges de soie.

CLÉANTE.

Que veut-il que je fasse de cela?

LA FLÈCHE.

Attendez.

Plus, une tenture de tapisserie, des amours de Gombaud et de Macée.

Plus, une grande table de bois de noyer, à douze colonnes ou piliers tournés, qui se tire par les deux bouts, et garnie par le dessous de ses six escabelles.

Digitized by Microsoft ®

CLÉANTE.

Qu'ai-je à faire, morbleu...

LA FLÈCHE.

Donnez-vous patience.

Plus, trois gros mousquets tout garnis de nacre de perle, avec les trois fourchettes assortissantes.

Plus, un fourneau de fabrique, avec deux cornues et trois récipients, fort utiles à ceux qui sont curieux de distiller.

CLÉANTE.

J'enrage.

LA FLÈCHE.

Doucement.

Plus, un luth de Bologne, garni de toutes ses cordes, ou peu s'en faut.

Plus, un trou-madame et un damier, avec un jeu de l'oie renouvelé des Grecs fort propres à passer le temps lorsque l'on n'a que faire.

Plus, une peau de lézard, de trois pieds et demi, remplie de foin; curiosité agréable pour pendre au plancher d'une chambre.

Le tout ci-dessus mentionné valant loyalement plus de quatre mille cinq cents livres, et rabaissé à la valeur de mille écus, par la discrétion du prêteur.

CLÉANTE.

Que la peste l'étouffe avec sa discrétion, le traître, le bourreau qu'il est! A-t-on jamais parlé d'une usure semblable? et n'est-il pas content du furieux intérêt qu'il exige, sans vouloir encore m'obliger à prendre, pour trois mille livres, les vieux rogatons qu'il ramasse? Je n'aurai pas deux cents écus de tout cela; et cependant il faut bien me résoudre à consentir à ce qu'il veut, car il est en état de me faire tout accepter, et il me tient, le scélérat, le poignard sur la gorge.

LA FLÈCHE.

Je vous vois, Monsieur, ne vous en déplaise, dans le grand

Digitized by Microsoft®

chemin justement que tenoit Panurge pour se ruiner, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché, et mangeant son blé en herbe.

CLÉANTE.

Que veux-tu que j'y fasse? Voilà où les jeunes gens sont réduits par la maudite avarice des pères; et on s'étonne, après cela, que les fils souhaitent qu'ils meurent!

LA FLÈCHE.

Il faut avouer que le vôtre animeroit contre sa vilenie le plus posé homme du monde. Je n'ai pas, Dieu merci, les inclinations fort patibulaires, et, parmi mes confrères que je vois se mêler de beaucoup de petits commerces, je sais tirer adroitement mon épingle du jeu et me démêler prudemment de toutes les galanteries qui sentent tant soit peu l'échelle; mais, à vous dire vrai, il me donneroit, par ses procédés, des tentations de le voler; et je croirais, en le volant, faire une action méritoire.

CLÉANTE.

Donne-moi un peu ce mémoire, que je le voie encore.

SCÈNE II

HARPAGON, MAITRE SIMON, CLÉANTE *et* LA FLÈCHE *dans le fond du théâtre.*

MAÎTRE SIMON.

Oui, Monsieur, c'est un jeune homme qui a besoin d'argent. Ses affaires le pressent d'en trouver, et il en passera par tout ce que vous en prescrirez.

HARPAGON.

Mais croyez-vous, maître Simon, qu'il n'y ait rien à péricliter? et savez-vous le nom, les biens, et la famille de celui pour qui vous parlez?

Digitized by Microsoft ®

MAÎTRE SIMON.

Non. Je ne puis pas bien vous en instruire à fond, et ce n'est que par aventure que l'on m'a adressé à lui; mais vous serez de toutes choses éclairci par lui-même, et son homme m'a assuré que vous serez content quand vous le connaîtrez. Tout ce que je saurois vous dire, c'est que sa famille est fort riche, qu'il n'a plus de mère déjà, et qu'il s'obligera, si vous voulez, que son père mourra avant qu'il soit huit mois.

HARPAGON.

C'est quelque chose que cela. La charité, maître Simon, nous oblige à faire plaisir aux personnes, lorsque nous le pouvons.

MAÎTRE SIMON.

Cela s'entend.

LA FLÈCHE, bas à Cléante, reconnaissant maître Simon.

Que veut dire ceci? Notre maître Simon qui parle à votre père!

CLÉANTE, bas à La Flèche.

Lui auroit-on appris qui je suis? et serois-tu pour nous trahir?

MAÎTRE SIMON, à Cléante et à La Flèche.

Ah! ah! vous êtes bien pressés! Qui vous a dit que c'étoit céans? (*A Harpagon.*) Ce n'est pas moi, Monsieur, au moins, qui leur ai découvert votre nom et votre logis; mais à mon avis, il n'y a pas grand mal à cela. Ce sont des personnes discrètes, et vous pouvez ici vous expliquer ensemble.

HARPAGON.

Comment?

MAÎTRE SIMON, montrant Cléante.

Monsieur est la personne qui veut vous emprunter les quinze mille livres dont je vous ai parlé.

HARPAGON.

Comment, pendard! c'est toi qui t'abandonnes à ces coupables extrémités?

Digitized by Microsoft®

CLÉANTE.

Comment, mon père, c'est vous qui vous portez à ces honteuses actions?

(*Maître Simon s'enfuit, et La Flèche va se cacher.*)

SCÈNE III

HARPAGON, CLÉANTE.

HARPAGON.

C'est toi qui te veux ruiner par des emprunts si condamnables?

CLÉANTE.

C'est vous qui cherchez à vous enrichir par des usures si criminelles?

HARPAGON.

Oses-tu bien, après cela, paraître devant moi?

CLÉANTE.

Osez-vous bien, après cela, vous présenter aux yeux du monde?

HARPAGON.

N'as-tu point de honte, dis-moi, d'en venir à ces débauches-là? de te précipiter dans des dépenses effroyables? et de faire une honteuse dissipation du bien que tes parents t'ont amassé avec tant de sueurs?

CLÉANTE.

Ne rougissez-vous point de déshonorer votre condition par les commerces que vous faites de sacrifier gloire et réputation au désir insatiable d'entasser écu sur écu et de renchérir, en fait d'intérêts, sur les plus infâmes subtilités qu'aient jamais inventées les plus célèbres usuriers?

HARPAGON.

Ote-toi de mes yeux, coquin; ôte-toi de mes yeux!

Digitized by Microsoft®

CLÉANTE.

Qui est plus criminel, à votre avis, ou celui qui achète un argent dont il a besoin, ou bien celui qui vole un argent dont il n'a que faire?

HARPAGON.

Retire-toi, te dis-je et ne m'échauffe pas les oreilles. (*Seul.*) Je ne suis pas fâché de cette aventure, et ce m'est un avis de tenir l'œil plus que jamais sur toutes ses actions.

SCÈNE IV

FROSINE, HARPAGON.

FROSINE.

Monsieur...

HARPAGON.

Attendez un moment. Je vais revenir vous parler. (*A part.*) Il est à propos que je fasse un petit tour à mon argent.

SCÈNE V

LA FLÈCHE, FROSINE.

LA FLÈCHE, sans voir Frosine.

L'aventure est tout à fait drôle. Il faut bien qu'il ait quelque part un ample magasin de hardes; car nous n'avons rien reconnu au mémoire que nous avons.

FROSINE.

Hé c'est toi, mon pauvre La Flèche! D'où vient cette rencontre?

Digitized by Microsoft®

M. PRUD'HON

Rôle de Valère.

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft®

LA FLÈCHE.

Ah, ah, c'est toi, Frosine, que viens-tu faire ici?

FROSINE.

Ce que je fais partout ailleurs; m'entremettre d'affaires, me rendre serviable aux gens, et profiter du mieux qu'il m'est possible des petits talents que je puis avoir. Tu sais que dans ce monde il faut vivre d'adresse, et qu'aux personnes comme moi le ciel n'a donné d'autres rentes que l'intrigue et que l'industrie.

LA FLÈCHE.

As-tu quelque négoce avec le patron du logis?

FROSINE.

Oui, je traite pour lui quelque petite affaire, dont j'espère une récompense.

LA FLÈCHE.

De lui? Ah! ma foi, tu seras bien fine, si tu en tires quelque chose; et je te donne avis que l'argent céans est fort cher.

FROSINE.

Il y a de certains services qui touchent merveilleusement.

LA FLÈCHE.

Je suis votre valet, et tu ne connois pas encore le seigneur Harpagon. Le seigneur Harpagon est de tous les humains l'humain le moins humain, le mortel de tous les mortels le plus dur et le plus serré. Il n'est point de service qui pousse sa reconnoissance jusqu'à lui faire ouvrir les mains. De la louange, de l'estime, de la bienveillance en paroles, et de l'amitié, tant qu'il vous plaira; mais de l'argent, point d'affaires. Il n'est rien de plus sec et de plus aride que ses bonnes grâces et ses caresses; et *donner* est un mot pour qui il a tant d'aversion, qu'il ne dit jamais : *Je vous donne*, mais *Je vous prête le bonjour*.

FROSINE.

Mon Dieu, je sais l'art de traire les hommes! J'ai le secret de m'ouvrir leur tendresse, de chatouiller leurs cœurs, de trouver les endroits par où ils sont sensibles.

Digitized by Microsoft ®

LA FLÈCHE.

Bagatelles ici. Je te défie d'attendrir, du côté de l'argent, l'homme dont il est question. Il est Turc là-dessus, mais d'une turquerie à désespérer tout le monde; et l'on pourroit crever, qu'il n'en branleroit pas. En un mot, il aime l'argent plus que réputation, qu'honneur et que vertu; et la vue d'un demandeur lui donne des convulsions. C'est le frapper par son endroit mortel, c'est lui percer le cœur, c'est lui arracher les entrailles, et si... Mais il revient; je me retire.

SCÈNE VI

HARPAGON, FROSINE.

HARPAGON, bas.

Tout va comme il faut. (*Haut.*) Eh bien, qu'est-ce, Frosine?

FROSINE.

Ah, mon Dieu! que vous vous portez bien! et que vous avez là un vrai visage de santé!

HARPAGON.

Qui, moi?

FROSINE.

Jamais je ne vous vis un teint si frais et si gaillard.

HARPAGON.

Tout de bon?

FROSINE.

Comment! vous n'avez de votre vie été si jeune que vous êtes; et je vois des gens de vingt-cinq ans qui sont plus vieux que vous.

HARPAGON.

Cependant, Frosine, j'en ai soixante bien comptés.

FROSINE.

Eh bien, qu'est-ce que cela, soixante ans? voilà bien de

Digitized by Microsoft®

quoi! C'est la fleur de l'âge, cela; et vous entrez maintenant dans la belle saison de l'homme.

HARPAGON.

Il est vrai; mais vingt années de moins, pourtant, ne me feroient point de mal, que je crois.

FROSINE.

Vous moquez-vous? Vous n'avez pas besoin de cela, et vous êtes d'une pâte à vivre jusques à cent ans.

HARPAGON.

Tu le crois?

FROSINE.

Assurément. Vous en avez toutes les marques. Tenez-vous un peu. Oh! que voilà bien, entre vos deux yeux, un signe de longue vie!

HARPAGON.

Tu te connois à cela?

FROSINE.

Sans doute. Montrez-moi votre main. Ah! mon Dieu! quelle ligne de vie!

HARPAGON.

Comment?

FROSINE.

Ne voyez-vous pas jusqu'où va cette ligne-là?

HARPAGON.

Eh bien, qu'est-ce que cela veut dire?

FROSINE.

Par ma foi, je disois cent ans; mais vous passerez les six-vingts.

HARPAGON.

Est-il possible?

FROSINE.

Il faudra vous assommer, vous dis-je; et vous mettrez en terre et vos enfants, et les enfants de vos enfants.

HARPAGON.

Tant mieux. Comment va notre affaire?

Digitized by Microsoft ®

FROSINE.

Faut-il le demander? et me voit-on mêler de rien dont je ne vienne à bout? J'ai, surtout pour les mariages, un talent merveilleux. Il n'est point de partis au monde que je ne trouve en peu de temps le moyen d'accoupler; et je crois, si je me l'étois mis en tête, que je marierois le Grand Turc avec la république de Venise. Il n'y avoit pas, sans doute, de si grandes difficultés à cette affaire-ci. Comme j'ai commerce chez elles, je les ai à fond l'une et l'autre entretenues de vous; et j'ai dit à la mère le dessein que vous aviez conçu pour Mariane, à la voir passer dans la rue et pendre l'air à sa fenêtre.

HARPAGON.

Qui a fait réponse...

FROSINE.

Elle a reçu la proposition avec joie; et quand je lui ai témoigné que vous souhaitiez fort que sa fille assistât ce soir au contrat de mariage qui se doit faire de la vôtre, elle y a consenti sans peine, et me l'a confiée pour cela.

HARPAGON.

C'est que je suis obligé, Frosine, de donner à souper au seigneur Anselme; et je serai bien aise qu'elle soit du régal.

FROSINE.

Vous avez raison. Elle doit, après dîner, rendre visite à votre fille, d'où elle fait son compte d'aller faire un tour à la foire, pour venir ensuite au souper.

HARPAGON.

Hé bien, elles iront ensemble dans mon carrosse, que je leur prêterai.

FROSINE.

Voilà justement son affaire.

HARPAGON.

Mais, Frosine, as-tu entretenu la mère touchant le bien qu'elle peut donner à sa fille? Lui as-tu dit qu'il falloit qu'elle s'aidât un peu, qu'elle fît quelque effort, qu'elle se saignât

Digitized by Microsoft®

pour une occasion comme celle-ci? Car encore n'épouse-t-on point une fille sans qu'elle apporte quelque chose.

FROSINE.

Comment? c'est une fille qui vous apporte douze mille livres de rente.

HARPAGON.

Douze mille livres de rente!

FROSINE.

Oui. Premièrement, elle est nourrie et élevée dans une grande épargne de bouche. C'est une fille accoutumée à vivre de salade, de lait, de fromage et de pommes, et à laquelle, par conséquent, il ne faudra ni table bien servie, ni consommés exquis, ni orges mondés perpétuels, ni les autres délicatesses qu'il faudroit pour une autre femme; et cela ne va pas à si peu de chose, qu'il ne monte bien, tous les ans, à trois mille francs pour le moins. Outre cela, elle n'est curieuse que d'une propreté fort simple, et n'aime point les superbes habits, ni les riches bijoux, ni les meubles somptueux, où donnent ses pareilles avec tant de chaleur; et cet article-là vaut plus de quatre mille livres par an. De plus, elle a une aversion horrible pour le jeu, ce qui n'est pas commun aux femmes d'aujourd'hui; et j'en sais une de nos quartiers, qui a perdu, à trente-et-quarante, vingt mille francs cette année. Mais n'en prenons rien que le quart. Cinq mille francs au jeu par an, et quatre mille francs en habits et bijoux, cela fait neuf mille livres; et mille écus que nous mettons pour la nourriture : ne voilà-t-il pas par année vos douze mille francs bien comptés?

HARPAGON.

Oui, cela n'est pas mal; mais ce compte-là n'est rien de réel.

FROSINE.

Pardonnez-moi. N'est-ce pas quelque chose de réel que de vous apporter en mariage une grande sobriété, l'héritage d'un grand amour de simplicité de parure, et l'acquisition d'un grand fonds de haine pour le jeu?

Digitized by Microsoft®

HARPAGON.

C'est une raillerie que de vouloir me constituer sa dot de toutes les dépenses qu'elle ne fera point. Je n'irai pas donner quittance de ce que je ne reçois pas; et il faut bien que je touche quelque chose.

FROSINE.

Mon Dieu! vous toucherez assez; et elles m'ont parlé d'un certain pays, où elles ont du bien, dont vous serez le maître.

HARPAGON.

Il faudra voir cela. Mais, Frosine, il y a encore une chose qui m'inquiète. La fille est jeune comme tu vois; et les jeunes gens, d'ordinaire, n'aiment que leurs semblables, ne cherchent que leur compagnie. J'ai peur qu'un homme de mon âge ne soit pas de son goût, et que cela ne vienne à produire chez moi certains petits désordres qui ne m'accommoderoient pas.

FROSINE.

Ah! que vous la connaissez mal! C'est encore une particularité que j'avois à vous dire. Elle a une aversion épouvantable pour tous les jeunes gens, et n'a de l'amour que pour les vieillards.

HARPAGON.

Elle?

FROSINE.

Oui, elle. Je voudrais que vous l'eussiez entendue parler là-dessus. Elle ne peut souffrir du tout la vue d'un jeune homme; mais elle n'est point plus ravie, dit-elle, que lorsqu'elle peut voir un beau vieillard avec une barbe majestueuse. Les plus vieux sont pour elle les plus charmants, et je vous avertis de n'aller pas vous faire plus jeune que vous êtes. Elle veut tout au moins qu'on soit sexagénaire; et il n'y a pas quatre mois encore qu'étant prête d'être mariée, elle rompit tout net le mariage, sur ce que son amant fit voir qu'il n'avoit que cinquante-six ans, et qu'il ne prit point de lunettes pour signer le contrat.

Digitized by Microsoft®

HARPAGON.

Sur cela seulement?

FROSINE.

Oui. Elle dit que ce n'est pas contentement pour elle que cinquante-six ans; et surtout, elle est pour les nez qui portent des lunettes.

HARPAGON.

Certes, tu me dis là une chose toute nouvelle.

FROSINE.

Cela va plus loin qu'on ne vous peut dire. On lui voit dans sa chambre quelques tableaux et quelques estampes; mais que pensez-vous que ce soit? Des Adonis? des Céphales? des Pâris? et des Apollons? Non. De beaux portraits de Saturne, du roi Priam, du vieux Nestor, et du bon père Anchise sur les épaules de son fils.

HARPAGON.

Cela est admirable! Voilà ce que je n'aurois jamais pensé; et je suis bien aise d'apprendre qu'elle est de cette humeur. En effet, si j'avois été femme, je n'aurois point aimé les jeunes hommes.

FROSINE.

Je le crois bien. Voilà de belles drogues que des jeunes gens, pour les aimer! Ce sont de beaux morveux, de beaux godelureaux, pour donner envie de leur peau! et je voudrois bien savoir quel ragoût il y a à eux?

HARPAGON.

Pour moi, je n'y en comprends point; et je ne sais pas comment il y a des femmes qui les aiment tant.

FROSINE.

Il faut être folle fieffée. Trouver la jeunesse aimable! Est-ce avoir le sens commun? Sont-ce des hommes que de jeunes blondins? et peut-on s'attacher à ces animaux-là?

HARPAGON.

C'est ce que je dis tous les jours; avec leur ton de poule laitée, leurs trois petits brins de barbe relevés en barbe de

Digitized by Microsoft®

chat, leurs perruques d'étoupes, leurs hauts-de-chausses tombants, et leurs estomacs débraillés!

FROSINE.

Hé! cela est bien bâti, auprès d'une personne comme vous! Voilà un homme, cela. Il y a là de quoi satisfaire à la vue; et c'est ainsi qu'il faut être fait et vêtu, pour donner de l'amour.

HARPAGON.

Tu me trouves bien?

FROSINE.

Comment? vous êtes à ravir, et votre figure est à peindre. Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Il ne se peut pas mieux. Que je vous voie marcher. Voilà un corps taillé, libre, et dégagé comme il faut, et qui ne marque aucune incommodité.

HARPAGON.

Je n'en ai pas de grandes, Dieu merci. Il n'y a que ma fluxion qui me prend de temps en temps.

FROSINE.

Cala n'est rien. Votre fluxion ne vous sied point mal, et vous avez grâce à tousser.

HARPAGON.

Dis moi un peu : Mariane ne m'a-t-elle point encore vu? n'a-t-elle point pris garde à moi en passant?

FROSINE.

Non. Mais nous nous sommes fort entretenues de vous. Je lui ai fait un portrait de votre personne, et je n'ai pas manqué de lui vanter votre mérite, et l'avantage que ce lui seroit d'avoir un mari comme vous.

HARPAGON.

Tu as bien fait, et je t'en remercie.

FROSINE.

J'aurois, Monsieur, une petite prière à vous faire. (*Il prend un air sérieux.*) J'ai un procès que je suis sur le point de perdre, faute d'un peu d'argent, et vous pourriez facilement

Digitized by Microsoft ®

me procurer le gain de ce procès, si vous aviez quelque bonté pour moi. Vous ne sauriez croire le plaisir qu'elle aura de vous voir. (*Harpagon reprend un air gai.*) Ah! que vous lui plairez! et que votre fraise à l'antique fera sur son esprit un effet admirable! Mais surtout elle sera charmée de votre haut-de-chausse, attaché au pourpoint avec des aiguillettes. C'est pour la rendre folle de vous; et un amant aiguilleté sera pour elle un ragoût merveilleux.

HARPAGON.

Certes, tu me ravis de me dire cela.

FROSINE.

En vérité, Monsieur, ce procès m'est d'une conséquence tout à fait grande. (*Harpagon reprend son air sérieux.*) Je suis ruinée, si je le perds; et quelque petite assistance me rétabliroit mes affaires.... Je voudrois que vous eussiez vu le ravissement où elle étoit, à m'entendre parler de vous. (*Harpagon reprend son air gai.*) La joie éclatoit dans ses yeux, au récit de vos qualités; et je l'ai mise enfin dans une impatience extrême de voir ce mariage entièrement conclu.

HARPAGON.

Tu m'as fait grand plaisir, Frosine, et je t'en ai, je te l'avoue, toutes les obligations du monde.

FROSINE.

Je vous prie, Monsieur, de me donner le petit secours que je vous demande. (*Harpagon reprend un air sérieux.*) Cela me remettra sur pied, et je vous en serai éternellement obligée.

HARPAGON.

Adieu. Je vais achever mes dépêches.

FROSINE.

Je vous assure, Monsieur, que vous ne sauriez jamais me soulager dans un plus grand besoin.

HARPAGON.

Je mettrai ordre que mon carrosse soit tout prêt, pour vous mener à la foire.

Digitized by Microsoft ®

FROSINE.

Je ne vous importunerois pas, si je ne m'y voyois forcée par la nécessité.

HARPAGON.

Et j'aurai soin qu'on soupe de bonne heure, pour ne vous point faire malades.

FROSINE.

Ne me refusez pas la grâce dont je vous sollicite. Vous ne sauriez croire, Monsieur, le plaisir que....

HARPAGON.

Je m'en vais. Voilà qu'on m'appelle. Jusqu'à tantôt.

FROSINE, seule.

Que la fièvre te serre, chien de vilain, à tous les diables! Le ladre a été ferme à toutes mes attaques; mais il ne me faut point pourtant quitter la négociation; et j'ai l'autre côté, en tout cas, d'où je suis assurée de tirer bonne récompense.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

Digitized by Microsoft®

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALÈRE, DAME CLAUDE, MAITRE JACQUES, LA MERLUCHE, BRINDAVOINE.

HARPAGON.

Allons. Venez çà tous, que je vous distribue mes ordres pour tantôt, et règle à chacun son emploi. Approchez, dame Claude. Commençons par vous. (*Elle tient un balai.*) Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au soin de nettoyer partout; et surtout, prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constitue, pendant le souper, au gouvernement des bouteilles; et s'il s'en écarte quelqu'une, et qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous, et le rabattrai sur vos gages.

MAITRE JACQUES, à part.

Châtiment politique.

HARPAGON, à dame Claude.

Allez.

Digitized by Microsoft®

SCÈNE II

HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALÈRE, MAITRE JACQUES, BRINDAVOINE, LA MERLUCHE.

HARPAGON.

Vous, Brindavoine, et vous, La Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres et de donner à boire; mais seulement lorsque l'on aura soif et non pas selon la coutume de certains impertinents de laquais qui viennent provoquer les gens, et les faire aviser de boire, lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, et vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

MAITRE JACQUES, à part.

Oui; le vin pur monte à la tête.

LA MERLUCHE.

Quitterons-nous nos souquenilles, Monsieur?

HARPAGON.

Oui, quand vous verrez venir les personnes; et gardez bien de gâter vos habits.

BRINDAVOINE.

Vous savez bien, Monsieur, qu'un des devants de mon pourpoint est couvert d'une grande tache de l'huile de la lampe.

LA MERLUCHE.

Et moi, Monsieur, que j'ai mon haut-de-chausses tout troué par derrière, et qu'on me voit, révérence parler...

HARPAGON, à La Merluche.

Paix! Rangez cela adroitement du côté de la muraille, et présentez toujours le devant au monde. (*Harpagon met son chapeau au-devant de son pourpoint pour montrer à Brin-*

Digitized by Microsoft ®

davoine comment il doit faire pour cacher la tache d'huile.)
Et vous, tenez toujours votre chapeau ainsi, lorsque vous servirez.

SCÈNE III

HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALÈRE, MAITRE JACQUES.

HARPAGON.

Pour vous, ma fille, vous aurez l'œil sur ce que l'on desservira, et prendrez garde qu'il ne s'en fasse aucun dégât. Cela sied bien aux filles. Mais cependant préparez-vous à bien recevoir ma maîtresse qui vous doit venir visiter, et vous mener avec elle à la foire. Entendez-vous ce que je vous dis?

ÉLISE.

Oui, mon père.

SCÈNE IV

HARPAGON, CLÉANTE, VALÈRE, MAITRE JACQUES.

HARPAGON.

Et vous, mon fils le damoiseau, à qui j'ai la bonté de pardonner l'histoire de tantôt, ne vous allez pas aviser non plus de lui faire mauvais visage.

CLÉANTE.

Moi, mon père? mauvais visage! Et par quelle raison?

HARPAGON.

Mon Dieu, nous savons le train des enfants dont les pères se remarient, et de quel œil ils ont coutume de regarder ce

Digitized by Microsoft®

qu'on appelle belle-mère. Mais si vous souhaitez que je perde le souvenir de votre dernière fredaine, je vous recommande, surtout, de régaler d'un bon visage cette personne-là, et de lui faire enfin tout le meilleur accueil qu'il vous sera possible.

CLÉANTE.

A vous dire le vrai, mon père, je ne puis pas vous promettre d'être bien aise qu'elle devienne ma belle-mère. Je mentirois, si je vous le disois; mais, pour ce qui est de la bien recevoir, et de lui faire bon visage, je vous promets de vous obéir ponctuellement sur ce chapitre.

HARPAGON.

Prenez-y garde au moins.

CLÉANTE.

Vous verrez que vous n'aurez pas sujet de vous en plaindre.

HARPAGON.

Vous ferez sagement.

SCÈNE V

HARPAGON, VALÈRE, MAITRE JACQUES.

HARPAGON.

Valère, aide-moi à ceci. Oh çà, maître Jacques, approchez-vous; je vous ai gardé pour le dernier.

MAITRE JACQUES.

Est-ce à votre cocher, Monsieur, ou bien à votre cuisinier, que vous voulez parler? car je suis l'un et l'autre.

HARPAGON.

C'est à tous les deux.

MAITRE JACQUES.

Mais à qui des deux le premier?

HARPAGON.

Au cuisinier.

Digitized by Microsoft®

MAITRE JACQUES.

Attendez donc, s'il vous plaît. (*Maître Jacques ôte sa casaque de cocher, et paraît vêtu en cuisinier.*)

HARPAGON.

Quelle diantre de cérémonie est-ce là?

MAITRE JACQUES.

Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON.

Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

MAITRE JACQUES, à part.

Grande merveille!

HARPAGON.

Dis-moi un peu, nous feras-tu bonne chère?

MAITRE JACQUES.

Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON.

Que diable! toujours de l'argent! Il semble qu'ils n'aient autre chose à dire, de l'argent, de l'argent, de l'argent! Ah! ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent! toujours parler d'argent! Voilà leur épée de chevet, de l'argent!

VALÈRE.

Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille que de faire bonne chère avec bien de l'argent! C'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fît bien autant; mais, pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

MAITRE JACQUES.

Bonne chère avec peu d'argent?

VALÈRE.

Oui.

MAITRE JACQUES, à Valère.

Par ma foi, Monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier; aussi bien vous mêlez-vous céans d'être le factoton.

Digitized by Microsoft®

HARPAGON.

Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra?

MAITRE JACQUES.

Voilà monsieur votre intendant, qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

HARPAGON.

Aye! je veux que tu me répondes.

MAITRE JACQUES.

Combien serez-vous de gens à table?

HARPAGON.

Nous serons huit ou dix; mais il ne faut prendre que pour huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

VALÈRE.

Cela s'entend.

MAITRE JACQUES.

Eh bien, il faudra quatre grands potages et cinq assiettes.... Potages.... Entrées.

HARPAGON.

Que diable, voilà pour traiter toute une ville entière.

MAITRE JACQUES.

Rôt....

HARPAGON, lui mettant la main sur la bouche.

Ah! traître? tu manges tout mon bien.

MAITRE JACQUES.

Entremets...

HARPAGON, mettant encore la main sur la bouche de maître Jacques.

Encore?

VALÈRE, à maître Jacques.

Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde? et monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille? Allez-vous-en lire un peu les préceptes de la santé, et demander aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

HARPAGON.

Il a raison.

Digitized by Microsoft®

VALÈRE.

Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge qu'une table remplie de trop de viandes; que pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne; et que, suivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

HARPAGON.

Ah! que cela est bien dit! Approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendue de ma vie : *il faut vivre pour manger, et non pas manger pour viv.*. Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis?

VALÈRE.

Qu'*il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

HARPAGON, à maître Jacques.

Oui. Entends-tu? (*A Valère.*) Qui est le grand homme qui a dit cela?

VALÈRE.

Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

HARPAGON.

Souviens-toi de m'écrire ces mots. Je les veux faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

VALÈRE.

Je n'y manquerai pas. Et pour votre souper, vous n'avez qu'à me laisser faire. Je règlerai tout cela comme il faut.

HARPAGON.

Fais donc.

MAITRE JACQUES.

Tant mieux, j'en aurai moins de peine.

HARPAGON, à Valère.

Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord; quelque bon haricot bien gras avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

VALÈRE.

Reposez-vous sur moi.

Digitized by Microsoft®

HARPAGON.

Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse

MAITRE JACQUES.

Attendez. Ceci s'adresse au cocher. (*Maître Jacques remet sa casaque.*) Vous dites...

HARPAGON.

Qu'il faut nettoyer mon carrosse, et tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire...

MAITRE JACQUES.

Vos chevaux, Monsieur? Ma foi! ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière, les pauvres bêtes n'en ont point, et ce seroit mal parler : mais vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce ne sont plus rien que des idées ou des fantômes, des façons de chevaux.

HARPAGON.

Les voilà bien malades; ils ne font rien.

MAITRE JACQUES.

Et pour ne faire rien, Monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger? Il leur vaudroit bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, de manger de même. Cela me fend le cœur, de les voir ainsi exténués; car, enfin, j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même, quand je les vois pâtir; je m'ôte tous les jours pour eux les choses de la bouche; et c'est être, Monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

HARPAGON.

Le travail ne sera pas grand d'aller jusqu'à la foire.

MAITRE JACQUES.

Non, Monsieur, je n'ai pas le courage de les mener, et je ferois conscience de leur donner des coups de fouet, en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînassent un carrosse? ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes.

VALÈRE.

Monsieur, j'obligerai le voisin Picard à se charger de les

Digitized by Microsoft ®

conduire ; aussi bien nous fera-t-il ici besoin pour apprêter le souper.

MAITRE JACQUES.

Soit. J'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre que sous la mienne.

VALÈRE.

Maître Jacques fait bien le raisonnable!

MAITRE JACQUES.

Monsieur l'intendant fait bien le nécessaire!

HARPAGON.

Paix!

MAITRE JACQUES.

Monsieur, je ne saurois souffrir les flatteurs; et je vois que ce qu'il en fait, que ses contrôles perpétuels sur le pain et le vin, le bois, le sel et la chandelle, ne sont rien que pour vous gratter et vous faire sa cour. J'enrage de cela, et je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous : car, enfin, je me sens pour vous de la tendresse, en dépit que j'en aie; et, après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus.

HARPAGON.

Pourrois-je savoir de vous, maître Jacques, ce que l'on dit de moi?

MAITRE JACQUES.

Oui, Monsieur, si j'étois assuré que cela ne vous fâchât point.

HARPAGON.

Non, en aucune façon.

MAITRE JACQUES.

Pardonnez-moi; je sais fort bien que je vous mettrois en colère.

HARPAGON.

Point du tout; au contraire, c'est me faire plaisir, et je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi.

MAITRE JACQUES.

Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franche-

Digitized by Microsoft®

ment qu'on se moque partout de vous, qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre sujet, et que l'on n'est point plus ravi que de vous tenir au cul et aux chausses, et de faire sans cesse des contes de votre lésine. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre-temps et les vigiles, afin de profiter des jeûnes où vous obligez votre monde; l'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le temps des étrennes, ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fîtes assigner le chat d'un de vos voisins, pour vous avoir mangé un reste d'un gigot de mouton; celui-ci, que l'on vous surprit, une nuit, en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux; et que votre cocher, qui étoit celui d'avant moi, vous donna dans l'obscurité je ne sais combien de coups de bâton, dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin, voulez-vous que je vous dise? on ne saurait aller nulle part où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces. Vous êtes la fable et la risée de tout le monde, et jamais on ne parle de vous que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain et de fesse-mathieu.

HARPAGON, en battant maître Jacques.

Vous êtes un sot, un maraud, un coquin et un impudent.

MAITRE JACQUES.

Eh bien, ne l'avois-je pas deviné? Vous ne m'avez pas voulu croire. Je vous avais bien dit que je vous fâcherais de vous dire la vérité.

HARPAGON.

Apprenez à parler.

SCÈNE VI

VALÈRE, MAITRE JACQUES.

VALÈRE, riant.

A ce que je puis voir, maître Jacques, on paye mal votre franchise.

Digitized by Microsoft®

MAITRE JACQUES.

Morbleu, Monsieur le nouveau venu, qui faites l'homme d'importance, ce n'est pas votre affaire. Riez de vos coups de bâton quand on vous en donnera, et ne venez point rire des miens.

VALÈRE.

Ah! Monsieur maître Jacques, ne vous fâchez pas, je vous prie.

MAITRE JACQUES, à part.

Il file doux. Je veux faire le brave, et, s'il est assez sot pour me craindre, le frotter quelque peu. (*Haut.*) Savez-vous bien, Monsieur le rieur, que je ne ris pas, moi; et que si vous m'échauffez la tête, je vous ferai rire d'une autre sorte? (*Maître Jacques pousse Valère jusques au bout du théâtre en le menaçant.*)

VALÈRE.

Eh doucement.

MAITRE JACQUES.

Comment, doucement? Il ne me plaît pas, moi.

VALÈRE.

De grâce!

MAITRE JACQUES.

Vous êtes un impertinent.

VALÈRE.

Monsieur maître Jacques.

MAITRE JACQUES.

Il n'y a point de monsieur maître Jacques pour un double. Si je prends un bâton, je vous rosserai d'importance.

VALÈRE.

Comment! un bâton? (*Valère fait reculer maître Jacques à son tour.*)

MAITRE JACQUES.

Eh! je ne parle pas de cela.

VALÈRE.

Savez-vous bien, Monsieur le fat, que je suis homme à vous rosser moi-même?

Digitized by Microsoft ®

MAÎTRE JACQUES.

Je n'en doute pas.

VALÈRE.

Que vous n'êtes, pour tout potage, qu'un faquin de cuisinier?

MAITRE JACQUES.

Je le sais bien.

VALÈRE.

Et que vous ne me connaissez pas encore?

MAITRE JACQUES.

Pardonnez-moi.

VALÈRE.

Vous me rosserez, dites-vous?

MAITRE JACQUES.

Je le disois en raillant.

VALÈRE.

Et moi ie ne prends point de goût à votre raillerie. (*Donnant des coups de bâton à maître Jacques.*) Apprenez que vous êtes un mauvais railleur.

MAITRE JACQUES, seul.

Peste soit de la sincérité! c'est un mauvais métier. Désormais j'y renonce, et je ne veux plus dire vrai. Passe encore pour mon maître, il a quelque droit de me battre : mais, pour ce monsieur l'intendant, je m'en vengerai si je puis.

SCÈNE VII

MARIANE, FROSINE, MAITRE JACQUES.

FROSINE.

Savez-vous, maître Jacques, si votre maître est au logis?

MAITRE JACQUES.

Oui vraiment, il y est; je ne le sais que trop.

Digitized by Microsoft ®

DUPARAI

Rôle d'Harpagon.

1769-1851.

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft ®

FROSINE.

Dites-lui, je vous prie, que nous sommes ici.

SCÈNE VIII

MARIANE, FROSINE.

MARIANE.

Ah! que je suis, Frosine, dans un étrange état! et s'il faut dire ce que je sens, que j'appréhende cette vue!

FROSINE.

Mais pourquoi, et quelle est votre inquiétude?

MARIANE.

Hélas! me le demandez-vous? et ne vous figurez-vous point les alarmes d'une personne toute prête à voir le supplice où l'on veut l'attacher?

FROSINE.

Je vois bien que, pour mourir agréablement, Harpagon n'est pas le supplice que vous voudriez embrasser; et je connais, à votre mine, que le jeune blondin dont vous m'avez parlé vous revient un peu dans l'esprit.

MARIANE.

Oui, c'est une chose, Frosine, dont je ne veux pas me défendre; et les visites respectueuses qu'il a rendues chez nous ont fait, je vous l'avoue, quelque effet dans mon âme.

FROSINE.

Mais avez-vous su quel il est?

MARIANE.

Non, je ne sais point quel il est; mais je sais qu'il est fait d'un air à se faire aimer; que si l'on pouvoit mettre les choses à mon choix, je le prendrois plutôt qu'un autre; et qu'il ne contribue pas peu à me faire trouver un tourment effroyable dans l'époux qu'on veut me donner.

Digitized by Microsoft®

FROSINE.

Mon Dieu, tous ces blondins sont agréables, et débitent fort bien leur fait; mais la plupart sont gueux comme des rats, et il vaut mieux, pour vous, de prendre un vieux mari qui vous donne beaucoup de bien. Je vous avoue que les sens ne trouvent pas si bien leur compte du côté que je dis, et qu'il y a quelques petits dégoûts à essuyer avec un tel époux; mais cela n'est pas pour durer; et sa mort, croyez-moi, vous mettra bientôt en état d'en prendre un plus aimable, qui réparera toutes choses.

MARIANE.

Mon Dieu! Frosine, c'est une étrange affaire, lorsque, pour être heureuse, il faut souhaiter ou attendre le trépas de quelqu'un, et la mort ne suit pas tous les projets que nous faisons.

FROSINE.

Vous moquez-vous? Vous ne l'épousez qu'aux conditions de vous laisser veuve bientôt; et ce doit être là un des articles du contrat. Il seroit bien impertinent de ne pas mourir dans trois mois! Le voici en propre personne.

MARIANE.

Ah! Frosine, quelle figure!

SCÈNE IX

HARPAGON, MARIANE, FROSINE.

HARPAGON, à Mariane.

Ne vous offensez pas, ma belle, si je viens à vous avec des lunettes. Je sais que vos appas frappent assez les yeux, sont assez visibles d'eux-mêmes, et qu'il n'est pas besoin de lunettes pour les apercevoir : mais enfin, c'est avec des lunettes qu'on observe les astres, et je maintiens et garantis que vous êtes un astre, mais un astre, le plus bel astre qui soit dans

Digitized by Microsoft®

le pays des astres. Frosine, elle ne répond mot, et ne témoigne, ce me semble, aucune joie de me voir.

FROSINE.

C'est qu'elle est encore toute surprise; et puis, les filles ont toujours honte à témoigner d'abord ce qu'elles ont dans l'âme.

HARPAGON, à Frosine.

Tu as raison. (*A Mariane.*) Voilà, belle mignonne, ma fille qui vient vous saluer.

SCÈNE X

HARPAGON, ÉLISE, MARIANE, FROSINE.

MARIANE.

Je m'acquitte bien tard, Madame, d'une telle visite.

ÉLISE.

Vous avez fait, Madame, ce que je devois faire; et c'étoit à moi de vous prévenir.

HARPAGON.

Vous voyez qu'elle est grande; mais mauvaise herbe croît toujours.

MARIANE, bas à Frosine.

Oh! l'homme déplaisant!

HARPAGON, bas à Frosine.

Que dit la belle?

FROSINE.

Qu'elle vous trouve admirable.

HARPAGON.

C'est trop d'honneur que vous me faites, adorable mignonne.

MARIANE, à part.

Quel animal!

Digitized by Microsoft ®

HARPAGON.

Je vous suis trop obligé de ces sentiments.

MARIANE, à part.

Je n'y puis plus tenir.

SCÈNE XI

HARPAGON, MARIANE, ÉLISE, CLÉANTE, VALÈRE, FROSINE, BRINDAVOINE.

HARPAGON.

Voici mon fils aussi, qui vous vient faire la révérence.

MARIANE, bas à Frosine.

Ah! Frosine, quelle rencontre! C'est justement celui dont je t'ai parlé.

FROSINE, à Mariane.

L'aventure est merveilleuse.

HARPAGON.

Je vois que vous vous étonnez de me voir de si grands enfants; mais je serai bientôt défait et de l'un et de l'autre.

CLÉANTE, à Mariane.

Madame, à vous dire le vrai, c'est ici une aventure où sans doute je ne m'attendois pas; et mon père ne m'a pas peu surpris lorsqu'il m'a dit tantôt le dessein qu'il avoit formé.

MARIANE.

Je puis dire la même chose. C'est une rencontre imprévue qui m'a surprise autant que vous; et je n'étois point préparée à une pareille aventure.

CLÉANTE.

Il est vrai que mon père, Madame, ne peut pas faire un plus beau choix, et que ce m'est une sensible joie, que l'honneur de vous voir : mais, avec tout cela, je ne vous assurerai pas que je me réjouis du dessein où vous pourriez être de de-

Digitized by Microsoft®

venir ma belle-mère. Le compliment, je l'avoue, est trop difficile pour moi; et c'est un titre, s'il vous plaît, que je ne vous souhaite point. Ce discours paraîtra brutal aux yeux de quelques-uns; mais je suis assuré que vous serez personne à le prendre comme il faudra; que c'est un mariage, Madame, où vous vous imaginez bien que je dois avoir de la répugnance; que vous n'ignorez pas, sachant ce que je suis, comme il choque mes intérêts; et que vous voulez bien enfin que je vous dise, avec la permission de mon père, que si les choses dépendoient de moi, cet hymen ne se feroit point.

HARPAGON.

Voilà un compliment bien impertinent! Quelle belle confession à lui faire?

MARIANE.

Et moi, pour vous répondre, j'ai à vous dire que les choses sont fort égales; et que, si vous auriez de la répugnance à me voir votre belle-mère, je n'en aurois pas moins, sans doute, à vous voir mon beau-fils. Ne croyez pas, je vous prie, que ce soit moi qui cherche à vous donner cette inquiétude. Je serois fort fâchée de vous causer du déplaisir; et si je ne m'y vois forcée par une puissance absolue, je vous donne ma parole que je ne consentirai point au mariage qui vous chagrine.

HARPAGON.

Elle a raison. A sot compliment, il faut une réponse de même. Je vous demande pardon, ma belle, de l'impertinence de mon fils. C'est un jeune sot qui ne sait pas encore la conséquence des paroles qu'il dit.

MARIANE.

Je vous promets que ce qu'il m'a dit ne m'a point du tout offensée; au contraire, il m'a fait plaisir de m'expliquer ainsi ses véritables sentiments. J'aime de lui un aveu de la sorte, et s'il avoit parlé d'autre façon, je l'en estimerois bien moins.

HARPAGON.

C'est beaucoup de bonté à vous de vouloir ainsi excuser ses

Digitized by Microsoft®

fautes. Le temps le rendra plus sage, et vous verrez qu'il changera de sentiment.

CLÉANTE.

Non, mon père, je ne suis point capable d'en changer et je prie instamment Madame de le croire.

HARPAGON.

Mais voyez quelle extravagance! il continue encore plus fort.

CLÉANTE.

Voulez-vous que je trahisse mon cœur?

HARPAGON.

Encore? Avez-vous envie de changer de discours.

CLÉANTE.

Eh bien, puisque vous voulez que je parle d'autre façon, souffrez, Madame, que je me mette ici à la place de mon père, et que je vous avoue que je n'ai rien vu dans le monde de si charmant que vous; que je ne conçois rien d'égal au bonheur de vous plaire; et que le titre de votre époux est une gloire, une félicité que je préférerois aux destinées des plus grands princes de la terre. Oui, Madame, le bonheur de vous posséder est, à mes regards, la plus belle de toutes les fortunes; c'est où j'attache toute mon ambition. Il n'y a rien que je ne sois capable de faire pour une conquête si précieuse; et les obstacles les plus puissants...

HARPAGON.

Doucement, mon fils, s'il vous plaît.

CLÉANTE.

C'est un compliment que je fais pour vous à madame.

HARPAGON.

Mon Dieu! j'ai une langue pour m'expliquer moi-même, et je n'ai pas besoin d'un procureur comme vous. Allons, donnez des sièges.

FROSINE.

Non; il vaut mieux que, de ce pas, nous allions à la foire,

Digitized by Microsoft ®

afin d'en revenir plus tôt et d'avoir tout le temps ensuite de nous entretenir.

HARPAGON, à Brindavoine.

Qu'on mette donc les chevaux au carrosse.

SCÈNE XII

HARPAGON, MARIANE, ÉLISE, CLÉANTE, VALÈRE, FROSINE.

HARPAGON, à Mariane.

Je vous prie de m'excuser ma belle, si je n'ai pas songé à vous donner un peu de collation avant que de partir.

CLÉANTE.

J'y ai pourvu, mon père, et j'ai fait apporter ici quelques bassins d'oranges de la Chine, de citrons doux et de confitures que j'ai envoyé quérir de votre part.

HARPAGON, bas à Valère.

Valère!

VALÈRE, bas à Harpagon.

Il a perdu le sens.

CLÉANTE.

Est-ce que vous trouvez, mon père, que ce ne soit pas assez? Madame aura la bonté d'excuser cela, s'il lui plaît.

MARIANE.

C'est une chose qui n'étoit pas nécessaire.

CLÉANTE.

Avez-vous jamais vu, Madame, un diamant plus vif que celui que vous voyez que mon père a au doigt?

MARIANE.

Il est vrai qu'il brille beaucoup.

CLÉANTE, il l'ôte du doigt de son père et le donne à Mariane.

Il faut que vous le voyiez de près.

Digitized by Microsoft®

MARIANE.

Il est fort beau, sans doute, et jette quantité de feux.

CLÉANTE, il se met au-devant de Mariane qui le veut rendre.

Nenni, Madame, il est en de trop belles mains. C'est un présent que mon père vous fait.

HARPAGON.

Moi?

CLÉANTE.

N'est-il pas vrai, mon père, que vous voulez que madame le garde pour l'amour de vous?

HARPAGON, bas, à son fils.

Comment?

CLÉANTE, à Mariane.

Belle demande! il me fait signe de vous le faire accepter.

MARIANE.

Je ne veux point...

CLÉANTE, à Mariane.

Vous moquez-vous? Il n'a garde de le reprendre.

HARPAGON, à part.

J'enrage!

MARIANE.

Ce seroit...

CLÉANTE, en empêchant toujours Mariane de rendre la bague.

Non, vous dis-je, c'est l'offenser.

MARIANE.

De grâce...

CLÉANTE.

Point du tout.

HARPAGON, à part.

Peste soit...

CLÉANTE.

Le voilà qui se scandalise de votre refus.

HARPAGON, bas à son fils.

Ah, traître!

CLÉANTE, à Mariane.

Vous voyez qu'il se désespère.

Digitized by Microsoft®

HARPAGON, bas, à son fils en le menaçant.

Bourreau que tu es!

CLÉANTE.

Mon père, ce n'est pas ma faute. Je fais ce que je puis pour l'obliger à le garder, mais elle est obstinée.

HARPAGON, bas à son fils, avec emportement.

Pendard!

CLÉANTE.

Vous êtes cause, Madame, que mon père me querelle.

HARPAGON, bas, à son fils, avec les mêmes gestes.

Le coquin!

CLÉANTE, à Mariane.

Vous le ferez tomber malade. De grâce, Madame, ne résistez point davantage.

FROSINE, à Mariane.

Mon Dieu, que de façons. Gardez la bague, puisque monsieur le veut.

MARIANE, à Harpagon.

Pour ne vous point mettre en colère, je la garde maintenant; et je prendrai un autre temps pour vous la rendre.

SCÈNE XIII

HARPAGON, MARIANE, ÉLISE, CLÉANTE, VALÈRE, FROSINE, BRINDAVOINE.

BRINDAVOINE.

Monsieur, il y a là un homme qui veut vous parler.

HARPAGON.

Dis-lui que je suis empêché, et qu'il revienne une autre fois.

BRINDAVOINE.

Il dit qu'il vous apporte de l'argent.

Digitized by Microsoft®

HARPAGON, à Mariane.

Je vous demande pardon. Je reviens tout à l'heure.

SCÈNE XIV

HARPAGON, MARIANE, ELISE, CLÉANTE, VALÈRE, FROSINE, LA MERLUCHE.

LA MERLUCHE, il vient en courant et fait tomber Harpagon.

Monsieur...

CLÉANTE.

Qu'est-ce, mon père? vous êtes-vous fait mal?

HARPAGON.

Le traître assurément a reçu de l'argent de mes débiteurs, pour me faire rompre le cou.

VALÈRE, à Harpagon.

Cela ne sera rien.

LA MERLUCHE, à Harpagon.

Monsieur, je vous demande pardon; je croyois bien faire d'accourir vite.

HARPAGON.

Que viens-tu faire ici, bourreau?

LA MERLUCHE.

Vous dire que vos deux chevaux sont déferrés.

HARPAGON.

Qu'on les mène promptement chez le maréchal.

CLÉANTE.

En attendant qu'ils soient ferrés, je vais faire pour vous, mon père, les honneurs de votre logis, et conduire madame dans le jardin, où je ferai porter la collation.

Digitized by Microsoft®

SCÈNE XV

HARPAGON, VALÈRE.

HARPAGON.

Valère, aie un peu l'œil à tout cela; et prends soin, je te prie, de m'en sauver le plus que tu pourras, pour le renvoyer au marchand.

VALÈRE.

C'est assez.

HARPAGON, seul.

O fils impertinent, as-tu envie de me ruiner?

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Digitized by Microsoft®

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

CLÉANTE, MARIANE, ÉLISE, FROSINE.

CLÉANTE.

Rentrons ici, nous serons beaucoup mieux. Il n'y a plus autour de nous personne de suspect, et nous pouvons parler librement.

ÉLISE.

Oui, Madame, mon frère m'a fait confidence de la passion qu'il a pour vous. Je sais les chagrins et les déplaisirs que sont capables de causer de pareilles traverses; et c'est, je vous assure, avec une tendresse extrême que je m'intéresse à votre aventure.

MARIANE.

C'est une douce consolation, que de voir dans ses intérêts une personne comme vous; et je vous conjure, Madame, de me garder toujours cette généreuse amitié, si capable de m'adoucir les cruautés de la fortune.

FROSINE.

Vous êtes, par ma foi, de malheureuses gens l'un et l'autre, de ne m'avoir point, avant tout ceci, avertie de votre affaire. Je vous aurois, sans doute, détourné cette inquiétude, et n'aurois point amené les choses où l'on voit qu'elles sont.

Digitized by Microsoft®

CLÉANTE.

Que veux-tu? c'est ma mauvaise destinée qui l'a voulu ainsi. Mais, belle Mariane, quelles résolutions sont les vôtres?

MARIANE.

Hélas, suis-je en pouvoir de faire des résolutions! Et dans la dépendance où je me vois, puis-je former que des souhaits?

CLÉANTE.

Point d'autre appui pour moi dans votre cœur que de simples souhaits? Point de pitié officieuse? Point de secourable bonté? Point d'affection agissante?

MARIANE.

Que saurois-je vous dire? Mettez-vous en ma place, et voyez ce que je puis faire. Avisez, ordonnez vous-même; je m'en remets à vous, et je vous crois trop raisonnable pour vouloir exiger de moi que ce qui peut m'être permis par l'honneur et la bienséance.

CLÉANTE.

Hélas! où me réduisez-vous, que de me renvoyer à ce que voudront me permettre les fâcheux sentiments d'un rigoureux honneur et d'une scrupuleuse bienséance?

MARIANE.

Mais que voulez-vous que je fasse? Quand je pourrois passer sur quantité d'égards où notre sexe est obligé, j'ai de la considération pour ma mère. Elle m'a toujours élevée avec une tendresse extrême, et je ne saurois me résoudre à lui donner du déplaisir. Faites, agissez auprès d'elle. Employez tous vos soins à gagner son esprit; vous pouvez faire et dire tout ce que vous voudrez, je vous en donne la licence; et s'il ne tient qu'à me déclarer en votre faveur, je veux bien consentir à lui faire un aveu, moi-même, de tout ce que je sens pour vous.

CLÉANTE.

Frosine, ma pauvre Frosine, voudrois-tu nous servir?

FROSINE.

Par ma foi, faut-il le demander? je le voudrois de tout mon

Digitized by Microsoft®

cœur. Vous savez que, de mon naturel, je suis assez humaine. Le ciel ne m'a point fait l'âme de bronze; et je n'ai que trop de tendresse à rendre de petits services, quand je vois des gens qui s'entr'aiment en tout bien et en tout honneur. Que pourrions-nous faire à ceci?

CLÉANTE.

Songe un peu, je te prie.

MARIANE.

Ouvre-nous des lumières.

ÉLISE.

Trouve quelque invention pour rompre ce que tu as fait.

FROSINE.

Ceci est assez difficile. (*A Mariane.*) Pour votre mère, elle n'est pas tout à fait déraisonnable, et peut-être pourroit-on la gagner, et la résoudre à transporter au fils le don qu'elle veut faire au père. (*A Cléante.*) Mais le mal que j'y trouve, c'est que votre père est votre père.

CLÉANTE.

Cela s'entend.

FROSINE.

Je veux dire qu'il conservera du dépit, si l'on montre qu'on le refuse, et qu'il ne sera point d'humeur ensuite à donner son consentement à votre mariage. Il faudroit, pour bien faire, que le refus vînt de lui-même; et tâcher, par quelque moyen, de le dégoûter de votre personne.

CLÉANTE.

Tu as raison.

FROSINE.

Oui, j'ai raison; je le sais bien. C'est là ce qu'il faudroit, mais le diantre est d'en pouvoir trouver les moyens. Attendez; si nous avions quelque femme un peu sur l'âge qui fût de mon talent, et jouât assez bien pour contrefaire une dame de qualité, par le moyen d'un train fait à la hâte et d'un bizarre nom de marquise ou de vicomtesse, que nous supposerions de la Basse-Bretagne; j'aurois assez d'adresse pour faire

Digitized by Microsoft®

accroire à votre père que ce seroit une personne riche, outre ses maisons, de cent mille écus en argent comptant; qu'elle seroit éperdument amoureuse de lui, et souhaiteroit de se voir sa femme, jusqu'à lui donner tout son bien par contrat de mariage; et je ne doute point qu'il ne prêtât l'oreille à la proposition, car enfin il vous aime fort, je le sais; mais il aime un peu plus l'argent; et quand, ébloui de ce leurre, il auroit une fois consenti à ce qui vous touche, il importeroit peu ensuite qu'il se désabusât, en venant à vouloir voir clair aux affaires de notre marquise.

CLÉANTE.

Tout cela est fort bien pensé.

FROSINE.

Laissez-moi faire. Je viens de me ressouvenir d'une de mes amies, qui sera notre fait.

CLÉANTE.

Sois assurée, Frosine, de ma reconnaissance, si tu viens à bout de la chose : mais, charmante Mariane, commençons, je vous prie, par gagner votre mère; c'est toujours beaucoup faire que de rompre ce mariage. Faites-y de votre part, je vous en conjure, tous les efforts qu'il vous sera possible. Servez-vous de tout le pouvoir que vous donne sur elle cette amitié qu'elle a pour vous. Déployez sans réserve les grâces éloquentes, les charmes tout-puissants que le ciel a placés dans vos yeux et dans votre bouche; et n'oubliez rien, s'il vous plaît, de ces tendres paroles, de ces douces prières et de ces caresses touchantes, à qui je suis persuadé qu'on ne sauroit rien refuser.

MARIANE.

J'y ferai tout ce que je puis, et n'oublierai aucune chose.

Digitized by Microsoft ®

SCÈNE II

HARPAGON, CLÉANTE, MARIANE, ÉLISE, FROSINE.

HARPAGON, à part, sans être aperçu.

Ouais! mon fils baise la main de sa prétendue belle-mère, et sa prétendue belle-mère ne s'en défend pas fort. Y aurait-il quelque mystère là-dessous?

ÉLISE.

Voilà mon père.

HARPAGON.

Le carrosse est tout prêt. Vous pouvez partir quand il vous plaira.

CLÉANTE.

Puisque vous n'y allez pas, mon père, je m'en vais les conduire.

HARPAGON.

Non, demeurez. Elles iront bien toutes seules, et j'ai besoin de vous.

SCÈNE III

HARPAGON, CLÉANTE.

HARPAGON.

Or çà, intérêt de belle-mère à part, que te semble, à toi, de cette personne?

CLÉANTE.

Ce qui m'en semble?

Digitized by Microsoft ®

HARPAGON.

Oui, de son air, de sa taille, de sa beauté, de son esprit?

CLÉANTE.

Là, là.

HARPAGON.

Mais encore?

CLÉANTE.

A vous en parler franchement, je ne l'ai pas trouvée ici ce que je l'avais crue. Son air est de franche coquette : sa taille est assez gauche, sa beauté très médiocre, et son esprit des plus communs. Ne croyez pas que ce soit, mon père, pour vous en dégoûter; car, belle-mère pour belle-mère, j'aime autant celle-là qu'une autre.

HARPAGON.

Tu lui disois tantôt pourtant...

CLÉANTE.

Je lui ai dit quelques douceurs en votre nom, mais c'étoit pour vous plaire.

HARPAGON.

Si bien donc que tu n'aurois point d'inclinations pour elle?

CLÉANTE.

Moi? point du tout.

HARPAGON.

J'en suis fâché; car cela rompt une pensée qui m'étoit venue dans l'esprit. J'ai fait, en la voyant ici, réflexion sur mon âge; et j'ai songé qu'on pourra trouver à redire de me voir marier à une si jeune personne. Cette considération m'en faisoit quitter le dessein; et comme je l'ai fait demander, et que je suis pour elle engagé de parole, je te l'aurois donnée, sans l'aversion que tu témoignes.

CLÉANTE.

A moi?

HARPAGON.

A toi.

Digitized by Microsoft®

CLÉANTE.

En mariage?

HARPAGON.

En mariage.

CLÉANTE.

Écoutez, il est vrai qu'elle n'est pas fort à mon goût; mais, pour vous faire plaisir, mon père, je me résoudrai à l'épouser, si vous voulez.

HARPAGON.

Moi? je suis plus raisonnable que tu ne penses. Je ne veux point forcer ton inclination.

CLÉANTE.

Pardonnez-moi; je me ferai cet effort pour l'amour de vous.

HARPAGON.

Non, non, un mariage ne sauroit être heureux, où l'inclination n'est pas.

CLÉANTE.

C'est une chose, mon père, qui peut-être viendra ensuite; et l'on dit que l'amour est souvent un fruit du mariage.

HARPAGON.

Non, du côté de l'homme, on ne doit point risquer l'affaire, et ce sont des suites fâcheuses, où je n'ai garde de me commettre. Si tu avais senti quelque inclination pour elle, à la bonne heure, je te l'aurois fait épouser au lieu de moi; mais cela n'étant pas, je suivrai mon premier dessein, et je l'épouserai moi-même.

CLÉANTE.

Eh bien! mon père, puisque les choses sont ainsi, il faut vous découvrir mon cœur, il faut vous révéler notre secret. La vérité est que je l'aime, depuis un jour que je la vis dans une promenade; que mon dessein étoit tantôt de vous la demander pour femme; et que rien ne m'a retenu que la déclaration de vos sentiments, et la crainte de vous déplaire.

HARPAGON.

Lui avez-vous rendu visite?

Digitized by Microsoft®

CLÉANTE.

Oui, mon père.

HARPAGON.

Beaucoup de fois?

CLÉANTE.

Assez, pour le temps qu'il y a.

HARPAGON.

Vous a-t-on bien reçu?

CLÉANTE.

Fort bien, mais sans savoir qui j'étois; et c'est ce qui a fait tantôt la surprise de Mariane.

HARPAGON.

Lui avez-vous déclaré votre passion, et le dessein où vous étiez de l'épouser?

CLÉANTE.

Sans doute; et même j'en avois fait à sa mère quelque peu d'ouverture.

HARPAGON.

A-t-elle écouté, pour sa fille, votre proposition?

CLÉANTE.

Oui, fort civilement.

HARPAGON.

Et la fille correspond-elle fort à votre amour?

CLÉANTE.

Si j'en dois croire les apparences, je me persuade, mon père, qu'elle a quelque bonté pour moi.

HARPAGON, à part.

Je suis bien aise d'avoir appris un tel secret, et voilà justement ce que je demandais. (*Haut.*) Or sus, mon fils, savez-vous ce qu'il y a? C'est qu'il faut songer, s'il vous plaît, à vous défaire de votre amour; à cesser toutes vos poursuites auprès d'une personne que je prétends pour moi; et à vous marier dans peu avec celle qu'on vous destine.

CLÉANTE.

Oui, mon père, c'est ainsi que vous me jouez! Eh bien,

Digitized by Microsoft®

puisque les choses en sont venues là, je vous déclare, moi, que je ne quitterai point la passion que j'ai prise pour Mariane; qu'il n'y a point d'extrémité où je ne m'abandonne pour vous disputer sa conquête; et que si vous avez pour vous le consentement d'une mère, j'aurai d'autres secours, peut-être, qui combattront pour moi.

HARPAGON.

Comment, pendard, tu as l'audace d'aller sur mes brisées?

CLÉANTE.

C'est vous qui allez sur les miennes, et je suis le premier en date.

HARPAGON.

Ne suis-je pas ton père? et ne me dois-tu pas respect?

CLÉANTE.

Ce ne sont point ici des choses où les enfants soient obligés de déférer aux pères; et l'amour ne connaît personne.

HARPAGON.

Je te ferai bien me connaître, avec de bons coups de bâton.

CLÉANTE.

Toutes vos menaces ne feront rien.

HARPAGON.

Tu renonceras à Mariane.

CLÉANTE.

Point du tout.

HARPAGON.

Donnez-moi un bâton tout à l'heure.

SCÈNE IV

HARPAGON, CLÉANTE, MAITRE JACQUES.

MAITRE JACQUES.

Hé! hé! hé! Messieurs, qu'est-ce ci? à quoi songez-vous!

Digitized by Microsoft®

CLÉANTE.

Je me moque de cela.

MAÎTRE JACQUES, à Cléante.

Ah, Monsieur, doucement.

HARPAGON.

Me parler avec cette impudence!

MAÎTRE JACQUES, à Harpagon.

Ah, Monsieur, de grâce!

CLÉANTE.

Je n'en démordrai point.

MAÎTRE JACQUES, à Cléante.

Hé quoi, à votre père?

HARPAGON.

Laisse-moi faire.

MAÎTRE JACQUES, à Harpagon.

Hé quoi, à votre fils? Encore passe pour moi.

HARPAGON.

Je te veux faire toi-même, maître Jacques, juge de cette affaire, pour montrer comme j'ai raison.

MAÎTRE JACQUES.

J'y consens. (*A Cléante.*) Éloignez-vous un peu.

HARPAGON.

J'aime une fille, que je veux épouser; et le pendard a l'insolence de l'aimer avec moi, et d'y prétendre malgré mes ordres.

MAÎTRE JACQUES.

Ah! il a tort.

HARPAGON.

N'est-ce pas une chose épouvantable, qu'un fils qui veut entrer en concurrence avec son père? et ne doit-il pas, par respect, s'abstenir de toucher à mes inclinations?

MAÎTRE JACQUES.

Vous avez raison. Laissez-moi lui parler, et demeurez-là.

(*Il vient trouver Cléante à l'autre bout du théâtre.*)

Digitized by Microsoft®

CLÉANTE.

Eh bien! oui, puisqu'il veut te choisir pour juge, je n'y recule point; il ne m'importe qui ce soit; et je veux bien aussi me rapporter à toi, maître Jacques, de notre différend.

MAÎTRE JACQUES.

C'est beaucoup d'honneur que vous me faites.

CLÉANTE.

Je suis épris d'une jeune personne qui répond à mes vœux et reçoit tendrement les offres de ma foi; et mon père s'avise de venir troubler notre amour par la demande qu'il en fait faire.

MAÎTRE JACQUES.

Il a tort assurément.

CLÉANTE.

N'a-t-il point de honte, à son âge, de songer à se marier? Lui sied-il bien d'être encore amoureux? et ne devroit-il pas laisser cette occupation aux jeunes gens?

MAÎTRE JACQUES.

Vous avez raison; il se moque. Laissez-moi lui dire deux mots. (*Il revient à Harpagon.*) Eh bien! votre fils n'est pas si étrange que vous le dites, et il se met à la raison. Il dit qu'il sait le respect qu'il vous doit, qu'il ne s'est emporté que dans la première chaleur, et qu'il ne fera point refus de se soumettre à ce qu'il vous plaira, pourvu que vous vouliez le traiter mieux que vous ne faites, et lui donner quelque personne en mariage, dont il ait lieu d'être content.

HARPAGON.

Ah! dis-lui, maître Jacques, que, moyennant cela, il pourra espérer toutes choses de moi; et que, hors Mariane, je lui laisserai la liberté de choisir celle qu'il voudra.

MAÎTRE JACQUES.

Laissez-moi faire. (*A Cléante.*) Eh bien! votre père n'est pas si déraisonnable que vous le faites, et il m'a témoigné

Digitized by Microsoft®

PAULINE GRANGER

Rôle de Frosine.

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft ®

que ce sont vos emportements qui l'ont mis en colère; qu'il n'en veut seulement qu'à votre manière d'agir, et qu'il sera fort disposé à vous accorder ce que vous souhaitez, pourvu que vous vouliez vous y prendre par la douceur et lui rendre les déférences, les respects et les soumissions qu'un fils doit à son père.

CLÉANTE.

Ah, maître Jacques, tu peux lui assurer que, s'il m'accorde Mariane, il me verra toujours le plus soumis de tous les hommes; et que jamais je ne ferai aucune chose que par ses volontés.

MAÎTRE JACQUES, à Harpagon.

Cela est fait. Il est content à ce que vous dites.

HARPAGON.

Voilà qui va le mieux du monde.

MAÎTRE JACQUES, à Cléante.

Tout est conclu. Il est content de vos promesses.

CLÉANTE.

Le ciel en soit loué!

MAÎTRE JACQUES.

Messieurs, vous n'avez qu'à parler ensemble : vous voilà d'accord maintenant; et vous alliez vous quereller, faute de vous entendre.

CLÉANTE.

Mon pauvre maître Jacques, je te serai obligé toute ma vie.

MAÎTRE JACQUES.

Il n'y a pas de quoi, Monsieur.

HARPAGON.

Tu m'as fait plaisir, maître Jacques; et cela mérite une récompense. (*Harpagon fouille dans sa poche; maître Jacques tend la main; mais Harpagon ne tire que son mouchoir, en disant :*) Va, je m'en souviendrai, je t'assure.

MAÎTRE JACQUES.

Je vous baise les mains.

Digitized by Microsoft®

SCÈNE V

HARPAGON, CLÉANTE.

CLÉANTE.

Je vous demande pardon, mon père, de l'emportement que j'ai fait paraître.

HARPAGON.

Cela n'est rien.

CLÉANTE.

Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde.

HARPAGON.

Et moi, j'ai toutes les joies du monde de te voir raisonnable.

CLÉANTE.

Quelle bonté à vous, d'oublier si vite ma faute!

HARPAGON.

On oublie aisément les fautes des enfants, lorsqu'ils rentrent dans leur devoir.

CLÉANTE.

Quoi, ne garder aucun ressentiment de toutes mes extravagances?

HARPAGON.

C'est une chose où tu m'obliges, par la soumission et le respect où tu te ranges.

CLÉANTE.

Je vous promets, mon père, que, jusques au tombeau, je conserverai dans mon cœur le souvenir de vos bontés.

HARPAGON.

Et moi, je te promets qu'il n'y aura aucune chose que tu n'obtiennes de moi.

Digitized by Microsoft®

CLÉANTE.

Ah! mon père, je ne vous demande plus rien; et c'est m'avoir assez donné que de me donner Mariane.

HARPAGON.

Comment?

CLÉANTE.

Je dis, mon père, que je suis trop content de vous; et que je trouve toutes choses dans la bonté que vous avez de m'accorder Mariane.

HARPAGON.

Qui est-ce qui parle de t'accorder Mariane?

CLÉANTE.

Vous, mon père.

HARPAGON.

Moi?

CLÉANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Comment? c'est toi qui as promis d'y renoncer!

CLÉANTE.

Moi, y renoncer?

HARPAGON.

Oui.

CLÉANTE.

Point du tout.

HARPAGON.

Tu ne t'es pas départi d'y prétendre?

CLÉANTE.

Au contraire, j'y suis porté plus que jamais.

HARPAGON.

Quoi, pendard, derechef.

CLÉANTE.

Rien ne me peut changer.

HARPAGON.

Laisse-moi faire, traître!

Digitized by Microsoft®

CLÉANTE.

Faites tout ce qu'il vous plaira.

HARPAGON.

Je te défends de me jamais voir.

CLÉANTE.

A la bonne heure.

HARPAGON.

Je t'abandonne.

CLÉANTE.

Abandonnez.

HARPAGON.

Je te renonce pour mon fils.

CLÉANTE.

Soit.

HARPAGON.

Je te déshérite.

CLÉANTE.

Tout ce que vous voudrez.

HARPAGON.

Et je te donne ma malédiction.

CLÉANTE.

Je n'ai que faire de vos dons.

SCÈNE VI.

CLÉANTE, LA FLÈCHE.

LA FLÈCHE, sortant du jardin, avec une cassette.

Ah! Monsieur, que je vous trouve à propos! suivez-moi vite.

CLÉANTE.

Qu'y a-t-il?

Digitized by Microsoft ®

LA FLÈCHE.

Suivez-moi, vous dis-je; nous sommes bien.

CLÉANTE.

Comment?

LA FLÈCHE.

Voici votre affaire.

CLÉANTE.

Quoi?

LA FLÈCHE.

J'ai guigné ceci tout le jour.

CLÉANTE.

Qu'est-ce que c'est?

LA FLÈCHE.

Le trésor de votre père, que j'ai attrapé.

CLÉANTE.

Comment as-tu fait?

LA FLÈCHE.

Vous saurez tout. Sauvons-nous, je l'entends crier.

SCÈNE VII

HARPAGON. Il crie au voleur dès le jardin.

Au voleur, au voleur, à l'assassin, au meurtrier! Justice, juste ciel! Je suis perdu, je suis assassiné, on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être? Qu'est-il devenu? Où est-il? Où se cache-t-il? Que ferai-je pour le trouver? Où courir? Où ne pas courir? N'est-il point là? N'est-il point ici? Qui est-ce? Arrête. (*Il se prend lui-même le bras.*) Rends-moi mon argent, coquin... Ah, c'est moi. Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. Hélas, mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami, on m'a privé de toi : et puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie, tout est

Digitized by Microsoft®

fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde. Sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait, je n'en puis plus, je me meurs, je suis mort, je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris? Euh? que dites-vous? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure; et l'on a choisi justement le temps que je parlois à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller quérir la justice, et faire donner la question à toute ma maison; à servantes, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Eh? de quoi est-ce qu'on parle là? de celui qui m'a dérobé? Quel bruit fait-on là-haut? Est-ce mon voleur qui y est? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là, parmi vous? Ils me regardent tous, et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes, des potences, et des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde; et si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Microsoft®

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

HARPAGON, LE COMMISSAIRE, SON CLERC.

LE COMMISSAIRE.

Laissez-moi faire. Je sais mon métier, Dieu merci. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me mêle de découvrir des vols, et je voudrois avoir autant de sacs de mille francs que j'ai fait pendre de personnes.

HARPAGON.

Tous les magistrats sont intéressés à prendre cette affaire en main; et, si l'on ne me fait retrouver mon argent, je demanderai justice de la justice.

LE COMMISSAIRE.

Il faut faire toutes les poursuites requises. Vous dites qu'il y avoit dans cette cassette?...

HARPAGON.

Dix mille écus bien comptés

LE COMMISSAIRE.

Dix mille écus!

HARPAGON, en pleurant.

Dix mille écus.

LE COMMISSAIRE.

Le vol est considérable.

HARPAGON.

Il n'y a point de supplice assez grand pour l'énormité de

Digitized by Microsoft®

ce crime; et s'il demeure impuni, les choses les plus sacrées ne sont plus en sûreté.

LE COMMISSAIRE.

En quelles espèces étoit cette somme?

HARPAGON.

En bons louis d'or, et pistoles bien trébuchantes.

LE COMMISSAIRE.

Qui soupçonnez-vous de ce vol?

HARPAGON.

Tout le monde; et je veux que vous arrêtiez prisonniers la ville et les faubourgs.

LE COMMISSAIRE.

Il faut, si vous m'en croyez, n'effaroucher personne, et tâcher doucement d'attraper quelques preuves, afin de procéder après, par la rigueur, au recouvrement des deniers qui vous ont été pris.

SCÈNE II

MAITRE JACQUES, HARPAGON, UN COMMISSAIRE, SON CLERC.

MAITRE JACQUES, au bout du théâtre, en se retournant du côté dont il sort.

Je m'en vais revenir. Qu'on me l'égorge tout à l'heure; qu'on me lui fasse griller les pieds; qu'on me le mette dans l'eau bouillante, et qu'on me le pende au plancher.

HARPAGON, à maître Jacques.

Qui? celui qui m'a dérobé?

MAITRE JACQUES.

Je parle d'un cochon de lait que votre intendant me vient d'envoyer, et je veux vous l'accommoder à ma fantaisie.

HARPAGON.

Il n'est pas question de cela; et voilà monsieur, à qui il faut parler d'autre chose.

Digitized by Microsoft®

LE COMMISSAIRE, à maître Jacques.

Ne vous épouvantez point. Je suis un homme à ne vous point scandaliser; et les choses iront dans la douceur.

MAITRE JACQUES.

Monsieur est de votre souper?

LE COMMISSAIRE.

Il faut ici, mon cher ami, ne rien cacher à votre maître.

MAITRE JACQUES.

Ma foi, Monsieur, je montrerai tout ce que je sais faire; et je vous traiterai du mieux qu'il me sera possible.

HARPAGON.

Ce n'est pas là l'affaire.

MAITRE JACQUES.

Si je ne vous fais pas aussi bonne chère que je voudrois, c'est la faute de monsieur notre intendant, qui m'a rogné les ailes avec les ciseaux de son économie.

HARPAGON.

Traître! il s'agit d'autre chose que de souper, et je veux que tu me dises des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

MAITRE JACQUES.

On vous a pris de l'argent?

HARPAGON.

Oui, coquin; et je m'en vais te faire pendre, si tu ne me le rends.

LE COMMISSAIRE, à Harpagon.

Mon Dieu! ne le maltraitez point. Je vois à sa mine qu'il est honnête homme; et que, sans se faire mettre en prison, il vous découvrira ce que vous voulez savoir. Oui, mon ami, si vous nous confessez la chose, il ne vous sera fait aucun mal, et vous serez récompensé comme il faut par votre maître. On lui a pris aujourd'hui son argent, et il n'est pas que vous ne sachiez quelques nouvelles de cette affaire.

MAITRE JACQUES, bas, à part.

Voici justement ce qu'il me faut pour me venger de notre intendant : depuis qu'il est entré céans, il est le favori; on

Digitized by Microsoft®

n'écoute que ses conseils; et j'ai aussi sur le cœur les coups de bâton de tantôt.

HARPAGON.

Qu'as-tu à ruminer?

LE COMMISSAIRE, à Harpagon.

Laissez-le faire. Il se prépare à vous contenter; et je vous ai bien dit qu'il étoit honnête homme.

MAITRE JACQUES.

Monsieur, si vous voulez que je vous dise les choses, je crois que c'est monsieur votre cher intendant qui a fait le coup.

HARPAGON.

Valère?

MAITRE JACQUES.

Oui.

HARPAGON.

Lui qui me paraît si fidèle?

MAITRE JACQUES.

Lui-même. Je crois que c'est lui qui vous a dérobé.

HARPAGON.

Et sur quoi le crois-tu?

MAITRE JACQUES.

Sur quoi?

HARPAGON.

Oui.

MAITRE JACQUES.

Je le crois... sur ce que je le crois.

LE COMMISSAIRE.

Mais il est nécessaire de dire les indices que vous avez.

HARPAGON.

L'as-tu vu rôder autour du lieu où j'avais mis mon argent?

MAITRE JACQUES.

Oui vraiment. Où étoit-il, votre argent?

HARPAGON.

Dans le jardin.

Digitized by Microsoft®

MAITRE JACQUES.

Justement. Je l'ai vu rôder dans le jardin. Et dans quoi est-ce que cet argent étoit?

HARPAGON.

Dans une cassette.

MAITRE JACQUES.

Voilà l'affaire. Je lui ai vu une cassette.

HARPAGON.

Et cette cassette, comment étoit-elle faite? Je verrai bien si c'est la mienne.

MAITRE JACQUES.

Comment elle est faite?

HARPAGON.

Oui.

MAITRE JACQUES.

Elle est faite... elle est faite comme une cassette.

LE COMMISSAIRE.

Cela s'entend. Mais dépeignez-la un peu, pour voir.

MAITRE JACQUES.

C'est une grande cassette.

HARPAGON.

Celle qu'on m'a volée est petite.

MAITRE JACQUES.

Eh, oui, elle est petite, si on le veut prendre par là; mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

LE COMMISSAIRE.

Et de quelle couleur est-elle?

MAITRE JACQUES.

De quelle couleur?

LE COMMISSAIRE.

Oui.

MAITRE JACQUES.

Elle est de couleur... là, d'une certaine couleur... Ne sauriez-vous m'aider à dire?

Digitized by Microsoft®

HARPAGON.

Euh?

MAITRE JACQUES.

N'est-elle pas rouge?

HARPAGON.

Non grise.

MAITRE JACQUES.

Eh, oui, gris-rouge; c'est ce que je voulois dire.

HARPAGON.

Il n'y a point de doute. C'est elle assurément. Écrivez, Monsieur, écrivez sa déposition. Ciel! à qui désormais se fier! Il ne faut plus jurer de rien; et je crois, après cela, que je suis homme à me voler moi-même.

MAITRE JACQUES, à Harpagon.

Monsieur, le voici qui revient. Ne lui allez pas dire, au moins, que c'est moi qui vous ai découvert cela.

SCENE III

HARPAGON, LE COMMISSAIRE, VALÈRE, MAITRE JACQUES.

HARPAGON.

Approche. Viens confesser l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible qui jamais ait été commis.

VALÈRE.

Que voulez-vous, Monsieur?

HARPAGON.

Comment, traître, tu ne rougis pas de ton crime?

VALÈRE.

De quel crime voulez-vous donc parler?

HARPAGON.

De quel crime je veux parler, infâme? comme si tu ne sa-

Digitized by Microsoft®

vois pas ce que je veux dire ! C'est en vain que tu prétendrois de le déguiser. L'affaire est découverte, et l'on vient de m'apprendre tout. Comment, abuser ainsi de ma bonté, et s'introduire exprès chez moi pour me trahir? pour me jouer un tour de cette nature?

VALÈRE.

Monsieur, puisqu'on vous a découvert tout, je ne veux point chercher de détours, et vous nier la chose.

MAITRE JACQUES, à part.

Oh, oh ! Aurois-je deviné sans y penser?

VALÈRE.

C'étoit mon dessein de vous en parler, et je voulois attendre pour cela des conjonctures favorables; mais puisqu'il est ainsi, je vous conjure de ne vous point fâcher, et de vouloir entendre mes raisons.

HARPAGON.

Et quelles belles raisons peux-tu me donner, voleur infâme?

VALÈRE.

Ah ! Monsieur, je n'ai pas mérité ces noms. Il est vrai que j'ai commis une offense envers vous; mais, après tout, ma faute est pardonnable.

HARPAGON.

Comment pardonnable? Un guet-apens, un assassinat de la sorte?

VALÈRE.

De grâce, ne vous mettez point en colère. Quand vous m'aurez ouï, vous verrez que le mal n'est pas si grand que vous le faites.

HARPAGON.

Le mal n'est pas si grand que je le fais ! Quoi ! mon sang, mes entrailles, pendard !

VALÈRE.

Votre sang, Monsieur, n'est pas tombé dans de mauvaises mains. Je suis d'une condition à ne lui point faire de tort, et il n'y a rien, en tout ceci, que je ne puisse bien réparer.

Digitized by Microsoft ®

HARPAGON.

C'est bien mon intention; et que tu me restitues ce que tu m'as ravi.

VALÈRE.

Votre honneur, Monsieur, sera pleinement satisfait.

HARPAGON.

Il n'est pas question d'honneur là-dedans. Mais, dis-moi, qui t'a porté à cette action?

VALÈRE.

Hélas! me le demandez-vous?

HARPAGON.

Oui, vraiment, je te le demande.

VALÈRE.

Un dieu qui porte les excuses de tout ce qu'il fait faire : l'Amour.

HARPAGON.

L'Amour?

VALÈRE.

Oui.

HARPAGON.

Bel amour, bel amour, ma foi! l'amour de mes louis d'or!

VALÈRE.

Non, Monsieur; ce ne sont point vos richesses qui m'ont tenté, ce n'est pas cela qui m'a ébloui, et je proteste de ne prétendre rien à tous vos biens, pourvu que vous me laissiez celui que j'ai.

HARPAGON.

Non ferai, de par tous les diables, je ne te le laisserai pas. Mais voyez quelle insolence, de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait!

VALÈRE.

Appelez-vous cela un vol?

HARPAGON.

Si je l'appelle un vol? un trésor comme celui-là!

VALÈRE.

C'est un trésor, il est vrai, et le plus précieux que vous

Digitized by Microsoft®

ayez, sans doute; mais ce ne sera pas le perdre, que de me le laisser. Je vous le demande à genoux, ce trésor plein de charmes; et, pour bien faire, il faut que vous me l'accordiez.

HARPAGON.

Je n'en ferai rien. Qu'est-ce à dire cela?

VALÈRE.

Nous nous sommes promis une foi mutuelle, et avons fait serment de ne nous point abandonner.

HARPAGON.

Le serment est admirable, et la promesse plaisante!

VALÈRE.

Oui, nous nous sommes engagés d'être l'un à l'autre à jamais.

HARPAGON.

Je vous en empêcherai bien, je vous assure.

VALÈRE.

Rien que la mort ne nous peut séparer.

HARPAGON.

C'est être bien endiablé après mon argent!

VALÈRE.

Je vous ai déjà dit, Monsieur, que ce n'étoit point l'intérêt qui m'avoit poussé à faire ce que j'ai fait. Mon cœur n'a point agi par les ressorts que vous pensez, et un motif plus noble m'a inspiré cette résolution.

HARPAGON.

Vous verrez que c'est par charité chrétienne qu'il veut avoir mon bien, mais j'y donnerai bon ordre; et la justice, pendard effronté, me va faire raison de tout.

VALÈRE.

Vous en userez comme vous voudrez, et me voilà prêt à souffrir toutes les violences qu'il vous plaira; mais je vous prie de croire, au moins, que, s'il y a du mal, ce n'est que moi qu'il en faut accuser, et que votre fille, en tout ceci, n'est aucunement coupable.

Digitized by Microsoft®

HARPAGON.

Je le crois bien, vraiment; il seroit fort étrange que ma fille eût trempé dans ce crime. Mais je veux ravoir mon affaire, et que tu me confesses en quel endroit tu me l'as enlevée.

VALÈRE.

Moi? je ne l'ai point enlevée, et elle est encore chez vous.

HARPAGON, à part.

O ma chère cassette! (*Haut.*) Elle n'est point sortie de ma maison?

VALÈRE.

Non, Monsieur.

HARPAGON.

Hé, dis-moi un peu; tu n'y as point touché.

VALÈRE.

Moi, y toucher? Ah! vous lui faites tort, aussi bien qu'à moi; et c'est d'une ardeur toute pure et respectueuse que j'ai brûlé pour elle.

HARPAGON, à part.

Brûlé pour ma cassette!

VALÈRE.

J'aimerois mieux mourir que de lui avoir fait paraître aucune pensée offensante. Elle est trop sage et trop honnête pour cela.

HARPAGON, à part.

Ma cassette trop honnête!

VALÈRE.

Tous mes désirs se sont bornés à jouir de sa vue; et rien de criminel n'a profané la passion que ses beaux yeux m'ont inspirée.

HARPAGON, à part.

Les beaux yeux de ma cassette! il parle d'elle comme un amant d'une maîtresse.

VALÈRE.

Dame Claude, Monsieur, sait la vérité de cette aventure, et elle peut vous rendre témoignage...

Digitized by Microsoft®

HARPAGON.

Quoi, ma servante est complice de l'affaire!

VALÈRE.

Oui, Monsieur elle a été témoin de notre engagement; et c'est après avoir connu l'honnêteté de ma flamme qu'elle m'a aidé à persuader votre fille de me donner sa foi et recevoir la mienne.

HARPAGON, à part.

Eh? Est-ce que la peur de la justice le fait extravaguer? (*A Valère.*) Que nous brouilles-tu ici de ma fille?

VALÈRE.

Je dis, Monsieur que j'ai eu toutes les peines du monde à faire consentir sa pudeur à ce que vouloit mon amour.

HARPAGON.

La pudeur de qui?

VALÈRE.

De votre fille; et c'est seulement depuis hier qu'elle a pu se résoudre à nous signer mutuellement une promesse de mariage.

HARPAGON.

Ma fille t'a signé une promesse de mariage?

VALÈRE.

Oui, Monsieur; comme, de ma part, je lui en ai signé une.

HARPAGON.

O ciel! autre disgrâce!

MAITRE JACQUES, au commissaire.

Écrivez, Monsieur, écrivez.

HARPAGON.

Rengrégement de mal! surcroît de désespoir! (*Au commissaire.*) Allons, Monsieur, faites le dû de votre charge, et dressez-lui-moi son procès, comme larron et suborneur.

MAÎTRE JACQUES.

Comme larron et comme suborneur.

VALÈRE.

Ce sont des noms qui ne me sont point dus; et quand on saura qui je suis...

Digitized by Microsoft®

SCÈNE IV

HARPAGON, ÉLISE, MARIANE, VALÈRE, FROSINE, MAITRE JACQUES, LE COMMISSAIRE, SON CLERC.

HARPAGON.

Ah! fille scélérate! fille indigne d'un père comme moi! c'est ainsi que tu pratiques les leçons que je t'ai données! Tu te laisses prendre d'amour pour un voleur infâme, et tu lui engages ta foi sans mon consentement? Mais vous serez trompés l'un et l'autre. (*A Élise.*) Quatre bonnes murailles me répondront de ta conduite; (*A Valère.*) et une bonne potence, pendard effronté, me fera raison de ton audace.

VALÈRE.

Ce ne sera point votre passion qui jugera l'affaire, et l'on m'écoutera, au moins, avant que de me condamner.

HARPAGON.

Je me suis abusé de dire une potence; et tu seras roué tout vif.

ÉLISE, à genoux devant son père.

Ah! mon père, prenez des sentiments un peu plus humains, je vous prie, et n'allez point pousser les choses dans les dernières violences du pouvoir paternel. Ne vous laissez point entraîner aux premiers mouvements de votre passion, et donnez-vous le temps de considérer ce que vous voulez faire. Prenez la peine de mieux voir celui dont vous vous offensez. Il est tout autre que vos yeux ne le jugent; et vous trouverez moins étrange que je me sois donnée à lui, lorsque vous saurez que sans lui vous ne m'auriez plus il y a longtemps. Oui, mon père, c'est celui qui me sauva de ce grand péril que vous savez que je courus dans l'eau, et à qui vous devez la vie de cette même fille dont...

Digitized by Microsoft®

HARPAGON.

Tout cela n'est rien; et il valoit bien mieux pour moi qu'il te laissât noyer, que de faire ce qu'il a fait.

ÉLISE.

Mon père, je vous conjure, par l'amour paternel, de me...

HARPAGON.

Non, non; je ne veux rien entendre, et il faut que la justice fasse son devoir.

MAÎTRE JACQUES, à part.

Tu me payeras mes coups de bâton!

FROSINE, à part.

Voici un étrange embarras!

SCÈNE III

ANSELME, HARPAGON, ÉLISE, MARIANE, FROSINE, VALÈRE, MAITRE JACQUES, LE COMMISSAIRE, SON CLERC.

ANSELME.

Qu'est-ce, seigneur Harpagon? Je vous vois tout ému.

HARPAGON.

Ah! seigneur Anselme, vous me voyez le plus infortuné de tous les hommes; et voici bien du trouble et du désordre au contrat que vous venez faire. On m'assassine dans le bien, on m'assassine dans l'honneur; et voilà un traître, un scélérat, qui a violé tous les droits les plus saints; qui s'est coulé chez moi sous le titre de domestique pour me dérober mon argent, et pour me suborner ma fille.

VALÈRE.

Qui songe à votre argent, dont vous me faites un galimatias?

Digitized by Microsoft®

HARPAGON.

Oui, ils se sont donné l'un à l'autre une promesse de mariage. Cet affront vous regarde, seigneur Anselme; et c'est vous qui devez vous rendre partie contre lui, et faire toutes les poursuites de la justice, pour vous venger de son insolence.

ANSELME.

Ce n'est pas mon dessein de me faire épouser par force, et de rien prétendre à un cœur qui se seroit donné; mais, pour vos intérêts, je suis prêt à les embrasser ainsi que les miens propres.

HARPAGON.

Voilà monsieur, qui est un honnête commissaire, qui n'oubliera rien, à ce qu'il m'a dit, de la fonction de son office. (*Au commissaire, montrant Valère.*) Chargez-le comme il faut, Monsieur, et rendez les choses bien criminelles.

VALÈRE.

Je ne vois pas quel crime on peut me faire de la passion que j'ai pour votre fille, et le supplice où vous croyez que je puisse être condamné pour notre engagement, lorsqu'on saura ce que je suis...

HARPAGON.

Je me moque de tous ces contes; et le monde aujourd'hui n'est plein que de ces larrons de noblesse, que de ces imposteurs, qui tirent avantage de leur obscurité, et s'habillent insolemment du premier nom illustre qu'ils s'avisent de prendre.

VALÈRE.

Sachez que j'ai le cœur trop bon, pour me parer de quelque chose qui ne soit point à moi, et que tout Naples peut rendre témoignage de ma naissance.

ANSELME.

Tout beau! Prenez garde à ce que vous allez dire. Vous risquez ici plus que vous ne pensez; et vous parlez devant un homme à qui tout Naples est connu, et qui peut aisément voir clair dans l'histoire que vous ferez.

Digitized by Microsoft®

VALÈRE, en mettant fièrement son chapeau.

Je ne suis point homme à rien craindre; et si Naples vous est connu, vous savez qui étoit don Thomas d'Alburci.

ANSELME.

Sans doute, je le sais; et peu de gens l'ont connu mieux que moi.

HARPAGON.

Je ne me soucie ni de don Thomas ni de don Martin.

(*Voyant deux chandelles allumées, il en souffle une.*)

ANSELME.

De grâce, laissez-le parler, nous verrons ce qu'il en veut dire.

VALÈRE.

Je veux dire que c'est lui qui m'a donné le jour.

ANSELME.

Lui?

VALÈRE.

Oui.

ANSELME.

Allez, vous vous moquez. Cherchez quelque autre histoire qui vous puisse mieux réussir; et ne prétendez pas vous sauver sous cette imposture.

VALÈRE.

Songez à mieux parler. Ce n'est point une imposture; et je n'avance rien qu'il ne me soit aisé de justifier.

ANSELME.

Quoi! vous osez vous dire fils de don Thomas d'Alburci?

VALÈRE.

Oui, je l'ose; et je suis prêt à soutenir cette vérité contre qui que ce soit.

ANSELME.

L'audace est merveilleuse! Apprenez, pour vous confondre, qu'il y a seize ans, pour le moins, que l'homme dont vous nous parlez périt sur mer avec ses enfants et sa femme, en voulant dérober leur vie aux cruelles persécutions qui ont

Digitized by Microsoft®

accompagné les désordres de Naples, et qui en firent exiler plusieurs nobles familles.

VALÈRE.

Oui ; mais apprenez, pour vous confondre, vous, que son fils, âgé de sept ans, avec un domestique, fut sauvé de ce naufrage par un vaisseau espagnol; et que ce fils sauvé est celui qui vous parle. Apprenez que le capitaine de ce vaisseau, touché de ma fortune, prit amitié pour moi; qu'il me fit élever comme son propre fils, et que les armes furent mon emploi, dès que je m'en trouvai capable; que j'ai su depuis peu que mon père n'étoit point mort, comme je l'avois toujours cru; que, passant ici pour l'aller chercher, une aventure, par le ciel concertée, me fit voir la charmante Élise; que cette vue me rendit esclave de ses beautés; et que la violence de mon amour, et les sévérités de son père, me firent prendre la résolution de m'introduire dans son logis, et d'envoyer un autre à la quête de mes parents.

ANSELME.

Mais quels témoignages encor, autres que vos paroles, nous peuvent assurer que ce ne soit point une fable que vous ayez bâtie sur une vérité?

VALÈRE.

Le capitaine espagnol; un cachet de rubis qui étoit à mon père; un bracelet d'agate que ma mère m'avoit mis au bras; le vieux Pédro, ce domestique qui se sauva avec moi du naufrage.

MARIANE.

Hélas! à vos paroles, je puis ici répondre, moi, que vous n'imposez point; et tout ce que vous dites me fait connaître clairement que vous êtes mon frère.

VALÈRE.

Vous, ma sœur?

MARIANE.

Oui, mon cœur s'est ému dès le moment que vous avez ouvert la bouche; et notre mère, que vous allez ravir, m'a mille

Digitized by Microsoft®

MADEMOISELLE BEAUVAL. — 1647?-1720

RÔLE DE NICOLE.

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft ®

fois entretenue des disgrâces de notre famille. Le ciel ne nous fit point aussi périr dans ce triste naufrage; mais il ne nous sauva la vie que par la perte de notre liberté; et ce furent des corsaires qui nous recueillirent, ma mère et moi, sur un débris de notre vaisseau. Après dix ans d'esclavage, une heureuse fortune nous rendit notre liberté, et nous retournâmes dans Naples, où nous trouvâmes tout notre bien vendu, sans y pouvoir trouver des nouvelles de notre père. Nous passâmes à Gênes, où ma mère alla ramasser quelques malheureux restes d'une succession qu'on avoit déchirée; et de là, fuyant la barbare injustice de ses parents, elle vint en ces lieux, où elle n'a presque vécu que d'une vie languissante.

ANSELME.

O ciel! quels sont les traits de ta puissance! et que tu fais bien voir qu'il n'appartient qu'à toi de faire des miracles! Embrassez-moi, mes enfants, et mêlez tous deux vos transports à ceux de votre père.

VALÈRE.

Vous êtes notre père?

MARIANE.

C'est vous que ma mère a tant pleuré?

ANSELME.

Oui, ma fille, oui, mon fils, je suis don Thomas d'Alburci, que le ciel garantit des ondes avec tout l'argent qu'il portoit, et qui, vous ayant tous crus morts durant plus de seize ans, se préparoit, après de longs voyages, à chercher dans l'hymen d'une douce et sage personne la consolation de quelque nouvelle famille. Le peu de sûreté que j'ai vu pour ma vie à retourner à Naples m'a fait y renoncer pour toujours; et, ayant trouvé moyen d'y faire vendre ce que j'avois, je me suis habitué ici, où, sous le nom d'Anselme, j'ai voulu m'éloigner les chagrins de cet autre nom qui m'a causé tant de traverses.

HARPAGON, à Anselme.

C'est là votre fils?

Digitized by Microsoft®

ANSELME.

Oui.

HARPAGON.

Je vous prends à partie, pour me payer dix mille écus qu'il m'a volés.

ANSELME.

Lui, vous avoir volé?

HARPAGON.

Lui-même.

VALÈRE.

Qui vous dit cela?

HARPAGON.

Maître Jacques.

VALÈRE, à maître Jacques.

C'est toi qui le dis?

MAÎTRE JACQUES.

Vous voyez que je ne dis rien.

HARPAGON.

Oui. Voilà monsieur le commissaire qui a reçu sa déposition.

VALÈRE.

Pouvez-vous me croire capable d'une action si lâche?

HARPAGON.

Capable, ou non capable, je veux ravoir mon argent.

SCÈNE VI

HARPAGON, ANSELME, ÉLISE, MARIANE, CLÉANTE, VALÈRE, FROSINE, MAITRE JACQUES, LA FLÈCHE, LE COMMISSAIRE, SON CLERC.

CLÉANTE.

Ne vous tourmentez point, mon père, et n'accusez personne. J'ai découvert des nouvelles de votre affaire; et je viens ici

Digitized by Microsoft®

pour vous dire que, si vous voulez vous résoudre à me laisser épouser Mariane, votre argent vous sera rendu.

HARPAGON.

Où est-il?

CLÉANTE.

Ne vous en mettez point en peine. Il est en lieu dont je réponds, et tout ne dépend que de moi. C'est à vous de me dire à quoi vous vous déterminez; et vous pouvez choisir, ou de me donner Mariane, ou de perdre votre cassette.

HARPAGON.

N'en a-t-on rien ôté?

CLÉANTE.

Rien du tout. Voyez si c'est votre dessein de souscrire à ce mariage, et de joindre votre consentement à celui de sa mère, qui lui laisse la liberté de faire un choix entre nous deux.

MARIANE, à Cléante.

Mais vous ne savez pas que ce n'est pas assez que ce consentement, et que le ciel (*montrant Valère*), avec un frère que vous voyez, vient de me rendre un père (*montrant Anselme*) dont vous avez à m'obtenir.

ANSELME.

Le ciel, mes enfants, ne me redonne point à vous pour être contraire à vos vœux. Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le choix d'une jeune personne tombera sur le fils plutôt que sur le père. Allons, ne vous faites point dire ce qu'il n'est pas nécessaire d'entendre, et consentez, ainsi que moi, à ce double hyménée.

HARPAGON.

Il faut, pour me donner conseil, que je voie ma cassette.

CLÉANTE.

Vous la verrez saine et entière.

HARPAGON.

Je n'ai point d'argent à donner en mariage à mes enfants.

ANSELME.

Eh bien, j'en ai pour eux; que cela ne vous inquiète point.

Digitized by Microsoft®

HARPAGON.

Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux mariages?

ANSELME.

Oui, je m'y oblige. Êtes-vous satisfait?

HARPAGON.

Oui, pourvu que, pour les noces, vous me fassiez faire un habit.

ANSELME.

D'accord. Allons jouir de l'allégresse que cet heureux jour nous présente.

LE COMMISSAIRE.

Holà! Messieurs, holà! Tout doucement, s'il vous plaît. Qui me payera mes écritures?

HARPAGON.

Nous n'avons que faire de vos écritures.

LE COMMISSAIRE.

Oui! mais je ne prétends pas, moi, les avoir faites pour rien.

HARPAGON, montrant maître Jacques.

Pour votre payement, voilà un homme que je vous donne à pendre.

MAÎTRE JACQUES.

Hélas! comment faut-il donc faire? On me donne des coups de bâton pour dire vrai; et on me veut pendre pour mentir.

ANSELME.

Seigneur Harpagon, il faut lui pardonner cette imposture.

HARPAGON.

Vous payerez donc le commissaire?

ANSELME.

Soit. Allons vite faire part de notre joie à votre mère.

HARPAGON.

Et moi, voir ma chère cassette.

FIN DE L'AVARE.

Digitized by Microsoft®

LE BOVRGEOIS GENTIL-HOMME,

Comedie-Ballet,

Donné par le Roy à toute sa Cour dans le Chasteau de Chambort, au mois d'Octobre 1670.

A PARIS,
Chez ROBERT BALLARD, seul Imprimeur du Roy pour la Musique.

M. DC. LXX.
AVEC PRIVILEGE DE SA MAIESTE'.

Digitized by Microsoft®

PERSONNAGES	ACTEURS 1670	ACTEURS 1882*
MONSIEUR JOURDAIN, bourgeois.....	Molière.	M. Thiron.
MADAME JOURDAIN, sa femme.....	Hubert.	Mme Jouassain.
LUCILE, fille de M. Jourdain.....	Mlle Molière.	Mlle Reichemberg.
CLÉONTE, amoureux de Lucile.....	La Grange.	M. Delaunay.
DORIMÈNE, marquise.....	Mlle de Brie?	Mlle Broisat.
DORANTE, comte, amant de Dorimène.	La Thorillière?	M. Laroche.
NICOLE, servante de M. Jourdain.....	Mlle Beauval.	Mme Samary.
COVIELLE, valet de Cléonte.....	du Croisy?	M. Coquelin-Cadet.
UN MAITRE DE MUSIQUE.....	Hubert?	M. Prudhon.
UN ÉLÈVE DU MAITRE DE MUSIQUE.		
UN MAITRE A DANSER.....	La Thorillière?	M. Truffier.
UN MAITRE D'ARMES.....	de Brie?	M. Villain.
UN MAITRE DE PHILOSOPHIE.....	du Croisy.	M. Got.
UN MAITRE TAILLEUR.....	Brécourt?	M. Richard.
UN GARÇON TAILLEUR.....	Beauval.	M. Roger.
DEUX LAQUAIS.....		
LE MUFTI.....	Lulli.	M. Got.

* On n'a pas joué depuis 1882 le *Bourgeois gentilhomme* à la Comédie-Française.

La scène est à Paris, dans la maison de M. Jourdain.

Digitized by Microsoft®

HISTOIRE DU *BOURGEOIS GENTILHOMME*

AU THÉATRE

(1670-1887)

La comédie du *Bourgeois gentilhomme* fut d'abord jouée trois fois à Chambord pour le divertissement de la cour en octobre 1670; elle fut reprise devant le roi, à Saint-Germain, le mois suivant; elle ne parut sur la scène du Palais-Royal que le 23 novembre de la même année.

C'est sur la demande de Louis XIV que le poète composa cette comédie-ballet qui, à l'origine, ne devait être qu'un prétexte à des intermèdes bouffons, à une cérémonie turque, et qu'une sorte de livret pour le musicien Lulli. Molière et Lulli étaient chargés, chacun en ce qui le concernait, de fournir aux plaisirs du roi. Robinet dans sa *Lettre en vers à Monsieur*, déclare qu'ils réussirent à souhait.

S'il fallait en croire Grimarest, Molière au contraire n'aurait pas eu lieu d'être heureux de l'accueil reçu par sa pièce nouvelle. Mais il vaut mieux s'en rapporter à la bonne foi de Robinet et surtout aux faits eux-mêmes. Une comédie qui est jouée trois fois dans le même mois, et dont la seconde représentation est donnée le surlendemain de la première, n'est pas apparemment dédaignée. Il se peut que certains seigneurs ne virent point sans quelque déplaisir l'un des leurs, Dorante, un élégant fripon, dupant le bonhomme Jourdain et jouant avec lui presque tout le temps et plus sérieusement la scène de don Juan et de M. Dimanche. Toutefois il ne reste point de preuves que leur mécontentement ait été manifesté et que le roi surtout l'ait

Digitized by Microsoft®

partagé. Il semble au contraire que Louis XIV ait été satisfait; en tout cas, la musique de Lulli le charmait, et c'était le texte de Molière qui, en somme, l'avait inspirée. De plus, la cérémonie turque, qu'il avait formellement commandée au poète, était d'une bouffonnerie irrésistible. Qu'importait à Louis XIV, en veine de gaieté et content de son plaisir, qu'il se rencontrât dans la nouvelle comédie quelques traits, même de satire mordante, contre les ducs et les marquis de son entourage?

Pourquoi le roi tenait-il tant à une cérémonie turque? Parce que, dans sa pensée, il ne pouvait y avoir de divertissement plus comique et plus opportun que le spectacle de Turcs tournés en ridicule sur la scène dans un intermède bouffon. Un an avant la première représentation du *Bourgeois gentilhomme*, la Porte avait envoyé un Ambassadeur à la Cour de France. Le mot *ambassadeur* est trop fort, c'était un simple domestique du sultan, un domestique d'ordre élevé, qui fut reçu en cette qualité avec grande pompe par Louis XIV. Le roi était vêtu d'un habit superbe, tout couvert de pierreries : l'audience était solennelle. Le député turc, loin d'être ébloui par les merveilles qu'on étalait devant ses yeux, restait grave et froid; un courtisan lui demanda ce qu'il pensait du roi Louis XIV; il aurait, dit-on, répondu que lorsque son maître sortait dans les rues de sa capitale, le harnachement du cheval qu'il montait était plus luxueux que l'habit du grand Seigneur de France. On n'est pas bien sûr qu'il ait fait cette insolente réponse; mais il est certain que, mécontent de n'avoir pas obtenu tout ce qu'il avait demandé, il ne daigna point jeter les yeux sur le trône d'argent où était assis le roi et sur toute la magnificence dont il était entouré. Au lieu de s'irriter de tant d'outrecuidance, la cour préféra en rire. D'ailleurs, on aimait à s'y moquer des Turcs. Laurent d'Arvieux, qui avait servi d'interprète à l'envoyé turc dont la mauvaise humeur avait paru si plaisante, connaissait bien l'Orient. Dans une relation qu'il fit de ses voyages devant le Roi et Monsieur, il parla gaiement des usages turcs, et provoqua le sourire de Louis XIV, mais de véritables éclats de rire de son frère. L'idée vint alors au roi de faire montrer par Molière sur le théâtre les habillements et les manières des Turcs. A Molière et au musicien Lulli s'associa Laurent d'Arvieux qui collabora à l'œuvre comme costumier ou dessinateur, ou plutôt comme amateur versé dans la connaissance des coutumes des Turcs.

Digitized by Microsoft ®

Le succès du *Bourgeois gentilhomme* à la ville fut considérable. Les deux premières représentations rapportèrent 2657 livres, 10 sous. Les représentations qui suivirent, après un intervalle de huit jours pendant lequel fut jouée la tragédie de Corneille, *Tite et Bérénice*, furent fructueuses, du vendredi 5 décembre au mardi 23 : la plus forte recette s'éleva à 1634 livres, 10 sous, la moindre fut encore de 780 livres, 10 sous. En 1671, *le Bourgeois gentilhomme* eut vingt-huit représentations; en 1672, huit.

Le *Bourgeois gentilhomme* est une comédie de mœurs et de caractère. Le roi n'attendait qu'une farce; ce fut une bonne et belle comédie que le poète lui apporta. La bouffonnerie fut reléguée au second plan; toutefois il serait difficile de la détacher du reste de l'œuvre : la fantaisie et l'exagération se mêlent à la vérité de la façon la plus naturelle, et la sotte vanité de M. Jourdain rend vraisemblable la cérémonie turque qui termine la pièce. Cette cérémonie est fort bien liée à l'action; elle est le couronnement naturel de la folie de M. Jourdain.

Le *Bourgeois gentilhomme*, c'est le sujet de la *Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf*. Molière, qui observait avec une égale pénétration la bourgeoisie et la cour, fit rire ses augustes spectateurs par la peinture de ce bourgeois vaniteux, se travaillant comme la bête de La Fontaine à s'enfler jusqu'à la taille du gentilhomme, affichant ses grotesques prétentions, voulant sauter l'infranchissable fossé qui séparait alors la noblesse de la roture, assez fou enfin pour croire que le fils du grand Turc avait songé à devenir son gendre. Avec une véritable hardiesse, le poète montra à côté de ce vulgaire et sot bourgeois, honnête homme après tout, malgré sa vanité qui ne fait de mal qu'aux siens et à lui-même, l'homme de qualité, distingué de manières, mais escroc sans pudeur malgré sa noblesse. Parmi les courtisans, quelques-uns durent trouver le portrait trop ressemblant ou même trop chargé; le plus grand nombre ne s'amusa que des tours joués au bourgeois, et n'attacha pas plus d'importance qu'il ne fallait à celui qui les préparait ou même lui fit crédit à cause de son esprit.

Voici en quelques mots l'analyse de cette comédie. M. Jourdain est un bourgeois entêté de noblesse. Il a fait fortune dans sa boutique de marchand de drap. Riche maintenant, il s'imagine que l'argent va lui donner ce qu'il n'a point de naissance : les manières

Digitized by Microsoft®

élégantes, et, ce qui ne s'acquiert qu'après un long apprentissage, l'éducation. Il appelle donc, pour le dégrossir, des maîtres de toutes sortes, philosophe, musicien, danseur, professeur d'escrime; il s'adresse aussi au tailleur le plus renommé pour l'habiller en homme de qualité. Toutes ces sangsues le sucent avec avidité. Quand il se croit un véritable gentilhomme, quand il se voit l'ami de ce comte Dorante, noble besoigneux et indélicat, quand il s'imagine que la coquette Dorimène l'aime pour la grâce de son esprit, tandis qu'elle ne fait visite qu'à sa table, accompagnant Dorante trop gueux pour la traiter magnifiquement de lui-même et assez habile pour faire payer par le bourgeois les soupers fins qu'il offre à sa maîtresse, quand il se figure enfin être suffisamment décrassé, M. Jourdain regarde dédaigneusement sa femme M^me^ Jourdain, restée bourgeoise, et dont le gros bon sens lui fait pitié, sa servante Nicole, qui ne prend pas au sérieux sa métamorphose, Cléonte enfin dont il ne veut pas pour gendre, parce qu'il n'est point gentilhomme. Il faut maintenant à sa fille au moins un marquis. Heureusement Cléonte a un valet ingénieux qui imagine le tour le plus adroit. Il se déguise en Turc, vient flatter M. Jourdain, lui dire que le fils du grand Turc est très désireux d'entrer dant sa famille et lui demande pour son illustre maître la main de Lucile. Le fils du Grand Turc, c'est bien autre chose encore qu'un marquis de France! Jourdain donne dans le panneau. Le fils du Grand Turc est Cléonte. Grâce à la prodigieuse vanité du bonhomme, qui est fait *mamamouchi*, grâce à Dorante et à Dorimène, qui, n'en voulant qu'aux écus de Jourdain, nullement à sa famille, aident Cléonte et Covielle dans leur comédie, tout finit bien : Lucile épouse Cléonte, Nicole devient la femme de Covielle, et M. Jourdain se considère comme un grand pacha d'Orient, tandis que Madame Jourdain le regarde, hélas! comme un fou, dont la manie, du moins elle l'espère, restera inoffensive.

Dans cette comédie, ce qu'il y a de plus admirable, c'est la peinture des caractères, c'est le tableau des mœurs. Pour cela, Molière ne doit rien à personne. Peut-être dans quelques détails çà et là s'est-il souvenu d'Aristophane. On a relevé dans la scène où le bourgeois gentilhomme prend sa leçon avec le maître de philosophie quelques traits de ressemblance avec un passage des *Nuées* où le grossier Strepsiade veut se faire instruire par Socrate. Socrate lui demande ce qu'il veut apprendre : « Sera-ce, lui dit-il, la mesure, le rhythme ou les vers? »

Digitized by Microsoft®

Et Strepsiade de répondre : « La mesure; car l'autre jour un marchand de farine m'a trompé de plus de deux litres. » On peut aussi rapprocher la scène où M. Jourdain veut faire parade de sa science nouvelle devant sa femme et sa servante de celle où le même Strepsiade, à peine initié, communique à son fils sa récente érudition philosophique. M. Jourdain encore s'emporte contre M^me^ Jourdain, qui lui parle raison quand il a décidé de marier sa fille avec un marquis, à peu près avec la même sottise que Sancho Panza contre sa femme Thérèse. Thérèse répond à Sancho en lui déclarant, comme fait M^me^ Jourdain, qu'on ne doit pas, par le mariage, s'élèver au-dessus de sa condition : « Ce seroit gentil de marier notre Mari-Sancha à quelque méchant hobereau, à quelque comte à trente-six quartiers qui, à la première fantaisie, lui chanteroit pouille en l'appelant vilaine, fille de manant pioche-terre et de paysanne tourne-fuseau. » (1)

Les interprètes du *Bourgeois gentilhomme* à la création furent : *M. Jourdain*, Molière; *Cléonte*, La Grange; *Lucile*, M^lle^ Molière, *M^me^ Jourdain*, Hubert; *Nicole*, M^lle^ Beauval; le *Maître de philosophie*, du Croisy. Il n'y a point de doute pour ceux que nous venons de nommer. M. Eudore Soulié, dans ses *Recherches sur Molière*, nous parle d'un inventaire de 1673 où est décrit le costume que portait Molière dans le rôle de M. Jourdain. Robinet cite La Grange dans le personnage de Cléonte. Après avoir dit que tous jouaient excellemment dans le *Bourgeois gentilhomme*, il ajoute que

> ... La Grange, en fort galant homme,
> Fait le rôle qui lui sied mieux,
> Savoir celui d'un amoureux (2).

Quant à M^lle^ Molière, à qui avait été confié le personnage de Lucile, rappelez-vous le portrait charmant qu'en esquisse l'auteur, dans cette jolie scène de dépit amoureux où Cléonte demande à son valet Covielle de l'exciter contre sa maîtresse et atténue si délicieusement les critiques du domestique : « Elle a les yeux petits, » dit Covielle. — « Cela est vrai, reprend Cléonte, elle a les yeux petits, mais elle les a pleins de feu, les plus brillants, les plus perçants du monde,

(1) *Don Quichotte,* deuxième partie, ch. V.
(2) *Gazette rimée* du 20 décembre 1670.

Digitized by Microsoft®

les plus touchants qu'on puisse voir, » etc. (Voy. acte III, scène IX). Nous avons déjà dit que les personnages de mères ou de vieilles extravagantes, les duègnes, étaient remarquablement tenus par Hubert. Le *Mercure galant* d'avril 1685 cite Hubert comme le créateur de M^me^ *Jourdain*. C'est Grimarest qui nous apprend que du Croisy joua le *Maître de philosophie :* il n'y a pas de raison pour douter de sa parole. On sait comme aujourd'hui certains acteurs sont préoccupés pour leurs rôles de trouver ou de façonner des costumes pittoresques. Ce goût du réel existait déjà au temps de Molière. Molière, en effet, chargea Baron d'emprunter à son ami, le physicien Jacques Rohault, pour le *Maître de philosophie* de sa comédie l'un des chapeaux dont il se servait d'ordinaire. Baron fut assez imprudent pour dire l'emploi qu'on désirait faire du chapeau, et Rohault, trop susceptible peut-être, refusa de se prêter à la plaisanterie. Reste M^lle^ Beauval dont nous avons déjà eu l'occasion de parler. Molière lui avait distribué le rôle de Nicole. Le roi lui fit dire que cette comédienne, récemment entrée dans la troupe, ne lui plaisait point; pressé par le temps ou déterminé à désobéir pour une fois, sûr d'ailleurs de son pardon, l'interprète étant excellente, Molière laissa son rôle à M^lle^ Beauval. Elle y remporta un très brillant succès. Le roi reconnaissant son erreur, félicita Molière de sa nouvelle recrue. « Je reçois votre actrice, » lui dit-il gracieusement.

Peut-être Mademoiselle de Brie créa-t-elle Dorimène? Nous ne voyons pas à quelle autre comédienne de la troupe de Molière en 1670 ce personnage eût pu être confié. Le bretteur de Brie aurait bien pu jouer le *Maître d'armes*. Il nous semble que ce rôle lui revenait de droit. Dans la cérémonie, Lulli lui-même fit le *Mufti* et remporta un succès étourdissant. Plus tard, la Thorillière fils y fut fort goûté.

En 1685, la distribution était la suivante : *Lucile*, M^lle^ Guérin (M^lle^ Molière mariée en secondes noces à l'acteur Guérin); *Nicole*, M^lle^ Beauval; *Dorimène*, M^lle^ de Brie. La Grange, un peu plus marqué, prit à cette époque le rôle de Dorante et céda celui de Cléonte à Dauvilliers. Rosimont, l'héritier de Molière, parut sous les traits de M. Jourdain, et Hubert, comme en 1670, sous ceux de M^me^ Jourdain. Les autres rôles de *Covielle*, du *Maître de musique*, de *l'Élève de musique*, du *Maître à danser*, du *Maître tailleur* et du *Garçon tailleur* étaient joués par du Croisy, qui avait aussi conservé celui du *Maître de philosophie*, Hubert, qui quittait

Digitized by Microsoft®

un moment la robe de la duègne pour dicter des mesures en *Maître de musique*, Guérin, qui faisait en même temps le *Maître d'armes*, par La Thorillière, le fils du comédien du même nom qui fut peut-être le Dorante de la création, Brécourt et Beauval.

Dauvilliers (*Nicolas d'Orvay, sieur*), appartenait à l'hôtel du Marais en 1672. Il passa dans la troupe de Guénégaud en 1673, et, en 1680, lors de la réunion des trois troupes, à la date célèbre de la fondation de notre Comédie française, il fut chargé des seconds et troisièmes rôles tragiques, et des seconds amoureux dans la comédie. Il eut un défaut moral, la jalousie, un défaut physique, irréparable outrage pour un comédien, une rare laideur, qui furent la cause de sa fin malheureuse. Très jaloux de Baron, il faillit compromettre la vie de son rival. Laissons la parole à le Mazurier qui raconte le fait dans sa *Galerie historique des acteurs du Théâtre françois*, à l'article qui lui est consacré. « Dans la scène IX du IV^e^ acte de *Cléopâtre*, tragédie de La Chapelle, qui fut donnée en 1681, *Eros* (représenté par Dauvilliers) se frappe de son épée, et la présente ensuite à Antoine (ce rôle était joué par Baron). Il lui remit une épée qui avait une pointe, et Baron, qui la croyait aussi peu dangereuse que le sont ordinairement les armes de théâtre, pensa se l'enfoncer dans l'estomac. Heureusement pour Baron, et même pour Dauvilliers, elle glissa dans la main de l'acteur, et ne fit qu'effleurer la peau. » Une telle action ne peut s'excuser que si elle est faite par un malheureux dont le cerveau est malade. Mais, ce qui contribua surtout à faire perdre à Dauvilliers la raison, c'est l'aversion qu'il inspirait à la Dauphine. Toutes les fois qu'il jouait à Versailles, la princesse, non qu'elle voulût faire comprendre son mécontentement au pauvre comédien, qu'elle n'avait qu'un mot à dire pour perdre, mais parce qu'elle n'avait point l'habitude de contraindre l'expression de ses sentiments, déclarait à ses voisins de loge que c'était insupportable de voir toujours ce Dauvilliers dont la laideur était si repoussante. Ce coup l'acheva : on fut obligé de le conduire à Charenton, où il mourut en 1690.

A la fin du dix-septième et tout au commencement du dix-huitième siècle, Paul Poisson fut un excellent *M. Jourdain*. Fils du célèbre Raymond Poisson, le *Crispin* idéal, qui resta à l'Hôtel de Bourgogne jusqu'en 1680 et ne joua jamais par conséquent dans les pièces de Molière, Paul Poisson, né en 1658, débuta à la Comédie

Digitized by Microsoft®

française en 1686, un an après la retraite de son père. Il rappela à la scène la manière et jusqu'au bredouillement de Raymond Poisson. Ce bredouillement, loin de paraître un défaut, semblait être une grâce, et le public n'aurait pu s'en passer. Poisson excella, avons-nous dit, dans le *Bourgeois gentilhomme* qu'il dut jouer, sur l'ordre du roi, cinq ans après sa retraite, à l'âge de soixante et onze ans. Dans le répertoire de Regnard, il créa le *Crispin* du *Légataire universel* et celui des *Folies amoureuses*, et le *Marquis* du *Joueur*. Le fils cadet de Paul Poisson, — l'aîné Phippe avait eu au théâtre une carrière honorable, mais sans grand relief — François-Arnould Poisson, né en 1696, se fit comédien contre le gré de sa famille. Après avoir joué en province les rôles de Raymond et de Paul Poisson, il vint à Paris et sollicita secrètement un ordre de début. Son père le sut; il alla trouver le duc d'Aumont, le suppliant d'empêcher un fils rebelle, auquel il ne trouvait ni esprit ni talent, de déshonorer sur la scène un nom que Raymond et Paul Poisson avaient illustré. Par égard pour lui, le duc d'Aumont refusa à François l'autorisation qu'il demandait. Le jeune homme ne se découragea point. Il pria son père de l'écouter et de le juger dans le rôle qu'il lui imposerait lui-même. Le vieux comédien proposa Sosie. François se tira si bien de l'épreuve que Paul Poisson appuya très chaudement cette fois auprès du duc d'Aumont la demande de son fils, reconnaissant que le jeune acteur serait digne de son père et de son aïeul. François débuta donc dans ce rôle de Sosie où il avait mérité les suffrages d'un père sévère et y conquit dès le premier soir la faveur du public. Excellent Crispin lui aussi, il brilla dans *Pourceaugnac*, dans *Turcaret* de Le Sage, dans *Lafleur* du *Glorieux* de Destouches, dans *M. Jourdain*. Il avait beaucoup de naturel, de vivacité et de feu. Il bredouillait — c'était on le sait, une habitude de famille et très bien accueillie du public — et n'avait qu'à paraître sur la scène, même sans dire un mot, pour exciter de longs éclats de rire, tant sa laideur, qui était loin d'être un défaut pour l'emploi qu'il tenait, était spirituelle, tant sa physionomie était comique!

Son successeur dans *M. Jourdain* fut le célèbre Préville. Ce ne fut point une existence banale que celle de Pierre Louis Dubus, dit Préville. Il naquit le 17 novembre 1721, rue des Mauvais Garçons dans une maison située derrière la salle du Théâtre français. Il quitta avec ses frères un père très probe, mais d'une sévérité et

Digitized by Microsoft®

d'une tristesse odieuses. La faim ramena les fugitifs dès le lendemain de leur équipée au logis paternel; Préville seul refusa de rentrer: il n'avait que douze ans. Il lui était impossible, disait-il, de vivre désormais avec un père dont l'âpreté était incompatible avec sa nature gaie et ouverte. Rencontrant rue d'Enfer des maçons qui sortaient, à l'heure du repas de midi, du couvent des Chartreux, dans l'intérieur duquel ils construisaient un petit bâtiment, il leur offrit ses services comme apprenti. Les braves gens acceptèrent ses propositions et commencèrent par l'emmener déjeûner avec eux. Il fut bientôt remarqué par le procureur du couvent, don Népomucène, qui le prit en amitié, chercha, sans y parvenir, à le réconcilier avec son père, ce dernier ne voulant plus recevoir le rebelle, et le rebelle ne tenant point à se soumettre, et le fit adopter par son frère M. de Vaumorin qui l'éleva avec le plus grand soin. A l'âge de 17 ans, sous la direction de M. de Vaumorin et de don Népomucène, il essaya de plusieurs carrières; il entra d'abord chez un Procureur auprès duquel il ne resta que trois mois, puis chez un notaire qui ne réussit pas mieux à lui inspirer du goût pour l'étude des lois. N'était la reconnaissance filiale qu'il avait vouée à M. de Vaumorin, il y a longtemps qu'il eût renoncé à un travail rebutant pour lui et qui consistait à copier des actes et à faire des procurations. M. de Vaumorin mourut; don Népomucène, de sa retraite, ne pouvait guère surveiller son protégé : Préville s'abandonna en toute liberté à son goût pour le théâtre. Ce goût s'était déjà manifesté du vivant de M. de Vaumorin devant qui il répétait, le lendemain des représentations auxquelles il avait assisté, les rôles joués par Poisson, avec tant de naturel et de feu que son père adoptif, effrayé, avait dû lui interdire le spectacle. Préville joua d'abord en province, à Dijon, à Rouen, à Strasbourg, à Lyon, et débuta à la Comédie le 20 septembre 1753 dans *Crispin* du *Légataire universel.* Les critiques, habitués à la physionomie et au jeu un peu gros de Poisson, furent d'abord surpris de la grâce, de l'aisance et de la tournure élégante du nouvel acteur. Mais ils furent bientôt charmés par la vérité et la modération de son jeu, et ne résistèrent point au favorable courant de la multitude. Il fut surtout remarqué dans le *Mercure galant* de Boursault qui, grâce à la souplesse de talent que le jeune comédien pouvait déployer dans six rôles différents, attira la foule à la comédie, comme si c'eût été une pièce nouvelle. Ce fut après

Digitized by Microsoft®

une représentation brillante de cette comédie que Louis XV dit au maréchal de Richelieu, premier gentilhomme de la chambre en exercice : « Je reçois Préville au nombre de mes comédiens; allez le lui annoncer. » Préville ne se limita point dans l'emploi des valets; il eut l'ambition difficile à satisfaire de jouer tous les rôles, d'entrer dans tous les caractères, et il y réussit. Plus fin et aussi gai que Poisson, il fut un valet étourdissant de verve, et il se fit applaudir principalement dans les *Crispin*, dans *Strabon* du *Démocrite*, dans *Sosie*, dans *Jodelet maître et valet*, dans le *Figaro* du *Barbier de Séville* qu'il créa. Il se montra aussi d'une rare perfection dans les rôles dits à manteau, financiers ou tuteurs. Excellent *M. Jourdain*, il fut un parfait *Sganarelle*, soit dans le *Médecin malgré lui*, soit dans *don Juan;* il fut tour à tour *Turcaret*, le *Médecin* du *Cercle*, le *baron Hartley*, dans l'*Eugénie* de Beaumarchais, *Michau*, dans la *Partie de chasse* de Collé, *Brid'oison* dans le *Mariage de Figaro.* Avec quel naturel et quelle sensibilité il créa aussi le rôle d'*Antoine* dans le *Philosophe sans le savoir* de Sedaine! Préville a même joué les amoureux; nous avons dit plus haut que sa physionomie était avenante. Il a créé le *Marquis* du *Legs*, de Marivaux; il y était timide, gauche et passionné et traduisait avec la plus naturelle exactitude les intentions de l'auteur. Préville, comme Garrick, sut se montrer excellent dans les rôles les plus différents de caractère. Dans *Turcaret*, c'était le financier de l'époque, pris sur nature, pesant, brusque, sot, maladroit; il était plein de feu, d'audace, d'originalité et d'aplomb dans *Figaro;* il était dans le père d'*Eugénie* noble et touchant.

Préville, comme homme privé, mérite tous les éloges : ami fidèle et dévoué, acteur passionné pour son art, ne voyant que l'art, et partant exempt de jalousie, il savait reconnaître le talent de ses camarades et encourager les débutants timides mais heureusement doués, Dazincourt au premier rang; il reprochait aussi sévèrement à d'autres la *charge*, le défaut le plus grave chez un comédien, qui doit sans cesse étudier la nature et se rappeler le précepte des anciens : *Ne quid nimis* (1). Préville était désintéressé : il ne connaissait point

(1) Il est resté de Préville un petit traité d'art théâtral intitulé *Réflexions de Préville sur l'art du comédien*, où l'excellent acteur indique la différence qui existe entre le tragédien et le comédien proprement dit, donne des conseils très utiles

Digitized by Microsoft®

le prix de l'argent. Il obligeait sans compter tous ceux qui frappaient à sa porte, et Lekain l'engageait, mais sans succès, à se ménager une existence tranquille pour sa retraite. Ses libéralités, son goût pour les tableaux et sa manie de la bâtisse l'empêchèrent de faire ces économies honorables dont lui parlait Lekain. Parmi les libéralités de Préville, il en est une qu'il convient de citer, parce qu'elle fait le plus grand honneur à son caractère. Préville n'avait jamais oublié don Népomucène. Il avait eu l'occasion de le voir quand il était déjà un comédien célèbre et lui avait dit : « Peut-être vos principes vous feront-ils blâmer sévèrement le choix de l'état que j'ai embrassé par un penchant irrésistible : du moins, mon père, soyez certain que l'honneur et la probité ont été jusqu'à présent et seront toujours la règle de ma conduite. » En 1790 fut rendu le décret qui annulait les vœux des religieux de tous les ordres. Don Népomucène, comme ses frères, dut quitter le cloître; il avait alors quatre-vingt-huit ans. Préville ne perdit point de temps, chercha, trouva, loua une petite maison isolée à Belleville, la meubla modestement, et y fit mettre des livres de piété et de théologie. Il alla trouver ensuite le bon chartreux qui l'avait aidé autrefois et lui fit accepter, à force de prières, cette retraite qu'il lui avait choisie. Trois ans après, don Népomucène rendait l'âme dans les bras de son protégé qui était devenu son bienfaiteur.

Préville fut nommé directeur de l'École de déclamation, avec des appointements annuels de 12,000 fr. (1774). Il fut aussi Membre de l'Institut dans la section des Beaux-arts. Il se retira du théâtre en 1786. Il y rentra sur les sollicitations de ses camarades dans les premières années de la révolution, à une époque peu favorable à la comédie : il avait alors soixante et onze ans, mais les autres sociétaires mettaient dans son concours tout leur espoir de réveiller l'attention du public. La première fois qu'il se montra de nouveau fut dans la *Partie de chasse*. Michau fut accueilli avec enthousiasme par une salle comble. Il continua pendant quelque temps encore jusqu'en 1796, de contribuer à la gloire et hélas! au salut de la comédie qui

sur la manière d'interpréter les rôles *d'Arnolphe*, de *Turcaret*, de *Crispin* (*Folies amoureuses*) de *Scapin*, *d'Harpagon*, des deux frères *les Menechmes*, — on sait que l'un de ses frères, qui avait pris au théâtre le nom de Champville, jouait à ses côtés l'un des Menechmes — de *Dorine*, et présente des observations très intéressantes sur le théâtre de Marivaux.

Digitized by Microsoft®

faisait à peine ses frais. Il quitta la brèche pour n'y point mourir. Il s'éteignit le 18 décembre 1800, à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Sa dernière pensée fut pour le théâtre français, qu'il avait tant aimé, et dont il est une des gloires les plus pures.

Le meilleur élève de Préville, Dugazon (1), fut un bon Jourdain, avec moins de perfection et de vérité dans le jeu. Il y était d'une verve exubérante, et s'y permettait des lazzis de mauvais goût. Mais quelle physionomie plaisante, d'une rapide et éloquente mobilité !

Il faut citer encore Thénard, Michot et, de nos jours, Thiron. Nous parlerons, dans notre histoire du *Malade imaginaire*, de cet excellent comédien qui est, nous le craignons, à la veille de se retirer du théâtre. Dans l'ordre chronologique, il faut rappeler les amusantes interprètes du rôle de Nicole : M^lle^ Bellecour, après la Beauval, Émilie Contat, qu'il ne faut pas confondre avec Louise Contat, la créatrice de la Suzanne du *Mariage de Figaro* et M^me^ Samary (2).

M^lle^ Bellecourt était une actrice gaie. C'était plutôt la soubrette de Molière que celle de Marivaux. Elle jouait avec un rare talent *Marinette*, *Dorine*, *Nicole*, *Martine* et la *Zerbinette* des *Fourberies de Scapin* où son rire si franc, si naturel, sa gaieté folle et entraînante mettaient toute la salle en joie. Elle aimait tant le naturel et la vérité que dans ses costumes de villageoise elle se gardait bien de paraître chargée d'atours et richement vêtue.

Après du Croisy, Grandmesnil fut un maître de philosophie d'un pédantisme achevé. Enfin M^lle^ Mars représenta avec une grâce exquise le rôle de Lucile.

Aux quinze représentations qui ont été données de cette comédie avec un succès très vif au Théâtre français en 1880, pendant le jubilé du deuxième centenaire de la fondation de la maison de Molière, outre M. Thiron et M^me^ Samary, déjà nommés, les autres interprètes furent MM. Got, *le Maître de philosophie;* Delaunay (3) *Cléonte;* Laroche *Dorante;* Coquelin cadet, *Covielle;* Prudhon, le

(1) Voy. sur Dugazon notre Corneille, *Histoire du Menteur au théâtre*, p. 387.

(2) Voy. sur M^me^ Samary notre *Histoire du Malade imaginaire au théâtre.*

(3) Nous parlerons de M. Got dans notre *Histoire des Femmes savantes au théâtre;* Voy. sur M. Delaunay notre *Histoire du Menteur au théâtre* (*Corneille choisi*).

Digitized by Microsoft®

Maître de musique; Truffier, *le Maître à danser;* Mesdames Reichemberg, *Lucile;* Jouassain, *Mme Jourdain;* Broisat, *Dorimène.* On applaudit beaucoup MM. Thiron, Got, Delaunay et Truffier, Mademoiselle Reichemberg et Mme Jouassain (1).

(1) Nous parlerons de Mlle Reichemberg dans notre *Histoire du Malade imaginaire* et de Mme Jouassain dans notre *Histoire des Femmes savantes.*

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft ®

LE BOURGEOIS GENTILHOMME

COMÉDIE

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

UN MAITRE DE MUSIQUE; UN ÉLÈVE DU MAITRE DE MUSIQUE, *composant sur une table qui est au milieu du théâtre;* UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS, UN MAITRE A DANSER, DANSEURS.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE, parlant aux Musiciens.

Venez, entrez dans cette salle, et vous reposez là, en attendant qu'il vienne.

LE MAÎTRE A DANSER, parlant aux Danseurs.

Et vous aussi, de ce côté.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE, à son élève.

Est-ce fait?

L'ÉLÈVE.

Oui.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Voyons... Voilà qui est bien.

LE MAÎTRE A DANSER.

Est-ce quelque chose de nouveau?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Oui, c'est un air pour une sérénade, que je lui ai fait composer ici, en attendant que notre homme fût éveillé.

LE MAÎTRE A DANSER.

Peut-on voir ce que c'est?

Digitized by Microsoft®

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Vous l'allez entendre, avec le dialogue, quand il viendra. Il ne tardera guère.

LE MAÎTRE A DANSER.

Nos occupations, à vous et à moi, ne sont pas petites maintenant.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Il est vrai. Nous avons trouvé ici un homme comme il nous le faut à tous deux. Ce nous est une douce rente que ce monsieur Jourdain, avec les visions de noblesse et de galanterie qu'il est allé se mettre en tête; et votre danse et ma musique auroient à souhaiter que tout le monde lui ressemblât.

LE MAÎTRE A DANSER.

Non pas entièrement; et je voudrois, pour lui, qu'il se connût mieux qu'il ne fait aux choses que nous lui donnons.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Il est vrai qu'il les connoît mal, mais il les paye bien; et c'est de quoi maintenant nos arts ont plus besoin que de toute autre chose.

LE MAÎTRE A DANSER.

Pour moi, je vous l'avoue, je me repais un peu de gloire. Les applaudissements me touchent; et je tiens que, dans tous les beaux-arts, c'est un supplice assez fâcheux que de se produire à des sots, que d'essuyer sur des compositions la barbarie d'un stupide. Il y a plaisir, ne m'en parlez point, à travailler pour des personnes qui soient capables de sentir les délicatesses d'un art, qui sachent faire un doux accueil aux beautés d'un ouvrage, et par de chatouillantes approbations vous régaler de votre travail. Oui, la récompense la plus agréable qu'on puisse recevoir des choses que l'on fait, c'est de les voir connues, de les voir caressées d'un applaudissement qui vous honore. Il n'y a rien, à mon avis, qui nous paye mieux que cela de toutes nos fatigues; et ce sont des douceurs exquises que des louanges éclairées.

Digitized by Microsoft®

LULLI. — 1633-1687.

Rôle du Mufti.

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft ®

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

J'en demeure d'accord, et je les goûte comme vous. Il n'y a rien assurément qui chatouille davantage que les applaudissements que vous dites; mais cet encens ne fait pas vivre. Des louanges toutes pures ne mettent point un homme à son aise : il y faut mêler du solide; et la meilleure façon de louer, c'est de louer avec les mains. C'est un homme, à la vérité, dont les lumières sont petites, qui parle à tort et à travers de toutes choses et n'applaudit qu'à contre-sens; mais son argent redresse les jugements de son esprit : il a du discernement dans sa bourse, ses louanges sont monnoyées, et ce bourgeois ignorant nous vaut mieux, comme vous voyez, que le grand seigneur éclairé qui nous a introduits ici.

LE MAÎTRE A DANSER.

Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites; mais je trouve que vous appuyez un peu trop sur l'argent; et l'intérêt est quelque chose de si bas, qu'il ne faut jamais qu'un honnête homme montre pour lui de l'attachement.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Vous recevez fort bien pourtant l'argent que notre homme vous donne.

LE MAÎTRE A DANSER.

Assurément; mais je n'en fais pas mon bonheur; et je voudrois qu'avec son bien il eût encore quelque bon goût des choses.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Je le voudrois aussi, et c'est à quoi nous travaillons tous deux autant que nous pouvons. Mais, en tout cas, il nous donne moyen de nous faire connoître dans le monde, et il payera pour les autres ce que les autres loueront pour lui.

LE MAÎTRE A DANSER.

Le voilà qui vient.

Digitized by Microsoft®

SCÈNE II

M. JOURDAIN, *en robe de chambre et en bonnet de nuit;* LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, L'ÉLÈVE DU MAITRE DE MUSIQUE, VIOLONS, MUSICIENS, DANSEURS, DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

Eh bien, Messieurs, qu'est-ce? Me ferez-vous voir votre petite drôlerie?

LE MAÎTRE A DANSER.

Comment? quelle petite drôlerie?

M. JOURDAIN.

Hé! là... Comment appelez-vous cela? Votre prologue ou dialogue de chansons et de danse?

LE MAÎTRE A DANSER.

Ah! ah!

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Vous nous y voyez préparés.

M. JOURDAIN.

Je vous ai fait un peu attendre, mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité, et mon tailleur m'a envoyé des bas de soie que j'ai pensé ne mettre jamais.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Nous ne sommes ici que pour attendre votre loisir.

M. JOURDAIN.

Je vous prie tous deux de ne vous point en aller, qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puissiez voir.

LE MAÎTRE A DANSER.

Tout ce qu'il vous plaira.

M. JOURDAIN.

Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les pieds jus qu'à la tête.

Digitized by Microsoft®

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Nous n'en doutons point.

M. JOURDAIN.

Je me suis fait faire cette indienne-ci.

LE MAÎTRE A DANSER.

Elle est fort belle.

M. JOURDAIN.

Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité étoient comme cela le matin.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Cela vous sied à merveille.

M. JOURDAIN.

Laquais! holà! mes deux laquais!

PREMIER LAQUAIS.

Que voulez-vous, Monsieur?

M. JOURDAIN.

Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bien. (*Au Maître de musique et au Maître à danser.*)

Que dites-vous de mes livrées?

LE MAÎTRE A DANSER.

Elles sont magnifiques.

M. JOURDAIN, entr'ouvrant sa robe, et faisant voir son haut-de-chausses étroit de velours rouge, et une camisole de velours vert dont il est vêtu.

Voici encore un petit déshabillé pour faire le matin mes exercices.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Il est galant.

M. JOURDAIN.

Laquais!

PREMIER LAQUAIS.

Monsieur.

M. JOURDAIN.

L'autre laquais.

SECOND LAQUAIS.

Monsieur.

Digitized by Microsoft®

M. JOURDAIN, ôtant sa robe de chambre.

Tenez ma robe. (*Au Maître de musique et au Maître à danser.*) Me trouvez-vous bien comme cela?

LE MAÎTRE A DANSER.

Fort bien. On ne peut pas mieux.

M. JOURDAIN.

Voyons un peu votre affaire.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Je voudrois bien auparavant vous faire entendre un air, (*montrant son élève*) qu'il vient de composer pour la sérénade que vous m'avez demandée. C'est un de mes écoliers, qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.

M. JOURDAIN.

Oui; mais il ne falloit pas faire faire cela par un écolier; et vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette besogne-là.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Il ne faut pas, Monsieur, que le nom d'écolier vous abuse. Ces sortes d'écoliers en savent autant que les plus grands maîtres, et l'air est aussi beau qu'il s'en puisse faire. Écoutez seulement.

M. JOURDAIN, à ses laquais.

Donnez-moi ma robe pour mieux entendre. Attendez, je crois que je serai mieux sans robe... Non, redonnez-la-moi, cela ira mieux.

MUSICIEN, chantant.

Je languis nuit et jour, et mon mal est extrême
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis;
Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,
Hélas! que pourriez-vous faire à vos ennemis?

M. JOURDAIN.

Cette chanson me semble un peu lugubre; elle endort, et je voudrois que vous la pussiez un peu ragaillardir par-ci par-là.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Il faut, Monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.

Digitized by Microsoft ®

M. JOURDAIN.

On m'en apprit un tout à fait joli, il y a quelque temps. Attendez... Là... Comment est-ce qu'il dit?

LE MAÎTRE A DANSER.

Par ma foi, je ne sais.

M. JOURDAIN.

Il y a du mouton dedans.

LE MAÎTRE A DANSER.

Du mouton?

M. JOURDAIN.

Oui. Ah! (*Il chante.*)

Je croyois Jeanneton
Aussi douce que belle;
Je croyois Jeanneton
Plus douce qu'un mouton.
Hélas! hélas!
Elle est cent fois, mille fois plus cruelle
Que n'est le tigre au bois.

N'est-il pas joli?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Le plus joli du monde.

LE MAÎTRE A DANSER.

Et vous le chantez bien.

M. JOURDAIN.

C'est sans avoir appris la musique.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Vous devriez l'apprendre, Monsieur, comme vous faites la danse. Ce sont deux arts qui ont une étroite liaison ensemble.

LE MAÎTRE A DANSER.

Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses.

M. JOURDAIN.

Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la musique?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Oui, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Je l'apprendrai donc. Mais je ne sais quel temps je pourrai prendre; car, outre le Maître d'armes qui me montre, j'ai

Digitized by Microsoft®

arrêté encore un Maître de philosophie, qui doit commencer ce matin.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

La philosophie est quelque chose; mais la musique, Monsieur, la musique...

LE MAÎTRE A DANSER.

La musique et la danse... La musique et la danse, c'est là tout ce qu'il faut.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Il n'y a rien qui soit si utile dans un État que la musique.

LE MAÎTRE A DANSER.

Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes que la danse.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Sans la musique, un État ne peut subsister.

LE MAÎTRE A DANSER.

Sans la danse, un homme ne sauroit rien faire.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde n'arrivent que pour n'apprendre pas la musique.

LE MAÎTRE A DANSER.

Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévues des politiques, et les manquements des grands capitaines, tout cela n'est venu que faute de savoir danser.

M. JOURDAIN.

Comment cela?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes?

M. JOURDAIN.

Cela est vrai.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Et si tous les hommes apprenoient la musique, ne seroit-ce pas le moyen de s'accorder ensemble et de voir dans le monde la paix universelle?

Digitized by Microsoft®

M. JOURDAIN.

Vous avez raison.

LE MAÎTRE A DANSER.

Lorsqu'un homme a commis un manquement dans sa conduite, soit aux affaires de sa famille, ou au gouvernement d'un État, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours : Un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire?

M. JOURDAIN.

Oui, on dit cela.

LE MAÎTRE A DANSER.

Et faire un mauvais pas, peut-il procéder d'autre chose que de ne savoir pas danser?

M. JOURDAIN.

Cela est vrai, et vous avez raison tous deux.

LE MAÎTRE A DANSER.

C'est pour vous faire voir l'excellence et l'utilité de la danse et de la musique.

M. JOURDAIN.

Je comprends cela à cette heure.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Voulez-vous voir nos deux affaires?

M. JOURDAIN.

Oui.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Je vous l'ai déjà dit, c'est un petit essai que j'ai fait autrefois des diverses passions que peut exprimer la musique.

M. JOURDAIN.

Fort bien.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE, aux Musiciens.

Allons, avancez. (*A M. Jourdain.*) Il faut vous figurer qu'ils sont habillés en bergers.

M. JOURDAIN.

Pourquoi toujours des bergers? On ne voit que cela partout.

LE MAÎTRE A DANSER.

Lorsqu'on a des personnes à faire parler en musique, il faut

Digitized by Microsoft ®

bien que, pour la vraisemblance, on donne dans la bergerie. Le chant a été de tout temps affecté aux bergers; et il n'est guère naturel, en dialogue, que des princes, ou des bourgeois, chantent leurs passions.

M. JOURDAIN.

Passe, passe. Voyons.

DIALOGUE EN MUSIQUE

UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS.

LA MUSICIENNE.

Un cœur, dans l'amoureux empire,
De mille soins est toujours agité :
On dit qu'avec plaisir on languit, on soupire;
Mais, quoi qu'on puisse dire,
Il n'est rien de si doux que notre liberté.

PREMIER MUSICIEN.

Il n'est rien de si doux que les tendres ardeurs
Qui font vivre deux cœurs
Dans une même envie;
On ne peut être heureux sans amoureux désirs :
Otez l'amour de la vie.
Vous en ôtez les plaisirs.

SECOND MUSICIEN.

Il seroit doux d'entrer sous l'amoureuse loi,
Si l'on trouvoit en amour de la foi :
Mais, hélas! ô rigueur cruelle!
On ne voit point de bergère fidèle :
Et ce sexe inconstant, trop indigne du jour,
Doit faire pour jamais renoncer à l'amour.

PREMIER MUSICIEN.

Aimable ardeur!...

LA MUSICIENNE.

Franchise heureuse!...

SECOND MUSICIEN.

Sexe trompeur!...

PREMIER MUSICIEN.

Que tu m'es précieuse.

LA MUSICIENNE.

Que tu plais à mon cœur!

SECOND MUSICIEN.

Que tu me fais horreur!

PREMIER MUSICIEN.

Ah! quitte, pour aimer, cette haine mortelle.

Digitized by Microsoft®

LA MUSICIENNE.

On peut, on peut te montrer
Une bergère fidèle.

SECOND MUSICIEN.

Hélas! où la rencontrer?

LA MUSICIENNE.

Pour défendre notre gloire,
Je te veux offrir mon cœur.

SECOND MUSICIEN.

Mais, bergère, puis-je croire
Qu'il ne sera point trompeur?

LA MUSICIENNE.

Voyons par expérience,
Qui des deux aimera mieux.

SECOND MUSICIEN.

Qui manquera de constance,
Le puissent perdre les dieux!

TOUS TROIS ENSEMBLE.

A des ardeurs si belles
Laissons-nous enflammer;
Ah! qu'il est doux d'aimer,
Quand deux cœurs sont fidèles!

M. JOURDAIN.

Est-ce tout?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Je trouve cela bien troussé, et il y a là-dedans de petits dictons assez jolis.

LE MAÎTRE A DANSER.

Voici, pour mon affaire, un petit essai des plus beaux mouvements et des plus belles attitudes dont une danse puisse être variée.

M. JOURDAIN.

Sont-ce encore des bergers?

LE MAÎTRE A DANSER.

C'est ce qu'il vous plaira. (*Aux Danseurs.*) Allons.

Digitized by Microsoft®

ENTRÉE DE BALLET.

Quatre Danseurs exécutent tous les mouvements différents et toutes les sortes de pas que le Maître à danser leur commande, et cette danse fait le premier intermède.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Microsoft ®

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

M. JOURDAIN, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER.

M. JOURDAIN.

Voilà qui n'est point sot, et ces gens-là se trémoussent bien.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Lorsque la danse sera mêlée avec la musique, cela fera plus d'effet encore, et vous verrez quelque chose de galant dans le petit ballet que nous avons ajusté pour vous.

M. JOURDAIN.

C'est pour tantôt au moins; et la personne pour qui j'ai fait faire tout cela me doit faire l'honneur de venir dîner céans!

LE MAÎTRE A DANSER.

Tout est prêt.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Au reste, Monsieur, ce n'est pas assez : il faut qu'une personne comme vous, qui êtes magnifique et qui avez de l'inclination pour les belles choses, ait un concert de musique chez soi tous les mercredis ou tous les jeudis.

M. JOURDAIN.

Est-ce que les gens de qualité en ont?

Digitized by Microsoft®

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Oui, Monsieur.

M. JOURDAIN.

J'en aurai donc. Cela sera-t-il beau?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Sans doute. Il vous faudra trois voix : un dessus, une haute-contre et une basse, qui seront accompagnées d'une basse de viole, d'un théorbe et d'un clavecin pour les basses continues, avec deux dessus de violon pour jouer les ritournelles.

M. JOURDAIN.

Il y faudra mettre aussi une trompette marine. La trompette marine est un instrument qui me plaît et qui est harmonieux.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Laissez-nous gouverner les choses.

M. JOURDAIN.

Au moins, n'oubliez pas tantôt de m'envoyer des musiciens pour chanter à table.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

M. JOURDAIN.

Mais surtout, que le ballet soit beau.

LE MAÎTRE A DANSER.

Vous en serez content, et, entre autres choses, de certains menuets que vous y verrez.

M. JOURDAIN.

Ah! les menuets sont ma danse; et je veux que vous me le voyez danser. Allons, mon maître.

LE MAÎTRE A DANSER.

Un chapeau, Monsieur, s'il vous plaît. (*M. Jourdain va prendre le chapeau de son laquais et le met par-dessus son bonnet de nuit. Son maître lui prend les mains et le fait danser sur un air de menuet qu'il chante.*) La, la, la; La, la, la, la, la, la; La, la, la, *bis;* La, la, la; La, la. En cadence,

Digitized by Microsoft®

s'il vous plaît. La, la, la, la. La jambe droite. La, la, la. Ne remuez point tant les épaules. La, la, la, la, la; La, la, la, la, la. Vos deux bras sont estropiés. La, la, la, la, la. Haussez la tête. Tournez la pointe du pied en dehors. La, la, la. Dressez votre corps.

M. JOURDAIN.

Euh!

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Voilà qui est le mieux du monde.

M. JOURDAIN.

A propos. Apprenez-moi comme il faut faire une révérence pour saluer une marquise; j'en aurai besoin tantôt.

LE MAÎTRE A DANSER.

Une révérence pour saluer une marquise?

M. JOURDAIN.

Oui. Une marquise qui s'appelle Dorimène.

LE MAÎTRE A DANSER.

Donnez-moi la main.

M. JOURDAIN.

Non. Vous n'avez qu'à faire; je le retiendrai bien.

LE MAÎTRE A DANSER.

Si vous voulez la saluer avec beaucoup de respect, il faut faire d'abord une révérence en arrière, puis marcher vers elle avec trois révérences en avant, et à la dernière vous baisser jusqu'à ses genoux.

M. JOURDAIN.

Faites un peu. (*Après que le Maître à danser a fait trois révérences.*) Bon.

Digitized by Microsoft®

SCÈNE II

M. JOURDAIN, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

Monsieur, voilà votre maître d'armes qui est là.

M. JOURDAIN.

Dis-lui qu'il entre pour me donner leçon. (*Au Maître de musique et au Maître à danser.*) Je veux que vous me voyiez faire.

SCÈNE III

M. JOURDAIN, UN MAITRE D'ARMES, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, UN LAQUAIS, *tenant deux fleurets.*

LE MAÎTRE D'ARMES, après avoir pris les deux fleurets de la main du laquais et en avoir présenté un à M. Jourdain.

Allons, Monsieur, la révérence. Votre corps droit, un peu penché sur la cuisse gauche. Les jambes point tant écartées. Vos pieds sur une même ligne. Votre poignet à l'opposite de votre hanche. La pointe de votre épée vis-à-vis de votre épaule. Le bras pas tout à fait si étendu. La main gauche à la hauteur de l'œil. L'épaule gauche plus quartée. La tête droite. Le regard assuré. Avancez. Le corps ferme. Touchez-moi l'épée de quarte, et achevez de même. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez de pied ferme. Une, deux. Un saut en arrière. Quand vous portez la botte, Monsieur, il faut que l'épée parte la première et que le corps soit bien effacé. Une,

Digitized by Microsoft®

deux. Allons, touchez-moi l'épée de tierce, et achevez de même. Avancez. Le corps ferme. Avancez. Partez de là. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez. Une, deux. Un saut en arrière. En garde; Monsieur, en garde.

(*Le Maître d'armes lui pousse deux ou trois bottes, en lui disant : En garde!*)

M. JOURDAIN.

Euh!

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Vous faites des merveilles.

LE MAÎTRE D'ARMES.

Je vous l'ai déjà dit, tout le secret des armes ne consiste qu'en deux choses : à donner et à ne point recevoir; et, comme je vous fis voir l'autre jour par raison démonstrative, il est impossible que vous receviez, si vous savez détourner l'épée de votre ennemi de la ligne de votre corps : ce qui ne dépend seulement que d'un petit mouvement du poignet, ou en dedans ou en dehors.

M. JOURDAIN.

De cette façon donc, un homme, sans avoir du cœur, est sûr de tuer son homme et de n'être point tué?

LE MAÎTRE D'ARMES.

Sans doute. N'en vîtes-vous pas la démonstration?

M. JOURDAIN.

Oui.

LE MAÎTRE D'ARMES.

Et c'est en quoi l'on voit de quelle considération nous autres nous devons être dans un État, et combien la science des armes l'emporte hautement sur toutes les autres sciences inutiles, comme la danse, la musique, la...

LE MAÎTRE A DANSER.

Tout beau! Monsieur le tireur d'armes; ne parlez de la danse qu'avec respect.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la musique.

Digitized by Microsoft®

LE MAÎTRE D'ARMES.

Vous êtes de plaisantes gens, de vouloir comparer vos sciences à la mienne!

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Voyez un peu l'homme d'importance!

LE MAÎTRE A DANSER.

Voilà un plaisant animal avec son plastron!

LE MAÎTRE D'ARMES.

Mon petit maître à danser, je vous ferois danser comme il faut. Et vous, mon petit musicien, je vous ferois chanter de la belle manière.

LE MAÎTRE A DANSER.

Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier.

M. JOURDAIN, au Maître à danser.

Êtes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce et la quarte, et qui sait tuer un homme par raison démonstrative?

LE MAÎTRE A DANSER.

Je me moque de sa raison démonstrative et de sa tierce et de sa quarte.

M. JOURDAIN, au Maître à danser.

Tout doux, vous dis-je.

LE MAÎTRE D'ARMES, au Maître à danser.

Comment? petit impertinent!

M. JOURDAIN.

Hé! mon maître d'armes!

LE MAÎTRE A DANSER, au Maître d'armes.

Comment? grand cheval de carrosse!

M. JOURDAIN.

Hé! mon maître à danser!

LE MAÎTRE D'ARMES.

Si je me jette sur vous...

M. JOURDAIN, au Maître d'armes.

Doucement!

Digitized by Microsoft®

LE MAÎTRE A DANSER.

Si je mets sur vous la main...

M. JOURDAIN, au Maître à danser.

Tout beau!

LE MAÎTRE D'ARMES.

Je vous étrillerai d'un air...

M. JOURDAIN, au Maître d'armes.

De grâce?

LE MAÎTRE A DANSER.

Je vous rosserai d'une manière...

M. JOURDAIN, au Maître à danser.

Je vous prie...

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Laissez-nous un peu lui apprendre à parler!

M. JOURDAIN, au Maître de musique.

Mon Dieu! arrêtez-vous.

SCÈNE IV

UN MAITRE DE PHILOSOPHIE, M. JOURDAIN, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, LE MAITRE D'ARMES, UN LAQUAIS

M. JOURDAIN.

Holà! Monsieur le philosophe, vous arrivez tout à propos avec votre philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il, Messieurs?

M. JOURDAIN.

Ils se sont mis en colère pour la préférence de leurs professions, jusqu'à se dire des injures et en vouloir venir aux mains.

Digitized by Microsoft ®

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Eh quoi, Messieurs, faut-il s'emporter de la sorte? Et n'avez-vous point lu le docte traité que Sénèque a composé de la colère? Y a-t-il rien de plus bas et de plus honteux que cette passion qui fait d'un homme une bête féroce? et la raison ne doit-elle pas être maîtresse de tous nos mouvements?

LE MAÎTRE A DANSER.

Comment, Monsieur! il vient nous dire des injures à tous deux en méprisant la danse, que j'exerce, et la musique, dont il fait profession!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Un homme sage est au-dessus de toutes les injures qu'on lui peut dire; et la grande réponse qu'on doit faire aux outrages, c'est la modération et la patience.

LE MAÎTRE D'ARMES.

Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs professions à la mienne!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Faut-il que cela vous émeuve? Ce n'est pas de vaine gloire et de condition que les hommes doivent disputer entre eux; et ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres, c'est la sagesse et la vertu.

LE MAÎTRE A DANSER.

Je lui soutiens que la danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Et moi, que la musique en est une que tous les siècles ont révérée.

LE MAÎTRE D'ARMES.

Et moi, je leur soutiens à tous deux que la science de tirer les armes est la plus belle et la plus nécessaire de toutes les sciences.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Et que sera donc la philosophie? Je vous trouve tous trois

Digitized by Microsoft ®

bien impertinents de parler devant moi avec cette arrogance, et de donner impudemment le nom de science à des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, et qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier misérable de gladiateur, de chanteur et de baladin!

LE MAÎTRE D'ARMES.

Allez, philosophe de chien!

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Allez, belître de pédant!

LE MAÎTRE A DANSER.

Allez, cuistre fieffé!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Comment! marauds que vous êtes!...

(*Le philosophe se jette sur eux, et tous trois le chargent de coups.*)

M. JOURDAIN.

Monsieur le philosophe!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Infâmes! coquins! insolents!

M. JOURDAIN.

Monsieur le philosophe!

LE MAÎTRE D'ARMES.

La peste de l'animal!

M. JOURDAIN.

Messieurs!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Impudents!

M. JOURDAIN.

Monsieur le philosophe!

LE MAÎTRE A DANSER.

Diantre soit de l'âne bâté!

M. JOURDAIN.

Messieurs!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Scélérats!

M. JOURDAIN.

Monsieur le philosophe!

Digitized by Microsoft ®

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Au diable l'impertinent!

M. JOURDAIN.

Messieurs.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Fripons! gueux! traîtres! imposteurs!

M. JOURDAIN.

Monsieur le philosophe! Messieurs! Monsieur le philosophe! Messieurs! Monsieur le philosophe!

(*Ils sortent en se battant.*)

SCÈNE V

M. JOURDAIN, UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

Oh! battez-vous tant qu'il vous plaira, je n'y saurois que faire, et je n'irai pas gâter ma robe pour vous séparer. Je serois bien fou de m'aller fourrer parmi eux, pour recevoir quelque coup qui me feroit mal.

SCÈNE VI

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE, M. JOURDAIN, UN LAQUAIS.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, en raccommodant son collet.

Venons à notre leçon.

M. JOURDAIN.

Ah! Monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés.

Digitized by Microsoft®

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses, et je vais composer contre eux une satire du style de Juvénal, qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre?

M. JOURDAIN.

Tout ce que je pourrai, car j'ai toutes les envies du monde d'être savant; et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences quand j'étais jeune.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Ce sentiment est raisonnable; *nam, sine doctrina, vita est quasi mortis imago*. Vous entendez cela, et vous savez le latin, sans doute?

M. JOURDAIN.

Oui, mais faites comme si je ne le savois pas; expliquez-moi ce que cela veut dire.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Cela veut dire que *sans la science, la vie est presque une image de la mort.*

M. JOURDAIN.

Ce latin-là a raison.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences?

M. JOURDAIN.

Oh! oui. Je sais lire et écrire.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Par où vous plaît-il que nous commençions? Voulez-vous que je vous apprenne la logique?

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est que cette logique?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

M. JOURDAIN.

Qui sont-elles ces trois opérations de l'esprit?

Digitized by Microsoft®

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

La première, la seconde et la troisième. La première est de bien concevoir, par le moyen des universaux; la seconde, de bien juger, par le moyen des catégories; et la troisième, de bien tirer une conséquence, par le moyen des figures, *Barbara*, *Celarent*, *Darii*, *Ferio*, *Baralipton*, etc.

M. JOURDAIN.

Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Voulez-vous apprendre la morale?

M. JOURDAIN.

La morale?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce qu'elle dit, cette morale?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et...

M. JOURDAIN.

Non, laissons cela : je suis bilieux comme tous les diables, et il n'y a morale qui tienne; je me veux mettre en colère tout mon soûl quand il m'en prend envie.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Est-ce la physique que vous voulez apprendre?

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce qu'elle chante, cette physique?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles et les propriétés des corps, qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volants, les comètes,

Digitized by Microsoft®

PRÉVILLE

1721-1799.

Rôle de M. Jourdain.

Digitized by Microsoft ®

Digitized by Microsoft ®

les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons.

M. JOURDAIN.

Il y a trop de tintamarre là-dedans, trop de brouillamini.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

M. JOURDAIN.

Apprenez-moi l'orthographe.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Très volontiers.

M. JOURDAIN.

Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune, et quand il n'y en a point.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Soit. Pour bien suivre votre pensée, et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connoissance de la nature des lettres et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles parce qu'elles expriment les voix; et en consonnes, ainsi appelées consonnes parce qu'elles sonnent avec les voyelles et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles ou voix, A, E, I, O, U.

M. JOURDAIN.

J'entends tout cela.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix A se forme en ouvrant fort la bouche : A.

M. JOURDAIN.

A, A. Oui.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut : A, E.

Digitized by Microsoft®

M. JOURDAIN.

A, E, A, E. Ma foi, oui. Ah! que cela est beau!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Et la voix I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles : A, E, I.

M. JOURDAIN.

A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix O se forme en rouvrant les mâchoires et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas : O.

M. JOURDAIN.

O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O, I, O. Cela est admirable! I, O, I, O.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

M. JOURDAIN.

O, O, O. Vous avez raison. O. Ah! la belle chose que de savoir quelque chose?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, en allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre, sans les joindre tout à fait : U.

M. JOURDAIN.

U, U. Il n'y a rien de plus véritable. U.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue; d'où vient que, si vous la voulez faire à quelqu'un et vous moquer de lui, vous ne sauriez dire que U.

M. JOURDAIN.

U, U. Cela est vrai. Ah! que n'ai-je étudié plus tôt pour savoir tout cela.

Digitized by Microsoft®

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Demain, nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

M. JOURDAIN.

Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en haut : DA.

M. JOURDAIN.

DA, DA. Oui. Ah! les belles choses! les belles choses!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

L'F, en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous : FA.

M. JOURDAIN.

FA, FA. C'est la vérité. Ah, mon père et ma mère, que je vous veux de mal!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais; de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement : R, RA.

M. JOURDAIN.

R, R, RA; R, R, R, R, R, RA. Cela est vrai. Ah, l'habile homme que vous êtes! et que j'ai perdu de temps! R, R, R, RA.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

M. JOURDAIN.

Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité : et je souhaiterois que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Fort bien.

Digitized by Microsoft®

M. JOURDAIN.

Cela sera galant; oui.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire?

M. JOURDAIN.

Non, non, point de vers.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Vous ne voulez que de la prose?

M. JOURDAIN.

Non, je ne veux ni prose ni vers.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

M. JOURDAIN.

Pourquoi?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Par la raison, Monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer que la prose ou les vers.

M. JOURDAIN.

Il n'y a que la prose ou les vers?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Non, Monsieur. Tout ce qui n'est point prose est vers, et tout ce qui n'est point vers est prose.

M. JOURDAIN.

Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

De la prose.

M. JOURDAIN.

Quoi! quand je dis, « Nicole, apportez-moi mes pantoufles et me donnez mon bonnet de nuit, » c'est de la prose?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Oui, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose sans que j'en susse rien; et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrois donc lui mettre

Digitized by Microsoft®

dans un billet : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour;* mais je voudrois que cela fût mis d'une manière galante, que cela fût tourné gentiment.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Mettre, que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un...

M. JOURDAIN.

Non, non, non; je ne veux point tout cela. Je ne veux que ce que je vous ai dit : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien étendre un peu la chose.

M. JOURDAIN.

Non, vous dis-je; je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

On peut les mettre, premièrement, comme vous avez dit : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour;* ou bien : *D'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux;* ou bien : *Vos yeux beaux d'amour me font, belle marquise, mourir;* ou bien : *Me font vos yeux beaux mourir, belle marquise, d'amour.*

M. JOURDAIN.

Mais, de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Celle que vous avez dite : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

M. JOURDAIN.

Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et je vous prie de venir demain de bonne heure.

Digitized by Microsoft®

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Je n'y manquerai pas.

SCÈNE VII

M. JOURDAIN, UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN, à son laquais.

Comment, mon habit n'est point encore arrivé?

LE LAQUAIS.

Non, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Ce maudit tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ai tant d'affaires. J'enrage. Que la fièvre quartaine puisse serrer bien fort le bourreau de tailleur! Au diable le tailleur! La peste étouffe le tailleur! Si je le tenois maintenant, ce tailleur détestable, ce chien de tailleur-là, ce traître de tailleur, je...

SCÈNE VIII

M. JOURDAIN, UN MAITRE TAILLEUR; UN GARÇON TAILLEUR, *portant l'habit de M. Jourdain;* UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

Ah! vous voilà! Je m'allois mettre en colère contre vous.

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Je n'ai pas pu venir plus tôt, et j'ai mis vingt garçons après votre habit.

M. JOURDAIN.

Vous m'avez envoyé des bas de soie si étroits que j'ai eu

Digitized by Microsoft ®

toutes les peines du monde à les mettre, et il y a déjà deux mailles de rompues.

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Ils ne s'élargiront que trop.

M. JOURDAIN.

Oui, si je romps toujours des mailles. Vous m'avez aussi fait faire des souliers qui me blessent furieusement.

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Point du tout, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Comment, point du tout!

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Non, ils ne vous blessent point.

M. JOURDAIN.

Je vous dis qu'ils me blessent, moi.

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Vous vous imaginez cela.

M. JOURDAIN.

Je me l'imagine parce que je le sens. Voyez la belle raison!

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Tenez, voilà le plus bel habit de la cour et le mieux assorti. C'est un chef-d'œuvre que d'avoir inventé un habit sérieux qui ne fût pas noir; et je le donne en six coups aux tailleurs les plus éclairés.

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est que ceci? vous avez mis les fleurs en en bas.

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Vous ne m'avez point dit que vous les vouliez en en haut.

M. JOURDAIN.

Est-ce qu'il faut dire cela?

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Oui, vraiment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte.

Digitized by Microsoft®

M. JOURDAIN.

Les personnes de qualité portent les fleurs en en bas?

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Oui, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Oh! voilà qui est donc bien.

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Si vous voulez, je les mettrai en en haut.

M. JOURDAIN.

Non, non.

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Vous n'avez qu'à dire.

M. JOURDAIN.

Non, vous dis-je; vous avez bien fait. Croyez-vous que l'habit m'aille bien?

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Belle demande! Je défie un peintre, avec son pinceau, de vous faire rien de plus juste. J'ai chez moi un garçon qui, pour monter une rhingrave, est le plus grand génie du monde; et un autre qui, pour assembler un pourpoint, est le héros de notre temps.

M. JOURDAIN.

La perruque et les plumes sont-elles comme il faut?

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Tout est bien.

M. JOURDAIN, en regardant l'habit du tailleur.

Ah, ah! Monsieur le tailleur, voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnois bien.

LE MAÎTRE TAILLEUR.

C'est que l'étoffe me sembla si belle que j'en ai voulu lever un habit pour moi.

M. JOURDAIN.

Oui, mais il ne falloit pas le lever avec le mien.

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Voulez-vous mettre votre habit?

Digitized by Microsoft®

M. JOURDAIN.

Oui, donnez-le-moi.

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ai amené des gens pour vous habiller en cadence, et ces sortes d'habits se mettent avec cérémonie. Holà! entrez, vous autres.

SCÈNE IX

M. JOURDAIN, LE MAITRE TAILLEUR, LE GARÇON TAILLEUR; GARÇONS TAILLEURS *dansants*, UN LAQUAIS.

LE MAÎTRE TAILLEUR, à ses garçons.

Mettez cet habit à Monsieur, de la manière que vous faites aux personnes de qualité.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Quatre garçons tailleurs entrent, dont deux lui arrachent le haut-de-chausses de ses exercices, et deux autres la camisole; puis ils lui mettent son habit neuf. M. Jourdain se promène entre eux et leur montre son habit, pour voir s'il est bien fait, le tout à la cadence de toute la symphonie.

GARÇON TAILLEUR.

Mon gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux garçons quelque chose pour boire.

M. JOURDAIN.

Comment m'appelez-vous?

GARÇON TAILLEUR.

Mon gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Mon gentilhomme! Voilà ce que c'est que de se mettre en personne de qualité. Allez-vous-en demeurer toujours habillé

Digitized by Microsoft®

en bourgeois, on ne vous dira point « Mon gentilhomme ». Tenez, voilà pour mon gentilhomme.

GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous vous sommes bien obligés.

M. JOURDAIN.

Monseigneur! Oh, oh! « Monseigneur! » Attendez, mon ami, « Monseigneur mérite quelque chose, et ce n'est pas une petite parole que « Monseigneur ». Tenez, voilà ce que Monseigneur vous donne.

GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de Votre Grandeur.

M. JOURDAIN.

Votre Grandeur! Oh, oh, oh! Attendez; ne vous en allez pas. A moi, votre Grandeur! (*Bas, à part.*) Ma foi, s'il va jusqu'à l'Altesse, il aura toute la bourse. (*Haut.*) Tenez, voilà pour ma Grandeur.

GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous la remercions très humblement de ses libéralités.

M. JOURDAIN.

Il a bien fait, je lui allois tout donner.

SCÈNE X

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les quatre garçons tailleurs se réjouissent, en dansant, de la libéralité de M. Jourdain.

Digitized by Microsoft®

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

M. JOURDAIN, DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

Suivez-moi, que j'aille un peu montrer mon habit par la ville ; et surtout ayez soin tous deux de marcher immédiatement sur mes pas, afin qu'on voie bien que vous êtes à moi.

LAQUAIS.

Oui, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Appelez-moi Nicole, que je lui donne quelques ordres. Ne bougez, la voilà.

SCÈNE II

M. JOURDAIN, NICOLE, DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

Nicole!

NICOLE.

Plaît-il?

M. JOURDAIN.

Écoutez.

NICOLE, riant.

Hi, hi, hi, hi, hi.

Digitized by Microsoft ®

M. JOURDAIN.

Qu'as-tu à rire?

NICOLE.

Hi, hi, hi, hi, hi, hi,

M. JOURDAIN.

Que veut dire cette coquine-là?

NICOLE.

Hi, hi, hi. Comme vous voilà bâti! Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Comment donc?

NICOLE.

Ah, ah! Mon Dieu! Hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Quelle friponne est-ce là! te moques-tu de moi?

NICOLE.

Nenni, Monsieur, j'en serois bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Je te baillerai sur le nez si tu ris davantage.

NICOLE.

Monsieur, je ne puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Tu ne t'arrêteras pas?

NICOLE.

Monsieur, je vous demande pardon; mais vous êtes si plaisant que je ne me saurois tenir de rire. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Mais voyez quelle insolence!

NICOLE.

Vous êtes tout à fait drôle comme cela. Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Je te...

NICOLE.

Je vous prie de m'excuser. Hi, hi, hi, hi.

Digitized by Microsoft®

M. JOURDAIN.

Tiens, si tu ris le moins du monde, je te jure que je t'appliquerai sur la joue le plus grand soufflet qui se soit jamais donné.

NICOLE.

Eh bien, Monsieur, voilà qui est fait, je ne rirai plus.

M. JOURDAIN.

Prends-y bien garde. Il faut que, pour tantôt, tu nettoies...

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Que tu nettoies comme il faut...

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Il faut, dis-je, que tu nettoyes la salle, et...

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Encore?

NICOLE, tombant à force de rire.

Tenez, Monsieur, battez-moi plutôt, et me laissez rire tout mon saoûl; cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

J'enrage.

NICOLE.

De grâce, Monsieur, je vous prie de me laisser rire. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Si je te prends...

NICOLE.

Monsieur, eur, je crèverai, ai, si je ne ris. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Mais a-t-on jamais vu une pendarde comme celle-là, qui me vient rire insolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres?

Digitized by Microsoft®

NICOLE.

Que voulez-vous que je fasse, Monsieur?

M. JOURDAIN.

Que tu songes, coquine, à préparer ma maison pour la compagnie qui doit venir tantôt.

NICOLE, se relevant.

Ah! par ma foi, je n'ai plus envie de rire; et toutes vos compagnies font tant de désordres céans, que ce mot est assez pour me mettre en mauvaise humeur.

M. JOURDAIN.

Ne dois-je point pour toi fermer ma porte à tout le monde?

NICOLE.

Vous devriez au moins la fermer à certaines gens.

SCÈNE III

MADAME JOURDAIN, M. JOURDAIN, NICOLE, DEUX LAQUAIS.

MADAME JOURDAIN.

Ah, ah! voici une nouvelle histoire. Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage-là? Vous moquez-vous du monde, de vous être fait enharnacher de la sorte? et avez-vous envie qu'on se raille partout de vous!

M. JOURDAIN.

Il n'y a que des sots et des sottes, ma femme, qui se railleront de moi.

MADAME JOURDAIN.

Vraiment, on n'a pas attendu jusqu'à cette heure; et il y a longtemps que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

M. JOURDAIN.

Qui est donc ce monde-là, s'il vous plaît?

Digitized by Microsoft ®

MADAME JOURDAIN.

Tout ce monde-là est un monde qui a raison et qui est plus sage que vous. Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sais plus ce que c'est que notre maison. On diroit qu'il est céans carême-prenant tous les jours, et dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de violons et de chanteurs dont tout le voisinage se trouve incommodé.

NICOLE.

Madame parle bien. Je ne saurois plus voir mon ménage propre avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la ville pour l'apporter ici; et la pauvre Françoise est presque sur les dents à frotter les planchers que vos biaux maîtres viennent crotter régulièrement tous les jours.

M. JOURDAIN.

Ouais! notre servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé pour une paysanne.

MADAME JOURDAIN.

Nicole a raison, et son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrois bien savoir ce que vous pensez faire d'un maître à danser à l'âge que vous avez.

NICOLE.

Et d'un grand maître tireur d'armes qui vient, avec ses battements de pied, ébranler toute la maison et nous déraciner tous les carriaux de notre salle.

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, ma servante et ma femme.

MADAME JOURDAIN.

Est-ce que vous voulez apprendre à danser, pour quand vous n'aurez plus de jambes?

NICOLE.

Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un?

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, vous dis-je, vous êtes des ignorantes l'une et l'autre, et vous ne savez pas les prérogatives de tout cela.

Digitized by Microsoft®

MADAME JOURDAIN.

Vous devriez bien plutôt songer à marier votre fille, qui est en âge d'être pourvue.

M. JOURDAIN.

Je songerai à marier ma fille, quand il se présentera un parti pour elle! mais je veux songer aussi à apprendre les belles choses.

NICOLE.

J'ai encore ouï dire, Madame, qu'il a pris aujourd'hui, pour renfort de potage, un maître de philosophie.

M. JOURDAIN.

Fort bien. Je veux avoir de l'esprit et savoir raisonner des choses parmi les honnêtes gens.

MADAME JOURDAIN.

N'irez-vous point l'un de ces jours au collège vous faire donner le fouet, à votre âge?

M. JOURDAIN.

Pourquoi non? Plût à Dieu l'avoir tout à l'heure, le fouet, devant tout le monde, et savoir ce qu'on apprend au collège!

NICOLE.

Oui, ma foi, cela vous rendroit la jambe bien mieux faite.

M. JOURDAIN.

Sans doute.

MADAME JOURDAIN.

Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre maison.

M. JOURDAIN.

Assurément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes, et j'ai honte de votre ignorance. Par exemple (*A madame Jourdain*), savez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure?

MADAME JOURDAIN.

Oui, je sais que ce que je dis est fort bien dit, et que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

M. JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici?

Digitized by Microsoft®

MADAME JOURDAIN.

Ce sont des paroles bien sensées, et votre conduite ne l'est guère.

M. JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande ce que je parle avec vous, ce que je dis à cette heure, qu'est-ce que c'est?

MADAME JOURDAIN.

Des chansons.

M. JOURDAIN.

Hé non! ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure?

MADAME JOURDAIN.

Eh bien?

M. JOURDAIN.

Comment est-ce que cela s'appelle?

MADAME JOURDAIN.

Cela s'appelle comme on veut l'appeler.

M. JOURDAIN.

C'est de la prose, ignorante.

MADAME JOURDAIN.

De la prose.

M. JOURDAIN.

Oui, de la prose. Tout ce qui est prose n'est point vers, et tout ce qui n'est point vers est prose. Hé, voilà ce que c'est que d'étudier! (*A Nicole.*) Et toi, sais-tu bien comme il faut faire pour dire un U?

NICOLE.

Comment?

M. JOURDAIN.

Oui, qu'est-ce que tu fais quand tu dis U?

NICOLE.

Quoi?

M. JOURDAIN.

Dis un peu U, pour voir.

Digitized by Microsoft®

NICOLE.

Eh bien, U.

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce que tu fais?

NICOLE.

Je dis U.

M. JOURDAIN.

Oui; mais, quand tu dis U, qu'est-ce que tu fais?

NICOLE.

Je fais ce que vous me dites.

M. JOURDAIN.

Oh! l'étrange chose que d'avoir affaire à des bêtes! Tu allonges les lèvres en dehors et approches la mâchoire d'en haut de celle d'en bas. U, vois-tu? je fais la moue, U.

NICOLE.

Oui, cela est biau!

MADAME JOURDAIN.

Voilà qui est admirable.

M. JOURDAIN.

C'est bien autre chose, si vous aviez vu O, et DA, DA, et FA, FA.

MADAME JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est donc que tout ce galimatias-là?

NICOLE.

De quoi est-ce que tout cela guérit?

M. JOURDAIN.

J'enrage quand je vois des femmes ignorantes.

MADAME JOURDAIN.

Allez. Vous devriez envoyer promener tous ces gens-là avec leurs fariboles.

NICOLE.

Et surtout ce grand escogriffe de maître d'armes, qui remplit de poudre tout mon ménage.

M. JOURDAIN.

Ouais! ce maître d'armes vous tient fort au cœur! Je te

Digitized by Microsoft®

veux faire voir ton impertinence tout à l'heure. (*Il fait apporter les fleurets et en donne un à Nicole.*) Tiens; raison démonstrative : la ligne du corps. Quand on pousse en quarte, on n'a qu'à faire cela; et, quand on pousse en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué; et cela n'est-il pas beau d'être assuré de son fait, quand on se bat contre quelqu'un? Là, pousse-moi un peu, pour voir.

NICOLE.

Eh bien, quoi? (*Nicole lui pousse plusieurs coups.*)

M. JOURDAIN.

Tout beau! Holà! Oh! doucement. Diantre soit la coquine!

NICOLE.

Vous me dites de pousser.

M. JOURDAIN.

Oui; mais tu me pousses en tierce avant de me pousser en quarte, et tu n'as pas la patience que je pare.

MADAME JOURDAIN.

Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies; et cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la noblesse.

M. JOURDAIN.

Lorsque je hante la noblesse, je fais paroître mon jugement; et cela est plus beau que de hanter votre bourgeoisie.

MADAME JOURDAIN.

Çamon, vraiment il y a fort à gagner à fréquenter vos nobles! et vous avez bien opéré avec ce beau monsieur le comte, dont vous vous êtes embéguiné.

M. JOURDAIN.

Paix! Songez à ce que vous dites. Savez-vous bien, ma femme, que vous ne savez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui? C'est une personne d'importance plus que vous ne pensez, un seigneur que l'on considère à la cour, et qui parle au roi tout comme je vous parle. N'est-ce pas une chose qui m'est tout à fait honorable, que l'on voie venir chez moi si souvent une personne de cette qualité, qui m'appelle son

Digitized by Microsoft®

cher ami et me traite comme si j'étois son égal? Il a pour moi des bontés qu'on ne devineroit jamais; et, devant tout le monde, il me fait des caresses dont je suis moi-même confus.

MADAME JOURDAIN.

Oui, il a des bontés pour vous et vous fait des caresses; mais il vous emprunte votre argent.

M. JOURDAIN.

Eh bien! ne m'est-ce pas de l'honneur de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là; et puis-je faire moins pour un seigneur qui m'appelle son cher ami?

MADAME JOURDAIN.

Et ce seigneur, que fait-il pour vous?

M. JOURDAIN.

Des choses dont on seroit étonné, si on les savoit.

MADAME JOURDAIN.

Et quoi?

M. JOURDAIN.

Baste! je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que si je lui ai prêté de l'argent il me le rendra bien, et avant qu'il soit peu.

MADAME JOURDAIN.

Oui, attendez-vous à cela.

M. JOURDAIN.

Assurément. Ne me l'a-t-il pas dit?

MADAME JOURDAIN.

Oui, oui; il ne manquera pas d'y faillir.

M. JOURDAIN.

Il m'a juré sa foi de gentilhomme.

MADAME JOURDAIN.

Chansons!

M. JOURDAIN.

Ouais! vous êtes bien obstinée, ma femme. Je vous dis qu'il me tiendra sa parole, j'en suis sûr.

MADAME JOURDAIN.

Et moi je suis sûre que non, et que toutes les caresses qu'il vous fait ne sont que pour vous enjôler.

Digitized by Microsoft®

M. JOURDAIN.

Taisez-vous; le voici.

MADAME JOURDAIN.

Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt, et il me semble que j'ai dîné quand je le vois.

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, vous dis-je.

SCÈNE IV

DORANTE, M. JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE.

Mon cher ami Monsieur Jourdain, comment vous portez-vous?

M. JOURDAIN.

Fort bien, Monsieur, pour vous rendre mes petits services.

DORANTE.

Et Madame Jourdain, que voilà, comment se porte-t-elle?

MADAME JOURDAIN.

Madame Jourdain se porte comme elle peut.

DORANTE.

Comment! Monsieur Jourdain, vous voilà le plus propre du monde.

M. JOURDAIN.

Vous voyez.

DORANTE.

Vous avez tout à fait bon air avec cet habit; nous n'avons point de jeunes gens à la cour qui soient mieux faits que vous.

Digitized by Microsoft®

M. JOURDAIN.

Hai, hai!

MADAME JOURDAIN, à part.

Il le gratte par où il se démange.

DORANTE.

Tournez-vous. Cela est tout à fait galant.

MADAME JOURDAIN, à part.

Oui, aussi sot par derrière que par devant.

DORANTE.

Ma foi, Monsieur Jourdain, j'avois une impatience étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, et je parlois de vous encore ce matin dans la chambre du roi.

M. JOURDAIN.

Vous me faites beaucoup d'honneur, Monsieur (*à M^me^ Jourdain.*) Dans la chambre du roi!

DORANTE.

Allons, mettez.

M. JOURDAIN.

Monsieur, je sais le respect que je vous dois.

DORANTE.

Mon Dieu! mettez. Point de cérémonie entre nous, je vous prie.

M. JOURDAIN.

Monsieur...

DORANTE.

Mettez, vous dis-je, Monsieur Jourdain; vous êtes mon ami.

M. JOURDAIN.

Monsieur, je suis votre serviteur.

DORANTE.

Je ne me couvrirai point si vous ne vous couvrez.

M. JOURDAIN, se couvrant.

J'aime mieux être incivil qu'importun.

DORANTE.

Je suis votre débiteur, comme vous le savez.

Digitized by Microsoft®

DELAUNAY

RÔLE DE CLÉONTE.

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft ®

MADAME JOURDAIN, à part.

Oui, nous ne le savons que trop.

DORANTE.

Vous m'avez généreusement prêté de l'argent en plusieurs occasions; et vous m'avez obligé de la meilleure grâce du monde, assurément.

M. JOURDAIN.

Monsieur, vous vous moquez.

DORANTE.

Mais je sais rendre ce qu'on me prête et reconnaître les plaisirs qu'on me fait.

M. JOURDAIN.

Je n'en doute point, Monsieur.

DORANTE.

Je veux sortir d'affaire avec vous; et je viens ici pour faire nos comptes ensemble.

M. JOURDAIN, bas à Mme Jourdain.

Eh bien! vous voyez votre impertinence, ma femme.

DORANTE.

Je suis homme qui aime à m'acquitter le plus tôt que je puis.

M. JOURDAIN, bas à Mme Jourdain.

Je vous le disois bien.

DORANTE.

Voyons un peu ce que je vous dois.

M. JOURDAIN, bas à Mme Jourdain.

Vous voilà avec vos soupçons ridicules!

DORANTE.

Vous souvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté?

M. JOURDAIN.

Je crois que oui. J'en ai fait un petit mémoire. Le voici. Donné à vous, une fois, deux cents louis.

DORANTE.

Cela est vrai.

Digitized by Microsoft®

M. JOURDAIN.

Une autre fois, six-vingts.

DORANTE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Une autre fois, cent quarante.

DORANTE.

Vous avez raison.

M. JOURDAIN.

Ces trois articles font quatre cent soixante louis, qui valent cinq mille soixante livres.

DORANTE.

Ce compte est fort bon. Cinq mille soixante livres.

M. JOURDAIN.

Mille huit cent trente-deux livres à votre plumassier.

DORANTE.

Justement.

M. JOURDAIN.

Deux mille sept cent quatre-vingts livres à votre tailleur.

DORANTE.

Il est vrai.

M. JOURDAIN.

Quatre mille trois cent septante-neuf livres douze sols huit deniers à votre marchand.

DORANTE.

Fort bien. Douze sols huit deniers. Le compte est juste.

M. JOURDAIN.

Et mille sept cent quarante-huit livres sept sols quatre deniers à votre sellier.

DORANTE.

Tout cela est véritable. Qu'est-ce que cela fait?

M. JOURDAIN.

Somme totale, quinze mille huit cents livres.

DORANTE.

Somme totale est juste : quinze mille huit cents livres.

Digitized by Microsoft®

Mettez encore deux cents pistoles que vous m'allez donner; cela fera justement dix-huit mille francs que je vous payerai au premier jour.

MADAME JOURDAIN, bas à M. Jourdain.

Eh bien, ne l'avois-je pas bien deviné?

M. JOURDAIN, bas à Mme Jourdain.

Paix!

DORANTE.

Cela vous incommodera-t-il de me donner ce que je vous dis?

M. JOURDAIN.

Hé, non!

MADAME JOURDAIN, bas à M. Jourdain.

Cet homme-là fait de vous une vache à lait.

M. JOURDAIN, bas à Mme Jourdain.

Taisez-vous.

DORANTE.

Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.

M. JOURDAIN.

Non, Monsieur.

MADAME JOURDAIN, bas à M. Jourdain.

Il ne sera pas content qu'il ne vous ait ruiné.

M. JOURDAIN, bas à Mme Jourdain.

Taisez-vous, vous dis-je.

DORANTE.

Vous n'avez qu'à me dire que cela vous embarrasse.

M. JOURDAIN.

Point, Monsieur.

MADAME JOURDAIN, bas à M. Jourdain.

C'est un vrai enjôleux.

M. JOURDAIN, bas à Mme Jourdain.

Taisez-vous donc.

MADAME JOURDAIN, bas à M. Jourdain.

Il vous sucera jusqu'au dernier sou.

M. JOURDAIN, bas à Mme Jourdain.

Vous tairez-vous?

Digitized by Microsoft®

DORANTE.

J'ai force gens qui m'en prêteroient avec joie; mais, comme vous êtes mon meilleur ami, j'ai cru que je vous ferois tort si j'en demandois à quelque autre.

M. JOURDAIN.

C'est trop d'honneur, Monsieur, que vous me faites. Je vais quérir votre affaire.

MADAME JOURDAIN, bas à M. Jourdain.

Quoi! vous allez encore lui donner cela?

M. JOURDAIN, bas à Mme Jourdain.

Que faire? Voulez-vous que je refuse un homme de cette condition-là, qui a parlé de moi ce matin dans la chambre du roi?

MADAME JOURDAIN, bas à M. Jourdain.

Allez, vous êtes une vraie dupe.

SCÈNE V

DORANTE, MADAME JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE.

Vous me semblez toute mélancolique. Qu'avez-vous, Madame Jourdain?

MADAME JOURDAIN.

J'ai la tête plus grosse que le poing, et si elle n'est pas enflée...

DORANTE.

Mademoiselle votre fille, où est-elle, que je ne la vois point?

MADAME JOURDAIN.

Mademoiselle ma fille est bien où elle est.

DORANTE.

Comment se porte-t-elle?

Digitized by Microsoft®

MADAME JOURDAIN.

Elle se porte sur ses deux jambes.

DORANTE.

Ne voulez-vous point, un de ces jours, venir voir avec elle le ballet et la comédie que l'on fait chez le roi !

MADAME JOURDAIN.

Oui, vraiment, nous avons fort envie de rire; fort envie de rire nous avons !

DORANTE.

Je pense, Madame Jourdain, que vous avez eu bien des amants dans votre jeune âge, belle et d'agréable humeur comme vous étiez.

MADAME JOURDAIN.

Tredame, Monsieur ! est-ce que madame Jourdain est décrépite? et la tête lui grouille-t-elle déjà?

DORANTE.

Ah, ma foi, Madame Jourdain, je vous demande pardon; je ne songeois pas que vous êtes jeune; et je rêve le plus souvent. Je vous prie d'excuser mon impertinence.

SCÈNE VI

M. JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, DORANTE, NICOLE.

M. JOURDAIN, à Dorante.

Voilà deux cents louis bien comptés.

DORANTE.

Je vous assure, Monsieur Jourdain, que je suis tout à vous et que je brûle de vous rendre un service à la cour.

M. JOURDAIN.

Je vous suis trop obligé.

Digitized by Microsoft®

DORANTE.

Si Madame Jourdain veut voir le divertissement royal, je lui ferai donner les meilleures places de la salle.

MADAME JOURDAIN.

Madame Jourdain vous baise les mains.

DORANTE, bas à M. Jourdain.

Notre belle marquise, comme je vous ai mandé par mon billet, viendra tantôt ici pour le ballet et le repas; et je l'ai fait consentir enfin au cadeau que vous lui voulez donner.

M. JOURDAIN.

Tirons-nous un peu plus loin, pour cause.

DORANTE.

Il y a huit jours que je ne vous ai vu, et je ne vous ai point mandé de nouvelles du diamant que vous me mîtes entre les mains pour lui en faire présent de votre part; mais c'est que j'ai eu toutes les peines du monde à vaincre son scrupule; et ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle s'est résolue à l'accepter.

M. JOURDAIN.

Comment l'a-t-elle trouvé?

DORANTE.

Merveilleux! et je me trompe fort ou la beauté de ce diamant fera pour vous sur son esprit un effet admirable.

M. JOURDAIN.

Plût au ciel!

MADAME JOURDAIN, à Nicole.

Quand il est une fois avec lui, il ne peut le quitter.

DORANTE.

Je lui ai fait valoir comme il faut la richesse de ce présent et la grandeur de votre amour.

M. JOURDAIN.

Ce sont, Monsieur, des bontés qui m'accablent; et je suis dans une confusion la plus grande du monde, de voir une personne de votre qualité s'abaisser pour moi à ce que vous faites.

Digitized by Microsoft®

DORANTE.

Vous moquez-vous? est-ce qu'entre amis on s'arrête à ces sortes de scrupules? et ne feriez-vous pas pour moi la même chose, si l'occasion s'en offrait?

M. JOURDAIN.

Oh! assurément, et de très grand cœur.

MADAME JOURDAIN, bas à Nicole.

Que sa présence me pèse sur les épaules!

DORANTE.

Pour moi, je ne regarde rien quand il faut servir un ami; et lorsque vous me fîtes confidence de l'ardeur que vous aviez prise pour cette marquise agréable chez qui j'avois commerce, vous vîtes que d'abord je m'offris de moi-même à servir votre amour.

M. JOURDAIN.

Il est vrai. Ce sont des bontés qui me confondent.

MADAME JOURDAIN, à Nicole.

Est-ce qu'il ne s'en ira point?

NICOLE.

Ils se trouvent bien ensemble.

DORANTE.

Vous avez pris le bon biais pour toucher son cœur. Les femmes aiment surtout les dépenses qu'on fait pour elles; et vos fréquentes sérénades, et vos bouquets continuels, ce superbe feu d'artifice qu'elle trouva sur l'eau, le diamant qu'elle a reçu de votre part, et le cadeau que vous lui préparez, tout cela lui parle bien mieux en faveur de votre amour que toutes les paroles que vous auriez pu lui dire vous-même.

M. JOURDAIN.

Il n'y a point de dépense que je ne fisse, si par là je pouvois trouver le chemin de son cœur. Une femme de qualité a pour moi des charmes ravissants; et c'est un honneur que j'achèterois au prix de toutes choses.

Digitized by Microsoft®

MADAME JOURDAIN, bas à Nicole.

Que peuvent-ils tant dire ensemble? Va-t'en un peu doucement prêter l'oreille.

DORANTE.

Ce sera tantôt que vous jouirez à votre aise du plaisir de sa vue; et vos yeux auront tout le temps de se satisfaire.

M. JOURDAIN.

Pour être en pleine liberté, j'ai fait en sorte que ma femme ira dîner chez ma sœur, où elle passera toute l'après-dînée.

DORANTE.

Vous avez fait prudemment, et votre femme auroit pu nous embarrasser. J'ai donné pour vous l'ordre qu'il faut au cuisinier, et à toutes les choses qui sont nécessaires pour le ballet. Il est de mon invention; et pourvu que l'exécution puisse répondre à l'idée, je suis sûr qu'il sera trouvé...

M. JOURDAIN s'aperçoit que Nicole écoute et lui donne un soufflet.

Ouais. Vous êtes bien impertinente! (*A Dorante.*) Sortons, s'il vous plaît.

SCÈNE VII

MADAME JOURDAIN, NICOLE.

NICOLE.

Ma foi, Madame, la curiosité m'a coûté quelque chose; mais je crois qu'il y a quelque anguille sous roche, et ils parlent de quelque affaire où ils ne veulent pas que vous soyez.

MADAME JOURDAIN.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, Nicole, que j'ai conçu des soupçons de mon mari. Je suis la plus trompée du monde, ou il y a quelque amour en campagne, et je travaille à découvrir ce que ce peut être. Mais songeons à ma fille. Tu sais l'amour

Digitized by Microsoft®

que Cléonte a pour elle : c'est un homme qui me revient, et je veux aider sa recherche, et lui donner Lucile, si je puis.

NICOLE.

En vérité, Madame, je suis la plus ravie du monde de vous voir dans ces sentiments; car si le maître vous revient, le valet ne me revient pas moins, et je souhaiterois que notre mariage se pût faire à l'ombre du leur.

MADAME JOURDAIN.

Va-t'en lui parler de ma part et lui dire que tout à l'heure il me vienne trouver, pour faire ensemble à mon mari la demande de ma fille.

NICOLE.

J'y cours, Madame, avec joie, et je ne pouvois recevoir une commission plus agréable. (*Seule.*) Je vais, je pense, bien réjouir les gens.

SCÈNE VIII

CLÉONTE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE, à Cléonte.

Ah! vous voilà tout à propos. Je suis une ambassadrice de joie, et je viens...

CLÉONTE.

Retire-toi, perfide! et ne me viens pas amuser avec tes traîtresses paroles.

NICOLE.

Est-ce ainsi que vous recevez...

CLÉONTE.

Retire-toi, te dis-je, et va-t'en de ce pas dire à ton infidèle maîtresse qu'elle n'abusera de sa vie le trop simple Cléonte.

NICOLE.

Quel vertigo est-ce donc là? Mon pauvre Covielle, dis-moi un peu ce que cela veut dire.

Digitized by Microsoft®

COVIELLE.

Ton pauvre Covielle, petite scélérate! Allons vite, ôte-toi de mes yeux, vilaine, et me laisse en repos.

NICOLE.

Quoi! tu me viens aussi...

COVIELLE.

Ote-toi de mes yeux, te dis-je, et ne me parle de ta vie.

NICOLE, à part.

Ouais! quelle mouche les a piqués tous deux? Allons de cette belle histoire informer ma maîtresse.

SCÈNE IX

CLÉONTE, COVIELLE.

CLÉONTE.

Quoi! traiter un amant de la sorte, et un amant le plus fidèle et le plus passionné de tous les amants!

COVIELLE.

C'est une chose épouvantable que ce qu'on nous fait à tous deux.

CLÉONTE.

Je fais voir pour une personne toute l'ardeur et toute la tendresse qu'on peut imaginer; je n'aime rien au monde qu'elle, et je n'ai qu'elle dans l'esprit; elle fait tous mes soins, tous mes désirs, toute ma joie; je ne parle que d'elle, je ne pense qu'à elle, je ne fais des songes que d'elle, je ne respire que par elle, mon cœur vit tout en elle, et voilà de tant d'amitié la digne récompense! Je suis deux jours sans la voir qui sont pour moi deux siècles effroyables; je la rencontre par hasard : mon cœur à cette vue se sent tout transporté, ma joie éclate sur mon visage, je vole avec ravissement vers elle; et l'infidèle détourne de moi ses regards et passe brusquement, comme si de sa vie elle ne m'avoit vu!

Digitized by Microsoft®

COVIELLE.

Je dis les mêmes choses que vous.

CLÉONTE.

Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile?

COVIELLE.

Et à celle, Monsieur, de la pendarde de Nicole?

CLÉONTE.

Après tant de sacrifices ardents, de soupirs et de vœux que j'ai faits à ses charmes!

COVIELLE.

Après tant d'assidus hommages, de soins et de services que je lui ai rendus dans sa cuisine!

CLÉONTE.

Tant de larmes que j'ai versées à ses genoux!

COVIELLE.

Tant de seaux d'eau que j'ai tirés au puits pour elle!

CLÉONTE.

Tant d'ardeur que j'ai fait paroître à la chérir plus que moi-même!

COVIELLE.

Tant de chaleur que j'ai soufferte à tourner la broche à sa place!

CLÉONTE.

Elle me fuit avec mépris!

COVIELLE.

Elle me tourne le dos avec effronterie!

CLÉONTE.

C'est une perfidie digne des plus grands châtiments.

COVIELLE.

C'est une trahison à mériter mille soufflets.

CLÉONTE.

Ne t'avise point, je te prie, de me jamais parler pour elle.

COVIELLE.

Moi, Monsieur? Dieu m'en garde!

Digitized by Microsoft®

CLÉONTE.

Ne viens point m'excuser l'action de cette infidèle.

COVIELLE.

N'ayez pas peur.

CLÉONTE.

Non, vois-tu, tous tes discours pour la défendre ne serviront de rien.

COVIELLE.

Qui songe à cela?

CLÉONTE.

Je veux contre elle conserver mon ressentiment, et rompre ensemble tout commerce.

COVIELLE.

J'y consens.

CLÉONTE.

Ce monsieur le Comte qui va chez elle lui donne peut-être dans la vue; et son esprit, je le vois bien, se laisse éblouir à la qualité. Mais il me faut, pour mon honneur, prévenir l'éclat de son inconstance. Je veux faire autant de pas qu'elle au changement où je la vois courir et ne lui laisser pas toute la gloire de me quitter.

COVIELLE.

C'est fort bien dit; et j'entre pour mon compte dans tous vos sentiments.

CLÉONTE.

Donne la main à mon dépit; et soutiens ma résolution contre tous les restes d'amour qui me pourroient parler pour elle. Dis-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras; fais-moi de sa personne une peinture qui me la rende méprisable; et marque-moi bien, pour m'en dégoûter, tous les défauts que tu peux voir en elle.

COVIELLE.

Elle, Monsieur? voilà une belle mijaurée, une pimpesouée bien bâtie, pour vous donner tant d'amour! Je ne lui vois rien que de très médiocre; et vous trouverez cent personnes qui

Digitized by Microsoft®

seront plus dignes de vous. Premièrement, elle a les yeux petits.

CLÉONTE.

Cela est vrai, elle a les yeux petits; mais elle les a pleins de feu, les plus brillants, les plus perçants du monde, les plus touchants qu'on puisse voir.

COVIELLE.

Elle a la bouche grande.

CLÉONTE.

Oui; mais on y voit des grâces qu'on ne voit point aux autres bouches; et cette bouche, en la voyant, inspire des désirs : elle est la plus attrayante, la plus amoureuse du monde.

COVIELLE.

Pour sa taille, elle n'est pas grande.

CLÉONTE.

Non, mais elle est aisée et bien prise.

COVIELLE.

Elle affecte une nonchalance dans son parler et dans ses actions...

CLÉONTE.

Il est vrai; mais elle a grâce à tout cela; et ses manières sont engageantes, ont je ne sais quel charme à s'insinuer dans les cœurs.

COVIELLE.

Pour de l'esprit...

CLÉONTE.

Ah! elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat.

COVIELLE.

Sa conversation...

CLÉONTE.

Sa conversation est charmante.

COVIELLE.

Elle est toujours sérieuse.

CLÉONTE.

Veux-tu de ces enjouements épanouis, de ces joies toujours

Digitized by Microsoft®

ouvertes? Et vois-tu rien de plus impertinent que des femmes qui rient à tout propos?

COVIELLE.

Mais enfin elle est capricieuse autant que personne du monde.

CLÉONTE.

Oui, elle est capricieuse, j'en demeure d'accord; mais tout sied bien aux belles; on souffre tout des belles.

COVIELLE.

Puisque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours.

CLÉONTE.

Moi! j'aimerois mieux mourir, et je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

COVIELLE.

Le moyen, si vous la trouvez si parfaite?

CLÉONTE.

C'est en quoi ma vengeance sera plus éclatante, en quoi je veux faire mieux voir la force de mon cœur à la haïr, à la quitter, toute belle, toute pleine d'attraits, tout aimable que je la trouve. La voici.

SCÈNE X

LUCILE, CLÉONTE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE, à Lucile.

Pour moi, j'en ai été toute scandalisée.

LUCILE.

Ce ne peut être, Nicole, que ce que je te dis. Mais le voilà.

CLÉONTE, à Covielle.

Je ne veux pas seulement lui parler.

COVIELLE.

Je veux vous imiter.

Digitized by Microsoft ®

LUCILE.

Qu'est-ce donc, Cléonte? Qu'avez-vous?

NICOLE.

Qu'as-tu donc, Covielle?

LUCILE.

Quel chagrin vous possède?

NICOLE.

Quelle mauvaise humeur te tient?

LUCILE.

Êtes-vous muet, Cléonte?

NICOLE.

As-tu perdu la parole, Covielle?

CLÉONTE.

Que voilà qui est scélérat!

COVIELLE.

Que cela est Judas!

LUCILE.

Je vois bien que la rencontre de tantôt a troublé votre esprit.

CLÉONTE, à Covielle.

Ah, ah! on voit ce qu'on a fait.

NICOLE.

Notre accueil de ce matin t'a fait prendre la chèvre.

COVIELLE, à Cléonte.

On a deviné l'enclouure.

LUCILE.

N'est-il pas vrai, Cléonte, que c'est là le sujet de votre dépit?

CLÉONTE.

Oui, perfide, ce l'est, puisqu'il faut parler; et j'ai à vous dire que vous ne triompherez pas, comme vous le pensez, de votre infidélité; que je veux être le premier à rompre avec vous, et que vous n'aurez pas l'avantage de me chasser. J'aurai de la peine, sans doute, à vaincre l'amour que j'ai pour vous; cela me causera des chagrins; je souffrirai un temps : mais j'en viendrai à bout, et je me percerai plutôt le cœur que d'avoir la faiblesse de retourner à vous.

Digitized by Microsoft®

COVIELLE, à Nicole.

Queussi, queumi.

LUCILE.

Voilà bien du bruit pour rien. Je veux vous dire, Cléonte, le sujet qui m'a fait, ce matin, éviter votre abord.

CLÉONTE, voulant s'en aller pour éviter Lucile.

Non; je ne veux rien écouter.

NICOLE, à Covielle.

Je te veux apprendre la cause qui nous a fait passer si vite.

COVIELLE, voulant aussi s'en aller pour éviter Nicole.

Je ne veux rien entendre.

LUCILE, suivant Cléonte.

Sachez que ce matin...

CLÉONTE, marchant toujours sans regarder Lucile.

Non, vous dis-je.

NICOLE, suivant Covielle.

Apprends que...

COVIELLE, marchant aussi sans regarder Nicole.

Non, traîtresse.

LUCILE.

Écoutez.

CLÉONTE.

Point d'affaire.

NICOLE.

Laisse-moi dire.

COVIELLE.

Je suis sourd.

LUCILE.

Cléonte!

CLÉONTE.

Non.

NICOLE.

Covielle!

COVIELLE.

Point.

Digitized by Microsoft ®

LUCILE.

Arrêtez.

CLÉONTE.

Chansons!

NICOLE.

Entends-moi.

COVIELLE.

Bagatelle!

LUCILE.

Un moment.

CLÉONTE.

Point du tout.

NICOLE.

Un peu de patience.

COVIELLE.

Tarare.

LUCILE.

Deux paroles.

CLÉONTE.

Non; c'en est fait.

NICOLE.

Un mot.

COVIELLE.

Plus de commerce.

LUCILE, s'arrêtant.

Eh bien, puisque vous ne voulez pas m'écouter, demeurez dans votre pensée, et faites ce qu'il vous plaira.

NICOLE, s'arrêtant aussi.

Puisque tu fais comme cela, prends-le tout comme tu voudras.

CLÉONTE, se retournant vers Lucile.

Sachons donc le sujet d'un si bel accueil.

LUCILE, s'en allant à son tour pour éviter Cléonte.

Il ne me plaît plus de le dire.

COVIELLE, se retournant vers Nicole.

Apprends-nous un peu cette histoire.

Digitized by Microsoft®

NICOLE, s'en allant aussi pour éviter Covielle.

Je ne veux plus, moi, te l'apprendre.

CLÉONTE, suivant Lucile.

Dites-moi.

LUCILE, marchant toujours sans regarder Cléonte.

Non; je ne veux rien dire.

COVIELLE, suivant Nicole.

Conte-moi...

NICOLE, marchant aussi sans regarder Covielle.

Non; je ne conte rien

CLÉONTE.

De grâce!

LUCILE.

Non, vous dis-je.

COVIELLE.

Par charité!

NICOLE.

Point d'affaire.

CLÉONTE.

Je vous en prie.

LUCILE.

Laissez-moi.

COVIELLE.

Je t'en conjure.

NICOLE.

Ote-toi de là.

CLÉONTE.

Lucile!

LUCILE.

Non!

COVIELLE.

Nicole!

NICOLE.

Point.

CLÉONTE.

Au nom des dieux!

Digitized by Microsoft®

LUCILE.

Je ne veux pas.

COVIELLE.

Parle-moi.

NICOLE.

Point du tout.

CLÉONTE.

Éclaircissez mes doutes.

LUCILE.

Non; je n'en ferai rien.

COVIELLE.

Guéris-moi l'esprit.

NICOLE.

Non; il ne me plaît pas.

CLÉONTE.

Eh bien, puisque vous vous souciez si peu de me tirer de peine et de vous justifier du traitement indigne que vous avez fait à ma flamme, vous me voyez, ingrate, pour la dernière fois; et je vais loin de vous, mourir de douleur et d'amour.

COVIELLE, à Nicole.

Et moi, je vais suivre ses pas.

LUCILE, à Cléonte, qui veut sortir.

Cléonte!

NICOLE, à Covielle, qui suit son maître.

Covielle!

CLÉONTE, s'arrêtant.

Hé?

COVIELLE, s'arrêtant aussi.

Plaît-il?

LUCILE.

Où allez-vous?

CLÉONTE.

Où je vous ai dit.

COVIELLE.

Nous allons mourir.

Digitized by Microsoft®

LUCILE.

Vous allez mourir, Cléonte?

CLÉONTE.

Oui, cruelle, puisque vous le voulez.

LUCILE.

Moi, je veux que vous mouriez?

CLÉONTE.

Oui, vous le voulez.

LUCILE.

Qui vous le dit?

CLÉONTE, s'approchant de Lucile.

N'est-ce pas le vouloir que de ne vouloir pas éclaircir mes soupçons?

LUCILE.

Est-ce ma faute? Et, si vous aviez voulu m'écouter, ne vous aurois-je pas dit que l'aventure dont vous vous plaignez a été causée ce matin par la présence d'une vieille tante qui veut à toute force que la seule approche d'un homme déshonore une fille, qui perpétuellement nous sermonne sur ce chapitre et nous figure tous les hommes comme des diables qu'il faut fuir?

NICOLE, à Covielle.

Voilà le secret de l'affaire.

CLÉONTE.

Ne me trompez-vous point, Lucile?

COVIELLE, à Nicole.

Ne m'en donnes-tu point à garder?

LUCILE, à Cléonte.

Il n'est rien de plus vrai.

NICOLE, à Covielle.

C'est la chose comme elle est.

COVIELLE, à Cléonte.

Nous rendrons-nous à cela?

CLÉONTE.

Ah! Lucile, qu'avec un mot de votre bouche vous savez

Digitized by Microsoft®

apaiser de choses dans mon cœur! et que facilement on se laisse persuader aux personnes qu'on aime!

COVIELLE.

Qu'on est aisément amadoué par ces diantres d'animaux-là!

SCÈNE XI

MADAME JOURDAIN, CLÉONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

MADAME JOURDAIN.

Je suis bien aise de vous voir, Cléonte, et vous voilà tout à propos. Mon mari vient; prenez vite votre temps pour lui demander Lucile en mariage.

CLÉONTE.

Ah, Madame, que cette parole m'est douce; et qu'elle flatte mes désirs! Pouvois-je recevoir un ordre plus charmant, une faveur plus précieuse?

SCÈNE XII

CLÉONTE, M. JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

CLÉONTE.

Monsieur, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a longtemps. Elle me touche assez pour m'en charger moi-même; et, sans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

Digitized by Microsoft®

M. JOURDAIN.

Avant de vous rendre réponse, Monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes gentilhomme.

CLÉONTE.

Monsieur, la plupart des gens sur cette question n'hésitent pas beaucoup : on tranche le mot aisément. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre; et l'usage, aujourd'hui, semble en autoriser le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les sentiments sur cette matière un peu plus délicats. Je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme, et qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le ciel nous a fait naître, à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis né de parents, sans doute, qui ont tenu des charges honorables : je me suis acquis dans les armes l'honneur de six ans de service, et je me trouve assez de bien pour tenir dans le monde un rang assez passable; mais, avec tout cela, je ne veux pas me donner un nom où d'autres, en ma place, croiroient pouvoir prétendre; et je vous dirai franchement que je ne suis point gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Touchez là, Monsieur. Ma fille n'est pas pour vous.

CLÉONTE.

Comment?

M. JOURDAIN.

Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez point ma fille.

MADAME JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire avec votre gentilhomme? Est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de saint Louis?

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, ma femme; je vous vois venir.

MADAME JOURDAIN.

Descendons-nous tous deux que de bonne bourgeoisie?

M. JOURDAIN.

Voilà pas le coup de langue?

Digitized by Microsoft®

TRUFFIER

RÔLE DU MAÎTRE A DANSER.

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft ®

MADAME JOURDAIN.

Et votre père n'étoit-il pas marchand, aussi bien que le mien?

M. JOURDAIN.

Peste soit de la femme! elle n'y a jamais manqué. Si votre père a été marchand, tant pis pour lui; mais, pour le mien, ce sont des malavisés qui disent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme.

MADAME JOURDAIN.

Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre, et il vaut mieux pour elle un honnête homme riche et bien fait qu'un gentilhomme gueux et mal bâti.

NICOLE.

Cela est vrai. Nous avons le fils du gentilhomme de notre village, qui est le plus grand malitorne et le plus sot dadais que j'aie jamais vu.

M. JOURDAIN, à Nicole.

Taisez-vous, impertinente; vous vous fourrez toujours dans la conversation. J'ai du bien assez pour ma fille, je n'ai besoin que d'honneur, et je la veux faire marquise.

MADAME JOURDAIN.

Marquise?

M. JOURDAIN.

Oui, marquise.

MADAME JOURDAIN.

Hélas! Dieu m'en garde!

M. JOURDAIN.

C'est une chose que j'ai résolue.

MADAME JOURDAIN.

C'est une chose, moi, où je ne consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvénients. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parents, et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeler leur grand'maman. S'il falloit qu'elle me vînt visiter en équipage de grande dame, et qu'elle man-

Digitized by Microsoft®

quât par mégarde à saluer quelqu'un du quartier, on ne manqueroit pas aussitôt de dire cent sottises. « Voyez-vous, diroit-on, cette madame la marquise qui fait tant la glorieuse? c'est la fille de M. Jourdain, qui étoit trop heureuse, étant petite, de jouer à la madame avec nous. Elle n'a pas toujours été si relevée que la voilà, et ses deux grands-pères vendoient du drap auprès de la porte Saint-Innocent. Ils ont amassé du bien à leurs enfants, qu'ils payent maintenant peut-être bien cher en l'autre monde, et l'on ne devient guère si riches à être honnêtes gens. » Je ne veux point tous ces caquets, et je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille et à qui je puisse dire : « Mettez-vous là, mon gendre, et dînez avec moi. »

M. JOURDAIN.

Voilà bien les sentiments d'un petit esprit, de vouloir toujours demeurer dans la bassesse. Ne me répliquez pas davantage : ma fille sera marquise en dépit de tout le monde; et, si vous me mettez en colère, je la ferai duchesse.

SCÈNE XIII

MADAME JOURDAIN, LUCILE, CLÉONTE, NICOLE, COVIELLE.

MADAME JOURDAIN.

Cléonte, ne perdez point courage encore. (*A Lucile.*) Suivez-moi, ma fille, et venez dire résolument à votre père que, si vous ne l'avez, vous ne voulez épouser personne.

Digitized by Microsoft®

SCÈNE XIV

CLÉONTE, COVIELLE.

COVIELLE.

Vous avez fait de belles affaires, avec vos beaux sentiments.

CLÉONTE.

Que veux-tu? j'ai un scrupule là-dessus que l'exemple ne sauroit vaincre.

COVIELLE.

Vous moquez-vous de le prendre sérieusement avec un homme comme cela? Ne voyez-vous pas qu'il est fou? Et vous coûtoit-il quelque chose de vous accommoder à ses chimères?

CLÉONTE.

Tu as raison; mais je ne croyois pas qu'il fallût faire ses preuves de noblesse pour être gendre de Monsieur Jourdain.

COVIELLE, riant.

Ah, ah, ah.

CLÉONTE.

De quoi ris-tu?

COVIELLE.

D'une pensée qui me vient pour jouer notre homme et vous faire obtenir ce que vous souhaitez.

CLÉONTE.

Comment?

COVIELLE.

L'idée est tout à fait plaisante.

CLÉONTE.

Quoi donc?

COVIELLE.

Il s'est fait depuis peu une certaine mascarade qui vient le mieux du monde ici, et que je prétends faire entrer dans

Digitized by Microsoft®

une bourde que je veux faire à notre ridicule. Tout cela sent un peu sa comédie; mais, avec lui, on peut hasarder toute chose, il n'y faut point chercher tant de façons; il est homme à y jouer son rôle à merveille et à donner aisément dans toutes les fariboles qu'on s'avisera de lui dire. J'ai les acteurs, j'ai les habits tout prêts; laissez-moi faire seulement.

CLÉONTE.

Mais apprends-moi...

COVIELLE.

Je vais vous instruire de tout. Retirons-nous; le voilà qui revient.

SCÈNE XV

M. JOURDAIN.

Que diable est-ce là! Ils n'ont rien que les grands seigneurs à me reprocher, et moi, je ne vois rien de si beau que de hanter les grands seigneurs; il n'y a qu'honneur et civilité avec eux, et je voudrois qu'il m'eût coûté deux doigts de la main et être né comte ou marquis.

SCÈNE XVI

M. JOURDAIN, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur, voici monsieur le comte et une dame qu'il mène par la main.

M. JOURDAIN.

Hé mon Dieu! j'ai quelques ordres à donner. Dis-leur que je vais venir ici tout à l'heure.

Digitized by Microsoft®

SCÈNE XVII

DORIMÈNE, DORANTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur dit comme cela qu'il va venir ici tout à l'heure.

DORANTE.

Voilà qui est bien.

SCÈNE XVIII

DORIMÈNE, DORANTE.

DORIMÈNE.

Je ne sais pas, Dorante; je fais encore ici une étrange démarche, de me laisser amener par vous dans une maison où je ne connois personne.

DORANTE.

Quel lieu voulez-vous donc, Madame, que mon amour choisisse pour vous régaler, puisque, pour fuir l'éclat, vous ne voulez ni votre maison ni la mienne?

DORIMÈNE.

Mais vous ne dites pas que je m'engage insensiblement chaque jour à recevoir de trop grands témoignages de votre passion. J'ai beau me défendre des choses, vous fatiguez ma résistance, et vous avez une civile opiniâtreté qui me fait venir doucement à tout ce qu'il vous plaît. Les visites fréquentes ont commencé; les déclarations sont venues ensuite, qui, après elles, ont traîné les sérénades et les cadeaux, que les présents ont suivis. Je me suis opposée à tout cela, mais vous

Digitized by Microsoft®

ne vous rebutez point, et, pied à pied, vous gagnez mes résolutions. Pour moi, je ne puis plus répondre de rien, et je crois qu'à la fin vous me ferez venir au mariage dont je me suis tant éloignée.

DORANTE.

Ma foi, Madame, vous y devriez déjà être. Vous êtes veuve et ne dépendez que de vous. Je suis maître de moi et vous aime plus que ma vie. A quoi tient-il que dès aujourd'hui vous ne fassiez tout mon bonheur?

DORIMÈNE.

Mon Dieu! Dorante, il faut des deux parts bien des qualités pour vivre heureusement ensemble; et les deux plus raisonnables personnes du monde ont souvent peine à composer une union dont ils soient satisfaits.

DORANTE.

Vous vous moquez, Madame, de vous y figurer tant de difficultés; et l'expérience que vous avez faite ne conclut rien pour tous les autres.

DORIMÈNE.

Enfin, j'en reviens toujours là. Les dépenses que je vous vois faire pour moi m'inquiètent par deux raisons : l'une qu'elles m'engagent plus que je ne voudrois; et l'autre, que je suis sûre, sans vous déplaire, que vous ne les faites point que vous ne vous incommodiez, et je ne veux point cela.

DORANTE.

Ah, Madame! ce sont des bagatelles; et ce n'est pas par là...

DORIMÈNE.

Je sais ce que je dis; et, entre autres, le diamant que vous m'avez forcée à prendre est d'un prix...

DORANTE.

Hé, Madame, de grâce, ne faites point tant valoir une chose que mon amour trouve indigne de vous, et souffrez... Voici le maître du logis.

Digitized by Microsoft ®

SCÈNE XIX

M. JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE.

M. JOURDAIN, après avoir fait deux révérences, se trouvant trop près de Dorimène.

Un peu plus loin, Madame.

DORIMÈNE.

Comment?

M. JOURDAIN.

Un pas, s'il vous plaît.

DORIMÈNE.

Quoi donc?

M. JOURDAIN.

Reculez un peu pour la troisième.

DORANTE.

Madame, Monsieur Jourdain sait son monde.

M. JOURDAIN.

Madame, ce m'est une gloire bien grande de me voir assez fortuné pour être si heureux que d'avoir le bonheur que vous ayez eu la bonté de m'accorder la grâce de me faire l'honneur de m'honorer de la faveur de votre présence; et si j'avois aussi le mérite pour mériter un mérite comme le vôtre, et que le Ciel... envieux de mon bien... m'eût accordé... l'avantage de me voir digne... des...

DORANTE.

Monsieur Jourdain, en voilà assez; madame n'aime pas les grands compliments, et elle sait que vous êtes homme d'esprit. (*Bas à Dorimène.*) C'est un bon bourgeois assez ridicule comme vous voyez, dans toutes ses manières.

DORIMÈNE, bas à Dorante.

Il n'est pas malaisé de s'en apercevoir.

Digitized by Microsoft®

DORANTE.

Madame, voilà le meilleur de mes amis.

M. JOURDAIN.

C'est trop d'honneur que vous me faites.

DORANTE.

Galant homme tout à fait.

DORIMÈNE.

J'ai beaucoup d'estime pour lui.

M. JOURDAIN.

Je n'ai rien fait encore, Madame, pour mériter cette grâce.

DORANTE, bas à M. Jourdain.

Prenez bien garde au moins à ne lui point parler du diamant que vous lui avez donné.

M. JOURDAIN, bas à Dorante.

Ne pourrois-je pas seulement lui demander comment elle le trouve?

DORANTE, bas à M. Jourdain.

Comment? gardez-vous-en bien. Cela seroit vilain à vous; et, pour agir en galant homme, il faut que vous fassiez comme si ce n'étoit pas vous qui lui eussiez fait ce présent. (*Haut.*) Monsieur Jourdain, Madame, dit qu'il est ravi de vous voir chez lui.

DORIMÈNE.

Il m'honore beaucoup.

M. JOURDAIN, bas à Dorante.

Que je vous suis obligé, Monsieur, de lui parler ainsi pour moi!

DORANTE, bas, à M. Jourdain.

J'ai eu une peine effroyable à la faire venir ici.

M. JOURDAIN, bas à Dorante.

Je ne sais quelles grâces vous en rendre.

DORANTE.

Il dit, Madame, qu'il vous trouve la plus belle personne du monde.

DORIMÈNE.

C'est bien de la grâce qu'il me fait.

Digitized by Microsoft®

M. JOURDAIN.

Madame, c'est vous qui faites les grâces, et...

DORANTE.

Songeons à manger.

SCÈNE XX

M. JOURDAIN, DORANTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, à M. Jourdain.

Tout est prêt, Monsieur.

DORANTE.

Allons donc nous mettre à table, et qu'on fasse venir les musiciens.

SCÈNE XXI

ENTRÉE DE BALLET.

Six Cuisiniers, qui ont préparé le festin, dansent ensemble; après quoi ils apportent une table couverte de plusieurs mets.

Digitized by Microsoft®

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

DORIMÈNE, M. JOURDAIN, DORANTE, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS, LAQUAIS.

DORIMÈNE.

Comment! Dorante, voilà un repas tout à fait magnifique!

M. JOURDAIN.

Vous vous moquez, Madame; et je voudrois qu'il fût plus digne de vous être offert.

(*Dorimène, M. Jourdain, Dorante et les Musiciens se mettent à table.*)

DORANTE.

Monsieur Jourdain a raison, Madame, de parler de la sorte, et il m'oblige de vous faire si bien les honneurs de chez lui. Je demeure d'accord avec lui que le repas n'est pas digne de vous. Comme c'est moi qui l'ai ordonné, et que je n'ai pas, sur cette matière, les lumières de nos amis, vous n'avez pas ici un repas fort savant, et vous y trouverez des incongruités de bonne chère et des barbarismes de bon goût. Si Damis s'en étoit mêlé, tout seroit dans les règles; il y auroit partout de l'élégance et de l'érudition, et il ne manqueroit pas de vous exagérer lui-même toutes les pièces du repas qu'il vous donneroit, et de vous faire tomber d'accord de sa haute capacité dans la science des bons morceaux; de vous parler d'un pain de rive à biseau doré, relevé de croûte partout, croquant tendrement sous la dent; d'un vin à sève veloutée, armé d'un

Digitized by Microsoft ®

vert qui n'est point trop commandant, d'un carré de mouton gourmandé de persil; d'une longe de veau de rivière, longue comme cela, blanche, délicate, et qui, sous les dents, est une vraie pâte d'amande; de perdrix relevées d'un fumet surprenant; et, pour son opéra, d'une soupe à bouillon perlé, soutenue d'un jeune gros dindon, cantonnée de pigeonneaux et couronnée d'oignons blancs mariés avec la chicorée. Mais, pour moi, je vous avoue mon ignorance; et, comme M. Jourdain a fort bien dit, je voudrois que le repas fût plus digne de vous être offert.

DORIMÈNE.

Je ne réponds à ce compliment qu'en mangeant comme je fais.

M. JOURDAIN.

Ah, que voilà de belles mains!

DORIMÈNE.

Les mains sont médiocres, Monsieur Jourdain; mais vous voulez parler du diamant, qui est fort beau.

M. JOURDAIN.

Moi, Madame? Dieu me garde d'en vouloir parler! Ce ne seroit pas agir en galant homme; et le diamant est fort peu de chose.

DORIMÈNE.

Vous êtes bien dégoûté.

M. JOURDAIN.

Vous avez trop de bonté...

DORANTE, après avoir fait signe à Mr Jourdain.

Allons, qu'on donne du vin à Monsieur Jourdain, et à ces messieurs qui nous feront la grâce de chanter un air à boire.

DORIMÈNE.

C'est merveilleusement assaisonner la bonne chère que d'y mêler la musique; et je me vois ici admirablement régalée.

M. JOURDAIN.

Madame, ce n'est pas...

Digitized by Microsoft ®

DORANTE.

Monsieur Jourdain, prêtons silence à ces messieurs; ce qu'ils nous diront vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire.

LES MUSICIENS ET LA MUSICIENNE prennent des verres, chantent deux chansons à boire et sont soutenus de toute la symphonie.

Un petit doigt, Philis, pour commencer le tour.
Ah! qu'un verre en vos mains a d'agréables charmes.
Vous et le vin, vous vous prêtez des armes,
Et je sens pour tous deux redoubler mon amour;
Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

Qu'en mouillant votre bouche il en reçoit d'attraits
Et que l'on voit par lui votre bouche embellie!
Ah! l'un et l'autre ils me donnent envie,
Et de vous et de lui je m'enivre à longs traits;
Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

SECONDE CHANSON A BOIRE.

Buvons, chers amis, buvons :
Le temps qui fuit nous y convie;
Profitons de la vie
Autant que nous pouvons.

Quand on a passé l'onde noire,
Adieu le bon vin, nos amours,
Dépêchons-nous de boire.
On ne boit pas toujours.

Laissons raisonner les sots
Sur le vrai bonheur de la vie;
Notre philosophie
Le met parmi les pots.

Les biens, le savoir et la gloire
N'ôtent point les soucis fâcheux;
Et ce n'est qu'à bien boire
Que l'on peut être heureux.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Sus, sus, du vin partout; versez, garçon, versez;
Versez, versez, toujours, tant qu'on vous dise assez.

Digitized by Microsoft®

DORIMÈNE.

Je ne crois pas qu'on puisse mieux chanter, et cela est tout à fait beau.

M. JOURDAIN.

Je vois encore ici, Madame, quelque chose de plus beau.

DORIMÈNE.

Ouais! Monsieur Jourdain est galant plus que je ne pensois.

DORANTE.

Comment, Madame! pour qui prenez-vous Monsieur Jourdain?

M. JOURDAIN.

Je voudrois bien qu'elle me prît pour ce que je dirois.

DORIMÈNE.

Encore!

DORANTE, à Dorimène.

Vous ne le connoissez pas.

M. JOURDAIN.

Elle me connoîtra quand il lui plaira.

DORIMÈNE.

Oh! je le quitte.

DORANTE.

Il est homme qui a toujours la riposte en main. Mais vous ne voyez pas que Monsieur Jourdain, Madame, mange tous les morceaux que vous touchez.

DORIMÈNE.

Monsieur Jourdain est un homme qui me ravit.

M. JOURDAIN.

Si je pouvois ravir votre cœur, je serois...

Digitized by Microsoft®

SCÈNE II

MADAME JOURDAIN, M. JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE, MUSICIENS, MUSICIENNE, LAQUAIS.

MADAME JOURDAIN.

Ah, ah! je trouve ici bonne compagnie, et je vois bien qu'on ne m'y attendoit pas. C'est donc pour cette belle affaire-ci, Monsieur mon mari, que vous avez eu tant d'empressement à m'envoyer dîner chez ma sœur? Je viens de voir un théâtre là-bas, et je vois ici un banquet à faire noces. Voilà comme vous dépensez votre bien! C'est ainsi que vous festinez les dames en mon absence et que vous leur donnez la musique et la comédie, tandis que vous m'envoyez promener.

DORANTE.

Que voulez-vous dire, Madame Jourdain? et quelles fantaisies sont les vôtres, de vous aller mettre en tête que votre mari dépense son bien, que c'est lui qui donne ce régal à madame? Apprenez que c'est moi, je vous prie; qu'il ne fait seulement que me prêter sa maison, et que vous devriez un peu mieux regarder aux choses que vous dites.

M. JOURDAIN.

Oui, impertinente, c'est monsieur le comte qui donne tout ceci à madame, qui est une personne de qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma maison et de vouloir que je sois avec lui.

MADAME JOURDAIN.

Ce sont des chansons que cela; je sais ce que je sais.

DORANTE.

Prenez, Madame Jourdain, prenez de meilleures lunettes.

MADAME JOURDAIN.

Je n'ai que faire de lunettes, Monsieur, et je vois assez clair;

Digitized by Microsoft®

il y a longtemps que je sens les choses, et je ne suis pas une bête. Cela est fort vilain à vous, pour un grand seigneur, de prêter la main, comme vous faites, aux sottises de mon mari. Et vous, Madame, pour une grande dame, cela n'est ni beau ni honnête à vous de mettre la dissension dans un ménage et de souffrir que mon mari soit amoureux de vous.

DORIMÈNE.

Que veut donc dire tout ceci? Allez, Dorante, vous vous moquez de m'exposer aux sottes visions de cette extravagante.

DORANTE, suivant Dorimène, qui sort.

Madame, holà! Madame, où courez-vous?

M. JOURDAIN.

Madame... Monsieur le comte, faites-lui mes excuses, et tâchez de la ramener.

SCÈNE III

MADAME JOURDAIN, M. JOURDAIN, LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

Ah! impertinente que vous êtes, voilà de vos beaux faits! vous me venez faire des affronts devant tout le monde, et vous chassez de chez moi des personnes de qualité !

MADAME JOURDAIN.

Je me moque de leur qualité.

M. JOURDAIN.

Je ne sais qui me tient, maudite, que je vous fende la tête avec les pièces du repas que vous êtes venue troubler.

(*Les laquais emportent la table.*)

MADAME JOURDAIN, sortant.

Je me moque de cela. Ce sont mes droits que je défends; et j'aurai pour moi toutes les femmes.

M. JOURDAIN.

Vous faites bien d'éviter ma colère.

Digitized by Microsoft ®

SCÈNE IV

M. JOURDAIN.

Elle est arrivée là bien malheureusement. J'étois en humeur de dire de jolies choses, et jamais je ne m'étois senti tant d'esprit... Qu'est-ce que c'est que cela?

SCÈNE V

M. JOURDAIN, COVIELLE *déguisé*, LAQUAIS.

COVIELLE.

Monsieur, je ne sais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous.

M. JOURDAIN.

Non, Monsieur.

COVIELLE, étendant la main à un pied de terre.

Je vous ai vu que vous n'étiez pas plus grand que cela.

M. JOURDAIN.

Moi?

COVIELLE.

Oui. Vous étiez le plus bel enfant du monde, et toutes les dames vous prenoient dans leurs bras pour vous baiser.

M. JOURDAIN.

Pour me baiser?

COVIELLE.

Oui, j'étais grand ami de feu monsieur votre père.

M. JOURDAIN.

De feu monsieur mon père?

Digitized by Microsoft®

COVIELLE.

Oui. C'étoit un fort honnête gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Comment dites-vous?

COVIELLE.

Je dis que c'étoit un fort honnête gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Mon père.

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Vous l'avez fort connu?

COVIELLE.

Assurément.

M. JOURDAIN.

Et vous l'avez connu pour gentilhomme?

COVIELLE.

Sans doute.

M. JOURDAIN.

Je ne sais donc pas comment le monde est fait.

COVIELLE.

Comment?

M. JOURDAIN.

Il y a de sottes gens qui me veulent dire qu'il a été marchand.

COVIELLE.

Lui, marchand? C'est pure médisance; il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisoit, c'est qu'il étoit fort obligeant, fort officieux, et, comme il se connoissoit fort bien en étoffes, il en alloit choisir de tous les côtés, les faisoit apporter chez lui et en donnoit à ses amis pour de l'argent.

M. JOURDAIN.

Je suis ravi de vous connoître, afin que vous rendiez ce témoignage-là, que mon père étoit gentilhomme.

COVIELLE.

Je le soutiendrai devant tout le monde.

Digitized by Microsoft®

M. JOURDAIN.

Vous m'obligerez. Quel sujet vous amène?

COVIELLE.

Depuis avoir connu feu monsieur votre père, honnête gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde.

M. JOURDAIN.

Par tout le monde?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Je pense qu'il y a bien loin en ce pays-là.

COVIELLE.

Assurément. Je ne suis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours; et, par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

M. JOURDAIN.

Quelle?

COVIELLE.

Vous savez que le fils du Grand Turc est ici?

M. JOURDAIN.

Moi? non.

COVIELLE.

Comment! il a un train tout à fait magnifique, tout le monde le va voir; et il a été reçu en ce pays comme un seigneur d'importance.

M. JOURDAIN.

Par ma foi, je ne savois pas cela.

COVIELLE.

Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de votre fille.

M. JOURDAIN.

Le fils du Grand Turc?

COVIELLE.

Oui, il veut être votre gendre.

Digitized by Microsoft®

M. JOURDAIN.

Mon gendre, le fils du Grand Turc!

COVIELLE.

Le fils du Grand Turc, votre gendre. Comme je le fus voir, et que j'entends parfaitement sa langue, il s'entretint avec moi; et, après quelques autres discours, il me dit : « *Acciam croc soler onch alla moustaph gidelum amanahem varahini oussere carbulath?* » c'est-à-dire : N'as-tu point vu une jeune belle personne qui est la fille de Monsieur Jourdain, gentilhomme parisien?

M. JOURDAIN.

Le fils du Grand Turc dit cela de moi?

COVIELLE.

Oui. Comme je lui eus répondu que je vous connoissois particulièrement, et que j'avois vu votre fille : « *Ah!* me dit-il, *marababa sahem!* » c'est-à-dire : « Ah! que je suis amoureux d'elle! »

M. JOURDAIN.

Marababa sahem veut dire : Ah! que je suis amoureux d'elle?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Par ma foi, vous faites bien de me le dire; car, pour moi, je n'aurois j'amais cru que *marababa sahem* eût voulu dire : Ah! que je suis amoureux d'elle! Voilà une langue admirable que ce turc!

COVIELLE.

Plus admirable qu'on ne peut croire. Savez-vous bien ce que veut dire *cacaracamouchen?*

M. JOURDAIN.

Cacaracamouchen? Non.

COVIELLE.

C'est-à-dire, Ma chère âme.

M. JOURDAIN.

Cacaracamouchen veut dire : Ma chère âme?

Digitized by Microsoft®

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Voilà qui est merveilleux! *Cacaracamouchen*, ma chère âme! Diroit-on jamais cela? voilà qui me confond.

COVIELLE.

Enfin, pour achever mon ambassade, il vient vous demander votre fille en mariage; et, pour avoir un beau-père qui soit digne de lui, il veut vous faire *mamamouchi*, qui est une certaine grande dignité de son pays.

M. JOURDAIN.

Mamamouchi?

COVIELLE.

Oui, *mamamouchi*, c'est-à-dire, en notre langue, paladin. Paladin, ce sont de ces anciens... Paladin enfin. Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde, et vous irez de pair avec les plus grands seigneurs de la terre.

M. JOURDAIN.

Le fils du Grand Turc m'honore beaucoup, et je vous prie de me mener chez lui pour lui en faire mes remerciements.

COVIELLE.

Comment! le voilà qui va venir ici.

M. JOURDAIN.

Il va venir ici?

COVIELLE.

Oui; et il amène toutes choses pour la cérémonie de votre dignité.

M. JOURDAIN.

Voilà qui est bien prompt.

COVIELLE.

Son amour ne peut souffrir aucun retardement.

M. JOURDAIN.

Tout ce qui m'embarrasse ici, c'est que ma fille est une opiniâtre qui s'est allé mettre dans la tête un certain Cléonte; et elle jure de n'épouser personne que celui-là.

Digitized by Microsoft®

COVIELLE.

Elle changera de sentiment quand elle verra le fils du Grand Turc; et puis il se rencontre ici une aventure merveilleuse : c'est que le fils du Grand Turc ressemble à ce Cléonte, à peu de chose près. Je viens de le voir, on me l'a montré; et l'amour qu'elle a pour l'un pourra passer aisément à l'autre, et... Je l'entends venir; le voilà.

SCÈNE VI

CLÉONTE, *en Turc*; TROIS PAGES, *portant la veste de Cléonte*; M. JOURDAIN, COVIELLE.

CLÉONTE.

Ambousahim oqui boraf, Giourdina salamalequi!

COVIELLE, à M. Jourdain.

C'est-à-dire : Monsieur Jourdain, votre cœur soit toute l'année comme un rosier fleuri! Ce sont façons de parler obligeantes de ce pays-là.

M. JOURDAIN.

Je suis très humble serviteur de Son Altesse turque.

COVIELLE.

Carigar camboto oustin moraf.

CLÉONTE.

Oustin yoc catamalequi basum base alla moram!

COVIELLE.

Il dit : « Que le ciel vous donne la force des lions et la prudence des serpents! »

M. JOURDAIN.

Son Altesse turque m'honore trop; et je lui souhaite toutes sortes de prospérités.

COVIELLE.

Ossa binamen sadoc baballi oracaf ouram.

Digitized by Microsoft®

CLÉONTE.

Bel-men.

COVIELLE.

Il dit que vous alliez vite avec lui vous préparer pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille et de conclure le mariage.

M. JOURDAIN.

Tant de choses en deux mots?

COVIELLE.

Oui; la langue turque est comme cela; elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez vite où il souhaite.

SCÈNE VII

COVIELLE, *seul.*

Ah! ah! ah! ma foi, cela est tout à fait drôle. Quelle dupe! Quand il auroit appris son rôle par cœur, il ne pourroit pas le mieux jouer. Ah! ah!

SCÈNE VIII

DORANTE, COVIELLE.

COVIELLE.

Je vous prie, Monsieur, de nous vouloir aider céans dans une affaire qui s'y passe.

DORANTE.

Ah! ah! Covielle, qui t'auroit reconnu? comme te voilà ajusté!

COVIELLE.

Vous voyez. Ah! ah! ah!

Digitized by Microsoft®

LA GRANGE. — 16..-1692

Rôle de Clitandre.

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft ®

DORANTE.

De quoi ris-tu?

COVIELLE.

D'une chose, Monsieur, qui le mérite bien.

DORANTE.

Comment?

COVIELLE.

Je vous le donnerois en bien des fois, Monsieur, à deviner le stratagème dont nous nous servons auprès de Monsieur Jourdain, pour porter son esprit à donner sa fille à mon maître.

DORANTE.

Je ne devine point le stratagème; mais je devine qu'il ne manquera pas de faire son effet, puisque tu l'entreprends.

COVIELLE.

Je sais, Monsieur, que la bête vous est connue.

DORANTE.

Apprends-moi ce que c'est.

COVIELLE.

Prenez la peine de vous tirer un peu plus loin, pour faire place à ce que j'aperçois venir. Vous pourrez voir une partie de l'histoire, tandis que je vous conterai le reste.

SCÈNE IX

CÉRÉMONIE TURQUE.

LE MUPHTI; DERVIS, TURCS, *assistants du Muphti, chantants et dansants.*

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Six Turcs entrent gravement, deux à deux, au son des instruments. Ils portent trois tapis, qu'ils lèvent fort haut, après en avoir fait, en dansant, plusieurs figures. Les Turcs chantants passent par-dessous ces tapis, pour aller

Digitized by Microsoft®

se ranger aux deux côtés du théâtre. Le Muphti, accompagné des Dervis, ferme cette marche.

Alors les Turcs étendent les tapis par terre et se mettent dessus à genoux. Le Muphti et les Dervis restent debout au milieu d'eux; et, pendant que le Muphti invoque Mahomet en faisant beaucoup de contorsions et de grimaces sans proférer une seule parole, les Turcs assistants se prosternent jusqu'à terre, chantant Alli, *lèvent les bras au ciel, chantant* Alla; *ce qu'ils continuent jusqu'à la fin de l'invocation, après laquelle ils se lèvent tous chantant* Alla ekber, *et deux Dervis vont chercher M. Jourdain.*

SCÈNE X

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS, *chantants et dansants;* M. JOURDAIN, *vêtu à la turque, la tête rasée, sans turban et sans sabre.*

LE MUPHTI, *à M. Jourdain.*

Se ti sabir,
Ti respondir;
Se non sabir,
Tazir, tazir.

Mi star Muphti;
Ti qui star ti?
Non intendir;
Tazir, tazir.

(*Deux Dervis font retirer M. Jourdain.*)

Digitized by Microsoft ®

SCÈNE XI

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS, *chantants et dansants.*

LE MUPHTI.

Dice, Turque, qui star quista?
Anabatista? Anabatista?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Zuinglista?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Coffita?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Ussita? Morista? Fronista?

LES TURCS.

Ioc, ioc, ioc.

LE MUPHTI.

Ioc, ioc, ioc. Star pagana?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Luterana?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Puritana?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Bramina? Moffina? Zurina?

LES TURCS.

Ioc, ioc, ioc.

LE MUPHTI.

Ioc, ioc, ioc. Mahametana? Mahametana?

LES TURCS.

Hi Valla. Hi Valla.

LE MUPHTI.

Como chamara? Como chamara?

Digitized by Microsoft®

LES TURCS.

Giourdina, Giourdina.

LE MUPHTI *sautant.*

Giourdina, Giourdina.

LES TURCS.

Giourdina, Giourdina.

LE MUPHTI.

Mahameta, per Giourdina;
Mi pregar sera e matina.
Voler far un Paladina
De Giourdina, de Giourdina;
Dar turbanta e dar scarrina,
Con galera e brigantina,
Per deffender Palestina.
Mahameta, per Giourdina,
Mi pregar sera e matina.
(*Aux turcs.*)
Star bon Turca Giourdina?

LES TURCS.

Hi Valla. Hi Valla.

LE MUPHTI, *dansant et chantant.*

Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

LES TURCS.

Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

SCÈNE XII

TURCS, *chantants et dansants.*

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

SCÈNE XIII

LE MUPHTI, DERVIS, M. JOURDAIN; TURCS *chantants et dansants.*

Le Muphti revient coiffé avec son turban de cérémonie, qui est d'une grosseur démesurée, et garni de bougies allumées à quatre ou cinq rangs; il est accompagné de deux

Digitized by Microsoft®

Dervis qui portent l'Alcoran et qui ont des bonnets pointus, garnis aussi de bougies allumées.

Les deux autres Dervis amènent M. Jourdain et le font mettre à genoux, les mains par terre, de façon que son dos, sur lequel est mis l'Alcoran, sert de pupitre au Muphti, qui fait une seconde invocation burlesque, fronçant le sourcil, frappant de temps en temps sur l'Alcoran, et tournant les feuillets avec précipitation; après quoi, en levant les yeux au ciel, le Muphti crie à haute voix :

Hou.

Pendant cette seconde invocation, les Turcs assistants, s'inclinant et se relevant alternativement, chantent aussi :

Hou, hou, hou.

M. JOURDAIN, après qu'on lui a ôté l'Alcoran de dessus le dos.

Ouf.

LE MUPHTI, *à M. Jourdain.*

Ti non star furba?

LES TURCS.

No, no, no.

LE MUPHTI.

No star forfanta?

LES TURCS.

No, no, no.

LE MUPHTI, *aux Turcs.*

Donar turbanta.

LES TURCS.

Ti non star furba?
No, no, no.
Non star forfanta?
No, no, no.
Donar turbanta.

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les Turcs dansants mettent le turban sur la tête de M. Jourdain au son des instruments.

LE MUPHTI, *donnant le sabre à M. Jourdain.*

Ti star nobile, non star fabbola :
Pigliar schiabbola.

LES TURCS, *mettant le sabre à la main :*

Ti star nobile, non star fabbola :
Pigliar schiabbola.

Digitized by Microsoft ®

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les Turcs dansants donnent, en cadence, plusieurs coups de sabre à M. Jourdain.

LE MUPHTI.

Dara, dara.
Bastonara.

LES TURCS.

Dara, dara.
Bastonara.

CINQUIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les Turcs dansants donnent à M. Jourdain des coups de bâton en cadence.

LE MUPHTI.

Non tener honta,
Questa star l'ultima affronta.

LES TURCS.

Non tener honta,
Questa star l'ultima affronta.

Le Muphti commence une troisième invocation. Les Dervis le soutiennent par-dessous le bras avec respect; après quoi les Turcs chantants et dansants, sautent autour du Muphti, se retirent avec lui et emmènent M. Jourdain.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Microsoft®

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME JOURDAIN, M. JOURDAIN.

MADAME JOURDAIN.

Ah, mon Dieu! miséricorde! Qu'est-ce que c'est donc que cela? Quelle figure! Est-ce un momon, que vous allez porter? et est-il temps d'aller en masque? Parlez donc, et qu'est-ce que c'est que ceci? Qui vous a fagoté comme cela?

M. JOURDAIN.

Voyez l'impertinente, de parler de la sorte à un *mamamouchi!*

MADAME JOURDAIN.

Comment donc?

M. JOURDAIN.

Oui, il me faut porter du respect maintenant, et l'on vient de me faire *mamamouchi.*

MADAME JOURDAIN.

Que voulez-vous dire avec votre *mamamouchi?*

M. JOURDAIN.

Mamamouchi, vous dis-je. Je suis *mamamouchi.*

MADAME JOURDAIN.

Quelle bête est-ce là?

M. JOURDAIN.

Mamamouchi, c'est-à-dire, en notre langue, paladin.

Digitized by Microsoft ®

MADAME JOURDAIN.

Baladin? Êtes-vous en âge de danser dans des ballets?

M. JOURDAIN.

Quelle ignorante! je dis paladin; c'est une dignité dont on vient de me faire la cérémonie.

MADAME JOURDAIN.

Quelle cérémonie donc?

M. JOURDAIN.

Mahameta per Jordina.

MADAME JOURDAIN.

Qu'est-ce que cela veut dire?

M. JOURDAIN.

Jordina, c'est-à-dire Jourdain.

MADAME JOURDAIN.

Eh bien, quoi, Jourdain?

M. JOURDAIN.

Voler far un paladina de Jordina.

MADAME JOURDAIN.

Comment?

M. JOURDAIN.

Dar turbanta con galera.

MADAME JOURDAIN.

Qu'est-ce à dire, cela?

M. JOURDAIN.

Per deffender Palestina.

MADAME JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire?

M. JOURDAIN.

Dara dara, bastonara.

MADAME JOURDAIN.

Qu'est-ce donc que ce jargon-là?

M. JOURDAIN.

Non tener honta, questa star l'ultima affronta.

MADAME JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est donc que tout cela?

Digitized by Microsoft®

M. JOURDAIN, chantant et dansant.

Hou la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

(*Il tombe par terre.*)

MADAME JOURDAIN.

Hélas, mon Dieu! mon mari est devenu fou!

M. JOURDAIN, se relevant et s'en allant.

Paix, insolente! Portez respect à monsieur le *mamamouchi.*

MADAME JOURDAIN, seule.

Où est-ce donc qu'il a perdu l'esprit? Courons l'empêcher de sortir. (*Apercevant Dorimène et Dorante.*) Ah, ah! voici justement le reste de notre écu. Je ne vois que chagrins de tous côtés.

SCÈNE II

DORANTE, DORIMÈNE.

DORANTE.

Oui, Madame, vous verrez la plus plaisante chose qu'on puisse voir, et je ne crois pas que dans tout le monde il soit possible de trouver encore un homme aussi fou que celui-là. Et puis, Madame, il faut tâcher de servir l'amour de Cléonte et d'appuyer toute sa mascarade. C'est un fort galant homme, et qui mérite que l'on s'intéresse pour lui.

DORIMÈNE.

J'en fais beaucoup de cas, et il est digne d'une bonne fortune.

DORANTE.

Outre cela, nous avons ici, Madame, un ballet qui nous revient, que nous ne devons pas laisser perdre; et il faut bien voir si mon idée pourra réussir.

DORIMÈNE.

J'ai vu là des apprêts magnifiques; et ce sont des choses,

Digitized by Microsoft®

Dorante, que je ne puis plus souffrir. Oui, je veux enfin vous empêcher vos profusions, et, pour rompre le cours à toutes les dépenses que je vous vois faire pour moi, j'ai résolu de me marier promptement avec vous. C'en est le vrai secret, et toutes ces choses finissent avec le mariage.

DORANTE.

Ah, Madame! est-il possible que vous ayez pu prendre pour moi une si douce résolution!

DORIMÈNE.

Ce n'est que pour vous empêcher de vous ruiner; et, sans cela, je vois bien qu'avant qu'il fût peu vous n'auriez pas un sou.

DORANTE.

Que j'ai d'obligation, Madame, aux soins que vous avez de conserver mon bien! Il est entièrement à vous, aussi bien que mon cœur, et vous en userez de la façon qu'il vous plaira.

DORIMÈNE.

J'userai bien de tous les deux. Mais voici notre homme; la figure en est admirable.

SCÈNE III

M. JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE.

DORANTE.

Monsieur, nous venons rendre hommage, madame et moi, à votre nouvelle dignité, et nous réjouir avec vous du mariage que vous faites de votre fille avec le fils du Grand Turc.

M. JOURDAIN, après avoir fait les révérences à la turque.

Monsieur, je vous souhaite la force des serpents et la prudence des lions.

DORIMÈNE.

J'ai été bien aise d'être des premières, Monsieur, à venir vous féliciter du haut degré de gloire où vous êtes monté.

Digitized by Microsoft®

M. JOURDAIN.

Madame, je vous souhaite toute l'année votre rosier fleuri. Je vous suis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent; et j'ai beaucoup de joie de vous voir revenue ici, pour vous faire les très humbles excuses de l'extravagance de ma femme.

DORIMÈNE.

Cela n'est rien ; j'excuse en elle un pareil mouvement. Votre cœur lui doit être précieux; et il n'est pas étrange que la possession d'un homme comme vous puisse inspirer quelques alarmes.

M. JOURDAIN.

La possession de mon cœur est une chose qui vous est tout acquise.

DORANTE.

Vous voyez, Madame, que M. Jourdain n'est pas de ces gens que les prospérités aveuglent, et, qu'il sait, dans sa gloire, connoître encore ses amis.

DORIMÈNE.

C'est la marque d'une âme tout à fait généreuse.

DORANTE.

Où est donc Son Altesse turque! Nous voudrions bien, comme vos amis, lui rendre nos devoirs.

M. JOURDAIN.

Le voilà qui vient, et j'ai envoyé quérir ma fille pour lui donner la main.

SCÈNE IV

M. JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE, CLÉONTE, *habillé en Turc.*

DORANTE, à Cléonte.

Monsieur, nous venons faire la révérence à Votre Altesse

Digitized by Microsoft®

comme amis de monsieur votre beau-père, et l'assurer avec respect de nos très humbles services.

M. JOURDAIN.

Où est le truchement, pour lui dire qui vous êtes, et lui faire entendre ce que vous dites! Vous verrez qu'il vous répondra; et il parle turc à merveille. Holà! Où diantre est-il allé? (*A Cléonte.*) *Strouf, strif, strof, straf,* Monsieur est un *grande segnore, grande segnore, grande segnore;* et madame une *granda dama, granda dama. Ahi,* lui, monsieur, lui *Mamamouchi* françois, et madame *Mamamouchie* françoise. Je ne puis pas parler clairement. Bon, voici l'interprète.

SCÈNE V

M. JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE; CLÉONTE, *habillé en Turc;* COVIELLE, *déguisé.*

M. JOURDAIN.

Où allez-vous donc? Nous ne saurions rien dire sans vous. (*Montrant Cléonte.*) Dites-lui un peu que monsieur et madame sont des personnes de grande qualité, qui lui viennent faire la révérence, comme mes amis, et l'assurer de leurs services. (*A Dorimène et à Dorante.*) Vous allez voir comme il va répondre.

COVIELLE.

Alabala crociam acci boram alabamen.

CLÉONTE.

Catalequi tubal ourin soter amalouchan.

M. JOURDAIN, à Dorimène et à Dorante.

Voyez-vous?

COVIELLE.

Il dit : « Que la pluie des prospérités arrose en tout temps le jardin de votre famille. »

Digitized by Microsoft®

M. JOURDAIN.

Je vous l'avois bien dit qu'il parle turc.

DORANTE.

Cela est admirable!

SCÈNE VI

LUCILE, CLÉONTE, M. JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE, COVIELLE.

M. JOURDAIN.

Venez, ma fille, approchez-vous et venez donner la main à monsieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

LUCILE.

Comment, mon père! comme vous voilà fait! Est-ce une comédie que vous jouez?

M. JOURDAIN.

Non, non; ce n'est pas une comédie : c'est une affaire fort sérieuse, et la plus pleine d'honneur pour vous qui se peut souhaiter. (*Montrant Cléonte.*) Voilà le mari que je vous donne.

LUCILE.

A moi, mon père?

M. JOURDAIN.

Oui, à vous. Allons, touchez-lui dans la main, et rendez grâce au ciel de votre bonheur.

LUCILE.

Je ne veux point me marier.

M. JOURDAIN.

Je le veux, moi qui suis votre père.

LUCILE.

Je n'en ferai rien.

Digitized by Microsoft®

M. JOURDAIN.

Ah, que de bruit! Allons, vous dis-je; çà, votre main.

LUCILE.

Non, mon père : je vous l'ai dit, il n'est point de pouvoir qui me puisse obliger à prendre un autre mari que Cléonte; et je me résoudrai plutôt à toutes les extrémités, que de... (*Reconnaissant Cléonte.*) Il est vrai que vous êtes mon père, je vous dois entière obéissance, et c'est à vous de disposer de moi selon vos volontés.

M. JOURDAIN.

Ah! je suis ravi de vous voir si promptement revenue dans votre devoir, et voilà qui me plaît, d'avoir une fille obéissante.

SCÈNE VII

MADAME JOURDAIN, CLÉONTE, M. JOURDAIN, LUCILE, DORANTE, DORIMÈNE, COVIELLE.

MADAME JOURDAIN.

Comment donc? qu'est-ce donc que ceci? On dit que vous voulez donner votre fille en mariage à un carême-prenant.

M. JOURDAIN.

Voulez-vous vous taire, impertinente? Vous venez toujours mêler vos extravagances à toutes choses, et il n'y a pas moyen de vous apprendre à être raisonnable.

MADAME JOURDAIN.

C'est vous qu'il n'y a pas moyen de rendre sage, et vous allez de folie en folie. Quel est votre dessein? et que voulez-vous faire avec cet assemblage?

M. JOURDAIN.

Je veux marier notre fille avec le fils du Grand Turc.

MADAME JOURDAIN.

Avec le fils du Grand Turc?

Digitized by Microsoft®

M. JOURDAIN.

Oui. (*Montrant Covielle.*) Faites-lui faire vos compliments par le truchement que voilà.

MADAME JOURDAIN.

Je n'ai que faire du truchement, et je lui dirai bien moi-même, à son nez, qu'il n'aura point ma fille.

M. JOURDAIN.

Voulez-vous vous taire, encore une fois?

DORANTE.

Comment! Madame Jourdain, vous vous opposez à un honneur comme celui-là? Vous refusez Son Altesse turque pour gendre?

MADAME JOURDAIN.

Mon Dieu, Monsieur, mêlez-vous de vos affaires.

DORIMÈNE.

C'est une grande gloire, qui n'est pas à rejeter.

MADAME JOURDAIN.

Madame, je vous prie aussi de ne point vous embarrasser de ce qui ne vous touche pas.

DORANTE.

C'est l'amitié que nous avons pour vous qui nous fait intéresser dans vos avantages.

MADAME JOURDAIN.

Je me passerai bien de votre amitié.

DORANTE.

Voilà votre fille qui consent aux volontés de son père.

MADAME JOURDAIN.

Ma fille consent à épouser un Turc?

DORANTE.

Sans doute.

MADAME JOURDAIN.

Elle peut oublier Cléonte?

DORANTE.

Que ne fait-on pas pour être grande dame?

Digitized by Microsoft®

MADAME JOURDAIN.

Je l'étranglerois de mes mains, si elle avoit fait un coup comme celui-là.

M. JOURDAIN.

Voilà bien du caquet. Je vous dis que ce mariage-là se fera.

MADAME JOURDAIN.

Je vous dis, moi, qu'il ne se fera point.

M. JOURDAIN.

Ah! que de bruit!

LUCILE.

Ma mère!

MADAME JOURDAIN.

Allez, vous êtes une coquine.

M. JOURDAIN, à Mme Jourdain.

Quoi! vous la querellez de ce qu'elle m'obéit?

MADAME JOURDAIN.

Oui; elle est à moi aussi bien qu'à vous.

COVIELLE, à Mme Jourdain.

Madame!

MADAME JOURDAIN.

Que me voulez-vous conter, vous?

COVIELLE.

Un mot.

MADAME JOURDAIN.

Je n'ai que faire de votre mot.

COVIELLE, à M. Jourdain.

Monsieur, si elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez.

MADAME JOURDAIN.

Je n'y consentirai point.

COVIELLE.

Écoutez-moi seulement.

MADAME JOURDAIN.

Non.

Digitized by Microsoft®

M. JOURDAIN, à Mme Jourdain.

Écoutez-le.

MADAME JOURDAIN.

Non; je ne veux pas écouter.

M. JOURDAIN.

Il vous dira...

MADAME JOURDAIN.

Je ne veux point qu'il me dise rien.

M. JOURDAIN.

Voilà une grande obstination de femme! Cela vous feroit-il mal de l'entendre?

COVIELLE.

Ne faites que m'écouter; vous ferez après ce qu'il vous plaira.

MADAME JOURDAIN.

Eh bien, quoi?

COVIELLE, bas à Mme Jourdain.

Il y a une heure, Madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'est fait que pour nous ajuster aux visions de votre mari, que nous l'abusons sous ce déguisement, et que c'est Cléonte lui-même qui est le fils du Grand Turc?

MADAME JOURDAIN, bas à Covielle.

Ah, ah!

COVIELLE, bas à Mme Jourdain.

Et moi, Covielle, qui suis le truchement?

MADAME JOURDAIN, bas à Covielle.

Ah! comme cela, je me rends.

COVIELLE, bas à Mme Jourdain.

Ne faites pas semblant de rien.

MADAME JOURDAIN, haut.

Oui, voilà qui est fait, je consens au mariage.

M. JOURDAIN.

Ah! voilà tout le monde raisonnable. (*A Mme Jourdain.*) Vous ne vouliez pas l'écouter. Je savois bien qu'il vous expliqueroit ce que c'est que le fils du Grand Turc.

Digitized by Microsoft®

MADAME JOURDAIN.

Il me l'a expliqué comme il faut, et j'en suis satisfaite. Envoyons quérir un notaire.

DORANTE.

C'est fort bien dit. Et afin, Madame Jourdain, que vous puissiez avoir l'esprit tout à fait content, et que vous perdiez aujourd'hui toute la jalousie que vous pourriez avoir conçue de monsieur votre mari, c'est que nous nous servirons du même notaire pour nous marier, Madame et moi.

MADAME JOURDAIN.

Je consens aussi à cela.

M. JOURDAIN, bas à Dorante.

C'est pour lui faire accroire.

DORANTE, bas à M. Jourdain.

Il faut bien l'amuser avec cette feinte.

M. JOURDAIN, bas.

Bon, bon. (*Haut.*) Qu'on aille quérir le notaire.

DORANTE.

Tandis qu'il viendra et qu'il dressera les contrats, voyons notre ballet, et donnons-en le divertissement à Son Altesse turque.

M. JOURDAIN.

C'est fort bien avisé. Allons prendre nos places.

MADAME JOURDAIN.

Et Nicole?

M. JOURDAIN.

Je la donne au truchement; et ma femme, à qui la voudra.

COVIELLE.

Monsieur, je vous remercie. (*A part.*) Si l'on en peut voir un plus fou, j'irai le dire à Rome.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

Digitized by Microsoft®

LES

FEMMES SÇAVANTES.

COMEDIE.

Par I. B. P. MOLIERE.

Et ſe vend pour l'Autheur.
A PARIS,
Au Palais, &
Chez PIERRE PROMÉ, ſur le Quay
des Grands Auguſtins, à la Charité.

M. DC. LXXIII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Digitized by Microsoft®

PERSONNAGES	ACTEURS 1672	ACTEURS 1888
CHRYSALE, bon bourgeois.....	Molière.	M. Barré.
PHILAMINTE, femme de Chrysale.....	Hubert.	Mme Lloyd.
ARMANDE, } filles de Chrysale et de	Mlle de Brie.	Mlle Bartet.
HENRIETTE, } Philaminte.....	Mlle Molière.	Reichemberg.
BÉLISE, sœur de Chrysale.....	Mlle Villaubrun.	Fayolle.
ARISTE, frère de Chrysale.....	Baron.	MM. Maubant.
CLITANDRE, amant d'Henriette.....	La Grange.	Febvre.
TRISSOTIN, bel esprit.....	La Thorillière père.	G. Berr.
VADIUS, savant.....	du Croisy.	de Féraudy.
MARTINE, servante de cuisine.....	Mlle Beauval.	Mme Samary.
LÉPINE, laquais.....		MM. Falconnier.
JULIEN, valet de Vadius.....		Roger.
LE NOTAIRE.....		Villain.

La scène est à Paris, dans la maison de Chrysale.

Digitized by Microsoft ®

HISTOIRE DES *FEMMES SAVANTES* AU THÉATRE

(1672-1888)

La première représentation des *Femmes savantes* au Palais-Royal date du 11 mars 1672. Donneau de Visé, dans le *Mercure galant*, la juge « une pièce comique tout à fait achevée ». C'est, en effet, avec le *Tartufe* et le *Misanthrope*, le chef-d'œuvre de Molière. Cette comédie réunit tous les éléments qui font les succès de longue durée : écrite en vers, excellente d'observation, et d'une observation large, universelle, bien conduite, pourvue d'une intrigue spirituelle et d'un dénouement heureux, dont sont surpris encore aujourd'hui les spectateurs qui l'entendent pour la première fois, c'est une vive peinture de mœurs, une satire en action qui ne laisse rien à désirer. Sans doute, les *Femmes savantes* n'offrent point une étude morale aussi profonde que le *Tartufe* et le *Misanthrope*, ces peintures de l'hypocrisie la plus redoutable — la perversité du faux dévot — et de cette probité orgueilleuse, de cette misanthropie où les blessures de l'amour-propre se font voir presque autant que l'estime de la vertu. Mais elles se terminent plus naturellement que *Tartufe*, et elles ont une action dramatique et une véritable intrigue, bien que discrète; or, l'action n'apparaît guère dans le *Misanthrope*, et l'on y chercherait en vain une intrigue. Je ne sache pas enfin qu'aucune autre pièce de Molière soit plus parfaite de style et se renferme plus étroitement dans les conditions du théâtre. Aucune scène ne fait hors-d'œuvre, pas même la dispute des deux sots, Trissotin et Vadius. Trissotin n'amène chez Philaminte le savant Vadius que pour flatter

Digitized by Microsoft®

la manie de sa future belle-mère, qui goûte fort les gens de science et va jusqu'à embrasser ceux qui savent le grec. Il espère aussi provoquer son éloge dans la bouche de son confrère, et il ne lui déplaît point que cette satisfaction lui soit donnée dans le cénacle où il est regardé comme un oracle. Ce n'est point sa faute si les choses tournent contre son gré. Ce revirement même, outre qu'il est fort naturel chez de faux savants insupportables de vanité et de jalousie, sert au poète pour nous dépeindre avec la plus exacte vérité d'observation le caractère de Philaminte entêtée de son Trissotin, philosophe d'ailleurs, et fort au-dessus, par les habitudes de son esprit, des injures adressées à elle ou à ses amis.

Après une trève de douze ans, Molière recommençait ses attaques contre les Précieuses. Vaincues en 1659 par le succès des *Précieuses ridicules*, mais non ruinées, puisqu'elles relevaient la tête en 1672, ces ennemies du bon sens, de la raison, de l'exquise modération en toutes choses, et partant, de l'esprit français, méritaient une seconde et cruelle leçon : Molière la leur infligea. Les *Femmes savantes* sont plutôt une suite des *Précieuses ridicules* qu'une mise à point définitive d'une simple ébauche. D'ailleurs, les *Précieuses* sont mieux qu'une esquisse; elles sont déjà une satire, la satire achevée d'un ridicule qui fut en somme passager. Peut-être pour un premier assaut et contre des ennemis plus faciles à vaincre un seul acte suffisait-il. Les femmes savantes de 1672 n'étaient plus les précieuses de 1659; elles restaient les unes et les autres aussi ridicules au fond, mais leur langage, l'objet de leurs études, leurs prétentions avaient changé. Je ne vois guère que la romanesque Bélise qui rappelle un peu, mais vieillies et plus sottes encore, Madelon et Cathos, en croyant que tous les hommes sont épris d'elle; elle devait — son âge en 1672 autoriserait cette supposition — assister au bal que donnent à la fin des *Précieuses* Mascarille et Jodelet à Madelon, à Cathos et à leurs amies. Quant à Philaminte et à sa fille Armande, ce ne sont point les romans qui leur tournent la tête et leur faussent le jugement; elles ont des visées aux sciences les plus abstruses, même à la philosophie, et elles y haussent leur esprit naturellement trop faible pour les comprendre. Ce n'est que pour se divertir un instant qu'elles prêtent l'oreille au *Sonnet sur la fièvre de la princesse Uranie*, et encore parce que ce sonnet est de Trissotin. Comme elles préfèrent au talent de poète l'érudition d'un helléniste!

Digitized by Microsoft ®

SAMSON

1793-1871.

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft ®

Cinq actes, cette fois, n'étaient point trop pour combattre un ridicule qui troublait toute une famille. Ne l'oublions pas, en effet : il s'agit de l'inclination d'une jeune fille pour un galant homme, qui est tourmentée par l'opposition de la plus impérieuse des mères, par la jalousie d'une sœur préférée, malgré la bonne mais impuissante volonté d'un père. Un mariage désiré par deux amants fort épris l'un de l'autre et qui pourrait bien ne pas se conclure n'est pas un accident indifférent de la vie. « Montrer les ravages de la manie du bel esprit dans une honnête maison, voilà la pensée de la pièce. Une mère bel-esprit veut marier sa fille à un méchant poète dont elle est entichée; le père veut qu'elle épouse l'amant à qui on l'a promise : voilà l'intrigue. Ce méchant poète est un cupide qui convoite la dot plus que la fille; il est découvert : voilà le dénouement (1). »

Philaminte a deux filles : Armande et Henriette. Elle aime mieux l'aînée, qui donne dans son travers, tandis que la cadette, dont le cœur est honnête et l'esprit droit, n'entend ni le grec ni le latin, mais sent vivement et délicatement, parle comme elle sent, naturellement, simplement. Armande d'abord a été remarquée par un gentilhomme plein de bon sens et de délicatesse, Clitandre, la contre-partie de ce Dorante, que nous avons vu dans le *Bourgeois gentilhomme;* mais elle l'a fatigué de ses rebuts, de sa fierté maladroite, et par l'attente du bonheur à laquelle elle l'a condamné, comme jadis Julie d'Angennes condamna le patient Montausier. Clitandre a fini par jeter les yeux sur Henriette qui dans sa candeur sincère et charmante a tout de suite répondu à son amour. Le père, Chrysale, approuve le choix de sa fille; mais Chrysale n'est point le maître chez lui; il fait toutes les volontés de sa femme. Or Philaminte n'est point pour ce mariage. Elle consent à accepter Clitandre pour gendre, à la condition qu'il épouse Armande. Armande, d'ailleurs, est devenue moins farouche; mais c'est trop tard : Clitandre ne l'aime plus. Quant à Henriette, Philaminte, sans consulter son cœur, la destine à M. Trissotin, le poète bel esprit, dont Armande ferait bien mieux l'affaire, puisqu'elle est savante, mais qui regarde peu à la femme, pourvu qu'on lui compte la dot. « Ce petit Tartuffe littéraire, » comme l'appelle spirituellement M. Nisard, trouble toute la maison; les gens de lettres d'ordinaire, surtout les poètes, sont plus désintéressés, mais

(1) Nisard, *Histoire de la littérature francaise*, t. III, p. 112.

Digitized by Microsoft®

qu'on veuille bien remarquer que Trissotin est un faux savant, « un de ces sots qui le sont en toutes choses, sauf sur leur intérêt, » un ridicule « qui est dupe tout le premier de son travers (1) », qui rit incessamment à son mérite, et dont la vanité raillée et l'intérêt trompé ne peuvent qu'exciter le rire des honnêtes gens. La lutte sera donc vive entre Philaminte et Armande d'un côté et, de l'autre, Chrysale, appuyé de son frère Ariste, Henriette et Clitandre. Chrysale n'aurait pourtant qu'à dire un *oui* énergique. Il promet bien, quand sa femme n'est pas là, de le dire, ce *oui* si impatiemment attendu. Mais, dès qu'elle se montre, ses belles résolutions s'évanouissent. « Il se fait tous les jours, aux bureaux de l'état civil, des maris comme Chrysale. Son travers est d'avoir peur de sa femme et de s'imaginer qu'il ne la craint pas. Il cède toujours, en croyant ne faire que ce qu'il veut. Il obéit à haute voix pour se persuader qu'il commande (2). » Sensible aux reproches de son frère Ariste, à qui sa faiblesse fait pitié, il déclare qu'il va brûler ses vaisseaux. Mais Philaminte paraît; il ne brûlera rien du tout. Ainsi elle a chassé Martine, fille des champs qui écorche tous les jours ses oreilles par son mauvais patois, mais qui est une excellente cuisinière; Chrysale hasarde quelques objections, essaie de demander la cause de ce renvoi, mais devant Philaminte, qui ne veut point qu'on discute ses arrêts, le bonhomme recule, il laisse partir Martine, non sans la consoler à l'oreille. Il voudrait bien se révolter contre sa femme, mais c'est en s'adressant à sa sœur Bélise qu'il « décharge sa rate ». S'il était tout seul, il serait infailliblement vaincu. Heureusement Ariste est là, Ariste qui est resté célibataire, peut-être pour ne rien perdre de sa liberté. Soutenu par Ariste, encouragé par les prières de sa fille qu'il aime d'autant mieux qu'elle est la seule à la maison qui s'occupe de lui et comprenne ses devoirs de femme, désireux d'ailleurs de la voir mariée à un galant homme qui la sauvera de ce milieu où elle n'est pas heureuse parce qu'elle ne veut point s'y gâter, Chrysale résiste un peu et aussitôt il remporte un petit avantage : il fait rentrer au logis Martine qui avait été congédiée « pour un maigre sujet. » Mais il ne saurait triompher définitivement. Le mariage de Clitandre et d'Henriette ne se ferait point si Ariste n'imaginait une ruse qui

(1) Les passages mis entre guillemets sont empruntés à M. Nisard.
(2) Nisard, *Histoire de la littérature française*, t. III, p. 114.

Digitized by Microsoft®

dévoile aux yeux de tous la perfidie de Trissotin. Il accourt inquiet et l'air triste : il annonce à Chrysale que des notaires malhonnêtes ont emporté dans leur banqueroute toute sa fortune qu'il leur avait confiée, et à Philaminte qu'elle vient, par suite de la grande négligence qu'elle a pour ses affaires, de perdre un procès qui lui coûte 40,000 écus : tous deux sont ruinés. Cette fâcheuse nouvelle fait réfléchir Trissotin qui se retire en donnant comme prétexte que « tout le monde étant contraire à son hymen » il ne veut pas épouser une fille par contrainte. Au contraire, Clitandre propose de partager sa fortune, quelque modeste qu'elle soit, avec la famille de sa fiancée. Henriette refuse ce sacrifice : son rare bon sens lui fait prévoir les regrets que Clitandre pourrait éprouver dans l'avenir. Ainsi tous les cœurs sont à découvert. Le bon Ariste n'avait apporté que de fausses nouvelles! Clitandre et Henriette s'unissent, et Philaminte conseille à sa fille aînée Armande, qui se trouve sacrifiée, de donner, dans cette disgrâce, une preuve de sa philosophie.

« A l'époque où Molière conçut sa pièce, dit M. Nisard, on était entêté de beau langage. Il y avait des termes nobles et des termes bourgeois. C'était l'excès d'une des plus belles ambitions du temps, le perfectionnement de la langue. Beaucoup de femmes y avaient gâté leur naturel... Le mal, borné d'abord à la cour, avait gagné la bourgeoisie. Pour rester dans le relevé, les femmes négligeaient leur ménage. Plus d'un rôt y avait brûlé, comme dit le bonhomme Chrysale, et plus d'un pot en avait été trop salé. Molière vint au secours des filles négligées par leurs mères, comme Henriette; des maris dont les hauts-de-chausses étaient décousus ou les rabats mal repassés, comme Chrysale; des servantes chassées, comme Martine, parce qu'elles s'obstinent à ne point parler le français de Vaugelas. »

Molière a eu soin de nous dépeindre un milieu bourgeois gâté par le bel esprit. Il ne s'est attaqué, comme il l'avait déjà fait dans les *Précieuses*, qu'aux femmes savantes ridicules, à celles que leur condition modeste, je ne dis point leur fortune, aurait dû préserver de ce travers. Il n'a donc voulu désigner sous les noms de Philaminte et d'Armande ni M^me^ de Rambouillet ni M^me^ la duchesse de Montausier, sa fille. Il avait respecté ces deux précieuses en 1659; il avait une raison de plus de les respecter en 1672, l'une, la duchesse de Rambouillet, était morte en 1665, l'autre était la femme de ce Montausier qui n'avait point trouvé à redire

Digitized by Microsoft®

que Molière l'eût pris comme le modèle de son Alceste. D'ailleurs, dans ce monde distingué, le bel esprit ne faisait point de ravages. Il y était porté aisément. M. de Montausier ne se fût pas plaint que son pot était trop salé, comme Chrysale qui, quoique riche, sait ce que l'argent lui a coûté à gagner, et sa femme était de trop haute naissance pour travailler au trousseau de sa fille. Est-ce à dire que le poète se soit abstenu dans sa comédie de toute personnalité? Il est malheureusement trop vrai que, pour se venger de l'abbé Cotin, qui en toute circonstance dénigrait les comédiens en général et Molière en particulier, le poète l'a représenté sous les traits de Trissotin. Il a rendu l'allusion directe en faisant lire par ce pédant devant les Femmes savantes et en livrant à la risée du parterre le sonnet *sur la fièvre de la princesse Uranie* et le madrigal *sur un carrosse* qu'il a tirés, sans y changer un mot, des *Œuvres galantes en prose et en vers de Monsieur Cotin*. Quels que pussent être les torts de l'abbé envers Molière, le poète n'aurait point dû traîner sur la scène une personne vivante pour faire rire de son esprit et, en lui prêtant une conduite lâche et intéressée, pour faire douter de sa probité. Bien que Vadius soit un nom plus vague et moins transparent que celui de Trissotin, il cache cependant une seconde victime de Molière. Vadius n'est autre que Ménage. Comme Ménage, Vadius sait « du grec autant qu'homme de France »; comme Ménage, Vadius a pillé, pour ne citer que les plus célèbres volés, Horace et Virgile; comme Ménage, Vadius a la prétention de faire des églogues dans le style de Théocrite; comme Ménage enfin et comme Trissotin-Cotin, Vadius est en butte aux traits de Boileau. Mais, ce qui achève de rendre la ressemblance complète, c'est la fameuse scène entre Trissotin et Vadius, exacte représentation d'une querelle qui mit aux prises un jour Ménage et Cotin dans le salon de M^lle^ de Montpensier. D'Olivet rappelle cette altercation plaisante dans son histoire de l'Académie : « Comme l'abbé Cotin achevoit de lire à M^lle^ de Montpensier un sonnet composé en son honneur *sur sa fièvre quarte*, Ménage entra. Mademoiselle le fit voir à Ménage, sans lui en nommer l'auteur. Ménage trouva les vers détestables, ce qu'effectivement ils étoient. Là-dessus nos deux poètes se dirent à peu près l'un à l'autre les douceurs que Molière a si agréablement rimées. » Il est certain que Ménage et l'abbé Cotin en

Digitized by Microsoft®

maintes rencontres ne s'épargnèrent point les injures dans leurs entretiens et que, la plume à la main, ils se décochèrent plus d'une fois de cruelles épigrammes.

Ménage ne tourna pas au tragique l'impertinence de Molière. Il se contenta de dire qu'il était impossible que le poète eût pu songer à lui quand il montre dans Vadius « un savant qui parle d'un ton doux. » Sincère ou habile, il eut la contenance d'un homme d'esprit. C'est le cas de lui appliquer le mot de La Fontaine : Fit-il pas mieux que de se plaindre? Cotin fut moins philosophe : il n'osa plus se montrer en public; il fut très accablé du coup qu'il avait reçu, presque assommé; s'il n'en mourut point, puisqu'il vécut encore dix ans après la représentation des *Femmes savantes*, du moins, il évita toute société, et, sans le vouloir, il devint la copie d'un autre personnage de Molière, celle du Misanthrope.

Après les *Précieuses*, dans l'*École des Maris* et dans l'*École des Femmes*, Molière a traité de l'éducation des femmes. Il y est revenu, pour la dernière fois, dans les *Femmes savantes*. Sganarelle, Arnolphe et Chrysale, peuvent se donner la main : ils ont sur cette délicate question les mêmes idées. La faiblesse seule de Chrysale l'empêche d'être aussi catégorique que ses deux compères. Mais, au fond du cœur, il applaudit aux théories du tuteur d'Agnès. S'il ne va pas aussi loin que lui, s'il n'exige pas que Philaminte n'ait dans ses meubles ni écritoire, ni papier, ni plume, s'il n'est pas aussi persuadé de la nécessité de l'ignorance chez la femme pour qu'elle accomplisse strictement ses devoirs de soumission, c'est simplement par insuffisance de lumières : il n'a point fait ses études comme Arnolphe, et il n'est point à la fois si profond et si malveillant observateur. Mais, dans ce qu'il est capable de comprendre et de dire, il ne le cède en rien au seigneur Arnolphe. Ainsi une femme est assez instruite à ses yeux quand elle sait « distinguer un pourpoint d'avec un haut-de-chausses »; son idéal, c'est une ménagère économe, une cuisinière vigilante, la très humble servante enfin du mari et maître. Ah! s'il avait l'énergie de dire tout haut ce qu'il pense si fermement! Ce qu'il y a de curieux, c'est que Sganarelle et surtout Arnolphe sont ridicules, tandis que Chrysale est sympathique. Le public est toujours pour les opprimés : Isabelle et Agnès, d'une part, Chrysale, de l'autre, sont des

Digitized by Microsoft®

victimes. Molière attaque dans les premières pièces l'excès opposé à celui qu'il tourne en dérision dans la troisième. C'est un travers que celui d'Arnolphe qui veut retenir les filles dans l'ignorance et ne voit pas plus loin que la satisfaction de son égoïsme. La curiosité naturelle et impatiente d'Agnès la jette dans les bras d'Horace, précisément parce qu'elle est incapable de se défendre par elle-même. Elle n'a point été éclairée sur les dangers qui pouvaient la surprendre. C'est un travers aussi que celui des Philaminte et des Armande si sottement passionnées pour les recherches de la métaphysique, de l'esprit, du beau langage, de la science, de la philosophie, et même de l'astronomie. Ne feraient-elles pas mieux de charmer leurs maris et d'élever leurs filles pour l'emploi auquel elles sont naturellement destinées? Molière s'est placé résolûment dans le vrai milieu, qui est celui du bon sens, et il a attaqué avec autant de justesse d'esprit que de verve railleuse les hommes qui veulent rabaisser et asservir la femme et les femmes qui rêvent pour leur sexe une liberté contre nature et aspirent à des connaissances ou qui leur sont fermées ou qui leur sont inutiles? Mais, malgré la sympathie qu'inspire Chrysale, il ne faut pas croire qu'il ait le plus beau rôle dans la comédie. Ses idées ne représentent pas celles de l'auteur sur l'éducation des femmes; il lui arrive sans doute de dire des choses sensées; mais il parle mieux qu'il n'agit, et, même dans ses discours, le bon sens n'est qu'un feu de paille. Il rabaisse trop la femme, et il faut bien avouer que Philaminte a autant de droit que lui de se plaindre d'une union mal assortie. C'est à Clitandre que Molière a confié son secret. Quelle est l'instruction qui convient à la femme? Clitandre l'indique d'un mot :

Je consens qu'une femme ait des clartés de tout.

Il n'appartient en effet qu'à l'homme d'approfondir la science et chaque point de la science jusqu'à ce que la lumière surgisse vive et éclatante. La femme a beaucoup fait quand elle est arrivée à posséder une instruction générale et propre à donner des clartés de tout. Il n'est point défendu à des femmes particulièrement douées de se distinguer par des mérites littéraires. Elles ont été et seront toujours en fort petit nombre. Mais les autres, le plus grand nombre, doivent être modestes. Le domaine qui leur reste est bien assez

Digitized by Microsoft®

large. N'est-ce rien que la science d'élever leurs enfants, de charmer leurs maris? Et cette double occupation ne leur offre-t-elle point l'occasion constante de montrer toute la pénétration de leur esprit et, ce qui est mieux encore, toute la délicatesse de leur cœur? Henriette est le modèle de ces femmes jeunes et aimables qui plaisent tant à Molière. Voilà le séduisant personnage qu'il oppose aux trois folles de sa comédie. Clitandre et Henriette sont les deux interprètes de sa pensée intime.

Les acteurs qui ont créé les rôles dans les *Femmes savantes* sont, si l'on en croit le *Mercure galant* de juillet 1723, généralement si bien informé : Molière, *Chrysale*, La Grange, *Clitandre*, Baron, *Ariste*, La Thorillière père, *Trissotin*, du Croisy, *Vadius*, Hubert, *Philaminte*, M^lle^ Villeaubrun, *Bélise*, M^lle^ de Brie, *Armande*, M^lle^ Molière, *Henriette*. Il n'y a pas de doute pour Molière. L'inventaire de 1673, dont nous avons déjà parlé à propos du *Bourgeois gentilhomme*, décrit l'habit qui servait au maître « à la représentation des *Femmes savantes* ». C'est bien le vêtement d'un « homme de bourgeoisie » comme était le père d'Henriette. La Grange fut certainement aussi Clitandre; il était, on le sait, *l'amoureux* de la troupe, de même que M^lle^ Molière en était, comme on dit au théâtre, la *forte jeune première*, et parfois *la grande coquette*. Baron était fort jeune en 1672; il avait à peine 19 ans. Il faut un témoignage irrécusable comme celui de Donneau de Visé pour croire que Molière lui ait confié le personnage du raisonneur. Dans le *Mercure* de 1672, en effet, de Visé nous apprend que le Chrysale de Molière a « un frère qui, quoique *bien jeune*, paraît l'homme du monde du meilleur sens. » C'est évidemment une allusion à la grande jeunesse de l'interprète qui, à défaut d'autorité, fit preuve dans ce rôle de la plus exquise distinction. On sait d'ailleurs que les comédiens sont engagés selon l'emploi pour lequel ils ont des aptitudes, et aujourd'hui, à la Comédie française, MM. Leloir et Laugier, qui sont très loin de la trentaine, représentent toujours des « barbons ». Aussi de prime-abord, voyons-nous avec étonnement Baron sous les traits d'Ariste. Destiné à l'emploi de La Grange, comment fut-il chargé d'un rôle pour lequel ne le rendaient apte ni son âge ni la nature de son talent? Peut-être Molière voulait-il exercer son élève favori, aux débuts de sa carrière, à représenter tous les caractères, pour que son jeu acquît ainsi plus de souplesse? Les

Digitized by Microsoft®

rôles de caractères convenaient à du Croisy, déjà si remarqué dans le Tartufe. N'était-ce point du Croisy qui avait été dans la *Critique de l'École des Femmes* le poète Lysidas, un cousin de Vadius? La Thorillière devait jouer au naturel ce pédant de Trissotin, toujours si content de lui-même, qui sans cesse « riait à son mérite » s'il est vrai, comme le dit Le Mazurier, qu'il montrait toujours un visage riant, même dans les plus tristes situations et dans l'emportement de la passion. Hubert était chargé, nous l'avons déjà dit, des rôles de « vieilles », et il y était fort goûté. Il savait, avec une parfaite mesure, passer de la franchise et du bon sens de M^me^ Jourdain à la préciosité et à la fadeur de Philaminte. Quant à M^lle^ de Brie, c'était sa destinée de représenter au théâtre la rivale malheureuse de M^lle^ Molière. Elle avait joué Arsinoé; elle jouait Armande. M^lle^ Villaubrun était la sœur cadette de Madeleine Béjart, l'aînée par conséquent de M^lle^ Molière. Tant qu'elle ne fut point mariée, elle s'appela au théâtre M^lle^ Hervé, du nom de sa mère, afin qu'on ne la confondît point avec Madeleine Béjart, dite à la scène la Béjart. Elle épousa en 1664 Léonard de Loménie, sieur de la Villaubrun : de là son nom de M^lle^ Villaubrun. Elle était veuve le 11 mars 1672. Six mois après, elle épousa en secondes noces Jean-Baptiste Aubry. M^lle^ Aubry, ou la Villaubrun, pour lui laisser son nom de théâtre, jouait les soubrettes et les utilités.

Il nous reste à parler du personnage de Martine et de son interprète créatrice. Nous croyons avec M. Paul Mesnard que ce fut M^lle^ Beauval qui joua à l'origine le rôle de Martine. Elle était engagée pour les soubrettes, et elle avait remporté un éclatant succès dans la *Nicole* du *Bourgeois gentilhomme*. Il faut renoncer absolument à tout ce qui a été dit sur l'interprétation de Martine confiée à une servante de Molière. Les servantes, même celles des meilleurs comédiens, ne sauraient s'improviser actrices, et actrices consommées, car le rôle de Martine est difficile à retenir et à rendre sans charge, dans la mesure parfaite.

A la mort de Molière, quelques rôles changèrent d'interprètes. Rosimond joua *Chrysale*, M^lle^ La Grange *Bélise*, Dauvilliers et Guérin, le second mari d'Armande Béjart, remplacèrent Baron et La Thorillière dans *Ariste* et *Trissotin*.

M^lle^ La Grange, peut-être la *Marotte* des *Précieuses ridicules*, avant de devenir la femme de l'illustre comédien, s'appelait Marie Ragueneau et était la fille d'un comédien, camarade de Molière, con-

Digitized by Microsoft®

nu sous le pseudonyme de M. de L'Estang. Elle n'avait qu'un talent médiocre.

Après Rosimond, Guérin joua *Chrysale* avec beaucoup d'art et de naturel. Ce rôle fut aussi l'un des meilleurs de Grandmesnil. Provost, il y a plus de vingt ans, y excellait. Aujourd'hui M. Barré y est parfait.

Les principaux *Clitandre* furent, dans notre siècle, Fleury qui y déployait une suprême élégance; Leroux, Bressant et Delaunay, le premier mordant avec finesse, le second distingué, dédaigneux mais un peu mou, le troisième; spirituel et quelque peu gouailleur. Aujourd'hui, ce rôle est tenu par M. Febvre.

Louise Contat, la fameuse créatrice de la Suzanne du *Mariage de Figaro*, interprète très célèbre d'Elmire et de Célimène, joua avec un très grand succès Philaminte à la fin de sa carrière. Dans l'emploi des mères elle apporta des qualités de mesure et d'autorité qu'on n'aurait pas attendues, à un si haut degré, d'une comédienne qui avait brillé avec tant d'éclat dans les coquettes. Nous avons pu voir avec des mérites divers dans ce même rôle M^mes^ Nathalie, Guyon, Edile Riquer, Madeleine Brohan, et aujourd'hui M^me^ Lloyd.

M^lle^ Mars a été une parfaite Henriette. « Elle y était, dit Jules Janin dans son *Histoire de la Littérature dramatique*, l'ingénuité en personne, une ingénuité hardie à la défense et prompte à la réplique; avec quelle grâce et quel naturel parfait elle écoutait ces folies pleines de verve, et comme elle suivait, d'un regard brillant d'ironie et d'intelligence, les phases diverses de ces gens qui se louent jusqu'à l'adoration, et qui se déchirent jusqu'aux morsures! » M^me^ Worms-Baretta s'est montrée depuis dans ce rôle en tous points excellente. Il nous paraît difficile qu'une autre comédienne, après M^lle^ Mars, bien entendu, puisse jouer Henriette avec plus de grâce, de sincérité et de naturel.

Le rôle d'Armande, de notre temps, a trouvé des interprètes d'un rare talent : M^mes^ Favart, Broisat, et, en 1888, M^lle^ Bartet qui a fait une première et heureuse excursion dans le répertoire de Molière.

M^me^ Desmousseaux a été admirable, en son temps, dans Bélise. Récemment à la Comédie, M^me^ Jouassain y produisait un grand effet comique. Il serait injuste d'oublier dans cette revue l'excellente M^me^ Crosnier, de l'Odéon, qui a fait partie d'ailleurs de la Comédie française, et qui est une Bélise fort réjouissante, superbe de fadeur grotesque et de minauderies de vieille fille fardée et écervelée.

Digitized by Microsoft®

Parmi les plus amusantes *Martines* on cite, au siècle dernier, M^lles^ Dangeville et Bellecourt, et, dans celui-ci, M^mes^ Augustine Brohan, Dinah-Félix et, actuellement, M^me^ Samary.

Ariste le raisonneur est aujourd'hui dans de bonnes mains. M. Silvain, supérieur dans ce rôle à M. Maubant, y apporte beaucoup d'esprit et de finesse avec l'émotion sincère d'un frère qui ne veut point, en dépit qu'il en ait, se fâcher sérieusement contre son aîné.

Vadius et Trissotin ont été fort bien rendus par MM. Regnier, Samson, Got et Coquelin aîné. Coquelin cadet et de Féraudy sont maintenant les titulaires des rôles de Trissotin et de Vadius.

Avant de terminer cette notice par quelques détails biographiques sur M^lle^ Dangeville, sur Regnier, Samson, Bressant, M. Got et M^me^ Jouassain, je rappellerai qu'une représentation toute récente des *Femmes savantes* a eu lieu à la Comédie française (2 février 1888), avec une distribution toute nouvelle. Voici une partie du jugement qu'a porté M. Francisque Sarcey sur cette représentation :

« Barré est de premier ordre dans Chrysale. Je l'y préfère même à Provost qui a laissé pourtant, dans les financiers du vieux répertoire, d'incomparables souvenirs aux hommes de ma génération. C'est que Barré, avec sa bonne figure épanouie, sa voix conciliante et gaie, son ventre indulgent, la rondeur de ses manières, est le bourgeois rêvé par Molière. Le père Provost était un grand bourgeois solennel de la Restauration; on ne comprenait pas qu'il tremblât devant sa femme et dît à ceux qui l'entouraient : Soutenez-moi bien tous. Le rire éclate quand Barré laisse échapper la phrase.

« Febvre a joué Clitandre avec son autorité ordinaire. Il dit le vers de Molière avec une correction impeccable. M. Febvre enseigne aux jeunes gens comment le rôle doit être dit; c'est une leçon qu'ils feront bien d'étudier.

« Coquelin (cadet) n'est, ce me semble, ni assez précieux, ni assez pincé, ni assez tortillé dans Trissotin. Je ne sais : mais j'essaierais dans ce rôle, bien qu'il ne soit pas de son emploi, M. Prudhon qui a si bien joué Bellac dans le *Monde où l'on s'ennuie*. Bellac est quelque peu cousin de l'ami Trissotin.

« Féraudy (Vadius) n'est pas non plus ce pédant au teint brouillé, au ton rogue que nous avaient montré et Regnier et Coquelin aîné.

« M^lle^ Lloyd a la taille et la prestance du rôle (Philaminte); elle en possède aussi les traditions.

Digitized by Microsoft®

« Mlle Bartet (Armande) [1] est d'une élégance et d'une distinction merveilleuses. Ce n'est point la pie-grièche acariâtre dont on s'est plu parfois, sous prétexte de tradition, à exagérer les traits; c'est une belle fille, en train de monter en graine, qui garde, tout en étant battue par cette petite délurée d'Henriette, la supériorité de ses manières aisées, de son esprit brillant, de ses grandes allures; Mlle Bartet, pour étudier ce rôle, l'a tiré hardiment du milieu où il évolue, et l'a transporté dans le monde d'aujourd'hui. Cette initiative lui a glorieusement réussi. » (Feuilleton du *Temps*, 6 février 1888.)

Mlle Dangeville (Marie-Anne Botot, dite) est née le 26 décembre 1714 à Paris. Elle acquit dans l'emploi des soubrettes, grâce au naturel de son jeu, une réputation sans égale. Elle avait fait d'ailleurs, dès l'âge de huit ans, l'apprentissage de son difficile métier, et le public s'était accoutumé à l'applaudir avant ses sérieux débuts. Lorsqu'elle parut pour la première fois, en 1730, dans la soubrette du *Médisant* de Destouches, tous les suffrages étaient conquis. Voici les principaux rôles où elle brilla : Cléanthis dans *Démocrite*, Lisette, dans *les Folies amoureuses*, Martine, dans les *Femmes savantes*, Toinette, dans le *Malade imaginaire*. Nous ne parlons bien entendu que du répertoire de Molière et de Regnard. Un acteur de mérite, Dauberval, dans le discours qu'il prononça à la réouverture (1763), et où il exprimait le regret que causait à toute la compagnie le départ de cette comédienne si justement applaudie, porta sur son talent ce jugement flatteur : « Cette actrice, si pleine de finesse et de vérité, se dérobe à sa propre gloire (bien qu'on fît tout pour la retenir). Les auteurs lui répétaient sans cesse : Nous trouvons rarement un acteur pour chaque caractère; vous les saisissez tous... » Dauberval rendait aussi hommage au caractère de Mlle Dangeville. «... Elle ignorait sa supériorité, et doutait d'elle-même quand nous la prenions pour modèle. Elle savait, par le liant de son caractère, se concilier tous les esprits... Nous l'admirions, et nous l'aimions. » Mlle Dangeville mourut en mars 1796.

Regnier de la Brière est né à Paris le 1er avril 1807. Il fit d'excellentes études au collège de Juilly, chez les Oratoriens aux-

[1] Mlle Bartet ne s'est essayée que deux fois dans le répertoire classique, dans le rôle d'Iphigénie et dans celui d'Armande.

Digitized by Microsoft®

quels il a toujours gardé une vive reconnaissance. Une vocation irrésistible l'entraîna vers le théâtre. C'est sur les hauteurs de Montmartre qu'il commença sa carrière; il la continua en province, à Nantes et à Metz. Rentré à Paris, il débuta en 1831 sur le théâtre du Palais-Royal. Ce n'était point la scène qui convînt à son genre de talent. Le 6 novembre 1831, il parut à la Comédie française dans le rôle de Figaro du *Mariage*, puis dans le même rôle du *Barbier de Séville*. Bien que la nature eût refusé à Regnier une voix sonore, une physionomie mobile, à force de travail, de réflexion et de goût, il triompha de tous les obstacles. Nous n'avons pas à parler ici de toutes ses admirables créations dans la comédie moderne; nous nous en tiendrons aux rôles du répertoire où il a toujours jusqu'au moment de sa retraite montré une autorité incontestable. Personne n'a joué comme lui Vadius, Lysidas de la *Critique de l'École des Femmes* et Pancrace du *Mariage forcé*. M. Regnier est mort en 1885.

Samson (Joseph-Isidore) est né à Saint-Denis (Seine) le 2 juillet 1793. Il mourut à Paris le 29 mars 1871. On sait le grand comédien qu'il fut. Le travail et la volonté, chez lui comme chez Monvel, Regnier et Got, triomphèrent de l'ingratitude de la nature. Il n'avait qu'un mince filet de voix, mais elle portait partout, et la diction était d'une admirable netteté. Il fit son premier début dans le Figaro du *Barbier de Séville*. Il joua avec un succès qui ne se démentit jamais tous les rôles de son emploi, et fut goûté particulièrement dans Sosie (d'*Amphytrion*), Hector (du *Joueur*), Sganarelle (de *Don Juan*), M. Jourdain, Cliton (du *Menteur*), Brid'oison (du *Mariage de Figaro*), Vadius, Pasquin (du *Jeu de l'amour et du hasard*). Samson eut aussi des succès au théâtre comme auteur dramatique : *la Belle-mère et le gendre*, la *Famille Poisson*, un petit à-propos, la *Fête de Molière*, furent représentés à la Comédie française. Comme professeur, il a formé des élèves dont les noms témoignent de la valeur de son enseignement : Rachel, M^mes^ Arnould-Plessy, Augustine et Madeleine Brohan, enfin Marie Favart. Il a laissé aussi un poème fort estimable, intitulé *l'Art théâtral*, que consultent avec fruit les comédiens.

Bressant (Jean-Baptiste-François) est né en 1815 à Châlon-sur-Saône. Il fut petit clerc d'avoué dans sa jeunesse, puis commis chez un marchand de peinture litho-chromique. Très passionné pour le théâtre, il aimait à réciter des tirades de Corneille et de Racine. Il

Digitized by Microsoft ®

n'entra pas au Conservatoire; il n'eut pas le temps d'y demander son admission. Les frères Séveste, directeurs des théâtres de la banlieue, l'engagèrent sur sa bonne mine, et il débuta à Montmartre. De Montmartre il passa aux Variétés, où, entre autres rôles, il créa à côté de Frédérick Lemaître, qui jouait Kean, le rôle du prince de Galles dans le drame de ce nom. Il alla ensuite en Russie où il remporta des succès de tout genre. Après un séjour de plusieurs années à St-Pétersbourg, il rentra en France et débuta au Gymnase. Il fournit dans ce théâtre une longue et glorieuse carrière à côté de Geoffroy, de Lesueur, de Tisserant, de Lafontaine, et de Rose Chéri (1846-1854). L'arrivée de Bressant au Gymnase en avait chassé Dupuis, l'excellent pensionnaire actuel du Vaudeville; la venue de Bressant à la Comédie et surtout sa nomination d'emblée au sociétariat amenèrent la démission de Brindeau qui tenait l'emploi que venait prendre Bressant. Le talent du nouveau sociétaire devait bientôt triompher de tous les obstacles opposés par la jalousie et dissiper les nuages. Son début dans le classique fut le rôle de Clitandre où il ne fit preuve que d'élégance. Il se mit courageusement au travail et acquit au bout de deux ou trois ans les qualités que donnent les fortes études du Conservatoire et la longue habitude du répertoire. Un des rôles que jouait Bressant avec la plus spirituelle désinvolture et qu'il a marqué, on peut le dire, d'une empreinte personnelle, était l'Almaviva, du *Barbier de Séville*. Il a paru successivement, pour nous en tenir au théâtre classique, dans *Don Juan*, où il n'était point assez âpre, dans *Alceste*, dont il n'avait point l'impétueuse passion, dans *Tartufe*, qu'il était trop franc de visage, trop sincère d'accent pour rendre supérieurement. Il était plein de douce mélancolie et d'exquise délicatesse dans les amoureux de Marivaux, qu'il jouât le *Jeu de l'amour et du hasard*, les *Fausses confidences* ou le *Legs*. La retraite de Bressant laissa un grand vide à la comédie. Bressant est mort en 1887, à Limours, où il vivait triste et résigné, paralytique après avoir été longtemps si élégant et si jeune, un peu délaissé après avoir été si courtisé.

M. Got (François-Jules-Edmond) est né en Bretagne. Il a fait d'excellentes études au lycée Charlemagne. Conseillé et guidé par Menjaud, de la Comédie française, il entra au Conservatoire dans la classe de Provost. Il remporta le premier prix de comédie, mais sans engagement, malgré ses lauriers. Obligé de faire son service militaire, il

Digitized by Microsoft®

fut soldat au 4e chasseurs à cheval, et devint brigadier. Ces galons de laine ne suffisaient point à son ambition. Il obtint du général Goyon un congé, et il vint réclamer à la Comédie son droit de débuter : ce fut dans le Scapin, des *Fourberies*. Il y fut sombre et farouche. Ce n'est point tout à fait le caractère du rôle. Il ne se découragea point, apprit son métier et attendit patiemment le succès. Ce fut l'Abbé d'*Il ne faut jurer de rien* qui le fit connaître (22 juin 1848). Mais nous laissons de côté à dessein, dans ces études, les rôles qui ne sont point classiques. Suivons donc la carrière de M. Got à travers le répertoire de Molière, de Corneille, de Racine, de Regnard et de Marivaux. Il excelle dans le Cliton, du *Menteur*, dans L'Intimé, et, tout dernièrement, il était d'une drôlerie épique dans Dandin, des *Plaideurs;* dans Trissotin, il est pédant de la tête aux pieds. Dans Sganarelle du *Cocu imaginaire*, dans le *Médecin malgré lui*, Got est la fantaisie, la gaieté et l'exubérance mêmes. Il a fait une véritable création, un type inoubliable du fameux maître Pathelin. M. Got s'est généreusement rappelé qu'il avait eu les commencements difficiles; il a soutenu de tout son pouvoir et aidé de ses conseils les débuts de Coquelin aîné, et il a consenti à jouer le rôle de Brid'oison aux côtés de son rival qui représentait Figaro. Dans Arnolphe, de *l'École des Femmes*, M. Got, comme l'avait fait d'ailleurs Provost, a été plus dramatique que comique : le vieux barbon, représenté par lui, ne prête pas à rire; on se sent au contraire ému et pris de pitié. M. Got est actuellement le doyen de la Comédie française.

Mme Jouassain (Clémentine), aujourd'hui retraitée, naquit vers 1830. C'était une duègne excellente. Elle débuta à la Comédie en 1856, et joua résolument à 26 ans les rôles de vieilles. C'est ainsi qu'elle parut pour la première fois dans Mme Pernelle, puis dans Philaminte. Elle devait plus tard s'emparer du rôle de Bélise où elle était d'un grotesque achevé. Elle fut longtemps l'Arsinoé que Molière eût pu rêver, avec son maintien raide, son geste anguleux et sa voix cassante. Elle y égalait presque Mme Desmousseaux qui y fut réellement célèbre. Elle fut aussi incomparable dans Mme de Sottenville, la belle-mère de Georges Dandin. On se rappellera longtemps le nom de Mme Jouassain, interprète des rôles de la comtesse de Pimbêche des *Plaideurs*, de la comtesse d'Escarbagnas et de la Martine, du *Médecin malgré lui*.

Digitized by Microsoft®

LES FEMMES SAVANTES

COMÉDIE

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

ARMANDE, HENRIETTE.

ARMANDE.

Quoi! le beau nom de fille est un titre, ma sœur,
Dont vous voulez quitter la charmante douceur?
Et de vous marier vous osez faire fête?
Ce vulgaire dessein vous peut monter en tête?

HENRIETTE.

Oui, ma sœur.

ARMANDE.

Ah! ce oui se peut-il supporter?
Et sans un mal de cœur, sauroit-on l'écouter?

HENRIETTE.

Qu'a donc le mariage en soi qui vous oblige,
Ma sœur?...

ARMANDE.

Ah! mon Dieu! fi!

HENRIETTE.

Comment?

ARMANDE.

Ah! fi; vous dis-je.
Ne concevez-vous point ce que, dès qu'on l'entend,

Digitized by Microsoft®

Un tel mot à l'esprit offre de dégoûtant?
De quelle étrange image on est par lui blessée?
Sur quelle sale vue il traîne la pensée?
N'en frissonnez-vous point? et pouvez-vous, ma sœur,
Aux suites de ce mot résoudre votre cœur?

HENRIETTE.

Les suites de ce mot, quand je les envisage,
Me font voir un mari, des enfans, un ménage;
Et je ne vois rien là, si j'en puis raisonner,
Qui blesse la pensée, et fasse frissonner.

ARMANDE.

De tels attachemens, ô ciel! sont pour vous plaire?

HENRIETTE.

Et qu'est-ce qu'à mon âge on a de mieux à faire,
Que d'attacher à soi, par le titre d'époux,
Un homme qui vous aime, et soit aimé de vous;
Et, de cette union de tendresse suivie,
Se faire les douceurs d'une innocente vie?
Ce nœud bien assorti n'a-t-il pas des appas?

ARMANDE.

Mon Dieu, que votre esprit est d'un étage bas!
Que vous jouez au monde un petit personnage,
De vous claquemurer aux choses du ménage,
Et de n'entrevoir point de plaisirs plus touchans,
Qu'une idole d'époux, et des marmots d'enfans!
Laissez aux gens grossiers, aux personnes vulgaires,
Les bas amusemens de ces sortes d'affaires.
A de plus hauts objets élevez vos désirs,
Songez à prendre un goût des plus nobles plaisirs;
Et, traitant de mépris les sens et la matière,
A l'esprit, comme nous, donnez-vous tout entière.
Vous avez notre mère en exemple à vos yeux,
Que du nom de savante on honore en tous lieux;
Tâchez, ainsi que moi, de vous montrer sa fille;
Aspirez aux clartés qui sont dans la famille;

Digitized by Microsoft®

Et vous rendez sensible aux charmantes douceurs
Que l'amour de l'étude épanche dans les cœurs.
Loin d'être aux lois d'un homme en esclave asservie,
Mariez-vous, ma sœur, à la philosophie,
Qui nous monte au-dessus de tout le genre humain,
Et donne à la raison l'empire souverain,
Soumettant à ses lois la partie animale,
Dont l'appétit grossier aux bêtes nous ravale.
Ce sont là les beaux feux, les doux attachemens
Qui doivent de la vie occuper les momens;
Et les soins où je vois tant de femmes sensibles
Me paroissent aux yeux des pauvretés horribles.

HENRIETTE.

Le ciel, dont nous voyons que l'ordre est tout-puissant,
Pour différens emplois nous fabrique en naissant;
Et tout esprit n'est pas composé d'une étoffe
Qui se trouve taillée à faire un philosophe.
Si le vôtre est né propre aux élévations
Où montent des savans les spéculations,
Le mien est fait, ma sœur, pour aller terre à terre,
Et dans les petits soins son foible se resserre.
Ne troublons point du ciel les justes règlemens,
Et de nos deux instincts suivons les mouvemens.
Habitez, par l'essor d'un grand et beau génie,
Les hautes régions de la philosophie,
Tandis que mon esprit, se tenant ici-bas,
Goûtera de l'hymen les terrestres appas.
Ainsi, dans nos desseins, l'une à l'autre contraire
Nous saurons toutes deux imiter notre mère :
Vous, du côté de l'âme et des nobles désirs;
Moi, du côté des sens et des grossiers plaisirs;
Vous, aux productions d'esprit et de lumière;
Moi, dans celles, ma sœur, qui sont de la matière.

ARMANDE.

Quand sur une personne on prétend se régler,

Digitized by Microsoft®

C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler;
Et ce n'est point du tout la prendre pour modèle,
Ma sœur, que de tousser et de cracher comme elle.

HENRIETTE.

Mais vous ne seriez pas ce dont vous vous vantez,
Si ma mère n'eût eu que de ces beaux côtés;
Et bien vous prend, ma sœur, que son noble génie
N'ait pas vaqué toujours à la philosophie.
De grâce, souffrez-moi, par un peu de bonté,
Des bassesses à qui vous devez la clarté;
Et ne supprimez point, voulant qu'on vous seconde,
Quelque petit savant qui veut venir au monde.

ARMANDE.

Je vois que votre esprit ne peut être guéri
Du fol entêtement de vous faire un mari;
Mais sachons, s'il vous plaît, qui vous songez à prendre;
Votre visée, au moins, n'est pas mise à Clitandre?

HENRIETTE.

Et par quelle raison n'y seroit-elle pas?
Manque-t-il de mérite? est-ce un choix qui soit bas?

ARMANDE.

Non; mais c'est un dessein qui seroit malhonnête,
Que de vouloir d'une autre enlever la conquête;
Et ce n'est pas un fait dans le monde ignoré,
Que Clitandre ait pour moi hautement soupiré.

HENRIETTE.

Oui; mais tous ces soupirs chez vous sont choses vaines,
Et vous ne tombez point aux bassesses humaines;
Votre esprit à l'hymen renonce pour toujours,
Et la philosophie a toutes vos amours.
Ainsi, n'ayant au cœur nul dessein pour Clitandre,
Que vous importe-t-il qu'on y puisse prétendre?

ARMANDE.

Cet empire que tient la raison sur les sens
Ne fait pas renoncer aux douceurs des encens,

Digitized by Microsoft®

Et l'on peut, pour époux, refuser un mérite
Que, pour adorateur, on veut bien à sa suite.

HENRIETTE.

Je n'ai pas empêché qu'à vos perfections
Il n'ait continué ses adorations;
Et je n'ai fait que prendre, au refus de votre âme,
Ce qu'est venu m'offrir l'hommage de sa flamme.

ARMANDE.

Mais, à l'offre des vœux d'un amant dépité,
Trouvez-vous, je vous prie, entière sûreté?
Croyez-vous pour vos yeux sa passion bien forte,
Et qu'en son cœur, pour moi, toute flamme soit morte?

HENRIETTE.

Il me le dit, ma sœur; et, pour moi, je le croi.

ARMANDE.

Ne soyez pas, ma sœur, d'une si bonne foi,
Et croyez, quand il dit qu'il me quitte et vous aime,
Qu'il n'y songe pas bien, et se trompe lui-même.

HENRIETTE.

Je ne sais; mais enfin, si c'est votre plaisir,
Il nous est bien aisé de nous en éclaircir.
Je l'aperçois qui vient; et, sur cette matière,
Il pourra nous donner une pleine lumière.

SCÈNE II

CLITANDRE, ARMANDE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Pour me tirer d'un doute où me jette ma sœur,
Entre elle et moi, Clitandre, expliquez votre cœur;
Découvrez-en le fond, et nous daignez apprendre
Qui de nous à vos vœux est en droit de prétendre.

Digitized by Microsoft®

ARMANDE.

Non, non, je ne veux point à votre passion
Imposer la rigueur d'une explication;
Je ménage les gens, et sais comme embarrasse
Le contraignant effort de ces aveux en face.

CLITANDRE.

Non, Madame, mon cœur, qui dissimule peu,
Ne sent nulle contrainte à faire un libre aveu.
Dans aucun embarras un tel pas ne me jette
Et j'avouerai tout haut, d'une âme franche et nette,
Que les tendres liens où je suis arrêté,
(*Montrant Henriette.*)
Mon amour et mes vœux sont tout de ce côté.
Qu'à nulle émotion cet aveu ne vous porte;
Vous avez bien voulu les choses de la sorte.
Vos attraits m'avoient pris, et mes tendres soupirs
Vous ont assez prouvé l'ardeur de mes desirs;
Mon cœur vous consacroit une flamme immortelle;
Mais vos yeux n'ont pas cru leur conquête assez belle;
J'ai souffert sous leur joug cent mépris différens :
Ils régnoient sur mon âme en superbes tyrans;
Et je me suis cherché, lassé de tant de peines,
Des vainqueurs plus humains, et de moins rudes chaînes.
(*Montrant Henriette.*)
Je les ai rencontrés, Madame, dans ces yeux,
Et leurs traits à jamais me seront précieux;
D'un regard pitoyable ils ont séché mes larmes,
Et n'ont pas dédaigné le rebut de vos charmes.
De si rares bontés m'ont si bien su toucher,
Qu'il n'est rien qui me puisse à mes fers arracher;
Et j'ose maintenant, vous conjurer, Madame,
De ne vouloir tenter nul effort sur ma flamme,
De ne point essayer à rappeler un cœur
Résolu de mourir dans cette douce ardeur.

Digitized by Microsoft®

ARMANDE.

Hé! qui vous dit, Monsieur, que l'on ait cette envie,
Et que de vous enfin si fort on se soucie?
Je vous trouve plaisant de vous le figurer,
Et bien impertinent de me le déclarer.

HENRIETTE.

Hé! doucement, ma sœur. Où donc est la morale
Qui sait si bien régir la partie animale,
Et retenir la bride aux efforts du courroux?

ARMANDE.

Mais vous, qui m'en parlez, où la pratiquez-vous,
De répondre à l'amour que l'on vous fait paroître,
Sans le congé de ceux qui vous ont donné l'être?
Sachez que le devoir vous soumet à leurs lois,
Qu'il ne vous est permis d'aimer que par leur choix,
Qu'ils ont sur votre cœur l'autorité suprême,
Et qu'il est criminel d'en disposer vous-même.

HENRIETTE.

Je rends grâce aux bontés que vous me faites voir,
De m'enseigner si bien les choses du devoir.
Mon cœur sur vos leçons veut régler sa conduite;
Et, pour vous faire voir ma sœur, que j'en profite,
Clitandre, prenez soin d'appuyer votre amour
De l'agrément de ceux dont j'ai reçu le jour.
Faites-vous sur mes vœux un pouvoir légitime,
Et me donnez moyen de vous aimer sans crime.

CLITANDRE.

J'y vais de tous mes soins travailler hautement;
Et j'attendois de vous ce doux consentement.

ARMANDE.

Vous triomphez, ma sœur, et faites une mine
A vous imaginer que cela me chagrine.

HENRIETTE.

Moi, ma sœur? point du tout. Je sais que sur vos sens
Les droits de la raison sont toujours tout-puissans,

Digitized by Microsoft®

Et que, par les leçons qu'on prend dans la sagesse,
Vous êtes au-dessus d'une telle foiblesse.
Loin de vous soupçonner d'aucun chagrin, je croi
Qu'ici vous daignerez vous employer pour moi,
Appuyer sa demande, et, de votre suffrage,
Presser l'heureux moment de notre mariage.
Je vous en sollicite; et, pour y travailler...

ARMANDE.

Votre petit esprit se mêle de railler,
Et d'un cœur qu'on vous jette on vous voit toute fière.

HENRIETTE.

Tout jeté qu'est ce cœur, il ne vous déplaît guère;
Et, si vos yeux sur moi le pouvoient ramasser,
Ils prendroient aisément le soin de se baisser.

ARMANDE.

A répondre à cela je ne daigne descendre,
Et ce sont sots discours qu'il ne faut pas entendre.

HENRIETTE.

C'est fort bien fait à vous, et vous nous faites voir
Des modérations qu'on ne peut concevoir.

SCÈNE III

CLITANDRE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Votre sincère aveu ne l'a pas peu surprise.

CLITANDRE.

Elle mérite assez une telle franchise,
Et toutes les hauteurs de sa folle fierté
Sont dignes, tout au moins, de ma sincérité.
Mais, puisqu'il m'est permis, je vais à votre père,
Madame...

Digitized by Microsoft®

PROVOST

1798-1869.

Rôle de Chrysale.

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft ®

HENRIETTE.

Le plus sûr est de gagner ma mère.
Mon père est d'une humeur à consentir à tout;
Mais il met peu de poids aux choses qu'il résout :
Il a reçu du ciel certaine bonté d'âme
Qui le soumet d'abord à ce que veut sa femme;
C'est elle qui gouverne, et, d'un ton absolu,
Elle dicte pour loi ce qu'elle a résolu.
Je voudrois bien vous voir pour elle et pour ma tante
Une âme, je l'avoue, un peu plus complaisante,
Un esprit qui, flattant les visions du leur,
Vous pût de leur estime attirer la chaleur.

CLITANDRE.

Mon cœur n'a jamais pu, tant il est né sincère,
Même dans votre sœur, flatter leur caractère;
Et les femmes docteurs ne sont point de mon goût.
Je consens qu'une femme ait des clartés de tout;
Mais je ne lui veux point la passion choquante
De se rendre savante, afin d'être savante,
Et j'aime que souvent, aux questions qu'on fait,
Elle sache ignorer les choses qu'elle sait;
De son étude, enfin, je veux qu'elle se cache,
Et qu'elle ait du savoir sans vouloir qu'on le sache,
Sans citer les auteurs, sans dire de grands mots
Et clouer de l'esprit à ses moindres propos.
Je respecte beaucoup madame votre mère;
Mais je ne puis du tout approuver sa chimère,
Et me rendre l'écho des choses qu'elle dit,
Aux encens qu'elle donne à son héros d'esprit.
Son monsieur Trissotin me chagrine, m'assomme,
Et j'enrage de voir qu'elle estime un tel homme,
Qu'elle nous mette au rang des grands et beaux esprits
Un benêt dont partout on siffle les écrits,
Un pédant dont on voit la plume libérale
D'officieux papiers fournir toute la halle.

Digitized by Microsoft®

HENRIETTE.

Ses écrits, ses discours, tout m'en semble ennuyeux,
Et je me trouve assez votre goût et vos yeux;
Mais, comme sur ma mère il a grande puissance,
Vous devez vous forcer à quelque complaisance.
Un amant fait sa cour où s'attache son cœur;
Il veut de tout le monde y gagner la faveur;
Et, pour n'avoir personne à sa flamme contraire,
Jusqu'au chien du logis il s'efforce de plaire.

CLITANDRE.

Oui, vous avez raison; mais monsieur Trissotin
M'inspire au fond de l'âme un dominant chagrin.
Je ne puis consentir, pour gagner ses suffrages,
A me déshonorer en prisant ses ouvrages :
C'est par eux qu'à mes yeux il a d'abord paru,
Et je le connoissois avant que l'avoir vu.
Je vis, dans le fatras des écrits qu'il nous donne
Ce qu'étale en tous lieux sa pédante personne,
La constante hauteur de sa présomption,
Cette intrépidité de bonne opinion,
Cet indolent état de confiance extrême,
Qui le rend en tout temps si content de soi-même,
Qui fait qu'à son mérite incessamment il rit,
Qu'il se sait si bon gré de tout ce qu'il écrit,
Et qu'il ne voudroit pas changer sa renommée
Contre tous les honneurs d'un général d'armée.

HENRIETTE.

C'est avoir de bons yeux que de voir tout cela.

CLITANDRE.

Jusques à sa figure encor la chose alla,
Et je vis, par les vers qu'à la tête il nous jette,
De quel air il falloit que fût fait le poète;
Et j'en avois si bien deviné tous les traits,
Que, rencontrant un homme un jour dans le Palais,
Je gageai que c'étoit Trissotin en personne,

Digitized by Microsoft®

Et je vis qu'en effet la gageure étoit bonne.

HENRIETTE.

Quel conte!

CLITANDRE.

Non; je dis la chose comme elle est :
Mais je vois votre tante. Agréez, s'il vous plaît,
Que mon cœur lui déclare ici notre mystère,
Et gagne sa faveur auprès de votre mère.

SCÈNE VI

BÉLISE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Souffrez, pour vous parler, Madame, qu'un amant
Prenne l'occasion de cet heureux moment,
Et se découvre à vous de la sincère flamme....

BÉLISE.

Ah! tout beau : gardez-vous de m'ouvrir trop votre âme.
Si je vous ai su mettre au rang de mes amans,
Contentez-vous des yeux pour vos seuls truchemens,
Et ne m'expliquez point, par un autre langage,
Des désirs qui, chez moi, passent pour un outrage.
Aimez-moi, soupirez, brûlez pour mes appas;
Mais qu'il me soit permis de ne le savoir pas.
Je puis fermer les yeux sur vos flammes secrètes,
Tant que vous vous tiendrez aux muets interprètes;
Mais, si la bouche vient à s'en vouloir mêler,
Pour jamais de ma vue il vous faut exiler.

CLITANDRE.

Des projets de mon cœur ne prenez point d'alarme.
Henriette, Madame, est l'objet qui me charme;
Et je viens ardemment conjurer vos bontés

Digitized by Microsoft®

De seconder l'amour que j'ai pour ses beautés.

BÉLISE.

Ah! certes, le détour est d'esprit, je l'avoue :
Ce subtil faux-fuyant mérite qu'on le loue;
Et, dans tous les romans où j'ai jeté les yeux,
Je n'ai rien rencontré de plus ingénieux.

CLITANDRE.

Ceci n'est point du tout un trait d'esprit, Madame,
Et c'est un pur aveu de ce que j'ai dans l'âme.
Les cieux, par les liens d'une immuable ardeur,
Aux beautés d'Henriette ont attaché mon cœur;
Henriette me tient sous son aimable empire,
Et l'hymen d'Henriette est le bien où j'aspire.
Vous y pouvez beaucoup; et tout ce que je veux,
C'est que vous y daigniez favoriser mes vœux.

BÉLISE.

Je vois où doucement veut aller la demande,
Et je sais sous ce nom ce qu'il faut que j'entende,
La figure est adroite; et, pour n'en point sortir,
Aux choses que mon cœur m'offre à vous repartir,
Je dirai qu'Henriette à l'hymen est rebelle,
Et que, sans rien prétendre, il faut brûler pour elle.

CLITANDRE.

Eh! Madame, à quoi bon un pareil embarras?
Et pourquoi voulez-vous penser ce qui n'est pas?

BÉLISE.

Mon Dieu! point de façons. Cessez de vous défendre
De ce que vos regards m'ont souvent fait entendre.
Il suffit que l'on est contente du détour
Dont s'est adroitement avisé votre amour.
Et que, sous la figure où le respect l'engage,
On veut bien se résoudre à souffrir son hommage,
Pourvu que ses transports, par l'honneur éclairés,
N'offrent à mes autels que des vœux épurés.

Digitized by Microsoft®

CLITANDRE.

Mais...

BÉLISE.

Adieu. Pour ce coup, ceci doit vous suffire,
Et je vous ai plus dit que je ne voulois dire.

CLITANDRE.

Mais votre erreur...

BÉLISE.

Laissez. Je rougis maintenant,
Et ma pudeur s'est fait un effort surprenant.

CLITANDRE.

Je veux être pendu, si je vous aime; et sage....

BÉLISE.

Non, non, je ne veux rien entendre davantage.

SCÈNE V

CLITANDRE, *seul.*

Diantre soit de la folle avec ses visions!
A-t-on rien vu d'égal à ses préventions?
Allons commettre un autre au soin que l'on me donne,
Et prenons le secours d'une sage personne.

Digitized by Microsoft ®

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

ARISTE, *quittant Clitandre, et lui parlant encore.*

Oui, je vous porterai la réponse au plus tôt;
J'appuierai, presserai, ferai tout ce qu'il faut.
Qu'un amant, pour un mot, a de choses à dire!
Et qu'impatiemment il veut ce qu'il désire!
Jamais...

SCÈNE II

CHRYSALE, ARISTE.

ARISTE.

Ah! Dieu vous gard', mon frère.

CHRYSALE.

Et vous aussi.
Mon frère.

ARISTE.

Savez-vous ce qui m'amène ici?

CHRYSALE.

Non, mais, si vous voulez, je suis prêt à l'entendre.

Digitized by Microsoft ®

ARISTE.

Depuis assez longtemps vous connoissez Clitandre?

CHRYSALE.

Sans doute; et je le vois qui fréquente chez nous.

ARISTE.

En quelle estime est-il, mon frère, auprès de vous?

CHRYSALE.

D'homme d'honneur, d'esprit, de cœur et de conduite,
Et je vois peu de gens qui soient de son mérite.

ARISTE.

Certain désir qu'il a conduit ici mes pas,
Et je me réjouis que vous en fassiez cas.

CHRYSALE.

Je connus feu son père en mon voyage à Rome.

ARISTE.

Fort bien.

CHRYSALE.

C'étoit, mon frère, un fort bon gentilhomme.

ARISTE.

On le dit.

CHRYSALE.

Nous n'avions alors que vingt-huit ans,
Et nous étions, ma foi, tous deux de verts galans.

ARISTE.

Je le crois.

CHRYSALE.

Nous donnions chez les dames romaines,
Et tout le monde, là, parloit de nos fredaines :
Nous faisions des jaloux.

ARISTE.

Voilà qui va des mieux;
Mais venons au sujet qui m'amène en ces lieux.

Digitized by Microsoft®

SCÈNE III

BÉLISE, *entrant doucement, et écoutant;*
CHRYSALE, ARISTE.

ARISTE.

Clitandre auprès de vous me fait son interprète,
Et son cœur est épris des grâces d'Henriette.

CHRYSALE.

Quoi! de ma fille?

ARISTE.

Oui; Clitandre en est charmé,
Et je ne vis jamais amant plus enflammé.

BÉLISE, à Ariste.

Non, non; je vous entends. Vous ignorez l'histoire,
Et l'affaire n'est pas ce que vous pouvez croire.

ARISTE.

Comment, ma sœur?

BÉLISE.

Clitandre abuse vos esprits,
Et c'est d'un autre objet que son cœur est épris.

ARISTE.

Vous raillez. Ce n'est pas Henriette qu'il aime?

BÉLISE.

Non; j'en suis assurée.

ARISTE.

Il me l'a dit lui-même.

BÉLISE.

Hé! oui.

ARISTE.

Vous me voyez, ma sœur, chargé par lui
D'en faire la demande à son père aujourd'hui.

Digitized by Microsoft®

BÉLISE.

Fort bien.

ARISTE.

Et son amour même m'a fait instance
De presser les momens d'une telle alliance.

BÉLISE.

Encor mieux. On ne peut tromper plus galamment.
Henriette, entre nous, est un amusement,
Un voile ingénieux, un prétexte, mon frère,
A couvrir d'autres feux dont je le sais mystère;
Et je veux bien, tous deux, vous mettre hors d'erreur.

ARISTE.

Mais, puisque vous savez tant de choses, ma sœur,
Dites-nous, s'il vous plaît, cet autre objet qu'il aime.

BÉLISE.

Vous le voulez savoir?

ARISTE.

Oui. Quoi?

BÉLISE.

Moi.

ARISTE.

Vous?

BÉLISE.

Moi-même.

ARISTE.

Hai, ma sœur!

BÉLISE.

Qu'est-ce donc que veut dire ce hai?
Et qu'a de surprenant le discours que ie fai?
On est faite d'un air, je pense, à pouvoir dire
Qu'on n'a pas pour un cœur soumis à son empire;
Et Dorante, Damis, Cléonte et Lycidas,
Peuvent bien faire voir qu'on a quelques appas.

ARISTE.

Ces gens vous aiment?

Digitized by Microsoft®

BÉLISE.

Oui, de toute leur puissance.

ARISTE.

Ils vous l'ont dit?

BÉLISE.

Aucun n'a pris cette licence;
Ils m'ont su révérer si fort jusqu'à ce jour,
Qu'ils ne m'ont jamais dit un mot de leur amour.
Mais, pour m'offrir leur cœur et vouer leur service,
Les muets truchemens ont tous fait leur office.

ARISTE.

On ne voit presque point céans venir Damis.

BÉLISE.

C'est pour me faire voir un respect plus soumis.

ARISTE.

De mots piquans, partout, Dorante vous outrage.

BÉLISE.

Ce sont emportemens d'une jalouse rage.

ARISTE.

Cléonte et Lycidas ont pris femme tous deux.

BÉLISE.

C'est par un désespoir, où j'ai réduit leurs feux.

ARISTE.

Ma foi, ma chère sœur, vision tout claire.

CHRYSALE, à Bélise.

De ces chimères-là vous devez vous défaire.

BÉLISE.

Ah! chimères! ce sont des chimères, dit-on.
Chimères, moi! Vraiment, chimères est fort bon!
Je me réjouis fort de chimères, mes frères;
Et je ne savois pas que j'eusse des chimères.

Digitized by Microsoft®

SCÈNE IV

CHRYSALE, ARISTE.

CHRYSALE.

Notre sœur est folle, oui.

ARISTE.

Cela croît tous les jours.
Mais, encore une fois, reprenons le discours.
Clitandre vous demande Henriette pour femme;
Voyez quelle réponse on doit faire à sa flamme.

CHRYSALE.

Faut-il le demander? J'y consens de bon cœur,
Et tiens son alliance à singulier honneur.

ARISTE.

Vous savez que de bien il n'a pas l'abondance,
Que...

CHRYSALE.

C'est un intérêt qui n'est pas d'importance :
Il est riche en vertu, cela vaut des trésors;
Et puis son père et moi n'étions qu'un en deux corps.

ARISTE.

Parlons à votre femme, et voyons à la rendre
Favorable...

CHRYSALE.

Il suffit; je l'accepte pour gendre.

ARISTE.

Oui; mais, pour appuyer votre consentement,
Mon frère, il n'est pas mal d'avoir son agrément.
Allons...

CHRYSALE.

Vous moquez-vous? Il n'est pas nécessaire.

Digitized by Microsoft ®

Je réponds de ma femme, et prends sur moi l'affaire.

ARISTE.

Mais...

CHRYSALE.

Laissez faire, dis-je, et n'appréhendez pas.

ARISTE.

Soit. Je vais là-dessus sonder votre Henriette,
Et reviendrai savoir...

CHRYSALE.

C'est une affaire faite;
Et je vais à ma femme en parler sans délai.

SCÈNE V

CHRYSALE, MARTINE.

MARTINE.

Me voilà bien chanceuse! Hélas! l'on dit bien vrai,
Qui veut noyer son chien, l'accuse de la rage;
Et service d'autrui n'est pas un héritage.

CHRYSALE.

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous, Martine?

MARTINE.

Ce que j'ai?

CHRYSALE.

Oui.

MARTINE.

J'ai que l'on me donne aujourd'hui mon congé,
Monsieur.

CHRYSALE.

Votre congé?

MARTINE.

Oui. Madame me chasse.

Digitized by Microsoft®

CHRYSALE.

Je n'entends pas cela. Comment?

MARTINE.

On me menace,
Si je ne sors d'ici, de me bailler cent coups.

CHRYSALE.

Non, vous demeurerez; je suis content de vous.
Ma femme bien souvent a la tête un peu chaude;
Et je ne veux pas, moi...

SCENE VI

PHILAMINTE, BÉLISE, CHRYSALE, MARTINE.

PHILAMINTE, apercevant Martine.

Quoi! je vous vois, maraude?
Vite, sortez, friponne; allons, quittez ces lieux,
Et ne vous présentez jamais devant mes yeux.

CHRYSALE.

Tout doux.

PHILAMINTE.

Non, c'en est fait.

CHRYSALE.

Hé!

PHILAMINTE.

Je veux qu'elle sorte.

CHRYSALE.

Mais qu'a-t-elle commis, pour vouloir de la sorte?...

PHILAMINTE.

Quoi! vous la soutenez?

CHRYSALE.

En aucune façon.

Digitized by Microsoft®

PHILAMINTE.

Prenez-vous son parti contre moi?

CHRYSALE.

Mon Dieu! non;
Je ne fais seulement que demander son crime.

PHILAMINTE.

Suis-je pour la chasser sans cause légitime?

CHRYSALE.

Je ne dis pas cela; mais il faut de nos gens...

PHILAMINTE.

Non; elle sortira, vous dis-je, de céans.

CHRYSALE.

Eh bien! oui. Vous dit-on quelque chose là-contre?

PHILAMINTE.

Je ne veux point d'obstacle aux désirs que je montre.

CHRYSALE.

D'accord.

PHILAMINTE.

Et vous devez, en raisonnable époux,
Être pour moi contre elle et prendre mon courroux.

CHRYSALE.

(*Se tournant vers Martine.*)
Aussi fais-je. Oui, ma femme avec raison vous chasse,
Coquine, et votre crime est indigne de grâce.

MARTINE.

Qu'est-ce donc que j'ai fait?

CHRYSALE, bas.

Ma foi, je ne sais pas.

PHILAMINTE.

Elle est d'humeur encore à n'en faire aucun cas!

CHRYSALE.

A-t-elle, pour donner matière à votre haine,
Cassé quelque miroir ou quelque porcelaine?

PHILAMINTE.

Voudrois-je la chasser? et vous figurez-vous

Digitized by Microsoft®

Que, pour si peu de chose, on se mette en courroux?

CHRYSALE.

(*A Martine.*) (*A Philaminte.*)
Qu'est-ce à dire? L'affaire est donc considérable?

PHILAMINTE.

Sans doute. Me voit-on femme déraisonnable?

CHRYSALE.

Est-ce qu'elle a laissé, d'un esprit négligent,
Dérober quelque aiguière ou quelque plat d'argent?

PHILAMINTE.

Cela ne seroit rien.

CHRYSALE, à Martine.

Oh! oh! peste, la belle!

(*A Philaminte.*)
Quoi! l'avez-vous surprise à n'être pas fidèle?

PHILAMINTE.

C'est pis que tout cela.

CHRYSALE.

Pis que tout cela?

PHILAMINTE.

Pis.

CHRYSALE.

(*A Martine.*) (*A Philaminte.*)
Comment! diantre, friponne! Euh! a-t-elle commis?...

PHILAMINTE.

Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons, insulté mon oreille
Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas,
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas.

CHRYSALE.

Est-ce là...

PHILAMINTE.

Quoi! toujours, malgré nos remontrances,
Heurter le fondement de toutes les sciences,
La grammaire, qui sait régenter jusqu'aux rois,

Digitized by Microsoft®

Et les fait, la main haute, obéir à ses lois!

CHRYSALE.

Du plus grand des forfaits je la croyois coupable.

PHILAMINTE.

Quoi! vous ne trouvez pas ce crime impardonnable?

CHRYSALE.

Si fait.

PHILAMINTE.

Je voudrois bien que vous l'excusassiez.

CHRYSALE.

Je n'ai garde.

BÉLISE.

Il est vrai que ce sont des pitiés.
Toute construction est par elle détruite;
Et des lois du langage on l'a cent fois instruite.

MARTINE.

Tout ce que vous prêchez est, je crois, bel et bon;
Mais je ne saurois, moi, parler votre jargon.

PHILAMINTE.

L'impudente! appeler un jargon le langage
Fondé sur la raison et sur le bel usage!

MARTINE.

Quand on se fait entendre on parle toujours bien,
Et tous vos biaux dictons ne servent pas de rien.

PHILAMINTE.

Eh bien! ne voilà pas encore de son style?
Ne servent pas de rien!

BÉLISE.

O cervelle indocile!
Faut-il qu'avec les soins qu'on prend incessamment,
On ne te puisse apprendre à parler congrûment?
De *pas* mis avec *rien* tu fais la récidive;
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.

MARTINE.

Mon Dieu! je n'avons pas étugué comme vous,

Digitized by Microsoft®

Et je parlons tout droit comme on parle cheux nous.

PHILAMINTE.

Ah! peut-on y tenir?

BÉLISE.

Quel solécisme horrible!

PHILAMINTE.

En voilà pour tuer une oreille sensible.

BÉLISE.

Ton esprit, je l'avoue, est bien matériel!
Je n'est qu'un singulier, *avons* est pluriel.
Veux-tu toute ta vie offenser la grammaire?

MARTINE.

Qui parle d'offenser grand'mère ni grand-père?

PHILAMINTE.

O ciel!

BÉLISE.

Grammaire est prise à contre-sens par toi,
Et je t'ai déjà dit d'où vient ce mot.

MARTINE.

Ma foi!
Qu'il vienne de Chaillot, d'Auteuil ou de Pontoise,
Cela ne me fait rien.

BÉLISE.

Quelle âme villageoise!
La grammaire, du verbe et du nominatif,
Comme de l'adjectif avec le substantif,
Nous enseigne les lois.

MARTINE.

J'ai, Madame, à vous dire
Que je ne connois point ces gens-là.

PHILAMINTE.

Quel martyre!

BÉLISE.

Ce sont les noms des mots; et l'on doit regarder
En quoi c'est qu'il les faut faire ensemble accorder.

Digitized by Microsoft®

MARTINE.

Qu'ils s'accordent entre eux, ou se gourment, qu'importe?

PHILAMINTE, à Bélise.

Hé! mon Dieu! finissez un discours de la sorte.
(*A Chrysale.*)
Vous ne voulez pas, vous, me la faire sortir?

CHRYSALE.

(*A part.*)
Si fait. A son caprice il me faut consentir.
Va, ne l'irrite point; retire-toi, Martine.

PHILAMINTE.

Comment! vous avez peur d'offenser la coquine?
Vous lui parlez d'un ton tout à fait obligeant?

CHRYSALE.

(*D'un ton ferme.*) (*D'un ton plus doux.*)
Moi? point. Allons, sortez. Va-t'en, ma pauvre enfant.

SCENE VII

PHILAMINTE, CHRYSALE, BÉLISE.

CHRYSALE.

Vous êtes satisfaite, et la voilà partie;
Mais je n'approuve point une telle sortie :
C'est une fille propre aux choses qu'elle fait,
Et vous me la chassez pour un maigre sujet.

PHILAMINTE.

Vous voulez que toujours je l'aie à mon service,
Pour mettre incessamment mon oreille au supplice,
Pour rompre toute loi d'usage et de raison
Par un barbare amas de vices d'oraison,
De mots estropiés, cousus, par intervalles,

Digitized by Microsoft®

De proverbes traînés dans les ruisseaux des halles?

BÉLISE.

Il est vrai que l'on sue à souffrir ses discours;
Elle y met Vaugelas en pièces tous les jours;
Et les moindres défauts de ce grossier génie,
Sont ou le pléonasme, ou la cacophonie.

CHRYSALE.

Qu'importe qu'elle manque aux lois de Vaugelas,
Pourvu qu'à la cuisine elle ne manque pas?
J'aime bien mieux, pour moi, qu'en épluchant ses herbes,
Elle accommode mal les noms avec les verbes
Et redise cent fois un bas et méchant mot,
Que de brûler ma viande ou saler trop mon pot.
Je vis de bonne soupe, et non de beau langage.
Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage;
Et Malherbe et Balzac, si savans en beaux mots,
En cuisine, peut-être, auroient été des sots.

PHILAMINTE.

Que ce discours grossier terriblement assomme!
Et quelle indignité, pour ce qui s'appelle homme,
D'être baissé sans cesse aux soins matériels,
Au lieu de se hausser vers les spirituels!
Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
D'un prix à mériter seulement qu'on y pense?
Et ne devons-nous pas laisser cela bien loin?

CHRYSALE.

Oui, mon corps est moi-même, et j'en veux prendre soin;
Guenille, si l'on veut; ma guenille m'est chère.

BÉLISE.

Le corps avec l'esprit fait figure, mon frère;
Mais, si vous en croyez tout le monde savant,
L'esprit doit sur le corps prendre le pas devant;
Et notre plus grand soin, notre première instance,
Doit être à le nourrir du suc de la science.

Digitized by Microsoft®

CHRYSALE.

Ma foi, si vous songez à nourrir votre esprit,
C'est de viande bien creuse, à ce que chacun dit;
Et vous n'avez nul soin, nulle sollicitude,
Pour...

PHILAMINTE.

Ah! *sollicitude* à mon oreille est rude;
Il pue étrangement son ancienneté.

BÉLISE.

Il est vrai que le mot est bien collet monté.

CHRYSALE.

Voulez-vous que je dise? il faut qu'enfin j'éclate,
Que je lève le masque, et décharge ma rate.
De folles on vous traite, et j'ai fort sur le cœur....

PHILAMINTE.

Comment donc?

CHRYSALE, à Bélise.

C'est à vous que je parle, ma sœur.
Le moindre solécisme en parlant vous irrite;
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.
Vos livres éternels ne me contentent pas;
Et, hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laisser la science aux docteurs de la ville;
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans,
Cette longue lunette à faire peur aux gens,
Et cent brimborions dont l'aspect importune;
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout sens dessus dessous.
Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfans,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
Et régler la dépense avec économie,

Digitized by Microsoft®

Doit être son étude et sa philosophie.
Nos pères, sur ce point, étoient gens bien sensés,
Qui disoient qu'une femme en sait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connoître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse
Les leurs ne lisoient point, mais elles vivoient bien,
Leurs ménages étoient tout leur docte entretien;
Et leurs livres, un dé, du fil et des aiguilles,
Dont elles travailloient au trousseau de leurs filles.
Les femmes d'à présent sont bien loin de ces mœurs;
Elles veulent écrire et devenir auteurs.
Nulle science n'est pour elles trop profonde,
Et céans, beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde :
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir,
Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir.
On y sait comment vont lune, étoile polaire,
Vénus, Saturne et Mars, dont je n'ai point affaire;
Et, dans ce vain savoir, qu'on va chercher si loin,
On ne sait comme va mon pot, dont j'ai besoin.
Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire.
Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
Et le raisonnement en bannit la raison.
L'un me brûle mon rôt, en lisant quelque histoire
L'autre rêve à des vers, quand je demande à boire :
Enfin, je vois par eux votre exemple suivi,
Et j'ai des serviteurs, et ne suis point servi.
Une pauvre servante au moins m'étoit restée,
Qui de ce mauvais air n'étoit point infectée,
Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas,
A cause qu'elle manque à parler Vaugelas.
Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse,
Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse.
Je n'aime point céans tous vos gens à latin,
Et principalement ce monsieur Trissotin;

Digitized by Microsoft®

C'est lui qui, dans des vers, vous a tympanisées :
Tous les propos qu'il tient sont des billevesées.
On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé;
Et je lui crois, pour moi, le timbre un peu fêlé.

PHILAMINTE.

Quelle bassesse, ô ciel! et d'âme et de langage!

BÉLISE.

Est-il de petits corps un plus lourd assemblage,
Un esprit composé d'atomes plus bourgeois?
Et de ce même sang se peut-il que je sois?
Je me veux mal de mort d'être de votre race,
Et, de confusion, j'abandonne la place.

SCÈNE VIII

PHILAMINTE, CHRYSALE.

PHILAMINTE.

Avez-vous à lâcher encore quelque trait?

CHRYSALE.

Moi? Non. Ne parlons plus de querelle; c'est fait.
Discourons d'autre affaire. A votre fille aînée
On voit quelque dégoût pour les nœuds d'hyménée:
C'est une philosophe enfin, je n'en dis rien;
Elle est bien gouvernée, et vous faites fort bien :
Mais de tout autre humeur se trouve sa cadette,
Et je crois qu'il est bon de pourvoir Henriette,
De choisir un mari...

PHILAMINTE.

C'est à quoi j'ai songé,
Et je veux vous ouvrir l'intention que j'ai.
Ce monsieur Trissotin, dont on nous fait un crime,
Et qui n'a pas l'honneur d'être dans votre estime,

Digitized by Microsoft®

MADELEINE BROHAN

Rôle de Philaminte.

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft ®

Est celui que je prends pour l'époux qu'il lui faut;
Et je sais mieux que vous juger de ce qu'il vaut.
La contestation est ici superflue,
Et de tout point chez moi l'affaire est résolue.
Au moins ne dites mot du choix de cet époux;
Je veux à votre fille en parler avant vous.
J'ai des raisons à faire approuver ma conduite,
Et je connoîtrai bien si vous l'aurez instruite.

SCÈNE IX

ARISTE, CHRYSALE.

ARISTE.

Hé bien! la femme sort, mon frère, et je vois bien
Que vous venez d'avoir ensemble un entretien.

CHRYSALE.

Oui.

ARISTE.

Quel est le succès? Aurons-nous Henriette?
A-t-elle consenti? l'affaire est-elle faite?

CHRYSALE.

Pas tout à fait encor.

ARISTE.

Refuse-t-elle?

CHRYSALE.

Non.

ARISTE.

Est-ce qu'elle balance?

CHRYSALE.

En aucune façon.

ARISTE.

Quoi donc?

Digitized by Microsoft®

CHRYSALE.

C'est que pour gendre elle m'offre un autre homme.

ARISTE.

Un autre homme pour gendre!

CHRYSALE.

Un autre.

ARISTE.

Qui se nomme?

CHRYSALE.

Monsieur Trissotin.

ARISTE.

Quoi! ce monsieur Trissotin!...

CHRYSALE.

Oui, qui parle toujours de vers et de latin.

ARISTE.

Vous l'avez accepté?

CHRYSALE.

Moi, point : à Dieu ne plaise!

ARISTE.

Qu'avez-vous répondu?

CHRYSALE.

Rien; et je suis bien aise
De n'avoir point parlé, pour ne m'engager pas.

ARISTE.

La raison est fort belle, et c'est faire un grand pas.
Avez-vous su du moins lui proposer Clitandre?

CHRYSALE.

Non; car, comme j'ai vu qu'on parloit d'autre gendre,
J'ai cru qu'il étoit mieux de ne m'avancer point.

ARISTE.

Certes, votre prudence est rare au dernier point.
N'avez-vous point de honte, avec votre mollesse?
Et se peut-il qu'un homme ait assez de foiblesse
Pour laisser à sa femme un pouvoir absolu,
Et n'oser attaquer ce qu'elle a résolu?

Digitized by Microsoft®

CHRYSALE.

Mon Dieu! vous en parlez, mon frère, bien à l'aise,
Et vous ne savez pas comme le bruit me pèse.
J'aime fort le repos, la paix et la douceur,
Et ma femme est terrible avecque son humeur.
Du nom de philosophe elle fait grand mystère :
Mais elle n'en est pas pour cela moins colère :
Et sa morale, faite à mépriser le bien,
Sur l'aigreur de sa bile opère comme rien.
Pour peu que l'on s'oppose à ce que veut sa tête,
On en a pour huit jours d'effroyable tempête.
Elle me fait trembler dès qu'elle prend son ton;
Je ne sais où me mettre, et c'est un vrai dragon;
Et cependant, avec toute sa diablerie,
Il faut que je l'appelle et mon cœur et ma mie.

ARISTE.

Allez, c'est se moquer. Votre femme, entre nous,
Est, par vos lâchetés, souveraine sur vous.
Son pouvoir n'est fondé que sur votre foiblesse;
C'est de vous qu'elle prend le titre de maîtresse;
Vous-même à ses hauteurs vous vous abandonnez,
Et vous faites mener en bête par le nez.
Quoi! vous ne pouvez pas, voyant comme on vous nomme,
Vous résoudre une fois à vouloir être un homme,
A faire condescendre une femme à vos vœux,
Et prendre assez de cœur pour dire un Je le veux!
Vous laisserez, sans honte, immoler votre fille
Aux folles visions qui tiennent la famille,
Et de tout votre bien revêtir un nigaud,
Pour six mots de latin qu'il leur fait sonner haut;
Un pédant qu'à tout coup votre femme apostrophe
Du nom de bel esprit et de grand philosophe,
D'homme qu'en vers galans jamais on n'égala,
Et qui n'est, comme on sait, rien moins que tout cela!
Allez, encore un coup, c'est une moquerie,

Digitized by Microsoft®

Et votre lâcheté mérite qu'on en rie.

CHRYSALE.

Oui, vous avez raison, et je vois que j'ai tort.
Allons, il faut enfin montrer un cœur plus fort,
Mon frère.

ARISTE.

C'est bien dit.

CHRYSALE.

C'est une chose infâme
Que d'être si soumis au pouvoir d'une femme.

ARISTE.

Fort bien.

CHRYSALE.

De ma douceur elle a trop profité.

ARISTE.

Il est vrai.

CHRYSALE.

Trop joui de ma facilité.

ARISTE.

Sans doute.

CHRYSALE.

Et je lui veux faire aujourd'hui connoître.
Que ma fille est ma fille, et que j'en suis le maître,
Pour lui prendre un mari qui soit selon mes vœux.

ARISTE.

Vous voilà raisonnable, et comme je vous veux.

CHRYSALE.

Vous êtes pour Clitandre, et savez sa demeure;
Faites-le-moi venir, mon frère, tout à l'heure.

ARISTE.

J'y cours tout de ce pas.

CHRYSALE.

C'est souffrir trop longtemps,
Et je m'en vais être homme à la barbe des gens.

Digitized by Microsoft ®

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

PHILAMINTE, ARMANDE, BÉLISE, TRISSOTIN, LÉPINE.

PHILAMINTE.

Ah! mettons-nous ici pour écouter à l'aise
Ces vers que mot à mot il est besoin qu'on pèse.

ARMANDE.

Je brûle de les voir.

BÉLISE.

Et l'on s'en meurt chez nous.

PHILAMINTE, à Trissotin.

Ce sont charmes pour moi, que ce qui part de vous.

ARMANDE.

Ce m'est une douceur à nulle autre pareille.

BÉLISE.

Ce sont repas friands qu'on donne à mon oreille.

PHILAMINTE.

Ne faites point languir de si pressans désirs.

ARMANDE.

Dépêchez.

BÉLISE.

Faites tôt, et hâtez nos plaisirs.

PHILAMINTE.

A notre impatience offrez votre épigramme.

TRISSOTIN, à Philaminte.

Hélas! c'est un enfant tout nouveau-né, Madame;

Digitized by Microsoft®

Son sort assurément a lieu de vous toucher,
Et c'est dans votre cour que j'en viens d'accoucher.

PHILAMINTE.

Pour me le rendre cher, il suffit de son père.

TRISSOTIN.

Votre approbation lui peut servir de mère.

BÉLISE.

Qu'il a d'esprit!

SCÈNE II

HENRIETTE, PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, TRISSOTIN, LÉPINE.

PHILAMINTE, à Henriette, qui veut se retirer.

Holà! pourquoi donc fuyez-vous?

HENRIETTE.

C'est de peur de troubler un entretien si doux.

PHILAMINTE.

Approchez, et venez, de toutes vos oreilles,
Prendre part au plaisir d'entendre des merveilles.

HENRIETTE.

Je sais peu les beautés de tout ce qu'on écrit,
Et ce n'est pas mon fait que les choses d'esprit.

PHILAMINTE.

Il n'importe : aussi bien ai-je à vous dire ensuite
Un secret dont il faut que vous soyez instruite.

TRISSOTIN, à Henriette.

Les sciences n'ont rien qui vous puisse enflammer,
Et vous ne vous piquez que de savoir charmer.

HENRIETTE.

Aussi peu l'un que l'autre; et je n'ai nulle envie...

Digitized by Microsoft®

BÉLISE.

Ah! songeons à l'enfant nouveau-né, je vous prie.

PHILAMINTE, à Lépine.

Allons, petit garçon, vite de quoi s'asseoir.

(*Lépine se laisse tomber.*)

Voyez l'impertinent! Est-ce que l'on doit choir,
Après avoir appris l'équilibre des choses?

BÉLISE.

De ta chute, ignorant, ne vois-tu pas les causes,
Et qu'elle vient d'avoir, du point fixe, écarté
Ce que nous appelons centre de gravité?

LÉPINE.

Je m'en suis aperçu, Madame, étant par terre.

PHILAMINTE, à Lépine, qui sort.

Le lourdaud!

TRISSOTIN.

Bien lui prend de n'être pas de verre.

ARMANDE.

Ah! de l'esprit partout!

BÉLISE.

Cela ne tarit pas.

(*Ils s'asseyent.*)

PHILAMINTE.

Servez-nous promptement votre aimable repas.

TRISSOTIN.

Pour cette grande faim qu'à mes yeux on expose,
Un plat seul de huit vers me semble peu de chose;
Et je pense qu'ici je ne ferai pas mal
De joindre à l'épigramme, ou bien au madrigal,
Le ragoût d'un sonnet qui, chez une princesse,
A passé pour avoir quelque délicatesse.
Il est de sel attique assaisonné partout,
Et vous le trouverez, je crois, d'assez bon goût.

ARMANDE.

Ah! je n'en doute point.

Digitized by Microsoft®

PHILAMINTE.

Donnons vite audience.

BÉLISE, interrompant Trissotin chaque fois qu'il se dispose à lire.

Je sens d'aise mon cœur tressaillir par avance.
J'aime la poésie avec entêtement,
Et surtout quand les vers sont tournés galamment.

PHILAMINTE.

Si nous parlons toujours, il ne pourra rien dire.

TRISSOTIN.

So...

BÉLISE, à Henriette.

Silence, ma nièce.

ARMANDE.

Ah! laissez-le donc lire.

TRISSOTIN.

Sonnet à la princesse Uranie, sur sa fièvre.

Votre prudence est endormie,
De traiter magnifiquement,
Et de loger superbement
Votre plus cruelle ennemie.

BÉLISE.

Ah! le joli début!

ARMANDE.

Qu'il a le tour galant!

PHILAMINTE.

Lui seul des vers aisés possède le talent.

ARMANDE.

A *prudence endormie* il faut rendre les armes.

BÉLISE.

Loger son ennemie est pour moi plein de charmes.

PHILAMINTE.

J'aime *superbement* et *magnifiquement;*
Ces deux adverbes joints font admirablement!

BÉLISE.

Prêtons l'oreille au reste.

TRISSOTIN.

Votre prudence est endormie,
De traiter magnifiquement,

Digitized by Microsoft®

Et de loger superbement
Votre plus cruelle ennemie.

ARMANDE.

Prudence endormie!

BÉLISE.

Loger son ennemie!

PHILAMINTE.

Superbement et *magnifiquement!*

TRISSOTIN.

Faites-la sortir, quoi qu'on die,
De votre riche appartement,
Où cette ingrate insolemment
Attaque votre belle vie.

BÉLISE.

Ah! tout doux! laissez-moi, de grâce, respirer.

ARMANDE.

Donnez-nous, s'il vous plaît, le loisir d'admirer.

PHILAMINTE.

On se sent, à ces vers, jusques au fond de l'âme,
Couler je ne sais quoi qui fait que l'on se pâme.

ARMANDE.

Faites-la sortir, quoi qu'on die,
De votre riche appartement.

Que *riche appartement* est là joliment dit!
Et que la métaphore est mise avec esprit!

PHILAMINTE.

Faites-la sortir, quoi qu'on die.

Ah! que ce *quoi qu'on die* est d'un goût admirable!
C'est, à mon sentiment, un endroit impayable.

ARMANDE.

De *quoi qu'on die* aussi mon cœur est amoureux.

BÉLISE.

Je suis de votre avis, *quoi qu'on die* est heureux.

ARMANDE.

Je voudrois l'avoir fait.

BÉLISE.

Il vaut toute une pièce.

Digitized by Microsoft®

PHILAMINTE.

Mais en comprend-on bien, comme moi, la finesse?

ARMANDE ET BÉLISE.

Oh! oh!

PHILAMINTE.

Faites-la sortir, quoi qu'on die.
Que de la fièvre on prenne ici les intérêts,
N'ayez aucun égard, moquez-vous des caquets.
Faites-la sortir, quoi qu'on die,
Quoi qu'on die, quoi qu'on die.
Ce *quoi qu'on die* en dit beaucoup plus qu'il ne semble.
Je ne sais pas, pour moi, si chacun me ressemble;
Mais j'entends là-dessous un million de mots.

BÉLISE.

Il est vrai qu'il dit plus de choses qu'il n'est gros.

PHILAMINTE, à Trissotin.

Mais, quand vous avez fait ce charmant *quoi qu'on die*,
Avez-vous compris, vous, toute son énergie?
Songiez-vous bien vous-même à tout ce qu'il nous dit?
Et pensiez-vous alors y mettre tant d'esprit?

TRISSOTIN.

Hai! hai!

ARMANDE.

J'ai fort aussi l'*ingrate* dans la tête.
Cette ingrate de fièvre, injuste, malhonnête,
Qui traite mal les gens qui la logent chez eux.

PHILAMINTE.

Enfin, les quatrains sont admirables tous deux.
Venons-en promptement aux tiercets, je vous prie.

ARMANDE.

Ah! s'il vous plaît, encore une fois *quoi qu'on die*,

TRISSOTIN.

Faites-la sortir, quoi qu'on die,

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE.

Quoi qu'on die!

TRISSOTIN.

De votre riche appartement,

Digitized by Microsoft®

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE.

Riche appartement!

TRISSOTIN.

Où cette ingrate insolemment

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE.

Cette *ingrate* de fièvre!

TRISSOTIN.

Attaque votre belle vie.

PHILAMINTE.

Votre belle vie!

ARMANDE ET BÉLISE.

Ah!

TRISSOTIN.

Quoi! sans respecter votre rang,
Elle se prend à votre sang,

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE.

Ah!

TRISSOTIN.

Et nuit et jour vous fait outrage!
Si vous la conduisez aux bains,
Sans la marchander davantage,
Noyez-la de vos propres mains.

PHILAMINTE.

On n'en peut plus.

BÉLISE.

On pâme.

ARMANDE.

On se meurt de plaisir.

PHILAMINTE.

De mille doux frissons vous vous sentez saisir.

ARMANDE.

Si vous la conduisez aux bains,

BÉLISE.

Sans la marchander davantage,

PHILAMINTE.

Noyez-la de vos propres mains.

De vos propres mains, là, noyez-la dans les bains.

Digitized by Microsoft®

ARMANDE.

Chaque pas dans vos vers rencontre un trait charmant.

BÉLISE.

Partout on s'y promène avec ravissement.

PHILAMINTE.

On n'y sauroit marcher que sur de belles choses.

ARMANDE.

Ce sont petits chemins tout parsemés de roses.

TRISSOTIN.

Le sonnet donc vous semble....

PHILAMINTE.

Admirable, nouveau;
Et personne jamais n'a rien fait de si beau.

BÉLISE, à Henriette.

Quoi! sans émotion pendant cette lecture!
Vous faites là, ma nièce, une étrange figure!

HENRIETTE.

Chacun fait ici-bas la figure qu'il peut,
Ma tante; et bel esprit, il ne l'est pas qui veut.

TRISSOTIN.

Peut-être que mes vers importunent madame.

HENRIETTE.

Point. Je n'écoute pas.

PHILAMINTE.

Ah! voyons l'épigramme.

TRISSOTIN.

Sur un carrosse de couleur amarante donné à une dame de ses amies.

PHILAMINTE.

Ses titres ont toujours quelque chose de rare.

ARMANDE.

A cent beaux traits d'esprit leur nouveauté prépare.

TRISSOTIN.

L'amour si chèrement m'a vendu son lien,

Digitized by Microsoft®

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE.

Ah!

TRISSOTIN.

Qu'il m'en coûte déjà la moitié de mon bien;
Et, quand tu vois ce beau carrosse,
Où tant d'or se relève en bosse,
Qu'il étonne tout le pays,
Et fait pompeusement triompher ma Laïs...

Ah! *ma Laïs!* voilà de l'érudition.
L'enveloppe est jolie, et vaut un million.

TRISSOTIN.

Et quand tu vois ce beau carrosse,
Où tant d'or se relève en bosse,
Qu'il étonne tout le pays,
Et fait pompeusement triompher ma Laïs,
Ne dis plus qu'il est amarante,
Dis plutôt qu'il est de ma rente.

ARMANDE.

Oh! oh! oh! celui-là ne s'attend point du tout.

PHILAMINTE.

On n'a que lui qui puisse écrire de ce goût.

BÉLISE.

Ne dis plus qu'il est amarante,
Dis plutôt qu'il est de ma rente.

Voilà qui se décline, *ma rente*, *de ma rente*, *à ma rente*.

PHILAMINTE.

Je ne sais, du moment que je vous ai connu,
Si, sur votre sujet, j'eus l'esprit prévenu;
Mais j'admire partout vos vers et votre prose.

TRISSOTIN, à Philaminte.

Si vous vouliez de vous nous montrer quelque chose.
A notre tour aussi nous pourrions admirer.

PHILAMINTE.

Je n'ai rien fait en vers; mais j'ai lieu d'espérer
Que je pourrai bientôt vous montrer, en amie,
Huit chapitres du plan de notre académie.
Platon s'est au projet simplement arrêté

Digitized by Microsoft®

Quand de sa république il a fait le traité;
Mais à l'effet entier je veux pousser l'idée
Que j'ai sur le papier en prose accommodée.
Car enfin, je me sens un étrange dépit
Du tort que l'on nous fait du côté de l'esprit;
Et je veux nous venger, toutes tant que nous sommes,
De cette indigne classe où nous rangent les hommes,
De borner nos talens à des futilités,
Et nous fermer la porte aux sublimes clartés.

ARMANDE.

C'est faire à notre sexe une trop grande offense
De n'étendre l'effort de notre intelligence
Qu'à juger d'une jupe, ou de l'air d'un manteau,
Ou des beautés d'un point, ou d'un brocart nouveau.

BÉLISE.

Il faut se relever de ce honteux partage,
Et mettre hautement notre esprit hors de page.

TRISSOTIN.

Pour les dames on sait mon respect en tous lieux;
Et, si je rends hommage aux brillans de leurs yeux,
De leur esprit aussi j'honore les lumières.

PHILAMINTE.

Le sexe aussi vous rend justice en ces matières;
Mais nous voulons montrer à de certains esprits
Dont l'orgueilleux savoir nous traite avec mépris,
Que de science aussi les femmes sont meublées;
Qu'on peut faire, comme eux, de doctes assemblées,
Conduites en cela par des ordres meilleurs;
Qu'on y veut réunir ce qu'on sépare ailleurs,
Mêler le beau langage et les hautes sciences,
Découvrir la nature en mille expériences;
Et, sur les questions qu'on pourra proposer,
Faire entrer chaque secte, et n'en point épouser.

TRISSOTIN.

Je m'attache pour l'ordre au péripatétisme.

Digitized by Microsoft®

PHILAMINTE.

Pour les abstractions, j'aime le platonisme.

ARMANDE.

Epicure me plaît, et ses dogmes sont forts.

BÉLISE.

Je m'accommode assez, pour moi, des petits corps;
Mais le vide à souffrir me semble difficile,
Et je goûte bien mieux la matière subtile.

TRISSOTIN.

Descartes, pour l'aimant, donne fort dans mon sens.

ARMANDE.

J'aime ses tourbillons.

PHILAMINTE.

Moi, ses mondes tombans.

ARMANDE.

Il me tarde de voir notre assemblée ouverte,
Et de nous signaler par quelque découverte.

TRISSOTIN.

On en attend beaucoup de vos vives clartés;
Et pour vous la nature a peu d'obscurités.

PHILAMINTE.

Pour moi, sans me flatter, j'en ai déjà fait une;
Et j'ai vu clairement des hommes dans la lune.

BÉLISE.

Je n'ai point encor vu d'hommes, comme je crois,
Mais j'ai vu des clochers tout comme je vous vois.

ARMANDE.

Nous approfondirons, ainsi que la physique,
Grammaire, histoire, vers, morale et politique.

PHILAMINTE.

La morale a des traits dont mon cœur est épris,
Et c'étoit autrefois l'amour des grands esprits;
Mais aux stoïciens je donne l'avantage,
Et je ne trouve rien de si beau que leur sage.

Digitized by Microsoft®

ARMANDE.

Pour la langue, on verra dans peu nos règlemens,
Et nous y prétendons faire des remuemens.
Par une antipathie, ou juste, ou naturelle,
Nous avons pris chacune une haine mortelle
Pour un nombre de mots, soit ou verbes, ou noms,
Que mutuellement nous nous abandonnons :
Contre eux nous préparons de mortelles sentences,
Et nous devons ouvrir nos doctes conférences
Par les proscriptions de tous ces mots divers,
Dont nous voulons purger et la prose et les vers.

PHILAMINTE.

Mais le plus beau projet de notre académie,
Une entreprise noble, et dont je suis ravie,
Un dessein plein de gloire, et qui sera vanté
Chez tous les beaux esprits de la postérité,
C'est le retranchement de ces syllabes sales,
Qui, dans les plus beaux mots, produisent des scandales,
Ces jouets éternels des sots de tous les temps;
Ces fades lieux communs de nos méchans plaisans;
Ces sources d'un amas d'équivoques infâmes,
Dont on vient faire insulte à la pudeur des femmes.

TRISSOTIN.

Voilà certainement d'admirables projets!

BÉLISE.

Vous verrez nos statuts quand ils seront tous faits.

TRISSOTIN.

Ils ne sauroient manquer d'être tous beaux et sages.

ARMANDE.

Nous serons, par nos lois, les juges des ouvrages;
Par nos lois, prose et vers, tout nous sera soumis :
Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.
Nous chercherons partout à trouver à redire,
Et ne verrons que nous qui sachent bien écrire.

Digitized by Microsoft®

SCÈNE III

PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, HENRIETTE, TRISSOTIN, LÉPINE.

LÉPINE, à Trissotin.

Monsieur, un homme est là, qui veut parler à vous;
Il est vêtu de noir, et parle d'un ton doux.

(*Ils se lèvent.*)

TRISSOTIN.

C'est cet ami qui m'a fait tant d'instance
De lui donner l'honneur de votre connoissance.

PHILAMINTE.

Pour le faire venir vous avez tout crédit.

(*Trissotin va au-devant de Vadius.*)

SCÈNE IV

PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, HENRIETTE.

PHILAMINTE, à Armande et à Bélise.

Faisons bien les honneurs au moins de notre esprit.

(*A Henriette, qui veut sortir.*)

Holà! Je vous ai dit, en paroles bien claires,
Que j'ai besoin de vous.

HENRIETTE.

Mais pour quelles affaires?

PHILAMINTE.

Venez; on va dans peu vous les faire savoir.

Digitized by Microsoft®

SCÈNE V

TRISSOTIN, VADIUS, PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, HENRIETTE.

TRISSOTIN, présentant Vadius.

Voici l'homme qui meurt du désir de vous voir;
En vous le produisant, je ne crains point le blâme
D'avoir admis chez vous un profane, Madame;
Il peut tenir son coin parmi de beaux esprits.

PHILAMINTE.

La main qui le présente en dit assez le prix.

TRISSOTIN.

Il a des vieux auteurs la pleine intelligence,
Et sait du grec, Madame, autant qu'homme de France.

PHILAMINTE, à Bélise.

Du grec, ô ciel! du grec! Il sait du grec, ma sœur!

BÉLISE, à Armande.

Ah! ma nièce, du grec!

ARMANDE.

Du grec! quelle douceur!

PHILAMINTE.

Quoi! monsieur sait du grec? Ah! permettez, de grâce,
Que, pour l'amour du grec, Monsieur, on vous embrasse.

(*Vadius embrasse aussi Bélise et Armande.*)

HENRIETTE, à Vadius, qui veut aussi l'embrasser.

Excusez-moi, Monsieur, je n'entends pas le grec.

(*Ils s'asseyent.*)

PHILAMINTE.

J'ai pour les livres grecs un merveilleux respect.

VADIUS.

Je crains d'être fâcheux, par l'ardeur qui m'engage

Digitized by Microsoft®

A vous rendre aujourd'hui, Madame, mon hommage;
Et j'aurai pu troubler quelque docte entretien.

PHILAMINTE.

Monsieur, avec du grec on ne peut gâter rien.

TRISSOTIN.

Au reste, il fait merveille en vers ainsi qu'en prose,
Et pourroit, s'il vouloit, vous montrer quelque chose.

VADIUS.

Le défaut des auteurs, dans leurs productions,
C'est d'en tyranniser les conversations,
D'être au Palais, au Cours, aux ruelles, aux tables,
De leurs vers fatigans lecteurs infatigables.
Pour moi je ne vois rien de plus sot, à mon sens,
Qu'un auteur qui partout va gueuser des encens,
Qui, des premiers venus saisissant les oreilles,
En fait le plus souvent les martyrs de ses veilles.
On ne m'a jamais vu ce fol entêtement;
Et d'un Grec, là-dessus, je suis le sentiment,
Qui, par un dogme exprès, défend à tous ses sages
L'indigne empressement de lire leurs ouvrages.
Voici de petits vers pour de jeunes amans,
Sur quoi je voudrois bien avoir vos sentimens.

TRISSOTIN.

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.

VADIUS.

Les Grâces et Vénus règnent dans tous les vôtres.

TRISSOTIN.

Vous avez le tour libre, et le beau choix des mots.

VADIUS.

On voit partout chez vous l'*ithos* et le *pathos*.

TRISSOTIN.

Nous avons vu de vous des églogues d'un style
Qui passe en doux attraits Théocrite et Virgile.

VADIUS.

Vos odes ont un air noble, galant et doux,

Digitized by Microsoft®

Qui laisse de bien loin votre Horace après vous.

TRISSOTIN.

Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes?

VADIUS.

Peut-on rien voir d'égal aux sonnets que vous faites?

TRISSOTIN.

Rien qui soit plus charmant que vos petits rondeaux?

VADIUS.

Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux?

TRISSOTIN.

Aux ballades surtout vous êtes admirable.

VADIUS.

Et dans les bouts-rimés je vous trouve adorable.

TRISSOTIN.

Si la France pouvoit connoître votre prix,

VADIUS.

Si le siècle rendoit justice aux beaux esprits,

TRISSOTIN.

En carrosse doré vous iriez par les rues.

VADIUS.

On verroit le public vous dresser des statues,
(*A Trissotin.*)
Hom! C'est une ballade, et je veux que tout net
Vous m'en...

TRISSOTIN, à Vadius.

Avez-vous vu certain petit sonnet
Sur la fièvre qui tient la princesse Uranie?

VADIUS.

Oui; hier il me fut lu dans une compagnie.

TRISSOTIN.

Vous en savez l'auteur?

VADIUS.

Non; mais je sais fort bien.
Qu'à ne le point flatter, son sonnet ne vaut rien.

Digitized by Microsoft®

TRISSOTIN.

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS.

Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable;
Et, si vous l'avez vu, vous serez de mon goût.

TRISSOTIN.

Je sais que là-dessus je n'en suis point du tout,
Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables.

VADIUS.

Me préserve le ciel d'en faire de semblables!

TRISSOTIN.

Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur;
Et ma grande raison, c'est que j'en suis l'auteur.

VADIUS.

Vous?

TRISSOTIN.

Moi.

VADIUS.

Je ne sais donc comment se fit l'affaire.

TRISSOTIN.

C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS.

Il faut qu'en écoutant j'aie eu l'esprit distrait,
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet.
Mais laissons ce discours, et voyons ma ballade.

TRISSOTIN.

La ballade, à mon goût, est une chose fade :
Ce n'en est plus la mode; elle sent son vieux temps.

VADIUS.

La ballade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN.

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaise.

VADIUS.

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

TRISSOTIN.

Elle a pour les pédans de merveilleux appas.

Digitized by Microsoft®

VADIUS.

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

TRISSOTIN.

Vous donnez sottement vos qualités aux autres.

(*Ils se lèvent tous.*)

VADIUS.

Fort impertinemment vous me jetez les vôtres.

TRISSOTIN.

Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier.

VADIUS.

Allez, rimeur de balle, opprobre du métier.

TRISSOTIN.

Allez, fripier d'écrits, impudent plagiaire.

VADIUS.

Allez, cuistre.

PHILAMINTE.

Eh! Messieurs, que prétendez-vous faire?

TRISSOTIN, à Vadius.

Va, va restituer tous les honteux larcins.
Que réclament sur toi les Grecs et les Latins.

VADIUS.

Va, va-t'en faire amende honorable au Parnasse,
D'avoir fait à tes vers estropier Horace.

TRISSOTIN.

Souviens-toi de ton livre, et de son peu de bruit.

VADIUS.

Et toi, de ton libraire à l'hôpital réduit.

TRISSOTIN.

Ma gloire est établie; en vain tu la déchires.

VADIUS.

Oui, oui, je te renvoie à l'auteur des *Satires*.

TRISSOTIN.

Je t'y renvoie aussi.

VADIUS.

J'ai le contentement

Digitized by Microsoft®

MADEMOISELLE JOUASSAIN

RÔLE DE BÉLISE.

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft ®

Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.
Il me donne en passant une atteinte légère
Parmi plusieurs auteurs qu'au Palais on révère;
Mais jamais dans ses vers il ne te laisse en paix,
Et l'on t'y voit partout être en butte à ses traits.

TRISSOTIN.

C'est par là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule ainsi qu'un misérable;
Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler,
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler.
Mais il m'attaque à part comme un noble adversaire
Sur qui tout son effort lui semble nécessaire;
Et ses coups, contre moi redoublés en tous lieux,
Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

VADIUS.

Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

TRISSOTIN.

Et la mienne saura te faire voir ton maître.

VADIUS.

Je te défie en vers, prose, grec et latin.

TRISSOTIN.

Eh bien, nous nous verrons seul à seul chez Barbin.

SCÈNE VI

TRISSOTIN, PHILAMINTE, ARMANDE, BÉLISE, HENRIETTE.

TRISSOTIN.

A mon emportement ne donnez aucun blâme;
C'est votre jugement que je défends, Madame,
Dans le sonnet qu'il a l'audace d'attaquer.

PHILAMINTE.

A vous remettre bien je me veux appliquer;

Digitized by Microsoft®

Mais parlons d'autre affaire. Approchez, Henriette;
Depuis assez longtemps mon âme s'inquiète
De ce qu'aucun esprit en vous ne se fait voir;
Mais je trouve un moyen de vous en faire avoir.

HENRIETTE.

C'est prendre un soin pour moi qui n'est pas nécessaire.
Les doctes entretiens ne sont point mon affaire;
J'aime à vivre aisément; et, dans tout ce qu'on dit,
Il faut se trop peiner pour avoir de l'esprit;
C'est une ambition que je n'ai point en tête.
Je me trouve fort bien, ma mère, d'être bête;
Et j'aime mieux n'avoir que de communs propos,
Que de me tourmenter pour dire de beaux mots.

PHILAMINTE.

Oui; mais j'y suis blessée, et ce n'est pas mon compte
De souffrir dans mon sang une pareille honte.
La beauté du visage est un frêle ornement,
Une fleur passagère, un éclat d'un moment,
Et qui n'est attaché qu'à la simple épiderme;
Mais celle de l'esprit est inhérente et ferme.
J'ai donc cherché longtemps un biais de vous donner
La beauté que les ans ne peuvent moissonner,
De faire entrer chez vous le desir des sciences,
De vous insinuer les belles connoissances;
Et la pensée enfin où mes vœux ont souscrit,
C'est d'attacher à vous un homme plein d'esprit :
(*Montrant Trissotin.*)
Et cet homme est Monsieur, que je vous détermine
A voir comme l'époux que mon choix vous destine.

HENRIETTE.

Moi! ma mère?

PHILAMINTE.

Oui, vous. Faites la sotte un peu.

BÉLISE, à Trissotin.

Je vous entends; vos yeux demandent mon aveu

Digitized by Microsoft®

Pour engager ailleurs un cœur que je possède.
Allez, je le veux bien. A ce nœud je vous cède;
C'est un hymen qui fait votre établissement.

TRISSOTIN, à Henriette.

Je ne sais que vous dire en mon ravissement,
Madame; et cet hymen dont je vois qu'on m'honore,
Me met...

HENRIETTE.

Tout beau! Monsieur; il n'est pas fait encore;
Ne vous pressez pas tant.

PHILAMINTE.

Comme vous répondez!
Savez-vous bien que si!... Suffit. Vous m'entendez.
(*A Trissotin.*)
Elle se rendra sage. Allons, laissons-la faire.

SCÈNE VII

HENRIETTE, ARMANDE.

ARMANDE.

On voit briller pour vous les soins de notre mère,
Et son choix ne pouvoit d'un plus illustre époux...

HENRIETTE.

Si le choix est si beau, que ne le prenez-vous?

ARMANDE.

C'est à vous, non à moi, que sa main est donnée.

HENRIETTE.

Je vous le cède tout, comme à ma sœur aînée.

ARMANDE.

Si l'hymen comme à vous me paroissoit charmant,
J'accepterois votre offre avec ravissement.

HENRIETTE.

Si j'avois, comme vous, les pédans dans la tête,

Digitized by Microsoft®

Je pourrois le trouver un parti fort honnête.

ARMANDE.

Cependant, bien qu'ici nos goûts soient différens,
Nous devons obéir, ma sœur, à nos parens.
Une mère a sur nous une entière puissance;
Et vous croyez en vain, par votre résistance...

SCÈNE VIII

CHRYSALE, ARISTE, CLITANDRE,
HENRIETTE, ARMANDE.

CHRYSALE, à Henriette, lui présentant Clitandre.

Allons, ma fille, il faut approuver mon dessein.
Otez ce gant. Touchez à monsieur dans la main,
Et le considérez désormais, dans votre âme,
En homme dont je veux que vous soyez la femme.

ARMANDE.

De ce côté, ma sœur, vos penchans sont fort grands.

HENRIETTE.

Il nous faut obéir, ma sœur, à nos parens;
Un père a sur nos vœux une entière puissance.

ARMANDE.

Une mère a sa part à notre obéissance.

CHRYSALE.

Qu'est-ce à dire?

ARMANDE.

Je dis que j'appréhende fort
Qu'ici ma mère et vous ne soyez pas d'accord;
Et c'est un autre époux...

CHRYSALE.

Taisez-vous, péronnelle;
Allez philosopher tout le soûl avec elle,

Digitized by Microsoft®

Et de mes actions ne vous mêlez en rien.
Dites-lui ma pensée, et l'avertissez bien
Qu'elle ne vienne pas m'échauffer les oreilles;
Allons vite.

SCÈNE IX

CHRYSALE, ARISTE, HENRIETTE, CLITANDRE.

ARISTE.

Fort bien. Vous faites des merveilles.

CLITANDRE.

Quel transport! quelle joie! Ah! que mon sort est doux!

CHRYSALE, à Clitandre.

Allons, prenez sa main, et passez devant nous;
Menez-la dans sa chambre. Ah! les douces caresses!
(*A Ariste.*)
Tenez, mon cœur s'émeut à toutes ces tendresses,
Cela ragaillardit tout à fait mes vieux jours,
Et je me ressouviens de mes jeunes amours.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Digitized by Microsoft®

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

PHILAMINTE, ARMANDE.

ARMANDE.

Oui, rien n'a retenu son esprit en balance;
Elle a fait vanité de son obéissance;
Son cœur, pour se livrer, à peine devant moi
S'est-il donné le temps d'en recevoir la loi,
Et sembloit suivre moins les volontés d'un père,
Qu'affecter de braver les ordres d'une mère.

PHILAMINTE.

Je lui montrerai bien aux lois de qui des deux
Les droits de la raison soumettent tous ses vœux;
Et qui doit gouverner, ou sa mère, ou son père,
Ou l'esprit ou le corps, la forme ou la matière.

ARMANDE.

On vous en devoit bien, au moins, un compliment;
Et ce petit monsieur en use étrangement
De vouloir, malgré vous, devenir votre gendre.

PHILAMINTE.

Il n'en est pas encore où son cœur peut prétendre.
Je le trouvois bien fait, et j'aimois vos amours;
Mais, dans ses procédés, il m'a déplu toujours.
Il sait que, Dieu merci, je me mêle d'écrire,
Et jamais il ne m'a prié de lui rien lire.

Digitized by Microsoft®

SCÈNE II

CLITANDRE, *entrant doucement, et écoutant sans se montrer;* ARMANDE, PHILAMINTE.

ARMANDE.

Je ne souffrirois point, si j'étois que de vous,
Que jamais d'Henriette il pût être l'époux.
On me feroit grand tort d'avoir quelque pensée
Que là-dessus je parle en fille intéressée;
Et que le lâche tour que l'on voit qu'il me fait
Jette au fond de mon cœur quelque dépit secret.
Contre de pareils coups l'âme se fortifie
Du solide secours de la philosophie,
Et par elle on se peut mettre au-dessus de tout;
Mais vous traiter ainsi, c'est vous pousser à bout.
Il est de votre honneur d'être à ses vœux contraire;
Et c'est un homme, enfin, qui ne doit point vous plaire.
Jamais je n'ai connu, discourant entre nous,
Qu'il eût au fond du cœur de l'estime pour vous.

PHILAMINTE

Petit sot!

ARMANDE.

Quelque bruit que votre gloire fasse,
Toujours à vous louer il a paru de glace.

PHILAMINTE.

Le brutal!

ARMANDE.

Et vingt fois, comme ouvrages nouveaux,
J'ai lu des vers de vous qu'il n'a point trouvés beaux.

PHILAMINTE.

L'impertinent!

Digitized by Microsoft®

ARMANDE.

Souvent nous en étions aux prises;
Et vous ne croiriez point de combien de sottises...

CLITANDRE, à Armande.

Hé! doucement, de grâce. Un peu de charité,
Madame, ou, tout au moins, un peu d'honnêteté.
Quel mal vous ai-je fait? et quelle est mon offense
Pour armer contre moi toute votre éloquence,
Pour vouloir me détruire, et prendre tant de soin
De me rendre odieux aux gens dont j'ai besoin?
Parlez, dites, d'où vient ce courroux effroyable?
Je veux bien que Madame en soit juge équitable.

ARMANDE.

Si j'avois le courroux dont on veut m'accuser,
Je trouverois assez de quoi l'autoriser.
Vous en seriez trop digne : et les premières flammes
S'établissent des droits si sacrés sur les âmes,
Qu'il faut perdre fortune, et renoncer au jour,
Plutôt que de brûler des feux d'un autre amour.
Au changement de vœux nulle horreur ne s'égale,
Et tout cœur infidèle est un monstre en morale.

CLITANDRE.

Appelez-vous, Madame, une infidélité
Ce que m'a de votre âme ordonné la fierté?
Je ne fais qu'obéir aux lois qu'elle m'impose;
Et, si je vous offense, elle seule en est cause.
Vos charmes ont d'abord possédé tout mon cœur;
Il a brûlé deux ans d'une constante ardeur;
Il n'est soins empressés, devoirs, respects, services,
Dont il ne vous ait fait d'amoureux sacrifices.
Tous mes feux, tous mes soins ne peuvent rien sur vous;
Je vous trouve contraire à mes vœux les plus doux :
Ce que vous refusez, je l'offre au choix d'une autre.
Voyez. Est-ce, Madame, ou ma faute, ou la vôtre?
Mon cœur court-il au change, ou si vous l'y poussez?

Digitized by Microsoft®

Est-ce moi qui vous quitte, ou vous qui me chassez?

ARMANDE.

Appelez-vous, Monsieur, être à vos vœux contraire,
Que de leur arracher ce qu'ils ont de vulgaire,
Et vouloir les réduire à cette pureté,
Où du parfait amour consiste la beauté?
Vous ne sauriez pour moi tenir votre pensée
Du commerce des sens nette et débarrassée;
Et vous ne goûtez point, dans ses plus doux appas,
Cette union des cœurs, où les corps n'entrent pas.
Vous ne pouvez aimer que d'une amour grossière,
Qu'avec tout l'appareil des nœuds de la matière;
Et, pour nourrir les feux que chez vous on produit,
Il faut un mariage, et tout ce qui s'ensuit.
Ah! quel étrange amour! et que les belles âmes
Sont bien loin de brûler de ces terrestres flammes!
Les sens n'ont point de part à toutes leurs ardeurs;
Et ce beau feu ne veut marier que les cœurs.
Comme une chose indigne, il laisse là le reste;
C'est un feu pur et net comme le feu céleste :
On ne pousse avec lui que d'honnêtes soupirs,
Et l'on ne penche point vers les sales désirs.
Rien d'impur ne se mêle au but qu'on se propose;
On aime pour aimer, et non pour autre chose;
Ce n'est qu'à l'esprit seul que vont tous les transports.
Et l'on ne s'aperçoit jamais qu'on ait un corps.

CLITANDRE.

Pour moi, par un malheur, je m'aperçois, Madame,
Que j'ai, ne vous déplaise, un corps tout comme une âme.
Je sens qu'il y tient trop pour le laisser à part :
De ces détachemens je ne connois point l'art;
Le ciel m'a dénié cette philosophie,
Et mon âme et mon corps marchent de compagnie.
Il n'est rien de plus beau, comme vous avez dit,
Que ces vœux épurés qui ne vont qu'à l'esprit,

Digitized by Microsoft®

Ces unions de cœurs, et ces tendres pensées,
Du commerce des sens si bien débarrassées;
Mais ces amours pour moi sont trop subtilisés :
Je suis un peu grossier, comme vous m'accusez.
J'aime avec tout moi-même, et l'amour qu'on me donne
En veut, je le confesse, à toute la personne.
Ce n'est pas là matière à de grands châtimens,
Et, sans faire de tort à vos beaux sentimens,
Je vois que, dans le monde, on suit fort ma méthode,
Et que le mariage est assez à la mode,
Passe pour un lien assez honnête et doux,
Pour avoir désiré de me voir votre époux,
Sans que la liberté d'une telle pensée
Ait dû vous donner lieu d'en paroître offensée.

ARMANDE.

Eh bien! Monsieur, eh bien! puisque, sans m'écouter,
Vos sentimens brutaux veulent se contenter;
Puisque, pour vous réduire à des ardeurs fidèles,
Il faut des nœuds de chair, des chaînes corporelles.
Si ma mère le veut, je résous mon esprit
A consentir pour vous à ce dont il s'agit.

CLITANDRE.

Il n'est plus temps, Madame; une autre a pris la place
Et, par un tel retour, j'aurois mauvaise grâce
De maltraiter l'asile et blesser les bontés
Où je me suis sauvé de toutes vos fiertés.

PHILAMINTE.

Mais enfin, comptez-vous, Monsieur, sur mon suffrage,
Quand vous vous promettez cet autre mariage;
Et, dans vos visions, savez-vous, s'il vous plaît,
Que j'ai pour Henriette un autre époux tout prêt?

CLITANDRE.

Hé! Madame, voyez votre choix, je vous prie;
Exposez-moi, de grâce, à moins d'ignominie,
Et ne me rangez pas à l'indigne destin

Digitized by Microsoft®

De me voir le rival de monsieur Trissotin.
L'amour des beaux esprits, qui chez vous m'est contraire,
Ne pouvoit m'opposer un moins noble adversaire.
Il en est, et plusieurs, que, pour le bel esprit,
Le mauvais goût du siècle a su mettre en crédit;
Mais monsieur Trissotin n'a pu duper personne,
Et chacun rend justice aux écrits qu'il nous donne.
Hors céans, on le prise en tous lieux ce qu'il vaut;
Et ce qui m'a vingt fois fait tomber de mon haut,
C'est de vous voir au ciel élever des sornettes
Que vous désavoueriez, si vous les aviez faites.

PHILAMINTE.

Si vous jugez de lui tout autrement que nous,
C'est que nous le voyons par d'autres yeux que vous.

SCÈNE III

TRISSOTIN, PHILAMINTE, ARMANDE, CLITANDRE.

TRISSOTIN, à Philaminte.

Je viens vous annoncer une grande nouvelle.
Nous l'avons en dormant, Madame, échappé belle.
Un monde près de nous a passé tout du long,
Est chu tout au travers de notre tourbillon,
Et, s'il eût en chemin rencontré notre terre,
Elle eût été brisée en morceaux comme verre.

PHILAMINTE.

Remettons ce discours pour une autre saison.
Monsieur n'y trouveroit ni rime ni raison;
Il fait profession de chérir l'ignorance,
Et de haïr, surtout, l'esprit et la science.

Digitized by Microsoft ®

CLITANDRE.

Cette vérité veut quelque adoucissement.
Je m'explique, Madame; et je hais seulement
La science et l'esprit qui gâtent les personnes.
Ce sont choses, de soi, qui sont belles et bonnes;
Mais j'aimerois mieux être au rang des ignorans,
Que de me voir savant comme certaines gens.

TRISSOTIN.

Pour moi, je ne tiens pas, quelque effet qu'on suppose,
Que la science soit pour gâter quelque chose.

CLITANDRE.

Et c'est mon sentiment qu'en faits comme en propos,
La science est sujette à faire de grands sots.

TRISSOTIN.

Le paradoxe est fort.

CLITANDRE.

Sans être fort habile,
La preuve m'en seroit, je pense, assez facile.
Si les raisons manquoient, je suis sûr qu'en tout cas
Les exemples fameux ne me manqueroient pas.

TRISSOTIN.

Vous en pourriez citer qui ne concluroient guère.

CLITANDRE.

Je n'irois pas bien loin pour trouver mon affaire.

TRISSOTIN.

Pour moi, je ne vois pas ces exemples fameux.

CLITANDRE.

Moi, je les vois si bien qu'ils me crèvent les yeux.

TRISSOTIN.

J'ai cru jusques ici que c'étoit l'ignorance
Qui faisoit les grands sots, et non pas la science.

CLITANDRE.

Vous avez cru fort mal, et je vous suis garant
Qu'un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant.

Digitized by Microsoft®

TRISSOTIN.

Le sentiment commun est contre vos maximes,
Puisque ignorant et sot sont termes synonymes.

CLITANDRE.

Si vous le voulez prendre aux usages du mot,
L'alliance est plus forte entre pédant et sot.

TRISSOTIN.

La sottise, dans l'un, se fait voir toute pure.

CLITANDRE.

Et l'étude, dans l'autre, ajoute à la nature.

TRISSOTIN.

Le savoir garde en soi son mérite éminent.

CLITANDRE.

Le savoir, dans un fat, devient impertinent.

TRISSOTIN.

Il faut que l'ignorance ait pour vous de grands charmes,
Puisque pour elle ainsi vous prenez tant les armes.

CLITANDRE.

Si pour moi l'ignorance a des charmes bien grands,
C'est depuis qu'à mes yeux s'offrent certains savans.

TRISSOTIN.

Ces certains savans-là peuvent, à les connoître,
Valoir certaines gens que nous voyons paroître.

CLITANDRE.

Oui, si l'on s'en rapporte à ces certains savans;
Mais on n'en convient pas chez ces certaines gens.

PHILAMINTE, à Clitandre.

Il me semble, Monsieur...

CLITANDRE.

Hé! Madame, de grâce;
Monsieur est assez fort, sans qu'à son aide on passe;
Je n'ai déjà que trop d'un si rude assaillant;
Et, si je me défends, ce n'est qu'en reculant.

ARMANDE.

Mais l'offensante aigreur de chaque repartie,

Digitized by Microsoft®

Dont vous...

CLITANDRE.

Autre second? Je quitte la partie.

PHILAMINTE.

On souffre aux entretiens ces sortes de combats,
Pourvu qu'à la personne on ne s'attaque pas.

CLITANDRE.

Hé! mon Dieu! tout cela n'a rien dont il s'offense.
Il entend raillerie autant qu'homme de France,
Et de bien d'autres traits il s'est senti piquer,
Sans que jamais sa gloire ait fait que s'en moquer.

TRISSOTIN.

Je ne m'étonne pas, au combat que j'essuie,
De voir prendre à Monsieur la thèse qu'il appuie;
Il est fort enfoncé dans la cour, c'est tout dit.
La cour, comme l'on sait, ne tient pas pour l'esprit.
Elle a quelque intérêt d'appuyer l'ignorance;
Et c'est en courtisan qu'il en prend la défense.

CLITANDRE.

Vous en voulez beaucoup à cette pauvre cour,
Et son malheur est grand de voir que, chaque jour,
Vous autres, beaux esprits, vous déclamiez contre elle;
Que de tous vos chagrins vous lui fassiez querelle,
Et, sur son méchant goût lui faisant son procès,
N'accusiez que lui seul de vos méchans succès.
Permettez-moi, Monsieur Trissotin, de vous dire,
Avec tout le respect que votre nom m'inspire,
Que vous feriez fort bien, vos confrères et vous,
De parler de la cour d'un ton un peu plus doux :
Qu'à le bien prendre, au fond, elle n'est pas si bête
Que, vous autres Messieurs, vous vous mettez en tête;
Qu'elle a du sens commun pour se connoître à tout,
Que chez elle on se peut former quelque bon goût,
Et que l'esprit du monde y vaut, sans flatterie,
Tout le savoir obscur de la pédanterie.

Digitized by Microsoft®

TRISSOTIN.

De son bon goût, Monsieur, nous voyons des effets.

CLITANDRE.

Où voyez-vous, Monsieur, qu'elle l'ait si mauvais?

TRISSOTIN.

Ce que je vois, Monsieur? C'est que pour la science
Rasius et Baldus font honneur à la France;
Et que tout leur mérite, exposé fort au jour,
N'attire point les yeux et les dons de la cour.

CLITANDRE.

Je vois votre chagrin, et que, par modestie,
Vous ne vous mettez point, Monsieur, de la partie;
Et, pour ne vous point mettre aussi dans le propos,
Que font-ils pour l'État, vos habiles héros?
Qu'est-ce que leurs écrits lui rendent de service,
Pour accuser la cour d'une horrible injustice,
Et se plaindre en tous lieux que sur leurs doctes noms
Elle manque à verser la faveur de ses dons?
Leur savoir à la France est beaucoup nécessaire!
Et des livres qu'ils font, la cour a bien affaire!
Il semble à trois gredins, dans leur petit cerveau,
Que pour être imprimés et reliés en veau,
Les voilà dans l'État d'importantes personnes;
Qu'avec leur plume ils font les destins des couronnes;
Qu'au moindre petit bruit de leurs productions,
Ils doivent voir chez eux voler les pensions;
Que sur eux l'univers a la vue attachée;
Que partout de leur nom la gloire est épanchée:
Et qu'en science ils sont des prodiges fameux,
Pour savoir ce qu'ont dit les autres avant eux,
Pour avoir eu trente ans des yeux et des oreilles,
Pour avoir employé neuf ou dix mille veilles
A se bien barbouiller de grec et de latin,
Et se charger l'esprit d'un ténébreux butin
De tous les vieux fatras qui traînent dans les livres.

Digitized by Microsoft®

Gens qui de leur savoir paroissent toujours ivres;
Riches, pour tout mérite, en babil importun;
Inhabiles à tout; vides de sens commun,
Et pleins d'un ridicule et d'une impertinence
A décrier partout l'esprit et la science.

PHILAMINTE.

Votre chaleur est grande; et cet emportement
De la nature en vous marque le mouvement.
C'est le nom de rival, qui dans votre âme excite...

SCÈNE IV

TRISSOTIN, PHILAMINTE, CLITANDRE, ARMANDE, JULIEN.

JULIEN.

Le savant qui tantôt vous a rendu visite,
Et de qui j'ai l'honneur d'être l'humble valet,
Madame, vous exhorte à lire ce billet.

PHILAMINTE.

Quelque important que soit ce qu'on veut que je lise,
Apprenez, mon ami, que c'est une sottise
De se venir jeter au travers d'un discours;
Et qu'aux gens d'un logis il faut avoir recours,
Afin de s'introduire en valet qui sait vivre.

JULIEN.

Je noterai cela, Madame, dans mon livre.

PHILAMINTE.

« *Trissotin s'est vanté, Madame, qu'il épouseroit votre fille. Je vous donne avis que sa philosophie n'en veut qu'à vos richesses, et que vous ferez bien de ne point conclure ce mariage, que vous n'ayez vu le poême que je compose contre lui. En attendant cette peinture, où je prétends vous le*

Digitized by Microsoft®

dépeindre de toutes ses couleurs, je vous envoie Horace, Virgile, Térence et Catulle, où vous verrez notés en marge tous les endroits qu'il a pillés. »
Voilà, sur cet hymen que je me suis promis,
Un mérite attaqué de beaucoup d'ennemis;
Et ce déchaînement aujourd'hui me convie
A faire une action qui confonde l'envie,
Qui lui fasse sentir que l'effort qu'elle fait,
De ce qu'elle veut rompre, aura pressé l'effet.
(*A Julien.*)
Reportez tout cela sur l'heure à votre maître,
Et lui dites qu'afin de lui faire connoître
Quel grand état je fais de ses nobles avis,
Et comme je les crois dignes d'être suivis,
(*Montrant Trissotin.*)
Dès ce soir, à Monsieur je marierai ma fille.

SCÈNE V

PHILAMINTE, ARMANDE, CLITANDRE.

PHILAMINTE, à Clitandre.

Vous, Monsieur, comme ami de toute la famille,
A signer leur contrat vous pourrez assister;
Et je vous y veux bien, de ma part, inviter.
Armande, prenez soin d'envoyer au notaire,
Et d'aller avertir votre sœur de l'affaire.

ARMANDE.

Pour avertir ma sœur, il n'en est pas besoin:
Et Monsieur que voilà saura prendre le soin
De courir lui porter bientôt cette nouvelle,
Et disposer son cœur à vous être rebelle.

Digitized by Microsoft®

PHILAMINTE.

Nous verrons qui sur elle aura plus de pouvoir.
Et si je la saurai réduire à son devoir.

SCÈNE VI

ARMANDE, CLITANDRE.

ARMANDE.

J'ai grand regret, Monsieur, de voir qu'à vos visées
Les choses ne soient pas tout à fait disposées.

CLITANDRE.

Je m'en vais travailler, Madame, avec ardeur,
A ne vous point laisser ce grand regret au cœur.

ARMANDE.

J'ai peur que votre effort n'ait pas trop bonne issue.

CLITANDRE.

Peut-être verrez-vous votre crainte déçue.

ARMANDE.

Je le souhaite ainsi.

CLITANDRE.

J'en suis persuadé,
Et que de votre appui je serai secondé.

ARMANDE.

Oui, je vais vous servir de toute ma puissance.

CLITANDRE.

Et ce service est sûr de ma reconnoissance.

SCÈNE VII

CHRYSALE, ARISTE, HENRIETTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Sans votre appui, Monsieur, je serai malheureux,

Digitized by Microsoft®

Madame votre femme a rejeté mes vœux,
Et son cœur prévenu veut Trissotin pour gendre.

CHRYSALE.

Mais quelle fantaisie a-t-elle donc pu prendre?
Pourquoi, diantre ! vouloir ce monsieur Trissotin?

ARISTE.

C'est par l'honneur qu'il a de rimer à latin,
Qu'il a sur son rival emporté l'avantage.

CLITANDRE.

Elle veut dès ce soir faire ce mariage.

CHRYSALE.

Dès ce soir?

CLITANDRE.

Dès ce soir.

CHRYSALE.

Et dès ce soir je veux,
Pour la contrecarrer, vous marier tous deux.

CLITANDRE.

Pour dresser le contrat, elle envoie au notaire.

CHRYSALE.

Et je vais le querir pour celui qu'il doit faire.

CLITANDRE, montrant Henriette.

Et madame doit être instruite par sa sœur
De l'hymen où l'on veut qu'elle apprête son cœur.

CHRYSALE.

Et moi, je lui commande, avec pleine puissance,
De préparer sa main à cette autre alliance.
Ah! je leur ferai voir si, pour donner la loi,
Il est dans ma maison d'autre maître que moi.
(*A Henriette.*)
Nous allons revenir : songez à nous attendre.
Allons, suivez mes pas, mon frère, et vous, mon gendre.

HENRIETTE, à Ariste.

Hélas! dans cette humeur conservez-le toujours.

ARISTE.

J'emploierai toute chose à servir vos amours.

Digitized by Microsoft ®

SCÈNE VIII

HENRIETTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Quelque secours puissant qu'on promette à ma flamme,
Mon plus solide espoir, c'est votre cœur, Madame.

HENRIETTE.

Pour mon cœur, vous pouvez vous assurer de lui.

CLITANDRE.

Je ne puis qu'être heureux, quand j'aurai son appui.

HENRIETTE.

Vous voyez à quels nœuds on prétend le contraindre.

CLITANDRE.

Tant qu'il sera pour moi, je ne vois rien à craindre.

HENRIETTE.

Je vais tout essayer pour nos vœux les plus doux;
Et, si tous mes efforts ne me donnent à vous,
Il est une retraite où notre âme se donne,
Qui m'empêchera d'être à toute autre personne.

CLITANDRE.

Veuille le juste ciel me garder en ce jour
De recevoir de vous cette preuve d'amour!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Microsoft ®

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

HENRIETTE, TRISSOTIN.

HENRIETTE.

C'est sur le mariage où ma mère s'apprête
Que j'ai voulu, Monsieur, vous parler tête à tête;
Et j'ai cru, dans le trouble où je vois la maison,
Que je pourrois vous faire écouter la raison.
Je sais qu'avec mes vœux vous me jugez capable
De vous porter en dot un bien considérable :
Mais l'argent, dont on voit tant de gens faire cas,
Pour un vrai philosophe a d'indignes appas;
Et le mépris du bien et des grandeurs frivoles
Ne doit point éclater dans vos seules paroles.

TRISSOTIN.

Aussi n'est-ce point là ce qui me charme en vous;
Et vos brillans attraits, vos yeux perçans et doux,
Votre grâce et votre air, sont les biens, les richesses,
Qui vous ont attiré mes vœux et mes tendresses :
C'est de ces seuls trésors que ie suis amoureux.

HENRIETTE.

Je suis fort redevable à vos feux généreux.
Cet obligeant amour a de quoi me confondre,
Et j'ai regret, Monsieur, de n'y pouvoir répondre.
Je vous estime autant qu'on sauroit estimer;
Mais je trouve un obstacle à vous pouvoir aimer.

Digitized by Microsoft®

Un cœur, vous le savez, à deux ne sauroit être,
Et je sens que du mien Clitandre s'est fait maître.
Je sais qu'il a bien moins de mérite que vous,
Que j'ai de méchans yeux pour le choix d'un époux;
Que, par cent beaux talens, vous devriez me plaire :
Je vois bien que j'ai tort, mais je n'y puis que faire;
Et tout ce que sur moi peut le raisonnement,
C'est de me vouloir mal d'un tel aveuglement.

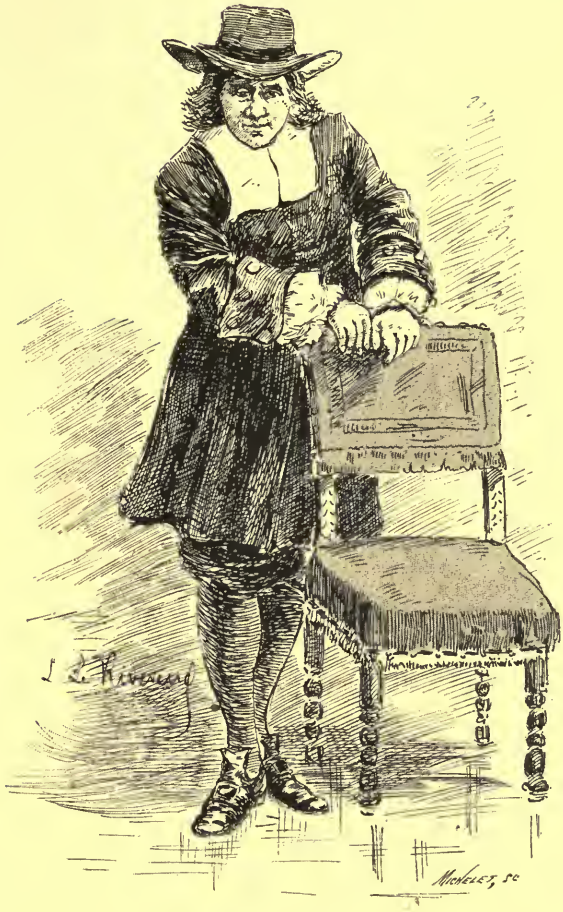
TRISSOTIN.

Le don de votre main, où l'on me fait prétendre,
Me livrera ce cœur que possède Clitandre;
Et, par mille doux soins, j'ai lieu de présumer
Que je pourrai trouver l'art de me faire aimer.

HENRIETTE.

Non : à ses premiers vœux mon âme est attachée,
Et ne peut de vos soins, Monsieur, être touchée.
Avec vous librement j'ose ici m'expliquer,
Et mon aveu n'a rien qui vous doive choquer.
Cette amoureuse ardeur, qui dans les cœurs s'excite,
N'est point, comme l'on sait, un effet du mérite :
Le caprice y prend part; et, quand quelqu'un nous plaît,
Souvent nous avons peine à dire pourquoi c'est.
Si l'on aimoit, Monsieur, par choix et par sagesse,
Vous auriez tout mon cœur et toute ma tendresse;
Mais on voit que l'amour se gouverne autrement.
Laissez-moi, je vous prie, à mon aveuglement,
Et ne vous servez point de cette violence
Que, pour vous, on veut faire à mon obéissance.
Quand on est honnête homme, on ne veut rien devoir
A ce que des parens ont sur nous de pouvoir :
On répugne à se faire immoler ce qu'on aime,
Et l'on veut n'obtenir un cœur que de lui-même.
Ne poussez point ma mère à vouloir, par son choix,
Exercer sur mes vœux la rigueur de ses droits.
Otez-moi votre amour, et portez à quelque autre

Digitized by Microsoft®



GOT

Rôle de Trissotin.

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft ®

Les hommages d'un cœur aussi cher que le vôtre.

TRISSOTIN.

Le moyen que ce cœur puisse vous contenter?
Imposez-lui des lois qu'il puisse exécuter.
De ne vous point aimer peut-il être capable,
A moins que vous cessiez, Madame, d'être aimable
Et d'étaler aux yeux les célestes appas?...

HENRIETTE.

Eh! Monsieur, laissons là ce galimatias.
Vous avez tant d'Iris, de Philis, d'Amarantes,
Que partout dans vos vers vous peignez si charmantes
Et pour qui vous jurez tant d'amoureuse ardeur...

TRISSOTIN.

C'est mon esprit qui parle, et ce n'est pas mon cœur.
D'elles on ne me voit amoureux qu'en poète;
Mais j'aime tout de bon l'adorable Henriette.

HENRIETTE.

Eh! de grâce, Monsieur...

TRISSOTIN.

Si c'est vous offenser,
Mon offense envers vous n'est pas prête à cesser.
Cette ardeur, jusqu'ici de vos yeux ignorée,
Vous consacre des vœux d'éternelle durée.
Rien n'en peut arrêter les aimables transports;
Et, bien que vos beautés condamnent mes efforts,
Je ne puis refuser le secours d'une mère
Qui prétend couronner une flamme si chère;
Et, pourvu que j'obtienne un bonheur si charmant,
Pourvu que je vous aie, il n'importe comment.

HENRIETTE.

Mais savez-vous qu'on risque un peu plus qu'on ne pense,
A vouloir sur un cœur user de violence;
Qu'il ne fait pas bien sûr, à vous le trancher net,
D'épouser une fille en dépit qu'elle en ait;
Et qu'elle peut aller, en se voyant contraindre,

Digitized by Microsoft®

A des ressentimens que le mari doit craindre?

TRISSOTIN.

Un tel discours n'a rien dont je sois altéré.
A tous événemens le sage est préparé.
Guéri par la raison des foiblesses vulgaires,
Il se met au-dessus de ces sortes d'affaires,
Et n'a garde de prendre aucune ombre d'ennui
De tout ce qui n'est pas pour dépendre de lui.

HENRIETTE.

En vérité, Monsieur, je suis de vous ravie;
Et je ne pensois pas que la philosophie
Fût si belle qu'elle est, d'instruire ainsi les gens
A porter constamment de pareils accidens.
Cette fermeté d'âme, à vous si singulière,
Mérite qu'on lui donne une illustre matière,
Est digne de trouver qui prenne avec amour
Les soins continuels de la mettre en son jour;
Et, comme, à dire vrai, je n'oserois me croire
Bien propre à lui donner tout l'éclat de sa gloire,
Je le laisse à quelque autre, et vous jure, entre nous,
Que je renonce au bien de vous voir mon époux.

TRISSOTIN, en sortant.

Nous allons voir bientôt comment ira l'affaire;
Et l'on a là dedans fait venir le notaire.

SCÈNE II

CHRYSALE, CLITANDRE, HENRIETTE, MARTINE.

CHRYSALE.

Ah! ma fille, je suis bien aise de vous voir;
Allons, venez-vous en faire votre devoir,
Et soumettre vos vœux aux volontés d'un père.
Je veux, je veux apprendre à vivre à votre mère;

Digitized by Microsoft®

Et, pour la mieux braver, voilà, malgré ses dents,
Martine que j'amène et rétablis céans.

HENRIETTE.

Vos résolutions sont dignes de louange.
Gardez que cette humeur, mon père, ne vous change;
Soyez ferme à vouloir ce que vous souhaitez;
Et ne vous laissez point séduire à vos bontés.
Ne vous relâchez pas, et faites bien en sorte
D'empêcher que sur vous ma mère ne l'emporte.

CHRYSALE.

Comment! Me prenez-vous ici pour un benêt?

HENRIETTE.

M'en préserve le ciel!

CHRYSALE.

Suis-je un fat, s'il vous plaît?

HENRIETTE.

Je ne dis pas cela.

CHRYSALE.

Me croit-on incapable
Des fermes sentimens d'un homme raisonnable?

HENRIETTE.

Non, mon père.

CHRYSALE.

Est-ce donc qu'à l'âge où je me voi
Je n'aurois pas l'esprit d'être maître chez moi?

HENRIETTE.

Si fait.

CHRYSALE.

Et que j'aurois cette foiblesse d'âme,
De me laisser mener par le nez à ma femme?

HENRIETTE.

Eh! non, mon père.

CHRYSALE.

Ouais! Qu'est-ce donc que ceci?
Je vous trouve plaisante à me parler ainsi!

Digitized by Microsoft®

HENRIETTE.

Si je vous ai choqué, ce n'est pas mon envie.

CHRYSALE.

Ma volonté céans doit être en tout suivie.

HENRIETTE.

Fort bien, mon père.

CHRYSALE.

Aucun, hors moi, dans la maison,
N'a droit de commander.

HENRIETTE.

Oui; vous avez raison.

CHRYSALE.

C'est moi qui tiens le rang de chef de la famille.

HENRIETTE.

D'accord.

CHRYSALE.

C'est moi qui dois disposer de ma fille.

HENRIETTE.

Eh! oui!

CHRYSALE.

Le ciel me donne un plein pouvoir sur vous.

HENRIETTE.

Qui vous dit le contraire?

CHRYSALE.

Et, pour prendre un époux,
Je vous ferai bien voir que c'est à votre père
Qu'il vous faut obéir, non pas à votre mère.

HENRIETTE.

Hélas! vous flattez là le plus doux de mes vœux;
Veuillez être obéi : c'est tout ce que je veux.

CHRYSALE.

Nous verrons si ma femme à mes désirs rebelle...

CLITANDRE.

La voici qui conduit le notaire avec elle.

CHRYSALE.

Secondez-moi bien tous.

Digitized by Microsoft ®

MARTINE.

Laissez-moi. J'aurai soin
De vous encourager, s'il en est de besoin.

SCÈNE III

PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, TRISSOTIN, UN NOTAIRE, CHRYSALE, CLITANDRE, HENRIETTE, MARTINE.

PHILAMINTE, au notaire.

Vous ne sauriez changer votre style sauvage,
Et nous faire un contrat qui soit en beau langage?

LE NOTAIRE.

Notre style est très bon, et je serois un sot,
Madame, de vouloir y changer un seul mot.

BÉLISE.

Ah! quelle barbarie au milieu de la France!
Mais au moins, en faveur, Monsieur, de la science,
Veuillez, au lieu d'écus, de livres et de francs,
Nous exprimer la dot en mines et talens;
Et dater par les mots d'ides et de calendes.

LE NOTAIRE.

Moi? Si j'allois, Madame, accorder vos demandes,
Je me ferois siffler de tous mes compagnons.

PHILAMINTE.

De cette barbarie en vain nous nous plaignons.
Allons, Monsieur, prenez la table pour écrire.
(*Apercevant Martine.*)
Ah! ah! cette impudente ose encor se produire?
Pourquoi donc, s'il vous plaît, la ramener chez moi?

CHRYSALE.

Tantôt avec loisir on vous dira pourquoi.

Digitized by Microsoft®

Nous avons maintenant autre chose à conclure.

LE NOTAIRE.

Procédons au contrat. Où donc est la future?

PHILAMINTE.

Celle que je marie est la cadette.

LE NOTAIRE.

Bon.

CHRYSALE, montrant Henriette.

Oui, la voilà, Monsieur : Henriette est son nom.

LE NOTAIRE.

Fort bien. Et le futur?

PHILAMINTE, montrant Trissotin.

L'époux que je lui donne,
Est Monsieur.

CHRYSALE, montrant Clitandre.

Et celui, moi, qu'en propre personne
Je prétends qu'elle épouse, est Monsieur.

LE NOTAIRE.

Deux époux!
C'est trop pour la coutume.

PHILAMINTE, au notaire.

Où vous arrêtez-vous?
Mettez, mettez, Monsieur, Trissotin pour mon gendre.

CHRYSALE.

Pour mon gendre mettez, mettez, Monsieur, Clitandre.

LE NOTAIRE.

Mettez-vous donc d'accord, et, d'un jugement mûr,
Voyez à convenir entre vous du futur.

PHILAMINTE.

Suivez, suivez, Monsieur, le choix où je m'arrête.

CHRYSALE.

Faites, faites, Monsieur, les choses à ma tête.

LE NOTAIRE.

Dites-moi donc à qui j'obéirai des deux

PHILAMINTE, à Chrysale.

Quoi donc? Vous combattrez les choses que je veux!

Digitized by Microsoft®

CHRYSALE.

Je ne saurois souffrir qu'on ne cherche ma fille.
Que pour l'amour du bien qu'on voit dans ma famille.

PHILAMINTE.

Vraiment, à votre bien on songe bien ici!
Et c'est là, pour un sage, un fort digne souci!

CHRYSALE.

Enfin, pour son époux, j'ai fait choix de Clitandre.

PHILAMINTE.

(*Montrant Trissotin.*)

Et moi, pour son époux, voici qui je veux prendre.
Mon choix sera suivi; c'est un point résolu.

CHRYSALE.

Ouais! Vous le prenez là d'un ton bien absolu.

MARTINE.

Ce n'est point à la femme à prescrire, et je sommes.
Pour céder le dessus en toute chose aux hommes.

CHRYSALE.

C'est bien dit.

MARTINE.

Mon congé cent fois me fût-il hoc,
La poule ne doit point chanter devant le coq.

CHRYSALE.

Sans doute.

MARTINE.

Et nous voyons que d'un homme on se gausse.
Quand sa femme, chez lui, porte le haut-de-chausse.

CHRYSALE.

Il est vrai.

MARTINE.

Si j'avois un mari, je le dis,
Je voudrois qu'il se fît le maître du logis :
Je ne l'aimerois point, s'il faisoit le Jocrisse;
Et, si je contestois contre lui par caprice,
Si je parlois trop haut, je trouverois fort bon

Digitized by Microsoft®

Qu'avec quelques soufflets il rabaissât mon ton.

CHRYSALE.

C'est parler comme il faut.

MARTINE.

Monsieur est raisonnable,
De vouloir pour sa fille un mari convenable.

CHRYSALE.

Oui.

MARTINE.

Par quelle raison, jeune et bien fait qu'il est,
Lui refuser Clitandre? et pourquoi, s'il vous plaît,
Lui bailler un savant, qui sans cesse épilogue?
Il lui faut un mari, non pas un pédagogue;
Et, ne voulant savoir le grais ni le latin,
Elle n'a pas besoin de monsieur Trissotin.

CHRYSALE.

Fort bien.

PHILAMINTE.

Il faut souffrir qu'elle jase à son aise.

MARTINE.

Les savans ne sont bons que pour prêcher en chaise;
Et, pour mon mari, moi, mille fois je l'ai dit,
Je ne voudrois jamais prendre un homme d'esprit.
L'esprit n'est point du tout ce qu'il faut en ménage.
Les livres cadrent mal avec le mariage;
Et je veux, si jamais on engage ma foi,
Un mari qui n'ait point d'autre livre que moi,
Qui ne sache A ne B, n'en déplaise à madame,
Et ne soit, en un mot, docteur que pour sa femme.

PHILAMINTE, à Chrysale.

Est-ce fait, et, sans trouble, ai-je assez écouté
Votre digne interprète?

CHRYSALE.

Elle a dit vérité.

PHILAMINTE.

Et moi, pour trancher court toute cette dispute,

Digitized by Microsoft®

Il faut qu'absolument mon désir s'exécute.
(*Montrant Trissotin.*)
Henriette et Monsieur seront joints de ce pas.
Je l'ai dit, je le veux : ne me répliquez pas;
Et, si votre parole à Clitandre est donnée,
Offrez-lui le parti d'épouser son aînée.

CHRYSALE.

Voilà dans cette affaire un accommodement.
(*A Henriette et à Clitandre.*)
Voyez; y donnez-vous votre consentement?

HENRIETTE.

Hé! mon père!

CLITANDRE, à Chrysale.

Hé! Monsieur!

BÉLISE.

On pourroit bien lui faire
Des propositions qui pourroient mieux lui plaire;
Mais nous établissons une espèce d'amour
Qui doit être épuré comme l'astre du jour :
La substance qui pense y peut être reçue;
Mais nous en bannissons la substance étendue.

SCÈNE IX

ARISTE, CHRYSALE, PHILAMINTE, BÉLISE, HENRIETTE, ARMANDE, TRISSOTIN, UN NOTAIRE, CLITANDRE, MARTINE.

ARISTE.

J'ai regret de troubler un mystère joyeux,
Par le chagrin qu'il faut que j'apporte en ces lieux.
Ces deux lettres me font porteur de deux nouvelles
Dont j'ai senti pour vous les atteintes cruelles;

Digitized by Microsoft®

(*A Philaminte.*)
L'une, pour vous, me vient de votre procureur;
(*A Chrysale.*)
L'autre, pour vous, me vient de Lyon.

PHILAMINTE.

Quel malheur,
Digne de nous troubler, pourroit-on nous écrire?

ARISTE.

Cette lettre en contient un que vous pouvez lire.

PHILAMINTE.

« *Madame, j'ai prié monsieur votre frère de vous rendre cette lettre, qui vous dira ce que je n'ai osé vous aller dire. La grande négligence que vous avez pour vos affaires a été cause que le clerc de votre rapporteur ne m'a point averti, et vous avez perdu absolument votre procès que vous deviez gagner.* »

CHRYSALE, à Philaminte.

Votre procès perdu!

PHILAMINTE, à Chrysale.

Vous vous troublez beaucoup!
Mon cœur n'est point du tout ébranlé de ce coup.
Faites, faites paroître une âme moins commune
A braver, comme moi, les traits de la fortune.
« *Le peu de soin que vous avez vous coûte quarante mille écus; c'est à payer cette somme, avec les dépens, que vous êtes condamnée par arrêt de la cour.* »
Condamnée? Ah! ce mot est choquant, et n'est fait
Que pour les criminels!

ARISTE.

Il a tort, en effet;
Et vous vous êtes là justement récriée.
Il devoit avoir mis que vous êtes priée,
Par arrêt de la cour, de payer au plus tôt
Quarante mille écus, et les dépens qu'il faut.

PHILAMINTE.

Voyons l'autre.

Digitized by Microsoft®

CHRYSALE.

« *Monsieur, l'amitié qui me lie à monsieur votre frère me fait prendre intérêt à tout ce qui vous touche. Je sais que vous avez mis votre bien entre les mains d'Argante et de Damon, et je vous donne avis qu'en même jour ils ont fait tous deux banqueroute.* »

O ciel! tout à la fois, perdre ainsi tout son bien!

PHILAMINTE, à Chrysale.

Ah! quel honteux transport! Fi! tout cela n'est rien :
Il n'est pour le vrai sage aucun revers funeste;
Et, perdant toute chose, à soi-même il se reste.
Achevons notre affaire, et quittez votre ennui.
(*Montrant Trissotin.*)
Son bien nous peut suffire et pour nous et pour lui.

TRISSOTIN.

Non, Madame : cessez de presser cette affaire.
Je vois qu'à cet hymen tout le monde est contraire;
Et mon dessein n'est point de contraindre les gens.

PHILAMINTE.

Cette réflexion vous vient en peu de temps,
Elle suit de bien près, Monsieur, notre disgrâce.

TRISSOTIN.

De tant de résistance à la fin je me lasse.
J'aime mieux renoncer à tout cet embarras,
Et ne veux point d'un cœur qui ne se donne pas.

PHILAMINTE.

Je vois, je vois de vous, non pas pour votre gloire,
Ce que jusques ici j'ai refusé de croire.

TRISSOTIN.

Vous pouvez voir de moi tout ce que vous voudrez
Et je regarde peu comment vous le prendrez :
Mais je ne suis pas homme à souffrir l'infamie
Des refus offensans qu'il faut qu'ici j'essuie.
Je vaux bien que de moi l'on fasse plus de cas;
Et je baise les mains à qui ne me veut pas.

Digitized by Microsoft®

SCÈNE V

ARISTE, CHRYSALE, PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, HENRIETTE, CLITANDRE, UN NOTAIRE, MARTINE.

PHILAMINTE.

Qu'il a bien découvert son âme mercenaire!
Et que peu philosophe est ce qu'il vient de faire!

CLITANDRE.

Je ne me vante point de l'être; mais enfin
Je m'attache, Madame, à tout votre destin;
Et j'ose vous offrir avecque ma personne,
Ce qu'on sait que de bien la fortune me donne,

PHILAMINTE.

Vous me charmez, Monsieur, par ce trait généreux,
Et je veux couronner vos désirs amoureux.
Oui, j'accorde Henriette à l'ardeur empressée...

HENRIETTE.

Non, ma mère : je change à présent de pensée.
Souffrez que je résiste à votre volonté.

CLITANDRE.

Quoi! vous vous opposez à ma félicité?
Et, lorsqu'à mon amour je vois chacun se rendre...

HENRIETTE.

Je sais le peu de bien que vous avez, Clitandre;
Et je vous ai toujours souhaité pour époux,
Lorsqu'en satisfaisant à mes vœux les plus doux,
J'ai vu que mon hymen ajustoit vos affaires;
Mais, lorsque nous avons les destins si contraires,
Je vous chéris assez, dans cette extrémité,
Pour ne vous charger point de notre adversité.

Digitized by Microsoft®

CLILANDRE.

Tout destin avec vous me peut être agréable;
Tout destin me seroit sans vous insupportable.

HENRIETTE.

L'amour, dans son transport, parle toujours ainsi.
Des retours importuns évitons le souci.
Rien n'use tant l'ardeur de ce nœud qui nous lie,
Que les fâcheux besoins des choses de la vie;
Et l'on en vient souvent à s'accuser tous deux
De tous les noirs chagrins qui suivent de tels feux.

ARISTE, à Henriette.

N'est-ce que le motif que nous venons d'entendre
Qui vous fait résister à l'hymen de Clitandre?

HENRIETTE.

Sans cela, vous verriez tout mon cœur accourir;
Et je ne fuis sa main que pour le trop chérir.

ARISTE.

Laissez-vous donc lier par des chaînes si belles.
Je ne vous ai porté que de fausses nouvelles;
Et c'est un stratagème, un surprenant secours
Que j'ai voulu tenter pour servir vos amours,
Pour détromper ma sœur, et lui faire connoître
Ce que son philosophe à l'essai pouvoit être.

CHRYSALE.

Le ciel en soit loué!

PHILAMINTE.

J'en ai la joie au cœur,
Par le chagrin qu'aura ce lâche déserteur.
Voilà le châtiment de sa basse avarice,
De voir qu'avec éclat cet hymen s'accomplisse.

CHRYSALE, à Clitandre.

Je le savois bien, moi, que vous l'épouseriez.

ARMANDE, à Philaminte.

Ainsi donc à leurs vœux vous me sacrifiez?

Digitized by Microsoft®

PHILAMINTE.

Ce ne sera point vous que je leur sacrifie,
Et vous avez l'appui de la philosophie,
Pour voir d'un œil content couronner leur ardeur.

BÉLISE.

Qu'il prenne garde au moins que je suis dans son cœur :
Par un prompt désespoir souvent on se marie,
Qu'on s'en repent après tout le temps de sa vie.

CHRYSALE, au notaire.

Allons, Monsieur, suivez l'ordre que j'ai prescrit,
Et faites le contrat ainsi que je l'ai dit.

FIN DES FEMMES SAVANTES.

Digitized by Microsoft ®

LE MALADE IMAGINAIRE

COMEDIE,

Meſlée de Muſique, & de Dançe.

Repreſentée ſur le Theatre du Palais Royal.

A PARIS,
Chez CHRISTOPHE BALLARD, ſeul Imprimeur du Roy pour la Muſique, ruë S. Iean de Beauvais, au Mont Parnaſſe.

M. DC. LXXIII.

Digitized by Microsoft®

PERSONNAGES	ACTEURS 1672	ACTEURS 1888
ARGAN, malade imaginaire.....	Molière.	MM. Thiron. Clerh. Laugier.
BÉLINE, seconde femme d'Argan...	Mlle de Brie?	Mme Fayolle.
ANGÉLIQUE, fille d'Argan, et amante de Cléante.....	Mlle Molière.	Mme Worms-Baretta.
LOUISON, petite fille d'Argan, et sœur d'Angélique.....	La petite Beauval.	La petite Walter.
BÉRALDE, frère d'Argan.....		MM. Martel.
CLÉANTE, amant d'Angélique.....	La Grange.	Prudhon. Samary.
MONSIEUR DIAFOIRUS, médecin..		Barré.
THOMAS DIAFOIRUS, son fils, et amant d'Angélique.....	Beauval.	Coquelin-Cadet. Truffier. Georges Berr.
MONSIEUR PURGON, médecin d'Argan.	La Grange?	Got. Leloir.
BONNEFOI, notaire.....	Du Croisy?	Roger.
MONSIEUR FLEURANT, apothicaire.		Masquillier.
TOINETTE, servante.....	Mlle Beauval.	Mme Samary.

Digitized by Microsoft ®

HISTOIRE DU *MALADE IMAGINAIRE*

AU THÉATRE

(1673-1888)

Le *Malade imaginaire* est la dernière pièce que Molière ait donnée au théâtre; c'est en prononçant le fameux *juro* dans la cérémonie qui la termine, qu'épuisé depuis plusieurs mois, mais luttant avec héroïsme contre son mal, il se sentit mortellement frappé.

Voltaire reconnaissait dans le *Malade imaginaire* « beaucoup de scènes dignes de la haute comédie, » mais il avait le tort de le placer au nombre des farces; c'est une véritable comédie de caractère. Dans aucune autre de ses œuvres, en effet, Molière n'a peint l'égoïsme avec autant de force. Argan, d'un côté, ce ridicule maniaque, qui se croit malade quand il est en parfaite santé, et veut donner pour mari à sa fille un médecin, afin d'avoir dans sa famille et toujours à son service un gendre qui le soigne et le guérisse, s'il est possible, Béline, de l'autre, cette marâtre qui n'a épousé que pour son argent ce vieillard « malpropre, sans esprit, incommode à tout le monde », et s'est entendu avec d' « honnêtes » notaires pour lui arracher un testament qui fût en sa faveur, au détriment des enfants du premier lit, sont des types achevés de l'égoïsme auquel le poète a su donner un puissant relief. A côté de l'égoïsme qu'il poursuit de son impitoyable satire, il soutient contre le charlatanisme une guerre acharnée. Les médecins de son temps avaient déjà essuyé ses attaques; mais, dans cette comédie, il les prend à part pour diriger sur eux tous ses coups et les terrasser. Sans doute, il y a aussi la part de la

Digitized by Microsoft®

farce, mais elle est très restreinte : les lavements de M. Fleurant sont vite donnés, tandis que l'énorme suffisance de M. Diafoirus, le niais pédantisme de son fils Thomas, la sollicitude intéressée du docteur Purgon, la peur de la mort chez le malade imaginaire, et, comme conséquences toutes naturelles, sa foi superstitieuse dans l'art de guérir et sa crédulité que n'étonne même point la vue d'un jeune médecin plus charlatan encore que M. Purgon, et qui ressemble tant à Toinette, sont des traits de l'observation la plus amusante et la plus vraie.

Le *Malade imaginaire* était une comédie à divertissements, comme le *Bourgeois gentilhomme*. Molière l'avait composée pour la cour, afin de délasser, à son retour de Hollande, le roi victorieux « de ses nobles travaux. » Le projet du poète ne se réalisa point : elle ne fut pas représentée pour la première fois devant le roi, mais sur la scène du Palais-Royal, le 10 février 1673. Molière était alors brouillé avec Lulli : ce fut la raison qui empêcha sa dernière comédie d'être jouée à la cour.

Nous avons dit, dans notre histoire du *Bourgeois gentilhomme au théâtre*, que Molière et Lulli étaient les deux fournisseurs attitrés des plaisirs du roi; Louis XIV n'aurait point admis Molière sans Lulli; mais quand il eut à choisir entre eux, il sacrifia sans scrupule le poète au musicien. D'ailleurs, dans toutes les pièces à divertissements commandées pour la cour, Molière était obligé de subordonner ses vers au caprice de Lulli. Heureusement que le génie reprenait ses droits dans les nombreuses scènes où la musique n'avait rien à voir. Lulli finit par abuser de la faveur dont il jouissait auprès du prince pour ruiner tous ses concurrents. En 1672, il établit à Paris l'*Académie royale de musique*, et il obtint du roi qu'il fût interdit aux autres théâtres de représenter aucun opéra, le monopole lui étant réservé. Il parvint aussi à faire défendre que les autres troupes eussent plus de six violons et de douze joueurs d'instruments, et reçussent dans ce nombre aucun des artistes engagés par lui. Molière fut irrité de ces procédés de la part du Lulli; il se passa désormais de son concours et il substitua la musique de Charpentier à celle de Lulli dans la *Comtesse d'Escarbagnas* (8 juillet 1672). A partir de ce moment les « deux grands Baptistes » — on appelait ainsi de leurs prénoms Molière et Lulli — devinrent des ennemis irréconciliables. Lulli obtint alors du roi le droit exorbitant de s'approprier

Digitized by Microsoft®

exclusivement non seulement la musique qu'il avait faite sur des vers, des paroles, des sujets mêmes, mais ces vers, ces paroles, ces sujets eux-mêmes, sous prétexte que ces livrets ne seraient rien sans les airs qui les relevaient. Il exerça ce droit aussitôt. Les œuvres mêmes de Molière, que sa musique avait ornées, devinrent la propriété de l'âpre et égoïste Lulli. Les deux anciens collaborateurs étaient en de telles dispositions d'esprit l'un envers l'autre dans les derniers mois de l'année 1672, époque probable où Molière travaillait à son *Malade imaginaire*. On comprend que Molière s'adressa moins que jamais à Lulli pour la musique de sa nouvelle comédie ; il la confia à Charpentier qui avait fait celle de la *Comtesse d'Escarbagnas*. Une pièce à divertissements sans musique de Lulli ne pouvait être jouée à la cour : elle n'y fut point jouée.

Le *Malade imaginaire* n'eut que quatre représentations au Palais-Royal, du vivant de Molière; le poète comédien mourut, on le sait, à la quatrième, presque sur la scène.

La Grange, dans son *Registre*, nous donne les recettes de ces quatre représentations; elles furent de 1,922, de 1,459, de 1,879, de 1,219 livres.

Molière était malade, atteint même mortellement, à l'époque du *Malade imaginaire*. Après avoir demandé, sans éprouver aucun secours, des remèdes aux médecins, il avait fini par ne plus les consulter et même par nier absolument qu'il pût y avoir un art de la médecine. La satire, comme il arrive souvent, dépassait le but. Il est vrai toutefois que le poète prêtait ce scepticisme au frère d'Argan, Béralde, qu'il représentait dans la force de l'âge et l'épanouissement de la santé. Si Molière s'est représenté sous les traits d'un de ses personnages, c'est certainement sous les traits de Béralde. Il n'y a qu'un point de ressemblance qui manque entre la copie et l'original : la santé. Béralde se moque de la médecine et des médecins, comme Molière s'en était moqué dans la réalité, quand il se portait bien et ne songeait point au mal, comme il s'en moquait encore depuis qu'il souffrait sans espoir de guérison.

L'intermède final, la réception d'Argan dans le corps savant des médecins, est aussi heureusement amené que la cérémonie turque du *Bourgeois gentilhomme* et se rattache encore plus naturellement à la comédie proprement dite. Molière, en effet, a su mettre dans cette folie de carnaval une grande part de vérité. C'est une spirituelle

Digitized by Microsoft®

parodie, une caricature satirique de la solennité où les futurs médecins recevaient publiquement « la permission et faculté de lire, d'interpréter et d'exercer la médecine ici et par toute la terre, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit... » et devaient « se lier par le serment d'usage (1). » Molière connaissait donc les statuts de la Faculté de médecine de Paris; son ami, le médecin Mauvillain, pourrait bien les lui avoir commentés. « La cérémonie du *Malade imaginaire*, dit dans sa thèse de doctorat ès-lettres (2), M. Maurice Raynaud, célèbre médecin enlevé trop tôt à la science, doit être considérée comme un abrégé, non seulement des cérémonies du doctorat, mais de toutes celles par où devait passer un candidat, depuis le commencement de ses études jusqu'au jour où il recevait le bonnet. Tout s'y trouve... » En effet, Molière a tout observé avec exactitude, même dans les moindres détails : l'entrée solennelle, appariteurs en tête, de tous les docteurs, régents « en robes longues, à manches, avec le bonnet carré et la chausse », la place occupée dans la grande chaire par le *præses* et le *bachelier*, « la séance ouverte par un discours latin prononcé par le président et ayant presque toujours pour sujet l'éloge de la Faculté, de la profession médicale, les devoirs qu'elle impose..., » les trois serments qu'était tenu de faire le futur docteur, les questions diverses posées par les titulaires au bachelier, le discours enfin du récipiendaire qui rend « des actions de grâces à Dieu très grand et très bon, au collège des médecins, aux parents et amis présents. » Molière, usant de son droit d'auteur comique, a exagéré le ridicule de cette cérémonie, des questions qui y étaient posées, les hyperboles et les louanges outrées du compliment où le bachelier exprime sa reconnaissance à ses nouveaux confrères. Mais, encore une fois, sous cette bouffonnerie il y a un grand fond de vérité. Ce qui est farce pure, c'est le divertissement chorégraphique. Quant à la musique médicale, ce n'est pas une invention du poète. A la Faculté de Montpellier, très célèbre, on le sait, au seizième et au dix-septième siècle, dans les réceptions de médecins, au début de la séance, les violons jouaient quelque temps. Le latin employé dans la cérémonie est peut-être

(1) Toutes les phrases qui sont entre guillemets sont empruntées au livre du Dr Corlieu : *L'Ancienne Faculté de Médecine de Paris.*

(2) *Les Médecins au temps de Molière.*

Digitized by Microsoft®

moins barbare que celui qu'on entendait dans les solennités médicales; il se comprend au moins, et fait rire.

La comédie du *Malade imaginaire* est composée avec beaucoup d'art. Molière a su y éviter l'écueil où est tombé son imitateur Regnard avec le *Légataire universel*. Dans cette dernière pièce, une sorte de gêne vous étreint tout de suite; dans le *Malade*, ce n'est qu'après la représentation, et en y réfléchissant, que se découvre le triste fond du tableau. C'est que le poète a jeté sur toutes les scènes sa gaieté et sa malice gauloise. Argan parle sans cesse de lavements, de bile, de maux d'entrailles et même de mort; mais on n'y prend point garde, parce qu'Argan n'est point réellement malade, et l'on sait — l'auteur a eu le soin de nous le dire — que sa forte constitution résistera à tous les remèdes que lui ordonnent les médecins. Il n'en est point de même de Géronte du *Légataire :* celui-là est un moribond, et sa demande en mariage, et les flatteries intéressées de son neveu, et les mauvais tours de Crispin qui est un spirituel coquin, et la complicité de Lisette, tout cela fait mal au cœur. Toinette, au contraire, se moque d'Argan, mais l'aime au fond et enrage de voir en lui une « si bonne vache à lait » entre les mains des Purgon et des Fleurant. Elle tente tout pour sauver son maître de lui-même. Son zèle, son dévouement et son esprit le sauvent en effet. Ce n'est point elle qui donne les mains aux captateurs de testaments; Béline en sait quelque chose. Et ne trouvez-vous pas plus naturelle et moins odieuse, pour ainsi dire, la poursuite d'un héritage faite par une seconde femme sur le retour de l'âge que par un neveu, jeune et qui devrait être généreux et désintéressé? Combien Angélique est touchante avec sa fidélité à Cléante, sa fermeté quand Argan la veut marier à Thomas Diafoirus, sa terreur quand elle croit, sur la foi de Toinette qui mène la campagne avec autant d'esprit que de cœur, que son père, étendu dans son fauteuil, est mort, et est mort hélas! sans l'avoir pardonnée! Les médecins eux-mêmes, Purgon, Diafoirus et Thomas ne sont point des traîtres de mélodrame; ce ne sont point des vautours attachés à leur proie; ils sont grotesques et ridicules; ils croient à leur charlatanisme; ils sont convaincus, et la sincérité de leur niaiserie empêche qu'on ne se fâche contre l'ascendant qu'ils ont pris sur un hypocondre. Le pauvre Purgon est véritablement inquiet sur le sort de son malade, plus encore qu'il n'est blessé dans son amour-propre, quand il vient reprocher à

Digitized by Microsoft®

Argan d'avoir refusé son médicament et lui prédire toutes les plus terribles maladies. Diafoirus père dans son discours, qui est un chef-d'œuvre de bêtise solennelle, croit dire les choses les plus sensées du monde, et l'on étonnerait fort Thomas si, sur le ton de la franchise, simplement, sans ironie, on lui prouvait qu'avec tous ses diplômes il n'est encore qu'un sot.

Le *Malade imaginaire* n'est point seulement une comédie divertissante; c'est encore une œuvre où Molière a montré la connaissance parfaite qu'il avait du cœur humain. Tous les personnages, que nous avons cités, sauf Béline et « l'honnête notaire », les deux seules physionomies qui assombrissent le tableau, sont ou grotesques ou sympathiques. J'ajouterai qu'ils sont tous observés avec la plus pénétrante attention. Ce sont des êtres bien vivants, qui ne doivent rien à la convention, depuis le vieillard hypocondre jusqu'à la petite Louison, en passant par les Béline et les Purgon. Tous sont représentés selon les mœurs de leur âge. Argan est égoïste, et d'un égoïsme inconscient, comme c'est l'excuse de la vieillesse; Béline, Purgon, Diafoirus, Fleurant, Toinette, sont à l'âge où l'intérêt seul semble guider l'homme dans sa conduite : certains résistent à sa voix, comme Toinette; le plus grand nombre lui obéit; Angélique, Cléante, Thomas sont jeunes et naïfs; mais il y a deux naïvetés, celle qui est désintéressée et charmante, véritable fleur de la jeunesse, celle qui est sotte et niaise, qui vient du collège, et dont on ne s'est pas dépouillé. Enfin l'enfance, sa grâce naïve et ses espiègleries, le petit rôle de Louison ne les rappelle-t-il pas avec la plus agréable vérité?

Le rôle d'*Argan* a été créé par Molière; les témoignages des contemporains sont positifs : il mourut presque sur la scène, en jouant le *Malade* lui-même. Il y a tout lieu de croire que La Grange fut le premier *Cléante*, et M^lle^ Molière, la première *Angélique*. Car c'étaient l'un et l'autre qui représentaient ces personnages sympathiques, au théâtre Guénégaud, en 1681, à peine huit ans après l'apparition du *Malade imaginaire* au Palais-Royal. « Dans la scène V du second acte du *Malade imaginaire*, écrivait l'auteur des *Entretiens galants* en 1681, la Molière et La Grange savent toucher le cœur; ils peignent les passions. » Selon les frères Parfaict, auteurs de l'*Histoire du théâtre françois*, les rôles de Thomas Diafoirus et de Toinette furent créés par Beauval et sa femme. Une de leurs filles, Jeanne-

Digitized by Microsoft®

THIRON

RÔLE D'ARGAN.

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft ®

Catherine Beauval, filleule de Molière et de M^lle^ Brie, âgée en 1673 d'environ huit ans, fut la petite Louison.

Celui qui succéda immédiatement à Molière dans Argan fut La Thorillière. Les représentations du *Malade* au Palais-Royal reprirent le 3 mars et furent aussi fructueuses que du vivant de l'auteur. Plus tard, après la débandade de la troupe de Molière, au théâtre de l'hôtel de Guénégaud, ce fut Rosimont qui joua Argan; la Thorillière, Baron, Beauval et sa femme avaient déserté leurs camarades pendant les fêtes de Pâques 1673, l'année même de la mort de leur chef.

Les comédiens restés fidèles au souvenir de Molière et continuant de vivre en société sous la direction de la femme de leur chef, aidée par La Grange, l'ami des mauvais jours comme de la prospérité, s'étaient vus obligés de quitter la salle du Palais-Royal pour celle de l'hôtel Guénégaud, rue Mazarine. Le roi avait tout simplement donné à Lulli le théâtre où Molière avait fait jouer ses chefs-d'œuvre. Les camarades de M^lle^ Molière et de La Grange ne se découragèrent point : on reprit sur ce nouveau théâtre les représentations à partir du 9 juillet 1673. Un mois auparavant, par ordonnance royale, la troupe du Marais s'était adjointe à celle de Molière.

Le 21 août 1674, nous apprend le *Registre de La Grange*, *le Malade imaginaire* fut joué à Versailles pour le roi. La réparation était tardive : Molière n'était plus là pour en jouir.

En 1685, la distribution était la suivante : *Argan :* Rosimont; *Béralde :* Guérin; *Diafoirus* père : Hubert; *Diafoirus* fils : Beauval; *Purgon:* La Grange; *Fleurant :* Raisin; *Bonnefoy :* du Croisy; *Béline :* de Brie; *Angélique :* M^lle^ Guérin (anciennement M^lle^ Molière), *Toinette :* Beauval ou Guiot.

Un ordre du roi, daté du 8 août 1680, avait réuni les comédiens de l'hôtel de Bourgogne à ceux de l'hôtel Guénégaud et de l'hôtel du Marais qui avaient fusionné en 1673. On n'est donc pas étonné de retrouver Beauval et sa femme dans la seule troupe de comédie qui existât en 1680.

Nous serions tenté de croire qu'à la création La Grange, comme en 1680, joua Cléante et Purgon, ce second rôle pour rendre service au théâtre, et que du Croisy et Hubert furent aussi les premiers Bonnefoi et Diafoirus père. M^lle^ de Brie pourrait bien avoir été la créatrice de Béline.

Digitized by Microsoft®

Les excellents Argan après Molière, la Thorillière et Rosimont, furent Bonneval, Grandmesnil, Provost, et récemment Thiron. Grandmesnil joua ce rôle à l'une des dernières représentations qu'il donna avant de prendre sa retraite. Aujourd'hui c'est M. Clerh qui joue Argan. Son succès devant la presse et le public prouve qu'il n'est nullement inférieur à ses devanciers. Voici d'ailleurs le jugement que porte M. Francisque Sarcey sur le nouvel Argan : « Clerh est un inimitable Argan, le meilleur que j'aie vu, sans même en excepter le père Provost. Clerh est gai, et le père Provost était triste. Or Molière a voulu que le *Malade imaginaire* fût une comédie. Il n'a fait de son Argan un sanguin, prompt aux emportements que pour animer les scènes où il est constamment mêlé. » (Le *Temps*, n° du 2 avril 1888.)

Les Thomas Diafoirus qui se distinguèrent après Beauval furent Dangeville, Baptiste Cadet, Regnier et récemment Coquelin aîné, Coquelin-Cadet, Truffier et Georges Berr.

Préville était, selon Cailhava, l'auteur des *Études sur Molière*, le plus parfait modèle du personnage de Purgon. Aujourd'hui M. Got y déploie beaucoup de fantaisie et de verve. M. Got est aussi un *præses* d'une bouffonnerie très réjouissante. Un jeune pensionnaire, M. Leloir, très estimé de la critique et goûté du public, paraît quelquefois dans le médecin Purgon et s'y fait applaudir malgré le souvenir de M. Got. M. Barré joue parfaitement le petit rôle de Diafoirus père. Il y apporte une niaiserie solennelle qui est d'un grotesque achevé.

Toinette est le plus beau rôle de soubrette du théâtre. Il est aussi le plus difficile. On cite parmi les *Toinettes* pleines de verve et de gaieté M^lles^ Dangeville, Bellecourt, Devienne, Augustine Brohan, Dinah-Félix, et actuellement M^me^ Samary. La grande Rachel voulut s'y montrer une fois : c'était un tour de force dont ses admirateurs lui eussent fait grâce volontiers.

Angélique a trouvé, après M^lle^ Molière, dans la tragédienne Gaussin, une interprète pleine de mélancolie et de douceur. M^lle^ Mars y fut charmante, comme dans l'Henriette des *Femmes savantes*. Aujourd'hui M^me^ Baretta-Worms y est délicieuse, et M^lle^ Reichemberg, que d'autres rôles ont rendue plus célèbre, par exemple celui d'Agnès, qu'elle a joué à ses débuts, y soutient cependant sa réputation d'ingénue sans rivale.

Il nous reste à donner quelques renseignements biographiques

Digitized by Microsoft ®

sur Beauval, Dangeville, Baptiste Cadet, sur M^lle^ Devienne, et sur les interprètes, illustres ou distingués, de notre siècle, MM. Provost, Thiron, Coquelin aîné; M^mes^ Augustine Brohan, Dinah Félix, Reichemberg, Samary, Baretta.

Beauval (Jean Pitel, sieur de) avait eu les débuts les plus modestes au théâtre. Simple moucheur de chandelles dans une troupe de comédiens à Lyon, il épousa cependant une actrice qui le voyait tous les jours remplir ses utiles fonctions, M^lle^ Bourguignon. Celle-ci, ayant été remarquée par Molière, entra au Palais-Royal, et son mari fut engagé avec elle. Il reçut des leçons de Molière qui tira parti de son caractère un peu naïf, pour ne pas dire plus. Il tint les rôles de niais au naturel et acquit de la réputation dans l'interprétation de Thomas Diafoirus. A partir de cette création, il fut classé. Il joua encore d'original M. Bobinet, dans la *Comtesse d'Escarbagnas*. Il remplaça plus tard Hubert dans les *Vieilles ridicules*.

Dangeville (Claude-Charles Botot dit) naquit à Paris le 18 mars 1665. Après s'être essayé sans succès dans la tragédie, il succéda en 1704 à Beauval dans l'emploi des rôles de caractères. Il fut surtout applaudi dans Thomas Diafoirus. Il excella aussi dans le Chicaneau des *Plaideurs* et dans le Maître de philosophie du *Bourgeois gentilhomme*. Il mourut en 1743, trois ans après sa retraite qu'il ne prit qu'à l'âge de soixante-quinze ans. C'était l'oncle de la fameuse Dangeville, la meilleure soubrette de notre théâtre, dont nous avons parlé dans notre histoire des *Femmes savantes*.

Baptiste Cadet (Paul-Eustache-Anselme dit) (1765-1839) remplit au théâtre français une brillante carrière pendant vingt ans environ. Il était d'une gaieté communicative dans tous ces rôles de niais qu'il faut relever d'un peu de bouffonnerie : toutefois il dépassait quelquefois la limite. Avec Thomas Diafoirus, ses personnages les plus comiquement rendus étaient l'Intimé des *Plaideurs* et dans les *Fourberies de Scapin* l'un des pères. — Son frère Baptiste aîné (1761-1835), élève de Lekain, fut un interprète distingué de la comédie sérieuse et du drame. Il créa le comte dans la *Mère coupable* de Beaumarchais, et joua avec un réel talent les rôles du *Glorieux* de Destouches, de *Tartufe* et celui du capitaine dans les *Deux Frères* de Kotzebue. Il réussit aussi dans les pères nobles et les raisonneurs. Professeur à l'École de déclamation, il eut pour élève la fameuse duègne, M^me^ Desmousseaux.

Digitized by Microsoft®

Mlle Devienne (1712-1841) entra à la Comédie française en 1785 et y resta jusqu'en 1813. Les critiques du temps la proclamaient la première soubrette du théâtre classique. On en avait dit autant de la Dangeville, et on devait en dire autant, peut-être avec plus de raison, de Mlle Augustine Brohan. Quoi qu'il en soit, on trouvait que, du moins dans Molière, elle affectait trop la finesse et détaillait au lieu d'emporter d'une seule envolée les tirades de bon sens que le poète prête à ses héroïnes. Mlle Devienne était plutôt la soubrette de Marivaux que celle de Molière; tout la servait dans la Lisette du *Jeu de l'amour et du hasard* par exemple : son esprit, beaucoup de légèreté, son élégance, et sa physionomie piquante et gracieuse.

Provost (Jean-Baptiste-François), (1798-1865), ne débuta à la Comédie française qu'à l'âge de 37 ans. Il avait joué longtemps le drame et le mélodrame sur la scène de la Porte-Saint-Martin; il s'essaya dans le classique à l'Odéon. Nous n'avons pas à nous occuper ici de ses succès dans la comédie moderne, surtout dans le répertoire d'Émile Augier. Il fut dans le théâtre de Molière un père de comédie très amusant, ne se laissant jamais aller à la charge, gardant la mesure et le bon ton. Théophile Gautier, dans ses feuilletons, louait souvent son naturel, sa bonhomie et sa finesse, son jeu sobre, large, étudié. A une représentation du *Malade* donnée à la Comédie en octobre 1847, le grand critique disait de Provost : « Provost a été excellent dans le rôle du *Malade;* Provost est maintenant le meilleur comédien de l'époque. » Provost est le premier aussi qui, dans Arnolphe de l'*École des Femmes*, ait substitué « au masque grimaçant et drôlatique qu'on lui donne ordinairement une face pensive et morose. » Th. Gautier ajoute que le public a goûté vivement cette nouvelle composition d'un rôle dont la tradition était consacrée dans un caractère tout opposé.

Thiron (Charles-Jean-Joseph) est né vers 1830. Destiné par sa famille au commerce de bonneterie, il entra par vocation au Conservatoire, et eut Provost pour professeur. Il obtint le premier prix de comédie au concours de 1849 et fut engagé à l'Odéon. Il n'y resta point; Bocage, — les meilleurs juges peuvent se tromper quelquefois — ne fondait aucune espérance sur ce ventre replet que semblaient soutenir avec peine de petites jambes. Après plusieurs années de voyage à travers l'Europe et un essai malheureux à la Comédie française, il rentra à l'Odéon, dirigé alors par Royer. Il plut tout de suite au public de

Digitized by Microsoft ®

ce théâtre, dont il fit les délices tout le temps qu'il y resta. Il y joua les valets avec une étourdissante gaieté. Même au temps de Samson, de Regnier, de Monrose, de Got et de Coquelin aîné, il se faisait goûter et admirer même. Il ne leur était nullement inférieur. Personne même ne joua avec une gaieté plus communicative le Crispin du *Légataire universel*. Il était d'un naturel charmant dans le Gros-René du *Dépit amoureux*, d'une niaiserie impayable dans Thomas Diafoirus, plein de rondeur et d'esprit dans Pasquin des *Jeux de l'amour et du hasard*. Après un très court passage, à un théâtre de féeries et aux Variétés, il débuta à la Comédie française. Il avait passé l'âge des valets — l'emploi d'ailleurs était merveilleusement tenu par l'aîné des Coquelin; — avec une souplesse de talent merveilleuse, il aborda sans crainte et tout de suite avec succès les rôles de Provost tenus sans éclat par Talbot, aujourd'hui professeur libre de déclamation. Sociétaire en 1872, il fut, à partir de cette époque, tout le temps sur la brèche et, on peut le dire, victorieux. Dans le répertoire, il a joué à la Comédie depuis 1872, Chrysale, Argan et Sosie dans *Amphytrion*. La qualité dominante de Thiron est la gaieté, et la gaieté est aussi, au théâtre, pour un comique, le don le plus précieux; Thiron est privilégié.

Coquelin aîné (Jules-Constant) est né le 23 janvier 1841, à Boulogne-sur-Mer, d'un père boulanger. Il fut, au Conservatoire, l'élève de Regnier. Après avoir fait de sérieuses études sous la direction de ce professeur si vigilant et qui avait pour lui une affection toute particulière, il débuta à la Comédie française en 1860 dans les modestes rôles de Mascarille (*Dépit amoureux*) et de Sylvestre (*Fourberies de Scapin*), puis dans le Petit-Jean des *Plaideurs*. Après ces trois débuts, il s'essaya dans le Figaro du *Mariage*. Il y remporta un succès prodigieux dans le fameux monologue du cinquième acte. A partir de ce jour, il était destiné à ces rôles qui demandent, comme le dit si justement M. Francisque Sarcey, « une gaieté bruyante, une éclatante fantaisie, une extravagance superbe, » et il ne connut que les triomphes, tant qu'il se contenta des valets du répertoire classique. Il fut tour à tour Crispin (du *Légataire*), Scapin (des *Fourberies*), Figaro (du *Barbier* et du *Mariage*), Mascarille (des *Précieuses* et de l'*Étourdi*), le chasseur dans *les Fâcheux*, Pierrot (de *don Juan*), pour ne citer que les personnages les plus importants qu'il a rendus, et partout il montra une extrême

Digitized by Microsoft®

vaillance et la plus joyeuse des fantaisies. Pourquoi M. Coquelin a-t-il quitté la Comédie française? Pourquoi procure-t-il aux étrangers des jouissances si délicates dont il prive aujourd'hui les Parisiens, ses admirateurs, à bon droit jaloux des publics qui les ont remplacés?

Mlle Augustine Brohan, née à Paris en 1824, entra au Conservatoire dans la classe de Samson à l'âge de dix ans. Quatre ans après, elle remportait le premier prix de comédie. Elle débuta à quatorze ans et demi dans la Dorine du *Tartufe* et eut tout de suite un franc succès de grâce et de vivacité. Elle devait être au lendemain de ce glorieux essai jusqu'à la fin de sa carrière (1868) la soubrette idéale de Molière. Ses meilleurs rôles, entre tant d'excellents — nous ne parlons que du répertoire classique — furent Dorine, Toinette, Nicole, Cléanthis (*Amphitryon*), Suzanne, dans le *Mariage de Figaro*. Elle fut professeur au Conservatoire et succéda à Rachel.

Mlle Dinah-Félix est la dernière des sœurs de Rachel. Elle est née vers 1842. Elle a quitté le théâtre depuis quelques années; mais elle y a tenu pendant toute sa carrière une place fort distinguée. Elle débuta à la Comédie française, sous les regards de sa sœur, dans Joas : Rachel jouait Athalie. Elle fut aussi la Louison du *Malade imaginaire* et la Babet de la *Fausse Agnès*. Après une excursion sans éclat dans le domaine des ingénues, Mlle Dinah-Félix s'essaya dans les rôles de soubrettes auxquelles son visage spirituel et sa voix aigrelette avec des intonations de finesse exquise semblaient la destiner naturellement. Elle passa quelques mois à l'Odéon, puis entra à la Comédie où, malgré une taille exiguë, mais grâce à sa diction nette, juste, franche, elle commença par charmer les délicats, puis par gagner sans exception tous les suffrages, qu'elle parût dans les soubrettes de Marivaux ou dans celles de Regnard et de Molière. Ses plus beaux succès jusqu'à l'arrivée de Mme Samary furent Lisette du *Jeu de l'amour et du hasard*, Georgette, de l'*École des Femmes*, Toinette, du *Malade imaginaire*, Dorine, du *Tartufe*.

Mlle Reichemberg débuta à la Comédie française dans l'Agnès de l'*École des femmes* en 1868 : elle avait à peine quinze ans. Filleule d'Augustine Brohan et élève préférée de Regnier, elle entrait au théâtre sous les auspices les plus favorables. A la grâce de la jeunesse, à l'innocence, à la beauté la petite comédienne joignait

Digitized by Microsoft ®

déjà une diction savante, presque de l'autorité. Son coup d'essai fut, on peut le dire, un coup de maître : jamais débuts ne furent plus brillants. Mlle Reichemberg est une privilégiée; nous sommes en 1888, la charmante actrice a conservé toute sa jeunesse, elle a conquis une autorité que vingt ans de triomphes ont rendue plus solide, et elle a toujours quinze ans! Toutes les ingénues de Molière, Mlle Reichem berg les a rendues avec une tendresse piquante et de ce jeu large et franc qui fait d'elle la première jeune première de notre temps.

Mlle Baretta, aujourd'hui Mme Worms, est née à Avignon vers 1857. Mais elle vint de bonne heure à Paris. Les parents de Mlle Sarah Bernhardt étaient voisins des siens : Mlle Baretta et Mlle Sarah Bernhardt se lièrent d'amitié. Mlle Sarah Bernhardt était déjà élève au Conservatoire. La passion du théâtre s'empara de sa jeune compagne. Une occasion s'offrit pour elle de faire ses premiers pas sur la scène même du Théâtre-Français : elle fut choisie pour figurer la petite fille qui paraît dans le *Supplice d'une femme*. Elle entra à son tour au Conservatoire dans la classe de Beauvallet (1868). Après quatre ans d'études, elle sortit avec un second prix de comédie. Elle joua successivement à l'Odéon et au Vaudeville, puis fut appelée à la Comédie. Elle prit les rôles d'ingénue tenus avec tant d'éclat par Mlle Reichemberg. Elle fut forcément au second plan, du moins dans le répertoire classique, sauf pour le rôle d'Henriette des *Femmes savantes* où Mlle Reichemberg elle-même ne peut lui disputer la palme. C'est surtout dans les comédies modernes, qui nous montrent des ingénues faites à la ressemblance des jeunes filles sensibles et nerveuses de notre époque, que Mlle Baretta triomphe, par exemple dans la Victorine du *Mariage de Victorine*, la suite imaginée par Georges Sand au *Philosophe sans le savoir* de Sedaine. Toutefois, et récemment, elle a beaucoup plu dans la Rosine du *Barbier de Séville*.

Mme Jeanne Samary est une nièce d'Augustine Brohan, la célèbre soubrette. Comme Mlle Reichemberg, elle eut les débuts les plus brillants. Son succès avait commencé au concours même du Conservatoire où, élève de Bressant, elle avait remporté le premier prix de comédie. Son rôle de début à la Comédie fut celui de Dorine. Elle n'en avait point l'âge — Dorine morigène tout le monde, et ce n'est point le temps, comme on sait, de morigéner à seize ans — mais elle

Digitized by Microsoft®

conquit toutes les sympathies par sa beauté piquante, sa gaieté et son entrain. Elle parut ensuite successivement dans tous les rôles de son emploi, Marinette, Toinette, Lisette, et elle en rajeunit l'interprétration consacrée, par je ne sais quelle nouveauté qu'y apportent son air espiègle, sa diction petillante d'esprit, son rire enfin, « le plus avenant du monde » comme eût dit Molière.

Digitized by Microsoft®

LE MALADE IMAGINAIRE

COMÉDIE-BALLET

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

ARGAN, *assis, une table devant lui, comptant avec des jetons les parties de son apothicaire.*

Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt; trois et deux font cinq. « Plus, du vingt-quatrième, un petit clystère insinuatif, préparatif, et remollient, pour amollir, humecter et rafraîchir les entrailles de Monsieur. » Ce qui me plaît de Monsieur Fleurant, mon apothicaire, c'est que ses parties sont toujours fort civiles. « Les entrailles de Monsieur, trente sols. » Oui; mais, Monsieur Fleurant, ce n'est pas tout que d'être civil; il faut être aussi raisonnable, et ne pas écorcher les malades. Trente sols un lavement! Je suis votre serviteur, je vous l'ai déjà dit; vous ne me les avez mis dans les autres parties qu'à vingt sols; et vingt sols en langage d'apothicaire, c'est-à-dire, dix sols; les voilà, dix sols. « Plus, dudit jour, un bon clystère détersif, composé avec catholicon double, rhubarbe, miel rosat, et autres, suivant l'ordonnance, pour balayer, laver et nettoyer le bas-ventre de Monsieur, trente sols. » Avec votre permission, dix sols. « Plus, dudit

Digitized by Microsoft®

jour, le soir, un julep hépathique, soporatif et somnifère, composé pour faire dormir Monsieur, trente-cinq sols. » Je ne me plains pas de celui-là; car il me fit bien dormir. Dix, quinze, seize et dix-sept sols six deniers. « Plus, du vingt-cinquième, une bonne médecine purgative et corroborative, composée de casse récente avec séné levantin, et autres, suivant l'ordonnance de monsieur Purgon, pour expulser et évacuer la bile de Monsieur, quatre livres. » Ah! Monsieur Fleurant, c'est se moquer : il faut vivre avec les malades. Monsieur Purgon ne vous a pas ordonné de mettre quatre francs. Mettez, mettez trois livres, s'il vous plaît. Vingt et trente sols. « Plus dudit jour, une potion anodine et astringente, pour faire reposer monsieur, trente sols. » Bon, dix et quinze sols. « Plus, du vingt-sixième, un clystère carminatif, pour chasser les vents de Monsieur, trente sols. » Dix sols, Monsieur Fleurant. « Plus, le clystère de monsieur, réitéré le soir, comme dessus, trente sols. » Monsieur Fleurant, dix sols. « Plus, du vingt-septième, une bonne médecine, composée pour hâter d'aller, et chasser dehors les mauvaises humeurs de Monsieur, trois livres. » Bon, vingt et trente sols; je suis bien aise que vous soyez raisonnable. « Plus, du vingt-huitième, une prise de petit-lait clarifié et dulcoré, pour adoucir, lénifier, tempérer, et rafraîchir le sang de Monsieur, vingt sols. » Bon, dix sols. « Plus, une potion cordiale et préservative, composée avec douze grains de bézoard, sirop de limon et grenades, et autres. suivant l'ordonnance, cinq livres. » Ah! Monsieur Fleurant, tout doux, s'il vous plaît; si vous en usez comme cela, on ne voudra plus être malade: contentez-vous de quatre francs; vingt et quarante sols. Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt. Soixante et trois livres quatre sols six deniers. Si bien donc que, de ce mois, j'ai pris une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept et huit médecines; et un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze et douze lavemens; et l'autre mois, il y avoit douze médecines, et vingt lavemens. Je ne m'étonne pas, si je ne me porte pas si bien ce

Digitized by Microsoft®

mois-ci que l'autre. Je le dirai à Monsieur Purgon, afin qu'il mette ordre à cela. Allons, qu'on m'ôte tout ceci (*Voyant que personne ne vient, et qu'il n'y a aucun de ses gens dans sa chambre.*) Il n'y a personne. J'ai beau dire : on me laisse toujours seul; il n'y a pas moyen de les arrêter ici. (*Après avoir sonné une sonnette qui est sur sa table.*) Ils n'entendent point, et ma sonnette ne fait pas assez de bruit. Drelin, drelin, drelin. Point d'affaire. Drelin, drelin, drelin. Ils sont sourds... Toinette. Drelin, drelin, drelin. Tout comme si je ne sonnois point. Chienne! coquine! Drelin, drelin, drelin. J'enrage! (*Il ne sonne plus, mais il crie.*) Drelin, drelin, drelin. Carogne, à tous les diables! Est-il possible qu'on laisse comme cela un pauvre malade tout seul? Drelin, drelin, drelin. Voilà qui est pitoyable! Drelin, drelin, drelin. Ah! mon Dieu! Ils me laisseront ici mourir. Drelin, drelin, drelin.

SCÈNE II

ARGAN, TOINETTE.

TOINETTE, en entrant.

On y va.

ARGAN.

Ah! chienne! ah! carogne!

TOINETTE, faisant semblant de s'être cogné la tête.

Diantre soit fait de votre impatience! Vous pressez si fort les personnes, que je me suis donné un grand coup de tête contre la carne d'un volet.

ARGAN, en colère.

Ah! traîtresse!...

TOINETTE, interrompant Argan.

Ah!

ARGAN.

Il y a...

Digitized by Microsoft®

TOINETTE.

Ah!

ARGAN.

Il y a une heure...

TOINETTE.

Ah!

ARGAN.

Tu m'as laissé....

TOINETTE.

Ah!

ARGAN.

Tais-toi donc, coquine, que je te querelle.

TOINETTE.

Çamon, ma foi, j'en suis d'avis, après ce que je me suis fait.

ARGAN.

Tu m'as fait égosiller, carogne.

TOINETTE.

Et vous m'avez fait, vous, casser la tête : l'un vaut bien l'autre. Quitte à quitte, si vous voulez.

ARGAN.

Quoi! coquine...

TOINETTE.

Si vous querellez, je pleurerai.

ARGAN.

Me laisser, traîtresse...

TOINETTE, interrompant encore Argan.

Ah!

ARGAN.

Chienne, tu veux...

TOINETTE.

Ah!

ARGAN.

Quoi! il faudra encore que je n'aie pas le plaisir de la quereller?

Digitized by Microsoft®

TOINETTE.

Querellez tout votre soûl : je le veux bien

ARGAN.

Tu m'en empêches, chienne, en m'interrompant à tous coups.

TOINETTE.

Si vous avez le plaisir de quereller, il faut bien que, de mon côté, j'aie le plaisir de pleurer : chacun le sien, ce n'est pas trop. Ah !

ARGAN.

Allons, il faut en passer par là. Ote-moi ceci, coquine, ôte-moi ceci. (*Après s'être levé.*) Mon lavement d'aujourd'hui a-t-il bien opéré ?

TOINETTE.

Votre lavement ?

ARGAN.

Oui. Ai-je bien fait de la bile ?

TOINETTE.

Ma foi ! je ne me mêle point de ces affaires-là; c'est à Monsieur Fleurant à y mettre le nez, puisqu'il en a le profit.

ARGAN.

Qu'on ait soin de me tenir un bouillon prêt, pour l'autre que je dois tantôt prendre.

TOINETTE.

Ce monsieur Fleurant-là et ce monsieur Purgon s'égayent bien sur votre corps; ils ont en vous une bonne vache à lait, et je voudrois bien leur demander quel mal vous avez, pour vous faire tant de remèdes.

ARGAN.

Taisez-vous, ignorante; ce n'est pas à vous à contrôler les ordonnances de la médecine. Qu'on me fasse venir ma fille Angélique : j'ai à lui dire quelque chose.

TOINETTE.

La voici qui vient d'elle-même; elle a deviné votre pensée.

Digitized by Microsoft ®

SCÈNE III

ARGAN, ANGÉLIQUE, TOINETTE.

ARGAN.

Approchez, Angélique : vous venez à propos; je voulois vous parler.

ANGÉLIQUE.

Me voilà prête à vous ouïr.

ARGAN.

Attendez. (*A Toinette*) Donnez-moi mon bâton. Je vais revenir tout à l'heure.

TOINETTE.

Allez vite, Monsieur, allez. Monsieur Fleurant nous donne des affaires.

SCENE IV

ANGÉLIQUE, TOINETTE.

ANGÉLIQUE.

Toinette!

TOINETTE.

Qûoi?

ANGÉLIQUE.

Regarde-moi un peu.

TOINETTE.

Hé bien! je vous regarde.

ANGÉLIQUE.

Toinette!

Digitized by Microsoft®

TOINETTE.

Hé bien! quoi, Toinette?

ANGÉLIQUE.

Ne devines-tu point de quoi je veux parler?

TOINETTE.

Je m'en doute assez : de notre jeune amant ; car c'est sur lui depuis six jours que roulent tous nos entretiens, et vous n'êtes point bien si vous n'en parlez à toute heure.

ANGÉLIQUE.

Puisque tu connois cela, que n'es-tu donc la première à m'en entretenir? Et que ne m'épargnes-tu la peine de te jeter sur ce discours?

TOINETTE.

Vous ne m'en donnez pas le temps et vous avez des soins là-dessus qu'il est difficile de prévenir.

ANGÉLIQUE.

Je t'avoue que je ne saurois me lasser de te parler de lui, et que mon cœur profite avec chaleur de tous les momens de s'ouvrir à toi. Mais, dis-moi, condamnes-tu, Toinette, les sentimens que j'ai pour lui?

TOINETTE.

Je n'ai garde.

ANGÉLIQUE.

Ai-je tort de m'abandonner à ces douces impressions?

TOINETTE.

Je ne dis pas cela.

ANGÉLIQUE.

Et voudrois-tu que je fusse insensible aux tendres protestations de cette passion ardente qu'il témoigne pour moi?

TOINETTE.

A Dieu ne plaise!

ANGÉLIQUE.

Dis-moi un peu ; ne trouves-tu pas, comme moi, quelque chose du ciel, quelque effet du destin dans l'aventure inopinée de notre connoissance?

Digitized by Microsoft®

TOINETTE.

Oui.

ANGÉLIQUE.

Ne trouves-tu pas que cette action d'embrasser ma défense sans me connoître, est tout à fait d'un honnête homme ?

TOINETTE.

Oui.

ANGÉLIQUE.

Que l'on ne peut pas en user plus généreusement?

TOINETTE.

D'accord.

ANGÉLIQUE.

Et qu'il fit tout cela de la meilleure grâce du monde?

TOINETTE.

Oh ! oui.

ANGÉLIQUE.

Ne trouves-tu pas, Toinette, qu'il est bien fait de sa personne?

TOINETTE.

Assurément.

ANGÉLIQUE.

Qu'il a l'air le meilleur du monde?

TOINETTE.

Sans doute.

ANGÉLIQUE.

Que ses discours, comme ses actions, ont quelque chose de noble?

TOINETTE.

Cela est sûr.

ANGÉLIQUE.

Qu'on ne peut rien entendre de plus passionné que tout ce qu'il me dit?

TOINETTE.

Il est vrai.

ANGÉLIQUE.

Et qu'il n'est rien de plus fâcheux que la contrainte où l'on

Digitized by Microsoft ®

me tient, qui bouche tout commerce aux doux empressemens de cette mutuelle ardeur que le ciel nous inspire?

TOINETTE.

Vous avez raison.

ANGÉLIQUE.

Mais, ma pauvre Toinette, crois-tu qu'il m'aime autant qu'il me le dit?

TOINETTE.

Hé! hé! ces choses-là parfois sont un peu sujettes à caution. Les grimaces d'amour ressemblent fort à la vérité; et j'ai vu de grands comédiens là-dessus.

ANGÉLIQUE.

Ah! Toinette, que dis-tu là? Hélas! de la façon qu'il parle, seroit-il bien possible qu'il ne me dît pas vrai?

TOINETTE.

En tout cas, vous en serez bientôt éclaircie; et la résolution où il vous écrivit hier qu'il étoit de vous faire demander en mariage, est une prompte voie à vous faire connoître s'il vous dit vrai ou non. C'en sera là la bonne preuve.

ANGÉLIQUE.

Ah! Toinette, si celui-là me trompe, je ne croirai de ma vie aucun homme.

TOINETTE.

Voilà votre père qui revient.

SCÈNE V

ARGAN, ANGÉLIQUE, TOINETTE.

ARGAN.

Oh çà, ma fille, je vais vous dire une nouvelle, où peut-être ne vous attendez-vous pas. On vous demande en mariage. Qu'est-ce que cela? Vous riez? Cela est plaisant, oui, ce mot de

Digitized by Microsoft ®

mariage! Il n'y a rien de plus drôle pour les jeunes filles. Ah! nature, nature! A ce que je puis voir, ma fille, je n'ai que faire de vous demander si vous voulez bien vous marier.

ANGÉLIQUE.

Je dois faire, mon père, tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

ARGAN.

Je suis bien aise d'avoir une fille si obéissante : la chose est donc conclue, et je vous ai promise.

ANGÉLIQUE.

C'est à moi, mon père, de suivre aveuglément toutes vos volontés.

ARGAN.

Ma femme, votre belle-mère, avoit envie que je vous fisse religieuse, et votre petite sœur Louison aussi; et de tout temps elle a été aheurtée à cela.

TOINETTE, à part.

La bonne bête a ses raisons.

ARGAN.

Elle ne vouloit point consentir à ce mariage; mais je l'ai emporté, et ma parole est donnée.

ANGÉLIQUE.

Ah! mon père, je vous suis obligée de toutes vos bontés!

TOINETTE, à Argan.

En vérité, je vous sais bon gré de cela; et voilà l'action la plus sage que vous ayez faite de votre vie.

ARGAN.

Je n'ai point encore vu la personne; mais on m'a dit que j'en serois content et toi aussi.

ANGÉLIQUE.

Assurément, mon père.

ARGAN.

Comment! l'as-tu vu?

ANGÉLIQUE.

Puisque votre consentement m'autorise à vous ouvrir mon

Digitized by Microsoft®

cœur, je ne feindrai point de vous dire que le hasard nous a fait connoître il y a six jours, et la demande qu'on vous a faite est un effet de l'inclination que, dès cette première vue, nous avons prise l'un pour l'autre.

ARGAN.

Ils ne m'ont pas dit cela; mais j'en suis bien aise, et c'est tant mieux que les choses soient de la sorte. Ils disent que c'est un grand garçon bien fait.

ANGÉLIQUE.

Oui, mon père.

ARGAN.

De belle taille.

ANGÉLIQUE.

Sans doute.

ARGAN.

Agréable de sa personne.

ANGÉLIQUE.

Assurément.

ARGAN.

De bonne physionomie.

ANGÉLIQUE.

Très bonne.

ARGAN.

Sage et bien né.

ANGÉLIQUE.

Tout à fait.

ARGAN.

Fort honnête.

ANGÉLIQUE.

Le plus honnête du monde.

ARGAN.

Qui parle bien latin et grec.

ANGÉLIQUE.

C'est ce que je ne sais pas.

ARGAN.

Et qui sera reçu médecin dans trois jours.

Digitized by Microsoft ®

ANGÉLIQUE.

Lui, mon père?

ARGAN.

Oui. Est-ce qu'il ne te l'a pas dit?

ANGÉLIQUE.

Non, vraiment. Qui vous l'a dit, à vous?

ARGAN.

Monsieur Purgon.

ANGÉLIQUE.

Est-ce que monsieur Purgon le connoît?

ARGAN.

La belle demande! Il faut bien qu'il le connoisse, puisque c'est son neveu.

ANGÉLIQUE.

Cléante, neveu de monsieur Purgon?

ARGAN.

Quel Cléante? Nous parlons de celui pour qui l'on t'a demandée en mariage.

ANGÉLIQUE.

Hé!

ARGAN.

Hé bien! c'est le neveu de monsieur Purgon, qui est le fils de son beau-frère le médecin, monsieur Diafoirus; et ce fils s'appelle Thomas Diafoirus, et non pas Cléante; et nous avons conclu ce mariage-là ce matin, monsieur Purgon, monsieur Fleurant et moi; et demain, ce gendre prétendu doit m'être amené par son père. Qu'est-ce? Vous voilà toute ébaubie!

ANGÉLIQUE.

C'est, mon père, que je connois que vous avez parlé d'une personne, et que j'ai entendu une autre.

TOINETTE.

Quoi! Monsieur, vous auriez fait ce dessein burlesque? Et, avec tout le bien que vous avez, vous voudriez marier votre fille avec un médecin?

ARGAN.

Oui. De quoi te mêles-tu, coquine, impudente que tu es?

Digitized by Microsoft®

TOINETTE.

Mon Dieu! tout doux. Vous allez d'abord aux invectives. Est-ce que nous ne pouvons pas raisonner ensemble, sans nous emporter? Là, parlons de sang-froid. Quelle est votre raison, s'il vous plaît pour un tel mariage?

ARGAN.

Ma raison est que, me voyant infirme et malade comme je suis, je veux me faire un gendre et des alliés médecins afin de m'appuyer de bons secours contre ma maladie, d'avoir dans ma famille les sources des remèdes qui me sont nécessaires, et d'être à même des consultations et des ordonnances.

TOINETTE.

Hé bien! voilà dire une raison, et il y a plaisir à se répondre doucement les uns aux autres. Mais, Monsieur, mettez la main à la conscience; est-ce que vous êtes malade?

ARGAN.

Comment, coquine! si je suis malade! Si je suis malade, impudente!

TOINETTE.

Hé bien! oui, Monsieur, vous êtes malade; n'ayons point de querelle là-dessus. Oui, vous êtes fort malade; j'en demeure d'accord, et plus malade que vous ne pensez : voilà qui est fait. Mais votre fille doit épouser un mari pour elle; et, n'étant point malade, il n'est pas nécessaire de lui donner un médecin.

ARGAN.

C'est pour moi que je lui donne ce médecin; et une fille de bon naturel doit être ravie d'épouser ce qui est utile à la santé de son père.

TOINETTE.

Ma foi, Monsieur, voulez-vous qu'en amie je vous donne un conseil?

ARGAN.

Quel est-il, ce conseil?

TOINETTE.

De ne point songer à ce mariage-là.

Digitized by Microsoft®

ARGAN

Et la raison?

TOINETTE.

La raison, c'est que votre fille n'y consentira point.

ARGAN.

Elle n'y consentira point?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Ma fille?

TOINETTE.

Votre fille. Elle vous dira qu'elle n'a que faire de monsieur Diafoirus, ni de son fils Thomas Diafoirus, ni de tous les Diafoirus du monde.

ARGAN.

J'en ai affaire, moi, outre que le parti est plus avantageux qu'on ne pense. Monsieur Diafoirus n'a que ce fils-là pour tout héritier; et, de plus, monsieur Purgon, qui n'a ni femme, ni enfans, lui donne tout son bien en faveur de ce mariage; et monsieur Purgon est un homme qui a huit mille bonnes livres de rente.

TOINETTE.

Il faut qu'il ait tué bien des gens, pour s'être fait si riche.

ARGAN.

Huit mille livres de rente sont quelque chose, sans compter le bien du père.

TOINETTE.

Monsieur, tout cela est bel et bon; mais j'en reviens toujours là : je vous conseille, entre nous, de lui choisir un autre mari; et elle n'est point faite pour être madame Diafoirus.

ARGAN.

Et je veux, moi, que cela soit.

TOINETTE.

Hé, fi! ne dites pas cela.

Digitized by Microsoft®

RÉGNIER

Rôle de Thomas Diafoirus.

D'après le portrait peint par Geffroy, appartenant à la Comédie française.

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft ®

ARGAN.

Comment! que je ne dise pas cela?

TOINETTE.

Hé, non.

ARGAN.

Et pourquoi ne le dirois-je pas?

TOINETTE.

On dira que vous ne songez pas à ce que vous dites.

ARGAN.

On dira ce qu'on voudra; mais je vous dis que je veux qu'elle exécute la parole que j'ai donnée.

TOINETTE.

Non; je suis sûre qu'elle ne le fera pas.

ARGAN.

Je l'y forcerai bien.

TOINETTE.

Elle ne le fera pas, vous dis-je.

ARGAN.

Elle le fera, ou je la mettrai dans un couvent.

TOINETTE.

Vous?

ARGAN.

Moi.

TOINETTE.

Bon!

ARGAN.

Comment! bon?

TOINETTE.

Vous ne la mettrez point dans un couvent.

ARGAN.

Je ne la mettrai point dans un couvent?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Non?

Digitized by Microsoft®

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Ouais! Voici qui est plaisant! Je ne mettrai pas ma fille dans un couvent, si je veux?

TOINETTE.

Non, vous dis-je.

ARGAN.

Qui m'en empêchera?

TOINETTE.

Vous-même.

ARGAN.

Moi?

TOINETTE.

Oui. Vous n'aurez pas ce cœur-là.

ARGAN.

Je l'aurai.

TOINETTE.

Vous vous moquez.

ARGAN.

Je ne me moque point.

TOINETTE.

La tendresse paternelle vous prendra.

ARGAN.

Elle ne me prendra point.

TOINETTE.

Une petite larme ou deux, des bras jetés au cou, un Mon petit papa mignon, prononcé tendrement, sera assez pour vous toucher.

ARGAN.

Tout cela ne fera rien.

TOINETTE.

Oui, oui.

ARGAN.

Je vous dis que je n'en démordrai point.

Digitized by Microsoft ®

TOINETTE.

Bagatelles.

ARGAN.

Il ne faut point dire bagatelles.

TOINETTE.

Mon Dieu! je vous connois, vous êtes bon naturellement.

ARGAN, avec emportement.

Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux.

TOINETTE.

Doucement, Monsieur. Vous ne songez pas que vous êtes malade.

ARGAN.

Je lui commande absolument de se préparer à prendre le mari que je dis.

TOINETTE.

Et moi, je lui défends absolument d'en faire rien.

ARGAN.

Où est-ce donc que nous sommes? Et quelle audace est-ce là, à une coquine de servante, de parler de la sorte devant son maître?

TOINETTE.

Quand un maître ne songe pas à ce qu'il fait, une servante bien sensée est en droit de le redresser.

ARGAN, courant après Toinette.

Ah! insolente, il faut que je t'assomme.

TOINETTE, évitant Argan, et mettant la chaise entre elle et lui.

Il est de mon devoir de m'opposer aux choses qui vous peuvent déshonorer.

ARGAN, courant après Toinette autour de la chaise avec son bâton.

Viens, que je t'apprenne à parler.

TOINETTE, se sauvant du côté où n'est point Argan.

Je m'intéresse, comme je dois, à ne vous point laisser faire de folie.

ARGAN, de même.

Chienne!

Digitized by Microsoft®

TOINETTE, de même.

Non, je ne consentirai jamais à ce mariage.

ARGAN, de même.

Pendarde!

TOINETTE, de même.

Je ne veux point qu'elle épouse votre Thomas Diafoirus.

ARGAN, de même.

Carogne!

TOINETTE, de même.

Et elle m'obéira plutôt qu'à vous.

ARGAN, s'arrêtant.

Angélique, tu ne veux pas m'arrêter cette coquine-là?

ANGÉLIQUE.

Hé! mon père, ne vous faites point malade.

ARGAN, à Angélique.

Si tu ne me l'arrêtes, je te donnerai ma malédiction.

TOINETTE, en s'en allant.

Et moi, je la déshériterai, si elle vous obéit.

ARGAN, se jetant dans sa chaise.

Ah! ah! je n'en puis plus. Voilà pour me faire mourir.

SCÈNE VI

BÉLINE, ARGAN.

ARGAN.

Ah! ma femme, approchez.

BÉLINE.

Qu'avez-vous, mon pauvre mari?

ARGAN.

Venez-vous-en ici à mon secours.

BÉLINE.

Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a, mon petit fils?

Digitized by Microsoft®

ARGAN.

Ma mie!

BÉLINE.

Mon ami!

ARGAN.

On vient de me mettre en colère.

BÉLINE.

Hélas! pauvre petit mari! Comment donc, mon ami?

ARGAN.

Votre coquine de Toinette est devenue plus insolente que jamais.

BÉLINE.

Ne vous passionnez donc point.

ARGAN.

Elle m'a fait enrager, ma mie.

BÉLINE.

Doucement, mon fils.

ARGAN.

Elle a contrecarré, une heure durant, les choses que je veux faire.

BÉLINE.

Là, là, tout doux.

ARGAN.

Et a eu l'effronterie de me dire que je ne suis point malade.

BÉLINE.

C'est une impertinente.

ARGAN.

Vous savez, mon cœur, ce qui en est.

BÉLINE.

Oui, mon cœur, elle a tort.

ARGAN.

M'amour, cette coquine-là me fera mourir.

BÉLINE.

Hé là, hé là.

ARGAN.

Elle est cause de toute la bile que je fais.

Digitized by Microsoft®

BÉLINE.

Ne vous fâchez point tant.

ARGAN.

Et il y a je ne sais combien que je vous dis de me la chasser.

BÉLINE.

Mon Dieu! mon fils, il n'y a point de serviteurs et de servantes qui n'aient leurs défauts. On est contraint parfois de souffrir leurs mauvaises qualités, à cause des bonnes. Celle-ci est adroite, soigneuse, diligente, et surtout fidèle; et vous savez qu'il faut maintenant de grandes précautions pour les gens que l'on prend. Holà! Toinette!

SCÈNE VII

ARGAN, BÉLINE, TOINETTE.

TOINETTE.

Madame.

BÉLINE.

Pourquoi donc est-ce que vous mettez mon mari en colère?

TOINETTE, d'un ton doucereux.

Moi, Madame? Hélas! je ne sais pas ce que vous me voulez dire, et je ne songe qu'à complaire à Monsieur en toutes choses.

ARGAN.

Ah! la traîtresse!

TOINETTE.

Il nous a dit qu'il vouloit donner sa fille en mariage au fils de monsieur Diafoirus : je lui ai répondu que je trouvois le parti avantageux pour elle; mais que je croyois qu'il feroit mieux de la mettre dans un couvent.

BÉLINE.

Il n'y a pas grand mal à cela, et je trouve qu'elle a raison.

Digitized by Microsoft®

ARGAN.

Ah! m'amour, vous la croyez? C'est une scélérate; elle m'a dit cent insolences.

BÉLINE.

Hé bien! je vous crois, mon ami. Là, remettez-vous. Écoutez, Toinette : si vous fâchez jamais mon mari, je vous mettrai dehors. Cà, donnez-moi son manteau fourré et des oreillers, que je l'accommode dans sa chaise. Vous voilà je ne sais comment. Enfoncez bien votre bonnet jusque sur vos oreilles : Il n'y a rien qui enrhume tant que de prendre l'air par les oreilles.

ARGAN.

Ah! ma mie, que je vous suis obligé de tous les soins que vous prenez de moi!

BÉLINE, accommodant les oreillers qu'elle met autour d'Argan.

Levez-vous, que je mette ceci sous vous. Mettons celui-ci pour vous appuyer, et celui-là de l'autre côté. Mettons celui-ci derrière votre dos, et cet autre-là pour soutenir votre tête.

TOINETTE, lui mettant rudement un oreiller sur la tête.

Et celui-ci pour vous garder du serein.

ARGAN, se levant en colère, et jetant les oreillers à Toinette, qui s'enfuit.

Ah! coquine, tu veux m'étouffer!

SCÈNE VIII

ARGAN, BÉLINE.

BÉLINE.

Hé là, hé là! Qu'est-ce que c'est donc?

ARGAN, se jetant dans sa chaise.

Ah, ah, ah! Je n'en puis plus.

BÉLINE.

Pourquoi vous emporter ainsi? Elle a cru faire bien.

Digitized by Microsoft®

ARGAN.

Vous ne connoissez pas, m'amour, la malice de la pendarde. Ah! elle m'a mis hors de moi; et il faudra plus de huit médecines et de douze lavemens pour réparer tout ceci.

BÉLINE.

Là, là, mon petit ami, apaisez-vous un peu.

ARGAN.

Ma mie, vous êtes toute ma consolation.

BÉLINE.

Pauvre petit fils!

ARGAN.

Pour tâcher de reconnoître l'amour que vous me portez, je veux, mon cœur, comme je vous ai dit, faire mon testament.

BÉLINE.

Ah! mon ami, ne parlons point de cela, je vous prie : je ne saurois souffrir cette pensée; et le seul mot de testament me fait tressaillir de douleur.

ARGAN.

Je vous avois dit de parler pour cela à votre notaire.

BÉLINE.

Le voilà là dedans, que j'ai amené avec moi.

ARGAN.

Faites-le donc entrer, m'amour.

BÉLINE.

Hélas! mon ami, quand on aime bien un mari, on n'est guère en état de songer à tout cela.

SCÈNE IX

M. DE BONNEFOI, BÉLINE, ARGAN.

ARGAN.

Approchez, Monsieur de Bonnefoi, approchez. Prenez un siège, s'il vous plaît. Ma femme m'a dit, Monsieur, que vous

Digitized by Microsoft®

étiez fort honnête homme, et tout à fait de ses amis; et je l'ai chargée de vous parler pour un testament que je veux faire.

BÉLINE.

Hélas! je ne suis point capable de parler de ces choses-là.

M. DE BONNEFOI.

Elle m'a, Monsieur, expliqué vos intentions, et le dessein où vous êtes pour elle; et j'ai à vous dire là-dessus, que vous ne sauriez rien donner à votre femme par votre testament.

ARGAN.

Mais pourquoi?

M. DE BONNEFOI.

La coutume y résiste. Si vous étiez en pays de droit écrit, cela se pourroit faire, mais, à Paris, et dans les pays coutumiers, au moins dans la plupart, c'est ce qui ne se peut, et la disposition seroit nulle. Tout l'avantage qu'homme et femme conjoints par mariage se peuvent faire l'un à l'autre, c'est un don mutuel entre-vifs; encore faut-il qu'il n'y ait enfans, soit des deux conjoints, ou de l'un d'eux, lors du décès du premier mourant.

ARGAN.

Voilà une coutume bien impertinente, qu'un mari ne puisse rien laisser à une femme dont il est aimé tendrement, et qui prend de lui tant de soin! J'aurois envie de consulter mon avocat, pour voir comment je pourrois faire.

M. DE BONNEFOI.

Ce n'est point à des avocats qu'il faut aller; car ils sont d'ordinaire sévères là-dessus, et s'imaginent que c'est un grand crime que de disposer en fraude de la loi : ce sont gens de difficultés, et qui sont ignorans des détours de la conscience. Il y a d'autres personnes à consulter qui sont plus accommodantes, et qui ont des expédiens pour passer doucement par-dessus la loi, et rendre juste ce qui n'est pas permis; qui savent aplanir les difficultés d'une affaire, et trouver des moyens d'éluder la coutume par quelque avantage indirect. Sans cela,

Digitized by Microsoft®

où en serions-nous tous les jours? Il faut de la facilité dans les choses; autrement nous ne ferions rien, et je ne donnerois pas un sol de notre métier.

ARGAN.

Ma femme m'avoit bien dit que vous étiez fort habile et fort honnête homme. Comment puis-je faire, s'il vous plaît, pour lui donner mon bien et en frustrer mes enfans?

M. DE BONNEFOI.

Comment vous pouvez faire? Vous pouvez choisir doucement un ami intime de votre femme, auquel vous donnerez en bonne forme, par votre testament, tout ce que vous pouvez; et cet ami ensuite lui rendra tout. Vous pouvez encore contracter un grand nombre d'obligations non suspectes au profit de divers créanciers qui prêteront leur nom à votre femme, et entre les mains de laquelle ils mettront leur déclaration que ce qu'ils en ont fait n'a été que pour lui faire plaisir. Vous pouvez aussi, pendant que vous êtes en vie, mettre entre ses mains de l'argent comptant, ou des billets que vous pourrez avoir payables au porteur.

BÉLINE.

Mon Dieu! il ne faut point vous tourmenter de tout cela. S'il vient faute de vous, mon fils, je ne veux plus rester au monde.

ARGAN.

Ma mie!

BÉLINE.

Oui, mon ami, si je suis assez malheureuse pour vous perdre...

ARGAN.

Ma chère femme!

BÉLINE.

La vie ne me sera plus rien.

ARGAN.

M'amour!

Digitized by Microsoft®

BÉLINE.

Et je suivrai vos pas, pour vous faire connoître la tendresse que j'ai pour vous.

ARGAN.

Ma mie, vous me fendez le cœur! Consolez-vous, je vous en prie.

M. DE BONNEFOI, à Béline.

Ces larmes sont hors de saison; et les choses n'en sont point encore là.

BÉLINE.

Ah! Monsieur, vous ne savez pas ce que c'est qu'un mari qu'on aime tendrement.

ARGAN.

Tout le regret que j'aurai, si je meurs, ma mie, c'est de n'avoir point un enfant de vous. Monsieur Purgon m'avoit dit qu'il m'en feroit faire un.

M. DE BONNEFOI.

Cela pourra venir encore.

ARGAN.

Il faut faire mon testament, m'amour, de la façon que Monsieur dit; mais, par précaution, je veux vous mettre entre les mains vingt mille francs en or, que j'ai dans le lambris de mon alcôve, et deux billets payables au porteur, qui me sont dus, l'un par monsieur Damon, et l'autre par monsieur Gérante.

BÉLINE.

Non, non, je ne veux point de tout cela. Ah!... Combien dites-vous qu'il y a dans votre alcôve?

ARGAN.

Vingt mille francs, m'amour.

BÉLINE.

Ne me parlez point de bien, je vous prie. Ah!... De combien sont les deux billets!

ARGAN.

Ils sont, ma mie, l'un de quatre mille francs, et l'autre de six.

Digitized by Microsoft®

BÉLINE.

Tous les biens du monde, mon ami, ne me sont rien au prix de vous.

M. DE BONNEFOI, à Argan.

Voulez-vous que nous procédions au testament?

ARGAN.

Oui, Monsieur; mais nous serons mieux dans mon petit cabinet. M'amour, conduisez-moi, je vous prie.

BÉLINE.

Allons, mon pauvre petit fils.

SCÈNE X

ANGÉLIQUE, TOINETTE.

TOINETTE.

Les voilà avec un notaire, et j'ai ouï parler de testament. Votre belle-mère ne s'endort point; et c'est sans doute quelque conspiration contre vos intérêts, où elle pousse votre père.

ANGÉLIQUE.

Qu'il dispose de son bien à sa fantaisie, pourvu qu'il ne dispose point de mon cœur. Tu vois, Toinette, les desseins violens que l'on fait sur lui. Ne m'abandonne point, je te prie, dans l'extrémité où je suis.

TOINETTE.

Moi, vous abandonner! J'aimerois mieux mourir. Votre belle-mère a beau me faire sa confidente, et me vouloir jeter dans ses intérêts, je n'ai jamais pu avoir d'inclination pour elle; et j'ai toujours été de votre parti. Laissez-moi faire, j'emploierai toute chose pour vous servir; mais, pour vous servir avec plus d'effet, je veux changer de batterie, couvrir le zèle que j'ai pour vous, et feindre d'entrer dans les sentimens de votre père et de votre belle-mère.

Digitized by Microsoft®

ANGÉLIQUE.

Tâche, je t'en conjure, de faire donner avis à Cléante du mariage qu'on a conclu.

TOINETTE.

Je n'ai personne à employer à cet office, que le vieux usurier Polichinelle, mon amant; et il m'en coûtera pour cela quelques paroles de douceur, que je veux bien dépenser pour vous. Pour aujourd'hui, il est trop tard; mais demain, de grand matin, je l'enverrai querir, et il sera ravi de...

SCÈNE XI

BÉLINE, *dans la maison;* ANGÉLIQUE, TOINETTE.

BÉLINE.

Toinette!

TOINETTE, à Angélique.

Voilà qu'on appelle. Bonsoir. Reposez-vous sur moi.

Digitized by Microsoft®

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

CLÉANTE, TOINETTE.

TOINETTE, ne reconnoissant pas Cléante.

Que demandez-vous, Monsieur?

CLÉANTE.

Ce que je demande?

TOINETTE.

Ah! ah! c'est vous! Quelle surprise! Que venez-vous faire céans?

CLÉANTE.

Savoir ma destinée, parler à l'aimable Angélique, consulter les sentimens de son cœur, et lui demander ses résolutions sur ce mariage fatal dont on m'a averti.

TOINETTE.

Oui; mais on ne parle pas comme cela de but en blanc à Angélique : il y faut des mystères, et l'on vous a dit l'étroite garde où elle est retenue; qu'on ne la laisse ni sortir, ni parler à personne; et que ce ne fut que la curiosité d'une vieille tante, qui nous fit accorder la liberté d'aller à cette comédie, qui donna lieu à la naissance de votre passion; et nous nous sommes bien gardées de parler de cette aventure.

CLÉANTE.

Aussi ne viens-je pas ici comme Cléante, et sous l'apparence de son amant, mais comme ami de son maître de musique,

Digitized by Microsoft®

dont j'ai obtenu le pouvoir de dire qu'il m'envoie à sa place.

TOINETTE.

Voici son père. Retirez-vous un peu, et me laissez lui dire que vous êtes là.

SCÈNE II

ARGAN, TOINETTE.

ARGAN, se croyant seul, et sans voir Toinette.

Monsieur Purgon m'a dit de me promener le matin, dans ma chambre, douze allées et douze venues; mais j'ai oublié à lui demander si c'est en long ou en large.

TOINETTE.

Monsieur, voilà un...

ARGAN.

Parle bas, pendarde! Tu viens m'ébranler tout le cerveau, et tu ne songes pas qu'il ne faut point parler si haut à des malades.

TOINETTE.

Je voulois vous dire, Monsieur...

ARGAN.

Parle bas, te dis-je.

TOINETTE.

Monsieur... (*Elle fait semblant de parler.*)

ARGAN.

Hé?

TOINETTE.

Je vous dis que...

(*Elle fait encore semblant de parler.*)

ARGAN.

Qu'est-ce que tu dis?

TOINETTE, haut.

Je dis que voilà un homme qui veut parler à vous.

Digitized by Microsoft®

ARGAN.

Qu'il vienne!

(*Toinette fait signe à Cléante d'avancer.*)

SCÈNE III

ARGAN, CLÉANTE, TOINETTE.

CLÉANTE.

Monsieur...

TOINETTE, à Cléante.

Ne parlez pas si haut, de peur d'ébranler le cerveau de Monsieur.

CLÉANTE.

Monsieur, je suis ravi de vous trouver debout, et de voir que vous vous portez mieux.

TOINETTE, feignant d'être en colère.

Comment! qu'il se porte mieux! Cela est faux. Monsieur se porte toujours mal.

CLÉANTE.

J'ai ouï dire que Monsieur étoit mieux, et je lui trouve bon visage.

TOINETTE.

Que voulez-vous dire, avec votre bon visage? Monsieur l'a fort mauvais, et ce sont des impertinens qui vous ont dit qu'il étoit mieux. Il ne s'est jamais si mal porté.

ARGAN.

Elle a raison.

TOINETTE.

Il marche, dort, mange et boit tout comme les autres; mais cela n'empêche pas qu'il ne soit fort malade.

ARGAN.

Cela est vrai.

Digitized by Microsoft®

CLÉANTE.

Monsieur, j'en suis au désespoir. Je viens de la part du maître à chanter de mademoiselle votre fille; il s'est vu obligé d'aller à la campagne pour quelques jours; et, comme son ami intime, il m'envoie à sa place pour lui continuer ses leçons, de peur qu'en les interrompant, elle ne vînt à oublier ce qu'elle sait déjà.

ARGAN.

Fort bien. (*A Toinette.*) Appelez Angélique.

TOINETTE.

Je crois, Monsieur, qu'il sera mieux de mener Monsieur à sa chambre.

ARGAN.

Non. Faites-la venir.

TOINETTE.

Il ne pourra lui donner leçon comme il faut, s'ils ne sont en particulier.

ARGAN.

Si fait, si fait.

TOINETTE.

Monsieur, cela ne fera que vous étourdir; et il ne faut rien pour vous émouvoir en l'état où vous êtes, et vous ébranler le cerveau.

ARGAN.

Point, point: j'aime la musique; et je serai bien aise de... Ah! la voici. (*A Toinette.*) Allez-vous-en voir, vous, si ma femme est habillée.

SCÈNE IV

ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE.

ARGAN.

Venez ma fille. Votre maître de musique est allé aux

Digitized by Microsoft ®

champs; et voilà une personne qu'il envoie à sa place pour vous montrer.

ANGÉLIQUE, reconnoissant Cléante.

Ah! ciel!

ARGAN.

Qu'est-ce? D'où vient cette surprise?

ANGÉLIQUE.

C'est...

ARGAN.

Quoi? Qui vous émeut de la sorte?

ANGÉLIQUE.

C'est, mon père, une aventure surprenante qui se rencontre ici.

ARGAN.

Comment?

ANGÉLIQUE.

J'ai songé cette nuit que j'étois dans le plus grand embarras du monde, et qu'une personne, faite tout comme Monsieur, s'est présentée à moi, à qui j'ai demandé secours, et qui m'est venu tirer de la peine où j'étois; et ma surprise a été grande de voir inopinément, en arrivant ici, ce que j'ai eu dans l'idée toute la nuit.

CLÉANTE.

Ce n'est pas être malheureux que d'occuper votre pensée, soit en dormant, soit en veillant; et mon bonheur seroit grand, sans doute, si vous étiez dans quelque peine dont vous me jugeassiez digne de vous tirer; et il n'y a rien que je ne fisse pour...

SCÈNE V

ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

TOINETTE, à Argan.

Ma foi, Monsieur, je suis pour vous maintenant; et je me

Digitized by Microsoft®

dédis de tout ce que je disois hier. Voici monsieur Diafoirus le père et monsieur Diafoirus le fils, qui viennent vous rendre visite. Que vous serez bien engendré ! Vous allez voir le garçon le mieux fait du monde, et le plus spirituel. Il n'a dit que deux mots qui m'ont ravie; et votre fille va être charmée de lui.

ARGAN, à Cléante, qui feint de vouloir s'en aller.

Ne vous en allez point, Monsieur. C'est que je marie ma fille; et voilà qu'on lui amène son prétendu mari, qu'elle n'a point encore vu.

CLÉANTE.

C'est m'honorer beaucoup, Monsieur, de vouloir que je sois témoin d'une entrevue si agréable.

ARGAN.

C'est le fils d'un habile médecin; et le mariage se fera dans quatre jours.

CLÉANTE.

Fort bien.

ARGAN.

Mandez-le un peu à son maître de musique, afin qu'il se trouve à la noce.

CLÉANTE.

Je n'y manquerai pas.

ARGAN.

Je vous y prie aussi.

CLÉANTE.

Vous me faites beaucoup d'honneur.

TOINETTE.

Allons, qu'on se range : les voici.

Digitized by Microsoft®

SCÈNE VI

M. DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE, LAQUAIS.

ARGAN, mettant la main à son bonnet, sans l'ôter.

Monsieur Purgon, Monsieur, m'a défendu de découvrir ma tête. Vous êtes du métier : vous savez les conséquences.

MONSIEUR DIAFOIRUS.

Nous sommes dans toutes nos visites pour porter secours aux malades, et non pour leur porter de l'incommodité.

(*Argan et M. Diafoirus parlent en même temps.*)

ARGAN.

Je reçois, Monsieur,...

M. DIAFOIRUS.

Nous venons ici, Monsieur,...

ARGAN.

Avec beaucoup de joie,...

M. DIAFOIRUS.

Mon fils Thomas, et moi,...

ARGAN.

L'honneur que vous me faites,...

M. DIAFOIRUS.

Vous témoigner, Monsieur,...

ARGAN.

Et j'aurois souhaité...

M. DIAFOIRUS.

Le ravissement où nous sommes...

ARGAN.

De pouvoir aller chez vous...

M. DIAFOIRUS.

De la grâce que vous nous faites...

ARGAN.

Pour vous en assurer;...

Digitized by Microsoft®

M. DIAFOIRUS.

De vouloir bien nous recevoir...

ARGAN.

Mais vous savez, Monsieur,...

M. DIAFOIRUS.

Dans l'honneur, Monsieur,...

ARGAN.

Ce que c'est qu'un pauvre malade,...

M. DIAROIRUS.

De votre alliance;...

ARGAN.

Qui ne peut faire autre chose...

M. DIAFOIRUS.

Et vous assurer...

ARGAN.

Que de vous dire ici...

M. DIAFOIRUS.

Que dans les choses qui dépendront de notre métier,...

ARGAN.

Qu'il cherchera toutes les occasions...

M. DIAFOIRUS.

De même qu'en toute autre,...

ARGAN.

De vous faire connoître, Monsieur,...

M. DIAFOIRUS.

Nous serons toujours prêts, Monsieur,...

ARGAN.

Qu'il est tout à votre service.

M. DIAFOIRUS.

A vous témoigner notre zèle. (*A son fils.*) Allons, Thomas, avancez. Faites vos complimens.

THOMAS DIAFOIRUS, à M. Diafoirus.

N'est-ce pas par le père qu'il convient commencer?

M. DIAFOIRUS.

Oui.

Digitized by Microsoft®

THOMAS DIAFOIRUS, à Argan.

Monsieur, je viens saluer, reconnoître, chérir et révérer en vous un second père, mais un second père, auquel j'ose dire que je me trouve plus redevable qu'au premier. Le premier m'a engendré; mais vous m'avez choisi. Il m'a reçu par nécessité; mais vous m'avez accepté par grâce. Ce que je tiens de lui est un ouvrage de son corps; mais ce que je tiens de vous, est un ouvrage de votre volonté; et d'autant que les facultés spirituelles sont au-dessus des corporelles, d'autant plus je vous dois, et d'autant plus je tiens précieuse cette future filiation, dont je viens aujourd'hui vous rendre, par avance, les très humbles et très respectueux hommages.

TOINETTE.

Vivent les collèges d'où l'on sort si habile homme.

THOMAS DIAFOIRUS, à M. Diafoirus.

Cela a-t-il bien été, mon père?

M. DIAFOIRUS.

Optime.

ARGAN, à Angélique.

Allons, saluez Monsieur.

THOMAS DIAFOIRUS, à M. Diafoirus.

Baiserai-je?

M. DIAFOIRUS.

Oui, oui.

THOMAS DIAFOIRUS, à Angélique.

Madame, c'est avec justice que le ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on....

ARGAN, à Thomas Diafoirus.

Ce n'est pas ma femme, c'est ma fille à qui vous parlez.

THOMAS DIAFOIRUS.

Où donc est-elle?

ARGAN.

Elle va venir.

THOMAS DIAFOIRUS.

Attendrai-je, mon père, qu'elle soit venue?

Digitized by Microsoft®

MADAME WORMS-BARETTA

RÔLE D'ANGÉLIQUE.

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft ®

M. DIAFOIRUS.

Faites toujours le compliment à Mademoiselle.

THOMAS DIAFOIRUS.

Mademoiselle, ne plus ne moins que la statue de Memnon rendoit un son harmonieux, lorsqu'elle venoit à être éclairée des rayons du soleil, tout de même me sens-je animé d'un doux transport à l'apparition du soleil de vos beautés; et, comme les naturalistes remarquent que la fleur nommée héliotrope tourne sans cesse vers cet astre du jour, aussi mon cœur d'ores-en-avant tournera-t-il toujours vers les astres resplendissans de vos yeux adorables, ainsi que vers son pôle unique. Souffrez donc, Mademoiselle, que j'appende aujourd'hui à l'autel de vos charmes l'offrande de ce cœur qui ne respire et n'ambitionne autre gloire que d'être toute sa vie, Mademoiselle, votre très humble, très obéissant et très fidèle serviteur et mari.

TOINETTE.

Voilà ce que c'est que d'étudier! on apprend à dire de belles choses.

ARGAN, à Cléante.

Hé! que dites-vous de cela?

CLÉANTE.

Que Monsieur fait merveilles, et que, s'il est aussi bon médecin qu'il est bon orateur, il y aura plaisir à être de ses malades.

TOINETTE.

Assurément. Ce sera quelque chose d'admirable, s'il fait d'aussi belles cures qu'il fait de beaux discours.

ARGAN.

Allons, vite, ma chaise, et des sièges à tout le monde. (*Des laquais donnent des sièges.*) Mettez-vous là, ma fille. (*A M. Diafoirus.*) Vous voyez, Monsieur, que tout le monde admire Monsieur votre fils, et je vous trouve bien heureux de vous voir un garçon comme cela.

Digitized by Microsoft®

M. DIAFOIRUS.

Monsieur, ce n'est pas parce que je suis son père; mais je puis dire que j'ai sujet d'être content de lui, et que tous ceux qui le voient en parlent comme d'un garçon qui n'a point de méchanceté. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni ce feu d'esprit qu'on remarque dans quelques-uns; mais c'est par là que j'ai toujours bien auguré de sa judiciaire, qualité requise pour l'exercice de notre art. Lorsqu'il étoit petit, il n'a jamais été ce qu'on appelle mièvre et éveillé. On le voyoit toujours doux, paisible et taciturne, ne disant jamais mot, et ne jouant jamais à tous ces petits jeux que l'on nomme enfantins. On eut toutes les peines du monde à lui apprendre à lire; et il avoit neuf ans, qu'il ne connoissoit pas encore ses lettres. Bon, disois-je en moi-même : les arbres tardifs sont ceux qui portent les meilleurs fruits. On grave sur le marbre bien plus malaisément que sur le sable; mais les choses y sont conservées bien plus longtemps; et cette lenteur à comprendre, cette pesanteur d'imagination est la marque d'un bon jugement à venir. Lorsque je l'envoyai au collège, il trouva de la peine; mais il se roidissoit contre les difficultés, et ses régens se louoient toujours à moi de son assiduité et de son travail. Enfin, à force de battre le fer, il en est venu glorieusement à avoir ses licences; et je puis dire, sans vanité, que, depuis deux ans qu'il est sur les bancs, il n'y a point de candidat qui ait fait plus de bruit que lui dans toutes les disputes de notre école. Il s'y est rendu redoutable, et il ne s'y passe point d'acte où il n'aille argumenter à outrance pour la proposition contraire. Il est ferme dans la dispute, fort comme un Turc sur ses principes, ne démord jamais de son opinion, et poursuit un raisonnement jusque dans les derniers recoins de la logique. Mais, sur toute chose, ce qui me plaît en lui, et en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, et que jamais il n'a voulu comprendre ni écouter les raisons et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle, touchant

Digitized by Microsoft®

la circulation du sang, et autres opinions de même farine.

THOMAS DIAFOIRUS, tirant de sa poche une grande thèse roulée, qu'il présente à Angélique.

J'ai, contre les circulateurs, soutenu une thèse, qu'avec la permission (*saluant Argan*) de Monsieur, j'ose présenter à Mademoiselle, comme un hommage que je lui dois des prémices de mon esprit.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, c'est pour moi un meuble inutile, et je ne me connois pas à ces choses-là.

TOINETTE, prenant la thèse.

Donnez, donnez. Elle est toujours bonne à prendre pour l'image : cela servira à parer notre chambre.

THOMAS DIAFOIRUS, saluant encore Argan.

Avec la permission aussi de Monsieur, je vous invite à venir voir, l'un de ces jours, pour vous divertir, la dissection d'une femme, sur quoi je dois raisonner.

TOINETTE.

Le divertissement sera agréable. Il y en a qui donnent la comédie à leurs maîtresses; mais donner une dissection est quelque chose de plus galant.

M. DIAFOIRUS.

Au reste, pour ce qui est des qualités requises pour le mariage et la propagation, je vous assure que, selon les règles de nos docteurs, il est tel qu'on le peut souhaiter; qu'il possède en un degré louable la vertu prolifique, et qu'il est du tempérament qu'il faut pour engendrer et procréer des enfants bien conditionnés.

ARGAN.

N'est-ce pas votre intention, Monsieur, de le pousser à la cour, et d'y ménager pour lui une charge de médecin?

M. DIAFOIRUS.

A vous en parler franchement, notre métier auprès des grands ne m'a jamais paru agréable; et j'ai toujours trouvé qu'il valoit mieux pour nous autres demeurer au public. Le

Digitized by Microsoft®

public est commode. Vous n'avez à répondre de vos actions à personne; et, pourvu que l'on suive le courant des règles de l'art, on ne se met point en peine de tout ce qui peut arriver. Mais ce qu'il y a de fâcheux auprès des grands, c'est que, quand ils viennent à être malades, ils veulent absolument que leurs médecins les guérissent.

TOINETTE.

Cela est plaisant! et ils sont bien impertinens de vouloir que, vous autres Messieurs, vous les guérissiez! Vous n'êtes point auprès d'eux pour cela; vous n'y êtes que pour recevoir vos pensions et leur ordonner des remèdes; c'est à eux à guérir, s'ils peuvent.

M. DIAFOIRUS.

Cela est vrai. On n'est obligé qu'à traiter les gens dans les formes.

ARGAN, à Cléante.

Monsieur, faites un peu chanter ma fille devant la compagnie.

CLÉANTE.

J'attendois vos ordres, Monsieur; et il m'est venu en pensée, pour divertir la compagnie, de chanter avec Mademoiselle une scène d'un petit opéra qu'on a fait depuis peu. (*A Angélique, lui donnant un papier.*) Tenez, voilà votre partie.

ANGÉLIQUE.

Moi?

CLÉANTE, bas, à Angélique.

Ne vous défendez point, s'il vous plaît, et me laissez vous faire comprendre ce que c'est que la scène que nous devons chanter. (*Haut.*) Je n'ai pas une voix à chanter, mais ici il suffit que je me fasse entendre, et l'on aura la bonté de m'excuser, par la nécessité où je me trouve de faire chanter Mademoiselle.

ARGAN.

Les vers en sont-ils beaux?

CLÉANTE.

C'est proprement ici un petit opéra impromptu; et vous

Digitized by Microsoft®

n'allez entendre chanter que de la prose cadencée, ou des manières de vers libres, tels que la passion et la nécessité peuvent faire trouver à deux personnes qui disent les choses d'eux-mêmes, et parlent sur-le-champ.

ARGAN.

Fort bien. Écoutons.

CLÉANTE.

Voici le sujet de la scène. Un berger étoit attentif aux beautés d'un spectacle qui ne faisoit que de commencer, lorsqu'il fut tiré de son attention par un bruit qu'il entendit à ses côtés. Il se retourne, et voit un brutal qui, de paroles insolentes, maltraitoit une bergère. D'abord il prend les intérêts d'un sexe à qui tous les hommes doivent hommage; et, après avoir donné au brutal le châtiment de son insolence, il vient à la bergère, et voit une jeune personne qui, des plus beaux yeux qu'il eût jamais vus, versoit des larmes qu'il trouva les plus belles du monde. Hélas! dit-il en lui-même, est-on capable d'outrager une personne si aimable? Et quel inhumain, quel barbare ne seroit touché par de telles larmes? Il prend soin de les arrêter, ces larmes qu'il trouve si belles; et l'aimable bergère prend soin en même temps de le remercier de son léger service, mais d'une manière si charmante, si tendre et si passionnée, que le berger n'y peut résister; et chaque mot, chaque regard, est un trait plein de flamme, dont son cœur se sent pénétré. Est-il, disoit-il, quelque chose qui puisse mériter les aimables paroles d'un tel remercîment? Et que ne voudroit-on pas faire, à quels services, à quels dangers ne seroit-on pas ravi de courir, pour s'attirer un seul moment des touchantes douceurs d'une âme si reconnoissante? Tout le spectacle passe, sans qu'il y donne aucune attention; mais il se plaint qu'il est trop court, parce qu'en finissant, il le sépare de son adorable bergère; et, de cette première vue, de ce premier moment, il emporte chez lui tout ce qu'un amour de plusieurs années peut avoir de plus violent. Le voilà aussitôt à sentir tous les maux de l'absence; et il est tourmenté de ne

Digitized by Microsoft®

plus voir ce qu'il a si peu vu. Il fait tout ce qu'il peut pour se redonner cette vue, dont il conserve nuit et jour une si chère idée; mais la grande contrainte où l'on tient sa bergère lui en ôte tous les moyens. La violence de sa passion le fait résoudre à demander en mariage l'adorable beauté, sans laquelle il ne peut plus vivre; et il en obtient d'elle la permission, par un billet qu'il a l'adresse de lui faire tenir. Mais, dans le même temps, on l'avertit que le père de cette belle a conclu son mariage avec un autre, et que tout se dispose pour en célébrer la cérémonie. Jugez quelle atteinte cruelle au cœur de ce triste berger! Le voilà accablé d'une mortelle douleur; il ne peut souffrir l'effroyable idée de voir tout ce qu'il aime entre les bras d'un autre; et son amour, au désespoir, lui fait trouver moyen de s'introduire dans la maison de sa bergère pour apprendre ses sentimens, et savoir d'elle la destinée à laquelle il doit se résoudre. Il y rencontre les apprêts de tout ce qu'il craint; il y voit venir l'indigne rival, que le caprice d'un père oppose aux tendresses de son amour; il le voit triomphant, ce rival ridicule, auprès de l'aimable bergère, ainsi qu'auprès d'une conquête qui lui est assurée, et cette vue le remplit d'une colère dont il a peine à se rendre le maître. Il jette de douloureux regards sur celle qu'il adore; et son respect et la présence de son père l'empêchent de lui rien dire que des yeux. Mais, enfin, il force toute contrainte; et le transport de son amour l'oblige à lui parler ainsi :

(*Il chante.*)

Belle Philis, c'est trop, c'est trop souffrir;
Rompons ce dur silence, et m'ouvrez vos pensées.
Apprenez-moi ma destinée :
Faut-il vivre? Faut-il mourir?

ANGÉLIQUE, *en chantant.*

Vous me voyez, Tircis, triste et mélancolique,
Aux apprêts de l'hymen dont vous vous alarmez.
Je lève au ciel les yeux, je vous regarde, je soupire;
C'est vous en dire assez.

ARGAN.

Ouais? je ne croyais pas que ma fille fût si habile, que de chanter ainsi à livre ouvert, sans hésiter.

Digitized by Microsoft®

CLÉANTE.

Hélas! belle Philis,
Se pourroit-il que l'amoureux Tircis
Eût assez de bonheur,
Pour avoir quelque place dans votre cœur?

ANGÉLIQUE.

Je ne m'en défends point, dans cette peine extrême;
Oui, Tircis, je vous aime.

CLÉANTE.

O parole pleine d'appas!
Ai-je bien entendu? Hélas!
Redites-la, Philis, que je n'en doute pas.

ANGÉLIQUE.

Oui, Tircis, je vous aime.

CLÉANTE.

De grâce, encor, Philis.

ANGÉLIQUE.

Je vous aime.

CLÉANTE.

Recommencez cent fois; ne vous en lassez pas.

ANGÉLIQUE.

Je vous aime, je vous aime,
Oui, Tircis, je vous aime.

CLÉANTE.

Dieux, rois, qui sous vos pieds regardez tout le monde,
Pouvez-vous comparer votre bonheur au mien?
Mais, Philis, une pensée
Vient troubler ce doux transport.
Un rival, un rival...

ANGÉLIQUE.

Ah! je le hais plus que la mort;
Et sa présence, ainsi qu'à vous,
M'est un cruel supplice.

CLÉANTE.

Mais un père à ses vœux vous veut assujettir.

ANGÉLIQUE.

Plutôt, plutôt mourir,
Que de jamais y consentir;
Plutôt, plutôt mourir, plutôt mourir.

ARGAN.

Et que dit le père à tout cela?

CLÉANTE.

Il ne dit rien.

ARGAN.

Voilà un sot père que ce père-là, de souffrir toutes ces sottises-là sans rien dire!

Digitized by Microsoft®

CLÉANTE, voulant continuer à chanter.

Ah! mon amour...

ARGAN.

Non, non; en voilà assez. Cette comédie-là est de fort mauvais exemple. Le berger Tircis est un impertinent, et la bergère Philis une impudente de parler de la sorte devant son père. (*A Angélique.*) Montrez-moi ce papier. Ah! ah! où sont donc les paroles que vous avez dites? Il n'y a là que de la musique écrite.

CLÉANTE.

Est-ce que vous ne savez pas, Monsieur, qu'on a trouvé, depuis peu, l'invention d'écrire les paroles avec les notes mêmes?

ARGAN.

Fort bien. Je suis votre serviteur, Monsieur; jusqu'au revoir. Nous nous serions bien passés de votre impertinent opéra.

CLÉANTE.

J'ai cru vous divertir.

ARGAN.

Les sottises ne divertissent point. Ah! voici ma femme.

SCÈNE VII

BÉLINE, ARGAN, ANGÉLIQUE, M. DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.

ARGAN.

M'amour, voilà le fils de monsieur Diafoirus.

THOMAS DIAFOIRUS.

Madame, c'est avec justice que le ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on voit sur votre visage...

BÉLINE.

Monsieur, je suis ravie d'être venue ici à propos, pour avoir l'honneur de vous voir.

Digitized by Microsoft®

THOMAS DIAFOIRUS.

Puisque l'on voit sur votre visage... puisque l'on voit sur votre visage... Madame, vous m'avez interrompu dans le milieu de la période, et cela m'a troublé la mémoire.

M. DIAFOIRUS.

Thomas, réservez cela pour une autre fois.

ARGAN.

Je voudrois, ma mie, que vous eussiez été ici tantôt.

TOINETTE.

Ah! Madame, vous avez bien perdu de n'avoir point été au second père, à la statue de Memnon, et à la fleur nommée héliotrope.

ARGAN.

Allons, ma fille, touchez dans la main de Monsieur, et lui donnez votre foi, comme à votre mari.

ANGÉLIQUE.

Mon père!

ARGAN.

Hé bien, mon père! Qu'est-ce que cela veut dire?

ANGÉLIQUE.

De grâce, ne précipitez pas les choses. Donnez-nous au moins le temps de nous connoître, et de voir naître en nous, l'un pour l'autre, cette inclination si nécessaire à composer une union parfaite.

THOMAS DIAFOIRUS.

Quant à moi, Mademoiselle, elle est déjà née en moi, et je n'ai pas besoin d'attendre davantage.

ANGÉLIQUE.

Si vous êtes si prompt, Monsieur, il n'en est pas de même de moi, et je vous avoue que votre mérite n'a pas encore assez fait d'impression dans mon âme.

ARGAN.

Oh! bien, bien; cela aura tout le loisir de se faire quand vous serez mariés ensemble.

ANGÉLIQUE.

Hé! mon père, donnez-moi du temps, je vous prie. Le ma-

Digitized by Microsoft®

riage est une chaîne où l'on ne doit jamais soumettre un cœur par force : et, si Monsieur est honnête homme, il ne doit point vouloir accepter une personne qui seroit à lui par contrainte.

THOMAS DIAFOIRUS.

Nego consequentiam, Mademoiselle; et je puis être honnête homme, et vouloir bien vous accepter des mains de Monsieur votre père.

ANGÉLIQUE.

C'est un méchant moyen de se faire aimer de quelqu'un, que de lui faire violence.

THOMAS DIAFOIRUS.

Nous lisons des anciens, Mademoiselle, que leur coutume étoit d'enlever par force de la maison des pères les filles qu'on menoit marier, afin qu'il ne semblât pas que ce fût de leur consentement qu'elles convoloient dans les bras d'un homme.

ANGÉLIQUE.

Les anciens, Monsieur, sont les anciens, et nous sommes les gens de maintenant. Les grimaces ne sont point nécessaires dans notre siècle; et, quand un mariage nous plaît, nous savons fort bien y aller sans qu'on nous y traîne. Donnez-vous patience; si vous m'aimez, Monsieur, vous devez vouloir tout ce que je veux.

THOMAS DIAFOIRUS.

Oui, Mademoiselle, jusqu'aux intérêts de mon amour exclusivement.

ANGÉLIQUE.

Mais la grande marque d'amour, c'est d'être soumis aux volontés de celle qu'on aime.

THOMAS DIAFOIRUS.

Distinguo, Mademoiselle. Dans ce qui ne regarde point sa possession, *concedo;* mais dans ce qui la regarde, *nego*.

TOINETTE, Angélique.

Vous avez beau raisonner. Monsieur est frais émoulu du collège; et il vous donnera toujours votre reste. Pourquoi tant résister, et refuser la gloire d'être attachée au corps de la Faculté?

Digitized by Microsoft ®

BÉLINE.

Elle a peut-être quelque inclination en tête.

ANGÉLIQUE.

Si j'en avois, Madame, elle seroit telle que la raison et l'honnêteté pourroient me la permettre.

ARGAN.

Ouais! je joue ici un plaisant personnage!

BÉLINE.

Si j'étois que de vous, mon fils, je ne la forcerois point à se marier, et je sais bien ce que je ferois.

ANGÉLIQUE.

Je sais, Madame, ce que vous voulez dire, et les bontés que vous avez pour moi; mais peut-être que vos conseils ne seront pas assez heureux pour être exécutés.

BÉLINE.

C'est que les filles bien sages et bien honnêtes, comme vous, se moquent d'être obéissantes et soumises aux volontés de leurs pères. Cela étoit bon autrefois.

ANGÉLIQUE.

Le devoir d'une fille a des bornes, Madame; et la raison et les lois ne l'étendent point à toutes sortes de choses.

BÉLINE.

C'est-à-dire que vos pensées ne sont que pour le mariage: mais vous voulez choisir un époux à votre fantaisie.

ANGÉLIQUE.

Si mon père ne veut pas me donner un mari qui me plaise, je le conjurerai, au moins, de ne me point forcer à en épouser un que je ne puisse pas aimer.

ARGAN.

Messieurs, je vous demande pardon de tout ceci.

ANGÉLIQUE.

Chacun a son but en se mariant. Pour moi, qui ne veux un mari que pour l'aimer véritablement, et qui prétends en faire tout l'attachement de ma vie, je vous avoue que j'y cherche quelque précaution. Il y en a d'aucunes qui prennent des ma-

Digitized by Microsoft®

ris seulement pour se tirer de la contrainte de leurs parents, et se mettre en état de faire tout ce qu'elles voudront. Il y en a d'autres, Madame, qui font du mariage un commerce de pur intérêt; qui ne se marient que pour gagner des douaires, que pour s'enrichir par la mort de ceux qu'elles épousent, et courent sans scrupule de mari en mari pour s'approprier leurs dépouilles. Ces personnes-là, à la vérité, n'y cherchent pas tant de façons, et regardent peu la personne.

BÉLINE.

Je vous trouve aujourd'hui bien raisonnante, et je voudrois bien savoir ce que vous voulez dire par là.

ANGÉLIQUE.

Moi, Madame? Que voudrois-je dire que ce que je dis?

BÉLINE.

Vous êtes si sotte, ma mie, qu'on ne sauroit plus vous souffrir.

ANGÉLIQUE.

Vous voudriez bien, Madame, m'obliger à vous répondre quelque impertinence; mais je vous avertis que vous n'aurez pas cet avantage.

BÉLINE.

Il n'est rien d'égal à votre insolence.

ANGÉLIQUE.

Non, Madame, vous avez beau dire.

BÉLINE.

Et vous avez un ridicule orgueil, une impertinente présomption, qui fait hausser les épaules à tout le monde.

ANGÉLIQUE.

Tout cela, Madame, ne servira de rien. Je serai sage en dépit de vous; et, pour vous ôter l'espérance de pouvoir réussir dans ce que vous voulez, je vais m'ôter de votre vue.

Digitized by Microsoft ®

SCÈNE VIII

ARGAN, BÉLINE, M. DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.

ARGAN, à Angélique, qui sort.

Écoute. Il n'y a point de milieu à cela : choisis d'épouser dans quatre jours ou Monsieur, ou un couvent. (*A Béline.*) Ne vous mettez pas en peine : je la rangerai bien.

BÉLINE.

Je suis fâchée de vous quitter, mon fils; mais j'ai une affaire en ville, dont je ne puis me dispenser. Je reviendrai bientôt.

ARGAN.

Allez, m'amour; et passez chez votre notaire, afin qu'il expédie ce que vous savez.

BÉLINE.

Adieu, mon petit ami.

ARGAN.

Adieu, ma belle.

SCÈNE IX

ARGAN, M. DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.

ARGAN.

Voilà une femme qui m'aime... cela n'est pas croyable.

M. DIAFOIRUS.

Nous allons, Monsieur, prendre congé de vous.

ARGAN.

Je vous prie, Monsieur, de me dire un peu comment je suis.

Digitized by Microsoft®

M. DIAFOIRUS, tâtant le pouls d'Argan.

Allons, Thomas, prenez l'autre bras de Monsieur, pour voir si vous saurez porter un bon jugement de son pouls. *Quid dicis?*

THOMAS DIAFOIRUS.

Dico que le pouls de Monsieur est le pouls d'un homme qui ne se porte pas bien.

M. DIAFOIRUS.

Bon.

THOMAS DIAFOIRUS.

Qu'il est duriuscule, pour ne pas dire dur.

M. DIAFOIRUS.

Fort bien.

THOMAS DIAFOIRUS.

Repoussant.

M. DIAFOIRUS.

Bene.

THOMAS DIAFOIRUS.

Et même un peu capricant.

M. DIAFOIRUS.

Optime.

THOMAS DIAFOIRUS.

Ce qui marque une intempérie dans le *parenchyme splénique*, c'est-à-dire la rate.

M. DIAFOIRUS.

Fort bien.

ARGAN.

Non : Monsieur Purgon dit que c'est mon foie qui est malade.

M. DIAFOIRUS.

Eh oui : qui dit *parenchyme*, dit l'un et l'autre, à cause de l'étroite sympathie qu'ils ont ensemble par le moyen du *vas breve*, du *pylore*, et souvent des *méats cholidoques*. Il vous ordonne sans doute de manger force rôti?

ARGAN.

Non ; rien que du bouilli.

Digitized by Microsoft®

M. DIAFOIRUS.

Eh oui : rôti, bouilli, même chose. Il vous ordonne fort prudemment, et vous ne pouvez être en de meilleures mains.

ARGAN.

Monsieur, combien est-ce qu'il faut mettre de grains de sel dans un œuf?

M. DIAFOIRUS.

Six, huit, dix, par les nombres pairs, comme, dans les médicamens, par les nombres impairs.

ARGAN.

Jusqu'au revoir, Monsieur.

SCÈNE X

BÉLINE, ARGAN.

BÉLINE.

Je viens, mon fils, avant que de sortir, vous donner avis d'une chose, à laquelle il faut que vous preniez garde. En passant par devant la chambre d'Angélique, j'ai vu un jeune homme avec elle, qui s'est sauvé d'abord qu'il m'a vue.

ARGAN.

Un jeune homme avec ma fille!

BÉLINE.

Oui. Votre petite fille Louison étoit avec eux, qui pourra vous en dire des nouvelles.

ARGAN.

Envoyez-la ici, m'amour, envoyez-la ici. Ah! l'effrontée! (*Seul.*) Je ne m'étonne plus de sa résistance.

Digitized by Microsoft®

SCÈNE XI

ARGAN, LOUISON.

LOUISON.

Qu'est-ce que vous voulez, mon papa? Ma belle-maman m'a dit que vous me demandez.

ARGAN.

Oui. Venez çà. Avancez là. Tournez-vous. Levez les yeux. Regardez-moi. Hé?

LOUISON.

Quoi, mon papa?

ARGAN.

Là?

LOUISON.

Quoi?

ARGAN.

N'avez-vous rien à me dire?

LOUISON.

Je vous dirai, si vous voulez, pour vous désennuyer, le conte de *Peau d'âne*, ou bien la fable *du Corbeau et du Renard*, qu'on m'a apprise depuis peu.

ARGAN.

Ce n'est pas là ce que je demande.

LOUISON.

Quoi donc?

ARGAN.

Ah! rusée, vous savez bien ce que je veux dire!

LOUISON.

Pardonnez-moi, mon papa.

ARGAN.

Est-ce là comme vous m'obéissez?

Digitized by Microsoft®

LOUISON.

Quoi?

ARGAN.

Ne vous ai-je pas recommandé de me venir dire d'abord tout ce que vous voyez?

LOUISON.

Oui, mon papa.

ARGAN.

L'avez-vous fait?

LOUISON.

Oui, mon papa. Je vous suis venue dire tout ce que j'ai vu.

ARGAN.

Et n'avez-vous rien vu aujourd'hui?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Non?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Assurément?

LOUISON.

Assurément.

ARGAN.

Oh çà, je m'en vais vous faire voir quelque chose, moi.

LOUISON, voyant une poignée de verges qu'Argan a été prendre.

Ah! mon papa!

ARGAN.

Ah! ah! petite masque, vous ne me dites pas que vous avez vu un homme dans la chambre de votre sœur.

LOUISON, pleurant.

Mon papa!

ARGAN, prenant Louison par le bras.

Voici qui vous apprendra à mentir.

LOUISON, se jetant à genoux.

Ah! mon papa, je vous demande pardon. C'est que ma

Digitized by Microsoft®

sœur m'avoit dit de ne pas vous le dire; mais je m'en vais vous dire tout.

ARGAN.

Il faut premièrement que vous ayez le fouet pour avoir menti. Puis après nous verrons au reste.

LOUISON.

Pardon, mon papa.

ARGAN.

Non, non.

LOUISON.

Mon pauvre papa, ne me donnez pas le fouet.

ARGAN.

Vous l'aurez.

LOUISON.

Au nom de Dieu, mon papa, que je ne l'aie pas!

ARGAN, voulant la fouetter.

Allons, allons.

LOUISON.

Ah! mon papa, vous m'avez blessée. Attendez : je suis morte. (*Elle contrefait la morte.*)

ARGAN.

Holà! qu'est-ce-là? Louison, Louison! Ah! mon Dieu! Louison! Ah! ma fille! Ah! malheureux! ma pauvre fille est morte! Qu'ai-je fait, misérable? Ah! chiennes de verges! La peste soit des verges! Ah! ma pauvre fille, ma pauvre petite Louison!

LOUISON.

Là, là, mon papa, ne pleurez point tant : je ne suis pas morte tout à fait.

ARGAN.

Voyez-vous la petite rusée? Oh çà, çà, je vous pardonne pour cette fois-ci, pourvu que vous me disiez bien tout.

LOUISON.

Oh! oui, mon papa.

Digitized by Microsoft®

ARGAN.

Prenez-y bien garde, au moins; car voilà un petit doigt qui sait tout, qui me dira si vous mentez.

LOUISON.

Mais, mon papa, ne dites pas à ma sœur que je vous l'ai dit.

ARGAN.

Non, non.

LOUISON, après avoir regardé si personne n'écoute.

C'est, mon papa, qu'il est venu un homme dans la chambre de ma sœur comme j'y étois.

ARGAN.

Hé bien?

LOUISON.

Je lui ai demandé ce qu'il demandoit, et il m'a dit qu'il étoit son maître à chanter.

ARGAN, à part.

Hom! hom! voilà l'affaire. (*A Louison.*) Hé bien?

LOUISON.

Ma sœur est venue après.

ARGAN.

Hé bien?

LOUISON.

Elle lui a dit : Sortez, sortez, sortez. Mon Dieu, sortez; vous me mettez au désespoir.

ARGAN.

Hé bien?

LOUISON.

Et lui il ne vouloit pas sortir.

ARGAN.

Qu'est-ce qu'il lui disoit?

LOUISON.

Il lui disoit je ne sais combien de choses.

ARGAN.

Et quoi encore?

Digitized by Microsoft®

LOUISON.

Il lui disoit tout ci, tout ça, qu'il l'aimoit bien, et qu'elle étoit la plus belle du monde.

ARGAN.

Et puis après?

LOUISON.

Et puis après, il se mettoit à genoux devant elle.

ARGAN.

Et puis après?

LOUISON.

Et puis après il lui baisoit les mains.

ARGAN.

Et puis après?

LOUISON.

Et puis après, ma belle-maman est venue à la porte, et il s'est enfui.

ARGAN.

Il n'y a point autre chose?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Voilà mon petit doigt pourtant qui gronde quelque chose. (*Mettant son doigt à son oreille.*) Attendez. Hé! Ah, ah! Oui? Oh, oh! Voilà mon petit doigt qui me dit quelque chose que vous avez vu, et que vous ne m'avez pas dit.

LOUISON.

Ah! mon papa, votre petit doigt est un menteur.

ARGAN.

Prenez garde.

LOUISON.

Non, mon papa, ne le croyez pas : il ment, je vous assure.

ARGAN.

Oh bien, bien, nous verrons cela. Allez-vous-en, et prenez bien garde à tout : allez. (*Seul.*) Ah! il n'y a plus d'enfans! Ah! que d'affaires! Je n'ai pas seulement le loisir de songer à ma maladie. En vérité, je n'en puis plus.

(*Il se laisse tomber dans une chaise.*)

Digitized by Microsoft®

SCÈNE XII

BÉRALDE, ARGAN.

BÉRALDE.

Hé bien, mon frère! qu'est-ce? Comment vous portez-vous?

ARGAN.

Ah! mon frère, fort mal.

BÉRALDE.

Comment! fort mal?

ARGAN.

Oui. Je suis dans une foiblesse si grande, que cela n'est pas croyable.

BÉRALDE.

Voilà qui est fâcheux.

ARGAN.

Je n'ai pas seulement la force de pouvoir parler.

BÉRALDE.

J'étois venu ici, mon frère, vous proposer un parti pour ma nièce Angélique.

ARGAN, parlant avec emportement, et se levant de sa chaise.

Mon frère, ne me parlez point de cette coquine-là. C'est une friponne, une impertinente, une effrontée que je mettrai dans un couvent avant qu'il soit deux jours.

BÉRALDE.

Ah! voilà qui est bien! Je suis bien aise que la force vous revienne un peu, et que ma visite vous fasse du bien. Oh çà, nous parlerons d'affaires tantôt. Je vous amène ici un divertissement que j'ai rencontré, qui dissipera votre chagrin, et vous rendra l'âme mieux disposée aux choses que nous avons à dire.

Digitized by Microsoft®

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

BÉRALDE, ARGAN, TOINETTE.

BÉRALDE.

Hé bien! mon frère, qu'en dites-vous? Cela ne vaut-il pas bien une prise de casse?

TOINETTE.

Hom! de bonne casse est bonne!

BÉRALDE.

Oh çà! voulez-vous que nous parlions un peu ensemble?

ARGAN.

Un peu de patience, mon frère : je vais revenir.

TOINETTE.

Tenez, Monsieur, vous ne songez pas que vous ne sauriez marcher sans bâton.

ARGAN.

Tu as raison.

SCÈNE II

BÉRALDE, TOINETTE.

TOINETTE.

N'abandonnez pas, s'il vous plaît, les intérêts de votre nièce.

Digitized by Microsoft ®

CLERH

Rôle d'Argan.

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft ®

BÉRALDE.

J'emploierai toutes choses pour lui obtenir ce qu'elle souhaite.

TOINETTE.

Il faut absolument empêcher ce mariage extravagant qu'il s'est mis dans la fantaisie; et j'avois songé en moi-même que ç'auroit été une bonne affaire, de pouvoir introduire ici un médecin à notre poste pour le dégoûter de son monsieur Purgon, et lui décrier sa conduite; mais, comme nous n'avons personne en main pour cela, j'ai résolu de jouer un tour de ma tête.

BÉRALDE.

Comment?

TOINETTE.

C'est une imagination burlesque. Cela sera peut-être plus heureux que sage. Laissez-moi faire. Agissez de votre côté. Voici notre homme.

SCÈNE III

ARGAN, BÉRALDE.

BÉRALDE.

Vous voulez bien, mon frère, que je vous demande, avant toute chose, de ne vous point échauffer l'esprit dans notre conversation?

ARGAN.

Voilà qui est fait.

BÉRALDE.

De répondre, sans nulle aigreur, aux choses que je pourrai vous dire?

ARGAN.

Oui.

Digitized by Microsoft®

BÉRALDE.

Et de raisonner ensemble sur les affaires dont nous avons à parler, avec un esprit détaché de toute passion?

ARGAN.

Mon Dieu! oui. Voilà bien du préambule!

BÉRALDE.

D'où vient, mon frère, qu'ayant le bien que vous avez, et n'ayant d'enfans qu'une fille, car je ne compte pas la petite; d'où vient, dis-je, que vous parlez de la mettre dans un couvent?

ARGAN.

D'où vient, mon frère, que je suis maître dans ma famille, pour faire ce que bon me semble?

BÉRALDE.

Votre femme ne manque pas de vous conseiller de vous défaire ainsi de vos deux filles, et je ne doute point que, par un esprit de charité, elle ne fût ravie de les voir toutes deux bonnes religieuses.

ARGAN.

Oh çà! nous y voici. Voilà d'abord la pauvre femme en jeu. C'est elle qui fait tout le mal, et tout le monde lui en veut.

BÉRALDE.

Non, mon frère; laissons-la là : c'est une femme qui a les meilleures intentions du monde pour votre famille, et qui est détachée de toute sorte d'intérêt; qui a pour vous une tendresse merveilleuse, et qui montre pour vos enfans une affection et une bonté qui n'est pas concevable : cela est certain. N'en parlons point, et revenons à votre fille. Sur quelle pensée, mon frère, la voulez-vous donner en mariage au fils d'un médecin?

ARGAN.

Sur la pensée, mon frère, de me donner un gendre tel qu'il me faut.

BÉRALDE.

Ce n'est point là, mon frère, le fait de votre fille, et il se présente un parti plus sortable pour elle.

Digitized by Microsoft®

ARGAN.

Oui; mais celui-ci, mon frère, est plus sortable pour moi.

BÉRALDE.

Mais le mari qu'elle doit prendre doit-il être, mon frère, ou pour elle, ou pour vous?

ARGAN.

Il doit être, mon frère, et pour elle et pour moi; et je veux mettre dans ma famille les gens dont j'ai besoin.

BÉRALDE.

Par cette raison-là, si votre petite étoit grande, vous lui donneriez en mariage un apothicaire.

ARGAN.

Pourquoi non?

BÉRALDE.

Est-il possible que vous serez toujours embéguiné de vos apothicaires et de vos médecins, et que vous vouliez être malade en dépit des gens et de la nature!

ARGAN.

Comment l'entendez-vous, mon frère?

BÉRALDE.

J'entends, mon frère, que je ne vois point d'homme qui soit moins malade que vous, et que je ne demanderois point une meilleure constitution que la vôtre. Une grande marque que vous vous portez bien, et que vous avez un corps parfaitement bien composé, c'est qu'avec tous les soins que vous avez pris, vous n'avez pu parvenir encore à gâter la bonté de votre tempérament, et que vous n'êtes point crevé de toutes les médecines qu'on vous fait prendre.

ARGAN.

Mais savez-vous, mon frère, que c'est cela qui me conserve; et que monsieur Purgon dit que je succomberois, s'il étoit seulement trois jours sans prendre soin de moi?

BÉRALDE.

Si vous n'y prenez garde, il prendra tant de soin de vous, qu'il vous enverra en l'autre monde.

Digitized by Microsoft®

ARGAN.

Mais raisonnons un peu, mon frère. Vous ne croyez donc point à la médecine?

BÉRALDE.

Non, mon frère; et je ne vois pas que, pour son salut, il soit nécessaire d'y croire.

ARGAN.

Quoi! vous ne tenez pas véritable une chose établie par tout le monde, et que tous les siècles ont révérée?

BÉRALDE.

Bien loin de la tenir véritable, je la trouve, entre nous, une des plus grandes folies qui soit parmi les hommes; et, à regarder les choses en philosophe, je ne vois point de plus plaisante momerie, je ne vois rien de plus ridicule, qu'un homme qui se veut mêler d'en guérir un autre.

ARGAN.

Pourquoi ne voulez-vous pas, mon frère, qu'un homme en puisse guérir un autre?

BÉRALDE.

Par la raison, mon frère, que les ressorts de notre machine sont des mystères, jusqu'ici, où les hommes ne voient goutte; et que la nature nous a mis au-devant des yeux des voiles trop épais pour y connoître quelque chose.

ARGAN.

Les médecins ne savent donc rien, à votre compte?

BÉRALDE.

Si fait, mon frère. Ils savent la plupart de fort belles humanités, savent parler en beau latin; savent nommer en grec toutes les maladies, les définir et les diviser; mais pour ce qui est de les guérir, c'est ce qu'ils ne savent point du tout.

ARGAN.

Mais toujours faut-il demeurer d'accord que, sur cette matière, les médecins en savent plus que les autres.

BÉRALDE.

Ils savent, mon frère, ce que je vous ai dit, qui ne guérit

Digitized by Microsoft®

pas de grand'chose; et toute l'excellence de leur art consiste en un pompeux galimatias, en un spécieux babil, qui vous donne des mots pour des raisons, et des promesses pour des effets.

ARGAN.

Mais enfin, mon frère, il y a des gens aussi sages et aussi habiles que vous; et nous voyons que, dans la maladie, tout le monde a recours aux médecins.

BÉRALDE.

C'est une marque de la foiblesse humaine, et non pas de la vérité de leur art.

ARGAN.

Mais il faut bien que les médecins croient leur art véritable, puisqu'ils s'en servent pour eux-mêmes.

BÉRALDE.

C'est qu'il y en a parmi eux qui sont eux-mêmes dans l'erreur populaire dont ils profitent, et d'autres qui en profitent sans y être. Votre monsieur Purgon, par exemple, n'y sait point de finesse; c'est un homme tout médecin, depuis la tête jusqu'aux pieds; un homme qui croit à ses règles plus qu'à toutes les démonstrations des mathématiques, et qui croiroit du crime à les vouloir examiner; qui ne voit rien d'obscur dans la médecine, rien de douteux, rien de difficile; et qui, avec une impétuosité de prévention, une roideur de confiance, une brutalité de sens commun et de raison, donne au travers des purgations et des saignées, et ne balance aucune chose. Il ne lui faut point vouloir de mal de tout ce qu'il pourra vous faire : c'est de la meilleure foi du monde qu'il vous expédiera; et il ne fera, en vous tuant, que ce qu'il a fait à sa femme et à ses enfants, et ce qu'en un besoin, il feroit à lui-même.

ARGAN.

C'est que vous avez, mon frère, une dent de lait contre lui. Mais, enfin, venons au fait. Que faire donc quand on est malade?

Digitized by Microsoft ®

BÉRALDE.

Rien, mon frère.

ARGAN.

Rien?

BÉRALDE.

Rien. Il ne faut que demeurer en repos. La nature d'elle-même, quand nous la laissons faire, se tire doucement du désordre où elle est tombée. C'est notre inquiétude, c'est notre impatience qui gâte tout; et presque tous les hommes meurent de leurs remèdes, et non pas de leurs maladies.

ARGAN.

Mais il faut demeurer d'accord, mon frère, qu'on peut aider cette nature par de certaines choses.

BÉRALDE.

Mon Dieu! mon frère, ce sont pures idées dont nous aimons à nous repaître; et, de tout temps, il s'est glissé parmi les hommes de belles imaginations que nous venons à croire, parce qu'elles nous flattent et qu'il seroit à souhaiter qu'elles fussent véritables. Lorsqu'un médecin vous parle d'aider, de secourir, de soulager la nature, de lui ôter ce qui lui nuit, et lui donner ce qui lui manque, de la rétablir, et de la remettre dans une pleine facilité de ses fonctions; lorsqu'il vous parle de rectifier le sang, de tempérer les entrailles et le cerveau, de dégonfler la rate, de raccommoder la poitrine, de réparer le foie, de fortifier le cœur, de rétablir et conserver la chaleur naturelle, et d'avoir des secrets pour étendre la vie à de longues années, il vous dit justement le roman de la médecine. Mais, quand vous en venez à la vérité et à l'expérience, vous ne trouvez rien de tout cela; et il en est comme de ces beaux songes, qui ne vous laissent au réveil que le déplaisir de les avoir crus.

ARGAN.

C'est-à-dire que toute la science du monde est renfermée dans votre tête; et vous voulez en savoir plus que tous les grands médecins de notre siècle.

Digitized by Microsoft®

BÉRALDE.

Dans les discours et dans les choses, ce sont deux sortes de personnes que vos grands médecins. Entendez-les parler, les plus habiles gens du monde; voyez-les faire, les plus ignorans de tous les hommes.

ARGAN.

Ouais! vous êtes un grand docteur, à ce que je vois; et je voudrois bien qu'il y eût ici quelqu'un de ces messieurs, pour rembarrer vos raisonnemens, et rabaisser votre caquet.

BÉRALDE.

Moi, mon frère, je ne prends point à tâche de combattre la médecine; et chacun, à ses périls et fortune, peut croire tout ce qu'il lui plaît. Ce que j'en dis n'est qu'entre nous; et j'aurois souhaité de pouvoir un peu vous tirer de l'erreur où vous êtes; et, pour vous divertir, vous mener voir, sur ce chapitre, quelqu'une des comédies de Molière.

ARGAN.

C'est un bon impertinent que votre Molière, avec ses comédies! et je le trouve bien plaisant, d'aller jouer d'honnêtes gens comme les médecins!

BÉRALDE.

Ce ne sont point les médecins qu'il joue, mais le ridicule de la médecine.

ARGAN.

C'est bien à lui affaire, de se mêler de contrôler la médecine! Voilà un bon nigaud, un bon impertinent, de se moquer des consultations et des ordonnances, de s'attaquer au corps des médecins, et d'aller mettre sur son théâtre des personnes vénérables comme ces messieurs-là!

BÉRALDE.

Que voulez-vous qu'il y mette, que les diverses professions des hommes? On y met bien tous les jours les princes et les rois, qui sont d'aussi bonne maison que les médecins.

ARGAN.

Par la mort non de diable! si j'étois que des médecins, je me

Digitized by Microsoft®

vengerois de son impertinence; et, quand il sera malade, je le laisserois mourir sans secours. Il auroit beau faire et beau dire, je ne lui donnerois pas la moindre petite saignée, le moindre petit lavement; et je lui dirois : Crève, crève; cela t'apprendra une autre fois à te jouer à la Faculté.

BÉRALDE.

Vous voilà bien en colère contre lui.

ARGAN.

Oui. C'est un malavisé; et, si les médecins sont sages, ils feront ce que je dis.

BÉRALDE.

Il sera encore plus sage que vos médecins; car il ne leur demandera point de secours.

ARGAN.

Tant pis pour lui, s'il n'a point recours aux remèdes.

BÉRALDE.

Il a ses raisons pour n'en point vouloir, et il soutient que cela n'est permis qu'aux gens vigoureux et robustes, et qui ont des forces de reste pour porter les remèdes avec la maladie; mais que, pour lui, il n'a justement de la force que pour porter son mal.

ARGAN.

Les sottes raisons que voilà! Tenez, mon frère, ne parlons point de cet homme-là davantage; car cela m'échauffe la bile, et vous me donneriez mon mal.

BÉRALDE.

Je le veux bien, mon frère; et, pour changer de discours, je vous dirai que, sur une petite répugnance que vous témoigne votre fille, vous ne devez point prendre les résolutions violentes de la mettre dans un couvent; que, pour le choix d'un gendre, il ne vous faut pas suivre aveuglément la passion qui vous emporte; et qu'on doit, sur cette matière, s'accommoder un peu à l'inclination d'une fille, puisque c'est pour toute la vie, et que de là dépend tout le bonheur d'un mariage.

Digitized by Microsoft®

SCÈNE IV

M. FLEURANT, *une seringue à la main;* ARGAN, BÉRALDE.

ARGAN.

Ah! mon frère, avec votre permission.

BÉRALDE.

Comment? Que voulez-vous faire?

ARGAN.

Prendre ce petit lavement-là; ce sera bientôt fait.

BÉRALDE.

Vous vous moquez. Est-ce que vous ne sauriez être un moment sans lavement ou sans médecine? Remettez cela à une autre fois, et demeurez un peu en repos.

ARGAN.

Monsieur Fleurant, à ce soir, ou à demain matin.

M. FLEURANT, à Béralde.

De quoi vous mêlez-vous, de vous opposer aux ordonnances de la médecine, et d'empêcher Monsieur de prendre mon clystère? Vous êtes bien plaisant d'avoir cette hardiesse-là!

BÉRALDE.

Allez, Monsieur; on voit bien que vous n'avez pas accoutumé de parler à des visages.

M. FLEURANT.

On ne doit point ainsi se jouer des remèdes, et me faire perdre mon temps. Je ne suis venu ici que sur une bonne ordonnance, et je vais dire à monsieur Purgon comme on m'a empêché d'exécuter ses ordres, et de faire ma fonction. Vous verrez, vous verrez...

Digitized by Microsoft ®

SCÈNE V

ARGAN, BÉRALDE.

ARGAN.

Mon frère, vous serez cause ici de quelque malheur.

BÉRALDE.

Le grand malheur de ne pas prendre un lavement que monsieur Purgon a ordonné! Encore un coup, mon frère, est-il possible qu'il n'y ait pas moyen de vous guérir de la maladie des médecins, et que vous vouliez être toute votre vie enseveli dans leurs remèdes?

ARGAN.

Mon Dieu! mon frère, vous en parlez comme un homme qui se porte bien; mais, si vous étiez à ma place, vous changeriez bien de langage. Il est aisé de parler contre la médecine, quand on est en pleine santé.

BÉRALDE.

Mais quel mal avez-vous?

ARGAN.

Vous me feriez enrager. Je voudrois que vous l'eussiez, mon mal, pour voir si vous jaseriez tant. Ah! voici monsieur Purgon.

SCÈNE VI

M. PURGON, ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE.

M. PURGON.

Je viens d'apprendre là-bas à la porte, de jolies nouvelles; qu'on se moque ici de mes ordonnances, et qu'on a fait refus de prendre le remède que j'avois prescrit.

Digitized by Microsoft®

ARGAN.

Monsieur, ce n'est pas...

M. PURGON.

Voilà une hardiesse bien grande, une étrange rébellion d'un malade contre son médecin!

TOINETTE.

Cela est épouvantable.

M. PURGON.

Un clystère que j'avois pris plaisir à composer moi-même.

ARGAN.

Ce n'est pas moi...

M. PURGON.

Inventé et formé dans toutes les règles de l'art.

TOINETTE.

Il a tort.

M. PURGON.

Et qui doit faire dans les entrailles un effet merveilleux.

ARGAN.

Mon frère?

M. PURGON.

Le renvoyer avec mépris!

ARGAN, montrant Béralde.

C'est lui...

M. PURGON.

C'est une action exorbitante.

TOINETTE.

Cela est vrai.

M. PURGON.

Un attentat énorme contre la médecine.

ARGAN, montrant Béralde.

Il est cause...

M. PURGON.

Un crime de lèse-faculté, qui ne se peut assez punir.

TOINETTE.

Vous avez raison.

Digitized by Microsoft®

M. PURGON.

Je vous déclare que je romps commerce avec vous.

ARGAN.

C'est mon frère...

M. PURGON.

Que je ne veux plus d'alliance avec vous.

TOINETTE.

Vous ferez bien.

M. PURGON.

Et que, pour finir toute liaison avec vous, voilà la donation que je faisois à mon neveu, en faveur du mariage.
(*Il déchire la donation et en jette les morceaux avec fureur.*)

ARGAN.

C'est mon frère qui a fait tout le mal.

M. PURGON.

Mépriser mon clystère!

ARGAN.

Faites-le venir; je m'en vais le prendre.

M. PURGON.

Je vous aurois tiré d'affaire avant qu'il fût peu.

TOINETTE.

Il ne le mérite pas.

M. PURGON.

J'allois nettoyer votre corps, et en évacuer entièrement les mauvaises humeurs.

ARGAN.

Ah! mon frère!

M. PURGON.

Et je ne voulois plus qu'une douzaine de médecines pour vider le fond du sac.

TOINETTE.

Il est indigne de vos soins.

M. PURGON.

Mais, puisque vous n'avez pas voulu guérir par mes mains...

ARGAN.

Ce n'est pas ma faute.

Digitized by Microsoft ®

M. PURGON.

Puisque vous vous êtes soustrait de l'obéissance que l'on doit à son médecin...

TOINETTE.

Cela crie vengeance.

M. PURGON.

Puisque vous vous êtes déclaré rebelle aux remèdes que je vous ordonnois...

ARGAN.

Hé! point du tout.

M. PURGON.

J'ai à vous dire que je vous abandonne à votre mauvaise constitution, à l'intempérie de vos entrailles, à la corruption de votre sang, à l'âcreté de votre bile, et à la féculence de vos humeurs.

TOINETTE.

C'est fort bien fait.

ARGAN.

Mon Dieu!

M. PURGON.

Et je veux qu'avant qu'il soit quatre jours, vous deveniez dans un état incurable.

ARGAN.

Ah! miséricorde!

M. PURGON.

Que vous tombiez dans la bradypepsie.

ARGAN.

Monsieur Purgon!

M. PURGON.

De la bradypepsie dans la dyspepsie.

ARGAN.

Monsieur Purgon!

M. PURGON.

De la dyspepsie dans l'apepsie.

ARGAN.

Monsieur Purgon!

Digitized by Microsoft®

M. PURGON.

De l'apepsie dans la lienterie.

ARGAN.

Monsieur Purgon!

M. PURGON.

De la lienterie dans la dysenterie.

ARGAN.

Monsieur Purgon!

M. PURGON.

De la dysenterie dans l'hydropisie.

ARGAN.

Monsieur Purgon!

M. PURGON.

Et de l'hydropisie dans la privation de la vie, où vous aura conduit votre folie.

SCÈNE VII

ARGAN, BÉRALDE.

ARGAN.

Ah! mon Dieu! je suis mort. Mon frère, vous m'avez perdu.

BÉRALDE.

Quoi! qu'y a-t-il?

ARGAN.

Je n'en puis plus. Je sens déjà que la médecine se venge.

BÉRALDE.

Ma foi, mon frère, vous êtes fou; et je ne voudrois pas, pour beaucoup de choses, qu'on vous vît faire ce que vous faites. Tâtez-vous un peu, je vous prie; revenez à vous-même, et ne donnez point tant à votre imagination.

ARGAN.

Vous voyez, mon frère, les étranges maladies dont il m'a menacé.

Digitized by Microsoft ®

BÉRALDE.

Le simple homme que vous êtes.

ARGAN.

Il dit que je deviendrai incurable avant qu'il soit quatre jours.

BÉRALDE.

Et ce qu'il dit, que fait-il à la chose? Est-ce un oracle qui a parlé? Il semble, à vous entendre, que monsieur Purgon tienne dans ses mains le filet de vos jours, et que, d'autorité suprême, il vous l'allonge et vous le raccourcisse comme il lui plaît. Songez que les principes de votre vie sont en vous-même, et que le courroux de monsieur Purgon est aussi peu capable de vous faire mourir, que ses remèdes de vous faire vivre. Voici une aventure, si vous voulez, à vous défaire des médecins; ou, si vous êtes né à ne pouvoir vous en passer, il est aisé d'en avoir un autre, avec lequel, mon frère, vous puissiez courir un peu moins de risque.

ARGAN.

Ah! mon frère, il sait tout mon tempérament, et la manière dont il faut me gouverner.

BÉRALDE.

Il faut vous avouer que vous êtes un homme d'une grande prévention, et que vous voyez les choses avec d'étranges yeux.

SCÈNE VIII

ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE.

TOINETTE, à Argan.

Monsieur, voilà un médecin qui demande à vous voir.

ARGAN.

Et quel médecin?

TOINETTE.

Un médecin de la médecine.

Digitized by Microsoft®

ARGAN.

Je te demande qui il est?

TOINETTE.

Je ne le connois pas, mais il me ressemble comme deux gouttes d'eau; et, si je n'étois sûre que ma mère étoit honnête femme, je dirois que ce seroit quelque petit frère qu'elle m'auroit donné depuis le trépas de mon père.

ARGAN.

Fais-le venir.

SCÈNE IX

ARGAN, BÉRALDE.

BÉRALDE.

Vous êtes servi à souhait. Un médecin vous quitte; un autre se présente.

ARGAN.

J'ai bien peur que vous ne soyez cause de quelque malheur.

BÉRALDE.

Encore! Vous en revenez toujours là.

ARGAN.

Voyez-vous, j'ai sur le cœur toutes ces maladies-là, que je ne connois point, ces...

SCÈNE X

ARGAN, BÉRALDE; TOINETTE, *en médecin.*

TOINETTE.

Monsieur, agréez que je vienne vous rendre visite, et vous

Digitized by Microsoft®

offrir mes petits services pour toutes les saignées et les purgations dont vous aurez besoin.

ARGAN.

Monsieur, je vous suis fort obligé. (*A Béralde.*) Par ma foi, voilà Toinette elle-même.

TOINETTE.

Monsieur, je vous prie de m'excuser : j'ai oublié de donner une commission à mon valet; je reviens tout à l'heure.

SCÈNE XI

ARGAN, BÉRALDE.

ARGAN.

Hé? ne diriez-vous pas que c'est effectivement Toinette?

BÉRALDE.

Il est vrai que la ressemblance est tout à fait grande, mais ce n'est pas la première fois qu'on a vu de ces sortes de choses; et les histoires ne sont pleines que de ces jeux de la nature.

ARGAN.

Pour moi j'en suis surpris; et...

SCÈNE XII

ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE.

TOINETTE.

Que voulez-vous, Monsieur?

ARGAN.

Comment?

TOINETTE.

Ne m'avez-vous pas appelée?

Digitized by Microsoft ®

ARGAN.

Moi? Non.

TOINETTE.

Il faut donc que les oreilles m'aient corné.

ARGAN.

Demeure un peu ici pour voir comme ce médecin te ressemble.

TOINETTE.

Oui, vaiment! J'ai affaire là-bas; et je l'ai assez vu.

SCÈNE XIII

ARGAN, BÉRALDE.

ARGAN.

Si je ne les voyois tous deux, je croirois que ce n'est qu'un.

BÉRALDE.

J'ai lu des choses surprenantes de ces sortes de ressemblances, et nous en avons vu, de notre temps, où tout le monde s'est trompé.

ARGAN.

Pour moi, j'aurois été trompé à celle-là, et j'aurois juré que c'est la même personne.

SCÈNE XIV

ARGAN, BÉRALDE; TOINETTE, *en médecin.*

TOINETTE.

Monsieur, je vous demande pardon de tout mon cœur.

ARGAN, bas, à Béralde.

Cela est admirable.

Digitized by Microsoft ®

TOINETTE.

Vous ne trouverez pas mauvais, s'il vous plaît, la curiosité que j'ai eue de voir un illustre malade comme vous êtes; et votre réputation, qui s'étend partout, peut excuser la liberté que j'ai prise.

ARGAN.

Monsieur, je suis votre serviteur.

TOINETTE.

Je vois, Monsieur, que vous me regardez fixement. Quel âge croyez-vous bien que j'aie?

ARGAN.

Je crois que tout au plus vous pouvez avoir vingt-six ou vingt-sept ans.

TOINETTE.

Ah, ah, ah, ah, ah! J'en ai quatre-vingt-dix.

ARGAN.

Quatre-vingt-dix!

TOINETTE.

Oui. Vous voyez un effet des secrets de mon art, de me conserver ainsi frais et vigoureux.

ARGAN.

Par ma foi, voilà un beau jeune vieillard pour quatre-vingt-dix ans!

TOINETTE.

Je suis médecin passager, qui vais de ville en ville, de province en province, de royaume en royaume, pour chercher d'illustres matières à ma capacité, pour trouver des malades dignes de m'occuper, capables d'exercer les grands et beaux secrets que j'ai trouvés dans la médecine. Je dédaigne de m'amuser à ce menu fatras de maladies ordinaires, à ces bagatelles de rhumatismes et de fluxions, à ces fièvrotes, à ces vapeurs et à ces migraines. Je veux des maladies d'importance, de bonnes fièvres continues avec des transports au cerveau, de bonnes fièvres pourprées, de bonnes pestes, de bonnes hydropisies formées, de bonnes pleurésies avec des inflamma-

Digitized by Microsoft®

tions de poitrine : c'est là que je me plais, c'est là que je triomphe; et je voudrois, Monsieur, que vous eussiez toutes les maladies que je viens de dire, que vous fussiez abandonné de tous les médecins, désespéré, à l'agonie, pour vous montrer l'excellence de mes remèdes, et l'envie que j'aurois de vous rendre service.

ARGAN.

Je vous suis obligé, Monsieur, des bontés que vous avez pour moi.

TOINETTE.

Donnez-moi votre pouls. Allons donc, que l'on batte comme il faut. Ah! je vous ferai bien aller comme vous devez. Ouais! ce pouls-là fait l'impertinent; je vois bien que vous ne me connoissez pas encore. Qui est votre médecin?

ARGAN.

Monsieur Purgon.

TOINETTE.

Cet homme-là n'est point écrit sur mes tablettes entre les grands médecins. De quoi dit-il que vous êtes malade?

ARGAN.

Il dit que c'est du foie, et d'autres disent que c'est de la rate.

TOINETTE.

Ce sont des ignorants. C'est du poumon que vous êtes malade.

ARGAN.

Du poumon!

TOINETTE.

Oui. Que sentez-vous?

ARGAN.

Je sens de temps en temps des douleurs de tête.

TOINETTE.

Justement, le poumon.

ARGAN.

Il me semble parfois que j'ai un voile devant les yeux.

TOINETTE.

Le poumon.

Digitized by Microsoft®

ARGAN.

J'ai quelquefois des maux de cœur.

TOINETTE.

Le poumon.

ARGAN.

Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme si c'étoient des coliques.

TOINETTE.

Le poumon. Vous avez appétit à ce que vous mangez.

ARGAN.

Oui, Monsieur.

TOINETTE.

Le poumon. Vous aimez à boire un peu de vin?

ARGAN.

Oui, Monsieur.

TOINETTE.

Le poumon. Il vous prend un petit sommeil après le repas, et vous êtes bien aise de dormir?

ARGAN.

Oui, Monsieur.

TOINETTE.

Le poumon, le poumon, vous dis-je. Que vous ordonne votre médecin pour votre nourriture?

ARGAN.

Il m'ordonne du potage.

TOINETTE.

Ignorant!

ARGAN.

De la volaille.

TOINETTE.

Ignorant!

ARGAN.

Du veau.

TOINETTE.

Ignorant!

Digitized by Microsoft®

ARGAN.

Des bouillons.

TOINETTE.

Ignorant!

ARGAN.

Des œufs frais.

TOINETTE.

Ignorant!

ARGAN.

Et le soir de petits pruneaux pour lâcher le ventre.

TOINETTE.

Ignorant!

ARGAN.

Et surtout de boire mon vin fort trempé.

TOINETTE.

Ignorantus, *ignoranta*, *ignorantum*. Il faut boire votre vin pur; et, pour épaissir votre sang qui est trop subtil, il faut manger de bon gros bœuf, de bon gros porc, de bon fromage de Hollande; du gruau et du riz, et des marrons et des oublies, pour coller et conglutiner. Votre médecin est une bête. Je veux vous en envoyer un de ma main; et je viendrai vous voir de temps en temps, tandis que je serai en cette ville.

ARGAN.

Vous m'obligerez beaucoup.

TOINETTE.

Que diantre faites-vous de ce bras-là?

ARGAN.

Comment?

TOINETTE.

Voilà un bras que je me ferois couper tout à l'heure, si j'étois que de vous.

ARGAN.

Et pourquoi?

TOINETTE.

Ne voyez-vous pas qu'il tire à soi toute la nourriture, et qu'il empêche ce côté-là de profiter?

Digitized by Microsoft ®

UNE DANSEUSE DE BALLET A LA COMÉDIE FRANÇAISE.

D'après une gravure du temps.

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft ®

ARGAN.

Oui; mais j'ai besoin de mon bras.

TOINETTE.

Vous avez là aussi un œil droit que je me ferois crever, si j'étois en votre place.

ARGAN.

Crever un œil?

TOINETTE.

Ne voyez-vous pas qu'il incommode l'autre, et lui dérobe sa nourriture? Croyez-moi, faites-vous-le crever au plus tôt; vous en verrez plus clair de l'œil gauche.

ARGAN.

Cela n'est pas pressé.

TOINETTE.

Adieu. Je suis fâché de vous quitter sitôt; mais il faut que je me trouve à une grande consultation qui se doit faire pour un homme qui mourut hier.

ARGAN.

Pour un homme qui mourut hier?

TOINETTE.

Oui : pour aviser et voir ce qu'il auroit fallu lui faire pour le guérir. Jusqu'au revoir.

ARGAN.

Vous savez que les malades ne reconduisent point.

SCÈNE XV

ARGAN, BÉRALDE.

BÉRALDE.

Voilà un médecin, vraiment, qui paroît fort habile!

ARGAN.

Oui; mais il va un peu bien vite.

Digitized by Microsoft®

BÉRALDE.

Tous les grands médecins sont comme cela.

ARGAN.

Me couper un bras, et me crever un œil, afin que l'autre se porte mieux! J'aime bien mieux qu'il ne se porte pas si bien. La belle opération, de me rendre borgne et manchot!

SCÈNE XVI

ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE.

TOINETTE, feignant de parler à quelqu'un.

Allons, allons, je suis votre servante. Je n'ai pas envie de rire.

ARGAN.

Qu'est-ce que c'est?

TOINETTE.

Votre médecin, ma foi, qui me vouloit tâter le pouls.

ARGAN.

Voyez un peu, à l'âge de quatre-vingt-dix ans!

BÉRALDE.

Oh çà! mon frère, puisque voilà votre monsieur Purgon brouillé avec vous, ne voulez-vous pas bien que je vous parle du parti qui s'offre pour ma nièce?

ARGAN.

Non, mon frère : je veux la mettre dans un couvent, puisqu'elle s'est opposée à mes volontés. Je vois bien qu'il y a quelque amourette là-dessous, et j'ai découvert certaine entrevue secrète, qu'on ne sait pas que j'aie découverte.

BÉRALDE.

Hé bien! mon frère, quand il y auroit quelque petite inclination, cela seroit-il si criminel? Et rien peut-il vous offenser, quand tout ne va qu'à des choses honnêtes, comme le mariage?

Digitized by Microsoft®

ARGAN.

Quoi qu'il en soit, mon frère, elle sera religieuse; c'est une chose résolue.

BÉRALDE.

Vous voulez faire plaisir à quelqu'un.

ARGAN.

Je vous entends. Vous en revenez toujours là, et ma femme vous tient au cœur.

BÉRALDE.

Hé bien! oui, mon frère : puisqu'il faut parler à cœur ouvert, c'est votre femme que je veux dire; et, non plus que l'entêtement de la médecine, je ne puis vous souffrir l'entêtement où vous êtes pour elle, et voir que vous donniez, tête baissée, dans tous les pièges qu'elle vous tend.

TOINETTE.

Ah! Monsieur, ne parlez point de madame; c'est une femme sur laquelle il n'y a rien à dire, une femme sans artifice, et qui aime monsieur, qui l'aime... On ne peut pas dire cela.

ARGAN.

Demandez-lui un peu les caresses qu'elle me fait.

TOINETTE.

Cela est vrai.

ARGAN.

L'inquiétude que lui donne ma maladie.

TOINETTE.

Assurément.

ARGAN.

Et les soins et les peines qu'elle prend autour de moi.

TOINETTE.

Il est certain. (*A Béralde.*) Voulez-vous que je vous convainque, et vous fasse voir, tout à l'heure, comme madame aime monsieur? (*A Argan.*) Monsieur, souffrez que je lui montre son bec jaune, et le tire d'erreur.

ARGAN.

Comment?

Digitized by Microsoft®

TOINETTE.

Madame s'en va revenir. Mettez-vous tout étendu dans cette chaise, et contrefaites le mort. Vous verrez la douleur où elle sera, quand je lui dirai la nouvelle.

ARGAN.

Je le veux bien.

TOINETTE.

Oui; mais ne la laissez pas longtemps dans le désespoir, car elle en pourroit bien mourir.

ARGAN.

Laisse-moi faire.

TOINETTE, à Béraldc.

Cachez-vous, vous, dans ce coin-là.

SCÈNE XVII

ARGAN, TOINETTE.

ARGAN.

N'y a-t-il point quelque danger à contrefaire le mort?

TOINETTE.

Non, non. Quel danger y auroit-il? Étendez-vous là seulement. (*Bas.*) Il y aura plaisir à confondre votre frère. Voici madame. Tenez-vous bien.

SCÈNE XVIII

BÉLINE; ARGAN, *étendu dans sa chaise;* TOINETTE.

TOINETTE, feignant de ne pas voir Béline.

Ah! mon Dieu! Ah! malheur! Quel étrange accident!

BÉLINE.

Qu'est-ce, Toinette?

Digitized by Microsoft®

TOINETTE.

Ah! Madame!

BÉLINE.

Qu'y a-t-il?

TOINETTE.

Votre mari est mort.

BÉLINE.

Mon mari est mort?

TOINETTE.

Hélas! oui! Le pauvre défunt est trépassé.

BÉLINE.

Assurément?

TOINETTE.

Assurément. Personne ne sait encore cet accident-là, et je me suis trouvée ici toute seule. Il vient de passer entre mes bras. Tenez, le voilà tout de son long dans cette chaise.

BÉLINE.

Le ciel en soit loué! Me voilà délivrée d'un grand fardeau. Que tu es sotte, Toinette, de t'affliger de cette mort!

TOINETTE.

Je pensois, Madame, qu'il fallût pleurer.

BÉLINE.

Va, va, cela n'en vaut pas la peine. Quelle perte est-ce que la sienne? et de quoi servoit-il sur la terre? Un homme incommode à tout le monde, malpropre, dégoûtant, sans cesse un lavement ou une médecine dans le ventre, mouchant, toussant, crachant toujours; sans esprit, ennuyeux, de mauvaise humeur, fatiguant sans cesse les gens, et grondant nuit et jour servantes et valets.

TOINETTE.

Voilà une belle oraison funèbre!

BÉLINE.

Il faut, Toinette, que tu m'aides à exécuter mon dessein, et tu peux croire qu'en me servant, ta récompense est sûre. Puisque, par un bonheur, personne n'est encore averti de la

Digitized by Microsoft®

chose, portons-le dans son lit, et tenons cette mort cachée, jusqu'à ce que j'aie fait mon affaire. Il y a des papiers, il y a de l'argent, dont je me veux saisir; et il n'est pas juste que j'aie passé sans fruit, auprès de lui, mes plus belles années. Viens, Toinette; prenons auparavant toutes ses clefs.

ARGAN, se levant brusquement.

Doucement!

BÉLINE.

Ahi!

ARGAN.

Oui, Madame ma femme, c'est ainsi que vous m'aimez?

TOINETTE.

Ah! ah! le défunt n'est pas mort!

ARGAN, à Béline, qui s'enfuit.

Je suis bien aise de voir votre amitié, et d'avoir entendu le beau panégyrique que vous avez fait de moi. Voilà un avis au lecteur qui me rendra sage à l'avenir, et qui m'empêchera de faire bien des choses.

SCÈNE XIX

BÉRALDE, *sortant de l'endroit où il s'étoit caché;* ARGAN, TOINETTE.

BÉRALDE.

Hé bien! mon frère, vous le voyez.

TOINETTE.

Par ma foi, je n'aurois jamais cru cela. Mais j'entends votre fille : remettez-vous comme vous étiez, et voyons de quelle manière elle recevra votre mort. C'est une chose qu'il n'est pas mauvais d'éprouver; et, puisque vous êtes en train, vous connoîtrez par là les sentimens que votre famille a pour vous.

(*Béralde va se cacher.*)

Digitized by Microsoft®

SCÈNE XX

ARGAN, ANGÉLIQUE, TOINETTE.

TOINETTE, feignant de ne pas voir Angélique.

O ciel! ah! fâcheuse aventure! Malheureuse journée!

ANGÉLIQUE.

Qu'as-tu, Toinette? et de quoi pleures-tu?

TOINETTE.

Hélas! j'ai de tristes nouvelles à vous donner.

ANGÉLIQUE.

Hé! quoi?

TOINETTE.

Votre père est mort.

ANGÉLIQUE.

Mon père est mort, Toinette?

TOINETTE.

Oui. Vous le voyez là; il vient de mourir tout à l'heure d'une foiblesse qui lui a pris.

ANGÉLIQUE.

O ciel! quelle infortune! quelle atteinte cruelle! Hélas! faut-il que je perde mon père, la seule chose qui me restoit au monde; et qu'encore, pour un surcroît de désespoir, je le perde dans un moment où il étoit irrité contre moi! Que deviendrai-je, malheureuse? et quelle consolation trouver après une si grande perte?

Digitized by Microsoft®

SCÈNE XXI

ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

CLÉANTE.

Qu'avez-vous donc, belle Angélique? et quel malheur pleurez-vous?

ANGÉLIQUE.

Hélas! je pleure tout ce que dans la vie je pouvois perdre de plus cher et de plus précieux; je pleure la mort de mon père.

CLÉANTE.

O ciel! quel accident! quel coup inopiné! Hélas! après la demande que j'avois conjuré votre oncle de lui faire pour moi, je venois me présenter à lui, et tâcher, par mes respects et par mes prières, de disposer son cœur à vous accorder à mes vœux.

ANGÉLIQUE.

Ah! Cléante, ne parlons plus de rien. Laissons là toutes les pensées du mariage. Après la perte de mon père, je ne veux plus être du monde, et j'y renonce pour jamais. Oui, mon père, si j'ai résisté tantôt à vos volontés, je veux suivre du moins une de vos intentions; et réparer par là le chagrin que je m'accuse de vous avoir donné. (*Se jetant à ses genoux.*) Souffrez, mon père, que je vous en donne ici ma parole, et que je vous embrasse pour vous témoigner mon ressentiment.

ARGAN, embrassant Angélique.

Ah! ma fille!

ANGÉLIQUE.

Ahi!

ARGAN.

Viens. N'aie point de peur; je ne suis pas mort. Va, tu es

Digitized by Microsoft®

mon vrai sang, ma véritable fille, et je suis ravi d'avoir vu ton bon naturel.

SCÈNE XXII

ARGAN, BÉRALDE, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

ANGÉLIQUE.

Ah! quelle surprise agréable! Mon père, puisque, par un bonheur extrême, le ciel vous redonne à mes vœux, souffrez qu'ici je me jette à vos pieds pour vous supplier d'une chose. Si vous n'êtes pas favorable au penchant de mon cœur, si vous me refusez Cléante pour époux, je vous conjure au moins de ne me point forcer d'en épouser un autre. C'est toute la grâce que je vous demande.

CLÉANTE.

Hé! Monsieur, laissez-vous toucher à ses prières et aux miennes, et ne vous montrez point contraire aux mutuels empressemens d'une si belle inclination.

BÉRALDE.

Mon frère, pouvez-vous tenir là contre?

TOINETTE.

Monsieur, serez-vous insensible à tant d'amour?

ARGAN.

Qu'il se fasse médecin, je consens au mariage. (*A Cléante.*) Oui, faites-vous médecin, je vous donne ma fille.

CLÉANTE.

Très volontiers, Monsieur. S'il ne tient qu'à cela pour être votre gendre, je me ferai médecin, apothicaire même, si vous voulez. Ce n'est pas une affaire que cela, et je ferois bien d'autres choses pour obtenir la belle Angélique.

BÉRALDE.

Mais, mon frère, il me vient une pensée. Faites-vous mé-

Digitized by Microsoft®

decin vous-même. La commodité sera encore plus grande, d'avoir en vous tout ce qu'il vous faut.

TOINETTE.

Cela est vrai. Voilà le vrai moyen de vous guérir bientôt, et il n'y a point de maladie si osée que de se jouer à la personne d'un médecin.

ARGAN.

Je pense, mon frère, que vous vous moquez de moi. Est-ce que je suis en âge d'étudier?

BÉRALDE.

Bon, étudier! Vous êtes assez savant; et il y en a beaucoup parmi eux qui ne sont pas plus habiles que vous.

ARGAN.

Mais il faut savoir bien parler latin, connoître les maladies et les remèdes qu'il y faut faire.

BÉRALDE.

En recevant la robe et le bonnet de médecin, vous apprendrez tout cela, et vous serez après plus habile que vous ne voudrez.

ARGAN.

Quoi! l'on sait discourir sur les maladies, quand on a cet habit-là?

BÉRALDE.

Oui. L'on n'a qu'à parler avec une robe et un bonnet, tout galimatias devient savant, et toute sottise devient raison.

TOINETTE.

Tenez, Monsieur, quand il n'y auroit que votre barbe, c'est déjà beaucoup; et la barbe fait plus de la moitié d'un médecin.

CLÉANTE.

En tout cas, je suis prêt à tout.

BÉRALDE, à Argan.

Voulez-vous que l'affaire se fasse tout à l'heure?

ARGAN.

Comment, tout à l'heure?

Digitized by Microsoft®

BÉRALDE.

Oui, et dans votre maison.

ARGAN.

Dans ma maison?

BÉRALDE.

Oui. Je connais une faculté de mes amies, qui viendra tout à l'heure en faire la cérémonie dans votre salle. Cela ne vous coûtera rien.

ARGAN.

Mais, moi, que dire? que répondre?

BÉRALDE.

On vous instruira en deux mots, et l'on vous donnera par écrit ce que vous devez dire. Allez-vous-en vous mettre en habit décent. Je vais les envoyer querir.

ARGAN.

Allons, voyons cela.

SCÈNE XXIII

BÉRALDE, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

CLÉANTE.

Que voulez-vous dire? et qu'entendez-vous avec cette faculté de vos amies?

TOINETTE.

Quel est donc votre dessein?

BÉRALDE.

De nous divertir un peu ce soir. Les comédiens ont fait un petit intermède de la réception d'un médecin, avec des danses et de la musique; je veux que nous en prenions ensemble le divertissement, et que mon frère y fasse le premier personnage.

Digitized by Microsoft ®

ANGÉLIQUE.

Mais, mon oncle, il me semble que vous vous jouez un peu beaucoup de mon père.

BÉRALDE.

Mais, ma nièce, ce n'est pas tant le jouer, que s'accommoder à ses fantaisies. Tout ceci n'est qu'entre nous. Nous y pouvons prendre chacun un personnage, et nous donner ainsi la comédie les uns aux autres. Le carnaval autorise cela. Allons vite préparer toutes choses.

CLÉANTE, à Angélique.

Y consentez-vous?

ANGÉLIQUE.

Oui, puisque mon oncle nous conduit.

LA CÉRÉMONIE.

C'est une cérémonie burlesque d'un homme qu'on fait médecin, en récit, chant et danse. Plusieurs tapissiers viennent préparer la salle et placer les bancs en cadence. Ensuite de quoi, toute l'assemblée, composée de huit porte-seringues, six apothicaires, vingt-deux docteurs, et celui qui se fait recevoir médecin, huit chirurgiens dansans, et deux chantans, entrent et prennent place, chacun selon son rang.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

PRÆSES.

Savantissimi doctores,
Medicinæ professores,
Qui hic assemblati estis;
Et vos, altri messiores,
Sententiarum facultatis
Fideles executores,
Chirurgiani et apothicari,
Atque tota compania aussi,
Salus, honor et argentum,
Atque bonum apetitum.

Non possum, docti confreri,
En moi satis admirari,
Qualis bona inventio

Digitized by Microsoft®

Est medici professio;
Quam bella chosa est et bène trovata,
Medicina illa benedicta,
Quæ, suo nomine solo,
Surprenanti miraculo,
Depuis si longo tempore,
Facit à gogo vivere
Tant de gens omni genere.

Per totam terram videmus
Grandam vogam ubi sumus;
Et quod grandes et petiti
Sunt de nobis infatuti.
Totus mundus, currens ad nostros remedios,
Nos regardat sicut deos;
Et nostris ordonnanciis
Principes et reges soumissos videtis.

Doncque il est nostræ sapientiæ,
Boni sensus atque prudentiæ,
De fortement travaillare,
A nos bene conservare
In tali credito, voga et honore;
Et prendere gardam à non recevere
In nostro docto corpore
Quam personas capabiles,
Et totas dignas remplire
Has plaças honorabiles.
C'est pour cela que nunc convocati estis;
Et credo quod trovabitis
Dignam materiam medici
In savanti homine que voici;
Lequel, in chosis omnibus,
Dono ad interrogandum,
Et à fond examinandum
Vestris capacitatibus.

PRIMUS DOCTOR.

Si mihi licentiam dat dominus Præses,
Et tanti docti doctores
Et assistantes illustres,
Très savanti Bacheliero,
Quem estimo et honoro,
Domandabo causam et rationem quare
Opium facit dormire.

BACHELIERUS.

Mihi a docto doctore
Domandatur causam et rationem quare
Opium facit dormire.
A quoi respondeo,

Digitized by Microsoft®

Quia est in eo
Virtus dormitiva,
Cujus est natura
Sensus assoupire.

CHORUS.

Bene, bene, bene, bene respondere.
Dignus, dignus est intrare
In nostro docto corpore.
Bene, bene respondere.

SECUNDUS DOCTOR.

Cum permissione domini Præsidis,
Doctissimæ facultatis,
Et totius his nostris actis
Companiæ assistantis,
Domandabo tibi, docte Bacheliere,
Quæ sunt remedia
Quæ, in maladia
Dite hydropisia,
Convenit facere.

BACHELIERUS.

Clysterium donare
Postea seignare,
Ensuita purgare.

CHORUS.

Bene, bene, bene, bene respondere.
Dignus, dignus est intrare
In nostro docto corpore.

TERTIUS DOCTOR.

Si bonum semblatur domino Præsidi,
Doctissimæ facultati,
Et companiæ præsenti,
Domandabo tibi, docte Bacheliere,
Quæ remedia eticis,
Pulmonicis atque asmaticis
Trovas à propos facere.

BACHELIERUS.

Clysterium donare,
Postea seignare,
Ensuita purgare.

CHORUS.

Bene, bene, bene, bene respondere.
Dignus, dignus est intrare
In nostro docto corpore.

QUARTUS DOCTOR.

Super illas maladias,
Doctus Bachelierus dixit maravillas;
Mais, si non ennuyo dominum Præsidem,
Doctissimam facultatem,
Et totam honorabilem

Digitized by Microsoft®

Companiam ecoutantem;
Faciam illi unam questionem.
Dès hiero maladus unus
Tombavit in meas manus;
Habet grandam fievram cum redoublamentis,
Grandam dolorem capitis,
Et grandum malum au côté,
Cum granda difficultate
Et pena a respirare.
Veillas mihi dire,
Docte Bacheliere,
Quid illi facere.

BACHELIERUS.

Clysterium donare,
Postea seignare,
Ensuita purgare.

QUINTUS DOCTOR.

Mais, si maladia
Opiniatria
Non vult se guarire,
Quid illi facere?

BACHELIERUS.

Clysterium donare,
Postea seignare,
Ensuita purgare.
Reseignare, repurgare et reclysterisare.

CHORUS.

Bene, bene, bene, bene respondere.
Dignus, dignus est intrare
In nostro docto corpore.

PRÆSES.

Juras gardare statuta
Per facultatem præscripta,
Cum sensu et jugeamento?

BACHELIERUS.

Juro.

PRÆSES.

Essere in omnibus
Consultationibus
Ancieni aviso,
Aut bono,
Aut mauvaiso?

BACHELIERUS.

Juro.

PRÆSES.

De non jamais te servire
De remediis aucunis,
Quam de ceux seulement doctæ facultatis,
Maladus dût-il crevare

Digitized by Microsoft®

Et mori de suo malo?

BACHELIERUS.

Juro.

PRÆSES.

Ego, cum isto boneto
Venerabili et docto,
Dono tibi et concedo
Virtutem et puissanciam
Medicandi,
Purgandi,
Seignandi,
Perçandi,
Taillandi,
Coupandi,
Et occidendi
Impune per totam terram.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Tous les chirurgiens et apothicaires viennent lui faire la révérence en cadence.

BACHELIERUS.

Grandes doctores doctrinæ
De la rhubarbe et du séné,
Ce seroit sans douta à moi chosa folla
Inepta et ridicula,
Si j'alloibam m'engageare
Vobis louangeas donare,
Et entreprenoibam adjoutare
Des lumières au soleillo,
Des etoilas au cielo,
Des ondas à l'oceano,
Et des rosas au printanno.
Agreate qu'avec uno moto
Pro toto remercimento
Rendam gratiam corpori tam docto.
Vobis, vobis debeo
Bien plus qu'à nature et qu'à patri meo.
Natura et pater meus
Hominem me habent factum;
Mais vos me, ce qui est bien plus,
Habetis factum medicum :
Honor, favor et gratia,
Qui, in hoc corde que voilà
Imprimant ressentimenta
Qui dureront in secula.

Digitized by Microsoft®

CHORUS.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
Novus doctor qui tam bene parlat!
Mille, mille annis, et manget et bibat,
Et seignet et tuat!

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Tous les chirurgiens et les apothicaires dansent au son des instruments et des voix, et des battemens de mains, et des mortiers d'apothicaires.

CHIRURGUS.

Puisse-t-il voir doctas
Suas ordonnancias,
Omnium chirurgorum
Et apothicarum
Remplire boutiquas!

CHORUS.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
Novus doctor, qui tam bene parlat!
Mille, mille annis, et manget et bibat,
Et seignet et tuat!

CHIRURGUS.

Puissent toti anni
Lui essere boni
Et favorabiles,
Et n'habere jamais
Quam pestas, verolas.
Fievras, pleuresias,
Fluxus de sang et dyssenterias!

CHORUS.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
Novus doctor, qui tam bene parlat!
Mille, mille annis, et manget et bibat,
Et seignet et tuat!

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les médecins, les chirurgiens et les apothicaires sortent tous, selon leur rang, en cérémonie, comme ils sont entrés.

FIN.

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft ®

TABLE

AVANT-PROPOS v
INTRODUCTION XII
Molière, sa vie et son théâtre . . . . . XV à LXIII
Les Précieuses ridicules 1
Le Misanthrope 55
L'Avare 167
Le Bourgeois gentilhomme 303
Les Femmes savantes 437
Le Malade imaginaire 553

PORTRAITS

Molière II
Madeleine Béjart XV
Armande Béjart LI
Coquelin 11
Jeanne Samary 53
Grandval 57
Mlle Mars 81
Geffroy 105
Mme Arnould Plessy 129
Grandmesnil 153
Worms 177
Coquelin Cadet 201
Prud'hon 225
Duparai 249
Mme Pauline Granger . . . 273
Mlle Beauval 297
Lulli 321
Préville 345
Delaunay 369
Truffier 393
La Grange 417
Samson 441
Provost 465
Madeleine Brohan 489
Mlle Jouassain 513
Got 537
Thiron 561
Regnier 585
Mme Worms-Baretta 609
Clerh 633
Danseuse de ballet à la Comédie française 657

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft ®

Digitized by Microsoft ®

Digitized by Microsoft ®

Digitized by Microsoft ®

PQ
1821
1887

Molière, Jean Baptiste Poquelin
Molière

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

Digitized by Microsoft®